

LA MINERVE LITTÉRAIRE.

Principaux Collaborateurs ; MM. BERVILLE : — Emmanuel DUPATY ; — DUVAL (AMAURY), de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres ; — DE LATOUCHE ; — LEMONTEY, de l'Académie française ; — MOREAU ; — DE SENANCOUR ; — VIENNET ; et plusieurs autres Académiciens, Savans et Gens de lettres. — MM. Alexandre DE LAMETH et DE SEGUR, de l'Académie française, donneront des morceaux de poésie, d'histoire et de littérature.

Mme. DUFRENOY est chargée de la Direction.

TOME SECOND.

A PARIS,
AU BUREAU DE RÉDACTION,

rue Bourgtibourg, no. 16 ;
Et chez Alex. EYMERY, libraire de la *Minerve littéraire*,
rue Mazarine, no. 30.
1821.

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.



LA FÊTE DES FEMMES ET DES FLEURS,

Célébrée chez Madame la marquise de . . . , le 6 décembre 1820.

I.

Les Femmes et les Fleurs, dans ce charmant séjour,
Font régner à la fois le printemps et l'amour;
Les beaux-arts, animés par leur douce influence,
Viennent y consacrer la gloire de la France;
Et celle dont les soins ont embelli ces lieux,
Par qui le grand Voltaire est présent à nos yeux;
Des lettres et des arts aimable protectrice,
Va faire entendre ici leur voix inspiratrice.
  Muses, que vos accords célèbrent tour-à-tour
Les Femmes et les Fleurs, le printemps et l'amour!

II.

Vivantes Fleurs! ô vous divinités mortelles,
Des plus douces vertus, vous les touchans modèles,
O! Femmes! la nature a soumis à vos lois,
Et les humbles bergers, et les superbes rois;

De nos faibles destins arbitres souveraines,
Par l'éclat des vertus ennoblissez nos chaînes;
Honorez votre empire, en nous rendant heureux :
Quand vous l'ordonnerez, nous serons vertueux;
Et nos cœurs épurés, fiers de votre suffrage,
Des viles passions briseront l'esclavage....
  Muses! que vos accords célèbrent tour-à-tour
Les Femmes et les Fleurs, le printemps et l'amour!

III.

O Femmes, sous vos traits, la tendre piété,
La noble bienfaisance et la douce bonté,
L'amitié, la vertu, la gloire et la patrie,
La liberté, la paix et la philosophie,
Dominant tour à tour par vos charmes vainqueurs,
Vous doivent leur puissance et règnent sur nos cœurs :
C'est vous qui leur prêtez votre empire et vos grâces;
C'est par vous que le Dieu qui marche sur vos traces,
L'Amour, sait ramener dans nos cercles brillans,
Même au sein de l'hiver, les Fleurs et le printemps.
Des lettres et des arts l'aimable protectrice
Veut faire entendre ici leur voix inspiratrice :
  Muses, que vos accords célèbrent en ce jour
Les Femmes et les Fleurs, le printemps et l'amour!

IV.

Du printemps et des Fleurs, séduisantes images,
Vous, dans tous les climats, objets de nos hommages,
Astres étincelans, dont la vive clarté
Vient embellir pour nous la sombre adversité :
O Femmes! en tous lieux votre aimable influence
Peut devenir pour l'homme une autre providence.
Vous régnez par l'amour, les vertus et les arts;
Nos destins sont souvent écrits dans vos regards;
Du moins, sachez user de vos droits légitimes,
Sans vouloir, sous le joug, dégrader vos victimes.....
  Muses, que vos accords célèbrent tour à tour
Les Femmes et les Fleurs, le printemps et l'amour!

V.

Ah! lorsqu'un chaste amour sert de guide à la gloire,
Quand la jeune beauté, pour prix de sa victoire,
Impose à son amant des talens, des vertus,
Ordonne qu'en son cœur les vices combattus,
Laissent régner en paix le besoin magnanime,
L'ardeur de conquérir, par la publique estime,
Cette rare faveur où tendent tous ses vœux,
Le don de sa tendresse et le droit d'être heureux;
Alors un cœur, nourri d'une douce espérance,
Aux grandes actions avidement s'élance....
Muses! que vos accords célèbrent tour-à-tour
Les femmes et les fleurs, le printemps et l'amour!

VI.

Le Myrthe, de l'amour est l'arbre tutélaire;
Le Laurier, du héros est le noble salaire;
L'olivier, de la paix symbole précieux,
Semble un don accordé par la bonté des cieux;
Dans l'humble Violette, ornement du village,
L'aimable modestie a caché son image:
La Rose, en nos hameaux, des vertus est le prix.
Chaque arbre, chaque fleur s'offre aux yeux attendris
Comme un être animé, comme un touchant emblême,
Que chacun, à son choix, donne à celle qu'il aime.
Muses! que vos accords célèbrent tour-à-tour
Les femmes et les fleurs, le printemps et l'amour!

Hommage a Madame de . . .

Vous qu'entourent ici tant de nymphes légères,
Qui du tendre Gessner rappellent les bergères;
Dont la voix rassembla cet aimable congrès,
Où brillent à la fois les arts chers à la paix,
Les femmes et les fleurs, les plaisirs et les grâces;
Vous dont tant de bienfaits marquent partout les traces,
Et que, du haut des cieux, d'un regard paternel,
Se plaît à contempler un poëte immortel,

L'amour du monde entier, l'orgueil de sa patrie,
Dont l'humanité seule inspira le génie,
Qui, de la vérité rallumant le flambeau,
Des antiques erreurs déchira le bandeau;
Vous n'aurez pas en vain sollicité ma muse;
Vous plaire, est son désir, son espoir, son excuse;
Et, par vous inspirée elle chante en ce jour
Les femmes et les fleurs, le printems et l'amour!

M. A. Jullien de Paris.



Dissertation *sur la formation du culte de Bacchus en Grèce, et sur l'origine de la diversité de ses rites.*

Il est peu de Divinités en Grèce, qui aient présenté un caractère plus varié que Bacchus, et dont l'interprétation symbolique ait reçu plus d'extension. La manière dont se forma le système religieux des Grecs, fera comprendre combien chaque culte, et celui de Bacchus comme les autres, pouvait facilement s'altérer, et présenter un tableau mouvant.

Avant l'arrivée des Colonies orientales dans le Péloponnèse, dit Hérodote (1), les Pélasges, premiers habitans du sol, adoraient les dieux sans leur donner aucune appellation, ni aucun attribut distinct. Dans la suite, ils ne se bornèrent pas à ces dieux étrangers qu'on leur avait

(1) Liv 2, ch. 52, 53.

appris à connaître, et s'en créèrent d'autres qu'ils transmirent aux Grecs (1). Les Pélasges ayant reçu plusieurs divinités qui possédaient chacune leur domaine dans l'univers, en plaçaient d'autres à côté d'elles, lorsqu'ils trouvaient de nouveaux attributs et un nouvel empire à leur donner. Ils suivaient l'esprit de religion introduit par les cultes déjà établis; et Thémis, les Grâces, les Néréïdes, et plusieurs autres dieux, allégories personnifiées, entrèrent dans l'Olympe d'un peuple habile à déifier les créations de son génie inventif.

Mais quelle confusion ne rencontre pas la raison, lorsqu'elle veut scruter l'esprit des dogmes? On trouve des idées vagues et sans suite, un mélange continuel de ce qu'on avait voulu distinguer, des invocations aveugles à des êtres mal conçus. Tous ces mythes anciens échappent à l'esprit qui veut les concevoir nettement, parce qu'ils n'ont pas une doctrine circonscrite, et que plusieurs interprétations partielles altèrent, par une nouvelle extension, l'idée dont on avait fait la base du système. L'antiquité n'a jamais pu créer deux divinités réellement distinctes, et elle n'a pas compris qu'il ne peut exister qu'une divinité.

Jetons un coup-d'œil général sur ce culte, qui régna dans toute la Grèce. Il offre des cérémonies et des pratiques si diverses, qu'il est impossible de croire qu'il se soit établi partout dans le même esprit. On y trouve le rapprochement et le mélange des mystères les plus imposans et des fêtes les plus tumultueuses, de ce que la licence a de plus effréné, et de ce qu'une longue contemplation inspire de plus profond et de plus sublime. Si Bacchus est le dieu du vin, pourquoi cette pompe du Phallus, emblème de la vertu génératrice, qu'on voit instituée dès les premiers temps (2)? Si Bacchus est le dieu du vin, pourquoi le met-on à Del-

(1) Hérod., liv. 2, ch. 50.

(2) Plut. περι φιλοπλουτ.

phes de moitié dans le culte que l'on rend à Apollon, et les regarde-t-on tous deux comme un seul et même dieu (1)? La fête *protrygée* était consacrée à Bacchus et à Neptune (2). Pindare et Plutarque (3) disent que ces deux divinités président ensemble à l'élément humide, principe de toute végétation. Quelle est donc cette nouvelle influence que Bacchus exerce dans la nature, conjointement avec Neptune? Enfin, il est rapproché de Cérès par l'épithète de *Père des Moissons* (4).

Quel contraste n'offre pas le spectacle des fêtes! Dans ces *omophagies*, où les prêtres en délire et le corps ceint de serpens, déchirent avec leurs dents les entrailles palpitantes des agneaux (5), adore-t-on le même dieu que dans les *anthesteries*, et dans ces cérémonies augustes et couvertes d'un voile impénétrable, où l'épouse de l'Archonte, avec quatorze prêtresses engagées par les sermens les plus solennels, célèbrent les mystères transmis par la sagesse égyptienne (6). Dans les *ascolies*, où les gens de la campagne sautent sur des outres pleines de vin (7); dans ces cortèges tumultueux des *dyonisies*, où des silènes, des bacchantes revetues de peaux de faon et armées de thyrses, s'agitent, crient, dansent au son des instrumens les plus bruyans (8), on reconnaît les inspirations du dieu du vin : Mais quelle idée différente les *agrioniennes* ne donnaient-elles pas de la même Divinité? « Dans cette fête, dit

(1) Aristoph. nub., v. 603. — Ran. 1242. — Acharn., v. 60 3. — Plut. de ει ap. Delph. — Macrob., sat., l. 1, ch. 18.

(2) Hesych. voc. προτρυγ.

(3) Symp., l. 5., probl. 3.

(4) Schol. d'Aristoph., Thesmoph., v. 1000.

(5) Arnob. contrà gent., lib. 5.

(6) Demosth. contrà neces, pag. 1371. Reisk.

(7) Schol., Aristoph., Plut., v. 1130.

(8) Euripid. bacch. v. 111. sq.

» Plutarque (1), les femmes allaient à la recherche de Bacchus, comme s'il était fugitif. Après une longue course, » elles s'arrêtaient en disant que le dieu s'était réfugié près » des Muses, et qu'il était caché parmi elles. Ensuite, ces » femmes se réunissaient dans un repas, et sur la fin, s'adressaient des énigmes et des questions difficiles à résoudre.» Assurément Bacchus n'est pas dans cette fête le dieu de la vigne; cette allégorie en fait une divinité qui ne diffère guères d'Apollon, et fournit l'occasion de rappeler qu'Athènes (2) donne les muses pour nourrices au dieu de la vigne.

Cette prodigieuse diversité dans le culte de Bacchus, et dans les idées dont les formes du culte sont l'expression, porte à penser qu'une source unique n'a pas tout produit.

On adorait en Thrace, sous le nom de *Sabazius*, un dieu qu'on disait être le même que Bacchus. Cette divinité était reconnue dans la Grèce. Hérodote (3) dit que les Thraces adoraient Bacchus, et place chez les Satres, l'oracle de ce dieu. Sabazius était-il passé de Grèce en Thrace? Non : Cicéron (4) nous apprend que Sabazius, passait pour être fils d'un *Cabire*, noms des divinités phrygiennes; il était ainsi nommé, dit Strabon (5), d'un lieu de Phrygie. Or, ce n'est certainement pas la Grèce qui apprit à l'Asie à adorer les cabires. Dupuis (6) remarque que *cabire* n'est pas un nom grec, mais oriental; et que c'est le mot *cabar*, qui veut dire grand, et que l'on traduisait en appelant *grands dieux*, le ciel et la terre, premières divinités cabiri-

(1) Symp. l. 8, quæst. 1.
(2) Liv. 2, ch. 7, t. 1, pag. 146. Schweig.
(3) Liv. 4, ch. 7.
(4) De nat. dior, lib. 3, ch. 23.
(5) Liv. 10, p. 270. Amsterd. 1707.
(6) Rig. des C., t. 2, p. 100.

ques (1). Puisque la Grèce n'a pu communiquer aux Phrygiens et aux Thraces ce qu'elle ne connaissait pas encore, puisque Sabazius est fils d'un cabire, et qu'il a existé une grande affinité entre ce Sabazius et Bacchus, il en faut conclure que c'est la Grèce qui a cru reconnaître son Bacchus dans une divinité étrangère.

Sabazius avait en Thrace son culte secret, où était renfermé l'interprétation d'un dogme révéré ; le culte extérieur, bruyant et désordonné, n'était peut-être qu'une dégénération de la religion primitive. Mais ce fut ce désordre même par lequel on prétendait honorer Sabazius, qui fut apporté en Grèce. Il dominait dans les fêtes avec la joie et le tumulte qu'inspire le dieu du vin, tandis que le culte égyptien dominait dans les mystères. Une preuve que cette opinion s'était naturellement formée dans la classe éclairée, et qu'on regardait ce qui venait de Thrace, comme la partie bruyante et populaire du culte de Bacchus, c'est que les mystères sabaziens n'étaient que tolérés à Athènes. Les ministres en étaient méprisés, et Démosthènes (2) reproche à Eschine, d'avoir fait ce métier dans sa jeunesse. On sait qu'Aristophane avait composé une comédie, intitulée *Sabazius*, qui tendait à faire chasser d'Athènes les initiés à ces mystères. D'ailleurs, le mot σαβάζειν qui en est resté, et qui exprime les danses violentes et convulsives des bacchantes, montre assez le caractère du culte sabazien. Enfin, le cri d'εὐοῖ σαβοῖ, rapporté par Démosthènes, précisément dans le passage où il attaque Eschine, prouve qu'on ne répétait dans les fêtes de Bacchus que l'invocation de Thrace.

Cette influence du culte de Sabazius ne saurait faire révoquer en doute l'influence, plus marquée encore, que le culte d'Osiris, dieu égyptien, a exercée sur les fêtes et les mystères de Bacchus. Hérodote, Plutarque, Diodore et

(1) Varr. de ling. lat., lib. 4, ch. 19.

(2) Pro coron., p. 213. édit. Reisk.

toute l'antiquité, ont répété en mille endroits que Bacchus est le même qu'Osiris. Ce qui fait la différence entre ces deux divinités, ce sont les altérations même causées et par l'introduction du Sabazius Thrace, et par les attributs nouveaux, donnés par les Grecs au dieu de la vigne, car Osiris, en Egypte, ne présidait pas à la vigne (1). « Dans les » idées religieuses de la Grèce, dit M. Ouvaroff (2), tout » ce qui diffère de la théologie égyptienne, sert précisé- » ment à caractériser les deux peuples. Ces traditions, d'une » physionomie sombre et lugubre en Egypte, s'adaptent » au riant climat et à la belle imagination des Grecs. » Dans la suite, on voit le culte de Bacchus et les interprétations allégoriques auxquelles il donnait lieu, tendre toujours à se dégager des innovations grecques, et à se rapprocher de leur origine égyptienne. Hérodote, lui-même, y remarquait judicieusement un caractère qui décélait une origine étrangère. « Je n'attribuerai pas, dit-il (3), au ha- » zard, la conformité que l'on remarque dans les cérémo- » nies des cultes de Bacchus en Egypte et en Grèce; car, si » elle n'avait pas d'autre cause, ces cérémonies ne se trou- » veraient pas si éloignées des mœurs et des usages des » Grecs. »

Ainsi dans l'origine, l'Osiris égyptien, le Sabazius Thrace, et le Bacchus, dieu de la vigne, réunis dans un même culte, y firent naître des coutumes très-différentes, des cérémonies bizarres, disparates; en un mot, trois religions qui ne pouvaient rester fondues ensemble. Le culte de Sabazius fut bientôt écarté comme honteux; celui de Bacchus, dieu de la vigne, ne fit plus véritablement dans les derniers temps que l'ornement extérieur des fêtes; celui d'Osiris

(1) Jablonski panth., Egypt., p. 130.

(2) Essai sur les myst., 23.

(3) Liv. 2, ch. 49.

resta presque seul, parce que sa doctrine était la plus profonde, et précisément celle qui dans l'origine avait jeté des semences dans la Grèce.

En séparant ainsi ces deux origines, on aperçoit ce que le culte de Bacchus dut emprunter d'emblématique, de mystérieux et de réfléchi aux Egyptiens, et ce qu'il emprunte de turbulent et de désordonné aux Thraces; surtout lorsque le nouveau dieu du vin portait déjà au tumulte des adorateurs. « A l'époque de son introduction, dit M. Fré» ret (1), le corps de la religion était formé, et tous les » emplois étaient partagés entre les dieux dont le culte était » reçu : ainsi on ne put donner au nouveau dieu un dépar» tement bien important. Comme ce fut alors qu'on porta » le plan de la vigne dans la Grèce, ou du moins qu'on ap» prit aux Grecs à la cultiver et à la multiplier en la provi» gnant, (car on prétend qu'elle croît naturellement dans » ce pays-là), on se détermina sans doute à donner au » nouveau dieu l'intendance des vignes, et l'art de faire du » vin. »

Tandis que ces attributs étaient donnés à Bacchus, les descendans de Cadmus et de ceux qu'il avait amenés avec lui, gardaient la tradition du culte qu'on rendait à Osiris en Egypte, et cette concentration des idées égyptiennes forma bientôt l'origine des mystères. Sophocle (2) consacra cette tradition, et place à Thèbes le centre du culte de Bacchus, en disant : *O Bacchus, qui as choisi Thèbes pour ton premier séjour !*

Les anciens avaient bien puisé quelques idées religieuses à une autre source, mais on ne voit pas qu'elles aient sensiblement modifié le culte des divinités grecques, et surtout celui de Bacchus. « Des Pelasges, habitant l'île

(1) Vuens. de l'ac. t. 23. p. 257.

(2) Antigon., v. 1135., édit. Capperon.

» de Samothrace, dit Hérodote (1), vinrent se mêler » aux Athéniens, prirent avec eux le nom d'Hellènes, » et leur apportèrent quelques coutumes religieuses, qui » circulèrent dans la Grèce. » Les dieux de Samothrace, ce sont les cabires : les anciennes divinités de ces Pelasges, ce sont *le ciel* et *la terrre*, qu'ils représentaient mâle et femelle, et qu'ils regardaient comme les deux grands principes créateurs. C'étaient *Axieros* et *Axioncheros* (2), ensuite naquirent d'eux *Axiochersa* et *Cadmillus ;* quelques Grecs voulaient reconnaître Bacchus dans Cadmillus (3).

Il est facile de saisir des rapports entre cette religion de Samothrace et celle des Egyptiens et des Grecs. Les deux divinités premières, représentées comme les deux principes générateurs de la nature, ressemblent à Osiris et à Isis, regardés tantôt comme le soleil et la terre, tantôt comme les deux substances, dont l'une est la nature et l'autre le principe qui la vivifie. La même idée de ces deux principes, se retrouve aussi dans Bacchus *mâle et femelle* (4), dans Bacchus *à la double nature* (5). Ce dieu était parfois représenté *Androgne*, ainsi que l'amour (6), par les statuaires.

Mais ces rapports, dans quelques dogmes des Grecs et des habitans de Samothrace, ne méritent pas qu'on indique une origine de plus à la religion de Bacchus.

Hérodote (7) et d'autres auteurs (8), rapportent que les femmes d'Argos, étant devenues furieuses, les Argiens offrirent à Mélampus une récompense pour l'attirer à Pylos,

---

(1) Liv. 2, ch. 51.
(2) Schol. d'Apollon., liv. 1, v. 920.
(3) Voy. Symb. Creutz. t. 2, p. 304. — Myst. de Ste.-Croix.
(4) Orph., hymn. 44, v 4.
(5) Ibid., hymn. 6, v. 1.
(6) Voy. Guattani nun. antich., p. 69.
(7) Liv. 9. ch. 33.
(8) Pausan. corinth., ch. 18. — Diod., liv. 4, ch. 63.

et l'engager à guérir ces femmes. Le devin leur demanda les deux tiers du royaume, et ils le lui accordèrent. D'après notre distinction des deux origines qui avaient diversement caractérisé le culte de Bacchus en Grèce, il est naturel de regarder la maladie des femmes Argiennes devenues furieuses, et courant en insensées à travers les campagnes, comme l'emportement avec lequel elles se livraient à un nouveau culte, rempli de désordres, où la superstition mêlée à la licence lui donnait plus de force, et surtout rendait ce culte plus sacré et plus cher, en proportion des efforts qu'on faisait pour le bannir. Que dit Hérodote de ce Mélampus (1)? « C'était, à mon avis, un » sage, qui s'était rendu habile dans l'art de la divination, » et qui s'était instruit à l'école des Egyptiens. » Si c'était là sa science, la guérison qu'elle a opérée est facile à concevoir. Il s'agissait d'un égarement général, d'un vertige qui s'était emparé de toutes les têtes, et s'irritait encore par la contrainte. Le seul moyen de tout apaiser, était de ne pas heurter celles qui s'y livraient, mais de chercher seulement à les ramener, en leur faisant voir, dans ce culte même, un nouvel esprit, des idées plus sublimes, qui piquaient leur curiosité, et les captivaient en paraissant justifier leurs emportemens. Mais l'effet de cette interprétation fut de changer peu-à-peu les formes mêmes du culte, après en avoir changé le fond. En un mot le Bacchus sabazien avait introduit à Argos sa religion tumultueuse et désordonnée; Mélampus épura cette religion, en écartant ce dieu pour mettre le Bacchus égyptien à sa place.

Fr. Gail, fils.

---

(1) Liv. 2, ch. 49.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ETRANGERE.

VOYAGES PITTORESQUES ET ROMANTIQUES, *dans l'ancienne France;* par MM. Charles Nodier, J. Taylor, et Alphonse de Cailleux.

Si l'on pouvait devoir encore après que l'on a chèrement payé, et si la reconnaissance des peuples s'attachait aux événemens qui les précipitent d'un haut dégré de splendeur, nous serions peut-être redevables à nos derniers désastres militaires, d'une vertu qu'on s'efforçait d'affaiblir parmi nous : je veux parler de l'amour de la patrie. Au temps de nos conquêtes, époque d'une gloire fatale où nos frontières s'entendaient du Tage à l'Elbe, et de l'Oder au Tibre, la France avait comme disparu à ses propres yeux. Le présent ne déguisait point l'ambition d'anéantir le passé. L'illustration de chaque province de ce vaste empire s'immolait à de récens et à de prodigieux triomphes. L'histoire des vieux temps, redevenait muette ; et une seule célébrité les voulait éclipser toutes. Quel intérêt et quelle importance auraient eu alors les héroïques souvenirs de la Normandie, les traditions de l'Aquitaine ou du Languedoc? Aujourd'hui que nous semblons avoir gagné en amour ce que nous avons perdu en puissance, nous revenons à la France par ce sentiment qui attache, dans le malheur, les cœurs généreux à l'objet de leurs affections. C'est ainsi que les champs étroits de la Grèce redevinrent jadis plus chers à leurs défenseurs, après qu'ils eurent été insultés par d'innombrables barbares.

Aucune époque ne pouvait être plus favorable que celle-ci à la publication d'un voyage en France. Il s'agissait de recueillir ces monumens variés, que nous envient les nations rivales, et qui, en appartenant à des âges divers, ren-

trent tous dans un ordre d'idées et de sentimens nationaux. Ce n'était pas trop de l'alliance des lettres et des arts pour parvenir à ce but ; car il fallait joindre aux portraits des lieux et des édifices, leurs descriptions toujours animées ; associer enfin la pensée écrite aux fécondes ressources du dessin. Les éditeurs des *Voyages Pittoresques* se sont promis de reproduire les souvenirs antérieurs à la renaissance des lettres et au règne de François Ier. Ils ont pensé avec raison, qu'on leur saurait gré de retracer aussi ces vestiges classiques cédés par les Romains à la gloire des Gaules ; prodigieux ouvrages que l'on a nommés *Cyclopéens*, dans le désespoir de les expliquer par le travail des hommes.

Mais, pourquoi, dans les préoccupations de cette époque anti-poétique, et par ces préventions d'un esprit que je m'abstiendrai de qualifier, jetter un voile étranger au milieu de l'ancien horizon qu'on se propose de nous découvrir ? Dès l'introduction du recueil que j'ai sous les yeux, on cherche je ne sais quelle analogie, je ne sais quelle communauté de décadence entre de vieux édifices et la génération qui s'élève. Je pourrais opposer les éditeurs à eux-mêmes, citer dans leur propre écrit d'honorables contradictions avec ce sentiment plein d'amertume ; je m'en défendrai. Je me suis promis, en commençant, de suivre une marche peu pratiquée par les critiques de profession, celle de parler dans l'unique intérêt de l'entreprise que j'annonce, et j'écarterai toute prétention qui me serait personnelle. Devrait-il en coûter si souvent d'immoler cet amour propre à l'amour de l'utile et du beau ?

Je pense qu'il convient d'abord d'exposer ce qu'est, en lui-même, ce monument destiné à en retracer tant d'autres. Car, si l'on cherchait à se l'expliquer par une des images que l'on se fait communément, et qu'on laissât tomber ses idées dans les étroites proportions d'un livre avec le luxe ordinaire des caractères et de la gravure, on serait dans une grande erreur. L'ensemble est un *in-folio* immense ;

le texte, imprimé par Pierre Didot, s'étend sur le plus pur vélin des Vosges; la couverture est un carton précieux par ses ornemens; les pages sont des modèles de typographie; les dessins sont des tableaux. Tout est enchantement et magnificence.

Ces dessins, tantôt déroulés sur toute l'ampleur de ces belles feuilles, tantôt unis au texte, en forme de cul de lampe, se succèdent presque de page en page. Les noms d'artistes dont le talent honore le plus notre école vivante, s'y attachent tour à tour par des compositions qui joignent le mérite d'une exacte copie de la nature à celui d'une invention et d'une ordonnance qui sait ranger les grouppes les plus variés et les plus caractéristiques, autour de chaque monument.

Ces noms, parmi lesquels je me hâte de placer ceux de MM. Isabey, Vernet, Fragonard, Picot, Watelet, Bourgeois, Bergeret, Trucho, Cicéri, Daguerre, de Vèze, Balthar, etc., reçoivent, pour ainsi dire, un nouveau lustre du procédé même qui transmet ici leurs ouvrages à l'admiration des connaisseurs. Ce procédé est la lithographie. J'entends des préjugés, des préventions même assez raisonnablement expliquées, par les premiers essais de cet art, m'opposer la supériorité de la gravure. Je nie absolument cette supériorité; du moins dans le genre d'ouvrage dont il s'agit en ce moment.

Le choix de la lithographie a été déterminé ici par une connaissance approfondie des ressources que pouvait offrir chacun des deux procédés. S'il n'eût fallu présenter aux yeux que la minutieuse copie d'un certain arrangement ou d'une certaine coupe de pierres, la gravure, plus précise dans ses détails, eût mérité la préférence; mais le but vraiment pittoresque eût-il été atteint? La pensée des artistes qui ont entrepris la description de nos vieux monumens était de reproduire des effets et de développer des sentimens. Or, le crayon lithographique se prête mieux à ce

résultat que le burin. C'est de l'imagination que la peinture emprunte ses charmes les plus puissans ; elle seule l'aggrandit et la place au rang des arts. Car il ne faut point toujours les ravaler, ces arts, à une servile et triviale imitation, et leur défendre d'élever leurs modèles.

Quelque fidèle que soit l'image de la réalité, elle ne présente d'abord qu'une idée : celle du travail et de la difficulté vaincue. Le plaisir qu'on peut y prendre n'est qu'un plaisir de réflexion ; car ce n'est qu'à l'entendement qu'il est donné d'apprécier les fruits de la patience et de l'exactitude. Mais la patience et l'exactitude qu'animent-elles? plus les formes qu'accusera une belle estampe seront distinctes, moins elle sera féconde en illusions. Voir clairement un objet c'est en découvrir les limites. L'art ne commence peut-être à exister qu'au moment où il nous transporte dans les régions de l'idéal, et il nous plait alors d'autant plus que les champs qu'il ouvre à notre imagination sont plus vastes. Le cadre dans lequel il s'est placé ne doit borner que l'exécution ; partout ailleurs doit résider l'infini. Cet infini consiste dans un certain vague par lequel l'esprit n'étant pas arrêté par l'objet actuellement soumis aux sens, peut y substituer des images plus vivantes. C'est par une disposition semblable à celle qui nous fait préférer le bouton des fleurs aux fleurs dans tout leur éclat, que nous prêtons à une simple esquisse des effets qui manquent même à la perfection. Le plaisir que vous avez ressenti à la vue du dessin le plus achevé, valait-il le rêve qui vous a fait participer à une création ?

La lithographie seconde merveilleusement ce besoin de perceptions indéfinies, par le moëlleux et la douceur de ses crayons. Ce qui d'abord a été son défaut, forme aujourd'hui son plus bel avantage. La gravure ne saurait se plier à ce style rêveur, si convenable aux sujets que doit offrir un voyage dans l'ancienne France ; mais que dis-je ? le fini et la netteté des traits qu'on n'hésitait pas à lui at-

tribuer exclusivement, lui sont disputés encore par la lithographie. Les dessins de M. le baron Atthalin, un simple amateur, un aide-de-camp de M. le duc d'Orléans et que je cite le dernier, parce qu'il est le plus remarquable des talens, qui sont ici en rivalité, peuvent être assimilés aux gravures les plus soignées. Eh! dans quelle gravure trouverait-on un ton si suave et si mélancolique? l'expression étonnante des figures dessinées par M. le colonel Atthalin ferait honneur aux plus habiles peintres.

Mais ce n'était pas tout de concevoir le plan de ce vaste ouvrage, et même d'avoir réuni assez de mains auxiliaires, pour concourir à son achèvement; il fallait, dans tout cet ensemble, un ressort supérieur, une énergique persévérance, et une grande puissance de volonté. Qu'est-ce qui sait vouloir? et combien de nobles idées avortées faute de cette constance, rare vertu qui souleverait le monde? cette activité invincible, cette féconde jeunesse de soins et de talens s'est rencontrée dans M. Taylor. Chargé de la direction de l'ouvrage, il s'est occupé des moindres détails de sa marche comme des premiers élémens de ses succès. Errant et sédentaire à la fois; travailleur assidu, et infatigable voyageur, c'est lui qui sur les lieux où s'élèvent les ruines qu'il est temps de recueillir, va choisir leurs aspects et leurs rapports. Il distribue à ses collaborateurs, avec le sujet du travail qu'il faut accomplir, les plus précieuses données que doit conserver leur art. Il a dérobé, pour ainsi dire, *l'âme* de ces monumens, et ses croquis sont quelquefois préférables à la plus parfaite exécution.

M. de Cailleux, aide de camp de M. le général Lauriston, ainsi que M. Taylor, nous a donné de sa main un fort beau plan des *Ruines de l'abbaye de Jumièges*. Ces deux officiers, en se joignant à M. Nodier pour offrir l'hommage de ce recueil à leur Général, ont par un rare bonheur devancé le moment où de grandes dignités ont été offertes à M. de Lauriston; et ils n'ont rappelé dans leur épître dé-

dicatoire que des services rendus à la France, avant la désastreuse époque de 1814.

Enfin une plume éloquente, et un de ces talens d'inspiration, guidés par une grande sûreté de goût, étaient indispensables pour compléter les conditions du succès de cette entreprise. M. Ch. Nodier a été choisi, ou plutôt l'entreprise même ne pouvait guères avoir d'existence durable, sans un écrivain de ce mérite. Qui mieux que lui pouvait être propre à développer l'importance de cette partie de notre histoire, pleine de doutes et de traditions merveilleuses ? qui pouvait entrer avec plus de charme, dans ce secret de grâce et de majesté qui s'attache aux créations de nos devanciers ? il a toute l'autorité d'une saine critique; et la flexible muse de ce poëte qui dédaigne nos rithmes, répand à pleines mains ses couleurs sur des objets en apparence arides. Il réveille cette curiosité entraînante qui fait suivre la marche des nouveaux romanciers-épiques. Sa manière de conter a le prestige et l'intérêt de ses sujets. Vous le verrez semer, au milieu de sa course riante, les plus doctes conjectures et les plus précieuses lumières : l'académicien, l'homme du monde, le philosophe et les femmes rechercheront avec enthousiasme la lecture de ses brillantes pages.

Je ne crains point que ces sincères éloges soient attribués à l'amitié qui me lie à M. Nodier. Si quelqu'un se souvenait, en souriant, d'avoir aperçu dans l'introduction de ce même voyage, mon nom cité à côté de celui de Millevoye, et un peu étonné peut-être des louanges qui l'environnent, je répondrais que je ne pense point qu'on doive renoncer à la justice pour avoir été l'objet d'une trop aveugle indulgence. Cet aveuglement, au reste, m'est beaucoup plus doux qu'il ne m'embarrasse ; car je suis plus fier de mériter un ami qu'un éloge. Si l'on remarquait encore que ce sentiment a dû braver quelque diversité d'opinions, assez franchement exprimées de part et d'autre, il faudrait plaindre

ceux qui font cette observation, et qui pourraient penser que deux âmes ne peuvent plus s'entendre dès qu'un seul côté de ce prisme ne reflèchit plus les mêmes couleurs. La bonne foi empêchera toujours de confondre les affections et les doctrines.

Maintenant, j'ajouterai à mes opinions littéraires sur M. Nodier, le plus complet éloge que j'en puisse faire. Je mets sous les yeux du lecteur un passage même, pris au hasard dans ses gracieux récits ; il jugera de ce mérite que ma conscience se plaît à signaler.

» Au confluent de la Seine et de l'Andelle, dans le fond » d'un vallon charmant, coupé de diverses cultures, et se- » més de villages et de hameaux, parmi lesquels se distin- » guent les jolies fabriques d'Amfreville, s'élèvent deux » monts presque jumeaux qui semblent se toucher par la » base, mais qui laissent toutefois deviner derrière eux » de nouveaux vallons, cachés entre leurs détours, et de » nouvelles forêts dont les massifs plus reculés s'apercoivent » de loin en loin, dans la pointe de l'angle immense qu'ils » décrivent sur l'horison. Des hauteurs environnantes, on » voit la petite rivière d'Andelle et le fleuve qui va l'entraîner « dans son cours se fuir, se rapprocher, se confondre et des- » cendre enfin réunis vers ce pont de *l'Arche*, dont le nom » embarasse depuis si long-temps les étymologistes, quoi- » que l'idée qui y est attachée soit presque identique dans » toutes les langues avec celle d'union ou d'alliance. Au » reste, et par un hazard digne d'attention, c'est aussi au- » près des grands confluens des eaux que se retrouvent la » plupart des fictions d'amour, comme si de délicieuses allé- » gories avaient dû consacrer partout le mariage salutaire » des ruisseaux qui fécondent les prairies, l'heureux con- » cours des fleuves qui enrichissent les villes, le croisement » tumultueux des torrens et les détroits des mers. Les fables » ravissantes de Céïx et Alcyone, d'Héro et Léandre, d'Aré- » thuse et Alphée n'ont probablement pas une autre origine.

» La Seine et l'Andelle se joignent pour ne plus se quitter au » pied de *la Côte des Deux-Amans*.

» Sur le petit revers du coteau ou s'étendent maintenant » les domaines rustiques des habitans d'Amfreville, se dé- » ployaient autrefois les hautes murailles d'un puissant » château dont les ruines ont depuis longtemps disparu. » Là, régnait quelque tyran dont l'histoire et la tradition » elle-même, si fidèle aux souvenirs merveilleux, ont de- » puis longtemps oublié le nom. Les gens du pays récitent » qu'il fut père de la plus belle des damoiselles, et qu'il » avait attaché à la possession de sa main, une condition » dont les caprices féroces du pouvoir blasé expliquent à » peine la bizarrerie. Le chevalier qui attirerait les regards » de la jeune châtelaine, et qui mériterait son choix, ne » devait obtenir le titre d'époux qu'après avoir emporté sa » conquête du pied de la côte à son sommet. Il lui était » prescrit de parcourir, sous son heureux fardeau, tout » ce sentier rapide qui s'élance si audacieusement vers le » ciel, et de ne pas se reposer, de ne pas s'arrêter un mo- » ment. Rien n'étonne son courage, rien n'affaiblit sa réso- » lution ; ni les difficultés de l'entreprise la plus audacieuse, » ni les timides refus de l'amour inquiet. Les juges de l'é- » preuve en attendaient le résultat, au-dessus de la plate- » forme, sous de superbes pavillons où était préparé l'autel, » où se disposaient les fêtes brillantes de la cérémonie. » Plein d'impatience et d'amour, l'époux que cette beauté » avait choisi parmi la foule des prétendans, franchit l'es- » pace avec une rapidité qui se rallentit à peine au moment » où il allait toucher le but. Cependant on le vit chan- » celer, fléchir, tenter un dernier effort, parvenir à l'en- » droit désigné pour le terme de sa course, et puis chan- » celer encore et tomber. Un murmure confus d'espoir » et d'incertitude et de crainte, avait accompagné ses pas. » Un cri de terreur s'éleva. Il était mort. L'amante ne lui » survécut pas long-temps ; et, suivant la touchante expres-

» sion de notre Ducis, dans un poëme charmant que nous
» aurions voulu rapporter tout entier,

» Lui, mourut de fatigue ; elle, de sa douleur. »

Déjà sept livraisons de ce bel ouvrage ont paru. Toutes sont relatives à l'histoire de l'ancienne Normandie. La première renferme une élégante introduction et un dessin de M. Atthalin. La seconde, la description de *Louviers*, et deux dessins du même auteur. La troisième, cette *Côte des deux Amans*, dont je viens de citer un passage ; un dessin de M. Picot, et un de M. Bergeret. La quatrième, *le Château de Robert-le-Diable*, dont les restes romantiques ont été retracés par MM. Watelet, Cicéri et Athalin. La cinquième (la plus riche de toutes), l'*Abbaye de Jumièges*, avec une vue magnifique de M. Trucho, des dessins de MM. Fragonard, Daguerre, Horace Vernet, de Vèze, Baltar, Taylor, et une vignette composée par M. Bergeret. La sixième, *Caudebec* : MM. de Vèze, Fragonard, et M. Bourgeois l'ont enrichie de plusieurs compositions. La septième, enfin, contient les descriptions de l'*Abbaye de St.-Wandrille*, avec des paysages de MM. Isabey, Fragonard et Atthalin. M. Atthalin a terminé cette dernière livraison, par celui de ses dessins qui a peut être le plus de finesse et de mérite.

S'il fallait faire une part de censure, pour attester mon impartialité, je reprocherais aux éditeurs d'avoir introduit, dans une de leurs livraisons, le procédé du *coloriage*, et de laisser quelquefois occuper une trop grande place, dans des tableaux d'un grave caractère, à des figures dont les costumes modernes ne sont point d'un goût assez pur et assez sévère.

Honneur à trois hommes qui ont conçu le plan d'un ouvrage digne de la reconnaissance nationale, et qui exécuteront jusqu'à la fin, ce qu'ils ont si heureusement commencé. Malgré les dépenses excessives de pareils travaux, ils n'ont

pas voulu que le prix de cette collection s'élevât au-dessus de la fortune du plus grand nombre des amateurs. Grâce à la disposition de leurs arrangemens avec les souscripteurs, il suffit de payer, par mois, une modique somme, pour posséder ce recueil éminemment français (1).

Que les éditeurs se hâtent toutefois d'accomplir une tâche que leur zèle et le suffrage public leur imposent désormais comme un devoir. Les nations voisines semblent nous envier jusqu'à nos ruines : et tandis que nos artistes les dessinent, les étrangers les achètent à vil prix, et en numérottent les pierres pour réédifier dans leur patrie des monumens qui s'élevaient à la gloire de la nôtre. Ainsi, *Jumièges* vient d'être emporté tout entier, et ses murs abriteront des Anglais; ces vieux murs où Charles VII conçut le projet d'abandonner sa maitresse et ses favoris, pour suivre enfin les étendards de Dunois et de Jeanne-d'Arc.

H. DE LATOUCHE.



HYGIÈNE.

Fille du dieu du Parnasse, la médecine n'est point étrangère dans le domaine des lettres; de tout temps, elle fut associée aux travaux de Minerve; de tout temps des poëtes, des orateurs, des savans se montrèrent jaloux de propager

(1) 12 fr. 50 c. A Paris, chez Gide, rue St.-Marc, n. 20.

son culte, et les sages ne dédaignèrent jamais de pénétrer ses mystères. La reconnaissance des peuples anciens pour leurs législateurs était même en grande partie fondée sur les préceptes d'Hygiène et de Thérapeutique qu'ils avaient reçus d'eux. Pourquoi donc ne lui consacrerions-nous pas ici quelques lignes ?

Tous les êtres organisés sont assujétis aux révolutions des astres. Les saisons ont sur la santé de l'homme, sur son mode de vivre, une influence bien manifeste, que nous apprécierons successivement. Aujourd'hui, nous ne parlerons que de l'effet que produit sur son organisme le solstice d'hiver. Nous indiquerons sommairement les moyens propres à prévenir les maladies qu'on voit régner plus particulièrement à cette époque de l'année, et qui ne dépendent point, comme on le répète tous les jours, de la répercussion de la transpiration, mais qui sont autant d'effets sympathiques produits par l'action du froid sur l'organe cutané.

Le premier effet du froid sur notre corps, est de faire crisper le tissu dermoïde, de déterminer ce qu'on appelle la chair de poule. La peau pâlit parce que les vaisseaux capillaires extérieurs éprouvent aussi un resserrement, une contraction qui oblige le sang à refluer vers l'intérieur. Par la même raison, la transpiration n'est plus aussi abondante, mais elle est remplacée par la secrétion d'une plus grande quantité d'urine. Les nerfs de l'enveloppe tégumentaire, ceux qui président à la fonction du tact, sont également atteints par le froid qui les engourdit, pour ainsi dire, et les rend beaucoup moins sensibles à l'impression des agens extérieurs ; de là vient que nous supportons volontiers alors le contact immédiat de certains vêtemens de laine qui détermineraient, pendant les fortes chaleurs de l'été, une irritation beaucoup trop forte, un prurit très-incommode.

Une température modérée, de deux ou trois degrés au-

dessus de zéro du thermomètre Réaumur, agit sur nous comme tonique, en augmentant la densité de nos solides, et en diminuant la déperdition de la sensibilité à l'extérieur. Elle rend aussi plus grande l'activité des viscères en y faisant affluer les humeurs, en y accumulant plus de vie; de là un meilleur appétit, de là un sentiment intérieur d'une augmentation de force, de courage. Mais en général, la température hivernale n'est guère profitable qu'aux individus déjà assez forts pour lui opposer des moyens de réaction. Elle nuit toujours aux vieillards, aux êtres faibles et débiles, dont les propriétés vitales ne peuvent, sans danger, être déplacées, modifiées, altérées. Voilà ce qui explique pourquoi l'hiver, encore qu'il fournisse peut-être moins de causes de maladies que l'été, présente cependant une mortalité plus considérable. C'est que s'il fortifie les forts, il tue souvent les faibles, a dit un écrivain célèbre.

Un froid très-rigoureux, comme celui qui s'est fait sentir le mois dernier à Paris, loin d'augmenter nos forces motrices, et d'aviver nos fonctions d'assimilation, produit des effets tout-à-fait contraires; il occasionne une espèce de tremblement dans les muscles qui sont sous l'empire de la volonté, et un affaiblissement de l'action du cœur; quelquefois des coliques, plus souvent des douleurs dans la poitrine, des catarrhes, la toux, etc. Phénomènes, qui, tous dépendent, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, non point de la rétrocession des fluides, mais plutôt des liens sympathiques qui unissent la peau à tous les autres systèmes de l'économie, et principalement aux membranes muqueuses, qui, comme chacun sait, ne sont autre chose qu'une peau intérieure faisant suite et continue à celle qui enveloppe le corps extérieurement. Ainsi, l'impression d'un air glacial sur les tégumens, pourra fort bien déterminer par *consensus*, une irritation de la membrane muqueuse pulmonaire; irritation qui provoquera la toux, et sera suivie d'une expectoration plus ou moins abon-

dante ; résultat inévitable de l'abord plus considérable des fluides ; car, *ubi dolor, ibi fluxus*, sans que pour cela on soit obligé d'admettre le transport de la matière de la transpiration, sur cette surface interne. On n'a jamais songé à attribuer un catarrhe, une pleurésie à la suppression d'une sueur produite par la frayeur, par des douleurs aiguës ?

Cependant il est des personnes qui ne quittent pas leurs appartemens, qui par conséquent ne s'exposent jamais à à l'action du froid; et qui néanmoins toussent, expectorent tout l'hiver ; c'est probablement parce que l'humeur qui s'exhale alors par les poumons, est chargée de quelques substances salines dont l'existence, pour n'avoir point encore été reconnue, n'en est pas moins très-probable, et qui, en séjournant sur cette surface, s'irritent et provoquent la toux, tandis que, pendant l'été, elles passent par la peau. Ainsi, nous tousserions beaucoup en hiver, par la même raison que nous avons souvent besoin de nous baigner en été.

Se vêtir chaudement lorsqu'on va s'exposer au grand air, est une précaution que tout le monde sait bonne à prendre pour ne pas éprouver de fâcheux effets du froid ; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est qu'on doit chercher à s'y habituer progressivement, car la sensibilité de la peau, comme celle des surfaces muqueuses, a dit Bichat, est soumise à l'influence essentielle de l'habitude qui transforme successivement en indifférence et même en plaisir ce qui d'abord était douleur : c'est qu'il faut éviter avec le plus grand soin le passage brusque d'une température à l'autre. Une chose non moins essentielle, est d'approprier ses alimens à la saison. Les fruits, les boissons rafraîchissantes dont on fait un grand usage en été, ne sauraient convenir en hiver, où il est nécessaire de prendre des alimens substanciels et des liqueurs légèrement spiritueuses.

JANIN DE ST.-JUST, méd.

MELANGES.

Inconséquence et Inconvenance.

Je n'en parle que sous le rapport littéraire ; je ne m'occupe que de celles qu'on écrit; j'aurais bien trop de besogne si j'avais à traiter de toutes celles qu'on fait.

Ces deux mots sont très-voisins pour l'étymologie. Ils signifient l'un *ce qui ne suit pas*, l'autre *ce qui ne vient pas avec*. Dans leur acception ordinaire, ils diffèrent bien davantage : le premier indique une contradiction entre les choses dites par un même auteur ; l'autre une opposition de ce qu'il dit à quelque chose d'étranger à lui. Cependant on les confond quelquefois dans la conversation, et c'est surtout l'*inconséquence*, qui, déjà assez répandue, prend souvent la place de sa sœur. L'académie n'a pas même encore donné de lettres de naturalisation à celle-ci, qui est cependant tout aussi française que puisse l'être le *thalweg* et le *budget*.

On dit qu'il est *inconséquent*, pour rendre graces à la Providence d'un grand bienfait, de donner à l'expression de la reconnaissance, la tournure d'un blasphème ; la qualification est mal choisie, c'est une *inconvenance*.

On dit qu'il est *inconvenant* d'appliquer au fils des rois, ce qui ne doit être dit que du fils de Dieu. Ce n'est point une *inconvenance* dans un laïque ; mais c'est une *inconséquence* s'il fait profession d'être dévot.

Il y a de l'*inconséquence* à peindre de la manière la plus animée, la passion de l'amour dans des romans destinés à vanter la chasteté considérée comme vertu chrétienne, mais Mad. de P., plus heureuse qu'un de nos illustres académiciens, a su le faire du moins sans se permettre aucune *inconvenance*.

Il y a beaucoup d'*inconvenance* à faire de Dieu le héros d'un poëme burlesque contre Voltaire ; mais vu le genre de talent de l'auteur, il n'y avait point *inconséquence*.

Lorsqu'on a fait son domaine de l'outrage et de l'injure, lorsque l'on gagne sa vie à faire rejaillir sur les autres la boue où l'on est plongé, il serait très-*inconséquent* que l'on n'écrivît pas des *inconvenances* à la journée.

Lorsqu'on a soutenu une opinion pour avoir de l'argent, et que pour un motif identique, on soutient l'opinion contraire, on risquerait souvent des *inconvenances*, si l'on ne se résignait à être *inconséquent*.

Les jeunes gens disent souvent des *inconséquences;* c'en est une de rire des choses dont on doit être affligé; mais c'était de plus une *inconvenance*, il y a quelques années, de déplorer un évènement funeste, par un calembourg mis sur l'air des *chemises à Gorsas*.

Il se peut qu'il y ait des gens qui ne croient pas *inconvenant* de trouver le mot pour rire dans la mort de quelques milliers de leurs compatriotes, et qui sourient à des pensées comme celles-ci :

Et Blucher, Langeron, Sacken et leurs débris,
De défaite en défaite avançaient sur Paris.

Mais ces personnes, à peine d'*inconséquence*, doivent soutenir ou avouer qu'il y a deux nations différentes dans le même pays.

Il y a bien d'autres sortes d'*inconséquences*, mais il serait *inconvenant* d'en parler dans un journal purement littéraire.

De la Vertu.

Le mot *vertu*, dans son acception générale, signifie une tendance naturelle de l'ame dirigée vers le bien. On a étrangement abusé de ce mot, en en faisant une trop fréquente application, de sorte que souvent l'éloge de la vertu d'un homme, d'ailleurs éminemment estimable, rappelle à l'esprit une idée sardonique. Dans notre langage habituel, c'est même un être très-médiocre que celui qui ne se recom-

mande que par sa vertu. Citons un exemple à l'appui de cette opinion.

Un homme est né sans posséder aucune des qualités qui constituent le mérite, la nature ne lui a accordé aucun des avantages qui peuvent le rendre recommandable dans la société; il est d'une incapacité absolue, il annonce une impassibilité presque stupide. Par une conséquence invincible, son esprit, sans force et sans énergie, lui refusera toujours l'espèce de courage nécessaire pour se conduire d'une manière tout à fait opposée aux principes de la morale; la faiblesse de son organisation empêchera le développement des vices dont il peut avoir le germe en lui. Il sera incapable de faire le mal; son esprit débile recevra facilement l'impression des idées puériles et fanatiques, on lui inculquera des principes qui rétréciront encore ses facultés intellectuelles; il deviendra enfin ce qu'on appelle dans le monde, un homme de bonnes mœurs, un homme pratiquant la vertu.

Opposons à ce tableau une autre peinture aussi frappante de vérité.

Un jeune homme est né avec une âme brûlante, des passions fougueuses, une imagination exaltée, un esprit vif et brillant. Ces qualités supposent nécessairement dans celui qui les possède, une propension très-forte à commettre de nombreux écarts; si, malgré cette disposition évidente à devenir vicieux, il fait des efforts multipliés pour pratiquer la vertu, et que ses efforts soient couronnés du succès, il deviendra alors véritablement vertueux; ses passions habilement conduites ne pourront produire que des qualités estimables.

Je terminerai ces réflexions par une pensée qui me semble d'une justesse incontestable: c'est qu'un homme doué d'un esprit actif et brillant, d'une imagination enthousiaste, pourra un jour obtenir une réputation honorable et méritée, si toutefois ces dons heureux sont bien dirigés. Celui au

contraire dont le génie sera sans force, dont l'esprit quoique solide sera sans vigueur, dont l'âme sera faible et pusillanime, celui-là sera toujours un être médiocre.

ARMAND-GAULTIER, avocat de Civray.



THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ŒDIPE. — *Début de Mlle. Leroux.*

Semblable à un mourant dont les dernières heures brillent, par intervalles, de tout l'éclat de la vie, l'Opéra donne quelquefois des représentations dignes du temps de sa gloire. Déjà Mme. *Branchu,* dans *Clytemnestre,* avait électrisé le petit nombre de spectateurs, restés fidèles; Mlle. *Leroux*, dans le rôle d'Antigone, vient d'exciter un enthousiasme qui pourra peut-être sauver notre première scène lyrique.

Depuis long-temps l'opéra d'*OEdipe* n'avait été joué avec un ensemble plus parfait. Pour la première fois, l'étroite enceinte de Favart a retenti des sons d'une voix juste, pleine et sonore, et les accens de la piété filiale ont, par leur vérité, ému tous les cœurs. *Dérivis* dans le rôle d'OEdipe est, comme tragédien, l'égal de *Talma*. Rien ne peut rendre l'effet qu'il produit en disant :

Mes yeux souillaient la lumière céleste,
Ma main les arracha.

Il fait couler des larmes involontaires, dans ce vers :

Qui me soulagera dans ma douleur profonde.

Et dans la scène de la malédiction, il ne peut être comparé à personne. Mlle. *Leroux* a développé des moyens et une sensibilité qui vont la rendre l'idole du public et la reine de l'Opéra. Son chant est irréprochable sous le rapport de la justesse et de la méthode, et elle prononce très-distinctement; non contente d'avoir obtenu le succès le plus complet dans les beaux passages de son rôle, elle a su encore se faire applaudir dans ces vers :

Il est homme, il est malheureux.
C'est vous en dire assez, le reste est inutile.

ce qui n'était encore arrivé à personne. *Lafeuillade* qui manque de voix, et qui n'est point du tout musicien, mais qui possède un véritable foyer de chaleur, s'est distingué pour la première fois dans le rôle de *Polinice*. Enfin *Eloi* qui représentait

Le fils des dieux, le successeur d'Alcide,

a chanté l'air

Du malheur, auguste victime,

mieux que Lays ne l'a jamais chanté. Les chœurs, toujours dignes de leur antique réputation, ont concouru à rendre cette représentation unique dans les fastes de la salle Favart.

THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

En attendant la première représentation de la *Jeanne-d'Arc* de M. *Caraffa*, jeune compositeur italien, Feydeau vient de remettre l'opéra de *Joseph*, dont la musique est le chef-d'œuvre d'un homme qui n'a produit que des chefs-d'œuvre. Cette remise a, néanmoins, obtenu peu de suc-

cès. Le poëme de *Joseph* avait paru trop sérieux, trop monotone dans l'origine, et ces défauts ne peuvent que frapper davantage aujourd'hui, où le genre de la comédie est le seul en faveur. Sans femmes et sans amour, il est presque impossible d'intéresser au théâtre; et M. *Duval* est loin d'avoir fait l'impossible. D'ailleurs, cet ouvrage est mal placé à Feydeau : On ne peut lui donner la pompe qui lui serait si nécessaire, tandis qu'en le transportant à l'*Académie-Royale de Musique*, les accessoirs y jetteraient assez de variété pour qu'on pût conserver au courant du répertoire une des plus belles partitions de l'école française.

Huet a abandonné le rôle de *Joseph* pour celui de *Siméon*, qu'il a joué avec beaucoup de noblesse. *Ponchard* représente actuellement le favori de madame Putiphard; à défaut de taille et de tournure, il a une voix qui pourrait peut-être séduire, s'il ne jouait la tragédie d'une manière par trop comique. M. *Paul* ne faisant pas excuser sa *rotondité* par une belle voix, se contente de donner des essais de son talent mécanique. La décoration du second acte lui fait honneur; elle représente la ville de Memphis, les pyramides et le Nil, au lever du soleil.

Madame *Gavaudan* est toujours le *Benjamin* du public, quoiqu'il soit impossible d'entendre un mot de ce qu'elle chante.

Gymnase Dramatique.

Première représentation du Colonel, *vaudeville en un acte.*

Pendant que les grands théâtres dorment d'un sommeil qui se communique à leurs habitués, les petits rivalisent de zèle pour attirer le public, et du moins chez eux, la quantité compense la qualité. En un mois, le *Gymnase* a donné neuf premières représentations, dont six de pièces nouvelles. De tels travaux paraîtraient semblables à ceux d'Hercule, en les comparant aux efforts du grand Opéra,

qui, en dix-huit mois, a monté un petit acte, si l'on ne savait pas tout ce que peut faire une bonne administration. Le *Colonel* est encore un vaudeville. Cependant je cesse de me plaindre; depuis mon dernier article sur le Gymnase, j'ai appris que ses administrateurs n'avaient obtenu un privilége, que pour former un théâtre consacré aux vaudevilles, aux comédies en un acte, et aux comédies mêlées de chants; mais qu'il leur était interdit de s'élever jusqu'à l'*Opéra-Comique*, proprement dit. C'est donc bien gratuitement que j'ai prêté à l'autorité des intentions qui n'étaient pas les siennes, et je lui demande très-humblement pardon d'avoir pu la soupçonner de vouloir favoriser l'art musical.

Ceux qui demandent, avant tout, une action vraisemblable dans un vaudeville, peuvent se dispenser d'aller voir *le Colonel;* mais ceux qui se contentent de quelques couplets spirituels, pourvu que la pièce présente aux acteurs à la mode le moyen de développer leurs talens, doivent s'empresser de porter leur tribut d'applaudissement à *Gontier* et à Mme. *Perrin*. Ces deux acteurs étaient les véritables héros de la soirée, et l'évènement a prouvé que le trait le plus spirituel des auteurs du *Colonel*, est de les avoir réunis dans ce vaudeville, qui leur doit entièrement son succès.

L'intrigue du *Colonel* roule sur un de ces déguisemens dont on a déjà tant abusé au théâtre. Madame de *Gondreville*, accompagnée de son amie la jeune *Elise*, va rejoindre son mari, nommé colonel des hussards. Toutes deux arrivent à Joigny et descendent dans une auberge où le hasard a fait arriver, incognito, M. de Gondreville. Elise impatientée de la négligence des domestiques qui aiment mieux faire attendre des femmes que de mécontenter un capitaine logé dans la même auberge, forme le projet de se travestir en militaire pour se faire mieux obéir. Cette folle idée est aussitôt exécutée, et voilà *Elise* devenue pour tout le monde le mari de sa compagne de voyage. C'est sous

l'habit d'officier qu'elle se rencontre avec le capitaine qui est la première cause de son travestissement. Ce capitaine est, par hasard, (car le hasard joue un grand rôle dans cet ouvrage) un adorateur d'Elise; cependant les moustaches du faux colonel trompent *Adolphe* qui, d'après la déclaration d'*Elise*, ne voit en elle que le frère de sa maîtresse. *Elise* ne tarde pas à se trouver dans une position embarrassante. *Adolphe* lui assure qu'elle ne peut se dispenser d'inviter tous les officiers à un déjeûner, et il court les rassembler; ce n'est rien encore, le courage du feint colonel va subir une plus rude épreuve. Le véritable M. de *Gondreville* apprend l'arrivée de sa femme, il ne voit dans *Elise* qu'un impudent ravisseur; et au lieu de s'expliquer, il commence par lui proposer un duel. Cette situation critique amène plusieurs scènes plaisantes. Enfin Elise, qui ne se pique pas de bravoure, s'évanouit au bruit d'un coup de pistolet, et elle découvre son déguisement en demandant son *petit cachemire*, lorsqu'elle reprend ses esprits.

Il est assez difficile de concevoir comment *Adolphe* est abusé par le déguisement de sa maitresse; comment M. de *Gondreville* ne reconnaît pas dans son Sosie une amie intime de sa femme, et surtout comment le domestique, qui a vu entrer les deux dames, est la dupe d'une ruse si grossière. Cependant, malgré toutes ses étranges suppositions, le succès du *Colonel* a été des plus complets, et le nom de l'auteur proclamé au bruit des applaudissemens; c'est M. *Germain* auquel il faut ajouter, comme de coutume, M. *Scribe*. On prétend que le directeur d'un théâtre rival, n'est point étranger à cet ouvrage, et qu'il va faire valoir ses droits juridiquement.

Gontier qui avait été salué à son entrée par deux ou trois sifflets, n'a pas eu de peine à faire taire la malveillance; Mme. *Perrin,* quoique souffrante, a excité plusieurs fois l'enthousiasme; et Mlle. *Fitzelier* a trouvé le moyen de se faire applaudir dans un petit rôle de domestique.

TIMON.

BULLETIN DES THEATRES.

La troisième représentation de la reprise de *Monsieur de Crac*, très-mince bagatelle de Colin-d'Harleville, à occasionné, au Théâtre-Français, des scènes facheuses que nous devons faire connaître à nos lecteurs. Cette petite pièce, jouée pour la première fois à une époque où tous les genres furent confondus, était terminée par des couplets plus mauvais encore que ceux que M. Picard a placés à la fin des *Voisins* et du *Voyage Interrompu*. C'est ici le cas de remarquer la fausseté de l'adage : *Qui peut le plus, peut le moins*. M. Picard, auteur de comédies charmantes, et Colin-d'Harleville qui tient un rang distingué parmi les poëtes comiques du second théâtre, n'ont jamais pu composer un vaudeville passable.

Depuis bien des années les comédiens ne chantaient plus les couplets de *Monsieur de Crac*, et s'ils ne se permettaient jamais de plus importantes suppressions dans des ouvrages d'un tout autre mérite, on n'aurait, je crois, aucun reproche à leur faire. A cette reprise, quelques spectateurs ont pourtant témoigné le désir d'entendre chanter à Messieurs les Sociétaires de la rue de Richelieu, l'air *de la Pipe de tabac*. Michelot, qui jouait dans la pièce le rôle de Saint-Brice, a dit au parterre que ses désirs seraient satisfaits à la prochaine représentation. Effectivement le second jour les couplets ont été chantés, et ceux qui les ont entendus ont pu se convaincre que la première fois ils n'avaient pas perdu grand'chose. La troisième représentation de *Monsieur de Crac* était précédée d'*Hamlet*, tragédie dans laquelle Talma déploie toutes les ressources de son admirable talent, et qui a l'heureux privilège de faire déserter le bataillon lyriquè que dirige l'archet octogénaire de M. Baudron. Les comédiens qui n'aiment pas beaucoup à chanter, et cela fait l'éloge de leur modestie, ont cru pouvoir profiter de l'absence des musiciens dont les places

étaient envahies par les spectateurs, pour passer cette fois le vaudeville final. En vain des voix nombreuses ont crié : *les couplets ! les couplets !* Les acteurs ont fait la sourde oreille. Le public alors, pour se mieux faire entendre, a commencé l'escalade du théâtre. La garde de service a repoussé les assaillans ; un d'eux a, dit-on, été blessé. De nouveaux cris se sont fait entendre de toutes parts. C'est inutilement que le semainier a voulu calmer les mécontens par une explication trop tardive ; au lieu de l'écouter on a brisé des banquettes, soufflé les quinquets. Le lustre lui-même a couru quelques dangers ; mais enfin le bruit s'est apaisé, et les spectateurs ont quitté la salle en se promettant bien d'exiger une réparation de la conduite peu respectueuse des comédiens.

On n'a pas joué le lendemain, mais vendredi dernier, l'affiche annonçait *Tancrède*, suivi de *Monsieur de Crac*. Et ce qui prouve bien que cette fois les sociétaires ne voulaient pas renvoyer l'orchestre, c'est que Ligier représentait l'amant d'Aménaïde.

L'entrée de Michelot, qui commence la petite pièce, a été le signal des cris et des sifflets. « Messieurs, a dit alors Michelot, nous nous sommes empressés de donner *Monsieur de Crac* pour prouver notre respect pour le public. C'est par un mal-entendu que les couplets n'ont pas été chantés la dernière fois, et nous vous prions d'agréer nos respects et nos excuses. » De vifs applaudissemens ont prouvé à l'orateur que le public ne lui gardait pas rancune ; et lorsqu'en suite, reprenant son personnage, il a dit le premier vers de la pièce :

Oui, des événemens j'admire le caprice.

on n'a plus entendu que des éclats de rire jusqu'au moment où Monrose est entré en scène. Le bruit alors a recommencé. Comme Michelot avait parlé au nom de la comédie, Monrose qui jouait *M. de Crac*, a cru pouvoir se per

mettre une plaisanterie, et a dit avec l'accent gascon, » Messieurs, tout cé qué mon fils vient dé vous déclarer : » est dé la plus ezacté vérité ». On pardonne ordinairement ces sortes de bouffonneries aux acteurs aimés. La petite gaîté de Monrose a été fort bien accueillie. Pour dernière vengeance, le public a fait repéter aux comédiens tous les couplets du Vaudeville. Mais je crois qu'en les écontant deux fois, les spectateurs ont encore été les plus punis.

Nous parlons de couplets médiocres, c'est une transition toute naturelle pour arriver à *Frontin, mari garçon*, comédie-vaudeville, que l'on joue depuis quelques jours sur le théatre de la rue de Chartres. Ce Frontin là ressemble beaucoup au rusé serviteur du comte Almaviva. Comme Figaro, il sert un maître libertin dont il redoute, pour son honneur, les galantes entreprises. La plus grande différence, c'est que Figaro n'est que fiancé avec Suzanne, tandis que Frontin est marié tout-à-fait, mais secrétement avec Denise. Le mystère qu'il a fait à son maître, la jalousie de l'épouse du comte Edouard, et les craintes trop légitimes de Frontin amènent plusieurs scènes piquantes, dialoguées avec esprit, mais dont les couplets sont d'une faiblesse extrème. Les auteurs sont MM. Scribe et Melesville.

— C'est encore M. Scribe, secondé par M. Dupin, qui vient de faire jouer aux Variétés *le Procureur et l'Avoué*, tableau assez exact de *l'intérieur d'une étude*. La pièce pourrait être plus vive et plus gaie, mais il y a de jolis mots, des couplets agréables, et Brunet est excellent dans le rôle de M. Jolivet, ancien procureur. Les discussions auxquelles ce vaudeville a donné lieu, sont bien plus plaisantes que le vaudeville lui-même.

Quelques heures avant la première représentation, un huissier est venu, au nom de M. Scribe, signifier aux administrateurs du théâtre, défense de jouer la pièce. L'exploit de M. Scribe, n'était au reste, que la réponse naturelle à celui que lui avait envoyé les directeurs des Variétés,

pour qu'il eut à faire jouer sur leur théâtre, dans le plus bref délai possible, le *Gastronome sans argent*, pièce du même auteur qu'on répète en ce moment au Gymnase, et qui, s'il faut en croire les administrateurs du Panorama, est devenue leur propriété, le jour où l'auteur, M. Scribe, l'a lue à leur théâtre. Nous savions trop bien que dix ans après la mort des auteurs, leurs ouvrages devenaient, par un abus scandaleux, la propriété des comédiens ; mais nous pensions que tant qu'un auteur vivait, il avait le droit de faire représenter ses pièces où bon lui semblait. Au reste, si l'huissier de M. Scribe n'a point empêché de jouer le *Procureur et l'Avoué* au Panorama, il est probable que l'huissier du Panorama ne parviendra pas davantage à empêcher la représentation du *Gastronome* au Gymnase.

Mon oncle César, qu'on attribue encore à M. Scribe, est une pâle et ridicule imitation *des deux Philibert*. Autant le mauvais sujet du faubourg Saint-Germain a fait rire les spectateurs, autant le mauvais sujet sexagénaire de la rue de Chartres a scandalisé les habitués du Vaudeville. Les vices sont bien plus hideux dans un vieillard que dans un jeune homme. Cette pièce, qui est en deux actes, roule sur le quiproquo le plus invraisemblable, et quoique dans le premier acte on ait applaudi quelques traits spirituels et quelques mots comiques, il y a une telle absence de raison dans la seconde partie, qu'on a de la peine à croire que l'ouvrage soit de l'ingénieux auteur auquel on l'attribue. Mais enfin, si, comme tant d'autres, M. Scribe s'est trompé, cette nouvelle mésaventure devrait l'engager à moins abuser désormais de sa facilité. En supposant même que dans ses nombreux travaux, il entre un peu de spéculation commerciale, ce n'est pas lui qui devrait viser à la quantité, il a tout ce qu'il faut pour se faire distinguer par la qualité. A. R.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc.

Jonathan Lambert, matelot américain, ayant pris possession, en 1811, dans l'Atlantique méridionale, de l'île *Tristan de Acunha*, qu'il trouva déserte, publia un manifeste rédigé dans toutes les formes diplomatiques, et contresigné par un autre matelot américain, nommé André Millet, en qualité de premier ministre d'état. Il y déclare qu'ayant le 4 février 1811, occupé formellement *Tristan de Acunha*, avec deux autres îles nommées l'*Inaccessible* et l'île des *Rossignols*, pour lui-même et pour ses héritiers à perpétuité, il se proclame maître et prince desdites îles. Il est remarquable que le ministre des Etats-Unis à la cour du Brésil paraît reconnaître ce nouveau potentat dont il est en quelque sorte l'agent. Lambert en a encore un autre accrédité au Cap de Bonne-Espérance, auprès du gouvernement britannique, ainsi qu'auprès de la Compagnie des îles orientales. Le ministre américain, résidant à Rio-Janeiro envoie, au nouveau monarque toutes sortes de plantes et de graines, des cannes à sucre, des cafiers, etc., qui réussissent parfaitement dans la nouvelle colonie. Les capitaines de navires anglais et américains étant informés que cette île, autrefois déserte, offre maintenant des rafraichissemens et une eau excellente, ne manquent pas d'y aborder. Le capitaine Lowell, qui l'a visitée deux fois, s'est convaincu que la colonie promettait beaucoup, et qu'avec le temps elle pourrait devenir très-importante. Par reconnaissance envers ce capitaine, qui a voulu l'honorer de ses visites amicales, S. M. Lambert a déclaré, dans un nouveau manifeste, que l'île des Rossignols porterait désormais le nom d'île de *Lowell*, l'Inaccessible celui de *Pintard*, et que les trois îles s'appelleraient collectivement *îles de rafraichissement*. Cette dernière dénomi-

nation désigne plus particulièrement la plus grande des trois îles, appelée autrefois Tristan d'Acunha, et où est la résidence de S. M. Ce prince de sa propre façon parle déjà, dans son manifeste, de chicane (*chicanery*), et en faisant mention des lois des nations, il y ajoute, par une espèce de pyrrhonisme politique, s'il y en a. (*The laws of nations, if any there are*). L'auteur d'un ouvrage hydrographyque très-estimé, et qui fut publié à Londres en 1816, désire toutes sortes de prospérité à la dynastie du Robinson américain, et termine l'indication de ce royaume insulaire en ces termes : « Puisse une entreprise aussi honorable pour celui qui l'a formée que bienfaisante pour l'humanité, réussir comme elle le mérite. Tout navigateur qui pense bien, doit émettre le même vœu. » Une autre circonstance, encore plus digne d'être citée, c'est que le roi Lambert a chargé, l'an 1813, son ministre et résidant au Cap de rechercher l'alliance et le secours du gouvernement britannique et de la Compagnie des Indes, sous la réserve cependant des droits acquis par la prise de possession et sans rien préjuger à sa souveraineté. Cette proposition fut accueillie favorablement par lord Calidon, gouverneur du Cap, qui accorda à l'agent de Lambert un petit navire sur lequel il a envoyé à S. M. rafraîchissante cinq familles industrieuses qui ont demandé à s'établir sous sa domination. Il a envoyé en outre des bêtes à cornes, des brebis, des chèvres et plusieurs objets utiles à la nouvelle colonie. Lorsque l'île sera devenue un peu plus considérable, il en sera peut-être autrement.

D'après les observations les plus récentes des navigateurs anglais, l'île de *Tristan Acunha* ou de rafraîchissement est située à 37° 6' 9" de latitude sud, et à 11° 52' 0" de longitude à l'occident de Greenwich, équivalant à 14° 12' 15" à l'ouest du méridien de Paris.

— M. Joseph Auracher d'Aurach, général-major au service de S. M. l'empereur d'Autriche, vient d'inventer

deux instrumens, dont le premier, qu'il a nommé *Quarsurographe* sert à dessiner la perspective avec la plus grande exactitude. Cet instrument, qui est très-simple, a aussi l'avantage d'accélérer le travail. Sa description est divisée en deux parties; in-8°, Vienne, chez Guold; prix 12 *gute groschen* (1 fr. 25). Il a donné à l'autre le nom d'*Antigraphe*; instrument propre à écrire à rebours, et dont on se sert principalement pour la lithographie. Cet instrument l'emporte sur le *pantographe* qui a été imaginé il y a quelques années, pour atteindre au même but. La description et la manière de s'en servir se trouvent chez le même libraire, et au même prix.

— La *Pucelle d'Orléans*, par Schiller, traduite en vers polonais, a été jouée le 19 décembre 1820, sur le théâtre de Varsovie. Le traducteur était un officier polonais nommé *Brodzinski*, mort en 1812 à la Bérésina. Son frère travaille actuellement à la traduction de Marie Stuart du même auteur.

— Le célèbre minéralogiste Jean-Charles-Guillaume Voigt, conseiller des mines de S. A. R. le grand-duc de Weymar à Ilmenau, est mort dans cette même ville le 2 janvier 1821, âgé de 72 ans. Sa gaité naturelle ne l'a point quitté même dans les derniers momens de la vie. Ses écrits jouissent d'une réputation méritée; ils ont contribué à répandre un grand jour sur les sciences minéralogiques, et son dernier ouvrage, *Histoire des mines d'Ilmenau*, a beaucoup d'intérêt même pour ceux qui ne connaissent pas cette science. Il a laissé un fils, libraire à Sonderhausen, qui, par son activité et ses connaissances, a acquis une fortune assez considérable.

— Le Nestor de la littérature allemande, Goethe, vient d'achever un nouveau cahier de son journal *Art et Antiquité*. Il travaille maintenant à un roman intitulé *les Années du voyage de Guillaume Meister* en deux volumes, qui paraîtront à la foire de Pâques de cette année.

— Le farouche Christophe, tyran d'Haïti, s'était environné d'un luxe asiatique, tandis que la plupart de ceux qu'il appelait ses sujets, avaient à peine les moyens de se couvrir de haillons. Sa cour était composée d'une manière très-bizarre. Le tailleur du corps de feu S. M. noire, et de l'armée, était en même-temps colonel et adjudant-général ; le général de division de la garde royale était maréchal-ferrant ; le premier général de brigade, quincaillier en détail, le second, boucher et fournisseur des vivres ; le premier chambellan apothicaire, etc. Après avoir terminé leur service à la cour, tous ces grands dignitaires retournaient à leurs occupations ordinaires, de manière que les excellences, qui avaient figuré le matin au grand ou au petit lever du roi, se trouvaient l'après-midi, les uns à leur enclume et à leur abattoir, les autres l'aiguille ou la seringue à la main.

Christophe avait invité plusieurs savans, artistes, officiers et ouvriers, à se rendre dans ses états, à des conditions très-avantageuses, mais quand son humeur despotique lui prenait, il ne tenait pas ses promesses, et c'est ainsi qu'il détruisait son propre ouvrage. Plusieurs européens ont payé de leur vie la trop grande confiance qu'ils avaient accordée à ce tyran.

Un ancien médecin de Christophe en a fait le portrait suivant :

« La vie du roi Christophe était un étrange tissu d'humanité et de brutalité, de grandeur et de platitude, de qualités éclatantes de grand capitaine et d'excellent citoyen, souillées par les crimes les plus hideux ; sa philantropie contrastait avec sa cruauté ; la générosité qu'il poussait jusqu'à la prodigalité, avec l'avarice la plus sordide ; les idées libérales avec le despotisme le plus farouche, la tolérance avec l'esprit de persécution, la philosophie avec la superstition, la fermeté avec la faiblesse et la versatilité, l'ambition la plus effrenée avec l'esprit de bagatelle. Cet homme singulier était tantôt roi, tantôt esclave de ses passions ; il mon-

trait souvent une pénétration sans égale, et un instant après il se livrait à un aveuglement qui l'entraînait à des démarches très-inconsidérées. Il haïssait les blancs et était altéré de leur sang, mais il prodiguait ses largesses à ceux qui avaient rendu des services à son royaume. Il avait l'esprit turbulent, et s'il s'était trouvé dans une autre position, peut-être serait-il devenu un conquérant très-redoutable. Il faisait souvent des imprécations contre l'Océan, qui, en bordant son île, l'empêchait de porter ses armes dans quelqu'autre pays. Attila roi des Huns, était son idole; venaient après Alexandre et l'homme de Sainte-Hélène. Il regardait Henry IV comme un brave homme, et Frédéric II comme un homme d'esprit; mais quant à l'art de gouverner, il se croyait bien au-dessus de l'un et de l'autre. En parlant du feu roi d'Angleterre, il l'appelait toujours *mon cher frère*, et de cette manière, il s'imaginait pouvoir marcher de pair avec les souverains. Il observait scrupuleusement les formes extérieures de la religion, mais sans en retirer le moindre avantage pour son caractère moral.

Il arrivait très-souvent qu'un instant après avoir immolé de sa propre main quelque malheureuse victime, il arrachait le calice au pauvre prêtre qui tremblait d'éprouver le même sort. Lorsque, pendant la nuit, les furies dont il était tourmenté, lui rappelaient l'image de ceux qu'il venait d'égorger, il courait comme un forcené dans tous les appartemens de son château, et réveillait ses courtisans, afin qu'ils priassent pour le salut de son âme. Il arrivait plus d'une fois que de nouvelles victimes tombaient sous ses coups lorsqu'il venait de recevoir l'absolution. Christophe n'était pas moins en contradiction avec lui-même dans ses relations de famille : il se montrait un jour le plus tendre des maris et le plus sensible des pères; un instant après, c'était un tyran impitoyable. La première question qu'il adressait aux étrangers, était ordinairement : « *Que dit-on chez vous du roi Henri*

d'Haïti? » Si la réponse avait quelque chose de flatteur pour lui, il en était ravi, en extase, et il suffisait de saisir l'occasion de le flatter, pour être sûr d'avoir affermi sa fortune; mais malheur à celui qui trompait son orgueilleuse attente? Plusieurs aventuriers ont su profiter de cette faiblesse. Comme il est équitable de dire la vérité, surtout à l'égard des morts, il faut convenir que Christophe en a agi noblement envers la veuve de son prédécesseur Dessaline, à laquelle il avait accordé une pension annuelle de 100,000 piastres fortes.

— Un habitant du canton de Carmarthen, nommé Owen, homme très-superstitieux, fut, il y a peu de jours, chez le ministre de sa paroisse, et lui rapporta que l'âme de son ami Evans, garçon d'hotellerie, mort depuis quelques mois, lui était apparue.

» Et comment avez-vous su, lui dit le pasteur, que c'était » l'ame de votre ami Evans. » ?

» Oh! répondit Owen, parce que cette ame était chan- » cellante par l'ivresse de la boisson. »

— Tout ce qui nous vient des grands hommes intéresse notre curiosité; aussi, depuis quelques années, a-t-on cherché à reproduire leur écriture, au moyen de *fac-simile*, qui sont toujours très-imparfaits par la méthode employée jusqu'à ce jour. M. Gassicourt a proposé de la remplacer par un procédé aussi simple qu'ingénieux; il consiste à prendre l'empreinte de l'écriture, avec une composition métallique fusible à la température de l'eau bouillante (1). On colle, dit M. Gassicourt, un morceau de papier blanc au fond d'une assiette de porcelaine; on écrit ensuite sur ce papier avec de l'encre commune, et avant que l'écriture

(1) Cet alliage, connu sous le nom de métal fusible, est composé de huit parties de bismuth, sept de plomb et trois d'étain.

ne soit sèche, on répand dessus, de la poudre très-fine de gomme arabique, formant un léger relief. Lorsque l'encre est sèche, on enlève légérement la poudre qui n'est pas adhérente, et on verse dans l'assiette l'alliage fondu, en ayant soin qu'il se refroidisse promptement afin qu'il n'y ait point de cristallisation. On obtient ainsi une plaque métallique qui devient l'empreinte de la contre-partie de l'écriture. En la plongeant dans de l'eau tiède, toutes les portions de gomme qui y adhéraient encore seront enlevées; et elle présentera alors des caractères qui, vus à la loupe, seront très-beaux et très-lisibles. On pourra, avec cette espèce de planche, en se servant de l'encre d'imprimerie, obtenir de véritables *fac-simile* de la première écriture. Ce moyen peut être également employé pour retracer l'écriture déjà sèche depuis long-temps; il suffit seulement de repasser sur chaque lettre avec de l'eau légèrement gommée, et de verser de la poudre de gomme arabique pour former le relief comme ci-dessus. La seule précaution à prendre pour la réussite de cette opération métallographique, est que la plaque métallique soit partout d'une égale épaisseur, et que la surface sur laquelle sont tracés les caractères soit unie.

— On a déjà remarqué que les hommes illustres se montraient tels dans tout ce qu'ils entreprenaient. Le génie est propre à tout; le talent se borne au développement d'une seule faculté. Nous voyons avec admiration dans César le grand général, l'habile écrivain et l'homme le plus aimable de Rome. Le premier des poëtes, Homère, était le premier des savans de son temps, et dans les arts, Michel-Ange s'est placé au premier rang, comme architecte, comme peintre et comme statuaire. Mais ce qui est surtout très-remarquable, et ce qu'on savait à peine, c'est que cet architecte, ce peintre, ce sculpteur était aussi un grand poëte.

On ne connaît presque point en France ses ouvrages.

M. Biagioli professeur de langue italienne (1), a conçu l'heureuse idée de les publier avec les poésies de Pétrarque, son contemporain. Les œuvres de Michel-Ange ne peuvent qu'ajouter un très-grand prix à cette édition qui sera enrichie d'un commentaire italien de M. Biagioli et sortira des presses de M. Dondey-Dupré, que son édition de *l'Ovide* des classiques, et celle des *Moralistes français* ont placé au nombre des premiers imprimeurs de la capitale.

ANNONCES.

Le Théâtre des Grecs par le P. Brumoy, seconde édition complète, revue, corrigée et augmentée de la traduction de fragmens des poëtes grecs, tragiques et comiques; par M. Raoul-Rochette, membre de l'Institut Royal de France, en 15 v. in-8°. sur beau papier, avec gravures.

On vient de mettre en vente le quatrième volume du *Théâtre des Grecs*.

En souscrivant pour l'édition en papier ordinaire, on paie 6 fr, d'avance; pour le carré-vélin, 12 fr.; le grand raisin-vélin, 18 fr., etc. L'argent donné d'avance, sur l'un ou l'autre de ces papiers, sera à valoir sur le dernier volume de l'ouvrage que MM. les Souscripteurs recevront gratis.

A dater du 1er. mars prochain, les prix seront irrévocablement augmentés pour les personnes qui n'auront pas souscrit avant cette époque. Chaque volume en papier ordinaire, sera de 7 fr. au lieu de 6; en carré-vélin de 14 fr. au lieu de 12 fr.; en grand raisin-vélin, de 21 fr. au lieu de 18 fr.

Pour recevoir chaque volume franc de port, il faut ajouter 1 fr. 60 cent.

On souscrit à Paris, chez Mme. Ve. Cussac Imprimeur-Libraire, rue Montmartre, N°. 30.

—*De la grêle, des Incendies* (*notamment de celui arrivé à Bercy*), *et des autres fléaux terrestres*, considérations sur les inondations, les incendies, la gelée, la grêle, fléaux qui, dans dix-huit départemens de la France, ont détruit des habitations et une grande partie des productions de la terre. Ces dix-huit départemens sont:

---

(1) M. Biagioli tient des cours d'italien les lundi, mardi et vendredi pour les hommes; et les mardi, jeudi et samedi pour les dames et les jeunes personnes, rue Rameau, n° 8.

le Rhône, Vaucluse, les Basses-Alpes, le Var, la Seine, l'Isère, la Lozère, la Sarthe, la Gironde, l'Ile de Rhé, la Vendée, la Moselle, la Côte-d'Or, le Jura, l'Ain, l'Yonne, les Pyrénées-Orientales et l'Aude. Et proposition pour faire opérer, sous un bref délai, l'entière restauration de tous ces désastres. Ouvrage qui doit intéresser très-particulièrement tous les propriétaires, et notamment ceux qui ont des propriétés dans les dix-huit départemens que l'on vient de nommer. Avec cette épigraphe :

Felix, qui potuit cognoscere causas
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, etc. GÉORG., liv. II.

Par l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'administration. Se trouve chez Delaunay, Palais-Royal, galerie de bois, n. 248; chez Bleuet, rue Dauphine, n. 18. Prix. 1 fr. 25 cent.

— *Bulletins de la Société médicale d'émulation de Paris.* La publication des Bulletins de cette société de médecine, la plus connue de toutes celles qui ont succédé à l'Académie de chirurgie et à la Société royale de médecine, a été interrompue pendant quelque temps. Ces Bulletins vont être publiés de nouveau, par cahiers de deux à trois feuilles d'impression, dont le premier a paru le 31 janvier. Les rédacteurs sont MM. Caventou, Coutanceau, Fournier, Larrey, Laubert, Magendie, Robiquet, Serres et Villermé. Le prix de l'abonnement est, pris à Paris, de 7 fr. pour l'année; dans les départemens, de 8 fr. 50 cent., franc de port par la poste. On s'abonne à Paris, chez Gabon, libraire, rue de l'École de Médecine.

— *Les poésies de Pétrarque et de Michel Ange*, publiées par G. Biagioli, avec un nouveau commentaire historique et littéraire, écrit en Italien.

L'ouvrage formera trois volumes in-8°, imprimés sur carré superfin avec des caractères entièrement neufs.

Le prix, pour les souscripteurs, est de 36 fr. On paie. 12 fr. en souscrivant, imputables sur le dernier volume; les autres volumes ne se paient qu'en les retirant.

Il y aura cent exemplaires sur beau papier vélin, dont le prix sera double, et se paiera de la même manière que celui des exemplaires ordinaires. Le prix, pour les non-souscripteurs, sera d'un tiers en sus du prix de la souscription.

Cinq exemplaires seront tirés pour les amateurs, sur format in-4°, en papier vélin superfin, à grandes marges. Prix 400 fr. l'exemplaire. On souscrit à Paris, chez M. Biagioli, rue Rameau n°. 8; chez Dondey-Dupré, imprimeur de l'ouvrage, rue Saint-Louis, n°. 46, au Marais; et chez Alexis Eymery, rue Mazarine.

Imprimerie de Mad. V°. Cussac, rue Montmartre, n. 30.

no. 15

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.



LE CALIFE, ET SON GRAND-VISIR.

APOLOGUE ORIENTAL.

LE VISIR.

Du prophète divin toi l'étincelle ardente,
Où s'égare l'essor de ta course imprudente !
Les arts pernicieux triomphent en riant.
Veux-tu dans ta ruine entraîner l'Orient ?
La science jadis sagement ignorée
S'empare avec orgueil de la foule égarée.
Penses-tu que ton peuple entendra mieux ta voix ?

LE CALIFE.

Il me rendra justice et jugera mes lois.

LE VISIR.

Supportera-t-il mieux le fardeau des subsides !

LE CALIFE.

Il saura que mes mains n'en furent point avides.

LE VISIR.

Tes guerriers plus zélés iront-ils aux combats !

LE CALIFE.

La prudence des chefs me répond des soldats.

LE VISIR.

Mais tu verras, ô Roi ! les savans et les sages
Aux actes de l'Etat refuser leurs suffrages,
Et supposer des torts même à leur souverain.

LE CALIFE.

Leurs avis jusqu'à moi ne viendront point en vain.
J'éviterai l'écueil qu'ils m'auront fait connaître.

LE VISIR.

Quoi ! tu leur permettrais de tout dire à leur maître !
Ils pourraient librement s'attacher à tes pas ?

LE CALIFE.

Si j'enchaînais leur langue ils ne m'instruiraient pas.

LE VISIR.

Leurs écrits répandront des erreurs criminelles.

LE CALIFE.

D'autres sauront écrire ; ils s'armeront contre elles.

LE VISIR.

Commandeur des croyans, pourquoi dissimuler !
Depuis que tes sujets osent lire et parler,
Tous ceux qu'ont honorés tes faveurs magnifiques
Sont en butte à l'affront des censures publiques.
Tes meilleurs serviteurs en gémiront long-temps ;
Moi-même enfin, seigneur...

LE CALIFE.

Il suffit, je t'entends.
Mais je veux que mon peuple en liberté s'éclaire,
Pour comprendre le bien que je prétends lui faire,
Et que mes grands-visirs soient assez généreux
Pour souffrir que je règne en le rendant heureux.

TERRASSON.

ODE DE KLOPSTOCK.

LE BONHEUR DE TOUS.

J'avais posé ma main sur ma bouche ; je me taisais devant Dieu..... Mais j'ose reprendre ma harpe dans la poussière, et je laisse de nouveau retentir ses religieux accords.

Oh! quand tomberai-je comme une bonne semence, pour la moisson divine? Quand croîtrai-je dans le ciel, comme un cèdre divin?

Quand connaîtrai-je comme je serai connu.... Elève-toi, mon chant, plus haut encore..... Quand aimerai-je comme je serai aimé?

Aimé de Dieu.... Adoration, adoration..... Aimé de Dieu..... Mais osai-je, dès ce monde, entrevoir un tel excès de gloire?

Qu'y a-t-il en moi, que je suis si fini, et désire cependant avec tant d'ardeur, être moins fini? Il y a ceci : un jour je serai moins fini.

Oui, ô Dieu ! dans tes magnifiques conseils, dans tes pensées innombrables, comme les sables de la mer, il y a cette pensée : Un jour l'homme sera moins fini.

O espérance! espérance voisine du ciel, avant-goût d'un monde futur, déjà ici-bas, tu élèves mon âme au-dessus des limites de la vie et du temps.

Soif d'un être fatigué, mon Seigneur et mon Dieu, je veux jouer, chanter ton nom magnifique.

Où a-t-il commencé? Où est-il? Dans le cercle des temps et des mondes, celui qui est comme Dieu, digne de mon amour?

Auteur de la vie, auteur du salut, ah! quel plan admirable tu as formé, pour le bonheur de ceux qui ne tombèrent pas, et de ceux qui tombèrent!

Des torrens de félicité partent du trône, coulent dans tous les mondes, vont se multipliant sans cesse. Le bien re-

naît du bien ; il naît du mal lui-même, et celui qui désole un instant cette terre, va porter dans le ciel des fruits d'une joie immortelle.

Oui, ô Dieu ! tu n'es pas le père des êtres seulement pour qu'ils soient, mais pour qu'ils soient heureux toujours.....

Quelle foule innombrable de tes heureux enfans, quelle série sans fin ; quand mon âme plus mûre croîtrait encore pendant des milliers d'ans, combien peu d'entre vous je viendrais à connaître, ô créatures mes compagnes !

Peuple immense de Dieu, êtres qui l'adorez ensemble, oh ! si je pouvais un jour le louer avec vous, près de votre couronne déposer ma couronne..... Dieu, mon père..... Mais, osé-je si long-temps parler à toi, moi qui ne suis que poussière ?

Pardonne à ce mort futur ses fautes, ses vœux, sa louange elle-même.

Être des êtres, tu étais dès l'éternité : cela, je ne puis le comprendre ; je me perds en cet abyme.

Être des êtres, tu es : ô joie, tu es ; que serai-je, si tu n'étais ?

Tu seras : et moi aussi par toi je serai, ô esprit des esprits, ô être des êtres, premier, unique, incomparable, quoiqu'ils soient tous des ombres merveilleuses de ta magnificence.

Pourquoi, si j'ose t'interroger, te suffisant dans ta gloire, as-tu voulu créer ces myriades, être la source inépuisable de leur félicité ?

Devenais-tu plus heureux en donnant le bonheur : ici est une des dernières limites du fini ; je puis m'incliner sur le bord de cet abyme, mais non pénétrer dans sa profondeur.

Sainte nuit qui m'entoures, peut-être après de milliers d'ans, il tombera, ton voile mystérieux ; peut-être Dieu créera-t-il en moi des connaissances, des vues, qui passent

toutes les forces de mon esprit, toutes les puissances de la création présente.

O toi, mon être futur, comme je tressaille à ton approche, comme je sens profondément et ma petitesse présente et la grandeur qui m'est destinée!

Rien qu'un moment, un court moment, et je serai cet être futur.

Un moment qui s'appelle la mort, qui est le prix du péché : mais la nuit redoutée montre mieux la lumière divine qui reluit derrière elle.

Oh! que seulement cet instant m'atteigne, Seigneur de la vie, dans une heure de ta grâce.

Soit qu'il vienne sur l'aile du zéphir, ou dans le char du tonnerre; qu'il me trouve prêt à tomber comme une bonne semence pour la moisson de Dieu.

Qu'en m'envolant de la terre, je puisse, d'un dernier regard, voir ma poussière tomber comme une bonne semence pour la moisson de Dieu!

CAMILLE-JORDAN.

BIBLIOGRAPHIE FRANCAISE ET ÉTRANGERE.

CHOIX DES VOYAGES *dans les quatre parties du monde*, ou *précis des Voyages les plus intéressans, par terre et par mer, entrepris depuis l'année* 1806 *jusqu'à ce jour*; par J. Mac-Carthy, traducteur du dernier voyage en Chine, etc., première livraison, 2 vol. in-8°., à la Librairie nationale et étrangère, rue Notre-Dame-des Victoires, n°. 34, (1).

Second et dernier extrait.

En retraçant dans mon premier article les destinées pai-

(1) Cet ouvrage, qui aura huit volumes in 8°., paraît par livrai-

sibles de quelques peuplades de la Nigritie, et le caractère hospitalier de leurs chefs, je me reprochais en quelque sorte les conseils que je donnais aux souverains de l'Europe, et les intentions hostiles que je manifestais contre des nations au bonheur desquelles notre présence n'était pas absolument nécessaire. Je n'aurai point le même scrupule à l'égard des deux races dont je vais raconter les habitudes, et que la nature à placées sur la côte de Guinée, entre le 6e. et le 8e. degrés de latitude septentrionale. Ce sont bien les plus détestables brigands que je connaisse; les sauvages de l'Amérique, les Cafres et les Albanais d'Ali-Pacha, sont des moutons en comparaison des Achantis et des Dahomans. Le Dahomé est un royaume considérable, dont la capitale est à trente ou quarante lieues de la côte, et porte le nom d'Abomey. L'existence de cet empire n'est connue que depuis le commencement du dernier siècle; et les Européens n'en ont encore exploré que la partie qu'ils ont traversée pour se rendre à la cour de cette nation barbare. « La tyrannie du prince, dit M. Mac-Carthy, n'est » fondée, ni sur la terreur, ni sur la force, et ne tient point » à la timidité ni à la mollesse des naturels qui sont les » hommes les plus intrépides et les meilleurs soldats de » l'Afrique entière. Elle repose sur la vénération qu'ils ont » pour leur souverain. Chez eux c'est un crime de suppo- » ser qu'il mange, boive, dorme, ou qu'il remplisse au- » cune des autres fonctions naturelles auxquelles tous les » hommes sont soumis. A son avénement, Bossa-Ahadi » fit mettre à mort tous ceux de ses sujets qui portaient le » nom de Bossa, attendu que c'eût été le comble de la pré- » somption qu'un sujet s'appelât comme son maître. Il n'est

---

sons de 2 vol. in-8., ornés de quatre gravures et d'une carte géographiques Le prix de la livraison est de 10 fr. pour Paris, et de 13 fr. par la poste. On souscrit chez l'éditeur, rue Notre-Dame des Victoires No 34, et chez Locard et Davy, quai des Augustins No. 3.

» permis aux plus grands seigneurs de s'approcher du roi
» qu'en se traînant la face contre terre, et se roulant dans
» la poussière. »

La férocité du peuple répond à celle du chef. Des crânes humains tapissent leurs palais et leurs temples. Le plancher de la chambre à coucher du roi est garni de crânes, et le plafond orné des mâchoires de tous les chefs ennemis qu'il a vaincus. Si jamais sa majesté Dahomane envoie un ambassadeur à Paris, son logement est tout prêt; on n'aura qu'à placer des quinquets et des poêles dans les catacombes, et son excellence se croira dans le plus beau palais de l'univers. Il n'y a qu'un seul homme dans tout l'empire, dont la tête ne soit pas à la disposition du roi, c'est celle du premier ministre. Mais toutes les autres peuvent être abattues suivant le bon plaisir de sa majesté. Les femmes mêmes ne sont pas exceptées de cette loi commune. Elles sont toutes la propriété du monarque; mais il use modestement de son privilège, car il n'en garde que trois mille pour son usage; et il distribue le reste à ses officiers et à ses sujets. Outre les fonctions qui tiennent à leur sexe, elles forment un régiment de prétoriennes, et montent la garde au palais du roi qui s'amuse quelquefois avec les sentinelles.

Les fêtes du pays se ressentent du caractère de ses habitans. Il y en a une surtout qui dure plusieurs semaines, et pendant laquelle sa majesté arrose les tombeaux de ses ancêtres, du sang d'un millier de victimes humaines. Les prisonniers de guerre ont ordinairement la préférence pour ces sortes de solennités; mais s'il en manque, l'intendant des menus-plaisirs est obligé d'en choisir parmi le peuple ou d'y joindre sa personne, s'il plait à son souverain de s'en amuser. Cette race de cannibales est placée par une bisarrerie de la nature sur le sol le plus fertile du monde, au milieu des bosquets les plus parfumés de l'Afrique. Les voyageurs n'ont pas trouvé une seule pierre sur leur chemin, l'indigo, le coton, la canne à sucre, y croissent en

abondance ; et on y recueille une espèce de fève si douce, que la saveur en reste plusieurs jours dans la bouche, et donne au vinaigre le goût du vin le plus agréable. Les marchands de Paris et les propriétaires de ses vignobles, devraient expédier tous les ans un navire sur cette côte, et solliciter du gouvernement la faculté d'en faire la conquête.

Les Achantis nous présentent, avec une barbarie à peu-près égale, des particularités singulierement remarquables. Ils ont des fetes à la manière des Saturnales, où règnent la licence la plus effrénée, et la férocité la plus recherchée. Toutes les têtes des rois et généraux vaincus depuis cent ans, celles des grands seigneurs, exécutés pour crime de révolte, défilent en ordre devant le roi, portées par des officiers qui dansent en les choquant de leurs coutelas. Puis viennent des sacrifices d'hommes, de cochons, de moutons et de chèvres, des distributions de vin de palmier, avec lequel tout le monde s'enivre après s'être paré de ses plus beaux habits. On se roule l'un sur l'autre ; et comme la force d'un Achanti est calculée sur la quantité de vin qu'il boit, et que le roi doit avoir plus de force que le plus robuste de ses sujets, sa majesté en avale à peu-près une quarantaine de pots.

Les sacrifices humains se renouvellent à chaque cérémonie religieuse, et toutes les fois que le roi s'ennuie. Les cors font entendre à la porte du palais le terrible son *wow! wow! wow!* et le carnage commence. On fait main basse sur tous ceux que le roi désigne ; femmes, enfans, vieillards, tout est impitoyablement massacré ; et quand la victime crie un peu trop fort, on la fait taire en lui traversant les deux joues avec un couteau, espèce de baillon dont on ne s'était pas encore avisé en Europe. Le monarque, lui-même, abat les têtes qui sont à sa portée ; et quand il ne daigne point prendre cette peine, il s'assied sur son trône, et boit une tasse de vin toutes les fois qu'il en tombe une devant lui.

Les usages et le costume de guerre sont parfaitement analogues aux usages civils et politiques. « Leurs bonnets, » disent les voyageurs, sont surmontés de cornes de bélier » dorées, ornés de plumes d'aigle, et retenus sous le men- » ton par une chaîne de cauris. Ils portent en outre une » veste de drap écarlate, couverte de fétiches et de char- » mes, écrits en langue moresque, et renfermés dans des » sachets de plusieurs couleurs, brodés en or et en argent. » La veste est surchargée de sonnettes, de queues de bêtes, » de coquillages et de couteaux qui s'entrechoquent. Une » longue queue de léopard leur pend par derrière, de lar- » ges pantalons, d'énormes bottes de couleur rougeâtre, » montant à moitié cuisse, et retenues par une chaîne atta- » chée à la ceinture, un carquois de flèches empoisonnées » suspendu au poignet droit; une longue chaîne entre les » dents, où pend un lambeau de papier barbouillé de quel- » ques mots, et une petite lance entourée de drap rouge ou » d'un liséré de soie de même couleur, complète le cos- » tume d'un capitaine achanti. » Comme nous approchons du carnaval, je recommande cette mascarade aux habitués du bal de l'Opéra. Elle rompra la monotone rotation des éternels dominos noirs qui encombrent la salle; et il sera possible aux gens, qui n'ont ni envie de danser, ni intrigue, de s'y amuser quelques minutes.

C'est en 1807 que les Anglais firent connaissance avec les Achantis. Cette nation venait d'exterminer celle des fantis qui la séparait de la mer. Elle saccagea le fort hollandais de Cormantine, attaqua le fort anglais d'Anamaboe, où vingt-neuf hommes soutinrent contre elle un siège de plusieurs jours, et ne se retira qu'à la vue d'un renfort arrivé de l'établissement du Cap-Corse.

Mais le roi des Achantis revint neuf ans après sur ce même établissement, lui fit souffrir de grandes privations, et fit sentir à la société africaine la nécessité d'établir des relations avec un voisin aussi redoutable. MM. Bowdich,

Hutchinzon et Tedlie, se rendirent comme envoyés de la compagnie, dans la ville de Coumassie, capitale du royaume. Cette ville compte quarante mille âmes de population. Elle est au milieu d'une riche vallée couverte de la verdure la plus brillante, et susceptible de la culture la plus riche et la plus variée. Mais, d'après ce que j'ai dit des amusemens du roi, je ne pense pas qu'on soit jaloux de quitter la province pour la capitale. Prévenu par quelques marchands mores qui redoutaient la concurrence des marchands d'Angleterre, le roi Saï, commença par faire emprisonner les trois ambassadeurs, et finit par leur donner des fêtes à sa manière. Ce mélange de jeux grotesques et de plaisirs barbares ne fit perdre aux Anglais ni leur sang froid diplomatique, ni leur désir de traiter avec de pareils brigands. L'intérêt est un remède tout-puissant contre la sensibilité. Le roi des Achantis fut ravi de la contenance de ses hôtes. La bonne intelligence s'établit entre les deux nations; et depuis ce temps, un agent anglais réside à Coumassie. M. Hutchinson y fut laissé par ses compagnons d'ambassade; et je suppose qu'il y est encore, à moins qu'il n'ait pris fantaisie au roi de s'amuser avec sa tête. M. Bowdich, par qui ces détails nous ont été transmis, espère établir par cette échelle des communications avec Tombouctou. Il pense que cette route est la plus courte et la plus directe pour arriver à la capitale du centre de l'Afrique, et croit y trouver de grandes facilités pour achever les découvertes qu'il reste à faire aux Européens, dans les régions qui confinent aux montagnes de la lune. Il a raison pour ce dernier objet, ou s'il prétend borner ses relations avec Tombouctou à de simples voyages d'agrément. Mais s'il veut établir un commerce suivi avec les habitans de la Nigritie, il est évident que le pays des Achantis et les montagnes de Kong lui présentent moins de facilités que le cours du Sénégal n'en donne à ceux qui en sont restés les maîtres.

Remontons maintenant vers le littoral de la Méditerra-

née, vers ces contrées exclusivement connues sous le nom de Barbarie, quoique tant d'autres régions africaines soient en droit de le leur disputer. Parlons encore de ces brigands privilégiés, qui, sous la protection de la politique européenne, infestent la Méditerranée de leurs vaisseaux déprédateurs, et nous insultent impunément par leurs insolentes pirateries. Que les rois de Coumassie et d'Abomey coupent la tête à leurs sujets, nous n'avons au fond rien à y voir, puisque leurs sujets ont la faiblesse de les laisser faire. Mais qu'à trois journées de nos côtes, trois ou quatre souverains barbares pillent les vaisseaux de l'Europe, harcèlent notre commerce, jettent nos femmes et nos enfans dans les fers, les abreuvent d'outrages, les accablent de tourmens; et qu'au lieu de leur envoyer une quarantaine de milles hommes pour en faire justice nous leur en voyions de l'or pour racheter notre propre sang, que cette infamie dure enfin depuis des siècles; ce sera toujours à mes yeux la plus singulière lâcheté que les nations de l'Europe ayent jamais soufferte. Je suis étonné que dans un siècle aussi fécond en congrès européens, il ne s'en forme pas un pour affranchir la chrétienté de ce tribut ignominieux, de cette playe honteuse et de cette tyrannie ridicule.

Je dois cette boutade philosophique à la relation de M. Pananti, et à celle de Dumont qui, après trente ou quarante ans d'esclavage, vient d'être rendu à sa patrie. Le récit des souffrances que ce dernier a éprouvées, les détails qu'ils donnent l'un et l'autre sur le sort des esclaves chrétiens, font frissonner d'horreur et d'indignation. Des prisons infectes, où la vermine et les reptiles venimeux disputent à ces malheureux le peu de sommeil qui leur est permis, une nourriture sale et grossière, des crânes humains pour ustensiles de table, un travail long et pénible sous un ciel dévorant, des gardiens impitoyables et sanguinaires, qui les meurtrissent de coups, et leur prodiguent les outrages; voilà les épreuves au milieu desquelles ils atteignent

la vieillesse ; et quand ce terme de leurs travaux est arrivé, quand leurs bras affaissés deviennent inutiles à leurs maîtres avares, la mort est la seule retraite qu'ils en obtiennent. Un coup de fusil ou une bête féroce, délivre le barbare africain du soin de nourrir les derniers jours de l'esclave dont il a exploité la vie. Nos bêtes de somme sont plus heureuses. L'effroyable allégresse que manifestent les Algériens à l'arrivée d'un chargement de prisonniers, les transports qu'ils font éclater lorsque le cadi a prononcé la légitimité de la prise, rappèlent les chants du cannibale à l'aspect de ses victimes.

Tripoli, Tunis et Maroc sont pour nos malheureux compatriotes, des résidences moins funestes. Les mœurs des Tripolitains et des Tunisiens sont plus douces, et les esclaves mieux traités. L'empereur de Maroc a poussé même l'humanité jusqu'à proclamer l'abolition de l'esclavage ; mais dans un pays où la volonté du souverain fait et défait les institutions, le bien et le mal se succèdent comme les bons et les mauvais princes. Ce qui fut peut être encore, et des améliorations momentanées n'y donnent aucune assurance pour l'avenir. Les relations, dont M. Mac-Carthy nous offre l'abrégé, contiennent plusieurs révolutions politiques dont les divers états de la Barbarie ont été le théâtre. Aucun souverain n'y ressemble à l'autre ; et si Maroc et Tripoli sont aujourd'hui soumis à des monarques moins indignes du trône que leurs prédécesseurs, qui nous répondra que le même trône ne passera point après eux à des barbares sans foi, sans justice et sans humanité ?

Ce n'est d'ailleurs que par comparaison avec Alger que le sort des esclaves chrétiens paraît moins cruel dans les bagnes de Tunis et de Tripoli, car il n'est pas présumable qu'on les y traite mieux qu'on y traite les Juifs et les femmes, et puisque l'influence des dames agit en Europe sur la politique des cabinets, j'ai presque envie d'intéresser leur sensibilité à la destruction de tous ces repaires de pi-

rates. Le même volume, où je puise ces détails, en renferme de fort étendus sur la nature du sol africain et sur les ruines des villes qui en faisaient jadis l'ornement. Les monumens des arts, dont les débris couvrent ces malheureux rivages, semblent appeler à leur secours les arts de l'Europe; et cette terre fertile, que dédaigne l'insouciance de ses nouveaux maîtres, provoque l'activité de notre industrie, j'espère que la découverte de la vaccine, l'accroissement de population qui en est la suite, et l'état de paix, que nous promettent pour long-temps les membres de la Sainte-Alliance, forceront bientôt ces mêmes souverains à chercher, dans leur intérêt, quelque débouché sur des plages où la dignité de l'homme est si indignement méconnue; et où la civilisation ne demande qu'une protection puissante pour reprendre ce que lui ont fait perdre les discords des Romains, l'irruption des Vandales et les conquêtes des enfans de Mahomet.

Je suis toujours frappé d'étonnement, lorsqu'au milieu de ces usages tyranniques, de ces habitudes féroces, je rencontre quelque sentiment de générosité. Le peu de vertus qu'on y remarque tranchent tellement avec le caractère de ces peuples, qu'elles acquièrent une sorte de grandeur qui nous les rend incompréhensibles. Telle est, par exemple, l'hospitalité de ces Arabes du désert qui vivent de meurtre et de rapine, aux yeux desquels la pitié est une faiblesse, et pour qui la vengeance est toujours un plaisir. Voici un trait que je ne puis m'empêcher de citer. Un officier du bey de Tripoli, s'égare la nuit près d'un camp arabe, il voit une tente dont la porte est ouverte; il arrête son cheval; et, exténué de fatigue et de faim, il implore du secours..... On le reçoit; on le nourrit, et le chef de la famille s'entretient avec lui de leurs exploits et de ceux de leurs ancêtres. Tout-à-coup l'Arabe pâlit, quitte son siège; annonce à son hôte que son lit est prêt, et que le lendemain, au lever de l'aurore, il trouvera un cheval frais à la porte. Le jour pa-

raît, le Tripolitain aperçoit l'Arabe sur sa porte, tenant la bride du cheval qu'il lui a promis. A peine est-il monté que l'Arabe lui apprend qu'il n'a pas dans tout le camp de plus grand ennemi. « Hier, ajoute-t-il, vous m'avez découvert, » en me racontant les exploits de vos ancêtres, le meurtrier » de mon père, voilà les habits dont il était vêtu au moment » où il fut tué. J'ai souvent juré sur eux, en présence de » ma famille, de tirer vengeance de sa mort, et de chercher » son meurtrier depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. » Le soleil n'est pas encore levé, je vous poursuivrai quand » il le sera, et alors vous aurez quitté ma tente où ma religion » me défend de vous attaquer, puisque vous y avez cher- » ché un refuge. Vous montez un cheval qui ne le cède en » rien à celui qui m'attend; de sa vîtesse sur le mien dé- » pend la vie de l'un ou de l'autre, et peut-être de tous les « deux. » Après ces mots il serra la main de son ennemi et le quitta. Celui-ci arriva chez le bey avant d'être atteint par l'Arabe, qui ne se mit à sa poursuite qu'après le lever du soleil; et la vengeance fut renvoyée à un autre jour.

Chez les Nubiens, où la civilisation est peut-être moins avancée, nous trouvons un respect si grand pour la propriété que le grain reste dans les champs, sans qu'il soit besoin de le garder, malgré la pauvreté de la plupart des habitans. Le bétail erre seul sur les bords du Nil, et les principaux ustensiles d'un ménage sont abandonnés sous les palmiers qui ombragent la maison. Les nouveaux détails que cet ouvrage renferme sur la Nubie et sur le cours du Nil au-delà de Syéné, ont été fournis par M. Burckhardt, qui, parti d'Esneh en 1813, visita les villes de Derr, Mahas, et Dongola, où les esclaves noirs sont, pour ainsi dire, une monnaie courante, puisqu'on les échange contre des chevaux et des marchandises : un étalon y vaut dix hommes. Revenu à Esneh, M. Burckhardt renouvela ses courses dans une direction plus orientale : il parcourut le territoire de Bérébère ou d'Ankheyre, qui est situé dans les déserts, et

qui peut fournir mille hommes de guerre. Le libertinage y tient lieu de polygamie, et le voyageur vante la beauté des Abyssiniennes qui vivent en ce pays du fruit de leur prostitution; il ne fait point le même éloge de la probité des habitans; le vol, la fraude et l'ingratitude sont leurs moindres défauts, et il en est peu qui ne consentissent à tuer un homme pour gagner une piastre. Ces brigands, car il faut appeler les choses par leur nom, passent leurs jours dans la débauche, et il n'est pas d'orgie qui ne soit ensanglantée, leurs esclaves même sont armés; et leur insolence à l'égard des étrangers égale celle de leurs maîtres. On fait dans le pays une grande consommation de beurre, tout le monde s'en frotte depuis les pieds jusqu'à la tête, et les Bérébères prétendent que leur peau en devient plus ferme et plus impénétrable à la pointe du poignard. La peste n'a pas encore pénétré dans la Nubie au-dessus de la grande cataracte; mais la petite-vérole y fait des ravages considérables.

Une race, plus perfide encore que le peuple d'Ankheyre, habite les montagnes qui séparent la Nubie de la mer Rouge. Elle forme deux tribus sous les noms d'Ababdes et de Bisharyes. Les premiers ne se croient liés par leurs sermens que lorsqu'ils y ont ajouté cette formule : *par l'espérance que j'ai de conserver la santé*. L'égoïsme fait alors ce que la loyauté devrait faire. Les seconds sont si voleurs qu'ils dépouillent même ceux dont ils reçoivent l'hospitalité. Leurs mets les plus délicats sont la moëlle de chameau et la viande crue, leur boisson favorite est le sang chaud du mouton qu'ils viennent de saigner. Ce dernier goût se retrouve chez les Garlers; peuplades payennes, qui vivent dans l'Abyssinie, à quelques dégrés plus au sud des Bérébères.

M. Salt, autre voyageur anglais, a tenté deux fois de pénétrer jusqu'à Gondar, capitale des Abyssins, par le même chemin que Bruce avait pris en 1769. Mais moins heureux que ce dernier, il a été obligé de s'arrêter à vingt lieues de

cette ville, et de revenir sur ses pas, après avoir recueilli quelques notions presque insignifiantes sur l'état du pays, et rectifié quelques erreurs de celui qui l'avait devancé. C'est aux intrigues des chefs et des prêtres d'Axum qu'il dut cette mauvaise issue de son voyage. Mais le Ras de Tigré, auprès duquel M. Salt avait déja laissé en 1805 un de ses compagnons, lui ayant témoigné le désir d'en avoir un autre, M. Coffin consentit à demeurer à Chélicut pour enseigner aux soldats du Ras la manœuvre de l'artillerie. Le gouverneur ou souverain, nommé Welled-Selussé, est mort en 1817, et sa succession, disputée par deux chefs puissans, après une guerre longue et opiniâtre, est enfin échue à Wolser-Raphel que la trahison a délivré de son compétiteur. Les deux résidens anglais, Péarce et Coffin, ont couru de grands dangers pendant le cours de cette révolution sanglante; et c'est au premier qu'on en doit la relation, ainsi que plusieurs détails sur le caractère et les mœurs des Abyssins. La population se compose de chrétiens, de païens et de musulmans. Nos prêtres y sont plus nombreux qu'en Italie; et, s'il faut en croire Pearce, qui paraît n'avoir pas compris toute l'étendue de son exagération, ils y sont plus insatiables qu'en aucun lieu de la chrétienté : il y en a des milliers à Axum, presque toutes les richesses du pays sont entre leurs mains. Leur croyance est mêlée d'une foule de superstitions grossières, qui soumettent à leur despotique avarice le peuple crédule dont ils disposent, et qui se prosterne sur leur passage. Les Abyssins épousent jusqu'à cinquante femmes, et aucun d'eux, pas même le souverain, n'est en état de dire son âge. Les sermens sont pour eux une bagatelle, le roi Ista-Vakély-Georges, après avoir juré de faire grâce à un criminel que ses parens et ses amis venaient racheter, racla sa langue avec les dents et, croyant avoir effacé et rejeté de sa bouche ce qu'elle venait de prononcer, il ordonna l'exécution du malheureux dont il avait accepté la rançon. Il faut dire, à la louange des

Abyssins, qu'ils se sont débarrassés d'un maître aussi bassement perfide, et qu'ils en ont un moins indigne de régner. Ces sortes de révolutions sont fréquentes dans un royaume où le despotisme du souverain n'a d'autres bornes que la révolte des gouverneurs de ses provinces.

Je ne puis quitter l'Afrique, sans dire un mot d'une autre espèce de ses habitans; et après avoir parlé de presque tous les bipèdes, j'ai réservé pour la fin de mon article, ce qui concerne leurs dignes compatriotes à quatre pattes. Commençons par le lion, à tout seigneur tout honneur. Il n'est pas décidé que la présence de l'homme l'intimide toujours, et sa crainte paraît dépendre du plus ou moins d'appétit qui le presse. Mungo-Parck raconte qu'il a marché droit à trois lions qui venaient à lui en bondissant, et qu'ils les a arrêtés en tirant sur eux; il ajoute qu'ils s'entre-regardèrent, et qu'après l'avoir considéré lui-même, ils firent volte-face et s'éloignèrent à pas lents. Les entendant revenir un instant après, il s'avisa de prendre un sifflet, et réussit à s'en délivrer en sifflant de toutes ses forces. La chair qui les affriande le plus, est celle du Hottentot; ils le distinguent au milieu même d'un troupeau de bœufs; et Campbell rapporte qu'un homme de cette nation, s'étant refugié sur un arbre, le lion se coucha au pied pour l'attendre. Mais la fin de l'histoire est fort plaisante, l'homme et la bête s'étant endormis, le Hottentot tomba sur le lion, et le roi des animaux en fut tellement effrayé, qu'il s'enfuit à toutes jambes laissant son adversaire maître du champ de bataille. Dumont prétend qu'ils sont très-nombreux dans les environs du mont Félix, où ce Français a passé trente-trois ans dans l'esclavage; et que les Arabes les y attirent en leur donnant à manger les vieillards et les malades de leurs bagnes.

Le moyen le plus sûr d'éloigner ces animaux, est d'allumer de grands feux autour de soi. Les tigres, les panthères, les hyènes même de l'Abyssinie, qui surpassent tout en férocité, n'osent franchir cette barrière. Mais les panthères

viennent pendant le jour, jusqu'aux faubourgs de Coumassie, disputer quelques habitans à la barbarie du roi des Achantis ; les léopards enlèvent des chèvres jusque dans les rues des villages, qui se trouvent dans les environs de Sierra-Léone ; les éléphans poursuivent les voyageurs dans la campagne, et les crocodilles du Niger ne sont pas de meilleure composition que ceux du Nil. On remarque cependant que, dans les environs du Cap de Bonne-Espérance, la présence de l'homme et les progrès de la civilisation font refluer ces hôtes dangereux vers l'intérieur de l'Afrique. Il existe sur d'autres points une espèce de fourmis particulières ; elles sont noires et grosses, et bâtissent dans les champs des pyramides de quatre ou cinq pieds de haut, qui servent de fours aux naturels. Ils font une ouverture au pied de la fourmillière, y mettent le feu, qui consume toutes les matières de l'intérieur, sans entamer la calotte, et ils y introduisent ensuite leurs gâteaux.

Les serpens n'attaquent l'homme que dans le cas d'une légitime défense ; mais comme il est difficile de se promener dans le pays, sans être exposé à marcher sur la queue de quelqu'un de ces animaux, ils y sont d'autant plus dangereux, qu'ils vivent familièrement avec nous, et qu'ils se glissent jusque dans les maisons et les lits de l'habitant. On trouve des Arabes qui prétendent avoir conservé le don de les charmer ; mais ils ont la précaution de leur enlever les dents venimeuses. Il en est cependant dont la salive et l'haleine suffisent pour donner la mort ; et dussé-je faire frémir mes lecteurs comme j'ai frémi moi-même, je transcrirai le récit d'un spectacle effroyable, dont le capitaine Riley fut témoin, moyennant deux dollars qu'il paya pour sa place. « Un Arabe s'était enfermé dans une chambre qu'une » grille coupait en deux compartimens, et dont la moi» tié était réservée aux spectateurs. Après avoir fait ses » prières, il prononça trois fois *allah honakibir !* au même » instant, une caisse s'ouvrit et il en sortit un serpent de

» quatre pieds de long. La couleur de sa peau était un mé» lange de jaune-pourpre, de blanc de crême, de noir et de » brun. Dès qu'il aperçut l'Arabe, ses yeux qui étaient gris » et petits, s'enflammèrent. Il se redressa, le saisit en sifflant » d'une manière horrible, entre les plis de son baracan ; » précisément au-dessus de la hanche. L'Arabe jeta un cri » affreux. A ce moment, un autre serpent sortit de la caisse. » Celui-ci était d'un noir luisant, il avait sept à huit pieds de » long. Il jeta un regard furieux sur sa victime, sortit sa » langue fourchue, se roula en cercle, éleva sa tête à trois » pieds de terre, et contractant la peau de cette tête hi» deuse qui avait la forme et la grosseur du cœur humain, » il se précipita comme l'éclair sur l'Arabe, et lui enfonça » son dard près de la veine jugulaire, enlaçant en même» temps de plusieurs plis ses bras et son cou. L'Arabe pous» sait les cris les plus affreux ; il rendait l'écume par la bou» che, il saisit le serpent de ses deux mains, sans pouvoir » lui faire lâcher prise, le sang ruisselait de toutes parts ; » l'Arabe étroitement serré par les deux serpens, tomba sur » le plancher dans des convulsions horribles ; il avait seule» ment réussi à mordre le serpent noir, au moment où ce» lui-ci cherchait à introduire sa tête dans sa bouche...... » Alors se fit entendre le bruit aigu d'un sifflet, et le son d'un » flageolet, qu'embouchait un autre Arabe resté en dehors, » les serpens prêtent l'oreille, leur furie s'apaise par dégrés ; » ils se dégagent du corps de ce malheureux, rampent vers » la caisse, y rentrent et sont renfermés à l'instant même. » L'Arabe du dehors vole au secours de son camarade, lui » ouvre les mâchoires, avec un ciseau de fer, lui verse » quelques gouttes de liqueur dans la bouche, le rend à la » vie, et panse ses blessures, pour le mettre en état de re» commencer quelques jours après. » Ce spectacle a manqué à la féroce curiosité des Romains ; mais il était digne d'eux.

M. Mac-Carthy, qui a tiré ce passage de la relation du

capitaine Riley, est trop avare de ces sortes d'extraits; il ne fait point assez parler les voyageurs, qu'il abrège. Il analyse beaucoup plus qu'il ne copie; et cède un peu trop à la crainte de dire des inutilités. Il oublie même quelquefois de nous faire connaître l'époque des voyages qu'il rapporte, comme par exemple, celui de MM. Dalzel et Norris dans le Dahomé, et la date de la captivité de M. Pananti à Alger. Je critiquerai encore certaines locutions qui m'ont paru vicieuses, comme *pédestrement, une autre la Mecque, une superbe espèce de petits bœufs*, et autres minuties qu'avec un peu de soin l'abréviateur aurait soustraites à notre critique. Je releverai aussi une faute que je suis presque tenté de mettre sur le compte de l'imprimeur. En citant les pays limitrophes de Tripoli, l'auteur a dit que cette principauté était bornée par Fez, au sud; et il a confondu par-là, le Fezzan qui est situé entre le désert de Barca, et le grand désert de Sahara, avec le royaume de Fez, qui est en face de Gibraltar; mais ces remarques, que je dois faire pour l'acquit de ma conscience, ne sauraient nuire à un ouvrage qui rassemble des détails si neufs, si variés et si piquans, sur la partie la moins connue du globe. Ces détails soutiennent l'attention, éveillent la curiosité, excitent fréquemment l'intérêt, et l'entreprise de M. Mac-Carthy ne peut manquer de réussir, si les six derniers volumes tiennent ce que les deux premiers nous prommettent. Je puis même le garantir d'avance, car le second volume et la seconde moitié du premier méritent d'être distingués, et je dois en expliquer la cause; M. Mac-Carthy n'avait d'abord que le projet de traduire une collection anglaise, qui a paru l'année dernière à Londres, sous le titre de *Flowers of voyages*. Mais l'ouvrage anglais lui a paru si mal digéré, qu'après avoir achevé la traduction des premiers chapitres, il a trouvé plus facile et plus avantageux de travailler lui-même sur les ouvrages originaux; notre littérature se félicitera de cette détermination.

VIENNET.

Les encouragemens de la jeunesse; par M. Bouilly, *Membre de plusieurs Sociétés littéraires; 2 vol., chez* Janet, *rue Saint-Jacques*, n°. 59.

Avant de rendre compte d'un ouvrage dont le but est d'inspirer aux jeunes gens l'amour des lettres, il ne sera pas inutile de rappeler combien elles ont contribué à la civilisation, à la gloire des peuples qui les ont cultivées. L'oubli de leur culte entraîna la chute des empires qui semblaient devoir être éternels. L'ignorance et l'instruction ont établi des distances immenses entre les nations les plus voisines, entre les générations des mêmes peuples. Elles seules ont fait deux espèces d'hommes, du stupide Tartare et du Chinois lettré, du Grec spirituel de l'Attique et du Grec abruti de la Morée, de l'Egyptien de Sésostris, et de l'Egyptien de Mohamed-Aly, du serf français des premiers âges, et du Français citoyen des âges modernes.

Dans les premiers temps de l'ère chrétienne, les manuscrits grecs et latins furent détruits avec les statues et les temples des faux dieux, dont ils rappelaient le culte. La flamme inquisitoriale, qui depuis dévora les hommes, s'essaya d'abord sur les œuvres du génie. Les peuples privés des lumières qu'avaient répandues les orateurs et les philosophes de l'antiquité, retombèrent bientôt dans une profonde ignorance. L'ignorance est la mère de toutes les erreurs, de toutes les superstitions. Elle aida les classes supérieures à précipiter le commun des hommes sous le joug d'une foule de préjugés monstrueux, premières chaînes qui leur furent adroitement imposées, pour les préparer à supporter patiemment toutes les autres. Elle disposa les esprits devenus grossiers, à fléchir devant les prestiges de la puissance, à recevoir comme articles de foi, les interprétations mensongères de la parole divine. Elle entraîna les consciences sans lumières jusqu'à ce degré d'abjection, qu'elles

finirent par considérer la liberté de la pensée comme une révolte, la crédulité comme un devoir, la sottise comme une vertu. L'esclavage eut son point d'honneur; la bassesse eut son fanatisme. L'espoir des biens célestes, que les moines s'arrogeaient le droit de dispenser, fit tolérer leurs usurpations territoriales, et la crainte de l'épée persuada aux serfs imbécilles, que des hommes formés par le même créateur, issus d'un même père, appelés au partage du même ciel, pouvaient être ici-bas de deux natures.

Une seule classe, celle qui voulait le bonheur du petit nombre, aux dépens du bonheur de tous, avait intérêt à prêcher l'ignorance, et la prêchait d'exemple. Le gentilhomme se glorifiait de ne pas savoir lire, et les hauts barons auraient, ainsi que leurs héritiers, proscrit l'enseignement mutuel, comme une invention anti-sociale et diabolique.

Cependant les esprits les plus apathiques ont leur réveil. Les bons rois n'ont rien à redouter des clartés que répandent les lettres. Sous Tibère, et sous Louis XI, elles furent muettes. Trajan, Marc-Aurèle, Constantin et Charlemagne les encouragèrent. Charles V et Charles VII essayèrent de leur rendre leur ancien éclat, Louis XII hâta leur renaissance, et François Ier. s'honora du titre de leur père. Léon X osa penser que la piété n'était point incompatible avec la gloire. Rome chrétienne revit, sous un pape, les beaux temps d'Auguste; les Médicis furent les Périclès du nouvel âge. Les arts refleurirent; on arracha les statues des flots du Tibre. Le faux zèle respecta les débris des temples; l'immortelle basilique s'éleva sur leur modèle et les vainquit en magnificence, comme la religion du Christ avait vaincu le culte des faux dieux. Quelques manuscrits anciens avaient été soustraits à la proscription générale; l'imprimerie les multiplia, semblable à la sève bienfaisante qui fait jaillir mille rameaux d'une racine qu'épargne la foudre. Euripide, Eschyle, Platon, Socrate, Démosthène,

Cicéron, Tacite, Lucrèce et Juvénal, s'élancèrent de la cendre des bûchers, et sur les décombres de la liberté des nations, relevèrent le flambeau de la vérité. De toutes parts reparurent les grands écrivains et les grands poëtes. L'enthousiasme de la science s'empara des religieux; l'instruction sortit des cloîtres qui l'avaient détruite. Aristote cessa d'être mis à l'index. L'évêque Amyot traduisit les œuvres d'un prêtre d'Apollon; l'histoire de la Grèce et de Rome fut rendue à l'admiration des peuples. On compara les époques; on rougit d'un long aveuglement. Le génie de Montaigne plana sur l'édifice ébranlé de la barbarie; les bienfaits de la presse dissipèrent les ténèbres qui protégeaient les institutions féodales, et cette seconde lumière du monde s'avança triomphante à travers les siècles, malgré la haine invétérée des amateurs de priviléges, qui voudraient encore aujourd'hui la mettre *sous le boisseau.*

Les peuples ignorans sont esclaves, les peuples éclairés veulent être libres. L'instinct naturel révèle à l'homme ses droits; l'instruction lui donne la volonté d'en user et le courage de s'en ressaisir. La stupide ignorance avait rivé les fers du genre humain; l'instruction délia ses lisières, et l'affranchit de ce ridicule ascendant de l'habitude, de ce respect des vieux usages qui réprimaient l'essor des nobles pensées sans cesse anathématisées par la puissance, et refoulées dans les cœurs par la superstition. L'esclavage osa s'agiter sous ses chaînes; l'étude apprit enfin à distinguer l'honneur véritable, du faux honneur inventé par ceux dont il favorisait les prétentions; elle remit l'homme en communication avec les génies que l'antiquité révérait, et elle ranima en lui les sentimens innés d'indépendance et de justice, dont la légitimité cessa de lui paraître douteuse, dès qu'il reconnut qu'ils avaient été partagés par les orateurs, les philosophes et les sages de tous les pays et de tous les siècles.

Dès lors, le *vilain* ne voulut plus être l'esclave du petit

gentilhomme, le gentilhomme ne voulut plus être enchaîné à la bannière du suzerain. Le moine cessa de vendre à prix d'or l'absolution des crimes; le noble n'osa plus s'arroger le droit d'entrer dans le lit d'un vassal. Les préjugés s'écroulèrent; les oppressions subalternes disparurent, les prérogatives odieuses s'évanouirent, et si leurs incorrigibles partisans se consolent par l'espoir de les voir renaître, ils ne doivent pas être sans inquiétude, en considérant la marche décroissante des abus, depuis la renaissance des lettres.

Les lettres sont en effet le palladium de toutes les idées saines. Non seulement elles ornent l'esprit, par la multitude des connaissances qu'elles font acquérir, mais elles rectifient le jugement; enflamment l'imagination, et la dirigent vers les actions louables. Elles nous élèvent au-dessus des revers, nous inspirent à la fois la tolérance et le mépris des frivolités humaines; elles nous fortifient dans la vertu, et par le spectacle des prospérités passagères et des vicissitudes constantes dont elles rappellent sans cesse le souvenir, nous ramènent à cet esprit de modération qu'Horace recommande en toutes choses.

Les écrivains, et je n'entends pas désigner sous ce titre honorable ces auxiliaires intéressés de la puissance, *ces aventuriers* de la république des lettres, qui vendent leur plume à tous les partis, comme certains républicains d'Europe vendent leur épée à toutes les cours, *ces miquelets* de la littérature, ces courtisans de la domesticité des palais, dont la conscience complaisante et mercenaire, dirigée par une avidité subalterne, est toujours prête à se prononcer en faveur des triomphes instantanés ou probables des factions et des coteries; les écrivains indépendans par leur position et leur caractère, puiseront dans les lettres, dans la méditation de ces archives des faits et de la pensée des hommes, la haine des absurdités féodales, des dominations tyranniques, des artifices machiavéliques, et sans

utre mission que celle qu'ils recevront d'un cœur droit et d'un ardent amour de la patrie, deviendront, dans leurs écrits, les défenseurs opiniâtres de la justice, et les sentinelles infatigables de la liberté publique.

L'étude des lettres ne sera pas seulement propice à ceux qui les cultivent exclusivement. L'âme des nations réside, pour ainsi dire, dans un petit nombre d'hommes éclairés, dont le génie, les sentimens et les lumières se communiquent de proche en proche, jusqu'aux dernières classes de la société, comme la fraîcheur du ruisseau qui coule au pied d'un arbre, va de rameaux en rameaux vivifier les extrémités les plus élevées.

Dans le but même de l'utilité publique, on ne saurait donc trop encourager la jeunesse à cultiver les lettres. Cependant, que d'obstacles ont arrêté dans la carrière, des hommes que les muses avaient peut-être doués de leur secrète influence! A la vérité, quand les gentilshommes virent s'éclipser une partie de leurs priviléges, ils ne voulurent pas conserver seuls celui de l'ignorance; ils apprirent à lire; mais il ne leur fut permis d'étudier que pour leur agrément, et non pour étendre les bienfaits de la science. La littérature fut long-temps roturière. Les comtes et les marquis, affectaient le mépris des talens qu'on n'acquiert point par la naissance. L'inspiration divine qui fait un poëte, leur semblait bien au-dessous du droit divin qui fait un duc. Ils regardaient les études graves comme inutiles aux gens comme il faut. *Il suffisait*, dit Regnard, *qu'un gentilhomme sût tirer en volant, boire et signer son nom*. Celui même que son génie appelait à marcher sur la trace des grands écrivains, aurait craint d'avouer un bon ouvrage; des hommes qui briguaient le déshonneur de figurer sur *le livre rouge*, qui sollicitaient effrontément leur part dans des prodigalités scandaleuses, et tendaient sans pudeur la main aux aumônes des cours, qu'ils achetaient par des adulations serviles et des complaisances criminelles,

soutenaient qu'il était dégradant de recevoir le juste salaire d'un travail utile. On dérogeait, à leurs yeux, par l'exercice des lettres, comme par celui du commerce ; et il n'y a pas bien long-temps, que la publication d'un livre était un titre pour perdre son emploi, ou pour n'en pas obtenir.

Les Athéniens, plus sensés, décernèrent à Sophocle la préfecture de Samos, après la représentation d'Antigone. Aujourd'hui, beaucoup de gens encore ne voudraient pas que l'on fît du meilleur tragique un sous-préfet ; et je ne serais pas étonné qu'un digne émule de Pannard et d'Horace ne leur parût trop heureux d'être admis, comme Piron, à l'honneur de copier, dans un bureau, les insipides épîtres d'un sous-chef ou d'un commis non-lettrés.

Cependant quelques nobles eurent le courage de secouer la vieille poussière qui les couvrait. Le gentilhomme Voltaire leur apprit à s'en débarrasser. Quand la gloire des armes cessa d'être exclusivement leur apanage, ils aspirèrent à partager avec d'illustres plébéiens, la gloire des lettres ; ils perdaient la supériorité du rang, ils voulurent conquérir l'égalité de mérite, se distinguèrent par leur savoir comme par leur raison, et devinrent les apôtres les plus ardens de la vérité. Assez grands par leurs qualités personnelles, ils dédaignèrent les distinctions héréditaires. Ils réclamèrent les mêmes lois pour tous, et l'orgueilleuse médiocrité, qui seule a besoin de priviléges, ne manqua pas de les traiter de faux frères.

Cependant, quels avantages ne tirèrent-ils pas de leurs talens ? Dans l'infortune et dans l'exil, ils s'en firent une ressource honorable, ils jugèrent qu'il était plus glorieux et plus français de se mettre à la solde des Muses, qu'à la solde de l'étranger.

L'utilité dont elle fut aux nobles, dans le malheur, donna, depuis lors, des lettres de noblesse à la littérature. Les idées changèrent tellement, qu'une marquise ennemie de l'instruction et des lumières serait aujourd'hui très-cho-

quée que monsieur son fils fût vaincu dans ses humanités, par le fils d'un vil artisan. Peu de gentilshommes croiraient déroger en vendant un livre, et l'illustre pair, qui, devant toute sa gloire aux lettres, ne s'en mettra pas moins à la tête de la croisade contre l'esprit humain, ne se fera pas plus de scrupule de toucher le prix roturier de ses ouvrages, que les nobles émolumens de sa pairie, au grand scandale des libraires, qui voudraient, comme *Bride-Oison*, en parlant des charges, qu'on les leur donnât pour rien.

Les avenues du Parnasse sont donc enfin libres pour tous! Mais trop souvent encore on essaie de détourner les jeunes gens de la carrière des lettres, en leur offrant l'effrayant tableau des tourmens qui les attendent. « Si vous réussis- » sez, leur dit-on, et j'emploie ici les expressions de l'au- » teur *des Encouragemens*; si vous réussissez, l'envie et la » médiocrité parviendront à troubler vos succès; et sous le » masque d'une critique nécessaire, elles vous feront payer » cher vos lauriers. Si vous ne réussissez pas, cette même » envie, non contente d'éprouver une joie secrète, vous ac- » cablera d'injures, vous couvrira d'opprobre. Ces vérités » frappantes, ajoute-t-il, doivent produire un effet salu- » taire sur les timides aspirans qu'Apollon n'appelle point à » franchir, d'un pas victorieux, le seuil du temple de mé- » moire. Mais, si tous ceux qu'anime une noble audace en » étaient également effrayés, que deviendrait le culte des » lettres? Eh! quoi! parce qu'une réputation méritée attire » quelques tourmens, faut-il renoncer à l'acquérir? » C'est pour combattre ce dangereux système, que M. Bouilly a entrepris d'offrir aux jeunes littérateurs, une esquisse fidèle des jouissances qui indemnisent les gens de lettres des atteintes de l'envie; et ces jouissances, il ne les bornera pas aux charmes seuls de la vie studieuse, au bonheur de sentir s'agrandir par l'étude, ses sentimens et sa pensée, aux conquêtes que les esprits réfléchis feront chaque jour sur les ténèbres qui enveloppent le monde; il ne les cherchera pas

dans les succès académiques, dans les acclamations du théâtre, dans l'approbation des cercles. Il ne montrera point à ses jeunes lecteurs, la Grèce assemblée pour couronner les poëtes, l'Italie préparant au Capitole le triomphe du Tasse, la France applaudissant à celui de Voltaire, et la postérité plaçant dans son estime au-dessus même des vainqueurs du monde, les grands écrivains qui furent ses ornemens et ses bienfaiteurs. Ce n'est point l'imagination des jeunes gens qu'il veut séduire par l'espérance de la célébrité, c'est leur cœur qu'il veut intéresser, en leur prouvant que dans la vie privée, l'homme de lettres rencontre des plaisirs purs et vrais, supérieurs aux illusions de la gloire, aux prestiges de la renommée, et qui le dédommagent amplement des fatigues de l'étude et des insultes des Zoïles. Il leur offrira dans un style élégant et simple, une suite d'anecdotes attachantes sur des hommes dont la mémoire nous est présente. Il peindra habilement leur caractère et retracera leurs vertus, plus encore que leurs talens. Il conduira les jeunes amis des lettres, non aux représentations brillantes de *la Veuve du Malabar*, mais dans la maison rustique où Lemierre va déposer, aux genoux de sa mère, le prix de ses succès. Il leur montrera, sous les arbres du bois de Vincennes, Dumoustier, son *Conciliateur* à la main, faisant tomber les épées de deux adversaires prêts à s'égorger; le vénérable Ducis, aidé d'un vertueux pasteur, ramenant, par la lecture de son *OEdipe*, l'indulgence et le pardon dans le cœur d'un père irrité; Bernardin de St.-Pierre, égaré dans les détours d'une forêt, et, comme Virginie, reconduit vers sa demeure par des noirs reconnaissans; Delille, au milieu d'une réunion d'artistes célèbres, enivré de l'hommage le plus ingénieux que puisse inventer l'amitié; Millevoie devenu l'interprète d'un fils qui n'est plus, rappelant à la vie une mère expirante; Suard ouvrant à une jeune personne la carrière des lettres, et montrant qu'elles peuvent être la source de la bienfaisance comme de la gloire; Sédaine et

Marsollier, les pères de la comédie lyrique, peints de main de maître par un de leurs plus dignes imitateurs, et recueillant, sous le voile de l'anonyme, les tributs touchans de l'admiration publique; enfin Luce de Lancival, le plus tendre ami de ses élèves, dès qu'il cessait d'être leur professeur, recevant au milieu de leurs jeux des couronnes non moins honorables que celle qu'il reçut de Melpomène, après la représentation d'*Hector*.

Ici je m'arrêterai, frappé des rapports qui existent entre Luce de Lancival, et l'auteur des *Encouragemens*. Tous deux ont obtenu au théâtre de nombreux applaudissemens; tous deux ont consacré une partie de leurs soins à l'éducation de la jeunesse. La gloire que l'on obtient dans cette dernière carrière, parait moins brillante, mais n'est pas moins solide et moins douce : les impressions que nous recevons dans le jeune âge sont ineffaçables. Une espèce de vénération et de sentiment filial nous attache aux écrivains, qui les premiers ont développé notre esprit et formé notre cœur. Rollin et Fénélon ne périront jamais dans la mémoire des hommes; et l'on a droit à leur reconnaissance éternelle, lorsqu'avant leur entrée dans le monde on leur inspire l'amour de la vertu, qui sera le guide et la règle de leur vie entière.

Sous ce point de vue, nous ne saurions trop louer M. Bouilly. *Les Contes, les Conseils à ma Fille et les Jeunes-Femmes* lui avaient assuré un rang distingué parmi les auteurs qui ont écrit pour l'éducation; les *Encouragemens* ajouteront encore à la réputation qu'il s'était acquise dans ce genre. Sous le rapport littéraire, ils me paraissent supérieurs aux productions qui les ont précédés. Les détails de la vie des gens de lettres y sont tracés avec une vérité remarquable. On y trouve une profonde connaissance du monde, et des tableaux qui décèlent, à chaque page, le peintre habile et l'observateur exercé. Je ne puis résister au plaisir de citer un passage, qui prouvera que l'auteur excelle à décrire une scène comme à l'inventer.

Marsollier avait l'habitude de voyager tous les ans, pour son plaisir et à petites journées. Il fut forcé par un orage de chercher un asyle dans le chateau de la maréchale D***, qui se trouvait sur sa route. On y jouait la comédie, et l'on répétait *Nina*, chef-d'œuvre du voyageur, dont on admirait le talent, mais que l'on ne connaissait pas. L'absence d'un voisin allait arrêter la représentation. Marsollier était aussi bon acteur qu'habile écrivain. Il propose de remplacer le personnage absent, et déploie, dans la répétition de son propre ouvrage, un talent qui étonne tous les amateurs qui l'environnent. Jusque-là, on l'avait pris, à ses manières et peut-être à son équipage, pour un homme distingué, qu'un caprice engageait à ne se pas nommer. On l'avait entouré de soins les plus délicats et les plus respectueux ; « mais la profonde connais-
» sance de l'art, le grand usage de la scène, qu'il montrait
» jusque dans les plus petits détails, tout concourut à le
» faire prendre pour un ancien comédien de province, ou
» pour un directeur de troupe départementale, qui se ren-
» dait à sa destination. Dès-lors, on le traita toujours avec
» beaucoup d'honnêteté ; mais insensiblement, il s'établit
» entre la maréchale et lui, une ligne de démarcation.
» A ces soins empressés, à ces honorables déféren-
» ces qu'on accorde aux gens comme il faut, succédè-
» rent ce ton, ces manières, qui font sentir une certaine
» distance de rang, un droit d'étiquette. On n'appela plus
» Marsollier que notre maître, notre cher directeur. Le be-
» soin qu'on avait de lui, l'enthousiasme qu'il excitait par
» sa grande connaissance du théâtre, lui attiraient bien des
» égards : on était enchanté de le posséder, mais on n'en
» était plus honoré. »

Cette dernière remarque suffit pour montrer à quel point M. Bouilly sait observer et peindre les nuances les plus délicates. De semblables traits se reproduisent constamment dans le cours de son ouvrage. On reconnaît à l'art avec le-

quel il dispose ses récits, l'auteur qui, depuis Sédaine, a le mieux connu le secret théâtral. Ce qui est, surtout, une marque distinctive de son talent, il amuse autant qu'il attache, tempère par la gaîté l'émotion qu'il fait éprouver, joint les images les plus riantes aux tableaux les plus touchans, orne ses leçons de formes agréables, et rend la vertu plus attrayante encore, en la conseillant, moins comme un devoir que comme un plaisir.

On gagne à la lecture d'un bon livre, comme à la conversation d'un homme de bien. Je ne puis donc trop recommander à la jeunesse cette intéressante production. « Heureux ! s'écrie l'auteur, si mes efforts pouvaient rendre à mon pays un digne successeur des hommes célèbres dont j'ai recueilli les Indemnités ; rassurer, en leur montrant les jouissances qui les attendent, les jeunes amis des Muses intimidés par les écueils d'une carrière dangereuse, et les encourager au culte des lettres, qui sont la source morale du bonheur de l'Etat, qui conservent à l'homme sa dignité, guident sur le trône, consolent dans la chaumière et transmettent d'âge en âge, les hauts faits des héros, les découvertes du génie, et la splendeur d'un grand siècle. »

Quoique l'ouvrage de M. Bouilly soit destiné particulièrement aux jeunes gens,

« La mère en prescrira la lecture à sa fille. »

Les jeunes personnes y apprendront à honorer les hommes qui se consacrent à les instruire, à leur plaire.

Et vous, jeunes favoris d'Apollon, répondez à la voix philanthropique qui vous appelle. Secondez les intentions généreuses des grands princes qui protègent les lettres. Les lettres et les arts sont les conquérans pacifiques de la liberté. Plus heureux que nous, vous entrez dans la lice affranchis d'une foule de préjugés, vos études n'ont point été troublées par le bruit des armes ; elles sont plus graves et plus brillantes qu'en aucun temps, vos prédécesseurs auront beau-

coup fait pour le bonheur des nations. La gloire d'achever leur ouvrage vous est réservée. Ne vous bornez pas à briguer de frivoles succès, c'est peu d'être écrivains agréables, soyez utiles ! Prenez pour devise ces mots d'un grand poëte : *vitam impendere vero*. Continuez, pour l'effroi des tyrans, le châtiment des Tibère et des Néron, qui, depuis vingt siècles, expient sous le fouet des muses, les maux qu'ils ont fait à la terre ; prêchez constamment l'équité, la morale, et la soumission aux pactes consentis librement entre les rois et les peuples. On vous accusera de philosophie : Marc-Aurèle appelait la philosophie sa mère, et la cour sa marâtre. Il répétait souvent ces paroles de Platon : « Heureux les peuples dont les rois sont philosophes, ou « dont les philosophes sont les rois. » Méprisez les outrages et ne leur opposez que la raison. La raison dissipera les derniers nuages qui pèsent encore sur le monde, et comme l'astre du jour, *versera des torrens de lumières sur ses ambitieux blasphémateurs*. Laissez siffler autour de vous les serpens de l'envie ; le venin de tous les reptiles n'est pas mortel. Socrate a bu la cigüe, mais sa mort n'a pu détruire le dogme sublime de l'immortalité de l'âme, qu'il nous a laissé comme la base impérissable de l'égalité entre les hommes. N'aspirez point aux récompenses présentes. La patrie ne vous donnera point d'or, mais elle vous bénira. Joignez cette glorieuse perspective aux ENCOURAGEMENS que vous offre un littérateur estimable, et ajoutez-y l'espoir de rencontrer dans la carrière un guide, un ami, tel que lui, toujours prêt à diriger les jeunes gens par ses leçons, à les aider de son expérience, à les secourir de ses avis et à leur tendre la main dans les revers, comme à les applaudir dans leurs succès.

EMMANUEL DUPATY.

PALMYRE ET FLAMINIE, ou *le Secret*; par Mad. la comtesse de Genlis. 2 vol. in-8. 1821.

Autrefois, et ce fut le bon temps peut-être, un roman de Mme. de Genlis n'était qu'un roman; c'est bien autre chose aujourd'hui, lors même que ce n'est pas un conte historique. On devine facilement le vrai secret de celui-ci; on y voit une conséquence, ingénieuse sans doute, comme tout ce que produit la plume de Mme. de Genlis, mais enfin, une conséquence du *vœu téméraire*, qu'elle fit un soir de déprécier la philosophie, et de paraître n'y rien comprendre. Un épicurisme grossier, une aveugle incrédulité, une immoralité qui serait triviale et fatigante, si Mme. de Genlis pouvait écrire quelque chose sans y mettre de l'esprit, voilà ce que des personnages de son choix opposent, soit à une pieuse droiture, à une pureté chrétienne, soit à l'heureuse docilité des esprits que la dévotion tranquilise, et que des abbés gouvernent. C'est d'un côté trop de prédilection, et de l'autre trop d'infériorité. A ces croquis du faux philosophe et du chrétien sincère, il n'eût pas été mal à propos de joindre le portrait d'un sage, et puis celui d'un vil hypocrite, ou d'une pauvre dupe; le contraste eut paru moins incomplet.

Qu'aisément on serait d'accord avec l'auteur d'un roman moral, s'il se bornait à faire sentir qu'il n'est rien de plus consolant que les espérances religieuses, et rien de plus triste, au contraire, qu'une prospérité apparente, troublée par les remords. Mais Mme. de Genlis va plus loin, elle insinue, ou plutôt elle voudrait établir que jamais on n'obtient, avec l'indépendance des sentimens philosophiques, le bonheur d'une vie irréprochable: c'est beaucoup entreprendre; elle a dû s'apercevoir elle-même que cela n'était pas aussi convaincant, et qu'elle paraîtrait avoir eu ses raisons pour

le dire, tant il est difficile qu'elle ait cru avoir raison en le disant.

Blanfort et *Evelmur, Flaminie* et *Palmyre*, sont spécialement chargés de soutenir l'intérêt assez faible de ce roman qui réunit beaucoup de personnages. Quelques-uns d'entr'eux sont d'un caractère qu'on estimerait volontiers, mais qu'on aime faiblement, parce que le but de l'auteur est trop visible, et qu'ils ont l'air de répéter leur rôle. Leur correspondance met en scène deux ou trois originaux, tels qu'un Ponteuil que l'on fait déraisonner, en le présentant comme le sectateur d'une raison mondaine. Malgré son où cuisinier, *sa philosophie se consterne* au bains de Leuch, il se plaint de ne pas apprendre assez d'anecdotes scandaleuses. En attendant que l'homme soit affranchi de toutes ses entraves, il visite Fernay à propos de mauvais goût, de néant et d'impiété; puis il ne manque pas de mourir dans les angoisses affreuses de corps et d'esprit. Blanfort ajoute qu'on ne peut se faire une idée de la faiblesse de sa tête dans ses derniers momens; voudrait-il que ce lourd Ponteuil eût la tête forte durant son agonie, après l'avoir eue si faible lorsqu'il croyait philosopher?

Je trouve plus de vérité dans le caractère de Mme. Derville qui, tourmentée d'une puérile ambition, affecte de regretter les jouissances que lui eût procurée, dit-elle, au milieu du repos, son extrême sensibilité. On rencontre chaque jour de ces gens qui auraient les penchans les plus louables, s'ils n'en montraient point d'autres par malheur; et qui, pleins de courroux contre les travers de la société, y restent courageusement et de plein gré, afin de mieux jouir de leur vertueuse indignation.

Mlle. P..... se marie, *et tourne fort mal*; c'est pourquoi elle meurt aussi. On pourrait en revenir cependant; Mme. de Genlis le sait, et on en trouverait dans ses romans anciens d'honnêtes exemples; mais ici il est bon de frapper fort, et la pauvre jeune femme doit s'empoisonner. Quant au

bruyant Cornis, c'est un philosophe, *niais* selon l'auteur même, et on ne parle de lui qu'une fois ; mais il n'est pas sans importance, il contribue singulièrement à prouver ce que prouvent ce mieux ces deux volumes, savoir que la mauvaise philosophie n'est pas bonne.

On aurait pu éviter de confondre ainsi avec la manie des esprits vains qui se croient des esprits forts, une philosophie réelle, une philosophie male et douce, profonde et généreuse ; mais il faut croire qu'une telle distinction nuirait à la rapidité du style dans un roman. L'auteur ne la fait qu'une seule fois, et comme par hazard. La vicomt^sse^ Dubreuil invoque la philosophie contre le duel ; mais, quelques lignes après, elle se plaint de ces philosophes modernes, de ces *rabâcheurs* qui gardent sur de tels objets un *respectueux* silence. Cela n'est pas fort exact, et ce silence peut passer pour imaginaire. Quoi qu'il en soit, il paraît que Mme. Dubreuil n'en voulait, en 1771, qu'à une certaine philosophie. Sans doute Mme. de Genlis qui lui a survécu, l'imitera bientôt ; elle reconnaîtra sans frémir, que la sagesse n'est pas nécessairement une erreur ; que toute doctrine a ses faux disciples, mais qu'aujourd'hui les abus qu'un zèle amer prenait pour la chose même, sont réformés en grande partie ; qu'on s'éloigne d'un philosophisme erroné comme d'une dévotion trompeuse, et que cela est favorable à la religion mieux entendue, ainsi qu'à la philosophie moins mal interprétée ; qu'on se lasse de toute exagération ; que le public chérira Massillon, sans proscrire Voltaire ; et que tout en feuilletant, par exemple, chacun selon ses forces, les œuvres de Mme. de Genlis, on lira sans mépris l'ancien *Emile*, *Emile* tel que Rousseau l'avait ébauché.

On aimera toujours, comme le fait Mme. de Genlis, on admirera la charité chrétienne ; mais pourquoi détesterait-on la *bienfaisance philosophique ?* De bonnes œuvres ne sauraient-elles avoir différens motifs, et d'ailleurs les philosophes n'ont-ils jamais fait de jolis présens ? Si Palmyre

avait connu la philosophie, il n'est pas prouvé qu'elle eût eu le cœur desséché; seulement elle aurait pu orner de moins belles pierreries le chapelet qu'elle voulait donner. Elle aurait jugé peut-être que ce luxe s'accordait mal avec l'humilité de l'*Ave-Maria ;* mais, n'en chérissant pas moins franchement la candeur de la silencieuse *Flaminie*, elle eût su lui faire accepter d'une autre manière les mêmes diamans. On doit en convenir toutefois: Palmyre, ainsi livrée à des réflexions profanes, aurait eu un ridicule aux yeux de l'auteur; elle aurait été *inconsolable de la St.-Barthélemi*, du moins pour l'honneur de la France. Au reste, il faut être indulgent pour les scrupules et le *rabâchage* des enfans du siècle : témoin de cette boucherie, telle qui n'est pas philosophe, l'aurait elle-même trouvée désagréable; il y avait de quoi interrompre la prière du soir, malgré la devise innocente attribuée à Catherine de Médicis : *J'apporte la lumière et la tranquillité.*

Mme. de Genlis a montré dès long-temps une grande connaissance du mouvement des passions, et des secrets de nos penchans divers; mais l'homme n'est pas tout cœur, et si trop souvent peut-être ses sentimens l'entraînent, quelquefois aussi ses pensées le dirigent : pour comprendre réellement les hommes, il faut observer l'étendue de la tête humaine. Alors on adoptera des idées moins exclusives sur les principes de nos vertus, et on montrera moins d'éloignement pour ce qui doit rendre les mœurs plus graves ; alors on espérera les voir enfin plus pures, plus heureuses qu'elles ne le furent à une époque sur laquelle il serait bien facile de ne se point tromper, et que cependant on vante aujourd'hui avec une imperturbable complaisance. Ces questions élevées supposeraient des esprits libres de toute prévention. Il ne manque à Mme. de Genlis que de renoncer à les décider ; cela excepté, on la lirait avec beaucoup de fruit. Comme elle le dit avec raison, elle connaît les mœurs, et on sait aussi que depuis long-temps elle

connaît le monde. L'on doit à ses habitudes, à sa rare pénétration, à son talent infatigable, au grand nombre de pages qui peuvent donner des idées justes de la société à ceux qui, au fond des provinces, regrettant peut-être d'en être éloignés, croiraient naïvement que les dégoûts des petites villes ne se retrouvent pas dans le grand monde. Ce nouvel écrit de Mme. la comtesse de Genlis, contiendrait seul de quoi les désabuser, et d'ailleurs on y rencontre, comme dans ses autres ouvrages, diverses réflexions utiles, et exprimées le plus souvent avec la justesse ou la concision d'un écrivain exercé.

On y découvrirait néanmoins des négligences de style, du moins si l'on en croyait une note fournie par un certain grec, par un habitant de Teaki. Ce n'est qu'un pauvre marchand de rossolis, mais il se prétend arrière-petit-fils de Télémaque, et il a eu occasion d'apprendre le français dans ses voyages. Il se souvenait de cette confusion des *qui* et des *que* sévèrement reprochée par madame de Genlis à l'élève de Mentor; et, plein de ressentiment, il s'est hâté de transcrire cette phrase : « M. de Nelmur alla le trouver, pour » lui dire qu'il avait réservé des diamans de sa mère, une » bague qu'il le suppliait de faire accepter à sa cousine, » qu'elle ne refuserait pas, ajouta-t-il, si mon oncle assu- » rait qu'il y aurait de la désobligeance à rejeter une simple » marque d'estime et d'affection d'un proche parent qu'elle » n'avait jamais vu, et qui ne lui faisait hommage de cette » bague que parce qu'elle avait été portée par la sœur de son » père. » Le descendant d'Ulysse ajoute tout naturellement qu'il a une *insouciance absolue de* relever plusieurs fautes de français, ne croyant pas *possible qu'elles puissent* n'être pas de simples inadvertances de la part d'un écrivain si distingué. Une chose pourtant l'embarrasse, c'est une maison de la comtesse d'Elmas, *une maison qui déchire l'âme*; jusqu'alors il n'avait entendu parler de rien de semblable, à l'exception d'un château qui venait à la bouche, encore

n'était-ce pas dans Télémaque. Toutefois mon grec avoue que ce sont-là d'assez mauvaises difficultés ; et il en aurait honte, dit-il, s'il ne s'agissait pas de faire pardonner à Fénélon un style *excessivement négligé*.

Dans *Palmyre* et *Flaminie* au contraire, les négligences ne sont pas excessives ; on y reconnaît même cette convenance quant aux choses ordinaires, et cette facilité qui assurent à Madame de Genlis de nombreux lecteurs. Mais, s'il faut le dire, ces dédommagemens étaient indispensables ; sans eux on serait peu content de *Palmyre* ; soit parce qu'on ignore très-long-temps à qui l'on est tenu de s'attacher, et qu'ensuite lorsqu'on y voit plus clair, l'intérêt semble encore trop partagé, soit parce que la jeune personne dont la béatitude doit justifier le système de ces lettres impartiales, se trouve être une personne un peu ennuyeuse.

Pour lire avec plaisir toute cette correspondance, il ne suffirait pas d'admettre un moment les opinions de l'auteur, il faudrait les partager sans réserve. C'est cette fois que tout dépend de l'intention morale, comme madame de Genlis le disait, en 1811, dans son ouvrage contre les femmes auteurs des derniers temps, et contre la plupart des romans français. Une certaine intention morale a aussi dicté celui-ci ; et l'on est sûr de n'y voir rien qui rappelle les écarts de Julie, les idées trop saillantes de Corinne ou les pages *infâmes* de madame Cottin. Point de scandale, si ce n'est à bon escient, le pur et l'impur y sont prudemment distribués : le mauvais génie de la philosophie n'y parle qu'en grimaçant, puis le malheureux se déconcerte, et on l'immole sans coup férir. On s'amende, on se réforme, on se rétracte, on se convertit, chacun est édifié, on dit un *oremus* côte à côte, et là finit l'espèce de roman.

DE SÉNANCOURT.

THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Première représentation de la Mort du Tasse, *tragédie lyrique en trois actes.*

La vie du Tasse présente un si grand nombre de particularités romanesques, qu'il n'est point étonnant qu'un auteur de *mimodrames* ait eu l'idée d'en faire le héros d'un de ses ouvrages : dans ce genre de production l'invraisemblance est le premier mérite ; et, pourvu qu'on y place un *niais* et un *tyran*, on est certain du succès ; mais ce qui doit surprendre, c'est que le *Jury* de l'opéra, composé en partie d'hommes qui ne sont point étrangers aux lettres, ait reçu l'extravagant *libretto* de MM. *Cuvelier* et compagnie. La prétendue tragédie lyrique de ces messieurs est si complètement ridicule, qu'elle ne pouvait trouver grâce que devant les *Italiens* qui jugent les poëmes français : établir une mauvaise intrigue amoureuse entre un sot langoureux et une beauté un peu trop complaisante ; faire traverser cette passion par un rival puissant ; donner pour protecteurs aux amans un frère imbécile ; décorer de noms illustres ces intéressans personnages ; rimer ensuite, avec l'aide de *Richelet*, un dialogue bien trivial, voilà ce qu'on

appèle aujourd'hui composer un grand opéra. Pauvre Académie royale de musique, en quelles mains es-tu tombée!

Un coup d'œil jeté sur les principaux événemens de la vie du Tasse, et l'analyse de l'ouvrage où l'on abuse si indignement de son nom, vont prouver que je suis loin d'être trop sévère.

Torquato Tasso, le premier des poëtes italiens, naquit à Sarrento, dans le royaume de Naples. Issu d'une famille illustre, il fut proscrit dès son enfance, et le malheur servit à développer son courage et son génie. Accueilli favorablement par le roi Charles IX, il avait achevé en France son fameux poëme de la *Jérusalem délivrée* qu'il publia à Ferrare, où l'amitié du duc Alphonse d'Est l'attira. Ebloui de ses succès, le Tasse osa bientôt élever ses vœux jusqu'à la sœur de son prince; il en fut puni par un emprisonnement de plusieurs années. Devenu libre, d'après les sollicitations de plusieurs souverains, l'amour de la patrie le rappelle à Naples; il y coulait des jours plus calmes, lorsque Clément VIII, jaloux d'illustrer son pontificat, conçut le projet de couronner le chantre de Solyme. Par ses ordres et par les soins de son neveu Aldobrandin, Rome devint l'asyle du Tasse; mais c'est envain que le Capitole s'ouvre pour recevoir le triomphateur; son âme flétrie par l'adversité, ne peut supporter un si grand succès, il expire entre les bras des moines de Saint-Onuphre, la veille même du jour fixé pour la cérémonie.

Voyons maintenant comment les auteurs de la *mort du Tasse* ont respecté la vérité historique.

La scène est à Ferrare; le premier acte se passe dans le palais du duc. C'est la princesse Éléonore qui fait l'exposition avec sa confidente.

Depuis qu'à Ferdinand (dit-elle), mon frère, à son départ,
Des Etats de Ferrare a confié les rênes,
Trois mois sont écoulés, sans trêve à mon ennui,
Aucun beau jour pour moi n'ont lui!

Les causes du chagrin d'Éléonore sont les persécutions qu'on fait essuyer au Tasse, et l'amour que Ferdinand ressent pour elle. Ce Ferdinand, qui est le traître obligé, paraît; il annonce à la princesse le prochain retour d'Alphonse, et saisit cette occasion pour lui parler de ses sentimens. Éléonore, après lui avoir ôté toute espérance, l'implore en faveur du Tasse; Ferdinand lui répond.

Je vous parle de moi.
Je vous parle de lui.

s'écrie fièrement la princesse. Ces mots éveillent la jalousie du comte, qui sort pour signer l'exil du Tasse.

Le Tasse avant de quitter Ferrare, vient faire ses derniers adieux à la princesse. Il est surpris par Ferdinand qui peut à peine contenir sa colère. Cependant le comte se ravise, il ordonne qu'on le laisse seul avec son rival, et il veut éclaircir, un peu tard à la vérité, les soupçons qui ont motivé son arrêt. Le Tasse, interrogé s'il aime Éléonore, répond :

Je l'avoue; oui, je l'aime....
Mais avec cette pureté,
Avec ce sentiment et ce respect extrême
Qu'inspire la divinité.

Ferdinand ne trouve pas cette adoration de son goût; il traite son rival avec mépris. Le Tasse tire l'épée et le défie au combat, en s'écriant :

Souvenez-vous que je suis chevalier;

Mais Ferdinand croit plus prudent d'appeler des gardes et de le faire conduire en prison.

Au second acte, le Tasse est dans les fers; sa raison n'a pu supporter ce nouveau malheur; il est fou. Éléonore vient, avec toute sa cour, lui porter des consolations, et lui annoncer le prochain retour d'Alphonse, qui va mettre un terme à leurs maux. Cette démarche, très-décente, lui attire de la part du Tasse une déclaration publique, à la

suite de laquelle il entre en fureur, repousse la princesse et se sauve en criant :

Vous servez la vengeance ;
Laissez-moi.... laissez-moi.

On entend aussitôt les sons de la trompette ; Éléonore vole au devant de son frère, et le théâtre change pour représenter l'entrée de la ville. Ferdinand arrive à la tête du peuple recevoir le duc.

Nous sommes tous heureux (lui dit-il), vous voilà de retour.
Ce peuple, dont la joie est si vive et si pure,
A préparé pour vous ce *trône de verdure.*

Éléonore se plaint de la détention du Tasse ; Alphonse étonné s'écrie :

Qu'entends-je !.. et quel est donc son crime ?

FERDINAND.

Il s'est rendu coupable...

ÉLÉONORE.

Il ne fut qu'imprudent.

ALPHONSE.

Qu'a-t-il fait !

FERDINAND.

Partagez le courroux qui m'anime ;
Il aime ...

ALPHONSE.

C'est assez. (*Bas.*) Le peuple vous entend ;
Que vos soupçons pour lui *soient* un mystère.

D'après tous ces renseignemens, le duc ordonne que le Tasse soit à l'instant remis en liberté, et il se place ensuite sur le *trône de verdure*, pour assister à la fête qui termine le second acte.

Au troisième acte le théâtre représente les jardins du palais. Alphonse, sans s'expliquer davantage sur l'amour du Tasse, confie à sa sœur que

Le Tasse a du triomphe obtenu les honneurs ;
Un envoyé du pontife suprême
En apporte aujourd'hui le décret *à lui-même.*

Le duc veut que sa cour rende au poëte les premiers honneurs, et il établit Eléonore maîtresse des cérémonies.

En recouvrant la liberté, le Tasse a repris sa raison; mais, affaibli par tant de secousses, il sent arriver son heure suprême; la vue d'une lyre le ranime, il la saisit et chante deux couplets, dont je livre les quatre vers suivans à la pénétration des amateurs de logogriphes :

Art divin! noble poésie!
Tu n'es pas ce que tu promets,
Et trop souvent ton ambroisie
A l'amertume des regrets.

Eléonore prend enfin le parti de lui déclarer qu'elle approuve son amour. Le Tasse accablé de son bonheur s'affaiblit de plus en plus, lorsque le duc, accompagné de l'ambassadeur romain, et suivi de toute la cour, vient pour couronner celui que le capitole attend. Le Tasse ne peut résister à tant de gloire, il expire au moment où Alphonse lui pose sur le front la couronne de laurier.

On voit que les auteurs ont étrangement défiguré leur principal personnage et qu'ils ont altéré les faits historiques avec une licence intolérable. Sous le rapport dramatique, leur ouvrage n'est pas moins vicieux; on n'y trouve réellement ni nœud, ni péripétie, ni dénouement. Des quatre personnages principaux, deux ne remplissent que des rôles épisodiques : Ferdinand disparaît au troisième acte, sans qu'on sache ce qu'il devient, et Alphonse n'arrive que pour ordonner une fête. Il est, je crois, inutile de relever les autres inconvenances qui fourmillent dans cet ouvrage, elles ne sont que trop apparentes.

La musique ne peut être sous aucun rapport comparée aux paroles; M. *Garcia* a fait beaucoup mieux qu'on ne l'espérait, et que ses précédens ouvrages auraient pu le faire présager, ce n'est point cependant que sa partition soit irréprochable; mais le poëme lui doit incontestablement son succès, et c'est beaucoup d'avoir fait écouter d'un bout à

l'autre, avec plaisir, cette insipide rapsodie. Quatre morceaux sont particulièrement remarquables : le finale du premier acte ; l'air : *de ses yeux, tout ressent l'empire* ; le duo : *ce que j'éprouve, ah! qui peut le décrire ?...* et le finale du troisième acte qui contient la plus heureuse inspiration. A côté de ces morceaux dignes des applaudissemens qu'ils ont reçus, pourquoi faut-il que j'aie à citer l'air : *du bonheur la brillante image*, ou la romance : *ô toi qui fis naître les mondes ?* Mais nos compositeurs modernes nous donnent si peu le droit d'être exigeans que je me fais un scrupule de troubler le triomphe de *Garcia*, et que je me borne à lui conseiller d'étudier les partitions de *Gluck* lorsqu'il travaillera de nouveau pour la scène de l'Opéra, où les roulades doivent être sévèrement prohibées dans la tragédie.

Nourrit a joué et surtout chanté le rôle du Tasse, avec une perfection dont je ne l'aurais point cru capable. Il s'est mis au-dessus de toute critique, et je ne puis que l'engager à prendre la peine d'en faire autant dans tous ses rôles.

Mme. Favelli débutait au Théâtre-Favart, dans le rôle d'Éléonore. Cette actrice a été à l'Opéra ce qu'elle était aux Italiens, une très-jolie femme et rien de plus. Sa voix est belle, mais elle ne sait point poser un son ; sa méthode est vicieuse, et ses gestes ont toute la gaucherie de la plus complette inexpérience. La manière dont elle a été accueillie, doit lui montrer que le seul parti qu'elle ait à prendre est de travailler assidûment, et qu'elle ne peut faire valoir les nombreux avantages dont la nature l'a douée, sans appeler à son aide tous les secours de l'art.

Bonel a très-bien représenté le traître Ferdinand. Prévost, suivant sa mélodieuse coutume, a pris une fausse intonation dans les trois ou quatre mesures qu'il a chantées ; et Eloy a joué avec toute la bonhommie nécessaire le débonnaire Alphonse.

Les ballets sont la partie brillante de l'ouvrage ; Paul, Albert, Ferdinand, Mmes. Bigottini, Anatole, Noblet,

Baron, Fanny Bias, Paul, Virginie Hullin et Brocard, y rivalisent de grâces et de talens : la *Mort du Tasse* pouvait-elle ne pas réussir ?

Les auteurs, demandés à grands cris, sont MM. *Cuvelier et Hélitas* pour les paroles, *Garcia* pour la musique et *Milon* pour les ballets. *Garcia*, dont le nom a provoqué une triple salve d'applaudissemens, est venu recevoir en personne les témoignages de la satisfaction générale.

BULLETIN DES THÉATRES.

MM. Guillou, Vogt, Bouffil, Dauprat et Henry, ont donné, dimanche dernier, la seconde de leurs matinées musicales, au foyer du théâtre Favart. Ces matinées, qui doivent encore avoir lieu les dimanches 18 et 25 février, 4 et 11 mars, réunissent toujours une brillante et nombreuse société, et l'empressement des amateurs de bonne musique ne fait qu'accroître chaque année. On ne peut se faire une idée du charme des quintetti de M. Reicha, qu'en les entendant exécuter par ces artistes célèbres ; la perfection de leur jeu, l'ensemble parfait qui règne entre leurs cinq instrumens, qu'on croirait animés par une seule âme, rivalisent avec la piquante originalité des conceptions de l'auteur pour rendre ces séances délicieuses. Les deux *quintetti* nouveaux qui, avec les anciens, ont composé la première et la seconde séance, ne peuvent qu'accroître encore, s'il est possible, la renommée de M. Reicha. Après les avoir entendus, on se demande pourquoi un homme capable de faire parler avec tant d'éloquence de simples instrumens, n'est point invité à travailler pour la scène des Armides et des Didon ? Son opéra de *Natalie* contient cependant des morceaux assez remarquables pour attirer sur lui l'attention des régulateurs suprêmes de l'Académie royale de musique.

— Mademoiselle Cinti s'est enfin décidée à remplacer madame Mainvielle dans le rôle de *Rosine* du Barbier de

Rossini. Elle a manifesté en entrant sur la scène une si grande méfiance de ses moyens, que le parterre, composé de galans chevaliers, s'est empressé de la rassurer par de nombreux applaudissemens. La nouvelle Rosine s'est alors livrée avec plus d'abandon, et elle a fort bien chanté un rôle qui est cependant trop fort pour elle. Les bravos ayant été *crescendo*, il ne tient qu'à mademoiselle Cinti de se croire l'émule de madame Mainvielle. TIMON.

MÉLANGES.

Il est remarquable qu'une racine semblable à la pomme-de-terre dernièrement importée de Santa-Fé, de Bogota en Angleterre, est une racine d'Afrique qui croit naturellement dans le territoire de la Basse-Suse habité par les Arabes de Woled Abbusebah ; et qu'elle porte chez ce peuple le même nom qu'en Amérique : *Arak Atshan* ou *Atshu*, mots incontestablement d'une origine arabe.

Il est difficile d'expliquer comment cette plante pénétra dans l'Amérique méridionale, et y conserva sa dénomination arabe. L'art de la navigation avait peut-être fait chez cet ancien peuple plus de progrès que nous ne le supposons. Une longue suite de siècles avant la découverte de l'Amérique par Colomb, les Arabes traversèrent l'Océan occidental, emportant avec eux cette plante indigène jusque dans l'Amérique. Quelques personnes regardent ce fait comme une preuve de l'opinion tant de fois avancée de la destruction d'un vaste continent, qui établissait autrefois une communication entre l'Afrique et l'Amérique méridionale, contrées que sépare aujourd'hui un Océan de trente dégrés.

— On croit assez généralement que la civilisation tend à énerver nos forces physiques ; détruire ou confirmer cette assertion n'était pas sans quelqu'intérêt. Dans ce but, M. Péron, naturaliste, a pris l'homme aux deux extrémités de la chaîne, et il a déterminé sa force relative au moyen

du dinamomètre (1). Ces expériences ont prouvé d'une manière évidente que le perfectionnement de l'ordre social, loin de nuire aux forces humaines, tend plutôt à les augmenter.

Nous donnons ici le résultat des ces expériences.

	Force des mains.	Force des reins.
Sauvages de la Nouvelle-Hollande de Timor.	de 51, 80 à 58, 70	de 14, 80 à 16, 20
Européens, Français et Anglais.	de 69, 20 à 71, 40	de 22, 10 à 23, 80

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 4 au samedi 10 février 1821, inclusivement.

Température la plus élevée, 5° 8/10 (échelle de Réaumur), le 4. — *La plus basse*, 3° 6/10 au-dessous de zéro (glace), le 7. — *Température moyenne*, 6° 1/10. — Anniversaire de cette température, 3° 7/10 — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 28 pouces 5 lignes (769 millim.), répondant à 5° de beau temps, de la nouvelle graduation, et à *beau temps* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui de nord. — *Hauteur de la Seine*, à l'époque du 10, 1 mètre 15 cent au-dessus des plus basses eaux de 1719 (décroissante, navigable). — Jours de pluie, 2.

ERRATA.

Pag. 8, not. (6), *neas*, lisez : *neœr*.
Pag 9, lig. 16, *divinité*, lisez : *identité*.
Pag. 10, lig. 23, σαβαξειν lisez : σαβάξειν
Ibid. lig. 26, ευοι σαβοι lisez : εὐοῖ σαβοῖ
Pag. 12, lig. 8 *des* lisez : *ses*.
Ibid. not. (1), *vueus de l'ac.* lisez : *mem. de l'ac.*

(1) Le dinamomètre a été inventé par M. Régnier. On voit chaque jour, dans nos promenades publiques, les jeunes gens faire l'essai de leurs forces au moyen de cet instrument.

ANNONCES.

Ce sera quelque chose d'assez nouveau, dans le temps où nous sommes, qu'une réunion nombreuse où tous les cœurs s'entendront, et qui, au milieu de la division des esprits, sera un asile de concorde. C'est ce que promet le Prospectus de la *Société des Bonnes-Lettres*. On n'y entendra jamais de discussions politiques; en littérature, cette Société n'applaudira qu'au triomphe des bonnes doctrines; elle fera revivre le goût des âges qui ont précédé la révolution; elle accueillera toutes les branches des sciences et de la littérature. Travailler, est-il dit dans le Prospectus, à la renaissance des Bonnes-Lettres, c'est travailler à bannir la discorde; la dépravation du goût est l'avant coureur des troubles politiques.

Indépendamment des discours qui seront prononcés sur la morale, sur la littérature et sur l'histoire, particulièrement sur celle de notre patrie, les séances seront encore remplies par des lectures de fragmens littéraires en tout genre.

Parmi ceux qui en partageront les travaux, on remarque messieurs de Châteaubriand, de Fontanes (président de la société), et d'Herbouville, pairs de France; MM. de Bonald, Dussault, Feletz, de Jouffroy, Nodier, etc.

Il y aura des séances publiques, du 15 février au 1er. juillet.

La société publiera chaque mois deux bulletins.

Le local qu'elle a choisi est rue de Grammont, n°. 27.

Le prix de l'abonnement annuel est de 100 francs.

Il y a aussi des abonnemens par semestre, à raison de 50 fr.

— *OEuvres poétiques de Robert Southey*, traduites par M. B. de S., 3 vol. in-12, contenant le poëme de *Roderick*, le dernier des Goths; chez Mongie, boulevard Poissonnière, n°. 18. Prix : 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de port.

— *Roderic, dernier roi des Goths*, poëme traduit de l'anglais de Robert Southey, par M. le chevalier A.; 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 25 c. franc de port. Chez Delaunay, au Palais-Royal.

— *Des Considérations, et de la Justice politique*, par M. Guizot; 1 vol. in-8°. Chez Ladvocat. Prix : 3 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. franc de port.

— *Tablettes de la reine d'Angleterre*, traduites de l'italien, sur ses manuscrits autographes, par A. T. Desquiron de Saint-Agnan; 1 vol. in-8°., orné de portraits. Chez Eymery, rue Mazarine, n°. 30. Prix : 6 fr., et 7 fr. franc de port.

— *Tableaux descriptifs de la France et de ses Colonies*, en atlas de 20 planches gravées; 1 vol. in-4°. Chez les marchands de nouveautés. Prix : 5 fr.

Imprimerie de Mad. Ve. Cussac, rue Montmartre, n. 30.

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.



LA JEUNE FILLE ;

A l'Amant qu'elle ne connaît pas encore.

ÉLÉGIE.

Que veux-tu donc, impatient désir,
Espoir d'un bonheur que j'ignore ?
Où donc es-tu, toi que je dois chérir,
Toi que déjà mon cœur adore ?
Oui, dès long-temps, il s'élance vers toi
fatigué de l'indépendance,
Il t'a déjà donné sa foi ;
Il t'a livré mon existence.

Ne prends pas en mépris une si folle ardeur ;
Du lien idéal où lui-même s'engage,
Hélas ! puis-je affranchir mon cœur ?
Tout son bonheur, c'est l'esclavage,
Tout son désir, c'est d'avoir un vainqueur.

Quand finira ta longue absence ?
Est-il bien loin de moi, ce jour, ce jour heureux,
Où, répondant à mon impatience,
Ton cœur viendra du mien partager tous les feux ?
J'ai nourri trop long-temps une fausse espérance ;
Fidèle, en vain je t'attends, tous les jours,
Au premier rendez-vous des premières amours.

Toujours poursuivant ma chimère,
Au bois silencieux, au vallon solitaire,
J'ai redit mes longues douleurs ;
Mais l'écho, l'écho seul répondit à mes pleurs.
Je promène en tous lieux ma vague inquiétude ;
Je fuis le monde entier, sans trouver le repos ;
Je ne veux que la solitude ;
Et c'est elle pourtant qui cause tous mes maux,

Jeux autrefois si chers à mon enfance
Où j'ai vu le bonheur, auprès de l'innocence,
Pour moi, vous n'avez plus d'attraits ;
Aujourd'hui même la nature
Étale envain à mes yeux inquiets
Le luxe printanier de sa riche parure ;
Je ne vois qu'à regret les roses du matin
Et les premiers rayons de l'aurore vermeille,
Et les rayons mourans du jour à son déclin ;
Je ne vois qu'à regret venir le lendemain,
Qui me doit ramener tous les maux de la veille.
Le silence des nuits, la pompe d'un beau jour,
Tout me coûte un regret, tout fait couler mes larmes ;
Le printemps qui renaît, sera pour moi sans charmes,
Si le printemps se passe sans amour.

Je vis conduire aux autels d'hyménée,
Belle d'amour et de pudeur
La jeune vierge fortunée ;
Je la vis tressaillir d'orgueil et de bonheur,
Lorsqu'elle entra dans la maison nouvelle

Où l'attendait, heureux et fier comme elle,
Le jeune époux qu'avait choisit son cœur ;
Et moi seule toujours, toujours infortunée,
Sous le toit paternel je m'en suis retournée.

A chercher en vain le bonheur
Serais-je toujours condamnée ?
Dois-je pleurer toujours, victime abandonnée.
La solitude de mon cœur ?

Vous, qui peut-être avez fait ma blessure,
Poëtes enchanteurs, dussiez-vous la rouvrir,
Redites-moi ces chants d'ivresse et de plaisir,
Qu'à votre âme brûlante inspira la nature.

Dans l'île de Naxos, faites couler les pleurs
D'une princesse infortunée ;
J'unirai mes chagrins à ses vives douleurs ;
Hélas ! plus qu'elle encor je suis abandonnée !

Venez donc, poëtes fameux,
Venez, enivrez-moi d'une molle harmonie,
Embrâsez-moi de tous les feux
Dont le pouvoir fécond échauffe le génie ;
Parlez sur-tout d'amour et d'amour malheureux ;
Que Tancrède paraisse ; et je suis Herminie.
Ce n'est rien que d'aimer un ingrat dont le cœur
Est insensible au feu qui vous dévore,
Je me fais des ennuis bien plus cruels encore :
Je suis esclave et n'ai point de vainqueur ;
J'aime.... Devrais-je aimer un être imaginaire ?
Quand je ne l'ai point vu, devrait-il tant me plaire ?

D'un fol amour, funeste égarement !
Toi, mon bonheur futur ! aujourd'hui mon tourment,
Il est donc vrai, je t'aime, je t'adore ;
Je vante ta beauté fatale à mon repos ;
J'admire tes vertus, je t'appèle un héros ;
Et quel es-tu pourtant ?.... Où vis-tu ?.... Je l'ignore.

Nina redemandait aux cieux,
Un amant dont le ciel avait fermé les yeux;
Dans mon malheur je suis plus folle encore;
J'appèle à moi l'objet d'un chimérique amour,
Un amant à venir, hélas! et qui, peut-être,
Dans ce monde désert, où j'ai reçu le jour,
Ne doit jamais paraître.

Non, non, tu vis et tu vivras pour moi,
Nous pourrons nous aimer, nous donner notre foi.
Ah! j'en crois à présent la voix de la nature;
Pourrait-elle m'offrir une vaine imposture?
Déjà mon sort est au tien enchaîné;
Je ne te connais pas, mais je t'ai deviné.

Et toi, qui des plaisirs me présentes l'image,
Illusion, prestige séducteur,
Non, non, tu n'es pas le bonheur.
Mais du bonheur tu seras le présage.

Penser consolateur dont mon cœur est charmé!
Trop cher amant, peut-être aussi tu me désires;
Peut-être, comme moi, près de moi, tu soupires;
Peut-être gémis-tu de n'être pas aimé.

Oui, renaissons à l'espérance,
Le bien aimé, je dois le voir un jour;
Mais las! avant que mon amour
S'énivre du plaisir de sa douce présence,
Avant que le hasard puisse nous réunir,
Qui me dira, combien de fois encore
Je dois voir le printemps et renaître et mourir?
Sommes-nous séparés par un long avenir?
Sous quel ciel éloigné vois-tu naître l'aurore
O toi qui dois m'aimer, toi que je dois chérir,
Toi que déjà mon cœur adore!

Charles Raison, fils.

Retour *des vaisseaux envoyés à la découverte d'un passage au Nord, par le Gouvernement anglais.*

Les vives inquiétudes qu'on avait conçues pour les navires de S. M. britannique, l'*Hécla* et le *Griper*, employés à un voyage de découverte dans les mers arctiques, ont été enfin dissipées par l'heureux retour de ces vaisseaux, après une absence de dix-huit mois.

En attendant que les particularités de ce voyage fussent publiées, il a paru en Angleterre plusieurs lettres écrites par des officiers et autres personnes faisant partie de l'expédition; nous allons rapporter ce qu'elles contiennent de plus intéressant.

« A bord du *Griper*, en mer, le 22 septembre 1820.

Lat. 68 d. 57 1/2, long. 60 d. à l'ouest de la baye de Baffin.

« Je suis bien reposé, et j'ai joui d'une parfaite santé pendant tout le voyage, malgré les fatigues du service.

« Après avoir éprouvé les retards ordinaires dans ces mers rigoureuses, et pénétré à travers les glaces dans la baye de Baffin, nous allâmes dans la première semaine du mois d'août 1818, à Lancaster-Sound, et dans la seconde semaine, nous allâmes au-delà de la hauteur où les vaisseaux étaient parvenus dans le premier voyage. (Ils avaient atteint le 83 d. de long. occidentale, et ils furent arrêtés par les glaces). Nous navigâmes jusqu'au 90 d.; les glaces nous retardèrent quelques temps; mais après des tentatives réitérées, nous eûmes le bonheur de trouver le passage si long-temps désiré. Nous dirigeâmes notre course à l'ouest, autant que les glaces le permettaient.

Dans la première semaine de septembre, nous parvînmes jusqu'au 113e. d. à l'ouest, nous fûmes complétement environnés par les glaces.

« L'hiver commença à s'établir vers le milieu de septem-

bre, un hâvre devenait alors l'objet de notre plus grande sollicitude, nous eûmes le bonheur d'y faire entrer les vaisseaux, le 26 septembre.

» C'était une crique bien abritée contre le mauvais temps; les mers, ou plutôt les défilés d'eau parmi les glaçons où nous avions navigué, gelèrent bientôt entièrement. Les vaisseaux établis dessus, tout fut préparé pour l'hiver, qui a été supportable quoique rigoureux.

» Nous demeurâmes à bord des vaisseaux; le plus grand degré de froid fut en janvier (1820). Le thermomètre descendit à 32 d. au-dessous de zéro (thermomètre de Réaumur.) La moyenne température, dans le cours de l'année, fut d'un d. 1/2 au-dessus de zéro.

« Le 1 . août, nous sortîmes du hâvre, et nous dirigeant vers l'ouest, nous atteignîmes le 114e. d., dans la lat. de 74 d. nord; mais notre attente fut trompée, le 13 septembre de cette année (1820), car l'hiver reparut et toute notre espérance s'évanouit; nous tournâmes alors vers l'est, et nous navigâmes ainsi jusqu'à notre retour en cette baye. (Celle de Baffin).

« Nous avons fait des découvertes importantes pour les progrès de la géographie, de l'histoire naturelle et du magnétisme; mais nous n'avons trouvé aucun habitant dans les régions polaires, ni aucune trace de l'existence d'un seul homme. »

D'après cette relation et d'autres lettres citées par le rédacteur anglais, celui-ci pense que les navigateurs, dont on vient de rapporter les travaux, ne peuvent manquer dans leur tentative ultérieure, de pénétrer dans l'Océan pacifique par le détroit de Behring; ce qui est le but de l'expédition.

On ne peut se dissimuler cependant que l'intérêt de cette découverte ne soit bien diminué, depuis qu'il est démontré que le passage recherché avec tant de persévérance ne

pourra jamais devenir une route commerciale, vu la courte durée de son ouverture par la fonte des glaces (un mois environ) et les périls dont cette navigation est semée.

Voici quelques particularités de ce voyage.

La glace au lieu de l'hivernage avait 30 pieds d'épaisseur. On y demeura pendant 84 jours sans voir le soleil; l'obscurité était si grande, à midi, vers le solstice, qu'on ne pouvait apercevoir que difficilement les lettres d'un livre imprimé en gros caractères.

Tant que les vents ont régné, le thermomètre se tint abaissé jusqu'au 57 1/2 degré de Farenheit au-dessous de zéro.

Parvenu à ce dégré, on ne pouvait plus s'exposer à l'air extérieur, mais il devenait supportable lorsque le vent cessait; et les marins s'amusaient alors à tuer des perdrix qui se trouvaient en grande quantité.

L'abondance des provisions salutaires et restaurantes soutint la vigueur des équipages pendant l'hivernage. Ils se récréèrent à bord par des jeux de toutes espèces, et même par des représentations théâtrales.

Entre les 90 et 115e dég. de longitude ouest, le capitaine Parry, commandant l'expédition, a découvert un grand nombre d'îles, entre lesquelles il a navigué.

Dans l'île Melville, lieu de l'hivernage, on a trouvé le bœuf musqué d'Amérique. (La description qu'on en donne convient parfaitement au bison.) Parmi les petits quadrupèdes, un seul lièvre tout blanc. Les perdrix étaient en grand nombre.

Dans le court intervalle de l'été, la végétation était d'une vigueur prodigieuse, et l'on a trouvé beaucoup de plantes inconnues jusqu'alors.

SUDREAU DE LA ROCHE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Du principe conservateur ; *ou de la liberté considérée sous le rapport de la justice et du jury ;* par M. le chevalier Mézard, premier président de la Cour royale d'Ajacio ; Paris 1820 (1).

Des conspirations, *et de la justice politique ;* par F. Guizot, seconde édition, 1821 (2).

M. Mézard s'occupe d'abord du *Principe conservateur,* qui est, suivant lui, le besoin que la société éprouve de se conserver ; c'est l'introduction de son ouvrage. Dans le premier des sept livres qui suivent, il s'occupe de la liberté qu'il définit l'état de celui qui a une jouissance paisible de sa personne et de ses propriétés ; il y traite aussi différentes questions qui se rattachent plus ou moins au sens que l'on donne au mot *liberté ;* telles que l'indépendance nationale, la responsabilité des ministres, le système représentatif, la souveraineté du peuple. Il applique à tout son principe, qu'il appelle le principe absolu, et trouve qu'il lève toutes les difficultés que présentent ces sujets épineux.

Le second livre traite de la justice distributive, dont l'auteur fait remonter l'origine aux premières réunions de citoyens, aux premières délégations ; de l'importance dont elle est pour le maintien de la liberté, ce qu'il prouve avec autant de force et de justesse que d'éloquence, par

(1) 1 vol. in-8° de 350 pages. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez Béchet aîné, quai des Augustins à Paris, et chez Béchet fils à Rouen.

(2) 1 vol. in-8° de 130 pag. Prix, 3 fr. et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Ladvocat, libraire, au Palais-Royal.

l'exemple de la Corse ; enfin, du principe à donner à l'organisation judiciaire. Il voudrait la voir établie sur un choix de juges, qu'il n'offrirait que de bons résultats, grâces aux épreuves successives et à l'avancement graduel auquel il désire les soumettre.

Les quatres livres suivans sont spécialement dirigés contre l'institution du jury ; soit dans le troisième livre, en combattant le principe du jugement par les pairs, comme confiant une magistrature importante à des hommes peu capables, et souvent trop indulgens ; soit dans le quatrième, en discutant les opinions de Montesquieu, de Voltaire, de Bergasse, et en attaquant même le principe fondamental de la division du fait et du droit ; soit dans le cinquième ; en développant, dans des recherches savantes, les législations des peuples anciens et modernes, chez lesquels on a suivi cette méthode, ou des méthodes analogues, et en montrant les vices qu'elles présentaient, ou la difficulté de l'application ; soit enfin, dans le sixième livre ; en examinant avec sévérité, les épreuves successives du jury, faites en France depuis trente ans.

Le septième et dernier livre traite de deux matières différentes ; d'abord des changemens à faire au jury, ensuite des améliorations générales, dont l'ordre judiciaire est susceptible.

Il y a dans ce volume trois ouvrages réunis sous un seul titre, comme il y a trois hommes dans M. M. un citoyen zèlé, sans exagération, s'occupant de politique, et y portant la retenue, et l'honnêteté inaltérables de son caractère, plutôt que la force de son esprit, et la sagacité de sa raison. C'est celui qui a écrit le premier livre.

Un magistrat élevé à de hautes fonctions, et au niveau de sa place, par ses talens et ses qualités ; plein du sentiment de sa dignité, appréciant la considération à laquelle il a les droits les mieux acquis, et faisant de nobles efforts

pour que tout le corps dont il est membre la mérite comme il l'a méritée lui-même, par de longs et utiles travaux. Ce magistrat a écrit le deuxième livre et la fin du dernier.

Enfin un jurisconsulte, subtil, exercé, mais peut-être un peu prévenu, qui attaque une institution défendue par l'opinion publique, et consacrée par une respectable autorité, mais qui, dans une polémique décente, ne cherche à parler qu'à la raison, et se contient toujours dans les bornes d'une critique mesurée. C'est l'auteur des livres trois à six et du commencement du septième.

Quant au fil qui unit tout cela, il est bien léger. Il y a surtout une disproportion énorme entre le premier livre qui traite de tout, en soixante-douze pages, et l'examen du système du jury, qui en a deux cents. De bonnes lois, de bons magistrats peuvent se rattacher à tous les principes sociaux, et, quel que soit celui que l'on voudra choisir, ils s'y coordonneront facilement.

Il y a dans ce premier livre des pensées excellentes. « Les ministres et les gens en place ne jouissent pas d'une liberté entière ; leurs personnes et leurs propriétés ont besoin de protection ; sous ce rapport, ils participent aux avantages de la société ; ils sont libres comme protégés, ils sont esclaves comme protecteurs. Gouverner c'est servir. » Il est à remarquer que la même idée se trouve à la fois dans les instructions dernières de Louis XI, et dans la préface de *l'Anti-Machiavel*, par Fréderic-le-Grand, dans Milton, *Populi angli defensio* ; et dans M. de Bonald ; *législation primitive*.

— « Voulez-vous donner aux hommes de toutes les classes cette noble fierté, cet air d'assurance qu'inspire le sentiment de la liberté ? Que le *Charbonnier* puisse dire ailleurs que sur le théâtre qu'il *est maître chez lui*. Que la farce des *Battus paient l'amende*, ne soit plus regardée que comme la peinture des mœurs antiques ; que l'homme offensé ne craigne pas de passer pour l'agresseur, s'il re-

pousse l'injure par l'injure ; que la loi distribue sur tous une égale protection, et surtout que la rudesse du pouvoir soit effacée par le libre ascendant des vertus ; alors les différences de rang et de pouvoir n'offusqueront plus personne ».

— « La capacité d'élire n'est pas plus un droit, que la capacité qui rend habile à occuper les places. C'est un pouvoir, une commission déférée par la loi pour le bonheur de tous ».

—« J'anathématise toutes les révolutions qui sont à faire, mais non celles qui sont faites et lorsque les intérêts nouveaux ont acquis une fixité que l'on ne pourrait ébranler que par de nouvelles secousses, de nouvelles atteintes aux personnes et aux propriétés.... La force n'a jamais été un droit, mais quand l'ordre de choses qu'elle a fondé a pris de la consistance, et que l'utilité publique, qui est aussi une légitimité, en réclame le maintien ; c'est une erreur et quelquefois un crime d'en tenter le renversement ».

Auprès de ces pages où l'on voit un grand sens, on est fâché d'en trouver d'autres où l'auteur se montre bien plus faible ; tel est tout le chapitre sur les beaux-arts, et l'imagination où M. M. a eu le double malheur et de copier une page de l'ouvrage intitulé de l'*Allemagne*, dont le style fait un peu pâlir le sien, et de contester, d'essayer même de tourner en ridicule le moral, l'enthousiasme du patriotisme. Lors même que M. M. n'aurait pas mis son nom à son ouvrage, on y retrouve partout une trop belle âme, pour qu'il soit possible à un lecteur de croire qu'il n'a pas de sentimens élevés ; et si c'est par affection pour sa théorie, qu'il veut réduire l'amour de la patrie, aux avantages du repos et de l'aisance qu'elle nous procure, on doit le plaindre de ce que son esprit a adopté un système qui est, à coup sûr, démenti par son cœur.

Il dit ailleurs : « Qu'on doit augmenter le pouvoir des »rois, parce qu'ils sont seuls contre tous. » S'il en était

ainsi, ils n'auraient point de pouvoir que l'on pût augmenter ; ils n'en auraient pas du tout. Les rois sont les représentans de tous, les organes de tous ; intéressés au bonheur de tous ; ils doivent être les pères, les amis de tous ; s'ils étaient *contre* tous, ils ne seraient pas des rois. Un berger espagnol, et ce sont les plus habiles du monde, ne peut conduire mille brebis. On doit augmenter ses forces ; on lui donne deux aides, un garçon, cinq ou six chiens, et douze moutons apprivoisés, et cependant il n'est pas *contre* le troupeau ; il est *pour* le troupeau, lors même qu'il combat les loups qui auraient pénétré dans le parc.

Il y a encore d'autres inadvertances. « Si, à l'exemple des génies qui, descendus du ciel du temps de Saturne, gouvernaient la terre.... Dieu nous envoyait un ange, etc. » Dieu, rapproché de Saturne, dans la même phrase, est tout au moins une faute de goût.

Il ne me serait pas difficile de trouver, dans ce premier livre, d'autres sujets d'observations ; mais il me semblerait trop pénible de relever des erreurs dans l'ouvrage d'un homme de beaucoup de mérite, et de les choisir dans la partie de son travail qui, pour lui, n'a été que l'accessoire. Quant à celle qui traite de l'administration de la justice en général, on voit que l'auteur y est parfaitement sur son terrain ; et les moyens qu'il propose pour l'amélioration du corps judiciaire, semblent devoir réunir tous les suffrages. Son style, toujours clair, s'élève ici à la hauteur de son sujet. Le défaut d'espace me force à être économe de citations ; mais je ne puis m'empêcher de transcrire quelques lignes d'un morceau relatif à la Corse, et où les causes du retard de la civilisation dans cette île sont développées avec autant de philosophie que de générosité.... » Et on reproche à ces malheureux insulaires d'opposer, par des mœurs sauvages, un obstacle invincible à la civilisation ! Quelle excuse ! Quelle injustice ! Ces mœurs ne sont que le résultat de leur situation précaire, et de la faiblesse des lois ; ces mœurs

sont celles des Germains, décrites par Tacite. Ils sont sobres, hospitaliers, reconnaissans, braves, sensibles aux injures; mais avec cette différence que le Germain offensé courait aussitôt aux armes pour se venger, et que le Corse attend pour remplacer la justice par la vengeance, que la justice lui ait été refusée par les tribunaux. Il faut bien, disent-ils, opposer la crainte des représailles à ceux que la justice ne sait pas contenir. »

Si la question du jury était étrangère à la France; si même elle était irrévocablement décidée, qu'il ne s'agît plus que d'une discussion abstraite, j'aurais osé peut-être, sinon entrer en lice avec M. M., du moins exposer ses motifs, et appuyé sur des autorités et des faits, présenter aussi mes *raisons de douter*. Mais cet objet important a attiré l'attention du gouvernement, et sera bientôt soumis à une discussion qui, devenant législative, sort du cadre des considérations philosophiques et générales.

Qu'une seule réflexion me soit permise. Il y a une inexactitude inévitable dans les qualifications des délits, puisque la culpabilité varie suivant la disposition morale, les lumières, les passions des individus, et suivant l'infinie variété des circonstances qui ont précédé les faits. Il y a la même inexactitude dans l'application des peines, puisque leur effet varie suivant la sensibilité de corps et d'âme de l'individu qui doit les subir; il y a inexactitude encore dans les moyens de connaître les faits, même ceux qui nous sont personnels, puisque nos sens peuvent plus ou moins nous tromper; et après que les travaux de tant de siècles ont conduit au mode que l'on a cru le meilleur, pour trouver la vérité dans l'inexactitude des témoignages, et appliquer la justice dans l'incertitude des dispositions pénales, un homme, avec l'autorité de quarante ans de travaux et d'expérience, et celle d'une bonne-foi au-dessus du soupçon, vient re-

plonger encore notre esprit dans l'incertitude, relativement au moyen même de l'éviter !

O curas hominum ! O quantum est in rebus inale !

Le nouvel ouvrage de M. Guizot n'établit point comme celui de M. M. de nouvelles questions ; il n'a pour but, que de bien éclaircir quelques principes que personne ne s'avise de contester, et de déterminer dans quelles circonstances il y a lieu à les appliquer.

Voici l'idée principale de ce livre.

Tout ce qui n'est pas puni par les lois pénales, n'est pas pour cela licite ; que les citoyens ne reconnaissent plus aucun frein là où ils ne verront pas l'échaffaud, l'amende ou la prison, la société sera aussitôt dissoute.

Qu'en revanche des peines, soient infligées à tous les actes nuisibles, la société deviendra impossible faute de liberté !

Hors du domaine de la justice (prise dans tout cet ouvrage dans le sens d'application des lois), il reste donc un champ étendu où il faut une autre force que la sienne. C'est celle de la religion, de la morale pour les actions particulières des hommes, c'est celle de la *politique*, pour leurs actions publiques.

Je dois faire observer ici que, dans cet ouvrage, le sens de ce mot est plus restreint qu'il ne l'est dans le discours ordinaire où il signifie tout ce qui a rapport à l'état, mais qu'il est plus étendu que celui que l'on donne à l'expression *police*.

Il faut que la justice soit indépendante de toute autre chose que de la loi ; il faut que le pouvoir judiciaire soit distinct de tous les autres pouvoirs. Tout cela sont des vérités convenues. Il faut donc empêcher la politique de pénétrer dans la justice dont le mélange ne peut que la pervertir « Entr'elles, toute intelligence est corruptrice : tout contact est pestilentiel. »

Après deux chapitres employés à donner une idée de son sujet et de ses principes, M. M. s'occupe des accusations de *conspirations*, considérées relativement à leur fréquence, et ensuite de ce que l'on appelle dans les procès *faits généraux*. Les développemens qu'il donne à son opinion sur ce sujet, sont l'exposition de ce principe élémentaire de toute analyse et de tout raisonnement : toute idée générale ou abstraite ne comprend que les idées particulières dont elle a été formée ; et si l'on veut l'appliquer à d'autres, on n'a plus le droit de tirer de conclusion.

Le chapitre cinquième traite des *agens provocateurs*, à commencer par Latinius Latiaris, employé par Séjan, et dont un descendant de Caton était le complice ! Les sixième et septième sont destinés à parler du *ministère public* et de *la publicité des débats judiciaires*.

La détermination *du sens légal du mot complot*, remplit le chap. VIII. Le savant professeur y achève une analyse extrêmement exacte qu'il avait commencée dans le chapitre second, et détermine, par des caractères frappans, l'indifférence, le mécontentement, l'inimitié ; toutes dispositions morales en-deçà du complot, et définit ensuite celui-ci d'après les expressions de la loi.

Un morceau très-remarquable entre beaucoup d'autres, est celui qui est relatif à l'indifférence que l'auteur regarde comme le symptôme le plus alarmant pour les gouvernemens. En effet, toutes les fois qu'il y a action d'une part, il y a nécessairement réaction de l'autre, et alors on peut du moins s'appuyer sur quelque chose. La loi de Solon qui ordonnait de prendre un parti, était bien sage... Je me trompe, quand il faut ordonner explicitement ces choses-là, rien ne peut plus empêcher un philosophe de donner pour maxime : *Sapiens ne accedat ad rem publicam.*

Le neuvième et dernier chapitre est consacré à prouver que si *la mauvaise politique corrompt la justice, la justice est une bonne politique*. Je crois que personne n'a plus envie

de contester cela, et nous serions bien malheureux si l'expérience de tous les crimes et toutes leurs suites, n'avait eu pour résultat de nous prouver que les maximes de Photin.

Le choix des actions, ou mauvaises ou bonnes,
Ne fait rien qu'affaiblir la force des couronnes.
Le droit des rois consiste à ne rien épargner;
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfreindre;
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert:

Que ces maximes, dis-je, quoiqu'exprimées en beaux vers, sont l'avis non-seulement d'un méchant, mais encore d'un conseiller inhabile.

Je viens de citer Corneille, je ne citerai pas M. G. Il y a une foule d'idées dans son ouvrage; d'idées neuves, saillantes, et qui peuvent prêter à des développemens purement théoriques; mais toutes les pages du livre, sont tellement liées aux circonstances, que dans un journal où les applications particulières ne sont pas à leur place, on ne peut en copier aucune; elles n'en ont que plus d'intérêt.

D'ailleurs, tout l'ouvrage est écrit de ce style vif, animé, qui est celui de M. G. On y retrouve à la fois, et le sens froid du dialecticien, qui n'abandonne jamais le fil de son analyse, et la diction chaude et pressante de l'auteur qui écrit de verve. Il m'a paru fort clair; je suis certain de l'avoir compris d'un bout à l'autre. Je ne répondrais pas pourtant que quelques écrivains, gens d'esprit d'ailleurs, et doués d'une intelligence plus qu'ordinaire, ne disent, tout au moins par habitude, qu'ils ne le comprennent pas, ce dont je serai fort aise, parce que cela me donnera lieu de penser que j'ai un grand génie; illusion toujours agréable, ne durât-elle qu'un instant.

Si j'avais un reproche à faire à M. G., ce n'est pas de n'avoir pas complété son livre; car il y a tout ce qui devait entrer dans son plan, mais de n'avoir pas pris un plan plus étendu. La justice politique! Ce titre pourrait être celui d'un ouvrage destiné à nous éclairer sur les principes de la législation criminelle, relative aux attentats politiques, grand et vaste sujet qui n'a pas été, je crois, assez examiné; et sur lequel, il me semble voir d'avance que j'aurais pu ne pas être en tout de l'avis de M. G. Il me paraît que le droit de punir qu'exerce la société, ne peut lui venir que par délégation, et que puisque nul homme ne peut donner sur sa propre vie une puissance qu'il n'a pas, le droit ne peut être autre chose que celui de vengeance particulière, qui appartient à tout individu offensé, et que l'état s'est chargé d'exercer pour éviter les inconvéniens qui seraient résultés de son usage déréglé. On voit en effet que, dans les sociétés peu avancées dans la civilisation, le gouvernement ne se mêle point des punitions. Les parens du mort tuent le meurtrier, le volé dépouille le voleur de tout ce qu'il a dans sa maison. Plus tard, c'est l'état qui constate le crime, et qui remet le coupable convaincu entre les mains des offensés. Telle était la législation des Juifs; celle des Persans du temps de Chardin, celle des Aragonnais il y a quelques siècles. Enfin, après s'être chargée de la poursuite, la société finit encore par se charger de l'exécution des jugemens et même de la dénonciation.

On voit la justice faire ses fonctions d'arbitre entre deux parties; le gouvernement au nom du plaignant, et l'accusé pour lui-même. Mais quand c'est la société elle-même qui est offensée, comme dans les attentats politiques, tout est différent, et je crois qu'il serait très-utile que des hommes de mérite éclaircissent cette question essentielle.

On trouve joint à la brochure de M. G., un prospectus

de sa nouvelle traduction de *Shakespeare* (1). Personne mieux que lui ne pouvait s'acquitter d'un travail aussi important. M. de Chastopalli, ou l'auteur qui a pris ce nom, l'aide dans cet ouvrage ; mais quand M. Guizot n'aurait d'autre secours que celui de la plume élégante et correcte qui a revu l'ancienne traduction de Gibbon, cela serait suffisant pour la garantie des souscripteurs.

La Beaumelle.

OEuvres poétiques de Robert-Southey, traduites de l'anglais, par M. B. de S. — *Roderick, le dernier des Goths* (2).

Southey est un poëte *romantique;* ce seul mot l'a déjà fait juger dans l'esprit d'un grand nombre de lecteurs, et peut-être je pourrais terminer là mon analyse. Un poëte romantique? diront les uns; c'est fort bien, je ne le lirai pas. Je n'aime ni les descriptions éternelles, ni les niaiseries sentimentales; croit-il que je vais le suivre dans ses sombres forêts, où il ne laissera pas passer un arbre sans le saluer, où il ne me fera pas grâce d'un chardon ? S'il me conduit parmi les hommes, il va me compter les larmes qui tomberont des yeux de ses héros, et il me faudra essuyer quatre ou cinq pages de réflexions sur les mystères d'un sourire. Je l'avoue, si l'on veut absolument me peindre encore le souffle des vents, j'aime mieux les voir, impétueux, s'élancer avec fracas des antres d'Eole, que de les entendre soupirer dans la bruyère leurs monotones gémissemens; et, *à ce grand secret de mélancolie que la lune aime à raconter aux vieux chênes,* je préfère ces douces caresses dont elle eni-

(1) 3 vol. in-12. Prix ; 7 fr. 50 c. ; chez Rey et Gravier, libraires, quai des Augustins n°. 55, et chez Ponthieu, libraire, galerie de bois, au Palais Royal.

(2) 3 vol. in-12. prix 7 fr. chez Mongie je. lib. rue Royale N° 4.

vrait jadis le jeune Endymion. Voilà qui est décidé ; je ne le lirai pas. — Vîte, achetons *Roderick*, diront les autres ; ce M. Southey doit être un grand homme. Il a osé quitter ces routes vulgaires, frayées jadis par le génie, à la bonne heure, mais battues depuis par cette multitude d'esprits médiocres ; ce *servum pecus,* cette tourbe d'auteurs à la suite, qui n'ont imité les grands hommes, que pour nous en dégoûter. Nous allons voir les créations originales d'une imagination chaude et fantastique remplacer la froide symétrie des préceptes de cet éternel Aristote, et d'heureux caprices vont nous tenir lieu de ces règles où se retranchent ceux qui n'ont pas l'audace de les franchir : Lisons, lisons *Roderick*.

Lisez *Roderick*, dirai-je aux uns et aux autres ; vous y trouverez une action simple et intéressante, des événemens héroïques, extraordinaires même, mais conformes aux vraisemblances poétiques ; des passions profondes dont l'énergie un peu sauvage, dédaignant ce langage de convention que leur prête pour l'ordinaire un talent médiocre, s'exprime toujours avec cette franchise de naturel, cette vérité naïve dont le génie seul a le secret. Si l'intérêt que le poëte a su inspirer dès l'exposition, et qui devient plus pressant vers la catastrophe, languit un instant ; si quelques traits d'affectation se font remarquer dans un récit presque toujours pathétique et vrai ; si quelques détails oiseux, quelques descriptions trop minutieuses se mêlent quelquefois à ces nombreux tableaux où la nature est peinte avec des couleurs si fidèles, et où le peintre a su ménager ces oppositions pittoresques qui prêtent un charme nouveau aux compositions dont elles doublent l'effet, vous excuserez des fautes légères qu'on aperçoit à peine auprès des beautés d'un ordre supérieur, qui brillent dans tout l'ouvrage ; et, sans vous embarrasser s'il faut mettre les premières sur le compte du genre romantique, et si les autres méritent d'être appelées classiques, vous jouirez sans scrupule du plaisir

que cause toujours aux esprits bien faits la peinture du beau et du vrai.

Voulez-vous quelques citations pour justifier mes éloges? Il me sera facile de vous satisfaire, et je n'aurai que l'embarras du choix. Mais auparavant je dois donner une idée du sujet de l'ouvrage.

C'est un immense avantage pour un poëte qui sait en profiter, d'attacher l'action de son poëme à quelqu'une de ces révolutions qui changent la destinée des peuples. Avec les grands événemens, apparaissent d'ordinaire les grands hommes, et il semble que, du milieu des bouleversemens, le ciel fasse toujours naître quelques génies réparateurs, comme pour les opposer au génie de la destruction. De pareilles époques, qui fournissent de si importantes leçons aux tables d'airain de l'histoire, inspirent à la poésie ses tableaux les plus sublimes. La chute du plus puissant empire de l'Asie, la fondation de la ville éternelle, la conquête des lieux consacrés par le sang d'un Dieu : tels sont les sujets qu'affectionne la muse de l'Épopée; et quoique l'ouvrage de Southey n'ait pas l'importance de ceux que nous venons de rappeler, il tire un puissant intérêt de l'époque choisie par le poëte. Cette époque est celle où l'autorité des Maures, conquérans de l'Espagne, commence à être ébranlée sur le sol que la trahison leur avait vendu, et où le trône de Pélage s'éleva sur leurs débris.

C'est une tradition reçue par la plupart des historiens, que la fille du comte Julien (nommée par les vieux chroniqueurs *La Cava*, nom de mépris que les Maures eux-mêmes avaient substitué à celui de *Florinda*), ayant été outragée par Roderick, roi des Goths, son père en conçut un tel ressentiment que, pour s'en venger, il livra sa patrie aux Maures d'Afrique; cet événement et la bataille de huit jours dans laquelle Roderick succomba après avoir fait des prodiges de valeur, et sans pouvoir obtenir la mort qui semblait dédaigner une proie facile, sont rejetés

dans l'avant-scène. L'action du poëme commence au moment où Roderick, précipité du trône de ses ancêtres, dépouillé de la gloire qui avait illustré ses jeunes années, livré aux remords de son crime et à la honte de sa défaite, se jette dans un ermitage où, selon la coutume du temps, il veut ensevelir ses malheurs et son désespoir. Mais les charmes de la solitude et la paix de l'ermitage ne sont pas faits pour l'homme dont le cœur s'est nourri du poison des passions, et dont le front est habitué à ceindre la couronne. Roderick sortira bientôt du fond de sa retraite, il en sortira encore dans la fleur de l'âge, si l'on compte ses années, mais voisin de la vieillesse, si l'on ne considère en lui que les ravages de la pénitence et de la douleur ; ses cheveux sont blanchis, son front est sillonné, ses joues sont pâles, ses membres flétris. Mais les austérités, en épuisant son corps, ont doublé les forces de son âme, et tout le feu des passions brûle avec plus d'énergie, concentré dans son sein. Un seul sentiment domine maintenant dans cette âme ardente ; plus d'amour, plus d'ambition, plus de gloire ; c'est la vengeance qui désormais fera battre son cœur ; les rêves de la gloire et l'espérance des triomphes n'agiteront plus son sommeil ; il ne mouillera plus ses lèvres brûlantes dans la coupe des voluptés ; c'est le sang des Maures dont il est maintenant altéré ; il ne veut plus vaincre que pour punir. Inconnu de tous, et sous un autre nom que le sien, il s'associera à une femme héroïque pour commencer l'œuvre de sa délivrance ; il recevra du primat des Espagnes un caractère sacré ; il mettra sa propre couronne sur le front de Pélage ; il triomphera des plus tendres affections auprès de sa vénérable mère, auprès de Florinda, auprès de tout ce qu'il a aimé avec le délire de la passion ; il domptera même sa haine contre le comte Julien, et s'abaissera devant lui ; enfin, à la tête de ses anciens compagnons d'armes, il exterminera ces Maures insolens, au bruit de son nom qui retentira encore une fois dans les

montagnes des Asturies, et il disparaîtra au milieu de son triomphe, heureux d'avoir lavé dans le sang musulman la honte de l'Espagne et la sienne.

On conçoit que dans une pareille conception le poëte a dû trouver l'occasion de tracer de beaux caractères, et de développer des situations d'un grand pathétique. Je citerai quelques-uns des traits dont il s'est servi pour peindre son principal personnage. Depuis sa chute, Roderic partageait la solitude de Romano; ce bon religieux mourut dans les bras de son compagnon, qui déposa ses cendres auprès de celles d'un autre ermite qui les avait précédés dans cette même retraite.

« Deux tombes étaient déjà remplies, et Roderic com- » mença à en creuser une troisième à leurs pieds. Il y tra- » vaillait dans les intervalles de ses prières, et lorsqu'il ne » parcourait point la forêt en quête de sa nourriture. Quand » son ouvrage fut terminé, il s'étendit dans la fosse pour la » mesurer, et secoua sa tête à l'idée qu'il ne lui restait plus » rien à faire. « Infortuné, ton lit est prêt, se dit-il, et » plût au ciel que ta nuit fût venue! » Cette tâche, toute » triste qu'elle était, avait fait quelque trêve au sentiment de » sa solitude, et maintenant le fardeau de ses heures, vides » de soins, pesait de nouveau sur lui. Le silence absolu » de son ermitage le frappait comme un funeste enchan- » tement, et, en récitant ses oraisons, il tressaillait au son » de sa propre voix. Quelquefois assis sur la tombe de Ro- » mano, et contemplant douloureusement la sienne, il » pensait qu'il aurait pu s'épargner un soin inutile. Ce sé- » pulcre ouvert ne pourrait le cacher; aucune main pieuse » n'y déposerait son corps, ne le couvrirait de terre; s'il pou- » vait s'y traîner misérablement lui-même à sa dernière » heure, les oiseaux des mers y viendraient ravir sa dé- » pouille au ver dont elle aurait dû être l'héritage, ou peut- » être le saisir sans défense et vivant encore. Aujourd'hui » même sa présence ne leur inspirait point d'effroi; lorsqu'il

» marchait le long de la pierre, ils le voyaient s'approcher » sans prendre la fuite ; volant autour de lui sur le rocher, » ils l'avaient souvent frappé de leurs aîles, comme si, » dans cet isolement absolu, l'humanité eût perdu sa préé- » minence, et que les prérogatives de l'homme fussent ef- » facées en lui. »

Jamais la perte de sa couronne n'avait arraché un soupir à Roderick; il endurait, sans se plaindre, ce juste châtiment de son crime ; mais il ne pouvait souffrir de se voir déchu, pour ainsi dire, de son rang d'homme, et méprisé par ces viles créatures, qui renonçaient envers lui à l'hommage qu'elles devaient à l'être formé à la ressemblance divine. Cet excès d'humiliation irritait un orgueil que n'avaient encore pu dompter les plus terribles leçons. Cet abandon de toute la nature jetait dans son âme un profond découragement, que ne pouvaient ranimer cette sombre exaltation produite par les austérités de la pénitence, et ses nuits sans sommeil. « Je suis trop faible pour la solitude, s'écriait-il quelquefois ; je suis trop coupable pour soutenir ce long entretien avec moi-même. » Et le souvenir du passé le poursuivait comme un spectre. Cette peinture de Roderic, dans la solitude, est faite avec beaucoup de talent ; le poëte nous peint, avec des traits non moins remarquables, son retour parmi les hommes. Encouragé par une vision consolante, Roderick sortit de son ermitage. « Il marcha tout le » jour et se trouva enfin auprès des murs de Leyria ; le son » de la cloche n'y invitait plus les fidèles à entonner l'hymne » du soir ; mais, du haut des tours profanées, le Muezin, ap- » pelant les Maures à d'autres prières, remplissait de sa voix » sonore la délicieuse vallée où la Lena serpente parmi des bo- » cages et des prairies couvertes de fleurs. L'aspect du tur- » ban, des armes, des vêtemens des étrangers, la couleur » obscure de leur teint, firent naître à l'instant dans l'âme du » Goth des sentimens de douleur, de colère et de honte. » Troublé par la présence inaccoutumée des hommes, il erra

» dans les rues avec un maintien égaré, et semblable à ces » infortunés qu'une maladie cruelle a privés de leur raison. » Tous ceux qui se trouvaient sur son passage le considé- » raient avec étonnement. Un Maure l'arrêta, et lui pré- » sentant quelques pièces de monnaie; il pria le pauvre » insensé de le bénir. Roderick reçut cette aumône d'un air » distrait, et, baissant ses yeux hagards sur l'argent qu'il » tenait dans sa main, le monarque déchu y vit empreinte » sa royale image. A cette vue, il laissa échapper des accens » convulsifs, qui ressemblaient d'abord à un rire insensé, » mais qui se terminèrent par de rauques gémissemens, » étouffés avec peine. Le musulman en tressaillit, et invo- » quant le nom d'Allah, il s'éloigna avec précipitation. Une » femme chrétienne, qui filait à la porte de sa maison, tou- » chée en le voyant, d'une pitié soudaine, quitta sa que- » nouille, sa hâta d'aller chercher du pain, courut après » lui en l'appelant, plaça ce pain dans ses mains insensibles, » et lui dit : Que notre sauveur, pour l'amour de sa mère, » prenne pitié de toi! Il demeura immobile, les cheveux » hérissés, et le regard fixe; enfin, les larmes s'échappèrent » de ses yeux; il pleura comme un enfant, et soulagea ainsi » son cœur prêt à se briser. »

Partout le caractère de Roderick est peint avec ces traits mâles et vigoureux qui donnent une physionomie à un personnage, et le font sortir de la foule de ces ébauches imparfaites auxquelles un pinceau débile ne sait pas imprimer une figure originale. Pélage, Florinda, Julien, la jeune Hermesinde, fille de Pélage, toute remplie d'une grâce virginale, l'héroïque Adosinda, qui partage avec Roderick la gloire de délivrer l'Espagne, sont peints avec le même talent; cependant on désirerait voir Julien un peu plus tôt, et on est fâché qu'Adosinda, introduite par le poëte d'une manière si brillante dès le commencement de l'ouvrage, disparaisse presqu'aussitôt pour ne se montrer ensuite qu'un instant. Mais un caractère que Southey paraît

avoir particulièrement soigné, et qu'il a peint avec un naturel exquis et une vérité bien touchante, c'est Sivérian, vieux gouverneur de Roderick. Les malédictions dont on charge la mémoire de son royal élève, déchirent ce cœur tout rempli pour lui d'un amour de père; il pleure chaque jour tant d'espérances déçues, et il voudrait racheter de tout son sang cette gloire si pure, qu'il aimait comme son ouvrage, et qu'un égarement d'un jour a ternie pour jamais.

Mais ce n'est pas seulement dans la peinture des caractères, que Southey a fait preuve d'un grand talent; il connaît aussi cet art difficile de disposer les événemens de la manière la plus favorable à l'intérêt. Parmi plusieurs situations pathétiques que l'espace ne nous permet pas même de rappeler, nous citerons du moins la première entrevue de Roderick et de Florinda, et la reconciliation du roi des Goths avec Julien. Ces deux scènes, où les personnages sont placés de la manière la plus dramatique, suffiraient pour donner une haute idée du talent de Southey.

Un des avantages de ce sujet, c'était d'offrir aux pinceaux du poëte des mœurs poétiques et variées : Southey en a profité; ses Maures et ses Espagnols sont peints avec des couleurs propres à chacun de ces deux peuples, et, quand on n'en serait pas instruit par les notes très-curieuses qui accompagnent le texte, on devinerait facilement qu'il a une profonde connaissance des temps qu'il a voulu peindre, et qu'il est familier avec les chroniques et les vieux poëtes espagnols, qui seuls pouvaient lui fournir ces couleurs locales, nécessaires à la vérité des coutumes, comme à celle des paysages. Ces études littéraires, faites dans le pays même que Southey a long-temps habité, donnent à son ouvrage un mérite tout particulier. Le traducteur n'a dû conserver qu'un petit nombre de ces notes; les textes espagnols qui y sont continuellement cités, auraient perdu dans une traduction, une grande partie de leur intérêt. Mais il a mis à la suite du poëme, une vieille légende, où l'histoire de

Roderick se trouve racontée dans le style des vies des saints et où des aventures assez vives sont décrites en termes très-expressifs pour la plus grande édification des amateurs de miracles. Le traducteur, tout en conservant ce caractère assez curieux de cette pièce, a eu soin d'adoucir les couleurs un peu crues du pieux original.

Les morceaux que nous avons cités ont pu donner une idée du talent qui brille dans la traduction du roman poétique que nous annonçons. M. B. de S. semble posséder à un haut degré la qualité la plus essentielle du traducteur; son style est parfaitement approprié à celui de l'original, il en reproduit fidèlement le caractère et les beautés. C'est la même vigueur dans l'expression, la même noblesse dans les tours, la même poésie dans les images; et si l'œil attentif d'une critique sévère remarque quelque chose d'un peu tendu dans certains passages, ou quelques expressions moins poétiques que de coutume, ces fautes seront encore une marque de la fidélité du traducteur. Exercé dans ce genre de travail, il y pourrait servir de modèle, parce que, à une profonde intelligence de la langue de Southey, il joint l'habitude de la nôtre, et une grande connaissance de son génie poétique. Il nous promet la suite des œuvres de Southey, et nous l'invitons à nous tenir promptement sa promesse; l'accueil que le public fait à Roderic, dont l'édition est déjà presqu'épuisée, doit exciter son zèle. *The curse of Kéhama*, (*La malédiction de Kéhama*) suivra sans doute de près *le dernier des Goths*; nous le désirons pour nous et pour Southey; c'est une bonne fortune pour un poëte qu'un pareil traducteur. M. Avenet.

Roderic, *dernier roi des Goths*, traduit de l'anglais, de Robert Southey, poëte lauréat, par M. le chevalier A. 1 vol. in-8°, prix 6 fr. et 7 fr. 25 c., par la poste. Chez Delaunay, lib., Palais-Royal, galerie de bois.

Ainsi que l'a dit M. Avenel dans l'excellent article qu'on

vient de lire, il est heureux pour un bon poëte comme M. Southey, d'avoir trouvé un bon traducteur : il a été plus heureux encore, car il en a trouvé deux. En même temps que son Roderic (que l'on nomme ordinairement Rodrigue) était traduit par M. B. de S., il occupait les loisirs que la paix laisse à un jeune écrivain, déjà ancien militaire, qui charme par le culte des Muses les douleurs que lui a laissées celui de Mars.

M. A s'est dévoué, d'une manière heureuse, au travail pénible, de donner dans une traduction en prose une idée de la poésie autant que de la narration de Southey, et de nous présenter ses chants et non pas ses chapîtres. Il paraît avoir pris pour modèles de son style, le lévite d'Ephraïm et l'Arcadie. Au reste, la prose poétique qui, sauf de rares exceptions, ne vaut pas mieux dans les ouvrages d'invention que les vers prosaïques, est parfaitement à sa place dans une traduction, où ses formes insolites n'ont point l'air d'emphase et de prétention qui la rend si souvent fatiguante.

Je voulais pour mettre les lecteurs à portée de comparer les deux traductions, leur offrir les passages qui ont été cités par M. Avenel ; mais j'ai pensé qu'il serait plus agréable d'en lire d'autres, qui feront mieux connaître l'original.

» Sivérien et Roderick s'approchent de la capitale des Maures. Chant V.

« Ils poursuivirent ainsi leur route, empruntant l'un de l'autre d'amples sujets de méditations, qui jetaient entre leurs discours de longs intervalles de silence. Ils voient enfin les temples et les tours de Cordoue brillant des dernières clartés du jour. Devant eux, au milieu d'une plaine immense, le Bétis roulait en contours répétés ses ondes argentées. Les terrasses et les palais qui couronnaient ses rives, laissaient voir derrière leurs murailles de riches champs d'oliviers et des côteaux de vignes verdoyantes, où se grouppaient, avec leurs bosquets de citronniers, de rians

hameaux, jadis l'asyle de la paix. Plus loin, de hautes collines s'étendaient en gradins que teignait la pourpre du soir, et, bornant leur amphithéâtre, les sommets de la sombre Sierra élevaient leurs têtes au milieu des nuages immobiles. Le voyageur qui, d'un œil tranquille, eût pu contempler ce ravissant spectacle, eût aimé à ralentir ses pas pour en rassasier ses regards, et l'imprimer dans sa mémoire comme un dépôt d'agréables souvenirs. O Cordoue! dit le vieillard, que tes tours sont royales! Que tes vallons sont riants et tes collines majestueuses! Le soleil qui te salue de son dernier sourire, ne voit pas, dans sa vaste carrière, une scène plus ravissante, un lieu doué par la nature de dons plus précieux; les zéphirs de l'Éden n'emporteraient pas des jardins éternels des odeurs plus exquises que celles qu'exhalent tes bocages, et qui, pourtant, réveillent en moi de si amers souvenirs! Il fut un temps où le bonheur était le lot de tes enfans; mais, heureux maintenant ceux qui jouissent dans ton sein de leur dernière demeure! Ils ne sentent pas, dans le tombeau, le pied de l'oppresseur qui foule leur patrie. »

Roderic vient de frapper Sisebert, un des fils de Witiza. Chant XXV.

Roderic se précipitant dans la mêlée, cherchait Ebba (1) de tous côtés, et plein de joie, oubliant le passé, il poussa son cri comme dans les autres combats : Roderic le Goth! Pélage l'entend, et répète avec enthousiasme le nom de son roi bien aimé; Urban et Odoard le donnent, et le comte Pédro le fait passer en ses rangs. Dans les plaines de Cordoue, le jour où succomba Witiza, de plus éclatantes acclamations n'avaient pas fait retentir l'air de ce nom glorieux; la foule irréfléchie qui l'eût accompagné de malédictions la veille, le redit comme si quelque voix céleste

(1) Le second fils de Witiza.

l'eût donné pour gage assuré de la victoire; tous les cœurs et toutes les langues s'unissent; les échos des montagnes répètent Roderic ! Roderic et victoire ! Roderic et vengeance! Et le roi des Goths se réjouissant dans sa force, se précipite au milieu des Maures, frappe, renverse, détruit et foule aux pieds, redisant à chaque coup de sa bonne épée : Roderic le Goth ! Roderic et victoire ! Roderic et vengeance !

M. B. de S. nous annonce la traduction de la *Malédiction de Khéama*, et M. le chevalier A., d'après l'invitation de Southey lui-même, a entrepris celle de *Jeanne d'Arc;* tant mieux ! Nous connaîtrons plus tôt le poëte anglais, que pour ma part je préfère déjà à lord Byron et même à Walter Scott.

Comme je n'ai pas, pour me taire sur le *matériel* des deux traductions, les raisons que j'ai eues pour ne pas en comparer le mérite littéraire, je puis dire que celle de M. B. de S. est enrichie d'une vieille chronique de moines que M. A..... n'a pas jointe à ses notes. En revanche celui-ci nous a donné une notice plus authentique et assez intéressante non sur Roderic, mais sur Southey.

SAINT-MARTIN.

MÉMOIRES SECRETS *de l'impératrice Joséphine, Marie-Rose Tascher de la Pagerie, par Mlle Lenormand, auteur de la Sibylle au congrès de Carlsbad, des Oracles sibyllins*, etc. A Paris, chez Eymery, lib. rue Mazarine.

Ce titre ne pique-t-il pas votre curiosité? Ne devez-vous pas vous attendre à voir révéler des faits que vous ne connaissiez pas encore? N'espérez-vous pas apprendre des détails piquans et nouveaux, sur d'autres événemens qui sont déjà du domaine de l'histoire? Ne vous flattez-vous pas d'avance de trouver une foule de particularités curieuses et originales, sur les personnages qui, pendant vingt ans,

ont fait mouvoir, avec plus ou moins d'éclat ou d'habileté, les ressorts apparens ou secrets du pouvoir? Je croyais à tout cela comme vous; je fus trompé, et je vous conseille de ne vous attendre à aucun plaisir à la lecture des *Mémoires secrets de Joséphine*. Avouons-le enfin, il fallait à M[lle] Lenormand, pour rendre son ouvrage intéressant, plus de matériaux neufs qu'il ne lui était possible de s'en procurer; il lui fallait aussi plus de méthode, de discernement, et plus d'esprit de convenances; alors elle aurait donné à ses *Mémoires secrets* un mérite qui leur manque totalement. Il est vraiment plaisant de voir M[lle] Lenormand rapporter comme secrètes des anecdotes que tout le monde sait par cœur : je ne pense même pas qu'il lui était indispensable de les raconter de nouveau, longuement et très-longuement. Mais la Sibylle voulait avoir autant de lecteurs pour ses puérilités fastidieuses que de simples à ses oracles. C'est cette exigeance excessive qui me force aujourd'hui à dire, avec les seules précautions oratoires que je puisse y employer, que notre Sibylle n'a, en aucune manière, rempli la tâche délicate qu'elle s'était imposée en se faisant l'historienne de Joséphine. Mais la justice dont je me pique, me fait ajouter bien vîte, que cela ne pouvait être autrement; car, et M[lle] Lenormand doit l'avouer, il ne suffit pas d'avoir *tiré les cartes* à une *Impératrice*, pour bien savoir et bien écrire sa vie toute entière. J'ajouterai que :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Il se trouve en tête de l'ouvrage un portrait de Joséphine. L'intention de l'artiste n'est pas douteuse, et dès que l'intention y était... Je présente la même excuse pour les vers placés au bas, et dont Mlle. Lenormand s'avoue l'auteur; c'est-là vraiment un acte de courage.

.... « La mort du présent la sépare,
» L'impitoyable mort la livre à l'avenir;
» L'avenir.... Joséphine! il est ta récompense!

» *Ton génie entraîné* vers un monde nouveau
» *Respire un jour plus pur* au-delà du tombeau,
» *Et repousse le temps* que borne l'espérance. »

Je me garderai bien de demander raison à Mlle. Lenormand, de son *génie qui repousse le temps, qui respire un jour plus pur*, etc, etc ; c'est extrêmement clair pour ceux qui repoussent le temps et qui respirent le jour ; mais moi je n'y comprends rien, et c'est rendre service à ceux qui n'aiment pas les logogryphes, que de prier Mlle Lenormand de ne publier à l'avenir, que ceux de ses vers qui sont intelligibles. Quant à la prose... il n'est quelquefois pas poli de tout dire.

Notre Sibylle parisienne avait vu, dans ses opérations divinatoires, cette très-fâcheuse lettre de M. Deschamps, qui donne l'assurance au public, que Joséphine n'a jamais eu l'intention de *publier* des *Mémoires secrets*, et qu'ayant joui de toute sa confiance pendant les quinze ans qu'il a été son secrétaire particulier, il peut en parler plus savamment que personne. Mlle Lenormand connaissait bien aussi le genre de succès qui attendait son nouvel ouvrage, mais les mêmes cartes n'annonçaient-elles pas la lettre flatteuse de l'empereur de Russie, et la bague enrichie de diamans, qui, disons-le tout bas, ne rend pas cette lettre moins précieuse ? Il n'y avait pas à hésiter, j'en conviens. Mais, allez-vous me demander, la Sibylle, dans sa sainte colère contre l'incommode M. Deschamps, a-t-elle été embarrassée de se justifier et de répondre? Non, du tout ; car je vois à la page 14 : « Dans ses momens de loisir à la Malmaison, elle (Joséphine) se retraçait les divers événemens de sa vie ; elle » conservait les *particuliarités les plus secrètes* du régne » de son époux ; elle destinait ces précieux manuscrits à la » postérité ; *je remplirai son vœu le plus cher*, etc. » J'ai cherché vainement les *particularités secrètes*, les précieux manuscrits n'en iront pas moins à leur destination, et d'ail-

leurs, on les y envoie si lestement, et avec tant d'assurance !

L'imagination n'est pas ce qui manque à l'interprète de Joséphine, et vous vous garderez bien de lui ravir encore ce mérite, quand vous aurez lu, page 29 : « Oui, je t'invoque, » *ombre céleste qui habite* le palais du roi de l'univers. Oh ! » daigne me secourir dans la carrière que je vais parcourir. » (peut-on être insensible à une invocation si bien en » forme ?) Donne à mes *chants* (observez qu'il s'agit de » mémoires historiques, et non d'un poëme), donne à mes » *chants* l'harmonie et cette énergique éloquence qui carac- » térisent les bons ouvrages. » J'ai l'idée que Mlle Lenormand a mis un peu de malice à ne pas demander aussi la précision ; il ne lui en coûtait cependant pas davantage ; et du moins elle n'aurait eu rien à se reprocher.

Assurément vous voulez aussi un exemple du style que l'on prête à Joséphine ? Lisez à la page 354, la manière dont l'épouse de Napoléon a dû convenablement dire, en langage soutenu, qu'il était deux heures du matin, et qu'elle était dans le premier sommeil, lorsque, etc. : Ce ton eût été trop vulgaire ; aussi s'exprime-t-elle différemment sous la plume de Mlle Lenormand : « *L'airain sonnait la deuxième heure du jour, un sommeil bienfaisant commençait à peine à rafraîchir ma paupière, lorsque je fus éveillée par l'accent harmonieux d'une voix qui enchanta mon oreille, etc., etc.* Napoléon venait lui raconter une bataille. Quelle élévation dans cette pensée ! et quelle *harmonie* dans la manière naturelle et touchante de l'exprimer !... Je consens à ce que Bonaparte ait eu la voix harmonieuse, en ce moment là surtout !

Joséphine-Marie-Rose Tascher de la Pagerie nâquit le 24 juin 1763 à la Martinique, le même jour que cette île fut rendue à la France. Mlle Lenormand emploie toutes les couleurs de son imagination à peindre l'enfance de son aimable héroïne. L'inclination que la jolie créole éprouva,

avant même d'avoir atteint son treizième printemps, pour le jeune William de K..., le départ de William pour Londres, le chagrin qu'en ressent Mlle Tascher, fournissent à Mlle Lenormand une foule de détails qui auraient pu être charmans. On verra, par exemple, que Mlle Tascher trouvait un augure favorable ou sinistre pour le retour de son cher William, dans son adresse ou sa maladresse à toucher un tronc d'arbre avec les petites pierres qu'elle lui lançait. Rousseau en agissait de même étant enfant, pour connaître le sort qui l'attendait dans l'autre monde.

Or, il faut maintenant que le lecteur sache qu'il y avait aussi une sibylle à la Martinique : il est vrai qu'elle n'écrivait pas l'histoire. Cette sibylle était une mulâtresse nommée Euphémie. A l'époque de ses petits chagrins, Mlle Joséphine voulut la consulter. On pense bien qu'ici la sibylle parisienne tient trop à l'honneur de son art vénérable, pour ne pas faire accorder merveilleusement la prédiction de la mulâtresse avec ce qui s'est passé depuis : c'était tout naturel; mais je suis étonné qu'Euphémie s'émancipe jusqu'à se servir de termes assez choisis. Après avoir fini ses importantes opérations, n'ajoute-t-elle pas : « Tout ce que je vous » annonce vous arrivera dans un pays qui fait partie de la » *Gaule celtique.* » Ah! Mlle la sibylle auteur, c'est vous qui parlez ainsi, et non pas la mulâtresse, car je ne lui passe pas sa *Gaule celtique.* Après les grandes autorités dont tout cela est appuyé, s'il existait encore des incrédules, (quant à moi je n'aime pas la *magie*), qu'ils regardent avec attention la gravure représentant la main droite de Joséphine ; et les *soleils*, les *étoiles*, les *croix*, les *croissans*, les signes mystérieux dont elle est parsemée ne tarderont pas à porter dans leur âme la plus effrayante conviction. Loin de moi l'idée que ces signes ne fussent pas réellement sur la main de Joséphine, puisque Mlle Lenormand l'assure, et qu'elle n'a jamais fait le moindre mensonge, même en *tirant les cartes;* mais ce que tout le

monde sait comme moi, ce que je puis dire hautement, c'est que des milliers de malheureux ont dû souvent bénir cette généreuse main.

Personne n'ignore qu'une foule d'émigrés de tous les rangs lui durent leur retour en France, et que des condamnés lui furent redevables de leur grâce ou de la commutation de leur peine. Elle secourait le malheur sans le faire rougir, et, par une rare délicatesse, elle cachait ses bienfaits et défendait qu'on les publiât.

Plusieurs des notes insérées à la suite de ces mémoires ne manquent pas d'un certain intérêt, mais la longueur d'autres très-connues, indiquerait presque que M[lle] Lenormand a voulu non-seulement faire un livre, mais encore un *gros livre ;* genre de mérite qu'on ne saurait lui contester sans injustice.

Je copie textuellement les suivantes :

« On a remarqué que *Danton* avait la tête d'un dogue ;
» *Marat* celle d'un aigle, *Mirabeau* celle d'un lion, *Ro-*
» *bespierre* celle d'un chat.

« Le tempérament de *Robespierre* fut d'abord mélan-
» colique, il finit par être atrabilaire. A l'assemblée cons-
» tituante, il avait le teint pâle et terne ; à la convention
» il devint jaune et livide ; long-temps il ne parla à l'assem-
» blée constituante qu'en gémissant ; à la convention il ne
» parlait qu'en écumant. L'histoire de son tempérament
» est en grande partie l'histoire de sa vie. »

On se souvient aussi que ce monstre fut appelé d'abord le *Patriote Robespierre*, ensuite l'*Incorruptible*, ensuite le *vertueux*, ensuite le *Grand*. Le jour vint où le *Grand Robespierre* fut appelé le tyran, et ce jour là, un sans-culotte le considérant étendu sur un grabat, au comité de sûreté générale, dit : « Voilà donc un tyran, ce n'est que cela ?... » Cette réflexion me plaît infiniment : elle est courte, et d'une vérité généralement applicable.

Ce volume se termine à la mort du duc d'Enghien ;

Mlle Lenormand avertit le public que si cette première partie est accueillie favorablement, elle ne tardera pas à publier la seconde. Publiez toujours : *habent sua fata*.... Je crains que Mlle Lenormand ne sache le latin...

Auguste de Sillon.

Essai d'un nouveau Caractère, offrant un essai lyrique de P. Didot l'aîné (1).

Depuis long-temps M. Didot l'aîné avait surpassé les plus célèbres Typographes, et l'art de l'imprimerie semblait être arrivé dans ses mains à l'apogée de sa gloire. Le nouveau caractère qu'il offre aujourd'hui au public, prouve qu'il veut encore s'élever au-dessus du point où il est parvenu ; et cette infatigable activité, compagne ordinaire des grands succès, lui assure l'estime de ses contemporains, ainsi que les suffrages de la postérité.

Les trois odes que sous le titre modeste d'*Essai lyrique*, M. Didot présente comme un supplément au *specimen* des nouveaux caractères de sa fonderie, ne peuvent aussi qu'augmenter la juste réputation qu'il a acquise dans la littérature, et nos lecteurs me sauront sans doute gré de leur faire connaître, par quelques citations, un opuscule que tous les amis des lettres doivent s'empresser de placer dans leur bibliothèque. Voici la première strophe de l'ode contre *les passions du jeu*.

Phébus de ton char de lumiere
Détache un rayon épuré :
Fais briller sur ma tête altière
De ton feu l'emblême sacré.
Viens m'inspirer ces chants de gloire,
Ces chants d'immortelle mémoire,

---

(1) A Paris, chez Pierre Didot l'aîné, imprimeur du Roi, rue du Pont de Lodi.

Du temps vaincu fiers souverains.
Qu'à la foudre ma voix pareille
Tonne, éclate, enchaine l'oreille
De mes distraits contemporains.

Certes dans un siècle moins *prosaïque* que le nôtre, de pareils vers ne manqueraient point d'attirer l'attention générale; mais actuellement que peuvent des vers contre les charmes d'une discussion sur le *budget?*

Je citerai encore les deux dernières strophes de la seconde ode, *sur le bonheur*, qui nous révèlent la philosophie de l'auteur, et qui nous donnent une aussi haute opinion de son caractère moral que de ses talens.

Reconnais ton ignorance,
Juge insensé du bonheur :
Tu n'en vois que l'apparence ;
Sais-tu lire au fond du cœur ?
Dans cet obscur labyrinthe
Vois-tu se glisser la crainte
De l'inconstance du sort?
Vois-tu la dent de l'envie,
Et les dégoûts de la vie,
Et les terreurs de la mort?

Mais vouloir pour ton partage
Un bonheur pur et constant,
C'est convoiter l'héritage
Que le juste seul attend.
Considère, homme fragile,
Et ta périssable argile,
Et tes destins glorieux.
Ce bonheur que rien n'altère
Rends-toi digne sur la terre
De l'obtenir dans les cieux.

La troisième ode, à la Reconnaissance, dédiée à M. le comte Daru, contient également de belles pensées exprimées en beaux vers; et ce qui est mieux encore, de bonnes pensées.

Sous le rapport typographique, cet essai me paraît réunir l'élégance à la netteté et à la correction, c'est-à-dire, tout ce qu'on peut désirer en ce genre.

MONTFERRIER.



THÉATRE FEYDEAU.

Première représentation des Caquets *, opéra en un acte.*

D'une vieille comédie faire un Opéra nouveau, voilà un moyen assez commode de mettre sa réputation à couvert, quelle que soit l'issue de l'entreprise. Si la pièce tombe, on ne manque pas de se récrier contre le mauvais goût du public, qui refuse d'applaudir aujourd'hui ce qui le charmait autrefois ; si elle réussit, on attribue modestement, tout haut, le succès à l'auteur mort, tandis que tout bas, on vante, encore plus modestement, les changemens qu'on a faits. C'est une espèce de loterie dont les chances les plus défavorables n'entraînent aucune perte. Cependant si l'on peut passer de semblables emprunts à ces pauvres auteurs à la suite, toujours prêts à arranger ou à déranger les ouvrages des autres, on a le droit de se montrer plus exigeants pour ceux qui, riches de leur propre fond, comptent déjà de nombreux succès, qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes. Sous ce rapport, M. *Vial* me parait s'être écarté de la bonne route, et je suis étonné que le spirituel auteur *du Premier Venu*, *d'Aline* et de tant d'autres charmantes productions, ait employé son temps à rimer la prose de Riccoboni. Je le

blâmerai d'autant plus qu'il s'est complettement trompé en choisissant la comédie des *Caquets* pour la transformer en opéra. Cette comédie, loin d'offrir aucune situation musicale, ne pouvait que perdre par ce changement : l'action, dont la rapidité fait tout le mérite, est prolongée par la musique d'une manière qui la rend languissante, et les morceaux d'ensemble font perdre le comique du dialogue qui n'est point alors entendu.

Un autre défaut plus grave encore, c'est que les personnages mis en scène sont d'une époque qui n'est plus la nôtre: caractères, costumes tout a vieilli; et delà, une teinte surannée qui enlève tout l'intérêt, et jete beaucoup de froid dans l'ouvrage. Pour tirer parti de cette comédie, il aurait fallu ne conserver pour ainsi dire, que l'idée principale, faire entièrement disparaître tout ce qui n'est plus conforme à nos mœurs, et changer surtout le dénouement qui n'est pas supportable aujourd'hui; mais M. *Vial* s'est contenté de raccourcir la pièce de Riccoboni, et de faire chanter ce qui ne valait pas la peine d'être dit.

Indépendamment des considérations, précédentes cet ouvrage, tel qu'il est, me parait déplacé à Feydeau; son genre se rapproche beaucoup trop de celui des Variétés, pour pouvoir se naturaliser sur une scène plus noble, et il ne peut être guères toléré que pendant le carnaval. C'est ce que l'analyse suivant va prouver à ceux de nos lecteurs qui ne connaissent point la comédie originale.

Babet, fille d'Adrien, épouse Dubois, et tous les parens sont assemblés pour signer le contrat. En attendant le retour du père et du marié, qui ont été chez le notaire, une querelle de préséance s'élève entre la revendeuse à la toilette, *Marotte*, cousine d'Adrien, et madame *Griffon*, cousine de Dubois femme d'un procureur. De caquets en caquets, la mésintelligence devint si grande, que personne ne veut plus rester à la noce. Vainement à son retour, Adrien tâche de rétablir la paix : il est obligé lui-même de céder la

place à *Marotte*. Restée seule avec sa cousine Catherine, autre espèce de poissarde, *Marotte* ne songe plus qu'à se venger; l'arrivée de la couturière *Angélique*, qui apporte la robe de noce de *Babet*, donne naissance à de nouveaux caquets. *Marotte* confie à ces bonnes langues qu'Adrien a perdu sa véritable fille en bas-âge, et que Babet n'est qu'un enfant supposé. Nos trois commères se séparent aussitôt pour apprendre cette nouvelle à tout le quartier. Dubois ne tarde pas à revenir; il trouve Babet en pleurs de l'abandon de toute sa famille, et lui-même se désole de ce qu'il vient d'apprendre; il confie à sa future les caquets de Marotte, que lui a rapportés madame Griffon. Babet se plaint vivement à la procureuse, qui rejette le propos sur la couturière, laquelle à son tour déclare le véritable coupable. Marotte, un peu honteuse de tout le bruit dont elle est la cause, confirme cependant ce qu'elle a avancé, au grand désespoir des amans, et surtout de Dubois qui craint que son père ne veuille plus consentir à le marier avec Babet. Un M. *Belhomme*, espèce de *Trigaudin*, prend sur lui de tout réparer à l'aide de sa succession qu'il veut assurer aux amans, et il les emmène pour dresser l'acte de donation. Cet arrangement éveille de plus en plus la jalousie de Marotte qui apprend alors que le véritable père de Babet est un riche négociant parti pour les Indes. Pendant qu'elle exhale sa mauvaise humeur, ce père arrive accompagné du juif *Menachem*. Renaud, empressé d'embrasser une fille qu'il a quittée si jeune, s'adresse à Marotte pour trouver Adrien.

La bavarde une fois en train de parler, lui fait un portrait si affreux de Babet, qu'il n'ose plus s'en déclarer le père. Son trouble n'échappe point à Marotte; elle lui demande s'il ne connaîtrait pas ce *négociant d'Inde*, et pour se débarrasser d'elle, Renaud lui dit que c'est *Menachem*. Marotte est au comble de la joie, elle a vu souvent le juif vendre des lunettes dans les cafés; elle croit que cette découverte fera

rompre le mariage, et elle court l'annoncer à tout le monde. Renaud, détrompé par Adrien sur le compte de sa fille, la cherche, lorsque Marotte arrive avec des tambours et à la tête de tout le quartier, pour apporter un bouquet au prétendu père de Babet. Le juif est étonné de cette aubade, mais Marotte est surprise bien plus désagréablement encore. lorsque Babet vient avec Dubois se jeter dans les bras de son père. Tout s'éclaircit enfin, et les deux amans sont unis.

Ce père qui revient des Indes n'a pas été accueilli très-favorablement par les spectateurs; quelques sifflets ont troublé le dénouement, et malgré la bonne contenance des amis, ce n'est qu'avec beaucoup de peine que *Dérubelle* a pu nommer les auteurs, demandés assez unanimement. Au nom de M. *Berton* fils, auteur de la musique, de nombreux applaudissemens se sont faits entendre, et je dois convenir qu'ils étaient mérités. Si un nom célèbre n'est que trop souvent un fardeau pour celui qui en hérite, il est incontestablement glorieux de savoir le porter avec honneur. M. Berton fils, sous ce rapport, est d'autant plus digne de la bienveillance du public, que son nom se rattache aux chefs-d'œuvres de notre école, et que ses productions sont assez agréables pour lutter contre tout ce que la renommée de son père a de désavantageux pour lui. Sa nouvelle partition est généralement bien écrite; il a tiré tout le parti possible d'un poème qui ne lui offrait aucune situation, et parmi plusieurs jolis morceaux on a remarqué un duo qui fera fortune dans les salons. Je dois dire cependant que j'aurais désiré plus de verve dans le *sextuor* des explications.

Mme *Gavaudan* a joué avec son originalité ordinaire le rôle de *Marotte*. *Alexis*, dans celui de *Dubois*, a chanté d'une manière ravissante, et Mlle *Leclère* a fort bien représenté *Babet*.

Vizentini, Darancour, Dérubelle, Juliet fils, Mesdames Desbrosses et Ponchard qui se partageaient les autres rôles, ne méritent également que des éloges. TIMON.



THÉATRE FRANÇAIS.

Le Mari et l'Amant, Comédie en un acte et en prose de Mr. Vial. (première représentation.)

Cette comédie n'a rien de commun avec l'opéra comique, en deux actes, représenté sous le même titre au théâtre Feydeau, il y a sept ou huit mois. Dans la pièce de Mr. J. l'*Amant* et *le Mari* ne sont qu'une même personne; dans l'ouvrage de Mr. Vial, l'*amant* est un écolier de dix-huit ans, bien timide, bien gauche et qui a besoin d'être encouragé dans ses galantes entreprises auprès d'une jolie femme, par le *mari* même de cette femme. On pense bien que ce mari débonnaire, en donnant à son jeune ami les premières leçons de l'art dangereux dans lequel s'illustre Lovelace, ne croit pas agir contre lui-même. C'est une situation fort commune au théâtre que celle d'un époux ou d'un tuteur, prodigues de mauvais conseils, dont ils deviennent les premières victimes, et indiquant avec une joyeuse imprudence les moyens les plus sûrs de les tromper. On compte aussi un assez grand nombre de comédies, dans lesquelles une femme que son mari croit en province, vient à Paris secrètement épier sa conduite; se trouve tête-à-tête avec son infidèle sans en être reconnue, et s'arrange enfin de sorte que, le pauvre mari confondu est trop heureux au dénouement d'obtenir un généreux pardon. C'est ce qu'on voit encore dans la pièce de Mr. Vial, mais si l'auteur mérite peu d'éloges sous le rapport de l'invention, on doit au moins le féliciter

d'avoir rajeuni par un dialogue piquant une situation assez comique.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel garni de Mr. Motus personnage ridicule, qui débite peut-être des niaiseries un peu trop fortes. C'est dans sa maison que sont descendus depuis quelques jours le Colonel Saint-Léger et son compagnon de voyage, le jeune Ernest à peine sorti du collége. Son père a confié le soin de diriger ses premiers pas dans le monde à la prudente amitié de Saint-Léger, qui lui-même n'a que vingt-six ans. On va voir que le père d'Ernest pouvait mieux placer sa confiance.

Saint-Léger est l'époux d'une femme charmante, qui n'a d'autre tort à ses yeux que d'être sa femme. Las du bonheur tranquille qu'il goûte auprès d'elle en province, il suppose que quelques affaires exigent sa présence dans la capitale, et vient mener à Paris la vie de garçon. Un précepteur de ce caractère convient beaucoup mieux à Ernest que ceux qui lui enseignaient naguères le grec et le latin. Et ce qui prouve bien toute l'innocence de notre écolier, c'est qu'il se persuade qu'on s'amuse au bal de l'opéra, et qu'il se hâte d'y courir. Là frappé de l'élégante tournure d'une dame masquée, il oublie qu'il adore une petite cousine qu'il a laissée en province, et suit à la sortie du bal le joli domino auquel il n'a pas adressé une seule parole. Mais quelle joie n'éprouve-t-il point en voyant que cette femme, dont un masque lui dérobe les traits qui doivent être charmans, habite dans l'hôtel où il est logé lui-même.

Dans cette circonstance délicate, Ernest juge à propos de prendre les avis de son Mentor. Saint-Léger lui explique alors tous les secrets du grand art de tromper les femmes, et notre écolier, cédant sans peine aux conseils d'un si bon maître, fait demander une entrevue à la mystérieuse beauté dont il est épris. Une *Lisette*, qui ressemble un peu trop aux soubrettes de l'ancienne coméd.e, favorise la naissante pas- [illegible]t, au moyen d'une bague et d'une bourse qu'il lui

offre, avec une gaucherie assez plaisante. Le rendez-vous est accordé, mais Ernest exige que son ami ne le quitte point, et lui souffle, nouveau *Petit-Jean*, le galant plaidoyer qu'il va débiter à sa belle. En effet, lorsque la dame que Lisette accompagne, parait dans le salon, St.-Léger, caché derrière une porte, prononce à voix basse une déclaration fort impertinente, que notre écolier répète avec une chaleur extrême. Encouragé par ce premier succès, Ernest se détermine bientôt à enlever cette aimable personne qui va, dit-elle, être victime d'un tuteur jaloux. Malheureusement. M. Motus est instruit de la résolution d'Ernest; et, pour éviter un pareil scandale dans sa maison, il requiert l'intervention du prochain poste de la garde nationale, composé d'un seul homme, M. Bizet. Saint-Léger, qui seconde toujours les projets de son élève, ne trouve plus alors d'autres moyens, pour favoriser l'évasion de la dame, que de déclarer qu'il est son mari.

Il ne sait pas si bien dire, et l'on conçoit aisément toute sa confusion lorsque, quelques instans après, le voile qui lui cachait les traits qui ont porté le trouble dans le cœur d'Ernest, se lève et lui laisse voir madame Saint-Léger. Il est bien tenté de lui adresser quelques reproches, mais craignant lui-même que sa femme ne l'accuse avec raison de donner de fort mauvais conseils à un étourdi dont il devait guider plus sagement l'inexpérience, il garde un prudent silence. De son côté, madame Saint-Léger réfléchissant sans doute que la conduite d'une femme qui quitte la province sans la permission de son mari, et se rend seule au bal de l'Opéra n'est pas irréprochable, ne se montre pas sévère, et le *timide* Ernest se console de sa mésaventure en songeant qu'à son retour en province, il doit épouser sa petite cousine qu'il n'a pas cessé d'adorer tout en faisant la cour à madame Saint-Léger.

Je n'ai point parlé d'un petit incident qui se passe hors de la scène, d'une querelle qu'Ernest s'est faite avec un jeune

homme qui a parlé de sa cousine en termes peu respectueux, et à la suite de laquelle un rendez-vous est donné pour terminer l'affaire les armes à la main. On voit trop clairement que c'est un moyen imaginé par l'auteur pour ménager au colonel un tête-à-tête avec sa femme. Cette scène est certainement la moins bonne de l'ouvrage. On se fait difficilement à l'idée qu'un mari qui n'est point présenté comme un sot puisse ne reconnaître, ni la voix, ni la tournure de sa femme, dont il n'est séparé que depuis quelques jours. Mais malgré cette invraisemblance et les emprunts que l'auteur a faits à l'*homme du jour* de Boissy et au *Timide*, petite pièce de l'ancien répertoire du théâtre des Variétés, le *Mari et l'Amant* ont obtenu et devaient obtenir un succès complet. Le dialogue est naturel, plein de traits heureux et de bonnes plaisanteries.

L'ouvrage est joué médiocrement, excepté par Firmin qui met beaucoup de vivacité, beaucoup de feu dans le rôle d'Ernest; et par Michelot qui, sans avoir toute la légèreté convenable, au personnage de Saint-Léger, s'en acquitte pourtant d'une manière satisfaisante.

A. R.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc.

Extrait d'une lettre de Fédéral-Creenck dans l'état d'Ohio, (un des états unis d'Amérique), du mois de septembre 1820, *concernant une colonie de Suisses partis en avril* 1819 *pour l'Amérique, sous la direction de M. le capitaine Steiger de Grandson. C'est le capitaine qui écrit :*

« Nous sommes allés en 17 jours de Berne à Anvers; la traversée de l'Atlantique n'a duré que quarante-neuf jours. Nous avons mis neuf jours de New-Yorck à Philadelphie, et quinze de Philadelphie à Pitsbourg. Ici nous nous embarquâmes sur l'Ohio, et ce voyage de 17 jours a été la

plus délicieux. Rien n'égale la beauté de cette rivière dont les îles et les bords sont charmans. Arrivés à Mariette, ville située sur le confluent du Muskigum et de l'Ohio, et bâtie sur les ruines d'une très-grande ville forte, qui avait appartenu aux Indiens, j'ai acheté enfin de la société de l'état d'Ohio des terres qui sont situées au 39ᵉ dégrés de latitude, à 40 lieues de l'ouest de Mariette entre les deux rivières Hokhoking et Fédéral-Creeck. J'ai raison d'en être content sous tous les rapports : le sol est fertile, l'air y est pur, le climat tempéré, mais pendant l'hiver il y a de la neige et de la gelée, et ce qui est plus désagréable, c'est le passage subit du chaud au froid contre lequel il faut se prémunir. Cependant jusqu'à ce moment aucun de nous n'a été malade. L'été il fait très-chaud, mais les nuits sont délicieuses. J'écris cette lettre dans un berceau de mon jardin entouré d'une foule de colibris qui voltigent autour de moi, et qui sont d'une rare beauté, et de papillons de toutes les formes et de toutes les couleurs. Ils m'ont gâté une grande quantité de fleurs, mais ils sont si jolis que je ne saurais me fâcher contre eux. La nuit est éclairée par un essaim de *lampions volans;* c'est une espèce de vers-luisans qui est bien loin d'être à charge, on le voit avec plaisir dans les appartemens. J'ai établi ma demeure dans un vallon charmant près d'une colline d'où jaillit une riche source; j'y jouis de la vue de Fédéral-Creck. Nous faisons excellente chère : nous avons de très-bons légumes, et mes vastes forêts me donnent des cerfs, des dindons sauvages, des perdrix rouges et d'autre gibier. Nous avons aussi une basse-cour bien garnie et beaucoup de bétail. La seule chose dont nous manquons, c'est le vin, car outre que le vin de Madère et des Canaries est très-cher dans ce pays-ci, il ne saurait remplacer le vin de table auquel nos compatriotes sont habitués. Nous menons ici une vie très-active et en même temps très-tranquille, nous vivons dans l'isolement, mais nous ne savons pas ce que c'est que l'ennui; chaque di-

manche au matin tous mes gens, répandus sur mes terres de 4 à 5 milles anglaises à la ronde, s'assemblent chez moi, et je leur récite les prières usitées en Suisse, par fois un sermon et nous chantons des pseaumes avec le même recueillement que nous aurions à l'église. Cette cérémonie religieuse me parait d'autant plus nécessaire, que nous sommes environnés d'une quantité de sectes religieuses très-bizarres. Ici, tous les cultes sont libres, et tout ce qui se rapporte à une religion quelconque, est environné du plus grand respect. Mes voisins sont tous anglais et de très-braves gens. Je peux dire avec vérité qu'à 50 milles à l'entour je ne connais rien d'équivoque, à l'exception de quelques allemands et de quelques canadiens. On vit dans la plus grande sécurité; on ne sait pas ce que c'est qu'un vol. En un mot, je suis très-satisfait de mes gens, et je désire que mes compatriotes qui sont allés s'établir au Brésil, puissent en en dire autant, mais j'en doute fort. Lorsqu'on arrive en Amérique, l'aspect du pays est non-seulement très-désagréable, mais on dirait même effrayant. D'immenses forêts noires, le terrain rougeâtre, des maisons peintes en rouge, le teint pâle de tous les habitans, firent sur moi une impression qui serait difficile à décrire. La Pensylvanie même que j'ai traversée toute entière, et qui passe pour un très-beau pays, ne me plaît pas davantage. Mais lorsqu'on a passé les montagnes, le pays et les habitans se présentent autrement. La partie que j'habite ressemble à l'Italie. Les arbres y sont d'une hauteur prodigieuse; nos forêts sont couvertes de sycomores, d'érables, de noyers, de châtaigners, de chenes blancs, rouges et noirs, de sassapas etc., et habitées par des ours, des cerfs, des lapins, des écureuils, de quelques panthères, et d'une grande quantité de loups. Ces derniers ne sont pas redoutables, mais ils nous regalent de leur charivari chaque nuit pendant tout l'hyver. Les coqs d'Inde et les tortues, les ours et les racoons sont très-bons à manger, et il y en a une si grande quantité

qu'une pièce de 50 à 60 livres pesant ne coûte que 50 cent. de France.

Les serpens sont très-nombreux, mais, malgré leur grandeur énorme, très-peu à craindre; excepté cependant les serpens à sonnette et ceux qui sont couleur de cuivre. Ces derniers sont très-vénimeux, et si petits qu'on ne les aperçoit pas aisément. Les serpens à sonnette sont longs de trois jusqu'à six pieds, et leur épaisseur égale celle d'un bras d'homme; mais lorsque l'animal est en fureur, il grossit d'une manière prodigieuse. Ces animaux ne sont pas naturellement méchans, mais ils sont dangereux à cause de leur venin dont l'effet est terrible. Hier un de mes chiens attaqua un serpent à sonnette, et en fut mordu. A l'instant même, cette pauvre bête eut la tête et les pattes si enflées qu'on le regardait comme perdu; cependant on ne désespère pas de le sauver.

M. Galatin, envoyé des Etats-Unis à la cour de France, originaire de Genève, m'a dit à Paris que je trouverais en Amérique l'été d'Espagne et l'hiver de Russie. Nous n'avons pas trouvé ce dernier, car pendant l'hiver qui vient de passer, la neige n'est restée sur terre que trois jours, et nous n'avons pas eu le plaisir de nous promener en traîneau. Le 11 janvier, nous avons eu, pour la première fois, un orage mêlé d'éclairs et de tonnerre; et pendant la récolte du sucre en février, nous avons été obligés plusieurs fois de quitter nos habits, à cause de la chaleur. M. Galatin a pourtant dit la vérité par rapport à la chaleur de l'été : aussi vivons-nous sous un ciel semblable à celui des Calabres, mais nous sommes plus au sud que le parallèle de Constantinople, et nous jouissons de tous les avantages d'un climat chaud sans en sentir les inconvéniens. En général, j'ai trouvé les contrées sur les bords de la mer plus mal saines et plus désagréables que les pays situés dans l'intérieur plus vers l'ouest.

La seule nouveauté qui occupe les spéculateurs des Etats

Unis, c'est une découverte qu'on vient de faire dans le courant de cet été, environ à cent milles anglais d'ici. En creusant la terre, on y a trouvé une barre d'or natif, longue de neuf pieds sur six pieds de large, et ayant six pieds d'épaisseur. Mais l'heureux *Janki* (américain) qui n'a pas les moyens de retirer cette masse énorme des entrailles de la terre, a imaginé de former cent actions à cent dollars chacune pour couvrir les frais de l'excavation. Il s'est réservé trois pour cent du profit, et il promet de distribuer le restant entre les actionnaires, qu'il n'aura pas de peine à trouver. Quant à moi, je serais de quelques milliers de dollars plus riche, si j'avais seulement la facilité de vendre le bois superflu que nous brûlons habituellement. Nous abattons tous les jours au moins une centaine d'arbres, et la nuit nous y mettons le feu, ce qui forme un très-joli spectacle. Ici on vit très-bien, et l'on peut même faire quelques épargnes : avec du travail et de l'économie on est presque sûr de faire fortune ; mais il faut s'abstenir du jeu, car cette peste s'est établie ici comme dans l'ancien continent.

On éprouve des difficultés au commencement lorsqu'on veut établir une colonie dans ces déserts, mais on réussit bientôt si l'on a du courage et de la persévérance. Je suis parti de Berne avec 132 personnes, et malgré la perte d'un menuisier, nommé Lau, qui est mort pulmonique, notre population s'est augmentée. Ne croyez pas cependant que j'ai gardé tout ce monde auprès de moi ; aussitôt que nous fûmes débarqués en Amérique, j'ai retenu ceux que j'avais résolu de conserver, et, conformément à nos conventions, j'ai laissé les autres libres d'aller chercher fortune.

Imprimerie de Mme. Ve Cussac, rue Montmartre, n. 30.

no 17

LA MINERVE LITTÉRAIRE.



A UN RUISSEAU.

ÉLÉGIE.

Honneur de ces riants coteaux,
Ruisseau limpide, ô toi dont le murmure
Appelle les bergers, invite les troupeaux
A se désaltérer dans ton eau fraîche et pure,
Depuis long-temps je ne viens plus m'asseoir,
Snr le gazon touffu qui borde ton rivage ;
Je ne viens plus dans le bocage
Écouter le bruit du feuillage
Qu'agite le zéphir du soir.

Plongé dans ma douleur profonde,
Souvent sans m'arrêter je passe auprès de toi ;
Ruisseau charmant, envain ton onde
Coule en murmurant devant moi.

Tu gémirais, Hélas ! si tu pouvais connaître
Quelle ardeur insensée, et quels transports jaloux,
Une ingrate beauté dans mon cœur a fait naître,
Ton murmure en serait moins doux.

Mais pourquoi retrouvais-je encore
Ces marques d'un bonheur qui s'est évanoui ?
Sur ces rameaux naissans, sur ce gazon fleuri,
J'aimais à voir trembler les larmes de l'aurore.
Dans cet antre secret, mystérieux séjour,
Je fuyais la chaleur du jour,
Là, souvent le sommeil vint fermer ma paupière,
Quand mon cœur vivait solitaire,
Et ne connaissait pas les tourmens de l'amour.

Et toi, zéphir léger, pourquoi de ton haleine
Vouloir encor me rafraîchir ?
Fuis, tu ne peux calmer ma peine
Laisse mon cœur en paix, soupirer et gémir ;
Éloigne-toi de ce rivage,
Tu sécherais les pleurs dont mes yeux sont noyés ;
Laisse-les baigner mon visage
Et se mêler aux flots qui coulent à mes pieds.

A. Bourguin.

LES SOUVENIRS.

Romance.

Te souvient-il de la vallée obscure
Où, vers le soir,
A mes côtés, sur la pâle verdure,
Tu vins t'asseoir ?
Beau soir d'ivresse et de mélancolie
Plus ne revient.
Mon doux ami, dis-moi, je t'en supplie,
S'il t'en souvient.

Te souvient-t-il de ce baiser si tendre
Par toi ravi !
De cet aveu que je brûlais d'entendre,
Du mien suivi ?
Baiser d'amour, delices de ma vie,
Plus ne revient.
Mon doux ami, dis-moi, je t'en supplie,
S'il t'en souvient.

Te souvient-il du feuillage d'automne
Jouet du vent,
Lorsque tintait la cloche monotone
Du vieux couvent !
Dans la forêt ta languissante amie
Plus ne revient.
Mon doux ami, dis-moi, je t'en supplie,
S'il t'en souvient.

Te souvient-il, quand je te semblais belle,
Que je pleurais,
Te répétant : si tu n'étais fidèle,
Va, j'en mourrais !
Me voilà seule ; et celui qui m'oublie
Plus ne revient.
Mon doux ami, dis-moi, je te supplie,
S'il t'en souvient.

TERRASSON.

L'IDÉAL,

ODE DE SCHILLER.

Infidèle, tu veux donc te séparer de moi avec tes nobles images, avec tes douleurs et tes joies ? insensible à mes prières, tu me délaisses. Rien ne peut-il donc suspendre ta fuite, âge brillant de ma vie ? hélas ! je l'essaye en vain tes flots rapides vont s'engloutir dans l'océan de l'éternité.

Les astres qui illuminaient les sentiers de ma jeunesse se sont éclipsés. Il n'est plus, l'idéal qui remplissait autrefois mon cœur de son ivresse. Elle n'est plus, la douce croyance aux êtres qu'enfantait mon imagination, luttant contre l'aride réalité. Toutes mes illusions se sont évanouies sans retour.

Jadis, l'amour brûlant de Pygmalion fit descendre le sentiment et la vie, dans les formes glacées du marbre. Ainsi, plein de l'enthousiasme de la jeunesse j'invoquai la nature ; et je la sentis tressaillir et s'agiter dans mon sein poétique.

Propice à mes vœux, elle trouva une voix pour me répondre. Elle entendit les cris de mon cœur, et son amour me rendit les baisers de l'amour. Alors, l'arbre, la fleur s'animèrent pour moi. La source, dans sa chute brillante, me fit entendre une voix argentine. Tout partagea mon existence ; tout fut comme un retentissement de ma vie.

Les vastes créations conçues dans mon sein aspiraient, avec une force toute-puissante, à se répandre au-dehors. Elles devaient dominer la parole et l'action, les sons et les images. De quelles formes séduisantes mon imagination aimait à revêtir la vie ! Hélas ! bientôt, la réalité l'a dépouillée de tous ses prestiges.

Plein de confiance, le jeune homme est emporté, dans la carrière de l'existence par sa bouillante audace. Ignorant la douleur, il s'endort dans ses rêves de félicité. Il s'élance, d'un vol hardi, jusqu'aux astres perdus dans les champs les plus reculés de l'éther. Rien d'immense, rien d'élevé où son essor ne puisse atteindre.

Les tristes prévoyances de l'avenir ne l'arrêtent point. Voyez quelles ravissantes images voltigent devant le char de la vie ! C'est l'amour avec sa douce récompense, la for-

tune avec ses guirlandes d'or, la gloire avec ses couronnes étincelantes, la vérité dans tout l'eclat du soleil.

Hélas! à peine au milieu de la route, ses compagnes l'abandonnent. Les perfides détournent leurs pas, et disparaissent l'une après l'autre. La fortune a fui d'un pied léger; l'ardeur de la science ne s'apaise point; et les sombres tempêtes du doute se déchaînent autour de l'image radieuse de la vérité.

J'ai vu les couronnes de la gloire prostituées sur le front du vulgaire. Le temps heureux d'amour s'envole après un court printemps. Un silence éternel lui succède; et, dans les sentiers sauvages où je suis délaissé, l'espérance verse à peine, au sein des ténèbres, une clarté douteuse.

Tout a fui; mais quelle est cette compagne fidèle, qu'un tendre intérêt retient encore près de moi; qui me console, et me suit dans ma demeure désenchantée? C'est toi, tendre amitié; toi, dont la main légère et compatissante guérit toutes les blessures, et partage, en souriant, le fardeau de la vie; toi que j'ai cherchée et que j'ai rencontrée au matin de la vie.

Tu me restes aussi, muse chérie, qui contractas avec moi une libre alliance. Tu conjures, avec l'amitié, les orages de l'âme. Ton activité ne connaît le repos. Contemporaine des siècles, tu ne saurais périr. C'est toi qui sèmes le germe d'où doit s'élever l'arbre de l'immortalité; et tu effaces, de la grande dette des âges, les heures, les jours et les années.

Traduit par Camille Turles.



Notice sur MARIE-STUART, *reine de France et d'Ecosse, née en* 1542; *par M. le comte de Ségur.*

Le sort qui, pendant quelques années, combla de ses faveurs cette reine célèbre, ne la laissa jouir que peu d'instans d'un bonheur illusoire, d'une gloire fugitive, et se plut ensuite à épuiser sur elle toutes ses rigueurs.

Jamais une femme, jamais une reine ne reçut de la nature et de la fortune des présens plus brillans et plus dangereux. A peine sortie d'un berceau enveloppé de pourpre et entouré de fleurs, elle se vit portée sur deux trônes : L'un disparut aussi rapidement que la vapeur d'un songe ; l'autre, placé sur des écueils, au milieu des tempêtes, ne fut pour elle qu'un siège sanglant, d'où elle fut bientôt précipitée dans une prison qui la renferma vingt ans, et d'où elle ne sortit que pour monter sur l'échafaud.

Couronnée dès son enfance, enivrée d'hommages dans ses premières années, entraînée dans sa jeunesse par de funestes passions, victime en sa maturité de la jalousie d'une rivale et des discordes politiques et religieuses, la France fut le théâtre des courts instans de son bonheur, l'Ecosse celui de ses faiblesses et de ses erreurs, l'Angleterre celui de ses malheurs, de son courage, de sa mort et de sa gloire.

Aimée avec passion, haïe avec fureur, la postérité hésite encore sur le jugement qu'elle doit porter dans la cause de

cette reine infortunée. Les plus graves, les plus fortes présomptions s'élèvent contre sa mémoire; la couronne nuptiale ensanglantée ternit l'éclat de sa couronne royale. Si la fortune l'eût favorisée, aucune voix peut-être n'oserait aujourd'hui la justifier de ses erreurs; triomphante, elle aurait été jugée criminelle : mais les larmes que fait répandre le nom de Marie-Stuart troublent, pour ainsi dire, la vue de la justice. Condamnée par une rivale qui n'avait pas le droit de la juger, victime de la haine et de la jalousie, martyre de sa foi, héroïque dans sa mort, elle inspire une pitié mêlée d'admiration; l'injustice du juge fait oublier les torts de l'accusée ; on prend pour ainsi dire malgré soi-même, le parti de l'opprimée coupable contre l'oppresseur tyrannique; le courage et le malheur se revêtent à nos yeux des couleurs de l'innocence; et tremblant de répéter un arrêt féroce, nous sommes trop émus pour être sévères, et trop attendris pour condamner.

Brantôme, ainsi que la plupart des auteurs français et des catholiques anglais, parlent de Marie plus en chevaliers qu'en historiens, en enthousiastes qu'en juges. Buchanan, fougueux réformateur, comblé de bienfaits par la reine d'Ecosse, sacrifiant la reconnaissance au fanatisme, ne porte sur la vie de Marie-Stuart que le flambeau de la haine religieuse : le fameux Knox, le Démosthène des réformés écossais, également entraîné par sa passion, poursuit sa reine malheureuse avec l'acharnement d'un ennemi furieux; la grâce enchanteresse d'une femme douce et faible ne lui paraît qu'une forme trompeuse prise par le démon pour pervertir l'Ecosse; et, comme elle est catholique, tout en elle lui semble piège, artifice et crime.

De Thou la juge en magistrat vertueux, mais sévère et inflexible. Robertson seul cherche impartialement la vérité dans les faits, les motifs dans les passions, les excuses dans le siècle.

C'est ce siècle sur-tout qu'il faut observer et connaître

pour parler avec équité d'une reine qui en fut tour-à-tour l'ornement, la honte et la victime.

L'Europe tentait au 16e siècle un premier et grand effort pour secouer ses antiques chaînes, pour sortir des ténèbres, et pour faire quelques pas vers les lumières de la civilisation. La subversion du système féodal s'avançait; l'affranchissement des peuples commençait; l'établissement des armées permanentes accroissait la puissance des rois; la renaissance des lettres menaçait la vieillesse de la superstition; les rapports et les liens de la politique européenne s'étendaient, et tout ce qu'on attaquait avec ardeur était défendu avec passion.

Cette grande révolution s'opérait par des hommes encore semi-barbares; ce n'était point la science et la vérité aux prises avec l'ignorance et les préjugés, c'était l'enthousiasme combattant le fanatisme, et des erreurs nouvelles attaquant des erreurs anciennes; ce siècle enfin offrait un mélange bisarre d'ambition, de mollesse, de luxe, de chevalerie, de dévotion, de pédanterie, d'austerité, de débauche, de perfidie et de cruauté. L'esprit de secte et de parti divisait tous les esprits, enflammait toutes les passions, et servait de voile et d'excuse à tous les crimes.

Ce fut dans ces temps de discordes et d'orages que Marie-Stuart reçut le jour. L'Europe embrâsée par les longues querelles de Charles-Quint et de François I, vit alors l'Angleterre rompre ouvertement avec Rome; Henry VIII, tyran cruel, politique sombre, ne brisa point le joug de l'Eglise pour affranchir son peuple, mais pour sortir des liens qui gênaient ses inconstantes et sanguinaires amours.

Son exemple donna l'essor aux esprits ardens et mélancoliques qui voulaient, dans la Grande-Bretagne, réformer le culte catholique. Le luxe, la mollesse, l'ambition et la dépravation de la cour romaine, et de la plus grande partie du clergé catholique à cette époque, donnaient pour

partisans aux réformateurs, tous les hommes ardens et austères ; ils ne se bornèrent pas à s'armer contre les abus, ils attaquèrent les dogmes, et, prétendant ramener l'Eglise à la simplicité des premiers siècles, ils s'attachèrent sur-tout à détruire la hiérarchie ecclésiastique.

Ce fut principalement en Ecosse que l'orage éclata avec plus de violence. Cette contrée avait conservé plus long-temps que toute autre les mœurs sauvages, l'esprit belliqueux, l'indépendante fierté des tribus germaines, celtiques et bretonnes. Les chefs guerriers de ces tribus, qui portaient le nom de *Clans*, plaçaient les rois d'Ecosse sur un trône sans pouvoir et entouré d'écueils. La guerre civile, le pillage, le brigandage formaient l'état constant du pays : le glaive tenait lieu de sceptre, la force de justice, les mœurs de lois ; et le prince ne jouissait de quelque puissance que lorsque, dans la division des partis, il se trouvait soutenu par le plus nombreux, et favorisé par la victoire.

A la faveur de ces troubles continuels, les archevêques, les évêques et les abbés, protégés par l'antique croyance, avaient acquis des domaines étendus, d'immenses richesses et une autorité aussi redoutable aux grands qu'à la cour. Les apôtres de la réforme excitèrent facilement la jalousie des nobles, la cupidité des soldats et l'indignation des peuples, en peignant, sous les plus vives couleurs, le contraste scandaleux de l'opulence du clergé avec la pauvreté évangélique.

D'un autre côté les chefs de l'Église, en possession de l'autorité, appuyés par leurs nombreuses familles, forts par leurs richesses, défendus par tous ceux qui tenaient au culte de leurs pères, opposaient une vive résistance aux innovateurs. Au lieu de s'interposer entre ces partis, Henry VIII conçut le projet et entrevit l'espoir de profiter de leurs querelles pour réunir l'Ecosse à son sceptre ; et, dans cette vue, sa politique attisa le feu de ces discordes religieuses.

Telle était la situation des affaires et des esprits, lorsque Jacques V, roi d'Ecosse, mourut peu de jours après la naissance de sa fille Marie-Stuart. Cet enfant, destiné à tant d'éclat, de célébrité et d'infortunes, avait pour mère la reine Marie, de l'illustre et fatale maison des Guises. La fureur des partis, l'esprit de controverse, l'indépendance des nobles, l'orgueil inflexible des prêtres, la passion sans frein des réformateurs et la guerre déclarée par l'Angleterre formaient de tous cotés d'effrayans orages qui entouraient le tombeau de Jacques et le berceau de Marie ; aussi, peu de momens avant d'expirer, le roi prédit les malheurs qui devaient tomber sur la tête de sa fille.

Le cardinal Béaton, premier ministre, excitait trop l'aversion des réformés par sa haine contre eux, pour être élevé sans obstacle à la régence ; elle fut donnée par la noblesse à Jacques Hamilton, comte d'Arran, proche parent de la jeune reine. S'il n'eût fallu pour un tel poste que de la douceur et de la probité, Hamilton en était digne ; mais son esprit manquait de décision, et son caractère de fermeté ; qualités sans lesquelles on ne peut gouverner les hommes.

Le danger public s'accroissait chaque jour, l'armée anglaise défit dans une bataille les troupes d'Ecosse. Un grand nombre de nobles tomba dans les fers, et le régent fut réduit à demander la paix. Henry VIII voulait faire épouser la jeune reine Marie à son fils Edouard : ce lien aurait pu prévenir de longs malheurs, mais cette négociation qu'un peu de sagesse eût fait réussir, échoua parce qu'elle fut conduite avec orgueil. Le roi d'Angleterre irrita l'Ecosse, en voulant lui dicter des lois : il exigeait qu'on remît sur-le-champ la jeune reine entre ses mains. Le parlement écossais refusa d'y consentir avant qu'elle eût atteint l'âge de dix ans. Le cardinal Béaton profita de ces difficultés pour s'opposer à tout traité avec un prince hérétique et excommunié. Soutenu à la fois par le zèle des catholiques et par la passion des Écossais pour l'indépendance, il se réunit aux Argyle, aux

Huntly, aux Bothwel et souleva toute l'Ecosse contre les prétentions du roi d'Angleterre.

L'union de la nation l'aurait rendue invincible, mais cette union dura peu, et le retour d'un ennemi du régent, de Mathieu Stuart, comte de Lénox, qui arrivait de France, ralluma bientôt le feu de la discorde. L'inconséquence et la faiblesse du régent devinrent la cause de sa perte et de celle de son pays. En dépit de l'opposition du cardinal, il venait de conclure un traité avec Henry VIII. Dix jours après, changeant brusquement d'opinion et de parti, il rompt avec l'Angleterre, sort d'Edimbourg, se rapproche du cardinal qu'il avait déclaré ennemi de la patrie, et proclame hautement une nouvelle alliance qu'il vient de former avec le roi de France.

Cette révolution soudaine anéantit l'espérance du roi d'Angleterre qui venait de promettre Elisabeth sa fille au fils d'Hamilton. Les réformateurs trahis s'arment contre le régent; celui-ci abjure leur culte, revient à la foi catholique, et par cette lâcheté se jette dans la dépendance du cardinal qui s'empare sous son nom du souverain pouvoir.

La guerre civile éclata; Lénox, à la tête des réformés et soutenu par le parti anglais, attaque l'armée royale qui soutenait la cause de la France et du pape. Le régent et le cardinal sont vaincus et pris, mais Lenox vainqueur ne sait pas profiter de la victoire; ses troupes se dispersent: leurs débris sont taillés en pièces; une armée anglaise qui devait réparer sa perte, pénètre jusqu'à Edimbourg, et se retire ensuite chargée d'un immense butin. Tel fut le résultat de cette guerre entreprise avec fureur, commencée avec succès et terminée sans fruit, parce qu'elle était conduite sans ordre et sans plan.

Lénox abandonné chercha un asyle en Angleterre; il y épousa Marguerite Douglas; leur fils, lord Darnley, devint dans la suite, roi d'Ecosse, pour son malheur et pour

celui de Marie, elle lui offrit le sceptre, et fut accusée ensuite de lui avoir donné la mort.

Les haines religieuses et civiles avaient trop d'aliment pour pouvoir s'éteindre; la guerre continua plusieurs années; la mort d'Henry VIII ne l'interrompit point. Édouard VI soutint les réformés par ses armes; François Ier et Henry II envoyèrent des secours aux catholiques d'Écosse. La bataille sanglante de *Pinkey*, qui coûta dix mille hommes aux Écossais, fortifia leur haine contre l'Angleterre, et leur amitié passagère pour la France.

La reine douairière, Marie de Guise, profitant de ces dispositions, acquit sur les affaires une grande influence, et conclut le mariage de la jeune reine sa fille, avec le dauphin François, fils aîné d'Henry II. Le parlement d'Écosse ratifia cette union. Six mille Français, descendus en Écosse, reprirent sur les Anglais plusieurs forts; le régent, toujours faible dans sa politique, accepta une pension de la France, et le titre de duc de Chatellerant. Ce traité, ouvrage d'une faction, et plus contraire qu'utile à l'indépendance écossaise, fut la cause principale de toutes les calamités qui tombèrent sur le trône et le peuple d'Écosse.

La jeune Marie-Stuart, âgée de six ans, sortit alors de sa patrie et fut transportée dans cette France, qui conquit son amour, orna son esprit, développa ses grâces et prépara ses malheurs.

La cour d'Angleterre, trompée dans ses projets, posa les armes et renonça à la couronne d'Écosse. Il était facile de prévoir que la paix serait plus utile aux Anglais que la guerre; elle devait laisser un libre cours à la haine naturelle que produirait l'incompatibilité de la fierté écossaise, avec la présomption française.

Cette antipathie ne tarda pas à éclater; elle s'annonça par des rixes sanglantes entre des soldats français et des bourgeois d'Edimbourg. Le plus fougueux des apôtres de la réforme, Knox, enflammait la haine du clergé catholique, et

l'enthousiasme des protestans, par ses violentes prédications contre la discipline et la doctrine romaine. Le faible Hamilton, incapable de résister à tant d'orages, se démit de larégence, et la reine Marie de Guise s'en empara.

Les premiers actes de la Régente annoncèrent une sage politique, une tolérance habile; elle protégea les réformés et contint les catholiques. La cour de Londres devenait alors le théâtre d'un changement soudain et total dans l'esprit du gouvernement. Édouard, roi d'Angleterre, venait de mourir; sa sœur Marie, montant au trône, épousa Philippe II, roi d'Espagne; et, non contente de se déclarer hautement protectrice de la foi catholique, elle employa, pour contraindre ses sujets à s'y soumettre, l'autorité, la violence, les chaînes et les supplices; au nom d'un dieu de paix et d'amour, sa haine se livra aux plus affreux excès, et le sang des réformés inonda la croix.

Un grand nombre de protestans persécutés se réfugia en Écosse; le spectacle de leurs misères y accrut l'animosité du peuple, que la conduite du clergé catholique était peu propre à calmer. Le clergé féodal, ignorant, superstitieux, affermant à bas prix ses vastes domaines aux puinés des nobles familles, disposait à son gré des élections au parlement, usurpait l'autorité des tribunaux civils, pour en revêtir les tribunaux ecclésiastiques, s'emparait sans pudeur des successions privées, et, pour se dédommager des privations que lui imposait le célibat, remplaçait les liens légitimes qui lui étaient interdits par les désordres les plus scandaleux. Il bravait enfin tellement les mœurs, les lois et l'opinion, qu'on vit, à cette époque, le cardinal Béaton célébrer publiquement le mariage de sa fille naturelle avec un seigneur Écossais.

Les réformateurs, sous des formes austères, ennemis du luxe et des vices, ne montraient pas de leur côté un cœur plus évangélique, et leur ardente charité ne se manifestait qu'à la lueur des torches qui incendiaient les pa-

lais, les châteaux, les abbayes, et à l'éclat des glaives qui égorgeaient les prêtres et leurs défenseurs.

Ce fut sous ces tristes auspices, qu'en 1557 le dauphin de France et Marie Stuart solennisèrent leur union. Huit membres du parlement d'Ecosse furent présens à cette cérémonie; ils y avaient été envoyés pour faire insérer dans l'acte du mariage, un article qui garantissait l'indépendance de leur patrie et les droits de la maison d'Hamilton à la succession au trône. Cet article fut signé, mais par une politique digne de ce temps, la cour de France, trompant l'innocence d'un enfant couronné, fit protester en secret la jeune reine contre l'engagement qu'elle venait de prendre avec son peuple au pied des autels. Comment les souverains peuvent-ils compter sur la fidélité de leurs sujets, quand ils leur donnent l'exemple de l'infraction des promesses et du mépris de la morale !

Au moment où Marie Stuart posait sur sa tête la couronne de France, le sceptre d'Angleterre, vacant par la mort d'une autre Marie, passait dans les mains de sa sœur Elisabeth, dont la jalousie et la puissance devaient un jour être si funeste à la reine de France et d'Ecosse.

L'avènement d'Elisabeth au trône changea le sort des catholiques, fit cesser les persécutions qu'ils exerçaient et assura le triomphe des réformés. Le parlement, toujours servile pour la cour, poursuivit les papistes pour se conformer aux ordres de la nouvelle reine, comme il les avait soutenus pour plaire à Marie, et de même qu'il les avait précédemment encore opprimés pour obéir à Henri VIII.

En Ecosse, les discordes religieuses s'aigrissaient de plus en plus. L'Archevêque de Saint-André, ayant fait condamner au feu un vieux prêtre soupçonné d'hérésie, la fureur des protestans ne connut plus de bornes; la régente ne les défendait que faiblement, et ils réclamaient hautement, comme droit, une liberté qu'on ne voulait leur accorder que par tolérance.

L'ambition des Guises qui ne voyaient alors entre leur famille et les trônes de France et de la Grande-Bretagne que peu d'obstacles, s'apprêtait audacieusement à les franchir. Aveuglé par leurs conseils, Henri II fit prendre au dauphin son fils le titre et les armes de roi d'Angleterre ; c'était imprudemment avertir Elisabeth qu'elle devait se défendre et se venger.

Cette reine célèbre joignait aux faiblesses jalouses, naturelles à son sexe, le génie d'un grand homme ; habile, prévoyante, ferme, artificieuse, implacable, elle conçut dès-lors pour sa jeune rivale une haine qui ne s'éteignit que dans le sang de sa victime, et, pendant vingt ans, la querelle de deux reines, la rivalité de deux femmes et l'animosité de deux cultes opposés, remplirent l'Ecosse et l'Angleterre de troubles, d'intrigues, de factions, de complots, et de tous les maux qu'enfante l'esprit de secte et de parti.

Les protestans des deux royaumes soutenaient la cause d'Elisabeth ; les catholiques embrassèrent avec ardeur celle de Marie. La régente, dominée par eux et gouvernée par les Guises ses frères, voulut extirper l'hérésie. Le signal de la persécution fut celui de la guerre civile.

On somma les réformés de comparaître devant une cour de justice convoquée à Stirling ; mais le peuple en foule s'arma pour défendre la congrégation. La régente fit marcher contre les réformés des troupes françaises : au moment de livrer bataille, la peur, le plus funeste des conseillers, dicta à la cour une paix trompeuse ; elle accorda une amnistie et viola le traité dès qu'elle vit le péril éloigné. Cette mauvaise foi produisit son effet ordinaire ; elle accrut la haine, le nombre et la force des ennemis du gouvernement ; plusieurs nobles, le comte d'Argyle, le prieur de Saint-André lui-même, abandonnèrent la régente qui ne savait faire respecter ni sa foi dans la paix, ni ses armes dans la guerre.

Les catholiques firent alors un dogme politique de l'obéissance passive; les réformateurs se rallièrent aux amis de la liberté. Le peuple, soulevé par ceux-ci, saccagea les monastères et démolit les églises : enfin, après plusieurs trèves et trois traités, aussitôt enfreints que conclus, la régente accorda au peuple la pleine liberté du culte, bien décidée à retirer cette concession dès que les renforts que lui promettait la France seraient arrivés.

Henri II terminait alors sa vie, et laissait son trône à François II et à Marie Stuart. Les Guises régnèrent sous leurs noms, et l'accroissement de leur pouvoir releva en Ecosse l'espoir et le parti de la régente.

Les troupes françaises, envoyées par eux dans ce pays, obtinrent quelques succès passagers qui ne firent qu'augmenter le fanatisme des réformés et leur haine contre la France. Ils convoquèrent un parlement, et là, ils posèrent une de ses questions délicates, qui, dès qu'on y touche, ébranlent l'autorité des princes et le repos des peuples : c'était celle *du dégré d'obéissance qu'on doit au gouvernement lorsqu'il est injuste.*

Les théologiens, c'est-à-dire les passions, furent consultés; les avis furent individuels et motivés; il en résulta la décision violente d'enlever la régence à la reine. Cet arrêt lui fut porté; elle n'y répondit que par les armes.

La guerre civile recommença avec fureur; la discipline française l'emporta sur l'ardeur mal réglée des Ecossais, et les troupes de la régente, après avoir défait les réformés, les poursuivirent jusqu'à Edimbourg.

Elisabeth, qui jusque-là les soutenait secrètement, crut alors devoir rassembler son conseil pour décider si elle pouvait, comme reine, prendre ouvertement le parti de la rebellion écossaise, ou si par son inaction, elle assurerait le triomphe de sa rivale, et celui d'une religion ennemie.

Dans de pareilles délibérations, on écoute plus l'intérêt personnel que l'intérêt général, et les argumens de la

jalousie que ceux de la justice. On décida donc qu'il était permis de se garantir des périls à venir, de se servir des moyens de l'ennemi pour lui nuire, et qu'on pouvait intervenir dans les affaires d'Ecosse, puisque la France s'y immisçait, et que les Guises faisaient prendre à Marie-Stuart les armes d'Angleterre.

Ainsi l'Ecosse devint le théâtre de la guerre qui éclata entre les Francais et les Anglais; Elisabeth conclut un traité avec les réformés; ils se virent bientôt soutenus par la flotte britannique, et par un corps auxiliaire de six mille hommes. La reine régente mourut cette année 1560; naturellement douce et modérée, elle ne dut ses malheurs qu'à sa condescendance pour ses frères et à son dévouement pour la France; le spectacle des malheurs publics ouvrit ses yeux mourans, et ses dernières paroles furent des paroles de tolérance et de repentir.

Ses tristes accens retentirent en France, et ébranlèrent la fermeté des Guises. Menacés dans leur pays par la conspiration d'Amboise, attaqués en Ecosse par le génie d'Elisabeth, ils rappellèrent leurs troupes et conseillèrent à François II et à Marie d'accorder aux Ecossais, la paix, la liberté de conscience et une entière amnistie.

Par ce traité, Marie reconnut les droits d'Elisabeth, et s'engagea à ne plus prendre le titre et les armes de reine d'Angleterre. Les Français et les Anglais évacuèrent l'Ecosse; le parlement écossais rassemblé, se montra persécuteur dès qu'il cessa d'être persécuté; approuvant la profession de foi des réformés, il proscrivit les rites du papisme, et en punit l'exercice par la confiscation, le bannissement et la mort.

La fortune qui s'était toujours plue à combler Marie de ses faveurs et à l'environner, depuis son enfance, du plus brillant éclat, se tournant tout à coup contre elle, lui donna, par la mort de François II son époux, le signal des rigueurs dont elle se préparait à l'accabler désormais sans relâche.

Jusque-là cette jeune Reine chérie par son mari, adorée par

les Français, respectée en Ecosse, soutenue par les Guises, n'avait vu ses beaux jours troublés par aucun nuage. Le sort l'avait destinée à regner sur deux peuples; sa grâce et son esprit lui donnaient encore un empire plus doux sur les cœurs; mais déchue tout à coup du trône de France, abandonnée par cette foule de courtisans qui ne sont jamais fidèles qu'au pouvoir, exposée sans défense à la haine de Catherine de Médicis sa belle-mère qui avait été long-temps jalouse de son rang, de ses charmes et de son crédit, solitaire dans le pays où elle régnait la veille, et menacée par le ressentiment d'Elisabeth, elle vit disgrâcier les Guises qui faisaient sa force; et quand ses tristes regards se portaient sur l'Ecosse, elle y trouvait triomphant un culte ennemi du sien et revêtu, sous le nom de presbytérianisme, de ces formes républicaines que la religion prend partout où elle est combattue.

Ce fut alors que le parlement écossais sollicita vivement son retour dans sa patrie. Marie, assiégée de conseils différens, disposée par la nature à la tolérance, par le clergé à la rigueur, par son rang à la fierté, hésitait sur le parti qu'elle devait prendre. Les mœurs sauvages et turbulentes de l'Ecosse l'effrayaient; son affection pour la France la retenait: mais la haine de la reine mère termina son indécision, et, quittant avec désespoir le pays où elle vivait chérie, mais exilée, elle s'embarqua en gémissant pour se rapprocher d'un trône dont l'éclat cachait à ses regards un précipice et un tombeau.

Catherine vit seule avec joie l'éloignement d'une femme dont la grâce et l'esprit lui avaient enlevé long-temps les hommages de la cour; mais toute la France attristée croyait, par le départ de Marie, perdre son plus bel ornement. Les expressions naïves d'un chevalier de ce temps, de Brantôme, peuvent donner l'idée de l'enthousiasme inspiré par les charmes de cette reine.

« Ainsi, dit-il, que son bel âge croissait, ainsi vit-on en

» elle sa belle beauté, ses grandes vertus croître de telles » sortes que, venant sur les quinze ans, sa beauté commença » à paraître comme la lumière en plein midi, et en effacer » le soleil lorsqu'il luisait le plus fort; tant la beauté de son » corps était belle! Et pour celle de l'âme elle était toute » pareille; étant à l'âge de treize à quatorze ans, elle déclama » devant le roi Henry, la reine et toute la cour, publique-» ment dans la salle du louvre, une oraison en latin qu'elle » avait faite, soutenant et défendant contre l'opinion com-» mune, qu'il était bienséant aux femmes de savoir les » lettres et arts libéraux. Aussi la faisait-il beau voir, parler, » fut au plus grand ou au plus petit; elle se mêlait d'être » poëte, et composait des vers dont j'en ai vu aucuns de » beaux et très-bien faits; elle écrivait fort bien en prose; » et quand elle devisait, elle usait de très-doux, mignard » et fort agréable langage et avec une bonne majesté, mêlée » pourtant avec une fort discrète et modeste privauté, et » surtout avec une fort belle grâce, de même que sa langue » naturelle qui de soy est fort rurale, barbare, mal sonnante, » elle la parlait de si bonne grâce et la façonnait de telle » sorte, qu'elle la faisait très-belle et agréable en elle mais » non en un autre. Je l'ai vu habillée à la barbaresque » mode des sauvages de son pays, elle paraissait, en un » corps mortel et en habits grossiers, une vraie déesse. On » disait d'elle que le soleil de son Écosse était fort dissem-» blable à elle, car quelques jours de l'an il ne luit pas cinq » heures en son pays, et elle luisait toujours. Ah! royaume » d'Ecosse, je crois que maintenant vos jours sont encore » plus courts et vos nuits plus longues, puisque vous avez » perdu cette princesse qui vous illuminait. »

On a dit souvent que le sort aveugle les princes qu'il veut perdre; Marie, avant de quitter la France, refusa de ratifier sa renonciation au trône d'Angleterre. Ce refus lui attira la haine implacable d'Elisabeth qui voyait dans Marie une rivale de rang, d'esprit, de beauté, armée contre elle

des lances de la France, des armes des catholiques et des foudres de Rome. Elle lui refusa un sauf-conduit, et, sous prétexte de purger les côtes de quelques pirates, mit en mer une flotte chargée de l'arrêter dans son passage.

MarieS-tuart, accompagnée des Guises ses oncles, du duc de Nemours, et d'un grand nombre de chevaliers français, s'embarqua dans le port de Calais; un navire qui précédait ses deux galères périt à ses yeux, et la reine s'écria : Ah ! quel augure pour mon voyage !

Au moment où Marie s'éloigna du rivage de cette France chérie, asyle de son enfance, théâtre de ses premières joies et de sa première gloire, elle fondit en larmes et lui fit ses adieux par ses vers que le temps nous a conservés :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie.
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance,

Adieu France, adieu mes beaux jours.
La nef qui disjoint nos amours,
N'a eu de moi que la moitié ;
Une part te reste, elle est tienne,
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

Les vents, comme attentifs à sa douleur, semblèrent s'arrêter; le calme dura toute la nuit. Le lendemain matin au point du jour les côtes de France n'avaient pas disparu; la triste Marie les revit encore quelques instans, leur répéta ses plaintes touchantes et leur fit ses derniers adieux. La mer s'agite, la reine part; et, secondée pour la dernière fois par le ciel, elle échappe aux poursuites de la flotte anglaise à la faveur d'un brouillard épais, et elle débarque à Leith.

(La suite au Numéro prochain.)

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

LETTRES INÉDITES *de Voltaire, de madame Denys et de Colini, adressées à M. Dupont, avocat au conseil souverain de Colmar, précédées d'un jugement philosophique et littéraire sur Voltaire, un vol. in-8°, in-12 ou in-18,* (1) *chez P. Mongie aîné, boulevard Poissonnière, n°.* 18.

Encore du Voltaire! Je commence à croire qu'on en fait, pour faire enrager les hypocrites, les fanatiques et les héritiers de Fréron. Ce n'est pas que je les plaigne. Le ciel m'est témoin que je ne les aime pas; et puisqu'en ma qualité d'admirateur du poëte philosophe, je me trouve compris dans le nombre de ceux qu'ils ont dammés, je ne suis point fâché de leur voir subir en ce monde une partie des supplices que leurs mandemens me promettent dans l'autre. Je leur déclare même que je mourrai dans l'impénitence finale, que je professerai jusqu'au bout l'amour de Dieu et l'admiration de Voltaire; et que, s'il était possible de caser dans ma mémoire tout ce qu'il a écrit, depuis le premier vers d'*OEdipe* jusqu'à la dernière ligne de ses *Lettres inédites*, je m'amuserais à en réciter là-bas pour adoucir les tourmens de mes compagnons d'infortune, et pour attendrir ou amuser les sbirres infernaux auxquels on nous dévoue.

Mais comment retenir la matière de cent volumes, qui se grossissent chaque jour des découvertes que nous procurent les investigations de nos bibliographes, bibliomanes ou bibliophiles? Je ne tiens pas plus à l'une qu'à l'autre de

(1) Prix de l'in-8°, 4 fr. 50 et 4 fr. 40, par la poste. — De l'in-12 et de l'in-18, 3 fr. 50 et 4 fr. 10.

ces trois dénominations ; et, pourvu qu'on ne me force pas d'en faire usage dans mes vers, j'adopterai toutes celles de cette espèce que l'Académie voudra naturaliser dans son dictionnaire. Revenons à Voltaire, le fléau des abus, des préjugés et des sottises de tous les pays et de tous les temps, à Voltaire qu'il est maintenant du bon ton de critiquer, et à la statue duquel s'attache une nuée de myrmidons littéraires pour faire la cour à je ne sais quels protecteurs de l'intolérance politique et religieuse. On rencontre à chaque pas, j'ai presque dit à chaque bourbier, deux ou trois écrivains à tant l'injure, qui ne semblent tailler leur plume que pour insulter à Voltaire et à sa philosophie. C'est l'assaisonnement obligé de leurs petits vers ou de leurs petits articles : tout sert de prétexte à leurs déclamations ; et, à l'acharnement qu'ils y mettent, je serais tenté de croire qu'il y a des primes pour ceux qui diront le plus de sottises, en attendant que la nouvelle secte institue des chaires pour critiquer Voltaire, comme les Italiens en établissaient autrefois pour expliquer *le Dante*. Il ne faut jurer de rien : le champ des folies humaines est vaste, et l'exploitation n'en est pas encore achevée. Mais jusqu'à présent la malignité de ces critiques de profession ou de commande n'a tourné qu'à la gloire de celui qu'ils voulaient détruire, et au profit de ses éditeurs. A peine l'imprimerie de Kehl eut-elle émis tout ce que l'on connaissait alors de ce grand écrivain, et jeté cette immense pature aux survivans des Patouillet et des Nonotte, que les portefeuilles de la comtesse de Lutrelbourg et du cardinal de Bernis s'ouvrirent pour restituer au monde ce que la plume de Voltaire y avait déposé.

Les diatribes quotidiennes de Geoffroy, ranimèrent en 1812 le zèle des investigateurs. Trois nouveaux volumes d'une correspondance déjà si considérable vinrent alimenter la curiosité publique ; et, quoique le créateur des feuilletons eut presque autant de lecteurs qu'il y avait en France de gens qui savaient lire ; comme en s'amusant de son

esprit, on ne croyait ni à sa bonne foi ni à ses paroles, les épigrammes de Geoffroi ne portèrent aucun préjudice à l'édition des trois volumes. On peut même annoncer hardiment que les succès posthumes du philosophe dont il se déclarait l'antagoniste lui étaient complètement indifférens, pourvu que les ouvrages et le nom de ce philosophe servissent à sa réputation et à sa fortune. Le monde est plein de ces gens à conscience large qui se font des opinions et des principes au gré de leur intérêt, et dont la vie entière est un rôle joué. Je n'exclus de mon observation, ni la religion, ni la politique, mais je m'en tiens pour cette fois à la littérature. Napoléon s'avisait aussi de ne pas aimer Voltaire; il avait peur des philosophes et des idéologues, comme on a peur aujourd'hui des libéraux; et les feuilletons anti-voltairiens flattaient beaucoup son système de gouvernement. Rien n'est changé à cet égard, et l'on croit brûler un grain d'encens sur les autels de la royauté et de la religion, en lâchant son petit mot contre le philosophe qui n'a jamais attaqué que les abus de l'une et de l'autre.

Cependant comme il existe un grand nombre de braves gens qui vivent de ces abus là, il y aurait de la cruauté à les empêcher d'user de tous leurs moyens pour conserver leur patrimoine. Celui qui du haut de la chaire lance ses anathèmes contre les philosophes du dix-huitième siècle, ne fait que son devoir ou son métier. Laissons crier le fanatisme, quand il est réduit à la ressource des excomunications, et à l'arme émoussée des interdits. Cela vaut mieux pour l'espèce ou la matière excommuniable, que la juridiction du saint office, une promenade en *San-Benito* dans les rues d'une capitale, et un bûcher pour lit de repos au bout de la course. Quand la philosophie n'aurait servi qu'à nous délivrer de ces sortes de spectacles, elle aurait des droits à la reconnaissance universelle; mais les amateurs des *auto-da-fé* n'en ont pas moins le droit de se plaindre; et, comme la liberté luit pour tout le monde, il

doit leur être permis de crier. Quel mal d'ailleurs cela fait-il? Les révolutions morales n'ont jamais reculé. Voyez le christianisme et le calvinisme. C'est une vérité qu'on ramasse à toutes les grandes pages de l'histoire, et qu'il faudrait graver en lettres d'or dans la salle des conférences du...... J'allais faire une faute ; notre *Minerve* ne doit pas parler politique ; mais il reste prouvé que la persécution est encore ce qu'il y a de mieux pour propager ce qu'on veut étouffer ; et, pour ne point sortir de mon sujet, je citerai la correspondance de Voltaire avec M.me Duchatelet, celles de M. Bertrand, les nouvelles lettres qu'on a insérées dans le dernier volume de Mme de Graffigny, celles que M. Didot a publiées, et celles qui sont l'objet de cet article, publications récentes qui seraient peut-être encore dans les portefeuilles qui les recelaient, si la curiosité nationale n'eût été réveillée par l'heureuse coalition qui s'est formée contre la philosophie. Je citerai les neuf éditions complètes, qui, dans l'espace de trois ans, viennent d'enrichir neuf ou dix libraires, parce qu'on a voulu damner le premier qui en a eu l'idée.

On déclame d'un autre côté contre ces jeunes et fervens séminaristes qui, appelés par une famille éplorée au chevet d'un moribond, emportent furtivement de sa bibliothèque un Voltaire ou un Rousseau pour le jeter au feu ; on a raison de déclamer ; mais on a tort d'en faire un crime, parce qu'il est évident que cela tourne au profit de la philosophie ; et que, dans les moyens dont la raison se sert pour triompher, la maladresse de ses ennemis est un de ses plus puissans auxiliaires. Plus on dira maintenant qu'un poëte philosophe, dont les œuvres sont répandues dans cent mille bibliothèques, est un empoisonnent public, plus on donnera l'envie de s'empoisonner ; et, lorsqu'au lieu de ce venin corrupteur dont les âmes sont menacées, on trouvera à chaque page l'amour de l'humanité, l'éloge de la vertu, la haine de la persécution, l'hor-

reur des préjugés, des abus, des vices et du crime, la défense des opprimés, l'indignation contre les oppresseurs, la satire des sots, le respect pour la vérité, le zèle de la tolérance, le dogme de la perfectibilité, le désir constant d'améliorer l'espèce humaine, de simplifier la législation, de contribuer au bonheur des grandes sociétés politiques, d'établir entre elles des liens de paix et de concorde, et d'extirper les grands fléaux dont elles furent jusqu'à ce jour les instrumens ou les victimes, le lecteur se révoltera contre les préventions qu'on aura voulu lui donner; il méprisera les hommes qui se servaient de leur prépondérance morale pour égarer son jugement; et il érigera des autels à cette philosophie qu'on lui aura injustement dépeinte comme l'ennemie des éternels principes sur lesquels reposent le bonheur des nations et la stabilité des empires.

Si l'authenticité des lettres que nous donne le libraire Mongie n'était pas incontestablement prouvée par les originaux qui sont restés dans ses mains, et qu'il met à la disposition de tous les incrédules qui voudraient s'en assurer, il serait impossible de méconnaître Voltaire dans chacune des pièces de ce recueil. Sa grace piquante, sa fine plaisanterie, son entraînante facilité, la pureté de son goût, l'assaisonnement de sa raison, la vivacité de son esprit, toutes les qualités qu'on distingue dans sa correspondance, se retrouvent dans celle-ci. Quel autre que Voltaire aurait écrit la lettre suivante, datée de Lausanne, le 5 novembre 1758?

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimères
    Qui m'ont pu séduire autrefois;
Les faveurs du public et les faveurs des rois
    Aujourd'hui ne me touchent guères.

Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à mon âme éblouie,
Je jouis du présent, j'achève en paix ma vie
    Dans le sein de la liberté,

Je l'adorai toujours et lui fus infidèle,
J'ai bien réparé mon erreur :
Je ne connais le vrai bonheur,
Que du jour où je vis pour elle.

» Mon bonheur serait encore plus grand, mon cher Dupont, si vous pouviez le partager. Libre dans ma retraite auprès de Genève, libre auprès de Lausanne, sans rois, sans intendant, sans jésuites, n'ayant d'autres devoirs que mes volontés, ne voyant que des souverains qui vont à pied, et qui viennent dîner chez moi ; aussi agréablement logé qu'on puisse l'être, tenant avec ma nièce une fort bonne maison, sans aucun embarras, il ne me manque que vous. Nos spectacles de Lausanne ne commenceront qu'en janvier. C'est malheureusement le temps où vous plaidez :

Et pro sollicitis non tantus reis,
Et centum puer artium.

» C'est grand dommage que vous soyez à Colmar. Une femme, des enfans et des plaideurs vous arrêtent dans votre Haute-Alsace. Vous seriez bien content de la vie de Lausane et des agrémens de ma petite terre des Délices ; mais votre destinée vous retient où vous êtes. Quand je vous dis que j'ai renoncé aux rois, cela ne m'empêche pas de recevoir souvent des lettres du roi de Prusse. Je suis occupé depuis trois mois à le consoler ; c'est une belle et douce vengeance. Il avoue que je suis plus heureux que lui, et cela me suffit, etc. »

La correspondance générale ne renfermait aucune lettre adressée à ce M. Dupont, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur des *Ephémérides du Citoyen*, l'un des coryphées de la secte des économistes, et à qui Voltaire a écrit une douzaine de lettres sur le système de ces messieurs. Celui-ci est un avocat de Colmar, avec lequel il eut l'occasion de

se lier, lorsque fuyant de Berlin et repoussé de Paris, se trouvant, comme il le disait fort plaisamment, entre deux rois le cul à terre, il se réfugia dans cette ville de l'Alsace. On y brûlait alors, par ordre des jésuites, tous les exemplaires de Bayle, et le séjour pouvait en être dangereux pour un philosophe dont le septicisme plus actif et plus étendu pouvait porter plus d'ombrage aux dignes compagnons de Malagrida. C'est là qu'il composa les Annales de l'Empire, le troisième volume de l'Essai sur les mœurs des nations et l'Orphelin de la Chine, malgré la goutte, les rhumes et autres infirmités dont il ne cessait de se plaindre. M. Dupont lui avait envoyé quelques vers à Strasbourg, et lui avait offert ses services pour arranger ses affaires avec les administrateurs des domaines du duc de Wirtemberg; Voltaire fit l'éloge des vers, le remercia de ses offres obligeantes; et, dès son arrivée à Colmar, il s'empressa d'accueillir un homme dont la liaison lui devenait nécessaire. L'érudition de ce jurisconsulte lui servit à éclaircir cinq à six points historiques. « Il est bien cruel de manquer de livres, lui écrivait-il un jour; mais vous m'en tenez lieu. Il y a une belle bibliothèque à Senonnes, lui mandait-il une autre fois, il y a des gens bien savans; mais il n'y a point de M. Dupont. Je le regretterai toujours, mais je me flatte de le revoir bientôt. » Dans une lettre adressée à la comtesse de Lutrelbourg, la seule de sa correspondance où il soit question de cet avocat, il fait l'éloge de son savoir et de son éloquence; et cette connaissance, cultivée pendant treize mois, ne pouvait qu'être suivie des relations les plus amicales après le départ de Voltaire pour les environs de Genève. Ces relations étaient d'ailleurs entretenues par les affaires que laissait après lui le créancier du duc de Wirtemberg; et l'entremise de M. Dupont lui était nécessaire pour applanir quelques difficultés. Aussi la plupart de ces nouvelles lettres sont-elles relatives à cette créance, qui troublait le repos du philosophe de Ferney. Mais au milieu

des chiffres et des commandemens, se glissent toujours quelques réflexions malignes sur les événemens ou les sottises du temps présent. « Il faut espérer, écrivait-il au moment de l'expulsion des jésuites, il faut espérer que la philosophie reprendra un peu le dessus, puisqu'elle est délivrée de ses plus grands ennemis. Je sais bien qu'elle en a encore ; mais ils sont dispersés et désunis. Rien n'était si dangereux qu'une société de fanatiques gouvernés par des fripons, et s'étendant de Rome à la Chine. Il s'est fait une furieuse révolution dans les esprits, disait-il quatre ans plus tard, les prêtres obéiront à la fin aux lois comme les chétifs seigneurs de paroisses. » Quant aux seigneurs de paroisses ils n'existent plus aujourd'hui ; mais l'obéissance des prêtres aux lois de l'état, pour être un de nos principes politiques, n'est peut-être pas généralement observée ; et, si la loi a supprimé il y a long-temps cette société de fanatiques gouvernés par des fripons, vulgairement appelée société de Jésus, il y a dans Paris trente mères de famille qui ont l'inconséquence de se vanter d'avoir mis leurs enfans chez les jésuites. Je ne prétends pas que cela soit, je dis seulement qu'on s'en vante, et ne prétends prouver ici que l'authenticité de la nouvelle Correspondance qu'on attribue à Voltaire.

Mais ce qui n'est pas de lui, ce qui n'en peut pas être, c'est cette prétendue *épître au roi de Prusse*, que l'éditeur a insérée dans ce recueil. Des vers durs, rocailleux, de rimes mal croisées, des périodes mal arrondies, des hiatus, des règles violées, du mauvais goût, du mauvais ton, des fautes de langue, voilà ce qu'on trouve dans cette épître ; et je ne sais quel manœuvre littéraire a pu l'attribuer au poëte dont toutes les poésies fugitives sont de petits chefs-d'œuvre. Jamais Voltaire aurait-il écrit, en parlant de Salomon :

L'autre, épris de mille flammes,
Mourut *dans la volupté*,
Au milieu *d'un tas de femmes* ?

Aurait-il fait des vers pareils à ceux-ci :

Vous donnez *actions meurtrières* ,
Et toujours alerte, aux champs,
Vous affrontez tous les temps. . . . . .
Par un *prompt* , *heureux* succès ,
Vos soldats , pleins de courage ,
Les défont, prennent leurs *camps* ,
A ce triste *contre-temps*.
Le Français se sauve et jure ;
Mais après cette aventure ,
Vous volez comme un éclair ,
Attaquer en Silésie ,
L'Autrichien déjà si fier ,
Qui pensait avoir *ravie* ,
Une fleur à vos états . . . . . .
Et l'*Armée* qui la garde ,
Se soumet dans sa frayeur
Au vainqueur qui la bombarde. . . . .
Nous verrons si Frédéric
A *étudié* le droit public.

Je le demande au plus mince écolier de rhétorique, est-ce là de la poésie de Voltaire ? ces syllabes muettes jetées dans un vers sans élision, ce redoublement d'épithètes sans conjonction, ces rimes qui ne sont pas même suffisantes, ces mots de trois ou quatre syllabes réduits à deux ou trois, ne seraient pas même tolérés dans une épitre du roi de Prusse ; et, c'est à Voltaire qu'on les prête ! et sur la foi de quelle autorité ? sur celle d'un secrétaire renvoyé de Ferney, qui ramasse cette rapsodie dans je ne sais quelle taverne de Strasbourg, qui entend dire à des luthériens allemands, qu'elle est de son ancien maître, et qui, après avoir écrit aussi long-temps sous la dictée de ce grand homme, n'a ni assez d'esprit, ni assez de goût pour découvrir que ces allemands le trompent, et qu'une pareille platitude n'a pu échapper à la plume brillante et facile dont il a copié les chefs-d'œuvre.

Je suis presque tenté de croire que ce Colini savait à quoi s'en tenir, qu'il a voulu donner un ridicule au philosophe dont il prétendait avoir à se plaindre, et ceux qui liront les onze lettres qu'on a recueillies de lui dans cette collection, le croiront aisément capable d'une si plate supercherie. Quelle pature pour les ennemis de Voltaire que ces onze lettres, et qu'elles sonneront délicieusement à leurs oreilles? je ne prétends point assurément que l'intérieur de Ferney fût toujours aimable, que la supériorité du vieillard ne fût pas quelquefois mêlée d'aigreur et de tyrannie, et que la charge de son secrétaire fût une condition fort agréable. Les persécutions de toute espèce auxquelles il n'a jamais cessé d'être en butte, l'immensité de ses entreprises littéraires, les tracasseries domestiques qu'il avait journellement à essuyer, n'étaient pas propres à adoucir le caractère naturellement irritable du seigneur de Ferney; mais les hommes les plus disposés à lui trouver des torts et des ridicules, ne liront point sans une sorte et de mépris et d'indignation, plusieurs passages de ces lettres où Colini exhale avec amertume les chagrins que sa condition lui faisait éprouver.

« Je voudrais bien pouvoir dire ici quelque chose qui pût vous amuser, écrit ce secrétaire, mais quoi? qu'on a battu des mains à Lyon, quand M. de Voltaire a paru à la Comédie? qu'on l'a apostrophé aux séances des Académies, en l'appelant homme illustre? qu'on lui a gardé les portes de Genève une demi-heure pour le laisser entrer? Vous ne vous souciez guère de tout ça, ni moi non plus. » Dans une autre lettre, il révèle deux erreurs qu'il a découvertes dans l'*Histoire universelle*, et se vante d'avoir laissé passer les *deux bévues*, en les écrivant sous la dictée de l'historien, pour avoir le malin plaisir de le voir critiquer. Ailleurs, il tourne en ridicule sa manière de vivre; il appuie sur l'avarice d'un homme qui fut le bienfaiteur si généreux des Calas, des Sirven, et de plusieurs hommes de lettres dont il soulageait les besoins; plus tard, c'est à la prodigalité qu'il

s'attaque : il parle avec aigreur des acquisitions que Voltaire fait sur les bords du Léman, du nouveau train de vie qu'il y mène, du nombre de ses chevaux, de ses laquais, des personnes qu'il nourrit, et il ajoute avec une lâcheté, dont sa mémoire doit être flétrie, que cela est plus honnête et décent que lorsque, dans un grand malheur, M. Dupont *voulut bien par compassion lui offrir sa bourse.*

Je n'ai pas besoin de faire sentir l'inconvenance de cette dernière expression, et j'avoue que le recueil destiné à être joint à la correspondance de Voltaire, ne devait être souillé ni par l'épître, dont j'ai recusé l'authenticité, ni par les onze lettres de ce Colini; mais ces mêmes lettres renferment des détails qui ne sont point sans intérêt. Quoique les actions du philosophe y fussent travesties par la malignité du secrétaire, on y démêle aisément la vérité à travers le fatras d'injures qui l'enveloppe; et comme, à tout prendre, ces platitudes ne forment que la septième partie du volume, elles ne peuvent nuire aux intérêts de l'éditeur, peut-être même serviront-elles à lui procurer un débit plus sûr et plus rapide. Les partisans du poëte philosophe seront enchantés de recueillir ce qu'il leur manquait encore des œuvres de cet Hercule littéraire: ses ennemis ne le seront pas moins de trouver une nouvelle occasion de le dénigrer, et plus d'un feuilleton s'enrichira des phrases acerbes de Colini. Mais qu'est-ce qu'elles prouvent? que nous fait le vieillard malingre, jaloux, quinteux et bizarre dont Colini nous a retracé les caprices? quand ce vieillard eût existé, serait-ce là Voltaire pour nous? Il est dans *Mérope*, dans *Brutus*, dans cinq ou six chefs-d'œuvre tragiques, dans deux poëmes lyriques, dans l'*Essai sur les mœurs*, dans l'*Histoire de Charles* XII. dans une foule d'autres compositions qui feraient la réputation de dix auteurs, dans une immensité de services rendus à l'humanité, à la raison, à la politique, à la morale, à la religion peut-être, car c'est l'honorer, c'est l'épurer, c'est la rendre plus respectable

que de faire la guerre à l'intolérance, à la superstition et au fanatisme, et ce Voltaire-là sera l'homme de tous les siècles, et l'écrivain le plus étonnant dont la France et l'espèce humaine ayent droit de s'énorgueillir.

VIENNET.

REVUE *de plusieurs ouvrages nouveaux.*

Non loin des bords fertiles que la Loire embellit, s'élève le château de François Ier, Chambord, dont le nom poétique convient aux nobles souvenirs laissés par le rival de Charles V d'Autriche et par le vainqueur de Fontenoi. Une rivière d'un cours paisible traverse ce domaine devenu silencieux. Cheminant et rêvant le long de ce canal, un jeune voyageur plein de raison et de goût, mais un peu disposé à l'enthousiasme, examinait, refléchis, dans les eaux, les vieux balustres et les tourelles de Chambord. Il s'était muni de quelques brochures pour dissiper, ou peut-être pour varier l'ennui du voyage. Il commença par les quarante strophes de M. Chambelland (1); il les acheva parce qu'il devait passer dans la solitude cette journée toute entière; mais il fut un peu surpris quand il vit sur le titre qu'elles formaient une ode. En faveur du sujet, il avait bien voulu courir jusqu'au Nil pour *explorer* la poussière des Pharaons; mais il se refroidit beaucoup lorsqu'il lut, en lignes rimées, qu'on allait *loger* le jeune prince, que François lui donnerait une leçon *par son modèle*, et qu'une ombre, le *prenant de sa nourrice*, deviendrait son second gouverneur.

Du vers de M. Chambelland au petit traité de la chevalerie

---

(1) *Chambord, ou les arts sauvés par la naissance du duc de Bordeaux*, ode, etc.; par C. A. Chambelland. Paris 1820; chez Pichard, quai Conti, n° 5.

française (1) la transition parut naturelle. C'est dans la galerie même de Chambord, de ce monument des derniers temps chevaleresques, que furent lues jusqu'au bout, et cette fois sans surprise, quelques mots des rapides dissertations de Mme Tastu, sur les servans d'amour, sur l'hospitalité, sur la fraternité d'armes, ainsi que les notices historiques de Roland, de Duguesclin, de Bayard, de la Trémouille et de Gaston de Foix. Heureusement les pièces de vers qui font partie de ce joli volume ne sont pas des odes. Il est difficile d'en faire dans notre langue, et celles de Voltaire ne jouissent que d'une estime contestée, mais on revient deux fois à des morceaux agréables, écrits sans prétention, et l'on peut redire avec Jeanne d'Arc :

Flambeau des nuits, tu répands ta lumière ;
Un doux sommeil règne au camp des Français ;
Le vent du soir, agitant ma bannière,
De cette nuit, seul interrompt la paix.
. . . .
Brise des nuits, à mon berceau champêtre,
Vas-tu porter mes soupirs et mes vœux ?
Vas-tu gémir sous l'ombrage du hêtre
Qui m'abritait en des jours plus heureux ?

Deux brochures se présentent ensuite (2), l'une est un

(1) *La Chevalerie Française;* par Mme Amable Tastu, née Voïard ; in-18, orné de gravures ; 1821, chez A. Tardieu, rue du Battoir, n° 12.

(2) *Les Mânes de Malesherbes* ; discours en vers sur les innocens condamnés à mort, etc. ; suivi d'esquisses morales et politiques, tirées d'un manuscrit de Malesherbes, et mises en vers par un de ses anciens compagnons d'infortune. — Paris, 1821, chez Madame Ve Cussac, rue Montmartre, n° 30 ; prix 1 fr. 25 c.

Des Incendies, des Inondations, etc. ; par M. Gouget-Deslandes ; Paris, 1821 ; chez Delaunay, Palais-Royal ; prix 1 fr. 25 c.

recueil moral de vers satyriques, dirigés contre les sycophantes, les tyrans, les traîtres, contre le *bonheur de soi-même*, et particulièrement contre le peuple avide qui *dévore de ses yeux un échafaud*. La seconde écrite dans des intentions aussi louables, sera beaucoup plus utile; elle fournit, en simple prose, des renseignemens sur les fléaux qui ont affligé depuis peu un certain nombre de départemens, pour lesquels l'auteur sollicite des secours. Il aurait pu prendre pour épigraphe ce passage qu'il cite, et qui est de Job : *Non est super terram potestas quœ comparetur ei, qui factus est ut nullum timeret*. C'est la sécurité de tous qui fait aimer la patrie ; ou plutôt, sans cette confiance, l'on serait dans son propre pays habitant, et non pas citoyen.

Dans le *Discours sur le duel* (1), on cherche les moyens propres à effacer des mœurs françaises ce reste de leur barbarie primitive, et on examine les causes de l'impuissance de nos lois à cet égard. Les moyens essentiellement repressifs seraient insuffisans, selon l'auteur; il faut, dit-il, donner ses principaux soins à former une raison publique qui fasse un objet d'horreur de ce que le préjugé présentait comme un titre de gloire. Rien de plus juste, sans doute, mais la difficulté consiste à changer ainsi l'opinion, et cette difficulté est très-grande parmi nous, puisque nos lumières ne l'ont pas encore surmontée. Je sais que J. J. disait, en traitant cette même question, que les Grecs et les Romains ont été plus éclairés que nous, mais ce fut de sa part une inadvertance. Il est entièrement conforme au mouvement des choses humaines que nos connaissances se trouvent plus exactes et plus étendues que celles des Grecs et des Romains ; et, de plus, elles ne sont pas en Allemagne, en France, en Angleterre, comme elles l'étaient dans la ville

(1) Par J. L. Crivelli, avocat à la Cour royale de Nismes, etc. — Paris, 1820 ; chez Bayoux, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4.

conquérante, ou même dans celle de Minerve, le partage d'un petit nombre d'hommes. Ce serait s'abuser que de se promettre à l'égard du duel une réforme entière, le temps est encore éloigné sans doute, mais il faut savoir gré à M. Crivelli des sages moyens qu'il propose. Peut-être serait-il impossible d'en trouver de plus décisifs. On ne peut exiger de lui, ainsi que de Bentham qu'il cite, que de l'équité dans les châtimens projetés, et sur-tout des efforts pour rendre plus rares à l'avenir les combats singuliers, et pour détourner insensiblement les générations naissantes de cette faiblesse qui, de nos jours, est plutôt une fatale habitude qu'un préjugé opiniâtre. Si M. Crivelli parvient du moins, comme il le désire, à faire abandonner la manie de l'escrime, il aura des droits réels à la reconnaissance de la postérité.

Notre jeune voyageur pensait avoir presque épuisé les écrits nouveaux qu'il s'était promis de parcourir avant de monter dans sa chaise de poste, et de s'y endormir pour douze heures. Mais il ouvrit une brochure de près de trois feuilles, et il vit les noms de Raynal et de M. Jay. Alors il s'assit dans le lieu le plus retiré, auprès d'un sumac, et là il se crut dans les vallées du Rouergue, où naquit l'auteur de l'Histoire du commerce dans les deux Indes. Après un hommage à la mémoire d'Eliza Draper, il se mit à lire avec une grande attention ; il se forma l'idée la plus juste des principaux ouvrages et du caractère d'un des plus célèbres contemporains de Voltaire, de Rousseau et de Montesquieu. *Ce Précis historique sur la vie et les ouvrages de l'abbé Raynal* (1), sert d'introduction à la nouvelle édition de l'*Histoire philosophique* Ce n'est pas seulement une notice écrite avec autant d'impartialité que d'élégance, un morceau biographique sur l'éloquent écrivain qui sut

(1) Il se vend aussi séparément, chez A. Coste, rue de Beaune, nº 2.

effacer l'espèce de honte attachée jusqu'alors à la profession de négociant, et qui s'éleva le premier en faveur des noirs, contre le brigandage impie des nations soumises à la loi de charité. C'est aussi un tableau très-remarquable de la disposition générale des esprits durant cette longue paix, si rare en Occident, qui précéda la révolution : cette époque ne fut pas sans gloire pour la France; elle obtenait par les lettres un ascendant qu'on voudrait contester aujourd'hui dans des vues politiques, mais qui lui est acquis sans retour. Raynal avait trente-cinq ans lorsqu'il résolut de quitter la compagnie de Jésus. Ce qu'il fit à son entrée dans le monde, détermina les opinions et les travaux du reste de sa vie. L'influence de la littérature philosophique commençait à s'étendre, comme le fait observer M. Jay, et plusieurs causes avaient affaibli le pouvoir des croyances religieuses. « Ce » fut alors que la morale flottante et sans appui, se réfugia » dans la philosophie... Raynal poursuivi par le parlement, » et chargé des anathèmes de la Sorbonne, voyagea comme » les anciens philosophes, et alla comme eux à la décou- » verte de la vérité. Ses entretiens avec Frédéric ont été » pour lui une source de lumières et d'instruction. De son » côté Frédéric, qui avait peu de respect pour les décisions » de la Sorbonne et du parlement, admirait la variété des » connaissances, la profondeur des vues, la vivacité d'es- » prit que le philosophe français déployait dans la conver- » sation.» Raynal fut toujours fidèle aux principes qu'il avait adoptés; dans la vieillesse même il avait une force d'esprit qui tenait à la droiture de son caractère. Cette franchise se trouve pleinement confirmée par une anecdote que M. Jay garantit, et qui est relative à l'injustice dont fut victime le célèbre défenseur de Pondichéry, le malheureux comte de Lally.

Dans un pays où l'on a dit que tout en ce monde, finissait par des chansons, il doit être permis, en quittant l'auteur le plus distingué de dire un mot d'un *vilain*, ou

même d'une vivandière, pourvu que les couplets où on chante ces modestes héros soient de M. Béranger. Huit chansons, toutes du même maître, terminent un petit recueil, (1) sorte d'almanach annoncé comme très-libéral, mais non sans *mesure*, et qui, au milieu des listes, des tarifs, ou des documens statistiques, contient un morceau de Franklin sur l'art, souvent négligé, dit-on, de payer ses dettes, et qui plus est de les payer commodément.

S......

CORRESPONDANCE.

— Nous recevons à l'instant la lettre suivante :

MM. Les rédacteurs de la *Minerve littéraire* sont priés de vouloir bien insérer la note suivante dans leur estimable recueil.

On lit dans la *Gazette de France*, du 12 février, l'article suivant :

« L'auteur de la *Métromanie* a laissé un neveu portant son nom, qui se trouve réduit à un tel état de dénûment, qu'il n'a pas de quoi se faire recevoir à l'hospice des Incurables. On doit réclamer en sa faveur l'intérêt des souscripteurs de la Comédie française, et on ne doute pas que ce ne soit avec succès ».

Voici une autre version. « Un descendant de Piron, qui..... n'a d'autres richesses que le nom de son aïeul, se trouve réduit à un tel état d'indigence, qu'il manque même des avances nécessaires pour se faire recevoir à l'hospice des Incurables. Nous souhaitons de n'avoir pas à dire qu'en

(1) *Étrennes constitutionnelles, ou Almanach de la Charte*; in-18. A Paris, chez Corréard, galeries de bois, au Palais-Royal, et chez Brissot Thivars, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 22.

présentant une requête au Théâtre français, ce malheureux a été repoussé. (*Courrier des spectacles.*)

Nous demandons la permission de proposer, contre la teneur de l'un et l'autre de ces articles, nos scrupules; ils reposent sur des faits jusqu'ici hors de doute, dont nous avons sous la main des preuves incontestables, et avec lesquelles ne peut guère s'accorder l'existence ou d'un neveu, ou d'un petit fils de l'auteur de la *Métromanie*.

Il est de notoriété, à Dijon, parmi les lettrés dont cette ville abonde, qu'Aimé Piron, qui y naquit, le 1er novembre 1640, qui y était connu par ses poésies en patois Bourguignon, et qui comptait parmi ses amis, Santeuil et la Monnoye; il est de notoriété, disons-nous, qu'Aimé Piron, mort le 9 décembre 1727, n'a laissé que trois fils, savoir : Alexis, l'auteur de la *Métromanie*, Jean-Baptiste, apothicaire, et Aimé, oratorien.

Jean-Baptiste, eut pour fils, Bernard né à Dijon, le 26 décembre 1718, connu par sa facilité à manier l'épigramme; Bernard se maria en 1774, et mourut sans postérité dans sa patrie le 9 mai 1812. « En lui, dit M. Girault, » (*Essais sur Dijon* page 498), s'éteignirent, et le nom et » les talens poétiques des Piron. »

Nous n'aurions pas besoin d'après cela, de dire qu'Aimé l'oratorien n'a point laissé de postérité, quand il n'aurait pas vécu dans un temps où le célibat des prêtres n'avait encore reçu aucune atteinte.

En voilà sans doute assez pour établir qu'il est difficile qu'il existe, comme le dit la *Gazette de France*, un neveu d'Alexis l'auteur de la *Métromanie*, et porteur de son nom.

Mais cela ne prouve rien contre l'existence d'un descendant de Piron (Alexis), qui n'aurait d'autre richesse (ainsi que l'a dit le *Courrier des Spectacles*), que le nom de son ayeul, etc.

Pour fixer là dessus les idées du public, il suffit de dire

qu'Alexis Piron avait épousé vers 1741, Marie-Thérèse Quenaudon, âgée de 53 ans ; qu'à cet âge elle ne pouvait guère lui donner d'enfans ; qu'elle est morte en 1751 ; que son mari lui a survécu jusqu'en 1773, n'a point formé d'autres liens, et a laissé par testament le peu qu'il possédait, à une nièce de sa femme, en reconnaissance des soins qu'elle avait donnés à sa tante, pendant la dernière année de sa vie, et qu'il en avait lui-même constamment reçu depuis son veuvage.

Quelles meilleures preuves pourrions-nous administrer du fait que l'auteur de la *Métromanie* n'a point laissé d'enfans, et que par conséquent il est peu croyable que quelqu'un puisse se dire son petit-fils ?

Ajoutons que tous les faits, dans le détail desquels nous avons cru devoir entrer, dans l'intérêt de la vérité, et pour prévenir l'erreur à laquelle les sociétaires du Théâtre-Français pourraient être induits, nous les garantissons ; nous puiserions, au besoin, nos preuves dans des actes authentiques et dans les biographies ; nous les puiserions surtout dans des lettres autographes d'Alexis Piron à sa mère, et à Jean-Baptiste son frère, depuis le 10 décembre 1727, jusqu'au 5 avril 1761, que nous avons sous les yeux. Nous avons déjà publié quinze de ces lettres ; ce sont celles qui nous ont paru offrir le plus d'intérêt, mais, disséminées dans des feuilles périodiques, elles sont peu connues et difficiles à rassembler, nous nous proposons d'en faire jouir le public en les réunissant dans un petit volume que nous mettrons incessamment sous presse.

En attendant, concluons que, jusqu'à ce que la personne qui fonde des espérances sur l'intérêt que devrait inspirer un neveu ou un petit-fils de l'auteur de la *Métromanie*, tombé dans une extrême indigence, ait pu justifier d'une manière certaine de sa filiation, il est permis d'en douter.

Sans doute elle avait justifié la sienne, cette petite-nièce

de Racine qui, il y a quelques années, intéressa à son sort, sinon la Comédie française, au moins quelques gens de lettres; nous ne pensons pas qu'il lui ait suffi de se présenter comme héritière de cet illustre nom, pour être crue sur parole. C. N. AMANTON.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc.

« *A geographical, statistical and historical description » of Hindostan and the adjacent countris by Walter » Hamilton Esq.* (Description géographique, statistique et historique de l'Indostan et des pays voisins, par Walter Hamilton, écuyer). Londres, Murray, 1820; 2 vol. in-4°, avec des cartes. Prix 4 guinées et demie. (117 fr.)

Cet ouvrage est d'un très-grand intérêt, non-seulement pour le pays célèbre dont il rend compte, mais aussi par les détails complets et exacts qui l'élèvent au-dessus de tous les livres qui ont été publiés jusqu'ici sur les Indes orientales. L'auteur doit avoir pris beaucoup de peine pour retirer tous les matériaux que ses devanciers avaient négligés ou ignorés. Il a trouvé le moyen (probablement sous la protection de la Compagnie) de se procurer tous les livres les plus renommés; c'est une collection très-précieuse pour le fond, et très-considérable pour la quantité des volumes dont elle se compose. Il a eu aussi la permission de pouvoir examiner les manuscrits de la Compagnie à Londres (*India Board*), et même de lire les rapports de chaque présidence, qui sont envoyés en Angleterre régulièrement tous les six mois. Ces rapports contiennent les détails de tout ce qui concerne les relations politiques avec les rajahs voisins, les finances, le commerce et la justice. En un mot, toutes

les archives de l'*India House* (département des Indes orientales) ont été mises à la disposition de notre auteur, de manière que rien ne lui a été caché, pas même les communications confidentielles et amicales. Les sources auxquelles il a puisé, sont un sûr garant du mérite de l'ouvrage, et les nouveaux aperçus qu'il a donnés, obligeront les géographes et les auteurs de statistiques à rectifier un grand nombre d'erreurs involontaires. Ses cartes sont d'une très-grande exactitude.

Les *Revues anglaises* font aussi beaucoup de cas d'un autre ouvrage antérieur à celui-ci : *Histoire de l'Archipel des Indes*, par Crawfurd; Edimbourg, 3 vol. in-8°.

— La *Gazette de Calcutta* contient les remarques suivantes, faites par un M. Trant sur une nouvelle secte établie aux Indes orientales sous la dénomination de *Saadhs* ou *Sandhs* :

« L'année 1806, ayant été invité par les supérieurs, j'ai assisté à une assemblée générale d'une nouvelle secte religieuse dans la ville de Fuwekhabad. La réunion eut lieu dans la cour d'une grande maison, on y voyait beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfans. Nous fûmes reçus avec tous les égards, et l'on nous fit asseoir devant la porte de la maison. Aussitôt que la cour fut remplie de monde, on commença la cérémonie religieuse qui se réduisit à un hymne chanté en chœur. Quant à l'origine de la secte, voici ce que me dit le premier prêtre, qui s'appelle Bhuwance Dos : « L'année qui répond à l'an 1643 de l'ère chrétienne, un homme nommée *Beerhan* de Beerghasur dans la province de Delhy vit paraître devant lui *Ooda Dos* qui lui apprit les principes de la religion professée actuellement par sa secte, et lui donna au même instant les signes sous lesquels il allait reparaître, savoir : que toutes ses prédictions seraient accomplies, que son corps ne donnerait point d'ombre, qu'il lui dirait ce qu'il pense; qu'il planerait entre le ciel et la terre, et qu'il ressusciterait les morts. « Ce prêtre

m'a donné un exemplaire de leur Pother ou du code religieux des Saadhs écrit en une espèce de vers et dans le dixième des dialectes Indous. Ces sectaires rejettent et abhorrent toute espèce d'idolâtrie, et le Gange n'est pas plus vénéré par eux qu'il ne l'est par les chrétiens, cependant leurs prosélytes sont pour la plupart Indous. Ces sectaires désignent la divinité sous le nom de *Sutgur*, et saadh signifie serviteur de dieu ; ce sont des Déistes purs et leur culte est simple comme je viens de le dire. Les ornemens et les couleurs vives sont bannies de leurs vêtemens qui sont toujours blancs. Ils ne se courbent devant personne, et ils ne prêtent jamais serment devant les juges, à l'instar des quakers auxquels ils ressemblent sous plusieurs rapports. Ils s'abstiennent du tabac, de l'opium, du vin et de tout ce qui tient au luxe. Ils n'osent attaquer ni les hommes, ni les animaux, mais il leur est permis de se défendre. L'activité leur est recommandée très-particulièrement ; ils ont beaucoup de soin de leurs pauvres, auxquels il est défendu d'accepter l'aumône de la main d'un étranger ; la transgression de cette loi est regardé comme une souillure et entraîne l'expulsion de la secte. Il est également défendu de faire l'aumône de manière à se faire remarquer. Toute pompe est bannie du culte, et la prière en secret est très-recommandée ainsi que le silence.

« Ces sectaires sont établis principalement à Delhi, à Agra, à Jypon et à Ferrukhabad ; mais il y en a aussi dans d'autres pays. On tient tous les ans une grande assemblée dans l'une de ses villes, afin d'y délibérer sur les affaires de la secte. Les saadhs s'occupent principalement de commerce, et ils ont la réputation de braves gens.

« *Bhuwance Dos* ayant exprimé un grand désir de connaître les principes de la religion chrétienne, je lui ai donné plusieurs exemplaires du Nouveau-Testament en langue persane et indienne. Il m'a dit, peu de temps après, qu'il avait lu mon livre, qu'il l'avait trouvé excellent, et qu'il en

avait fait part à quelques-uns de ces co-religionnaires. Ces hommes m'ont paru très-intéressans, et je suis d'avis qu'un missionnaire instruit et habile n'aurait pas grande peine à les rallier au christianisme. »

— D'après un journal de Calcutta du 19 mai 1820, le rajah Rana Selim-Sing a obtenu du marquis de Hastings, gouverneur-général des Indes orientales, la permission de faire construire un pont qui portera le nom de *Hastings-Bridge* (pont de Hastings) sur une rivière appelée Borkundie. Ce pont servira d'abord à entretenir les communications entre Calcuta et les pays de l'est, lesquelles dans la saison des pluies se trouvent interrompues pendant plusieurs jours. Il pourra aussi être regardé comme un monument historique, puisque tous les frais seront payées avec le butin fait sur les *Pindaris* en 1817; il perpétuera le souvenir de l'extirpation de cette tribu connue par son audace et son brigandage. Les deux piliers boutans seront à 700 pieds anglais de distance l'un de l'autre, de manière qu'entre les deux bords de la rivière le pont aura 700 pieds de long, et sera soutenu par 17 arcs voûtés en demi-cercle. La hauteur sera de 35 pieds, et la largeur de 24 entre les deux parapets. Il doit être fini en 1822. Il y aura peut-être quelqu'inexactitude dans les proportions, mais il n'en sera pas moins solide et majestueux.

— Le général Bolivar a fondé dans l'ancien couvent des capucins de Bogota (Nouvelle-Grenade), une école pour les orphelins des malheureuses victimes de la révolution, pour les pauvres et pour les enfans trouvés. Tous les frais sont à la charge de la nouvelle république. On y enseigne la religion, la langue espagnole, la morale, la logique, l'arithmétique, les mathématiques, la philosophie pratique, le dessin, l'histoire, la géographie et la topographie. Le fonds actuel se compose de 80,000 francs légués par le feu D. Y. Y. Gutierrez et des biens du couvent abandonné par

les moines qui ont pris la fuite. Le reste est à la charge du trésor public.

— Les sciences se propagent à mesure que l'influence du Koran diminue dans certaines provinces de l'empire Ottoman. A Jassy, le hospodar et le métropolite rivalisent de zèle pour protéger l'enseignement mutuel qui fait aussi des progrès dans les contrées voisines. Le professeur Ceobulen qui est à la tête de l'établissement, a déjà formé plusieurs instituteurs qui sont partis pour se rendre à Athènes, à Sparte, à Smyrne, à Chio, et d'autres qui se proposent d'aller dans la Crimée. On a déjà imprimé les tableaux nécessaires en langue grecque, et ils ont été aussi traduites en langue moldave.

— L'Empereur de la Chine voulant arrêter, dans son empire, les progrès du christianisme, a rendu dernièrement un édit par lequel les prêtres européens, et même les prêtres chrétiens chinois, sont emprisonnés et mis à mort aussitôt qu'ils sont découverts. Les autres chrétiens qui ne veulent pas abandonner leur nouvelle religion, sont soumis à des tourmens horribles et ensuite exilés en Tartarie. Il y a maintenant dans la seule province de Sutchuen plus de deux cents chrétiens qui attendent le moment de leur exil. Le nombre des missionnaires décroît chaque jour, il n'en existe dans ce moment que dix dans tout l'empire, parmi lesquels cinq sont à Pekin, et ne peuvent avoir de communication avec les habitans qu'en secret. Pour s'introduire dans le pays, ils sont obligés de gagner les courriers qui font le voyage de Macao à Pekin, mais si la chose est découverte, le courrier et le missionnaire sont tous deux mis à mort. Malgré ces mesures odieuses; la religion catholique se répand de jour en jour en Chine, et la seule province de Sutchuen qui, il y a cinquante ans, ne comptait que cinq à six mille chrétiens, en renferme aujourd'hui plus de soixante mille.

— Le roi de Mascate, dont les états sont situés sur la côte

de l'Arabie heureuse, a adressé récemment une lettre amicale au gouverneur de l'île Bourbon, ainsi terminée :

« Que le Très-Haut daigne te conserver, que sa protection te préserve des pièges des pervers, des périls de la nuit et de ceux du jour, tandis que les fleurs s'épanouiront au souffle des zéphirs. »

— Dans un ouvrage fort intéressant, M. Gœthe rapporte, qu'à Rome, les artistes qui exécutent les mosaïques si renommés dans toute l'Europe, emploient quinze mille couleurs variées, et que chacune d'elles est subdivisée en cinquante nuances, décroissant graduellement depuis la plus foncée jusqu'à la plus claire. Ce qui fait en tout sept cent cinquante mille teintes assez différentes les unes des autres, pour qu'on puisse les distinguer avec facilité. Malgré cette énorme quantité de couleurs, l'artiste est souvent embarrassé pour imiter la dégradation des ombres.

— La littérature et les arts font chaque jour de nouveaux progrès en Russie. Déjà on compte à Saint-Pétersbourg trois théâtres, sur lesquels on représente les ouvrages dramatiques les plus célèbres de l'Europe. M. le prince Tufiakin, auquel l'Empereur en a, depuis long-temps, confié la direction, les a élevés à un haut degré de perfection. Celui destiné à la représentation des pièces russes, a éprouvé beaucoup d'améliorations, et peut aujourd'hui rivaliser avec les meilleurs théâtres de l'Europe. Son répertoire est formé de pièces russes composées par d'excellens auteurs, et de la traduction des chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Voltaire, et de quelques pièces allemandes ou anglaises. Les représentations en sont généralement assez suivies, mais les pièces françaises y obtiennent sur-tout beaucoup de succès. Rien ne surpasse le luxe des décorations, la richesse des costumes, et la perfection de l'orchestre. D'après les sollicitations du prince Tufiakin, le théâtre français qui avait été fermé pendant près de huit ans a été rouvert : il donne

huit représentations par mois, et partage, avec le théâtre russe, l'honneur de jouer une fois par semaine devant la Cour. Le théâtre allemand représente des tragédies, des comédies et des opéras.

— M. Hellfarth, imprimeur à Erfurth, vient d'inventer une presse avec laquelle on peut mettre en formes huit feuilles à la fois. Cette invention utile pour l'imprimerie en général, en ce qu'elle doit diminuer beaucoup la main d'œuvre, l'est sur-tout pour l'impression des journaux qui doivent être tirés à un grand nombre d'exemplaires en quelques heures seulement. Cette machine, que l'on peut construire de toute grandeur, fournit en douze heures sept mille copies, ce qui fait, pour les huit feuilles cinquante-six mille exemplaires, imprimés des deux côtés. Un cheval met facilement la machine en mouvement ; trois hommes suffisent pour placer le papier sur le chassis et l'en ôter. Les formes imprimées se déplacent d'elles-mêmes, et les autres se replacent sans qu'on soit obligé d'arrêter la machine ; sa construction, aussi simple que solide, est sujette à peu de réparations.

ANNONCES.

Journal spécial des justices de paix; contenant sur cette partie de la jurisprudence, les arrêts de la Cour de cassation, l'analyse de divers ouvrages, des notices nécrologiques, etc.

L'éditeur, M. Julhe de Foulan, membre de l'Académie des Arcades et ancien Président du tribunal de première instance de Moulins, paraît s'être proposé sur-tout un objet d'utilité publique ; il s'honorera, dit-il, de consacrer ses soins aux intérêts d'une institution bienfaisante, de cette justice de conciliation, qui souvent ramène à l'équité, sans sentences, comme sans dépenses, sans présenter l'inconvénient inséparable jusqu'ici des formalités d'une justice plus rigoureuse.

Le 15 de chaque mois, paraîtra un cahier de deux feuilles, formant chaque année un volume in-8°, du prix de 10 fr. On s'abonne pour un semestre, ou pour une année, chez l'éditeur, rue des Vieilles-Etuves-St.-Honoré, n° 5, à Paris.

— *Grégoriana;* par Cousin d'Avalon, 1 vol: in-18, chez Plancher libraire, rue Baillet, n° 10. prix, 1 fr. 50.

— *Le Député*, aventure récente ; 2 vol. in-12, par Scipion M. ; chez Plancher libraire, rue Baillet, n° 10 ; prix 5 fr.

— *Bases d'une véritable Banque territoriale ;* suivies d'observations sur la caisse hypothécaire, de la loi sur le taux de l'intérêt de l'argent et des motifs de cette loi, ou extrait d'un Mémoire inédit sur les finances ; par M. Aug. Lambert, membre et correspondant de plusieurs académies. Brochure in-8°. ; prix, 1 fr. 25 c. pour Paris, et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez J. Brianchon, libraire, rue de la Harpe, n°. 30.

— *Histoire de l'Administration des secours publics*, ou *Analyse historique de la législation des secours publics*, comprenant aussi des détails sur le régime intérieur des maisons de charité, des hôpitaux et hospices, tant de Paris que des autres villes, et sur les établissemens philantropiques de toute nature, enfin, l'exposé des mesures prises pour réprimer et prévenir la mendicité et tout ce qui est relatif au meilleur mode d'administration *civile*, *financière* et *personnelle* des divers établissemens créés en faveur des pauvres. Par M. le baron Dupin, Conseiller-maître à la Cour des comptes ; 5 vol. in-8° : prix 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Alexis-Eymery, libraire-éditeur, rue Mazarine, n° 30 ; et Delaunay, libraire, au Palais-royal.

Dictionnaire de Musique moderne, par M. Castil-Blaze ; 2 vol. in-8°. avec gravures. Prix 12 fr. et 14 fr. 50 c. franc de port ; à Paris, au magasin de Musique de la lyre moderne, rue Vivienne.

— Pour paraître le 1er mars.

Le *Château de Kenilworth*, par sir Walter-Scott, traduit de l'anglais, par J. T. Parisot, traducteur de *Florence Macarthy* ; et orné du portrait de la reine Elisabeth, et d'un plan du Châ-

teau ; 4 vol. in-12 ; Paris, chez Corréard, libraire, au Palais-Royal, galeries de bois, n° 258 : prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. par la poste.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 11 *au samedi* 17 *février* 1821, *inclusivement.*

Température la plus élevée, 4° 5/10 (échelle de Réaumur), le 11. — *La plus basse*, 2° 2/10 au-dessous de zéro (glace), le 12. — *Température moyenne*, 0° 6/10. — Anniversaire de cette température, 2° 1/10 — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 28 pouces 2 lignes (763 millim.), répondant à 2° de beau temps, de la nouvelle graduation, et à *variable* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui de nord-ouest. — *Hauteur de la Seine*, à l'époque du 17, 1 mètre 2 cent. — Jours de pluie, aucun ; mais brouillard épais et humide et givre, pendant les 7 jours.

Du dimanche 18 *février au samedi* 24 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 4 deg. 4 dix. (échelle de Réaumur), le 21. — La plus basse, 2 dég. 8 dix au-dessous de zéro. (glace), le 25 ; température moyenne, 1 dég. 7 dix. — Anniversaire de cette température, 3 dég. 2 dix. — Pression moyenne de l'atmosphère, déterminée à l'aide du baromètre, 28 p. 2 lig. (768 millim.), répondant à 2 dég. de beau temps de la nouvelle graduation, et à variable de la graduation ordinaire. — Vent, ayant dominé celui de nord-ouest. — Hauteur des eaux de la Seine, à l'époque du samedi, 0 mètre 82 centimètres (décroissante navigable). — Jours de pluie, aucun.

Imprimerie de Mme Ve Cussac, rue Montmartre, n. 30.

LA MINERVE

LITTÉRAIRE.



L'EXCUSE.

Je hais l'amour, disait tout en colère
L'aimable Aglaure, au jeune et beau Daphnis,
Qu'elle avait vu sur la coudrette assis,
Prendre en riant deux baisers à Glycère.
Oui, je le hais, répétait la bergère.
L'ingrat, hélas! lorsque dans ma candeur,
Autant que moi je le croyais sincère,
Il ne voulait que déchirer mon cœur;
Mais à ce cœur il ne doit plus prétendre,
C'est un méchant, il faut l'abandonner.
Non, dit Daphnis d'un air soumis et tendre,
C'est un enfant, il faut lui pardonner.

Mme Victoire Babois.

L'ANCRE ET LE BATEAU.

A cent pas au-dessus de la chute bruyante,
Où le Rhin fait mugir son onde tournoyante,
Près des bords d'un joli verger,
Se balançait certain esquif léger,
Batelet étourdi, peu sage,
Et que l'ancre prudente enchaînait au rivage.

Un jour, à sa gardienne, il dit, d'un ton d'humeur,
Qu'ai-je besoin d'un conducteur ?
Ne puis-je donc, tout seul, faire un petit voyage,
Me promener, naviguer à mon gré ?
Que de fois je l'ai désiré !

Vois-tu ? le long de cette haie,
Errer parmi ces joncs, entrer dans cette baie,
Ou bien par le fleuve emporté,
Suivre ce beau courant d'eau vive ;
Que ce serait joli ! rends-moi la liberté;
Sors de la vase impure, et laissons cette rive.

Non, répliqua l'ancre avec gravité,
Tant qu'une rame protectrice,
Ne nous guidera pas sur l'eau,
Je ne sortirai point de cette anse propice.

La poltronne ! dit le bateau ;
Puis il s'agite, se démène,
Casse un lien,
Pousse, repousse, et, fait si bien
Que de l'arène,
Il soulève l'ancre et l'entraîne.
Voyez, s'écriait-il, au milieu du courant,
Comme je vole.... Ah c'est charmant !

Délicieux.... Il achevait à peine :
Emporté dans la chute, il tombe avec fracas
Et contre les rochers, se brise en mille éclats.

M. Gaudy.

LE COMBAT D'UN MUSICIEN ET D'UN ROSSIGNOL,

IMITATION DE STRADA(1).

Déjà l'astre du jour, amortissant ses feux,
Lançait sur l'univers des traits moins vigoureux,
Lorsque du Tibre altier sur les rives lointaines
Où brillèrent jadis tant d'aigles souveraines,
A l'abri d'un vieux chêne, aux feuillages épais,
Un chantre distingué vint respirer le frais,
Et charmer, aux accords de sa lyre enchantée,
Les soucis dévorans de son âme agitée.
Un rossignol l'entend ; muse aimable du lieu,
Il est du bois voisin l'ornement et le Dieu :
Du feuillage de l'arbre il forme sa retraite,
Il recueille avec soin, étudie et répète
Tous les sons qu'il reçoit du haut de son rameau.

Le chantre entend la voix de cet aimable oiseau ;
Il veut le stimuler, et plein de son délire,
Il parcourt mollement les cordes de sa lyre ;
Mais les doigts sont moins prompts sur le tendre instrument
Que le gosier léger de son rival charmant.

Bientôt le son devient plus vif et plus sonore ;
Le rossignol l'entend, et l'exécute encore,
L'art sait répondre à l'art, le gosier à la main ;
Ils s'animent : l'honneur est encore incertain.

Le chantre rend alors sa touche plus hardie,
Il mélange les tons, les croise, les varie ;

---

(1) *Célèbre Jésuite du dix-septième siècle, auteur de* l'Histoire des guerres des Pays-Bas, *et de plusieurs autres ouvrages, tant en prose qu'en vers.*

Tantôt on croit entendre un clairon belliqueux
Appeler aux combats des guerriers valeureux ;
Tantôt c'est le hautbois qui gémit et soupire.
Le rossignol s'anime, à peine s'il respire.
Il saisit promptement ces passages divers.
Et de sa faible voix fait retentir les airs :
Cette voix si docile ou s'élève, ou s'abaisse,
Ou s'enfle sans efforts, ou tombe avec vitesse,
Aux sons les plus aigus mêle des sons plus doux,
Et suit les mouvemens de l'instrument jaloux.
» Petit chantre des bois, dit le nouvel Orphée,
» Tu me surprends : te vaincre est le plus beau trophée :
» Mais si je ne le puis, je brise cette fois
Ma lyre qu'en ce jour touchent en vain mes doigts. »

Il dit, et tout-à-coup déroule avec adresse
Les magiques secrets d'un art plein de noblesse :
Ses doigts volent ; il double, il triple ses accords,
Tout entier il se livre à ses brûlans transports :
Il imite les sons de la tendre musette,
L'épouvantable bruit de l'horrible tempête,
Des murmurantes eaux le doux frémissement,
D'un métal agité le triple tintement ;
Il se surpasse, et plein d'une fierté profonde
Il s'arrête, il attend que l'oiseau lui réponde.

Quoique presqu'épuisé, l'ambitieux oiseau
A de nouveaux efforts joint un orgueil nouveau.
Il veut encor répondre aux accens de la lyre,
Mais bientôt il succombe, hélas ! sa voix expire.
Quelques timides sons qu'il forme par hazard
Prouvent qu'il est vaincu par les charmes de l'art ;
Son gosier est muet et n'a plus de souplesse,
Et trop faible surtout pour sa vive tristesse,
Il tombe sur la lyre ; elle lui sert d'appui,
Il y trouve un tombeau du moins digne de lui.

A. Lecointe.

L'AIGLE ET LE SERPENT.

Fable.

L'AIGLE.

Pourquoi donc, animal immonde,
De ton sort t'énorgueillir tant?

LE SERPENT.

C'est que, maintenant, dans le monde;
Il faut ramper pour être grand.

SALEM, OU L'ANGE DE L'AMOUR. (1)

ODE DE KLOPSTOCK.

Dans le calme d'une belle soirée, pendant que la lune montait sur l'horison, Salem, l'ange de l'amour, descendait du ciel. Je l'aperçus planant dans les nuages; des roses immortelles ceignaient sa chevelure flottante; il s'en exhalait le parfum des sacrifices qu'offrent après leur mort les âmes heureuses. Une émotion inconnue m'annonçait l'approche de cet enfant de l'innocence. Tout-à-coup une voix argentine frappe mon oreille; le séraphin me regarde avec douceur, et me dit :

« Je suis Salem, l'ange des cœurs aimans, des cœurs » qui s'aiment d'un amour plus pur que la foule des mor- » tels. C'est moi qui les prépare de loin les uns pour les au- » tres. J'éveille d'abord le sentiment dans l'âme du jeune » homme; je le remplis d'une vague inquiétude; je lui fais » verser des larmes secrètes pour celle qu'il doit aimer un » jour, qu'il ne connait pas encore. Et, pendant ce temps, la » jeune fille fleurit comme une rose céleste de la campagne

---

(1) Cette ode fut écrite par Klopstock, au commencement de son amour pour Fanny, lorsqu'il ignorait s'il était aimé.

» d'Eden ; elle voit ce jeune homme qui s'effraie de sa solitude, et qui en demande en gémissant le terme ; elle laisse sans pitié couler en abondance les larmes de la mélancolie, les larmes de son inexprimable amour ; car elle ne sent pas encore pour lui, ce qu'il ressent pour elle ; elle ne connait pas cette angoisse de son cœur, dont il s'étonne lui-même, ces mystérieux soupirs qui lui échappent à l'heure de minuit, ces prières imparfaites qui ne sont entendues que de celui qui les a créés l'un pour l'autre.

» Mais bientôt l'ordre m'est donné de Dieu. Je descends, dans les rêves sacrés, au fond du cœur de la jeune mortelle ; elle se représente, pendant son sommeil, ce jeune homme qui passe devant elle, qui, d'une voix tremblante, voudrait lui bégayer sa tendresse, et ne peut l'implorer que par sa muette douleur. Et tout-à-coup elle conçoit la grande pensée de l'amour ; et elle ne voit plus de bonheur hors lui et la vertu ; et tous ces frivoles plaisirs que cherchent ailleurs des âmes resserrées, n'excitent que son dédain.... Alors, oh! alors, sonne l'heure fortunée des premiers embrassemens! Alors commence la jeunesse énivrante de l'amour! Alors tressaillent ces âmes immortelles dans l'excès d'une joie divine! Alors contemplai-je moi-même, avec un étonnement profond, ces grands êtres que Dieu a créés, lorsqu'il a fait des âmes pour s'aimer.

» Et avec quel orgueil, avec quelle allégresse je les conduis après leur mort au séjour de l'immortelle paix, à la troupe d'élite des êtres qui doivent s'aimer à jamais dans le ciel, parce qu'ils se sont rencontrés et aimés sur la terre. »

Ah! puisque c'est toi, céleste étranger, divin Salem ; daigne, ô le plus beau des anges! m'enseigner la vertu, afin que je mérite l'amour.....

Pourquoi te détournes-tu? Pourquoi sembles-tu fuir mes regards? Salem, j'espérais que tu m'écouterais au moins,

toi, lorsqu'elle ne m'écoute pas, celle pour qui mon cœur a déjà tant soupiré; j'espérais que tu voudrais aussi, dans des songes divins, lui représenter cette tendre douleur de mon âme.....

Mais tu t'éloignes toujours,..... et, solitaire, éploré, je poursuis en vain ta trace fugitive...... CAMILLE-JORDAN.



Notice sur MARIE-STUART, *reine de France et d'Ecosse née en 1542; par M. le comte de Ségur.*

Suite et fin.

Ce fut en l'année 1561 qu'elle rentra dans sa patrie : en vain on l'accueillit avec des transports de joie ; le contraste de la pauvreté, de la rusticité écossaise avec le luxe, la galanterie et l'urbanité des Français, attristaient ses regards et oppressaient son cœur. Cette reine, à dix-neuf ans, revenait étrangère à son pays, à ses lois, à ses mœurs, privée d'amis, dépourvue d'expérience, au milieu d'une nation livrée aux controverses, d'une noblesse turbulente et habituée à l'indépendance, et d'un peuple vieilli dans la haine contre la France.

Cependant le penchant naturel des hommes pour la nouveauté, l'espoir que donne tout changement d'autorité, la jeunesse de la reine, sa grâce mêlée de dignité, son esprit, ses talens, son aménité suspendirent les haines, les rivalités.

Marie jouit quelques mois d'un bonheur apparent ; les partis semblèrent même rivaliser de zèle pour la servir, et ceux qui depuis se montrèrent les plus ardens pour lui arracher le sceptre, et lui ravir la liberté, ne paraissaient alors empressés qu'à se disputer son cœur et sa main.

Ce calme passager n'annonçait que l'orage : la première messe que, par les ordres de la reine, on célébra solennellement dans le palais, fit éclater la tempête. Passant subitement de l'amour à la haine, le peuple furieux insulte le trône, profane l'église, outrage les prêtres. Vainement la reine publie un édit pour la tolérance générale : à peine put-elle obtenir pour elle-même et pour sa maison le libre exercice de son culte.

Dans cette situation périlleuse, il fallait au moins se mettre à l'abri de toute attaque étrangère ; mais la reine, mal cosneillée, mécontenta le plus puissant de ses voisins, le plus dangereux de ses ennemis. Elle se désista, il est vrai, de tous droits au trône d'Angleterre tant que vivrait Elisabeth, mais elle s'obstina sans prudence à vouloir que le parlement anglais la déclarât héritière de ce trône, dans le cas où Élisabeth mourrait sans enfans.

Ce brandon lancé par la faible Marie dans le royaume de son orgueilleuse rivale, ce prétexte de troubles donné au parti catholique en Angleterre, rendirent pour toujours toute réconciliation impossible.

Marie-Stuart sut réprimer avec fermeté les brigandages exercés par une foule de bandits sur les frontières ; mais elle ne put apaiser les troubles excités par la division des nobles, des Hamiltons, des Bothwell, des Gordon et du comte de Marr, et elle ne fit qu'éluder les instances pressantes du Parlement d'Ecosse, qui demandait hautement la proscription du papisme.

Huntly prit ouvertement les armes contre la reine ; alors elle se rendit dans le nord de l'Écosse, suivie des chefs protestans. Son frère naturel, Morton, comte de Murray,

combattit pour elle, et défit complètement Huntly, dont le fils Gordon fut décapité ; on condamna Huntly à la mort, mais la reine lui fit grâce.

Marie sentait la nécessité au milieu de tant d'orages, de donner un soutien à son trône, un héritier à son sceptre. L'archiduc Charles, le duc d'Anjou recherchaient sa main; elle venait de perdre par la mort du duc de Guise, un appui ferme, mais dangereux. Les Écossais s'opposaient à tout lien qui les menaçait d'une domination étrangère ; l'impétueux clergé protestant infligeait le nom d'idolâtrie à tout mariage étranger.

Elisabeth secondait cette opposition, dans le dessein de priver sa rivale de secours ; elle voulait faire épouser à Marie, Leicester, son propre favori. L'orgueil de la reine d'Écosse s'en irrita, elle donna sa main au lord Darnley, Henry Stuart, fils du comte de Lénox, banni depuis vingt ans. Sa mère, Marguerite Douglas, mère de Henry VIII, fortifiait les prétentions de Marie au trône d'Angleterre. Cet hymen déplaisait à Élisabeth ; mais elle dissimula, espérant que ce choix sèmerait la discorde entre les maisons de Lénox et d'Hamilton.

Darnley, vain, inconstant, présomptueux, faible et fougueux; à peine arrivé, irrita les nobles qui le rappelaient, calomnia la reine qui l'élevait au trône, regarda comme un crime ses liaisons avec Murray, son frère naturel, et prodigua sa confiance aveugle à un aventurier, David Rizzio, né à Turin, et dont tout le mérite consistait dans un talent remarquable pour la musique, et plus prononcé encore pour l'intrigue. La reine, cédant aux instances de Darnley, nomma Rizzio son secrétaire ; bientôt cet arrogant parvenu se montra plus fastueux, et devint plus puissant que les ministres.

Cependant, la reine ayant obtenu le consentement de l'assemblée de la noblesse, épousa et couronna Darnley. Alors Murray et quelques autres chefs excités par Elisa-

beth, formèrent des ligues contre le nouveau roi. La douceur aurait pu les ramener; Darnley préféra la violence; Marie, entraînée par ses conseils, sévit contre les réformés, et condamna Murray au bannissement.

La guerre civile éclate; Marie rassemble ses troupes, prend elle-même les armes, monte à cheval, anime ses soldats par son éloquence et par son exemple, combat les rebelles et les met en fuite. Leurs chefs se réfugient en Angleterre; Elisabeth, toujours artificieuse, déclare publiquement qu'elle ne veut point encourager la révolte, contre un souverain légitime; elle refuse de voir les chefs révoltés; tandis qu'elle leur prodigue secrètement des secours pour relever leur parti.

Marie triomphante abusa de la victoire; elle prit la fatale résolution de proscrire les réformés. Dans le même temps, Darnley, ingrat et violent, offense l'orgueil de Marie par ses dédains, et blesse son cœur par ses infidélités. Irritée comme reine et comme femme, elle confie ses chagrins à Rizzio, qui aigrit ses blessures, et se déclare hautement contre Darnley. Son insolence excite alors le ressentiment de Morton et des nobles, et le roi, non moins irrité, laisse éclater des désirs de vengeance.

Le duc de Ruthwen, Morton et d'autres conjurés, entrent dans le palais, le 9 mars 1566, à la tête de cent-soixante hommes armés. La reine grosse de six mois, soupait alors avec la comtesse d'Argyle, plusieurs autres personnes et Rizzio. Celui-ci, à la vue du péril qui le menace, se jette aux pieds de la reine, pour se faire un rempart de sa personne sacrée. Ruthwen, le poignard à la main, lui commande de s'éloigner; Rizzio, troublé par la peur, entoure Marie de ses bras; vainement la reine tremblante emploie tour à tour la prière, les pleurs, les menaces pour désarmer les meurtriers; on arrache violemment Rizzio de son azile, et, sous les yeux de Marie, il tombe et meurt frappé de cinquante-six coups de poignards.

Les conjurés, redoutant dès-lors le châtiment de leur attentat, entourent de leurs gardes le roi et la reine. Marie, prisonnière, est forcée de dissimuler, et de promettre aux rebelles le pardon de leurs outrages ; mais bientôt, rompant ses chaînes, elle trompe ses surveillans, emmène son époux avec elle, fuit jusqu'à Dumbar, arme huit mille hommes, se rapproche des mécontens, affaiblit ses ennemis en les divisant, isole ainsi les meurtriers de Rizzio, et les force à se sauver en Angleterre.

La reine les mit en jugement, et leur condamnation fut difficile à obtenir, car on tenait encore en Ecosse à cette affreuse et vieille maxime d'après laquelle on prétendait *qu'il y a des cas où l'assassinat est un acte vertueux, plus méritoire dans un chevalier que dans un écuyer, dans un roi que dans un chevalier ;* maxime qu'après beaucoup de débats le Concile de Constance, en 1417, avait enfin proscrite.

L'amour de Marie pour Darnley s'était éteint dans le sang de Rizzio. Ce roi, lâche et cruel, complice d'un meurtre qu'il désavouait, était devenu par son ingratitude, par son ivrognerie, par ses débauches, l'objet de l'aversion et du mépris de la reine.

Le comte de Bothwel, quoique protestant, s'était montré fidèle à Marie ; elle lui devait le recouvrement de la liberté : le don coupable de son cœur en fut le prix, et cet amour illégitime qui adoucit passagèrement les chagrins de cette reine infortunée, lui coûta bientôt la perte de sa réputation, de sa liberté, de son trône et de la vie.

Dans l'année 1566, Marie mit au monde un prince qui depuis, sous le nom de Jacques VI, régna en Écosse et en Angleterre. Elisabeth accueillit cette nouvelle avec une fausse joie, consentit à tenir sur les fonts de baptême l'enfant de sa rivale, et parut aussi s'efforcer de la réconcilier avec son époux.

Le roi d'Écosse, haï de tous les partis, méprisé par sa

femme, isolé dans sa cour, remplit l'Europe de ses plaintes, implora la protection du pape, des rois de France et d'Espagne. Il voulait quitter l'Écosse ; la reine, feignant un retour de tendresse, parvint à le retenir. Cependant Bothwell, chargé de combattre les brigands qui infestaient la frontière, revint blessé par eux ; Marie, le voyant en péril, ne laissa que trop éclater son coupable amour.

À la même époque, Elisabeth tomba gravement malade : l'imprudente Marie crut l'instant propice pour rappeler ses prétentions à la succession de cette reine ; le parlement s'y montrait favorable. Elisabeth en ressentit une vive inquiétude, un profond courroux, et ce ne fut qu'après beaucoup d'efforts pour gagner la majorité de ce parlement qu'elle parvint à faire ajourner sa décision.

On célébrait en Ecosse le baptême du fils de Marie ; les protestans refusèrent d'y assister ; le palais et la nation étaient livrés à la discorde : partout la rebellion se préparait ; le crime se méditait. Darnley, solitaire, assiégé de craintes, tombe malade à Glascow, et se croit empoisonné ; la reine se rend auprès de lui, regagne sa confiance par de feintes caresses, et le décide à venir habiter une maison isolée, située près des portes d'Edimbourg. Elle vint l'y voir fréquemment et y couche même deux nuits ; mais le 9 février 1567, elle quitte cette maison pour se rendre à un bal masqué qu'elle donnait dans son palais. Tout-à-coup, à deux heures du matin, une effrayante détonnation se fait entendre ; une mine, placée sous la maison habitée par le roi, éclate et disperse au loin ses débris ; on accourt, et on trouve étendus sur la terre le corps de ce prince et celui d'un de ses domestiques.

Vainement Marie, s'efforçant de détourner les soupçons qui planaient sur elle, publia une proclamation pour promettre de fortes récompenses à celui qui découvrirait les auteurs du meurtre. La voix publique, aussi éclatante que l'explosion fatale, nommait Bothwell, et accusait la reine :

les murs de la ville étaient couverts de placards injurieux contre elle. Lénox poursuivait en justice Bothwell, comme auteur de la mort de son fils ; mais l'aveugle Marie, n'écoutant que sa passion, courait elle-même au-devant de sa destinée, et semblait braver l'opinion publique, en prodiguant avec audace sa confiance et sa faveur à l'accusé qu'elle revêtit du gouvernement d'Edimbourg, enlevé au comte de Marr. Enfin, pour comble de scandale, on presse le jugement, on ne laisse que onze jours à Lénox pour préparer son accusation ; Bothwell reste en liberté, et continue d'assister au conseil privé ; les pairs se rassemblent ; le coupable, absous par eux, mais condamné par l'opinion publique, défie en champ clos tout nouvel accusateur, comme si le sang versé dans un duel pouvait laver celui qu'a répandu l'assassin : telle était encore la force des vieilles mœurs féodales aux yeux des chevaliers ; la bravoure prouvait l'innocence et la vertu, ou en tenait lieu.

Lénox, voyant la puissance dans les mains de son ennemi, cherche un azile en Angleterre. Le Parlement d'Écosse est convoqué ; Bothwel, le jour de l'ouverture, porte arrogamment le sceptre devant Marie comme l'un de ses grands officiers. On présente au Parlement un acte dicté par lui et favorable à la religion réformée. Il gagne ainsi une partie de la noblesse, dont la majorité, sans pudeur, invite la reine à épouser son coupable favori.

La reine oppose à ces sollicitations une résistance peu sincère ; elle part pour Stirling dans le dessein de voir son fils. Mais Bothwell, à la tête de mille chevaux, l'arrête dans sa route, l'enlève et la retient prisonnière à Dumbar : chacun crut cette violence concertée. Le ravisseur rompt les liens d'un premier hymen, et, devenu libre, conduit Marie au château d'Edimbourg. Là, cette reine se présente à l'assemblée des nobles, déclare qu'elle consent à épouser Bothwell, et que ce consentement est volontaire ; elle crée son futur époux, duc d'Orkney.

Le nouveau duc veut s'emparer du fils de la reine ; le comte de Marr, gouverneur du jeune prince, par une résistance vigoureuse, le force à renoncer à son entreprise : mais le funeste mariage de la reine s'accomplit, et Bothwell, sans recevoir le titre de roi, en exerce l'autorité et en signe les actes.

Le moment était venu où le bandeau qui couvrait les yeux de la jeune reine devait tomber : bientôt l'affreuse vérité allait remplacer de folles illusions. Le mariage de Bothwell excitait l'indignation générale; une puissante conjuration se forme. Argyle, Athol, Marr, Morton, Glencairn, Home, Lindsay, Boyd, Murray, Kirkaldy et Maitland se réunissent à Stirling ; leurs nombreux vassaux courent aux armes. Marie et Bothvell consternés se retirent à Dumbar, rassemblent des troupes, mais ne peuvent ranimer leur courage ébranlé par l'injustice de leur cause.

A peine les armées sont-elles en présence, que celle de la reine plie et se disperse ; Bothwell fuit, Marie tombe dans les mains des rebelles, Morton et les autres chefs l'accueillent avec des formes respectueuses, mais les soldats l'accablent d'injures, et déploient à ses yeux un drapeau où l'on avait peint le corps du roi assassiné, et le jeune prince Jacques disant ces paroles du Psalmiste : *O mon Dieu ! sois mon juge et prends la défense de ma cause.*

Les vainqueurs de la reine la conduisirent à Edimbourg, précédée de l'horrible drapeau, signal de honte et de mort. Un peuple immense, qui naguères semait ses pas de fleurs, lui prodiguait en chemin les plus sanglans outrages. On lui demandait le sacrifice de son nouvel époux ; elle refusa d'y consentir, soit qu'elle crût à son innocence, soit que l'amour eût plus de force dans son cœur que la crainte des fers et du trépas.

Le château de Lochleven situé dans une île, au milieu d'un lac, servit de prison à la reine d'Ecosse. Là, elle fut livrée aux persécutions et à la haine de lady Douglas, mère

de Murray, femme hautaine, autrefois maîtresse de Jacques V, et qui prétendait avoir été sa femme.

Les chefs de la rebellion gouvernèrent le royaume; le conseil privé, composé par eux, gagna l'affection du peuple, en poursuivant de nouveau les meurtriers du roi. Toutes les chances du sort se réunissaient contre l'infortunée Marie; l'arrestation d'un messager de Bothwell fit tomber dans les mains des ennemis de la reine une cassette qui contenait sa correspondance avec son criminel amant. On trouva dans ses lettres trop de preuves, sinon de sa complicité, du moins de sa passion aveugle pour Bothwell, et de sa violente haine contre Darnley. Certains passages mêmes montraient qu'elle n'ignorait point les funestes projets qui menaçaient les jours du roi.

Cette découverte abandonnait sans secours la reine aux vengeances de ses ennemis. Dans une telle extrémité, elle dut, pour le moment, son salut à la main dont elle redoutait le plus les coups. Elisabeth, croyant sans doute sa rivale trop abaissée pour être désormais dangereuse, parut prendre son parti, non par générosité, mais par politique, non pour relever sa fortune, mais pour alimenter en Écosse le feu de la discorde. Elle proposa donc aux lords confédérés, ou de lui rendre une autorité bornée, ou de l'exiler en France, ou de la soumettre à un jugement impartial et solennel : le conseil privé penchait vers le second parti.

Lindsay fut chargé de proposer à la reine d'abdiquer. Après avoir balancé entre le péril de la résistance et la nécessité de la résignation, Marie-Stuart, persuadée qu'une abdication forcée était nulle, signa cet acte le 24 juillet 1567. Jacques VI, son fils, fut couronné. On donna la régence à Murray, comte de Morton, homme d'état habile, mais frère dénaturé; oubliant que Marie était sa sœur et sa bienfaitrice, il ne la revit que pour l'accabler de reproches.

La fin de Bothwell fut digne de sa vie : poursuivi d'azile en azile, il se fit pirate, vit sa flotte détruite dans un combat naval, se sauva avec un seul bâtiment sur les côtes de Norwège, s'y empara d'un riche vaisseau, fut ensuite pris et jeté en prison; il y tomba en démence, et mourut, après avoir expié ses crimes par une captivité de dix ans.

L'infortune de Marie semblait jeter un voile sur ses erreurs; sa jeunesse, son esprit, ses charmes, l'ingratitude de ses oppresseurs, la rigueur de sa captivité faisaient succéder la pitié à l'indignation; un parti nombreux conspirait en secret pour elle, et lorsque le parlement, convoqué par Murray, accepta l'abdication de la reine, lut publiquement ses lettres, et la déclara complice du meurtre de son époux, on se souvint que le même parlement avait absous ce meurtrier, et avait pressé Marie de lui donner sa main; enfin on n'oubliait pas que les persécuteurs de la reine, violant eux-mêmes la majesté royale, l'avaient accablée d'outrages, et que leurs mains fumaient encore du sang de Rizzio égorgé à ses pieds : on ne pouvait respecter de tels juges.

Marie, privée de la puissance royale, conservait toujours celle que donne la beauté. Georges Douglas, âgé de 18 ans, enflammé par elle d'amour et d'espoir, s'empare des clefs du château de sa mère; il ouvre à la reine les portes de sa prison; elle se sauve dans une barque. Sayton, Hamilton, et d'autres lords l'attendaient sur le rivage; ils l'accueillent, ils l'entourent; ils lèvent pour elle une armée; une foule de guerriers s'arment pour la défendre.

La reine, entraînée par leur ardeur, commet une faute irréparable; au lieu d'attendre la réunion de toutes ses forces, elle marche pour s'emparer de Dumbarton, et rencontre l'armée de Morton à Lang-Side-Hill.

Une colline séparait les deux armées; Morton s'en empare, et se poste sur un terrain coupé où la nombreuse cavalerie de la reine devenait inutile. La bataille se livre, la

fortune abandonne sans retour Marie ; ses troupes sont mises en déroute ; elle-même fuit. Elle devait chercher un azile secret en Écosse ou regagner les rivages protecteurs et chéris de la France ; mais guidée par sa funeste étoile, et trompée par la feinte et récente générosité d'Elisabeth, elle s'embarque et descend à Carlille en Angleterre ; là elle écrit à la reine sa cousine, lui raconte ses outrages, lui peint ses malheurs et implore sa pitié.

Elisabeth ne jouit pas sans trouble de son triomphe ; Marie, au milieu de l'Angleterre, excitait encore ses allarmes : les malheurs de cette reine pouvaient, ainsi que son esprit et ses charmes, armer pour elle le parti catholique ; et cette rivale captive lui semblait, au milieu de son propre pays, un étendard hostile et dangereux.

Elle convoque son conseil pour décider, non ce que demandait la justice, mais l'intérêt. La réintégration de Marie serait glorieuse mais impolitique, et la haine ne croit point au pouvoir des bienfaits. Il était à craindre qu'un exil en France ne décidât les Français à la ramener dans l'Écosse ; si on la laissait libre en Angleterre, sa beauté, son adresse, ses infortunes soulèveraient en sa faveur un parti mécontent et nombreux. Il est vrai qu'aucun droit, aucune loi, aucun motif fondé ne pouvait justifier la rigueur qui, au lieu d'un azile, lui offrait une prison. Mais la politique trouve toujours, à défaut de raison, des exemples. On s'appuya sur celui d'Henri IV, roi d'Angleterre qui commit, dans une pareille circonstance, une semblable iniquité, et Marie fut retenue prisonnière. A la vérité dans le commencement, on ne l'enferma point, mais elle fut entourée d'une garde nombreuse qui, sous prétexte de la traiter avec honneur, la surveillait et ne lui laissait aucun moyen de s'évader.

Cependant Marie, toujours crédule et trop disposée aux sentimens doux et tendres pour concevoir une haine si violente, pressait continuellement son ennemie de lui accor-

der une entrevue. La reine d'Angleterre lui répondit qu'avant de l'admettre en sa présence, il fallait qu'elle éclaircît les soupçons qui pesaient sur elle, et qu'elle se justifiât complètement du meurtre de son époux.

La reine d'Ecosse trop confiante commit alors l'inconcevable faute de s'abandonner sans réserve à son inimitié; elle lui offrit de la prendre elle-même pour juge. Par-là, elle tombait dans un piège qu'on n'avait pas osé lui tendre; elle se présentait elle-même au tribunal, non de la justice mais de la jalousie, et, renonçant à son indépendance, elle donnait à une reine étrangère une apparence de droit pour prononcer sur sa destinée.

L'accusée s'étant choisi un juge, l'accusatrice ne tarda pas à paraître. Ce fut la comtesse de Lénox, mère du roi assassiné; et le régent d'Ecosse envoya des commissaires chargés d'assister en son nom à ce grand procès.

Marie ouvrit alors tardivement les yeux. « Je ne voulais,
» écrivait-elle à Elisabeth, que lever les scrupules qui vous
» décidaient à retarder notre entrevue; mais jamais mon in-
» tention n'a été de plaider avec mes sujets. Je vous ai pré-
» féré à toute autre pour implorer votre secours, et vous in-
» viter à venger les droits d'une reine et d'une parente ou-
» tragée. Cependant, puisque vous admettez près de vous
» mon frère, un fils illégitime, un sujet révolté, et puisque
» vous craignez, en me voyant, de compromettre votre
» réputation; laissez-moi du moins porter ailleurs mes justes
» plaintes et solliciter un autre appui. »

Elisabeth ne fit à cette lettre qu'une réponse évasive et captieuse. La ville de Bolton servit de prison à Marie; la reine d'Angleterre, voulant à la fois assouvir sa vengeance sur sa captive, et soutenir les droits de la royauté, désapprouva la révolte dont elle profitait, et ordonna aux lords écossais de justifier leur rebellion. Cet ordre pouvait renouveler la guerre civile en Ecosse, mais l'infortunée Marie, toujours trompée, crut adoucir son sort et apaiser

Elisabeth, en ordonnant à ses partisans de déposer leurs armes. On ouvrit des conférences à Yorck ; les commissaires de la reine et du régent s'y trouvèrent.

Cependant Marie vaincue faisait encore trembler Elisabeth triomphante. Un parti nombreux s'agitait pour elle en Angleterre ; le duc de Norfolk, populaire et puissant, ambitionnait sa main et le trône d'Écosse. On transféra les conférences à Westminster. Le régent y vint, accusa formellement la reine d'Écosse, et produisit, pour appuyer son accusation, la correspondance de Marie et de Bothwell. La reine d'Ecosse refusa de paraître devant ses juges, et proposa de terminer cette querelle scandaleuse entr'elle et ses sujets par une transaction.

Depuis qu'Elisabeth se voyait armée des fatales lettres qui trahissaient tous les secrets du cœur de sa rivale, elle redoublait ses rigueurs, et supprimait dans ses lettres toutes formes d'amitié. Cependant, soit qu'elle ne voulut ou qu'elle n'osa pas encore ternir sa gloire en frappant une tête royale, elle écrivit à son ennemie pour lui conseiller de reconnaître le pouvoir du Régent en Écosse, et de consentir à vivre en Angleterre sous sa protection.

L'adversité élève les caractères qu'elle ne dégrade pas, Marie se montra toujours plus grande dans les fers que sur le trône. « Je préfère, écrivait-elle à Elisabeth, la mort » au déshonneur ; je périrai plutôt que de quitter mon » sceptre héréditaire ; on ne me l'arrachera qu'avec la vie, » et mes dernières paroles seront dignes d'une reine d'É- » cosse. »

Cette fierté parut étonner sa rivale, suspendre ses coups, et la plonger dans ses anciennes incertitudes. L'orgueil de l'Écosse se reveillait, les anglais s'agitaient, la France menaçait ; Elisabeth troublée change subitement sa marche ; elle propose aux Ecossais, ou de rétablir Marie, ou de lui accorder une retraite honorable. De son côté la reine consentait tardivement à son divorce avec Bothwell. Dans le

même temps, la conspiration de Norfolk faisait des progrès ; un grand nombre de nobles anglais entrait dans son parti ; la fortune de Marie-Stuart allait changer.

Soudain le génie d'Elisabeth l'élève au-dessus de tous les périls qui l'entouraient ; elle pénètre, par la trahison de Leicester, le plan des conjurés ; le régent livre les lettres de leurs chefs ; Norfolk est enfermé dans la tour de Londres, les chaînes de Marie sont resserrées, la rebellion qui éclatait est étouffée.

A la même époque 1570, l'Écosse devient le théâtre de nouveaux troubles, le régent est assassiné. Ces orages du nord retentissent dans les autres contrées de l'Europe ; l'Espagne protège Marie, la France s'arme pour elle ; le pape excite les catholiques à prendre sa défense.

Elisabeth, dans le seul but de gagner du temps, se montra prête à rendre le sceptre à Marie, pourvu qu'elle renonçât à ses prétentions sur la couronne d'Angleterre, qu'elle donnât des otâges, et promît de ne rien entreprendre contre sa rivale. La captive discuta ses conditions avec autant de fierté que celle qui les offrait y mettait de fausseté.

Le nouveau régent d'Ecosse, Lénox, périt encore assassiné ; Norfolk, rendu à la liberté, conspire de nouveau, et compte sur un secours d'Espagne, mais la lâcheté de ses complices trahit encore ce complot. Charles IX, roi de France, signe la paix avec l'Angleterre sans rien stipuler pour Marie ; elle n'est plus traitée en reine mais en criminelle. Enfin, les deux chambres du Parlement d'Angleterre secondent avec servilité les passions de leur reine, déclarent Marie-Stuart coupable de haute trahison et déchue de tous droits au trône ; Elisabeth alors, déguisant sa joie cruelle sous une hypocrite douceur, proposa aux Ecossais de renvoyer la reine chez eux, à condition qu'ils la jugeraient criminellement.

Ce fut dans ce temps que le fameux Knox mourut.

« Voilà, dit Morton, en voyant son corps inanimé, celui » que jamais face d'homme ne fit trembler. » Morton était alors revêtu de ce titre de régent qui donnait à tous ceux qui l'ambitionnaient un pouvoir incertain et une mort tragique. Le roi d'Écosse Jacques, fils de Marie, profita de la haîne inspirée par le régent aux nobles; il s'empara du pouvoir, et envoya Morton au supplice.

Ce nouveau régne devait donner quelque espoir à la reine d'Ecosse; mais, dans ce temps plus que jamais, la politique écoutait peu la nature; Jacques se montra fils ingrat et roi faible. Marie-Stuart ne trouvait plus de défenseurs ardens et intrépides que parmi les catholiques d'Angleterre; ceux-ci, excités par le pape et le roi d'Espagne, formèrent successivement plusieurs conspirations contre Elisabeth. Throck Morton fut le chef de l'une et Parry celui de l'autre. Ce dernier devait assassiner la reine d'Angleterre : ce crime était conseillé et approuvé par le nonce du pape et par des Jésuites de Paris et de Venise. Parry, découvert et livré au ressentiment de la reine, par Névil, monta sur l'échafaud : son criminel dessein ne fit qu'aggraver le sort de Marie en associant contre elle la haine des protestans au courroux de son ennemie.

Le Parlement d'Angleterre, donnant alors à Elisabeth les armes les plus formidables, déclara que *si une conspiration était tramée par quelques personnes ayant prétention à la couronne, la reine pouvait les faire juger par une commission de vingt-quatre juges*. C'était lever la hache sur la tête de Marie-Stuart. Vainement Castelneau, ambassadeur de France, plus généreux que son roi, tenta quelques efforts pour Marie; que pouvait-il en faveur d'une reine livrée par ses sujets et abandonnée par son propre fils ?

La malheureuse reine d'Écosse gémissait dans sa prison sur l'ingratitude de ce fils dénaturé : « Je ne lui envie pas » son sceptre, dit-elle, je n'aurais voulu retourner en » Écosse que pour le revoir; il me laisse privée de tout,

» ne me rend aucun service, et ne m'accorde aucun se-
» cours ; s'il continue, je le maudis ; et cette couronne qui
» lui vient de moi, je la donnerai à celui qui, en me dé-
» fendant, saura me prouver son courage et sa reconnais-
» sance. »

Ce lâche prince, séduit par les artifices d'Élisabeth, signa un traité d'alliance avec elle, en reçut une pension, et vendit ainsi sa mère à son implacable ennemie.

Dans cette fatale circonstance, un Anglais nommé Babington se réunit aux comtes d'Arundel et de Northumberland pour délivrer Marie. Mais leur correspondance avec cette princesse fut ou supposée, ou interceptée ; et le dernier complot découvert décida des jours de la reine d'Écosse. On saisit ses papiers, on arrête ses domestiques, on la ressère dans une étroite prison, et on l'accuse conformément à l'acte du parlement. Condamnée avant d'être jugée, elle se voit dégradée avant le supplice, et ses juges, affectant insolemment de méconnaître ses titres, ne lui donnent que celui de *Marie*, fille de Jacques V, dernier roi des Écossais, et communément appelée reine d'Écosse, et douairière de France.

Les commissaires se réunirent dans le château de Fothringay, azile ou plutôt prison de la reine ; ils lui ordonnèrent de se présenter à leur tribunal : « Je ne puis, dit-
» elle, reconnaître votre autorité, je suis indépendante,
» je suis reine, les princes seuls peuvent me juger ; on a
» enfreint toutes les lois qui garantissaient ma liberté : les
» violera-t-on encore pour m'arracher la vie ? »

Le sort des princes est d'être trompés jusqu'à leur dernière heure par ceux qui les entourent ; de perfides courtisans lui persuadèrent qu'Elisabeth désirait qu'elle se justifiât, afin de pouvoir sans honte lui rendre le trône et la liberté.

La victime couronnée cède non à la force, mais à l'artifice ; elle comparaît devant ses juges, le 14 octobre 1586.

Après avoir protesté contre l'incompétence du tribunal, elle répondit à ses accusateurs avec une fermeté, une élévation et une présence d'esprit qui contraignirent ses ennemis à l'admirer.

Sa gloire passée, les orages de sa vie, sa situation présente, une captivité de vingt ans, l'éclat de son rang, le poids de ses fers, la légitimité de ses droits, l'injuste haine de ses persécuteurs retracés par elle dans un langage éloquent, avec une voix douce et touchante, arrachaient des larmes à tous ceux qui l'écoutaient; mais bientôt, reprenant une noble fierté, elle fit sentir aux lâches agens d'Elisabeth l'inconvenance de livrer l'honneur d'une Reine aux subtilités des gens de loi, sa tête au jugement de ses sujets, et de pousser enfin l'oubli de toute justice jusqu'au point de la contraindre à plaider sans défenseurs, après lui avoir enlevé tous les papiers qui pouvaient servir à sa justification. « Je n'ai jamais trempé, dit-elle, dans les » complots de ceux qui conspiraient contre la reine d'An» gleterre; j'ai quelquefois combattu et puni des rebelles, » jamais je n'ai soutenu leur cause. Je méprise le témoi» gnage des hommes flétris et achetés qui ont déposé con» tre moi. On a su, en leur donnant la mort, prévenir leur » rétractation. Je n'ai jamais conspiré que pour recouvrer » ma liberté, c'est une conspiration que la nature dicte et » que le ciel approuve; j'ai fait plus, j'ai averti la reine » d'Angleterre des périls auxquels l'exposaient son injustice » et l'exaspération de mes propres partisans. Emule d'Ester » et non de Judith, j'abhorre l'assassinat. Lorsque mon » peuple rébelle m'a persécutée, j'ai prié pour lui, et ja» mais je n'aurais répandu une seule goutte de sang pour » sauver le mien. S'il m'était arrivé de consentir non seu» lement de paroles, mais même de pensées, à aucun at» tentat contre les jours de la reine d'Angleterre, loin de » fuir le jugement des hommes, je n'oserais pas même im» plorer la miséricorde de Dieu. »

Cette malheureuse reine, en croyant s'adresser à des juges, ne parlait qu'à des bourreaux ; ils la déclarèrent unanimement coupable de conspiration contre la vie d'Élisabeth. Le parlement, dominé par ses propres passions et asservi à celles de la reine, ratifia cet arrêt, quoiqu'il fût aussi inique pour le fond que pour la forme, et que jamais on en eût rendu de plus insultant pour la royauté.

Il joignit à cette ratification une adresse pour Élisabeth. Dans cette pièce, digne ornement des archives de la bassesse et de la tyrannie, le parlement, après avoir cité avec l'ignorance et la pédanterie du temps l'histoire et les livres saints, supplie Élisabeth, au nom de la sûreté du royaume et du maintien de la religion, de faire subir à Marie le châtiment de ses crimes ; enfin, il déclare que si la reine écoute une impolitique clémence, on ne pourra plus répondre un seul jour de sa vie, de son culte et de sa liberté.

Les vœux d'Élisabeth étaient comblés en voyant que la nation anglaise prenait sur elle la honte d'un tel crime. Trop dissimulée pour laisser éclater sa sanguinaire joie ; elle fit au parlement une réponse ambiguë, parla beaucoup de ses dangers, de son amour pour son peuple et de l'ingratitude de *Marie*. En même temps elle conjurait les chambres de lui épargner le chagrin d'ôter la vie à une reine sa parente, et elle les pressait de chercher, pour garantir la sûreté publique, tout autre moyen que celui qui lui donnerait la douleur de tremper ses mains dans le sang royal.

La flatterie devine avec promptitude les artifices de la puissance. Les chambres, dans une nouvelle adresse, redoublèrent leurs instances, et demandèrent avec emportement la mort de la reine d'Écosse. Ce cri retentit dans l'Europe, y répand l'allarme, et consterne les princes. Henri III menace : Jacques paraît enfin entendre la voix de la nature, il veut sauver sa mère ; il conjure Élisabeth

de révoquer une sentence injuste et outrageante pour l'Écosse : irrité du silence de la reine d'Agleterre, il prend les armes.

L'artificieuse Élisabeth promet un délai ; mais en même temps, elle fait publier la sentence fatale ; sa victime n'est plus traitée en reine, mais en coupable et en condamnée. Ce fut alors que la justice divine fit éclater sa force, au moment où celle des hommes disparaissait.

Par un contraste frappant entre les deux reines, la sérénité rentrait dans l'âme de Marie ; les orages grondaient dans le cœur d'Élisabeth ; la paix de l'innocenee brillait dans les regards de l'une, les tourmens du remords se peignaient dans ceux de l'autre. Les nuits de la reine prisonnière étaient calmes ; le sommeil fuyait celles de la reine triomphante ; et le trône d'Élisabeth aurait paru, aux yeux d'un observateur moral, plus voisin du supplice que la prison de Marie.

L'attente inquiète du peuple, les mouvemens des catholiques ; les préparatifs de la France, le bruit des armes écossaises, les clameurs du clergé, la multiplicité des nouvelles allarmantes, répandaient dans toute l'Angleterre une terreur panique. Élisabeth inquiète, tourmentée, balance entre la crainte et la fureur, entre la haine et l'humanité ; elle ne sait plus si elle perdra ou si elle sauvera sa rivale ; vingt fois elle prend la plume et la rejette. On l'entend à tout moment crier *aut fer, aut feri*, frappe ou sois frappé.

Entraînée par son funeste génie, elle s'élève au-dessus de tout remords et de toute peur ; elle profite de la fureur des catholiques et de l'épouvante générale des protestans pour préparer, pour exciter l'opinion populaire contre Marie. Enfin elle signe l'arrêt de mort ; mais avant de l'exécuter, elle cherche à séduire *Paulet*, geolier de la reine, dans l'espoir qu'il se chargera de la faire périr en secret : sa haine avait rencontré une foule de juges ser-

viles, mais sa puissance ne put trouver un assassin. Alors elle défend qu'on lui parle jamais de Marie. Ce voile était trop léger, pour cacher sa volonté barbare; elle fut comprise, et les commissaires chargèrent les comtes de Schrewsbury et de Kent, ainsi que le haut Scheriff, de faire exécuter la sentence.

Ils obéissent; ils lisent cette sentence à Marie. Elle l'écoute sans montrer aucune émotion: « Une âme, dit-elle, » qui murmure quand son corps doit être frappé par la » main du bourreau, n'est pas digne des félicités du ciel. Je » ne m'attendais pas à voir la reine d'Angleterre donner la » première l'exemple de violer la personne sacrée d'un » souverain; mais je me soumets sans peine à ce qu'il plaît » à la providence d'ordonner de moi; elle connaît mon » innocence et jugera mes juges. »

Privée de tout autre secours, Marie demandait celui qui, dans une pareille circonstance, lui importait le plus: c'était son aumônier; les barbares le lui refusent.

Jamais, dans le temps de sa puissance, cette reine infortunée ne parut entourée de plus d'amour. Sa prison retentissait des gémissemens de ses domestiques. Vainement elle les conjurait de vaincre leur douleur; sa bonté, son courage, sa douceur, la lecture de son testament, le partage du peu qu'elle possédait entre les personnes qui avaient consolé sa captivité, changeaient cette douleur en désespoir.

Melvil, ami rare, puisqu'il était fidèle à l'infortune, ne pouvait retenir ses larmes en écoutant les touchantes prières qu'elle adressait au Ciel. « Ne pleure plus, mon cher » Melvil, dit Marie; c'est au contraire maintenant qu'il faut » se réjouir. Ce jour est le terme, si long-temps attendu, de » toutes les souffrances de *Marie-Stuart*. Sois témoin que » je meure persévérante dans ma religion, dans mon atta- » chement pour l'Écosse, et constante dans mon affection » pour la France; recommande-moi à mon fils; dis-lui que

» je n'ai rien fait de préjudiciable à son royaume, à son » honneur, ni à ses droits. Dieu veuille pardonner à tous » ceux qui sans motifs ont été altérés de mon sang. »

La reine obtint avec peine que trois de ses serviteurs et deux de ses femmes, l'accompagnassent au supplice. L'échaffaud était dressé dans la grande salle du château, qu'on avait tendue de noir. Marie vêtue de deuil, et parée pour la dernière fois avec une noble élégance, monta sur l'échaffaud ; un ministre du culte réformé s'approche d'elle, et veut l'exhorter à changer de foi. Elle refuse d'écouter ses conseils, se montre insensible à ses reproches ; recommande à Dieu l'église catholique affligée, le prie de protéger son fils, et lui demande pour Elisabeth même un règne long et paisible. Tournant ensuite ses regards vers le crucifix qu'elle tenait dans sa main : « Comme tes bras, dit-elle, ont été » étendus sur la croix, de même, ô mon Dieu, étends-les » aujourd'hui pour me recevoir, et pardonne-moi mes pé» chés. »

Alors, repoussant doucement le bourreau, qui voulait la déshabiller, elle découvre elle-même son col, donne à sa compagne la plus chérie un mouchoir pour lui couvrir les yeux ; elle s'agenouille, l'exécuteur la frappe, et, par deux coups, sépare sa tête de son corps. Tandis qu'il relève cette tête auguste et sanglante, le doyen de Petersborough s'écrie : *Ainsi périssent tous les ennemis d'Elisabeth !* Cette voix inhumaine se perdait dans un profond silence ; le comte de Kent le rompit seul par ces mots : *Ainsi soit-il !*

Le corps de la reine d'Écosse resta trois jours sur une table, couvert d'un simple tapis. Elisabeth ordonna qu'on lui fît des obsèques pompeuses. Dans la suite, Jacques la fit transporter à Westminster.

La reine d'Angleterre versa, dit-on, des larmes. Si elles ne furent point feintes, c'étaient celles, non de la douleur, mais du remords. Tourmentée du vain désir d'éloigner d'elle l'idée du crime, elle affirma que le secrétaire-d'état *Davi-*

son avait, contre sa volonté, fait exécuter l'arrêt de mort; il fut mis à la tour, et condamné à dix mille livres sterling d'amende. C'était une injustice de plus, qui ne trompa ni le ciel ni les hommes. Ainsi le sang royal versé sur l'échafaud lava les fautes de Marie, et souilla sans retour la gloire d'Elisabeth. Le comte de SÉGUR.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

DÉFENSE *des nouveaux élémens de métaphysique, contre les attaques de la Minerve littéraire*; par M. GENTY, professeur de mathématiques : brochure in-8°, d'une demi-feuille. A Paris, chez Égron, lib., rue des Noyers. Prix : 25 centimes.

Chargé de rendre compte, dans la *Minerve littéraire* (1), *des élémens de philosophie* de M. F. J. H. Genty, j'ai dû démontrer à mes lecteurs que cet ouvrage, loin de se trouver au niveau des connaissances philosophiques actuelles, n'avait pour base que le *sensualisme* de Locke restreint à ses principes les plus matériels. Mû par le seul intérêt de la vérité, et dans l'intention de combattre un système aussi avilissant pour l'intelligence humaine que dangereux dans ses applications morales, j'ai prouvé, d'une manière irrécusable, que ce système reposait uniquement sur un cercle logique vicieux, une pétition de principe, et qu'il ne pouvait soutenir une critique éclairée. Impartial dans mon examen, je ne me suis point informé de ce qu'était M. *Genty*; je me suis contenté de dire ce que je pensais de son ouvrage, sans parler ni de sa personne, ni de ses opinions politiques qui me semblaient et me semblent encore n'avoir aucun rapport

(1) IVe livraison, Novembre 1820.

avec la question. Après un silence de trois mois, M. *Genty* a cru devoir répondre à ce qu'il veut bien nommer les *attaques de la Minerve littéraire*, et il vient de lancer dans le public une petite brochure dont le but est de défendre sa métaphysique.

Je savais, d'après la lecture de l'ouvrage de M. *Genty*, que ses connaissances philosophiques n'étaient point de nature à le mettre en état de saisir les conséquences de son système; et je ne doutais pas qu'il ne se récriât contre celles que j'avais signalées dans mon article; mais je ne pouvais prévoir qu'il ferait dégénérer en lutte de parti, une simple polémique, dans laquelle chacun n'est responsable que de ses argumens, et qu'au mépris de toutes les convenances, il voudrait invoquer en sa faveur, par un subterfuge que je ne veux pas même qualifier, l'autorité d'ailleurs très-contestable d'un écrivain célèbre. Voilà cependant ce que je trouve dans la brochure de M. *Genty*, dont le début paraîtra, sans doute, plein d'urbanité. « Si pour faire » triompher d'injustes et de vaines prétentions, (dit-il en » parlant de moi) il nie des vérités évidentes, qu'il cite » sous des noms connus, des témoignages controuvés, qu'il » attaque les sentimens les plus impérieux du cœur hu- » main pour leur substituer une ténébreuse et chimérique » doctrine, il ne mérite plus alors que l'indignation et le » mépris, à moins que l'intérêt de la vérité n'exige encore » que l'on signale aux esprits peu exercés, ses erreurs, ses » sophismes et ses mensonges. Examinons donc avec impar- » tialité les observations et les raisonnemens du critique. » Nous allons voir tout-à-l'heure ce qu'il faut penser de l'impartialité de M. *Genty*.

Je ne m'arrêterai point sur ce qu'ajoute notre savant auteur au sujet des vérités mathématiques dont il paraît ignorer entièrement les principes métaphysiques; mais je ferai remarquer que la certitude des mathématiques ne repose nullement sur l'*inertie* de la matière, comme il le prétend;

et que cette *inertie* est une considération entièrement étrangère aux branches pures de ces sciences. Le caractère distinctif des mathématiques pures est qu'elles opèrent sur des objets *construits* par l'intelligence, tandis que les objets des sciences naturelles leur sont donnés par l'expérience. Construire, en mathématiques, c'est *définir* : la définition crée l'objet qui souvent n'a et ne peut avoir de modèle dans la nature ; en physique, l'objet précède la définition, et cette dernière ne peut résulter que de la connaissance des propriétés. Dans la première de ces sciences, la synthèse précède l'analyse, *c'est ce qui constitue sa certitude* ; dans la seconde, le contraire a lieu, aussi sa marche incertaine ne conduirait, sans l'application des mathématiques, à aucune vérité absolue.

Mais revenons à M. *Genty*. « Puisque la question qui » nous occupe, dit-il, suppose des connaissances particu» lières, je veux bien recourir à des autorités. Choisissons» en d'imposantes en mathématiques. Condorcet dit : *Si* » *l'on n'admet pas l'expérience pour unique source d'évi*» *dence dans les sciences mathématiques ; ces sciences,* » *éminemment intellectuelles, rentrent dans la classe des* » *chimères et des êtres de raison.* Est-il assez évident que » ce savant géomètre pensait comme l'auteur des *Elémens* » *de métaphysique ?* Que fait le critique? Il supprime le » particule négative *ne,.... pas,* et il lui fait dire : « Si l'on » admet l'expérience pour unique source d'évidence dans » les sciences mathématiques ; ces sciences, éminemment » intellectuelles, rentrent dans la classe des chimères et des » êtres de raison. » C'est-à-dire que, pour étayer une doc» trine fausse, il fait dire à Condorcet une absurdité. Il lui » fait dire *: que si l'on n'admet pas des êtres de pure rai*» *son* pour unique source d'évidence dans les mathéma» tiques, ces sciences *rentrent dans la classe des êtres de* » *pure raison.* » L'interprétation est sans doute très-ingénieuse ; mais il y a un petit inconvénient, auquel M. *Genty*

n'a sûrement pas pensé; c'est que, malgré l'espèce de mystère qu'il a mis dans la publication de sa brochure, dont il a oublié d'envoyer des exemplaires au bureau de la *Minerve littéraire*, elle pouvait me tomber entre les mains, et qu'alors je me croirais obligé de rétablir les faits : cela n'a pas manqué d'arriver. Cependant, loin d'abuser de l'avantage que me donne le paragraphe que je viens de rapporter, je m'abstiendrai de toute réflexion à ce sujet; et je me contenterai de déclarer que Condorcet n'a point écrit la phrase citée par M. *Genty*, et que la prétendue suppression de la particule *ne.... pas* est tout-à-fait de l'invention de ce véridique métaphysicien. J'ai dit dans mon article, en parlant des mathématiques (*Minerve littéraire*, 1er vol., page 167), *Condorcet s'était* même *aperçu que, si on admettait l'expérience pour unique source d'évidence, ces sciences,* ÉMINEMMENT INTELLECTUELLES, *etc., etc., etc.*, et je n'ai nullement prétendu rapporter les propres paroles de Condorcet, mais seulement l'opinion à laquelle il avait été conduit par ses travaux mathématiques (1). Je ne sais, en vérité, comment M. *Genty* pourra faire accorder son *impartialité* avec cette citation, quoique, du reste, son procédé me paraisse assez bien s'accorder avec le principe qu'il veut donner à la morale dans sa philosophie. Il est, je crois, inutile de faire observer que *ne point admettre l'expérience pour unique source d'évidence*, ne signifie pas *admettre des êtres de pure raison pour unique source d'évidence*, et que la véritable absurdité consiste dans la variante de M. Genty, qui donne une base expérimentale à des sciences *éminemment intellectuelles.*

Plus loin M. *Genty* prend le ton tragique, et après avoir

(1) Si j'avais cru, d'ailleurs, que l'opinion des géomètres dût être décisive dans cette question, je n'aurais pas manqué de citer le plus illustre de tous, l'inventeur du *Calcul différentiel.*

dit expressément que la philosophie de *Kant* lui est entièrement inconnue; il s'écrie : « Les hommes qui soufflent » audacieusement le poison de ses doctrines, sont ceux » qui se jouent de la fortune et de l'honneur de leurs su- » bordonnés, qui destituent arbitrairement ceux que leur » devoir était de protéger; qui, comme de sinistres mé- » téores, ne nous ont apparu qu'au milieu du désordre, » des persécutions et des larmes. Cependant, leur artifi- » cieux prête-nom élève la voix, et il nous propose son » *ultimatum* pour cette terrible alternative. *Avec la mé-* » *taphysique des sens, le monde ne présente qu'absurdité* » *et contradiction; avec la philosophie critique, la reli-* » *gion et la morale viennent lui donner la plus sublime* » *destination : que l'on choisisse maintenant.* — Messieurs » *de la doctrine*, voici notre réponse : Vous professez une » philosophie ignorante, une philosophie menteuse, une » philosophie ténébreuse, fanatique et lâchement persécu- » trice. Messieurs de l'*absolu, nous ne voulons point de* » *votre philosophie.* »

Certes, les disciples de *Kant* sont d'abominables gens, et personne assurément n'osera plus se déclarer le partisan d'une secte aussi dangereuse. Mais les *crimes* de ces philosophes ne seraient-ils pas de la même nature que les *paroles* de Condorcet? Car

Qui méprise Cotin, n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

MONTFERRIER.

L'Art de connaitre les femmes, par le chevalier Plante-Amour. (1)

> Heureuse celle qui peut convenir des charmes d'une sœur, et dont les oreilles ne sont point blessées par les soupirs qui s'adressent à sa fille ; qui est sans bile, sans vapeurs, et maîtresse d'elle-même quand sa porcelaine se casse ! Pope.

Serait-il enfin trouvé, me disais-je, cet art plus précieux qu'aucune de nos sciences, et qui depuis cinq mille huit cent vingt-un ans exerce la sagacité des philosophes, les méditations des sages, les calculs des savans et la patience des érudits ? Plus étonnant qu'Archimède, et toute la vieille école de Syracuse, un chevalier jeune et français, digne de porter le nom de *Plante-Amour*, aurait-il suivi, sans le rompre, le fil de ce dédale inextricable, et sondé ces profondeurs où bien peu d'hommes peuvent se flatter d'atteindre ? La pesanteur spécifique des corps est connue de tout le monde ; mille théories plus abstraites sont enseignées dans nos plus obscures académies, et l'art de connaître les femmes serait resté jusqu'ici un impénétrable mystère ? Tel pédant de l'Observatoire sait très-bien les lois d'après lesquelles se meuvent toutes les planètes : si vous lui demandiez par quelle cause de répulsion sa femme s'éloigne chaque jour de sa sphère, est entraînée dans un autre monde, et gravite incessamment vers un astre plus ami, il se garderait de vous répondre.

Les naturalistes décrivent les mœurs et les habitudes des monstres les plus sauvages, et cet être mobile, que la na-

---

(1) Un volume in-12, à Paris, Delaunay, Palais-Royal.

tune attache à notre existence, est le seul dont on ne peut apprécier le caractère. En demeurera-t-il éternellement du cœur de ces dames, comme de ces terres inconnues où l'on aborde sans y pénétrer ?

J'ai ouvert le livre de M. de Plante-Amour avec une curiosité très-avide; mais mon respect pour les lecteurs m'oblige de les désabuser avec le même empressement; et de confesser, avec des regrets amers, que j'ai été déçu dans presque toutes les espérances qu'il avait fait naître. Ce n'est pas que cet ouvrage ne contienne quelques bonnes indications; mais si vous y cherchiez tout un corps de doctrines, un guide dans la pratique, un art enfin digne de s'appeler ainsi; vous verriez que ce problème, qui partage avec la pierre philosophale et la quadrature du cercle l'honneur d'embarrasser l'intelligence humaine, restera encore pour quelque temps à résoudre.

Je pense avec M. de Plaute-Amour que ce profond mystère qui enveloppe le sexe est, après le voile qui cache ses beautés palpables, une des causes les plus puissantes de l'attrait qu'il nous fait subir; ce rapport intime, du physique au moral, ne pouvait échapper à sa longue expérience; mais la conséquence qu'il en déduit sur le principe de notre affection me semble bien matérielle. Selon lui, « tout gît dans la » petite différence qui existe entre les femmes et nous, quant » au corps et même à l'esprit. » Nous contesterons d'un bout à l'autre cette étrange assertion. D'abord, la différence dont il parle n'est pas toujours aussi petite qu'il veut bien le dire : nous ne saurions expliquer le choix de son épithète, qu'en lui supposant une intention de galanterie; et le cours des études variées peut lui apprendre combien cette différence est quelquefois respectable.

Est-ce notre faute, est-ce la faute de ces dames ? Je le laisse décider à de plus habiles. *Dans le doute, abstiens-toi*, dit le sage : accordons plutôt que les torts sont réciproques. Dailleurs, et d'après la supposition même, il est

évident que la compensation est impossible. Les torts étant de part et d'autre d'une nature négative, on n'en saurait déduire un résultat positif. D'où, par une conclusion à l'absurde, nous renversons l'édifice du calcul *différentiel* que prétend élever notre auteur. Qui sait s'il n'allait pas se flatter de nous conduire jusqu'aux *infiniment petits ?* mais nous doutons que beaucoup de ses lectrices eussent voulu le suivre jusque-là.

Est-ce d'après les traits de leurs visages que M. le chevalier Plante-Amour voudrait nous apprendre à juger les femmes? Les travaux du savant Lavater n'ont que trop prouvé combien il était facile de s'abuser sur ces indices. Leurs passions tourmentent quelquefois leurs cœurs sans altérer leurs figures; semblables à ces volcans sous-marins que l'Océan recèle dans ses abymes, et dont l'innocent pélerin ne soupçonne l'existence qu'au moment où il en devient la victime.

La forme particulière de quelques parties du corps est-elle le type de quelques-unes de leurs facultés? Un vieux proverbe des Romains attachait à la dimention de tel ou tel membre, du nez, du pied, par exemple, des qualités singulières ; mais que de gens trompés par le proverbe, et pour qui les espérances d'un petit pied n'ont été qu'une grande illusion.

Notre chevalier jugerait-il les femmes d'après leurs goûts? Un chat, un singe, un perroquet et un confesseur ont fourni avant lui, à quelques observateurs malins, plus d'une conséquence et d'une analogie. Qu'il répète que *Clorinde* ne serait pas si exacte à mettre son offrande au tronc, en sortant de l'église, si elle savait que ceux qui la suivent n'y fissent pas attention. C'est une observation vulgaire. Que la mode soit venue d'écouter un jeune orateur bien fait, dont les gestes sont aisés, la voix touchante et délicate, qui crie avec art, qui prononce des périodes d'une cadence admirable et dont l'oreille est ravie. Que ses char-

mans auditeurs ne trouvent point la vérité en l'écoutant ; mais qu'il soit venu exposer sa bonne mine ; et elles, de leur côté, avec le dessein de voir un homme beau, bien fait, dont la voix fût nette et la parole agréable ; que *Bélise* enfin s'en retourne très-satisfaite d'avoir pris le plaisir de la dévotion ; ces vérités sont très-connues.

Qu'il prétende que les femmes aiment à entendre parler mal des autres, surtout de celles avec qui elles sont en concurrence de beauté, d'esprit, ou de rang ; Bayle avait dit, avant lui : « Il ne faut pas leur rendre visite sans savoir quelque histoire désavantageuse de ces *autres-là*, et de ceux qui ont accoutumé de les voir. Si on n'en a point appris, qu'on en invente ; car il faut ou savoir médire ou renoncer à la profession de galant homme. C'est pour cela, ajoute-il, qu'il n'y point de lieu où la médisance règne tant que dans ceux où les deux sexes sont toujours ensemble ; non-seulement parce que cette familiarité fait naître mille incidens qui donnent sujets de causer, mais aussi parce que les hommes apprennent dans cette école tous les rafinemens de cet art. »

M. de Plante-Amour cite aux dames ces vers d'un poëte brutal appelé Molière :

Tout le monde connaît leur imperfection ;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion :
Leur esprit est méchant, et leur ame fragile ;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécille,
Rien de plus infidèle, et, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout par ces animaux-là.

n'eût-il pas mieux fait de leur rappeler ceux-ci, que le gracieux Parny composait pour elles :

La moralité vous poursuit.
En prose, en vers, même en musique,
Sans goût, sans cause on vous critique,
Sans fin sans trêve on vous instruit.

Maint vieux libertin émérite,
Maint petit rimeur hypocrite,
Maint abonné dans maint journal
De vos plaisirs, de vos parures,
De vos talens, de vos lectures,
Se fait contrôleur général:
Eh! bien à tout cela quel mal?
De vous ces gens n'approchent guère;
Et vous ne lisez-pas, j'espère,
Un sot qui veut être moral.
Cessez donc vos plaintes, Mesdames:
L'infaillible église jadis
A vos corps si bien arrondis
Durement refusa des âmes;
De ce *concile* injurieux
Subsiste encor l'arrêt suprême.
Qu'importe? vous charmez les yeux,
Le cœur, les sens, et l'esprit même;
Des âmes ne feraient pas mieux!

M. le chevalier de Plante-Amour, ne nous a donc point tenu ce que le titre de son livre semblait promettre. Cette merveilleuse découverte reste à faire, et le premier des arts ne s'appuie encore que sur les plus vagues conjectures. Quoi, on ne l'a point trouvé! et c'est dans ce siècle de perfections et de lumières; dans ce siècle où l'analyse à changé toutes les attributions, et décomposé toutes les substances! car l'écorce des chênes qui, dans les temps de l'âge d'or, ne distillait que du miel, fournit aujourd'hui du vinaigre; car ce laurier dont les fleurs sont des roses, rend a présent un poison tellement subtil, qu'une seule goutte porte la mort dans tous les membres; car ce tubercule que notre ingratitude deshérite du nom de Parmentier, pour l'apeller grossièrement une pomme de terre, produit un brûlant spiritueux; car les vieux chiffons donnent du sucre;

et rien n'égale, comme on le sait, la saveur d'un potage extrait d'un jeu de *dominos*.

Passez sur les boulevards, la présence des procédés du sieur Fortin s'y fait déjà sentir. Parcourez les bords de la Seine, vous verrez de nombreux bateaux à vapeurs ; le lendemain vous les verrez encore, et leur immobilité vous prouvera que les fleuves n'ont plus de cours. Qui ne connait la marmite autoclave? quelques charbons suffisent pour la mettre en ébulition, et en moins de trois minutes plus d'un cuisinier *impromptu* a fait son dîner pour long-temps. Grâce à la mécanique, nos ouvriers n'ont plus d'autre peine que de se croiser les bras. L'art sait tout faire, et la nature n'a qu'à se reposer. Nous avons des écoles où tous les élèves sont professeurs, et où presque tous les professeurs savent lire. Avez-vous de la mémoire? vous pourrez apprendre la *mnémonique*. L'art de *faire des enfans d'esprit* n'est un secret pour personne. Ah! pourquoi nos ancêtres l'ont-ils ignorés? nous aurions eu la gloire de mettre fin à ce proverbe héréditaire : « *Les enfans de nos enfans auront de piètres grands-pères!* Heureux temps! digne en effet d'être appelé le siècle des lumières! les chandelles économiques, les fanaux à mille rayons, les briquets phosphoriques, le gaze hidrogène, et les éditions de M. Touquet dissiperont à jamais les ténèbres originelles.

Enfin l'ingénieux Franklin n'avait préservé du tonnerre que le palais des rois et les hôtels de l'homme opulent; la cabane du pauvre a aujourd'hui son abri. M. de Lapostolle a trouvé contre la foudre un réfuge à la portée de tout le monde, et il l'a trouvé dans sa paillasse! Il suffit de tresser en effet, et d'élever dans l'air quelques brins d'orge au bout d'une perche, pour détourner tous les orages. Ce moyen est infaillible : et tant il est vrai que les hommes dorment longtemps sur la vérité, c'est dans un lit qu'il a été découvert. C'est encore là, nous dit-on qu'il faut attendre la fortune : apparemment parce qu'elle est femme. Et si l'art de les con-

naître toutes pouvait être jamais révélé, qui sait si notre chevalier de Plante-Amour, en le cherchant avec ardeur, un jour qu'il ne dormira pas, ne réussira point à le trouver aux mêmes sources où a été rencontré celui de maîtriser la foudre? L.

La langue latine rappelée à ses élémens, etc. (1)

Livré aux fonctions honorables d'instituteur, M. Pastelot a reconnu qu'il serait fort avantageux d'appliquer à l'enseignement de la langue latine; les principes de la grammaire générale. Il a fait cette application; des nombreux succès en ont été le résultat. L'ouvrage que nous annonçons présente le développement des moyens à employer, et de la marche à suivre pour obtenir et multiplier les mêmes succès. Sa clarté nous a paru le rendre très-propre à exercer, avec fruit, l'intelligence des jeunes étudians, à les familiariser avec le génie de la langue latine, et à leur rendre son étude plus facile et beaucoup plus agréable. Aussi pensons-nous avec la commission d'instruction publique, qui l'a écrit dans une lettre imprimée à la tête de l'ouvrage, que la publication du travail de M. Pastelot ne peut qu'être utile à l'instruction publique, et avons-nous la ferme confiance que le conseil royal de l'Université, confirmant l'opinion de la commission, s'empressera d'admettre cette méthode au nombre des livres classiques, malgré la multiplicité de ces sortes d'ouvrages.

St.-Martin.

---

(1) Par A. A. N. Pastelot, membre de la Société royale académique des Sciences, et de la Société grammaticale de Paris. 1 vol. in-12, prix, 1 fr. 50. c.

A Paris, chez l'auteur, rue Bellefond, n° 30. Louis Vente, libraire, boulevard des Italiens, n° 7. Mongie, libraire, boulevard Poissonnière, n° 18; et Mme Ve Nyon, quai Conti, n°. 13.



THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Zénobie, tragédie en cinq actes de M. Royou.

Depuis l'abbé d'Aubignac, auteur d'une *Zénobie* en prose, on a tenté plusieurs fois de présenter sur la scène la reine de Palmyre, cette seconde Sémiramis, vaincue deux fois par Aurélien, dont elle suivit le char de triomphe accablée sous le poids des chaînes d'or. Ces différens essais ont été malheureux. La nouvelle *Zénobie* fournira-t-elle une plus longue carrière que ses aînées ? C'est ce dont il est permis de douter. Rien n'est moins durable que l'admiration, seul sentiment que puisse inspirer la courageuse résistence d'une reine guerrière, au vainqueur des Goths et des Vandales.

Tous les événemens se passent hors de la scène ; c'est dans la coulisse qu'on découvre la retraite où le prêtre Phanor avait caché les enfans de Zénobie, au moment où cette princesse allait quitter Palmyre, pour hâter la marche des Syriens ses alliés. Il n'y a guères que la mort de son héroïne, dont l'auteur nous ait rendus témoins ; et cette mort, il faut en convenir, est peu tragique. La princesse ne se poignarde point, suivant l'usage antique, elle tombe en pâ-

moison en apprenant que son fils et sa fille sont au pouvoir d'Aurélien, qui doit les faire périr, au moment où leur mère, à laquelle, par un raffinement de cruauté, il a fait rendre ses armes les tournerait contre elle-même.

Les longues scènes qui précèdent ce bisarre dénouement sont remplies par les propositions de livrer Palmyre sans combattre, faites par l'ambassadeur d'Aurélien, et refusées noblement par Zénobie; par les discours du vertueux Phanor du rétheur Longin, et par les menaces de l'empereur, auquel un traître ouvre les portes de la ville.

Le rôle de Tanis, sœur de de Zénobie, est absolument inutile. L'auteur ne l'a imaginé que pour donner aux soldats d'Aurélien l'occasion de prendre cette jeune princesse pour la reine qu'ils veulent poignarder; méprise que Zénobie fait cesser en s'offrant elle-même aux coups des assassins. Ce mouvement assez théâtral excite pourtant peu d'intérêt. On prévoit trop que l'empereur arrêtera le glaive suspendu sur la tête de son illustre captive. C'est ce qu'il fait effectivement; mais, dans tout le reste de l'ouvrage, il parle plutôt en Tartufe qu'en guerrier.

A quoi faut-il donc attribuer le succès d'une tragédie si peu tragique, et dont le dénoûment est en contradiction avec l'histoire? A la manière dont le rôle de Zénobie est tracé, à quelques tirades brillantes, et surtout à l'absence des acteurs en vogue. Les noms de MM. Dumilâtre, Aristippe, Saint-Aulaire, Menjaud, sur l'affiche, disposent merveilleusement à l'indulgence. Il faut être ou parent ou ami intime de l'auteur, pour assister à la représentation d'une tragédie dont tous les rôles sont confiés aux doubles, et, dans ces deux cas, on ne vient pas pour juger, on vient pour applaudir. C'est ce qui est arrivé à *Zénobie*, que Mme Paradol représente avec un fort beau costume.

SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

Baudoin, tragédie en cinq actes de M. ***.

Quoique les comédiens aient fait preuve de goût en donnant cette tragédie dans le carnaval, elle n'a point réussi. Quelques spectateurs moroses, loin de partager la joie presque générale du parterre, ont pris au sérieux ce que l'auteur ne leur présentait certainement que comme une plaisanterie, et des sifflets aigus se sont mêlés aux bruyans éclats de rire de ces esprits bien faits, qui n'ont garde de laisser échapper une occasion de se divertir.

Rien n'est moins plaisant, dira-t-on, que l'histoire du Bas-Empire, dans laquelle M. *** a puisé son sujet; j'en conviens, mais le curé de Meudon n'excite-t-il pas la plus franche gaîté en racontant des faits qui par eux-mêmes sont quelquefois assez tristes? Tout dépend de la manière de présenter les choses que chacun, grace au ciel, envisage différemment: par exemple, la chute successive des tyrans de Byzance et les intrigues de *Baudoin*, de ce comte de Flandre qui, conduit d'abord à Constantinople par le seul amour de Dieu, finit par s'en faire nommer empereur, aurait inspiré à Voltaire des réflexions philosophiques sur le peu de stabilité des trônes et sur la secrète ambition de ces princes croisés qui, tout en marchant à la conquête du tombeau du Christ, n'oubliaient pas leurs petits intérêts. M. *** n'y a vu qu'une occasion de développer la galanterie du comte Baudoin, qui parle d'amour avec Ismène, et d'honneur avec le traître Murzume, lequel parvient, au troisième acte, à renverser du trône l'usurpateur Comnène. Mais Baudoin, après avoir refusé l'appui de Murzume, le détrône à son tour, et serait alors au comble de ses vœux si la belle Ismène, pendant que son amant se

battait, n'avait été enpoisonnée par l'ordre du barbare Murzume.

Offrir à nos lecteurs une plus longue analyse de ce malheureux ouvrage serait une mauvaise plaisanterie, d'autant plus déplacée que nous entrons dans le carême. L'auteur, qui peut être un homme d'esprit, ne sera jamais un poëte tragique.

Le Voyage à Dieppe, comédie en trois actes et en prose, de MM. Fulgence et Wafflard.

C'est surtout au théâtre que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. *Le Voyage à Dieppe*, joué le lendemain de la première représentation de *Baudoin*, a, comme le héros tragique, excité dans le parterre la gaîté la plus vive; mais cette fois le rire n'était pas ironique, on s'amusait de la situation des personnages et non pas de celle de l'auteur.

Ce n'est point la première fois, sans doute, qu'on présente sur la scène un bourgeois crédule, auquel des mystificateurs persuadent qu'il se trouve dans un lieu quand il est réellement dans un autre. C'est sur une espiéglerie semblable que roulent plusieurs ouvrages joués à Feydeau, au Vaudeville et aux Variétés; mais si l'idée première du *Voyage à Dieppe* n'est pas absolument neuve, elle est développée du moins d'une manière fort comique.

Le premier acte se passe sur le boulevard de l'Hôpital. Là, quelques jeunes gens réunis au *Feu Eternel*, boivent à la santé de leurs belles, et à la prospérité des arts, pendant que M. d'Herbelin, honnête habitant de la rue de Buffon, attend avec la plus vive impatience son vieil ami Dumontel avec lequel il doit partir le soir même pour Dieppe.

Trois de nos étourdis, Monbray, Dérigny et Lambert descendent sur le boulevard au moment où Dumontel vient annoncer à d'Herbelin qu'il ne peut l'accompagner dans

son voyage. Cette nouvelle contrarie beaucoup le bon Parisien, qui se console bientôt en apprenant qu'un jeune homme qu'il n'a jamais vu, M. de Saint-Vallery, que ses affaires appellent à Dieppe, lui fait offrir trois places dans sa voiture. D'Herbelin quitte alors son ami pour prévenir sa femme et sa fille de cette heureuse circonstance, et Monbray déclare à ses joyeux camarades qu'il va jouer auprès du bonhomme le rôle de M. de Saint-Vallery. La résolution de Monbray est la suite d'un pari fait à table, et que doit gagner celui qui, avant la fin de la journée, aura berné gaîment quelque imbécile.

Un des convives consent à prêter sa berline à Monbray, qui se présente aussitôt chez d'Herbelin sous le nom de Saint-Valery, et détermine sans peine le crédule vieillard à se mettre en route pour Dieppe avec sa femme et sa fille.

Monbray donne secrètement au domestique qui lui sert de postillon l'ordre de parcourir pendant une bonne partie de la nuit les villages qui entourent Paris ; et après un voyage de quelques heures, d'Herbelin et sa petite famille descendent dans une maison de la rue Charlot, habitée par Dérigny, et ne se sentent pas de joie en pensant qu'ils sont arrivés à Dieppe, et qu'ils vont jouir du spectacle de la mer, qu'un Parisien ne peut se dispenser de voir, au moins une fois dans sa vie.

Les premières scènes du second acte sont employées par Monbray, Dérigny et par leur valet James à empêcher que d'Herbelin ne cède à l'impatience qu'il éprouve de monter sur les falaises. Mais que devient le pauvre Dérigny, quand il reconnait que celui qu'on mystifie si cruellement est le père d'Isaure, jeune personne qu'il a vue deux fois au bal de Sceaux, et dont il est vivement épris. Pour surcroît d'embarras, Dumontel se présente dans la maison. C'est pour toucher une lettre de change souscrite par Dérigny, qu'il a retardé son voyage. Les fonds sont prêts, mais s'il rencontre d'Herbelin tout est perdu. C'est précisément ce

qui arrive ; au moment où Dumontel va sortir du salon d'Herbelin paraît, et n'est pas peu surpris de voir que son ami est déjà arrivé à Dieppe.

Il est peu naturel que, dans la longue scène qu'ils ont ensemble, Dumontel ne dise pas un seul mot qui puisse désabuser d'Herbelin ; mais les spectateurs n'y regardent pas de si près quand ils se divertissent, et cette situation est fort divertissante. Enfin le père d'Isaure trouve moyen de mettre en défaut la surveillance de ceux qui l'empêchaient d'aller admirer la mer ; il sort, demande aux passans le chemin qui conduit au port ; on lui rit au nez, et furieux d'avoir été joué de la sorte, il se dispose à faire de vifs reproches au prétendu Saint-Valery, quand Dumontel, que nos jeunes gens ont mis dans la confidence de leur folie, déclare généreusement que c'est lui qui a imaginé ce tour de carnaval.

Je n'ai point parlé, dans cette analyse d'une scène parasite que les auteurs feront très-bien de supprimer : c'est celle de M. Lambert et de sa femme déguisés, l'un en matamore de la vieille comédie, l'autre en géorgienne. Si le reste de l'ouvrage eût été moins gai, les gothiques plaisanteries du faux capitaine auraient été fort mal reçues. Le public s'est contenté d'indiquer par son silence, que ces lazzis lui paraissaient déplacés dans une comédie qui retrace assez fidèlement les habitudes modernes.

A. R.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc.

Le Muséum académique de Genève, fondé depuis deux ans, a acquis dans ce court espace de temps une telle importance, qu'il est déjà regardé comme un des établissemens les plus intéressans de ce genre en Suisse. Une partie

de l'édifice académique a été disposé d'une manière aussi agréable que convenante pour recevoir les diverses collections dont se compose ce Muséum, et qui ont toutes été formées successivement avec les cadeaux offerts par le zèle patriotique des habitans de Genève. Dans une salle particulière se trouve une riche et précieuse collection d'instrumens de physique; trois autres renferment des trésors d'histoire naturelle, parmi lesquels on distingue, particulièrement dans la partie zoologique, une collection d'oiseaux de presque toutes les espèces européennes, et qui est aussi très-riche en espèces exotiques. Le cabinet zoologique renferme encore de plus beaucoup d'autres raretés tirées des autres classes, telles que des mamifères, des amphibies, des poissons; et des appareils anatomiques extrêmement curieux; tous les objets sont représentés dans le plus grand ordre, et avec la plus grande netteté. Enfin des collections également précieuses, et composées en grande partie de morceaux qui ne se trouvent pas dans les plus riches cabinets d'Europe, d'objets pétrifiés, de coraux. etc. Le cabinet minéralogique paraît être dans un état moins satisfaisant que les autres parties de cet établissement, quoiqu'il renferme déjà des objets rares, instructifs et dignes d'attention; on remarque particulièrement, parmi ces derniers, des pierres volcaniques de l'Etna et du Vésuve; une pierre géognostique du Groenland, une autre de la nouvelle Hollande. Les descriptions de montagnes, faites par M. de Saussure dans ses voyages, et recueillies par lui, sont conservées avec un soin religieux, comme une propriété patriotique, et comme un document intéressant pour l'histoire et les sciences. Une salle particulière est destinée aux antiquités, aux monnaies, aux curiosités narografiques, et renferme, quoiqu'elle soit tout récemment ouverte pour cette destination, une foule d'objets du plus grand intérêt.

— Un estimable négociant de Genève, M. Stephan Moricand, qui a séjourné pendant quelque temps à Venise, et qui a parcouru le reste de l'Italie, a employé ses loisirs à faire des recherches et à former des collections d'histoire naturelle, particulièrement de botanique. *La Flore de Venise*, qu'il a récemment publiée, renferme les résultats de ses recherches, parmi lesquelles plusieurs sont propres à enrichir la science. Il y a maintenant près d'un demi-siècle (1735) que l'apoticaire Zannichelli, publia la première *Flore vénitienne*, qui n'a plus maintenant que quelqu'intérêt historique. M. Moricand a arrangé ses plantes d'après le système de Linnée; un second volume contiendra les Cryptogames, le premier n'ayant été consacré qu'aux phanérogrames.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 25 au samedi 3 mars 1821, inclusivement.

Température la plus élevée, 12 deg. 1/10 (échelle de Réaumur), le 3. — *La plus basse*, 5 deg 3/10 au-dessous de zéro (glace), le 27 — *Température moyenne*, 4 dég. 4/10. — Anniversaire de cette température, 3 dég. 4/10 — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 27 pouces 10 lignes (753 millim.), répondant à dég. de mauvais temps, de la nouvelle graduation, et à *variable* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui de nord-ouest. — *Hauteur de la Seine*, à l'époque du samedi, 0 mètre 84 cent. (Croissant, navigable.) Jours de pluie, 2.

ANNONCES.

La reliure, poème didactique en six chants; précédé d'une idée analytique de cet art, suivi des notes historiques et antiques; par Lesné, relieur, 1 vol. in-8°. prix 4 fr., et 5 fr. par la poste; à Paris, chez l'auteur, rue des Grès-St.-Jacques, n° 5; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois.

— *Poésies* de M. le Comte Anatole de Montesquiou. Deuxième recueil. 1 v. in-12; à Paris, chez Firmin Didot, rue Jacob, n° 24.

— *Art poétique* d'Horace, traduit en vers français par Henri Terrason, avec le texte et des remarques. Un vol. in-18, prix 1 fr. 25 cent. A Paris, chez Durey, lib., quai des Grands-Augustins, n° 25.

— *Manuel de l'amateur d'Estampes*, faisant suite au *Manuel du libraire*; et dans lequel on trouvera, depuis l'origine de la gravure: 1° les remarques qui déterminent le mérite et la priorité des épreuves; 2° les caractères auxquels on distingue les originaux d'avec les copies; 3° les prix que les pièces capitales peuvent conserver dans le commerce, en raison de leur rareté et de l'opinion des amateurs; 4° des tableaux séculaires, offrant les artistes contemporains sur des lignes annuelles, et à toutes les époques désirables. Ouvrage dédié au Roi, par A. E. Joubert, graveur, membre de l'Athénée des arts. 3 vol. in-8°, divisés chacun en 3 livraisons. Prix 25 fr. pour les souscripteurs, et 30 fr. pour les non-souscripteurs. A Paris chez l'auteur, rue du Harlay, n° 6, et chez Treuttel et Wurtz, lib., rue de Bourbon, n° 17. — Le premier volume a paru.

ERRATA de l'article de M. Viennet sur Voltaire.

P. 165, lig. 14, au lieu de ces mots: *à en réciter*, lisez: *à le réciter*.
P. 166, lig. 27, au lieu de: *Lutrebourg*, lisez: *Lutrelbourg*.
Id. lig. 31, au lieu de: 1812, lisez: 1802.
P. 167, lig. 3, au lieu de: *annoncer*, lisez: *avancer*.
P. 168, lig. 31, au lieu de: *empoisonnent*, lisez: *empoisonneur*.
P. 174, lig. 18, au lieu: *d'une sorte et de mépris*, lisez: *d'une sorte de mépris*.
Id. dernière ligne, au lieu de: *la*, lisez: *sa*.
P. 175, lig. 6, au lieu de: *décent.*, lisez: *plus décent*.
Id. lig. 14, au lieu de: *fussent*, lisez: *soient*.
Id. lig. 30, au lieu de: *lyriques*, lisez: *épiques*.

Imprimerie de Mme Ve Cussac, rue Montmartre, n. 30.

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.



FRAGMENT D'UN POÈME
SUR LE GENRE ROMANTIQUE.

A PEINE l'écolier qui fait sa rhétorique,
Trouve encor parmi nous quelque charme au Classique;
Mais, lorsqu'il a quitté Virgile et son pédant,
Il se forme bientôt un goût indépendant;
Le genre romantique élève ses pensées
Par Racine et Boileau trop long-tems rabaissées.
Son ame est attentive aux leçons du désert;
Il goûte du torrent le sublime concert;
Et, du vague idéal cherchant la quintessence,
Du battant de la cloche il chérit l'éloquence.
Les brigands de la grotte et ceux du vieux donjon,
De préceptes touchans vont orner sa raison.
Quel charme séducteur se glisse dans ses veines,
Quand il entend le bruit des verroux et des chaînes!
Quand le cierge funèbre, à ses yeux allumé,
Est porté par un mort que l'on croit inhumé!
A tant de voluptés son cœur ne peut suffire,
Et d'un doux cauchemar il sent l'heureux délire.

Or, je veux, m'animant aux accens des beffrois,
Du Romantique pur vous enseigner les lois:

Au milieu des forêts, des rocs et des ruines,
Montrez-moi vos héros, cachez vos héroïnes ;
Que, sa quenouille en main, la vieille du hameau
Soit toujours l'ornement d'un chef-d'œuvre nouveau ;
Que l'ermite s'y montre, avec sa barbe blanche,
Traversant le torrent sur une étroite planche ;
Qu'il sache le passé bien moins que l'avenir,
Et qu'il ait deux grands bras toujours prêts à bénir !

Chantez la tour lugubre, asyle du rebelle,
Et son coq de fer-blanc, sa seule sentinelle,
Et les barreaux de fer, et la corde du puits,
Et les souris trottant sur les créneaux détruits.
Un héros entre-t-il dans ce gîte ? il importe
De compter, avec soin, tous les clous de la porte.
Je veux qu'un avocat, devant un tribunal,
Puisse offrir votre écrit comme un procès-verbal.

Décrivez lentement le brin d'herbe qui pousse :
Souvent le Romantique est caché sous la mousse ;
Mais, quand vous l'y cherchez, faites que le poignard,
Dans la main d'un bandit, se montre à mon regard.
La mousse et les brigands, par un heureux mélange,
De grace et de terreur feront un doux échange.

De vos héros souvent dépeignez les habits,
Et jusques aux charbons dont leurs nez sont noircis.
Les héros grecs avaient des poignards et des haches,
Mais point de pistolets ni de longues moustaches.
Une lanterne sourde, en leur tremblante main,
N'éclairait pas pour eux un coupable chemin...
Cessez donc de vanter les siècles Homériques.

Eh ! qui n'admirerait ces bandits romantiques,
Qui, lassés du poignard, et saisissant le luth,
Chantent, comme Garat, l'Amour et Belzébuth !
Que j'aime à voir errer ce funèbre Vampire,
Qui ne peut respirer si sa belle n'expire !
J'admire, en le voyant tapi dans un tombeau,
Sa grimace sublime, et son bec de corbeau.

« Ponctuez fortement », s'écriait un grand-homme :
Les points ont fait valoir maint livre qu'on renomme.
Un auteur, de nos jours, réussit de tout point,
S'il joint au vague heureux l'éloquence du point.
De l'exclamation que le signe sublime
Termine chaque mot, décore chaque rime !
De ce point redoublé qui ne sait le pouvoir ! !
En lui semble caché le grand art d'émouvoir.
On a vu maint auteur, (quel effort de génie ! ! !)
Armer de trente points un vers de comédie ;
Et, sous leurs traits puissans qui savent tout dompter,
Foudroyer le lecteur qui ne peut les compter ! ! ! ! ! ! ! ! !

Surtout, n'oubliez pas le beffroi solitaire,
Qui tinte de lui-même au fond du monastère.
Faites voir un succube, affublé d'un linceul,
Perché sur une table, et pérorant tout seul.
Faites gémir ces voix d'une triste victime,
Qui font tourner les vins dans la cave du crime.
Que j'entende les vents, sous d'antiques lambris,
Siffler... comme Boileau, s'il jugeait vos écrits.

J. P. B.

ODE DE KLOPSTOCK.

MA PATRIE.

Comme un fils tendre et reconnaissant qui n'a vu fleurir qu'un petit nombre de printems, se lève tout-à-coup au milieu de la nuit, dans un saint transport, s'approche doucement de la couche de son vieux père, contemple avec respect sa chevelure d'argent, croit le voir entouré des bonnes actions de sa vie, veut lui exprimer dans un langage de feu combien il l'aime..... Mais la parole expire sur ses lèvres.....

Ainsi je voulais te chanter, ô mon Pays ; déjà les cordes de ma lyre commençaient à résonner d'elles-mêmes, tout-à-coup la sévère discrétion m'a fait un signe, et ma main a tremblé, et ma lyre est tombée.

Mais je n'en suis plus le maître, il faut que je ressaisisse la lyre, que je tente de nouveau cet essor hardi, que je donne cours au sentiment qui embrâse mon ame.

Oh! seulement ménage ma faiblesse, ne m'accable pas, ô ma Patrie, de tout l'éclat de ta gloire! Ta tête est couronnée d'une palme de deux mille ans, tu t'avances avec la démarche des Immortels, tu précèdes fièrement tous les peuples : comme la couronne brille sur ta tête!.... comme ton regard étincelle! épargne, épargne ton enfant qui t'adore, mais qui succombe, qui sent la lyre prête à échapper de sa main tremblante.

Un doux sourire se répand sur tes traits majestueux, il soulage, il ranime mon cœur. Chante, chante, ma lyre, dans un transport de reconnaissance, que ma patrie m'a souri!

Ah! de bonne heure, tu le sais, je me suis consacré à toi, à peine mon cœur a-t-il senti les premiers battemens de l'ambition, j'ai voulu chanter, au milieu des lances et des harnois guerriers, Henri ton libérateur.

Mais bientôt j'ai vu s'ouvrir devant moi une carrière plus élevée (1), et enflammé d'un zèle plus noble que celui de la gloire, je m'y suis élancé..... elle conduit à la patrie du genre humain...... au céleste séjour.

Je la poursuis avec ardeur...... Mais lorsque j'y succomberai sous le poids de ma mortalité, je me détournerai, je reprendrai la lyre de tes bardes, et je viendrai t'entretenir de ta gloire.

Tes vastes forêts ont bravé l'effort des siècles; elles couvrent de leur ombrage, elles nourrissent dans leur sein une race antique et fière, également propre à la pensée et à l'action.

Là se trouvent de ces mortels favorisés du ciel, qui

---

(1) La Messiade.

ont le coup d'œil perçant du génie, qui voyent tourner dans leurs mains la baguette magique de l'invention, qui rencontrent sous leurs pas l'or véritable, les pensées nouvelles.

Jusqu'où ne se sont pas étendus les nombreux rejetons de tes forêts? On les a vus transplantés sur les rives du Rhône, sur les bords de la Tamise, et soudain de nouveaux rejetons poussaient en foule dans ton sein.

Ainsi tous ces peuples ont été tes colons; tu as voulu réclamer tes droits, tu as envoyé tes guerriers, tu as fait retentir le bruit de tes armes..... Quel monument de tes victoires! .... les Gaulois s'appellent Francs, et les Bretons sont devenus des Anglais.

Tu as porté plus haut encore l'éclat de tes triomphes..... L'altière Rome avait puisé dans le sein de la louve qui allaita son enfance, la soif des conquêtes; elle était depuis des siècles le tyran du monde; tu vins, ô ma Patrie, tu attaquas l'altière Rome, et tu la renversas dans son sang.

Jamais aucun pays n'a été juste comme toi envers les autres pays, n'a plus honoré le mérite étranger; ne sois pas trop juste cependant, ils ne sont pas assez généreux pour sentir combien il y a de grandeur dans cet excès.

Tes mœurs sont simples et sages, ton esprit est sérieux et profond, ta parole est forte comme ton glaive est tranchant; cependant ce glaive, tu le remets volontiers dans le fourreau, et il ne dégoutte pas : oh sois-en bénie, il ne dégoutte pas du sang des hommes paisibles!.....

Mais la sévère discrétion de nouveau me fait signe, elle me rappelle ma faiblesse...... je me tais jusqu'à ce qu'elle me permette de reprendre ma lyre. Je vais méditer en silence la grande, la terrible pensée d'être digne de toi, ô ma Patrie!

Camille Jordan.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

ALMANACH DES MUSES POUR L'ANNÉE 1821 (1).

Un poète latin, qui, d'après lui-même, jugea sans doute ses confrères, a peint d'un seul trait tous les poètes. *Genus irritabile vatum* est devenu la devise des aspirans au Parnasse. Chaque profession développe en nous des travers et des qualités. Les avocats sont accusés d'être bavards, et les poètes d'être susceptibles. Sans cesse transportés dans l'Olympe, par leur imagination, ils se croient facilement supérieurs au reste des hommes, et s'offensent, comme les dieux, de la moindre injure. La louange la plus outrée les flatte moins que la plus légère critique ne les blesse. Celui de leurs ouvrages que l'on attaque, est toujours celui qu'ils affectionnent davantage et qu'ils défendent avec le plus de chaleur. Ils ressemblent presque tous à *l'Oronte* du Misanthrope ; et s'ils ne vous appellent pas sur le pré, quand vous avez, comme *Alceste*, trouvé leurs vers *bons à mettre au cabinet*, ils vous conservent un ressentiment qu'ils feront éclater en toute rencontre, et, sous l'apparence de la justice et de l'impartialité, se déclareront les ennemis acharnés de vos ouvrages.

On sait que Regnard ne pardonna jamais à Boileau d'avoir dit que la Muse comique était morte avec Molière. On connaît les fureurs contemporaines et posthumes qui se sont déchaînées contre Voltaire. Gilbert fit *tomber* Laharpe, *de chute en chute, au trône académique*, et, par le tour original d'un vers satirique, mit,

(1) Chez Lefuel et Delaunay.

pour ainsi dire, en question les titres de gloire du Quintilien français.

Des ennemis tels que Gilbert ne sont pas les seuls redoutables; les moindres adversaires sont dangereux, dans la carrière des lettres. Les frêlons du Parnasse sont armés d'un aiguillon, comme l'abeille; et semblable au poltron révolté, le plus insipide écrivain peut, inspiré par la vengeance, lancer contre vous un trait empoisonné qui vous tuera.

S'il est imprudent d'irriter, même un mauvais poète, que sera-ce donc, lorsqu'il en faudra critiquer une centaine à la fois? Car cent poètes, à peu près, ont contribué, cette année, à la confection de l'Almanach des Muses. Tous ces poètes ne se sont pas désaltérés dans les eaux de Castalie. Fort peu sont avoués du dieu des vers, et la plupart exercent sans brevet. Mais un critique humoriste et spirituel aura beau dire que le siècle libéral est celui de la prose et des plates brochures, il est au moins certain que le nombre des versificateurs n'a pas diminué. *Ce qui vicie abonde :* nous en avons mille exemples, même en fait de censeurs; et si l'on pouvait se sauver sur la quantité, notre siècle serait tout aussi poétique que ceux qui l'ont précédé.

Malheureusement, si l'on fait beaucoup de vers, on en voit peu de bons, même dans l'Almanach des Muses. Je frémis des représailles que je vais provoquer, quand même j'aurais la réserve de ne parler que des bons poètes. Les autres s'indigneront de mon silence. L'auteur de la moindre romance attend que je l'encourage à faire un poème; et celui qui n'a grossi le recueil que d'un distique, sera très-choqué si je ne l'invite pas à nous donner un quatrain l'année prochaine.

Entourés d'écueils, ne les comptons pas; et dans quelque arène qu'il faille descendre, consacrons notre plume

à la vérité. Le seul danger qui m'effraie, c'est l'aridité de cette longue analise de petits madrigaux, dont je dois la nomenclature à mes lecteurs. Mais il s'agit ici de vers ; avec la poésie, dit Boileau, *tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.* La fiction est chère aux Muses et doit m'être permise. Elle *fait des plus secs chardons, des œillets et des roses.* Transformons donc ce livre en une forêt poétique, sortie de terre, au jour de l'an, comme Délos sortit des flots ; et nous érigeant, tout indignes que nous soyons d'un si beau titre, en *gardes-marteau* d'Apollon, marquons, d'une main impartiale, les arbres destinés à l'immortalité, les arbustes qui, redressés et cultivés, pourront y parvenir, et les rameaux stériles qui ne sauraient y prétendre.

L'Almanach des Muses a perdu, l'année dernière, son éditeur, M. Vigée. Le successeur de cet écrivain spirituel a débuté comme un académicien, en faisant l'éloge de son devancier. C'est un devoir pieux, dont on s'acquitte avec bienveillance, envers un auteur mort ; et, quelque peu d'estime qu'on ait de son talent, on trouve toujours du bien à dire du défunt qui nous laisse sa place.

Ici, la louange n'était pas seulement d'étiquette, elle était juste. « Poète aimable, critique judicieux, formé » à l'école de Gresset, dont ses écrits rappellent à la » fois la grâce et la correction, personne ne pouvait » mieux que Vigée, dit le nouvel éditeur, veiller sur » le dépôt de nos richesses poétiques et ouvrir les » portes du temple du goût aux jeunes auteurs, qu'il ins- » truisait de ses conseils et de son exemple. » J'ajouterai que s'il faisait agréablement les vers, il les lisait encore mieux. Il mettait son bonheur à contribuer, par ce rare talent, au succès des écrivains qui lui confiaient,

dans nos Athénées, le destin de leurs ouvrages. Il en dissimulait adroitement les défauts, il en faisait ressortir les beautés avec un art infini. Il paraissait solliciter l'approbation pour ses jeunes commettans, se faisait leur apologiste, ainsi que leur lecteur, et semblait jouir de leur triomphe, encore plus que du sien propre. J'appuie sur cette qualité, parce qu'elle est aujourd'hui peu commune; et l'on n'est pas moins digne de louange en ouvrant à ses rivaux la route de la gloire, qu'en la parcourant soi-même avec honneur.

M. Gensoul, en succédant à M. Vigée, s'est chargé d'une tâche difficile. L'Almanach des Muses est bien vieux; non-seulement il l'a rajeuni, en y insérant plusieurs de ses vers, qui ne sont pas les moins remarquables du recueil; mais il a appelé nos poètes les plus distingués à l'orner des fruits de leur veine. Aussi indulgent que modeste, peut-être a-t-il admis un peu légèrement une foule de noms inconnus, à figurer auprès de ceux que nous honorons depuis long-tems de notre admiration. Je ne veux pourtant pas lui en faire un crime. Il est juste d'admettre dans la lice les athlètes qui débutent. N'avons nous pas nous-mêmes été trop heureux, le jour où un honnête et bienveillant éditeur a inséré nos premiers essais dans son Almanach, ne fût-ce que pour y faire nombre et à défaut de meilleurs choses? On est d'ailleurs bien embarrassé pour remplir convenablement le plus petit volume; et prétendre que tous les vers soient bons dans un tel livre, serait aussi déraisonnable que d'exiger que tous les hommes fussent incorruptibles, dans certaines assemblées.

L'Almanach de cette année renferme, comme on devait s'y attendre, beaucoup de vers de circonstance. *Chantez la circonstance et mourez avec elle*, a dit un poète. La plupart de ces vers étaient morts, avant

même que la circonstance ne fût tout-à-fait passée. L'impression les conservera, mais ne les ressuscitera pas. J'en excepterai cependant la *Nouvelle Valentine*, stances sur la naissance d'un prince. Madame P***. s'est élevée, dans ces stances, au-dessus de tous les auteurs qui se sont exercés sur le même sujet. Ses vers sont pleins de sentiment et de bons sentimens. La douceur du style s'y joint heureusement à la grâce des idées. Ils ont surtout un mérite rare : c'est un chant de naissance qui ne provoque la mort de personne.

Accourez, jeunes peintres de fleurs et de paysage ; puisque j'ai fait de notre Almanach une forêt, je veux, à l'ombre du chêne où les Muses ont gravé ces mots : *Amours poétiques*, vous lire les conseils que vous donne M. Perseval, sur la manière d'animer vos tableaux :

Faites étinceler sur ces roses nouvelles,
Un papillon léger, frais, éclatant comme elles;
Et que tout orgueilleux de ses belles couleurs,
Il paraisse en éclat rivaliser les fleurs.

Il veut que l'on montre sur les raisins brillans et les pêches veloutées,

... les peuplades nombreuses
Des insectes errans, des moucherons légers,
Voltigeans fourrageurs, avides passagers,
Que sur ces fruits divers souvent la faim promène,
Parasites brillans, qu'ils animent la scène ;
Qu'un pinceau délicat, par le plus doux travail,
Fasse éclater aux yeux leur parure d'émail,
Leurs aîles par l'iris richement colorées,
Et leurs franges de pourpre et leurs taches dorées,
Et leurs têtes d'Argus, où d'innombrables yeux
Taillés en microscope, en prisme radieux,
Offrent, sous mille aspects, des teintes passagères.

Il ajoute, en parlant des fleurs :

C'est peu de leur donner le plus frais coloris ;
Je veux que le zéphir, de son aîle folâtre,
Agite, en voltigeant, ces fleurs qu'il idolâtre ;
Qu'en diamans légers l'eau tremble sur ces lis,
De ses flots humectés, de son lustre embellis ;
Que la rose lui livre un sein rempli de charmes.
De la tendre Herminie ainsi les douces larmes
Roulaient en perle humide, en limpide cristal,
Sur les lis animés de son sein virginal.

Il ne veut pas que le peintre oublie les plantes les plus humbles, que Bernardin de Saint-Pierre a si bien décrites.

Je les peindrais, tantôt, de plis voluptueux
Embrassant mollement de vieux troncs tortueux ;
Tantôt cherchant le frais près des ondes limpides,
Tantôt bravant la soif sur les rochers arides,
Et d'un luxe imprévu décorant leurs sommets.

Ces vers sont une imitation des tableaux admirables des Van Spandonk, des Van d'Haels, des Redouté, dont les productions sont elles-mêmes une imitation si fidèle de la nature. Plus loin, le poète semble rappeler la magnifique ordonnance des paysages du Poussin, et, peintre comme lui, il vous dira :

Guidez-y des pasteurs les compagnes légères ;
Qu'en leurs bras les bergers soulèvent les bergères ;
Que d'autres sous leurs doigts, auprès de leurs troupeaux,
Rustiques Amphions, raniment leurs pipeaux.
Que sur la toile enfin tout s'égaye et déploie
L'image du bonheur, de l'innocente joie ;
Et que, par ce prestige abusé quelque tems,
Je croie encor sentir la sève du printems !

Cette sève de la saison première vivifie tous les vers de M. Perseval. J'ai cédé au plaisir d'en citer un certain nombre, non-seulement parce qu'ils m'ont paru

excellens, mais parce que j'ai craint de n'en pas rencontrer d'aussi bons dans le reste du recueil.

Cependant les vers de M. de Ségur ne promettent pas moins de plaisir au lecteur. Les stances sur le tems, prouvent qu'il n'a pas à s'en plaindre.

Depuis cinq lustres, de sa main
Il verse des fleurs sur ma vie ;
Et s'il vieillit le genre humain,
Il semble rajeunir Sylvie.
Il coupe, en fuyant, les liens
D'une trame faible et légère :
Mais pour des nœuds tels que les miens,
En s'envolant il les resserre.

Le tems n'a pas seulement respecté le bonheur de M. de Ségur ; il respectera ses ouvrages, soit qu'il écrive l'histoire, en traits dignes de Tacite, soit qu'il chante les plaisirs, l'amour et les belles, en vers dignes d'Anacréon, soit qu'il nous retrace, en émule de Panard, la fidélité *de sa femme et de son chien.* Il célèbre, dans la même chanson, deux genres de fidélité, dont l'un est fort commun, l'autre fort rare. On conçoit que la fidélité des femmes est celle que je regarde comme très-commune, et chacun y croirait ainsi que moi, si tous les hommes joignaient, comme M. de Ségur, l'enjouement à la philosophie, la grâce à la raison, et les qualités du cœur le plus droit aux agrémens de l'esprit le plus orné.

La lyre flexible de M. le chevalier Dupuy-des-Islets se prête à chanter sur des tons différens. Il fut inspiré sans doute par ce vers de Lafontaine : *On ne peut trop louer trois sortes de personnes.* Aussi loue-t-il tour-à-tour, en vers fort bien tournés, *le duc de Bordeaux, le curé de Saint-Roch et le danseur Duport.*

Il dit au premier :

... Si l'armée est ta marraine,
L'Invincible sera ton nom.

Au second :

Toi donc, des vrais élus et l'exemple et le guide,
Marduel, notre appui, soutiens ma voix timide.

Son Pégase lui fait bientôt franchir la distance qui sépare Saint-Roch de l'Opéra ; et là, dans un enthousiasme d'un autre genre, il crie aux amateurs de la danse de Duport :

Allez voir ce danseur charmant,
Léger rival des fils d'Éole ;
Mais ne perdez pas un moment ;
Courez vîte : car il s'envole.

Ces vers ne sont pas les seuls dont la muse féconde de M. Dupuy-des-Islets, ait paré notre Almanach. Son épître à M. de Champolles est remplie de traits remarquables et bien frappés. Je me bornerai à citer ceux-ci, qui me semblent avoir plus d'une adresse.

Chasse ce valet d'antichambre,
Spectre insipide, infecté d'ambre,
Jadis fier sultan à Paris,
Jetant le mouchoir aux actrices ;
Mais qui, grimaçant ses caprices,
Enlaidissant les jeux, les ris,
N'offre que de tristes débris,
Et ses talons rouges flétris
Par le long siècle de ses vices.

Il y aurait mauvaise grâce à vouloir juger des vers couronnés par l'Académie française. Je m'en tiendrai donc à son jugement sur les épîtres de MM. Saintine et Ménéchet. Cependant l'épître intitulée : *l'Enseignement Mutuel*, quoiqu'elle renferme des vers heureux, m'a paru manquer un peu de couleur et de poésie : reproche que je ne ferai point à l'épître *à un Juré*, dont le style me semble plus soutenu, plus ferme, plus digne du sujet. Les deux pièces sont également recomman-

dables par l'intention, la noblesse et la beauté des sentimens ; ce sont les vers de deux bons citoyens, de deux bons Français et d'un bon poète.

Une autre épître sur *le suicide* a obtenu la palme aux jeux floraux. *Le suicide* ne rendra pas son auteur immortel. Ce sujet m'a paru triste et repoussant. J'ai cru voir un spectre couronné de l'églantine ou de l'amarante de Clémence Isaure.

Les vers de Madame la princesse de S***. m'offriront plus d'un motif d'admiration et de surprise. Ils ont plus que de la grâce ; ils ont de la vigueur ; la satire y est bien maniée, et des vers comme celui-ci, quand elle peint un intrigant, ne seraient désavoués par aucun poète :

« L'habit qu'il a sur lui n'est pas encor payé. »

Une femme, une Altesse qui fait d'aussi bons vers! Certes, c'est un phénomène qui mérite d'être cité. Mais ce qui m'a le plus étonné, ce qu'il faut lire avec attendrissement, avec respect, c'est une élégie remplie de tendresse, de passion et de délire, sur le retour d'un homme impatiemment désiré. « *C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.* » Et vous croyez, profanes, que cette proie est un amant ; pas du tout, c'est un mari ! Et que l'on dise, après cela, que l'hymen est le tombeau de l'amour ! Il ne s'agit plus que de savoir combien il y avait d'années, de mois ou de jours, que Madame la Princesse était mariée, quand elle composa ces vers, où, par une singulière union, elle se montre à la fois Pénélope et Sapho.

Je ne serais pas embarrassé pour citer ici des vers de M. Viennet, et pour en enrichir *la Minerve*, qui s'enrichit souvent de sa prose vive, rapide et animée. La meilleure page de cet article serait celle où je transcrirais les *regrets d'un troubadour séparé de son amie.*

Cette page offrirait des images attachantes, des tableaux passionnés, et je ne saurais où borner mes citations; car une des qualités de l'auteur de *Clovis*, c'est d'entraîner le lecteur. Sa course ressemble à celle des chars du cirque, qui ne s'arrêtent qu'au but où les palmes les attendent; et je me hâterais d'en décerner plus d'une au chantre patriotique de *Parga*, si en louant, même avec réserve, un de mes collaborateurs, je ne craignais de ressembler à nos confrères des *Bonnes Lettres*, qui ont pris le sage parti de se louer entr'eux, pour être loués par quelqu'un. M. Viennet n'en est pas réduit là. Les vers heureux de ses épîtres sont dans la mémoire de tous ceux qui aiment les bons sentimens exprimés en termes énergiques; et les coups de fouet qu'il cingle à la sottise, ont fait assez de bruit, pour le placer, sans que je m'en mêle, au rang de nos meilleurs satiriques.

M. de la Martine a fait sans doute de beaux vers; mais il veut toujours paraître avoir rêvé sur une autre planète que la nôtre. Pourquoi s'attacher à ne rien dire comme tout le monde, faire des idées les plus communes des énigmes inintelligibles, les envelopper, pour déguiser leur nullité, de nuages métaphysiques, de vapeurs mystiques et de brouillards mélancoliques, qui ne laissent plus voir que le vide de la pensée, quand un rayon de bon sens les a dissipés? Ce néologisme romantique n'est pas de la poésie. Les charlatans poétiques soufflent dans des chalumeaux de paille; ils en font sortir des bulles éblouissantes, qu'un rien fait évanouir. Leurs faux brillans n'ont plus de valeur, quand on les pèse. Leurs conceptions sont des nains qu'ils revêtent d'habits de géants, pour les grandir, et d'accoutremens ridicules, pour les faire remarquer. Plus leurs ouvrages sont obscurs, plus ils trou-

vent d'admirateurs parmi nos précieuses à vapeurs et nos merveilleux musqués, toujours prêts, comme le baron de la *Fausse Agnès*, à admirer ce qu'ils n'entendent pas.

Ces poètes prétentieux et bizarres ne se comprennent pas eux-mêmes ; chacun de leurs hémistiches exigerait un commentaire. Qu'a voulu dire M. de la Martine, dans cette strophe tirée du *Lac ?*

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez !.....

Qu'est-ce que l'*éternité*, le *néant*, êtres abstraits, que l'on prie de parler ? Quand un poète parle de la sorte, *on cherche ce qu'il dit, après qu'il a parlé*. Et que direz-vous, plus loin, de l'invitation faite au *Lac* de garder le souvenir d'une nuit ? *Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages, dans l'aspect de tes riants coteaux, dans les bruits de tes bords, dans l'astre au front d'argent !* Le souvenir dans *l'aspect* ! dans le *bruit* ! dans *l'astre* !..... Je ne sais si ce souvenir restera dans la lune ; mais je serais bien trompé s'il restait dans la mémoire des gens de goût.

Je préfère *à ces colifichets dont le bon sens murmure*, ces simples vers adressés par M. Fabien Pillet, à l'auteur de *Marius* et de *Germanicus*, pendant son exil :

Alors qu'il fut puissant, Arnault fut généreux :
J'ai chéri ses bontés, sans flatter sa puissance.
Il daigne encor m'aimer, quand il est malheureux :
Ah ! ce trait comble tous mes vœux,
Et double ma reconnaissance.

Je n'ai pas besoin d'explication pour comprendre ces vers, pour en être touché ; et,

malgré vos beaux esprits,

J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans où chacun se récrie ».

Des poètes de qualité ont glissé quelques petites fables dans l'Almanach des Muses. Pour les faire passer, ils les ont signées de leur titre de *baron* ou de *marquis*. Le bonhomme se contentait de signer les siennes *Lafontaine*. Ces Messieurs ont mis leur titre avant leur nom, craignant peut-être qu'Apollon ne mît rien après. Le titre de marquis peut ouvrir, à la médiocrité, les antichambres; mais il ne lui ouvre pas le temple de mémoire; le Parnasse n'est point un fief féodal, et les hommes de cour sans verve et sans talent y verront passer devant eux, *le Foulon de Vire, le menuisier de Nevers* et même le *cordonnier François*.

M. Vial et M. Famin n'ont point dérogé à leur habitude; ils nous ont donné de jolis contes. Je ne puis citer tout ce qui est bon; je n'ose aborder tout ce qui est mauvais. Rentrons ici dans ma forêt poétique; et, si vous y voyez croître ce funeste *Mancelinier* qui donne la mort à ceux qui s'endorment sous ses rameaux, gardez-vous de lire, dans son voisinage, les vers de MM. tels et tels.... Que de ronces, de plantes sans vigueur! Que de landes et de sables arides! Mais, à travers ces sables, j'aperçois un site riant, semblable à *l'Oasis* que le voyageur rencontre au milieu des déserts. Arrêtons-nous au bord de cette fontaine pure et transparente comme *Blandusie*, ombragée comme elle par l'yeuse toujours verte, et lisons, au bruit harmonieux de ses flots, ces stances dignes du chantre de Tibur, et que l'auteur de *l'Enfant prodigue* et de *la Maison des Champs*, adresse à son amie, comme Horace adressait une de ses odes à son cher *Lamia*.

J'ai retrouvé dans ces stances la grâce, le naturel et la philosophie du poète latin. Je ne veux point les mor-

celer : qu'on les lise, et l'on dira avec moi, qu'adressées à l'amitié, elles méritent, comme celles d'Horace, de franchir les tems et de nous rendre l'amour des vers, que M. Campenon nous reproche d'avoir perdu.

Sur les saules qu'arrose la fontaine d'Horace, gravons ces vers charmans que Madame Desbordes-Valmore adresse au jeune *Olivier*, sous le titre de *l'aveu permis*.

Viens, mon cher Olivier, j'ai deux mots à te dire :
Ma mère l'a permis ! ils te rendront joyeux.
Eh bien, je n'ose plus ! mais, dis-moi, sais-tu lire ?
Ma mère l'a permis, regarde dans mes yeux.

Voilà mes yeux baissés ! Dieu ! que je suis confuse !
Mon visage a rougi ; vois-tu, c'est la pudeur.
Ma mère l'a permis, ce sera ton excuse ;
Pendant que je rougis, mets la main sur mon cœur.

Que ton air inquiet me tourmente et me touche !
Ces deux mots sont si doux ! mon cœur les dit si bien !
Tu ne les entends pas ?... prends-les donc sur ma bouche ?
Je fermerai les yeux ; prends, mais ne m'en dis rien.

Pendant que j'écris ces vers, j'entends, sous les pampres de la folie, résonner les pipeaux de *l'Enfant malin*, et je laisse à M. Désaugiers le soin de louer Madame Desbordes, qui semble avoir hérité du naturel de Lafontaine et surpassé Deshoulières.

On voit renaître sous tes doigts,
La lyre dont Lesbos s'honore,
Et chaque son de ton luth, de ta voix,
Nous dit : Sapho respire encore.

Quelque gracieux que soient ces chants de M. Désaugiers, je l'engage à revenir à Bacchus, dieu de la liberté, que les Latins nommaient *Liber*.

Je touche au terme de ma course. Arrêtons-nous sous

ce jeune laurier chargé de la double couronne de Melpomène et de Thalie. Là, je parcourrai les stances que l'auteur des *Messéniennes* adresse à ses amis, au nombre desquels je me compte, sans le connaître. Là, je rêverai aux nobles inspirations que donne l'amour de la patrie, et j'inscrirai sur le laurier du poète, ce vers de Virgile.

Macte novâ virtute puer : sic itur ad astra !

Em. Dupaty.

Mémoires de Billaud-Varennes, ex-Conventionnel, écrits au Port-au-Prince, en 1818 ; contenant la relation de ses voyages et aventures dans le Mexique, depuis 1805 jusqu'en 1817 ; avec des notes historiques, et un précis de l'insurrection américaine, etc. par M. M******** (1)

On peut considérer cette relation sous deux rapports très-distincts. L'ancien membre de la Convention, ses souvenirs relatifs à sa carrière politique, ses principes mêmes, et ce qu'il appelle sa philosophie seraient le sujet d'un article ; et cet article, s'il était dicté par une politique juste ou par une vraie philosophie, deviendrait sans doute un peu sévère. On n'aura pas besoin de l'être ici, on ne s'occupera que de l'autre partie de ces mémoires. Et d'ailleurs l'indulgence est facile à l'égard de ceux dont on n'attend plus rien en aucun sens, de ceux qui ne vivent plus. En général, lorsqu'on s'irrite, c'est que l'on craint, et l'habitude de s'indigner est une marque de faiblesse : vous seriez tolérans, si vous étiez irréprochables ; vous seriez

---

(1) 2 vol. in-8°. Paris, 1821. Chez Plancher, Libraire, quai Saint-Michel, maison neuve des Cinq-Arcades ; et chez Domère, même maison.

calmes, si vous étiez impassibles. Moins dupes d'un zèle apparent, nous trouverions au fond de notre cœur que la bonté tient à la puissance, et la douceur à la sécurité, ou du moins au calme de l'esprit chez les uns, et chez d'autres à la force de l'ame. Mais ce serait une question morale; or il s'agit d'un livre dont la morale n'est pas du tout l'objet, et d'un pays où elle ne s'est réservée qu'un pouvoir assez équivoque sur des races ignorantes et superstitieuses. D'un côté l'orgueil et l'opulence, de l'autre la détresse et l'abaissement entretiennent la licence ou la dureté, l'envie ou la dissimulation chez les peuples au milieu desquels séjourna long-tems le Français expatrié, qui, depuis, a composé ces mémoires avant de se rendre aux États-Unis, où il mourut en 1819.

Ils furent écrits sans art; l'éditeur n'a pu, dit-il se dispenser de les retoucher entièrement, et malgré ses soins, ils paraîtront encore rédigés avec beaucoup de négligence. Cependant on pourra les trouver curieux, parce que le héros de ces aventures singulières n'est pas un personnage chimérique. Il faut observer auss que l'entrée du pays où, en se cachant, il parvint à se faire vénérer dans un petit poste assez lucratif, fut toujours interdite aux Français, à moins qu'ils ne se déguisassent avec le même bonheur; ainsi la partie descriptive de ce voyage se rapporte à une contrée peu connue, et sur laquelle M. de Humbolt a excité un intérêt que ses savantes recherches ne peuvent satisfaire à tous égards. Ce qu'on voit d'abord dans ce récit, c'est que le narrateur a effectivement parcouru et habité la Nouvelle-Espagne. Il n'a pas fait comme l'auteur d'une histoire romanesque, dont la seconde édition vient de paraître, lequel voulant prendre, dit-il, pour le lieu de la scène, les bords d'un lac sauvage, dans les mon-

tagnes de l'antique Helvétie, a préféré le lac de Morat, c'est-à-dire, de tous les lacs de la Suisse le moins sauvage, et le plus éloigné des montagnes.

En entrant au Mexique par la Vera-Cruz, notre voyageur s'est informé scrupuleusement, le long de sa route, de plusieurs particularités relatives à l'ancienne expédition de Cortez. Devenu moine à Mexico, puis vicaire et curé dans le voisinage de Guatimala, saisi par la sainte Hermandad, et mis *in pace*, il s'évade, revient dans la capitale, et tombe entre les mains de l'Inquisition. En attendant sa délivrance, il raconte les entreprises de Moralès, ou les succès de Calléjas, le malheur de la ville de Zitaquaro, prise et entièrement rasée par les royalistes, les alarmes de Mexico, lorsqu'une autre ville plus importante, Acapulco, tombe au pouvoir des insurgés, enfin divers exploits, et une suite d'événemens que les rapports envoyés en Europe n'ont pas toujours fait connaître avec exactitude.

Mexico, la principale ville du Nouveau-Monde, est bâtie sur le détroit qui partage un lac double en quelque sorte; l'un des deux bassins est plein d'eau douce, mais une eau saumâtre remplit le second. Sans cette particularité, ces deux lacs seraient regardés comme n'en formant qu'un seul d'environ cinquante lieues de tour. La partie la plus étroite est constamment assez paisible; mais l'autre, plus agitée d'ailleurs par les vents, éprouve alternativement un flux et un reflux. « Telle est, disait notre voyageur il y a douze ans, telle est ma pauvre nation avec toute sa gloire; une moitié éprouve constamment ce calme dangereux de l'égoïsme ou de l'indifférence, et l'autre, courageuse et inconstante, se rit au milieu des orages ». Quoiqu'il en soit, on prétend que la ville de Montézume n'était pas inférieure à celle des Espagnols, et que Fernand-Cortez y trouva

quatre-vingt mille maisons. Le palais impérial nommé Tapac, renfermait au moins douze cents favorites, et de plus une riche ménagerie où l'on voyait ce qui manque, je crois, dans celles de l'Europe, une loge pour des enfans estropiés par leurs mères, afin que leur difformité fît mieux ressortir la taille majestueuse du monarque. En 1620, on a, dit-on, compté dans cette capitale, quinze mille carosses espagnols, et maintenant encore on y voit des chevaux dont les brides sont ornées de perles, et dont les fers sont d'argent. Mais le luxe et l'extrême relâchement des mœurs n'empêchent ni la générosité des Mexicains envers les églises qui dans la capitale sont au nombre de quatre-vingts, dorées jusqu'au toît, ni leur respect pour les moines dont le simple passage dans un bourg au fond des provinces, est presque toujours une fête publique.

En se rendant de Mexico à Guatimala, par Chiapa, frère Polycarpe (c'était alors le nom de Billaud-Varennes) eut à franchir avec ses compagnons de voyage, le Maquilapa. Un vent redoutable, un *urracano*, très-fréquent sur cette crète élevée, aride, neigeuse et bordée de précipices, arrêta long-tems nos voyageurs: enfin ils résolurent de braver ce vent du sud. Le passage le plus difficile est de trois cents pas. « Ose-t-on » regarder à droite, on voit la mer si près et si fort-au-» dessous de la gigantesque muraille d'une toise de lar-» geur, sur laquelle on se trouve, que les yeux en sont » éblouis; si l'on regarde à gauche, ce sont des abîmes » de trois ou quatre mille pieds de profondeur dont » l'aspect donne le vertige : je crus voir ce pont que » le Dante jette d'une main poétique à travers le Tar-» tare. En dépit d'un vent furieux, nos guides in-» diens restent sur leurs mules, cramponnés à leur cri-» nière; et nous, nous défilons un à un, non debout

» mais les mains et les genoux à terre, ou, comme on » dit, à quatre pattes. Humilie-toi, superbe, si tu veux » conserver la vie; rampez, fiers Espagnols, derrière » ces mortels que vous traitez d'esclaves, et qui, conser- » vant, au milieu du danger, l'attitude de l'homme, dai- » gnent regarder sans sourire la misérable contenance » de leurs prétendus maîtres ». On voit que la manière souvent rapide, mais un peu brusque, trop libre et quelquefois incorrecte de dom Polycarpe, n'est pas toujours dénuée d'énergie. S'il faut choisir, dit-il dans son chapitre 61e., en faisant parler un chef *indépendant*, « s'il » faut choisir entre la démocratie et l'aristocratie, pré- » férons la première : des coups de sabot font moins » de mal que des coups d'éperon ».

Un homme qui a jugé à propos de répéter un mot semblable, ne sera pas écouté sans quelque défiance, lorsqu'il parlera de la manière dont il prétend avoir vu traiter les anciens habitans du Mexique. Il assure que, malgré les intentions des rois d'Espagne, la vie des indigènes y est aussi misérable que celle des nègres. Cela se peut; mais enfin par quelle raison le serait-elle moins? Les Indiens sont-ils des Castillans, ou bien les Nègres sont-ils des Israélites? Chaque commune composée d'Indiens mariés par conscription, et quelquefois avant l'âge, est tenue, selon l'auteur, de fournir un certain nombre de gens de peine durant un quart de l'année. S'il en est qui ne se présentent pas pour cette corvée ou qui s'échappent ensuite, ils encourent le triple châtiment de la prison, de l'amende et de la fustigation sur la place publique. Ce n'est pas tout: ils dépendent aussi des voyageurs, prêtres ou laïcs; ils leur servent à la fois de guides et de bêtes de somme, et ils sont souvent payés à coups de canne. Pieds nus, dans des chemins remplis de cailloux, et

chaque jour, sous le beau ciel de leur pays, priant Dieu de leur ôter une vie misérable, ces Indiens portent les malles des Espagnols attachées à la ceinture et soutenues par des larges courroies passées sur le front : ils perdent ainsi, dès la jeunesse, les sourcils et une partie des cheveux ; et sans doute ces signes, en constatant leur infériorité naturelle, justifient leurs maîtres.

C'est après avoir quitté tout à la fois la prison et la robe, après avoir renoncé sans retour à la vénération du peuple et à la bienveillance du Saint-Office, que l'auteur a écrit ses chapitres sur les coutumes, les mœurs, et les diverses parties de l'administration dans la Nouvelle-Espagne. Il serait inutile d'en transcrire ici divers passages; tout se réduit à ce mot de sa plume inconsidérée : le Mexique est gouverné par le glaive et le goupillon. Au reste, dom Polycarpe de Varennes ne dit nulle part qu'en recevant l'habit de père jacobin, il ait fait un vœu perpétuel d'impartialité. Il en montre toutefois en plusieurs occasions ; ces traces de franchise feront excuser dans son style une indépendance que le goût ne saurait approuver, mais qui ne fatiguera pas toujours ses lecteurs, et qui même lui inspire des mots assez heureux. Plein de reconnaissance pour un père provincial qui le tira d'une grande peine, et dont il rapporte la pieuse exhortation, il observe, comme le ferait un vrai disciple de Saint-Dominique, que Fénélon et Las-Casas n'eussent pas parlé autrement. Le bon père Alvar, ajoute-t-il, est septuagénaire, mais il a conservé un esprit ferme et un zèle égal à sa douceur ; « les cœurs réellement bons ne vieillissent jamais, ils *angélisent* ».

DE SÉNANCOUR.

Ce que tout le monde pense, ce que personne ne dit; par J. Fiévée (1).

Considérations politiques *sur l'état actuel de l'Allemagne*, ouvrage attribué au professeur Fischer, et saisi au-delà du Rhin. Traduction nouvelle, avec des notes et des remarques de MM. Bignon, de Pradt, Regnault-Warin, Schœffer, Thévenin, etc. (2).

Les cent jours, *mémoire pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon, en* 1815; par M. le baron F. de Ch., officier de la Légion-d'Honneur, etc. — A Londres, de l'imprimerie de Ch. Roworth. (3).

Voilà des titres qui piqueront sans doute la curiosité. C'est un mérite, car comme l'on juge des livres sur l'étiquette, ainsi que des hommes sur l'habit, il est bon que l'un et l'autre soient brillans. MM. les libraires savent cela, et plus d'une fois il est arrivé que, dans leurs traités avec les auteurs, ils se sont réservé la rédaction de la première page, d'où il peut advenir diverses mésaventures; par exemple, un roman sera intéressant, plein de détails qui annoncent l'esprit d'observation, etc.; mais il ne répondra pas à son titre; un critique relèvera ce défaut, et l'auteur ne pourra dire que c'est M. un tel, galerie de Bois, qui a jugé, dans sa sagesse, qu'il fallait revêtir le nouveau venu de cet habit, quoiqu'il n'allât pas à sa taille, d'après les motifs que,

L'enseigne fait la chalandise.

(1) 1 vol. in-8°. de 180 pages, papier vélin.

(2) 1 vol. in-8°. de 340 pages, chez Corréard, libraire, Palais-Royal. Prix 4 fr. et 5 fr. franc de port.

(3) 2 vol. in-8°. d'environ 600 pages. Prix 10 sch. 6 p., ou environ 12 fr.

Dans les ouvrages dont je dois parler aujourd'hui, cette enseigne n'est point trompeuse, et ceux qui auront acheté sur l'étiquette, ne seront pas fâchés de leur confiance.

Si quelqu'un d'ailleurs pouvait se passer d'une annonce à prétention, c'était bien M. Fiévée : l'originalité brillante, mais parfois incorrecte, de son style, la franchise ou plutôt l'indiscrétion calculée de ses révélations, donnent toujours de l'attrait à ses ouvrages, et il pourrait intituler une de ces brochures : *Choses triviales recueillies par J. Fiévée;* il trouverait des acheteurs.

Ce que tout le monde pense.... Le moyen de remplir ce titre? S'il s'agit de ce que pense chacun, tout le papier du monde ne suffirait pas à écrire; si c'est ce dont tout le monde est d'accord, il n'est pas besoin de plusieurs pages pour le contenir. C'est aussi par trop d'inexactitude dans une annonce; pour ma part, je déclare qu'en général, je ne pense comme M. F., ni sur les personnes, ni sur les choses; ce qui me fait croire qu'en parlant de tout le monde, il n'a voulu désigner qu'un certain monde que chacun compose à son gré.

Ce que personne ne dit.... Ceci est encore plus fort. Que ne dit-on pas? que n'écrit-on pas? que n'imprime-t-on pas? Pour ma part encore, je puis affirmer que j'ai entendu dire un grand nombre de choses qui nous sont révélées par M. F., et qu'elles ne m'avaient pas persuadé.

Venons au corps de l'ouvrage. Ici, pour parler le langage héroïque d'Énée,

Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

Ce qui veut dire littéralement en français, qu'il faut *passer comme chat sur braise*. En conséquence, la pre-

mière moitié et le dernier sixième de la brochure dont je m'occupe, n'occuperont aucune place dans mon extrait. Je dirai seulement qu'ils contiennent une critique amère et personnelle, et qui a tellement ces deux caractères, qu'elle semble inspirée par l'irritation beaucoup plus que par la persuasion. Mais entre ces deux parties, dont la malignité se réjouira, il y a d'excellentes pages où l'auteur s'élève à des considérations générales, et dit des vérités connues d'une manière piquante. Son but est de prouver que nous vivons en l'an de grâce 1821, et que, par conséquent, nous devons nous conformer à l'époque où nous sommes, d'après ce principe de la sagesse des nations, qu'il faut prendre le tems comme il vient, et les gens comme ils sont. Il met dans un grand jour l'impossibilité, passablement constatée, de faire reculer le tems, et établit cette vérité par un argument personnel auquel il est difficile de répondre. Il assure que ceux mêmes qui rejettent le tems passé, à ce qu'ils disent, ne veulent nullement y revenir, et, passant aux applications, il fait observer avec justesse qu'il n'y a ni loi ni ordonnance qui défendent aux personnes qui donnent des larmes aux donjons de leurs pères, d'aller disputer aux aigles le sommet d'un rocher pelé pour y bâtir un château inaccessible, dont les planchers laissent passer le bruit, les rats et la poussière, dont les lucarnes grillées ne donnent ni jour ni air, où l'appartement des étrangers se compose d'une belle salle carrée, meublée de quatre lits à quatre colonnes, dans chacun desquels quatre personnes puissent coucher à la tête et quatre aux pieds. Les contempteurs du tems présent n'en veulent pas moins vivre à la moderne; ils préfèrent le cabriolet d'un courtier marron à la charrette à quatre bœufs d'un roi de la première race. Or, comme tout se tient dans

ce monde, lorsque l'on veut une chose, il faut consentir aux choses collatérales, et celui qui prend du *café* dans une tasse de *porcelaine*, devant une *glace*, doit accepter (les Espagnols diraient avaler) les progrès de la navigation, de l'industrie, de l'astronomie, de la chimie, et jusqu'aux écoles d'enseignement mutuel. Quant aux applications prochaines de ce principe, comme je ne suis pas d'accord avec M. Fiévée, et que je ne veux pas discuter, je n'en parlerai pas.

Il m'a semblé reconnaître, en général, dans l'ingénieuse brochure de M. F., un peu de l'esprit qui a inspiré le joli roman d'Adèle à un écrivain du même bord. Je n'ai rien à dire de mes contemporains; mais au tems de Pisistrate, la liberté des simples citoyens et l'autorité du gouvernement, gagnaient également à l'abaissement des Eupatrides d'Athènes, et c'est là un des sens que présente cette profonde pensée de l'illustre auteur des Martyrs, que royaliste et républicain veulent dire la même chose (1).

Comme écrivain, M. F. a fait ses preuves. Il n'est pas sans défaut; mais attendu que ce n'est pas à son âge que l'on se corrige, il serait inutile de remarquer ses fautes, si ce n'était pour détourner des imitateurs maladroits qui les copieraient de préférence. Ainsi,

---

(1) *Essai politique sur les Révolutions*, 1re. partie. L'édition de cet ouvrage, faite en 1797, étant épuisée, et celle de 1814 n'étant pas parfaitement identique avec la première, on a réimprimé les variantes. On sait combien est précieuse l'étude des variantes des grands auteurs; c'est là que l'on prend, pour ainsi dire, leur génie sur le fait, et que l'on découvre les secrets de leur style. Fussent-elles d'une nature plus importante, devinssent-elles des variations, elles ne doivent pas moins fixer l'attention des jeunes gens qui, naturellement présomptueux et tranchants, ont besoin de savoir que pour prospérer, soit dans les lettres, soit dans le monde, il faut avoir appris à changer d'avis.

j'observerai qu'il a quelques tournures, quelques expressions qu'il emploie un peu trop souvent. *Le fond des choses*, par exemple, est une locution très-claire; mais il ne faut pas trop la répéter. Lorsque l'on a de l'esprit, il ne faut pas faire des calembourgs; il ne faut pas dire que dans telle supposition, « la représentation » nationale deviendrait une représentation à béné» fice. » Il faut, lorsqu'on veut être clair, éviter les locutions amphibologiques telles que celle-ci : « En» voyer en ambassade un homme dont les talens » seraient nécessaires à l'intérieur. » Quoique, lorsque l'on a la prétention de dire ce que tout le monde pense, on ait une double chance en employant les phrases à double sens, ce n'est pas de la dignité d'un écrivain politique.

En résumé, M. F. a beaucoup d'esprit, c'est ce que tout le monde pense. Tous ses avis sont-ils bons à suivre? c'est ce que personne ne dit.

D'un ouvrage français, au style brillant, léger, à un ouvrage germanique, bien méthodique, bien exact, bien détaillé, quoique peu étendu, la transition n'est pas aisée. Mais celui-ci aussi porte sur son titre une annonce attrayante : *Ouvrage saisi au-delà du Rhin*. On aime le fruit défendu, et c'est d'ailleurs une curiosité bien innocente de savoir ce qu'il n'est pas permis à nos voisins de lire dans leur langue. Je me rappelle qu'en Espagne, j'ai toujours examiné avec un grand intérêt, les titres des ouvrages prohibés par la censure de l'inquisition; de la pensée condamnée, il ne faut pas un grand effort de génie pour s'élever à la pensée de celui qui condamne, et nous aimons mieux reconnaître les caractères des hommes par leurs actes, que par leurs déclarations.

Après avoir lu les Considérations sur l'Allemagne,

je crois que l'on sera assez embarrassé pour deviner le motif de leur proscription; l'auteur, M. le professeur Fischer, ou un autre, désire, à la vérité, des changemens; mais il est plein de modération, n'indique point de moyens violens, voudrait, en vain peut-être, que tout ce qu'il désire s'opérât par des voies conciliatrices. D'ailleurs, comme il le dit dans sa préface, tout le monde semble également persuadé (en Allemagne) que l'état actuel des choses ne peut durer long-tems, puisque les uns veulent régénérer l'*ancien* par son mélange avec le *nouveau*, et que les autres veulent étouffer le *nouveau* sous le poids des débris de l'*ancien*.

M. F. commence un ouvrage par un tableau de ce que l'on appelait la confédération germanique, « de » cette œuvre des temps de ténèbres qui s'est écroulée » avant qu'on ait pu comprendre entièrement son plan » et son but. » Pour éclairer cette matière autant que possible, il remonte à l'époque où la Germanie était habitée par les races principales des Francs, des Allemands ou Souabes, des Bavarois, des Saxons et des Slaves. Les Francs ayant conquis les Gaules, forcèrent les Allemands à reconnaître leur suprématie: les Bavarois leur furent soumis au sixième siècle, et les Saxons au neuvième. Mais après la mort de Louis-le-Débonnaire, l'Allemagne toute entière fut séparée de la France.

On sait comment il y eut des grands vassaux, comment ils devinrent héréditaires, comment de la faiblesse du pouvoir suprême, naquit en Allemagne, comme ailleurs, l'oppression de la classe inférieure. « Les puissans, dit notre auteur, élevèrent des châteaux forts sur les montagnes, et se formèrent une force militaire indépendante de la couronne.... Ces guerriers ne savaient que combattre..... Quand ils avaient re-

poussé leur ennemi, ils rentraient dans leurs foyers et ramenaient l'ennui avec eux. Pour chasser l'ennui, ils se livraient à la dissipation qui amenait promptement l'indigence... Alors, à défaut d'ennemis, on rançonnait les voisins, les voyageurs, on courait à la recherche des aventures sous prétexte d'acquérir de l'honneur, et réellement des richesses.... Telle est l'origine de cette chevalerie qui a inspiré des peintures si séduisantes à nos romanciers, peintures qui ont égaré l'imagination de notre jeunesse, et donné sur le passé des idées fausses et mensongères.... Les chevaliers, les nobles se liguaient, comme des bandits, contre leurs princes; l'histoire a conservé le souvenir des sociétés de la Vieille Manne, des Lions furieux, des Cornes, etc.... Au 14e. siècle, l'Allemagne ressemblait à un véritable coupe-gorge. Si quelquefois la justice se montra aux peuples, ce ne fut que dans les villes, grâce aux priviléges de la bourgeoisie.... S'il était raisonnable de s'enorgueillir de ses gens, les bourgeois avaient des titres honorables pour se faire pardonner cette faiblesse ».

Voilà ce que c'était que le gouvernement féodal, bien nommé de *Féod*, qui veut dire guerre. Voilà ce que c'était que la chevalerie. Elle est poétique, à la bonne heure. Faites des poèmes sur leurs chroniques, mais ne nous les donnez pas pour exemples. N'allez pas nous présenter leur férocité pour du courage, et leur débauche pour de l'amour. La poésie et la peinture sont bonnes pour l'imagination et non pour l'usage de la vie; un vieux manoir ruiné, sans toit, sans portes, couronné de violier et tapissé de lierre, est bien plus pittoresque qu'une belle maison de campagne; mais Dieu nous garde de ce pittoresque pour notre demeure, comme du poétique pour nos mœurs!

C'est à l'époque de la réformation, de la résistance

que l'on opposa à l'ambition de Charles-Quint, que l'on peut rapporter le commencement des améliorations nécessaires de l'état de l'Allemagne. Des réunions importantes, celles des états ecclésiastiques, commencèrent à s'opérer; les princes des mêmes familles s'unirent plus spécialement; l'adoption du prix de primogéniture mit un terme aux partages qui avaient multiplié les souverainetés à l'infini.

Depuis la paix de Westphalie, qui ne fit que consacrer ce qui était, sans ouvrir aucune voie aux améliorations nécessaires, tout resta à peu près dans le même état, jusqu'à la guerre de sept ans, qui consolida la puissance de la Prusse, et détruisit dans ce fait la constitution de l'empire, qui dès lors n'exista plus « que sur » le papier, dans l'imagination des publicistes, qui, » après avoir perdu leur tems à le rédiger en système, » ne pouvaient croire qu'ils eussent passé leur vie à » s'occuper d'une chose qui n'était pas, et dans la mé- » moire des juges de Wetzlar, à qui on ne pouvait » persuader qu'ils n'eussent été établis que pour con- » server la vie à un homme mort. »

C'est dans l'ouvrage même qu'il est presque impossible d'analyser, parce qu'il est lui-même une analyse, qu'il contient en 180 pages une multitude de faits; c'est dans l'ouvrage même qu'il faut voir comment le résultat des guerres avec la France amenèrent le Récès de Ratisbonne, et ensuite la confédération du Rhin; confédération qui commença à redonner une existence à l'Allemagne; comment l'influence de cette organisation, et une partie des biens qu'elle a produits, ont survécu aux événemens violens qui l'ont dissoute, et comment enfin elle a été imparfaitement remplacée par la confédération germanique actuelle.

Telle est la première partie de l'ouvrage contenue

dans les six premiers chapitres. Les derniers renferment les projets de l'amélioration de l'auteur. Il ne croit pas que le moment soit *opportun* pour réunir toute l'Allemagne en un seul corps. Il ne regarde pas comme Allemands les sujets des rois de Danemarck, d'Angleterre et de Hongrie. Il ne croit pas qu'un souverain doive faire partie d'un corps politique, lorsque tous ses états n'y sont pas compris. Dans ce qui reste de la Germanie, après ces suppressions, il trouve deux divisions fortement marquées, tant au physique qu'au moral, entre la partie méridionale, en faveur de laquelle il paraît un peu prévenu, et la partie septentrionale. Il désirerait que, par des réunions volontaires, ces deux parties formassent quatre états, dont l'existence serait avantageuse à la fois à l'Allemagne et à ses voisins.

Il ne m'appartient nullement de juger de l'utilité ni même de la possibilité de l'exécution de ces idées; mais ce que l'on peut affirmer, c'est que M. P. les donne avec loyauté, *nationalisme* et conviction.

Les prétendues notes et remarques de MM. Bignon, de Pradt, Regnault-Warin, Schœffer, Thévenin, etc. sont probablement une de ces ruses de libraire dont j'ai parlé au commencement de cet article. Les cinq auteurs qui y sont nommés n'ont point annoté le livre, mais on a pris dans leurs brochures cinquante-six pages, dont on a cru avoir besoin pour donner au livre une grosseur convenable, et on les a liées au texte par des renvois.

Je ne puis juger de la fidélité de la traduction; mais j'imagine qu'elle doit être fort exacte, d'après le style de quelques passages auxquels il est resté une teinte Tudesque un peu trop caractérisée. Tels sont les suivans : « Autant de morale et de patriotisme que de » classes, quoiqu'ils doivent être la morale commune

» et publique.... » Et ailleurs : « Qu'est-ce que c'est » que ces villes anséatiques? Véritables barbaresques » allemandes, devenues factoreries anglaises, etc. »

Il y a dans les accessoires des passages non moins remarquables; dans l'avertissement de l'éditeur: « Ne pouvant arrêter l'ouvrage actuel dans son essor, on a trouvé le moyen de le circonscrire, et, de l'immensité publique dans lequel l'écrivain l'avait lancé, de l'enfermer » dans le cercle étroit de quelques lecteurs ». Et dans une sur-note pag. 285 : « L'ambition et la soif de dominer de Bonaparte, étaient entre ses mains des instrumens, avec lesquels il remuait et arrangeait le » monde comme un forgeron pétrit le fer brûlant avec » ses tenailles ». Je n'ai rien compris à cette métaphore parce que je ne conçois pas de passions dont on se serve au lieu de tenailles, et que ce n'est jamais avec cet outil que j'ai vu pétrir le fer, si tant est qu'on le pétrisse. J'avoue, au reste, qu'il y a de ma faute; car je pouvais, si je l'avais voulu, trouver le *développement de cette idée* (à ce que dit la même note) dans trois volumes *in-octavo* de l'auteur du *Cimetière de la Madelaine*.... J'ai préféré garder mon ignorance.

Le style un peu incorrect de la traduction n'ôte rien d'ailleurs au mérite de l'ouvrage, qui est surtout très-piquant pour les Français, trop peu curieux en général des affaires politiques de leurs voisins. Quant aux nôtres, nos journaux, nos réflexions, nos conversations nous en instruisent si fréquemment que nous ne pouvons en perdre le fil ; mais, pour ce qui arrive dans les pays étrangers dont nous ne sommes informés qu'inexactement et par intervalles, des ouvrages de la nature des *Considérations sur l'Allemagne*, présentent aux Français le plus grand intérêt.

C'est sans doute pour cette raison, si ce n'est pas en-

core une mièvrerie d'éditeur) que les Cent Jours, ou mémoire de M. F. de Ch., dont il me reste à rendre compte, ont paru à Londres, au commencement et à la fin de l'année passée; si l'ouvrage était tel qu'on n'eût pas pu l'imprimer en France, je n'en parlerais pas; mais l'auteur a dû être déterminé dans son choix par des considérations étrangères à la politique, et je crois que ce choix a tenu beaucoup plus à la libéralité qu'au libéralisme des libraires de Londres.

En effet tout l'ouvrage est historique : il est vrai que l'auteur, secrétaire du cabinet de Napoléon, pendant les cent jours, maître des requêtes, et surtout très-attaché à sa personne, n'est nullement impartial sur le mérite de son héros; mais il l'est en général sur ses actions, et du moins il est toujours véridique : s'il se trompe, il ne cherche pas à tromper, il dit de quel côté il voit les choses; s'il ne donne pas la même qualification que d'autres, aux mêmes personnes et aux mêmes actions, il est aisé de connaître son dictionnaire. Ainsi il pourra appeler trahison ce qui ailleurs sera nommé patriotisme; ce qu'il vante comme fidélité, d'autres le blâmeront comme parjure; ce qui pour lui est légitimité, on ne le regardera que comme un Sénatus-Consulte, et toutes ces différences n'en mettront aucune dans le jugement que l'on portera des faits. Ainsi, qu'une gravure soit tirée en encre brune, rouge ou noire, nous n'en rapportons pas moins par l'imagination, l'incarnat sur les chairs, le bleu sur le fond du ciel, le gris sur les nuages, d'après les indications du dessin.

Personne même ne pourra se plaindre des jugemens sévères de l'auteur; car les motifs qu'il en donne sont des faits dont s'honorent ceux à qui il les reproche.

L'histoire du tems que ces mémoires rappellent, est si connue, qu'il est inutile d'en faire l'analyse. Je dirai

seulement qu'ils contiennent beaucoup d'anecdotes, dont quelques-unes sont peu connues, et que toutes paraissent vraies. Je recommanderai au lecteur, au double titre d'importance et de nouveauté, la mission du colonel Z. à l'île d'Elbe, celle de M. F. de Ch. lui-même à Bâle, et tous les morceaux relatifs aux intrigues qui préparèrent et amenèrent la fin du gouvernement provisoire. La peinture de la situation équivoque où se trouvait Napoléon à son arrivée à Paris, est aussi bien retracée.

Entre beaucoup de réflexions que suggèrent les événemens de cette époque, il en est une qui m'a frappée et que je demande au lecteur la permission de lui communiquer.

Il y avait à la cour de Bonaparte un homme qui le trompait: par des faits dont l'auteur des mémoires nous instruit, et auxquels il a pris part, la trahison de cet homme était évidente: il avait du crédit, mais point de pouvoir; il avait de la réputation, mais point de popularité; il n'était à craindre que par la puissance qui lui était confiée. Eh bien! celui chez qui on vantait la science du pouvoir, l'énergie de caractère, n'eut pas la force de l'éloigner du poste où il pouvait et voulait lui nuire. Était-ce là un de ces exemples fréquens où la force des circonstances les moins importantes triomphe de la volonté des hommes? Ou bien était-ce un symptôme de cet affaiblissement moral, qu'un général, qui l'a beaucoup vu, assure avoir observé en lui?

Un passage non moins remarquable, parce qu'à mon avis, il explique l'ouvrage lui-même, et le sentiment qui l'a dicté, c'est un moyen de puissance dont on ne se doutait pas que Bonaparte se servit fréquemment.

« Lorsqu'il voulait (Napoléon) enchaîner quelqu'un à son char, il étudiait, avec une extrême saga-

cité, son genre d'esprit, ses principes, son caractère, ses passions dominantes, et alors avec cette grace familière, cette amabilité, cette force et cette vivacité d'expression qui donnaient tant de prix et de charme à ses entretiens, il s'insinuait insensiblement dans votre ame, il s'emparait de vos passions, les soulevait mollement, les caressait avec art, puis déployant les réponses magiques de son génie, il vous plongeait dans l'ivresse, dans l'admiration, et vous subjuguait si complétement qu'il paraissait vous avoir enchanté ».

Cela nous apprend que pour acquérir ou même pour conserver des flatteurs, il faut l'être soi-même, chose qui, si elle était sue plus généralement, répandrait beaucoup d'aménité dans la société, et donnerait de l'agrément au métier de solliciteur.

L'auteur raconte bien, ses conversations sont bien conduites, ses portraits tracés avec esprit; il montre beaucoup de talent, et, je le répète, non moins de sincérité. Il laisse quelquefois parler ses affections, quelquefois on s'aperçoit que l'expression en est contrainte; mais je crois pouvoir dire, pour résultat, que l'histoire puisera dans son ouvrage des documens, si ce n'est des opinions, et ceux même qui ne partagent pas celles-ci, ne peuvent blâmer ses sentimens.

La Beaumelle.

Le Lutin couleur de feu,

Ou mes Tablettes d'une année; Mœurs, Politique, Réputations, en 1818 et 1819, par *G. Touchard Lafosse* (1).

On a tant écrit et sur tant de sujets, qu'il n'est guère

(1) A Paris, chez Mongie jeune, Libraire, rue Royale, n°. 4, porte Saint-Honoré. Prix 3 fr. 75 cent.

possible maintenant de mettre au jour un ouvrage, qui soit original, ou par son cadre, ou par les idées qu'il renferme. Il en est des productions de l'esprit comme des productions de la nature ; elles ont des bornes qu'on ne saurait franchir. Pourquoi, néanmoins, en conclurait-on qu'il faut cesser d'écrire ? Chaque printemps, chaque automne nous ramènent les mêmes fleurs, les mêmes fruits, et cependant, il n'a pris encore à personne l'idée de se plaindre de leur retour. Mais fera-t-on observer, la comparaison n'est pas juste, le renouvellement des saisons, outre qu'il satisfait à des besoins impérieux, nous donne avec de nouveaux plaisirs, de nouvelles richesses, tandis que des livres nouveaux, qui n'ont rien de neuf, ne servent ni à notre instruction, ni à notre agrément ; formons-nous à la lecture des grands écrivains du grand siècle ; ils sont plus que suffisans pour nourrir notre esprit. Je consens encore que vous y ajoutiez ce Voltaire, si loué, si décrié, ce Voltaire, objet d'enthousiasme pour les uns, de haine pour les autres, ce Voltaire, qui s'éleva contre les abus de toute espèce, et les frappa de mort avec l'arme du ridicule ; ce Montesquieu, magistrat indépendant, qui osa aimer et louer la liberté, sous le gouvernement absolu, et quelques autres écrivains célèbres, à juste titre ; mais n'accumulons point dans nos bibliothèques des milliers de volumes, qui ne nous apprendront rien. — A merveille ! Toutefois, d'après votre système, que deviendront les imprimeurs, les libraires, les papetiers, les auteurs, etc., etc. ? Voilà un quart du commerce anéanti ; la librairie française est devenue Européenne, et par elle nous retirons même des sommes immenses des autres parties du monde. D'ailleurs, il n'est point exact d'avancer qu'on a tout dit. Les gouvernemens des peuples, leurs mœurs, leurs usages, leurs opinions,

éprouvent, de siècle en siècle, des modifications : les mêmes passions n'ont pas la même nuance chez tous les hommes; elles sont plus impétueuses, plus retenues, plus opiniâtres, plus douces, plus ou moins maniables, suivant le caractère de celui qui les éprouve. Voilà pourquoi on est tant de fois parvenu à peindre l'amour avec des expressions nouvelles, quoique ce sentiment produise les mêmes effets, amène les mêmes chagrins, les mêmes plaisirs, les mêmes espérances, les mêmes catastrophes, chez les amans de toutes les classes, depuis le monarque superbe jusqu'à l'humble pâtre. Il en est ainsi des passions diverses, et, si je n'ai cité que l'amour, c'est qu'il n'est personne qui n'en soit juge.

Il résulte de ces observations qu'à défaut de situations neuves, l'écrivain peut trouver des scènes piquantes, et des contrastes ingénieux dans les nuances nouvelles des opinions et des caractères, et dans la différence qui existe entre les discours et les actions. L'auteur du *Lutin couleur de feu* l'a prouvé. Son cadre emprunté du *Diable Boiteux* de Lesage, convenait à la peinture des mœurs, et, si M. Touchard n'a point le mérite de l'invention, il a celui d'une imitation que les circonstances rendent presque originale. Ses tableaux ont de la vérité, son style est agréable et facile.

On a beaucoup parlé des salons d'autrefois; Poinsinet les a parfaitement retracés dans sa jolie comédie intitulée, *le Cercle*. Voici comme l'auteur du *Lutin* nous retrace les salons d'aujourd'hui :

« Après le cérémonial d'usage, je jetai dans le salon un regard investigateur. Des groupes diversement occupés étaient épars çà et là; quelques amateurs suivaient une partie d'échecs; le reste de la société formait cercle auprès de la cheminée, à laquelle deux offi-

ciers supérieurs étaient adossés. L'un deux, dont une longue cicatrice sillonnait noblement la figure, me reconnut et m'embrassa ; l'autre, en bas de soie, en frac bourgeois orné d'une paire d'épaulettes toutes neuves, me rendit froidement mon salut ; je ne me rappelai pas de l'avoir jamais rencontré un jour de combat.

» A mon arrivée, la conversation roulait sur les dernières élections ; elle continua lorsque je fus assis. « Pour moi, dit un petit vieillard poudré que l'on écoutait avec une certaine complaisance, je puis me flatter d'avoir rendu à mon département un service véritable ; nous avions à choisir un seul député ; mais les électeurs, divisés d'opinions, d'intérêts, d'espérance, portaient ceux-ci un *ultrà*, ceux-là un *libéral*, d'autres un *ministériel*. Vous n'y êtes pas, Messieurs, me suis-je écrié au milieu de l'assemblée, *c'est un homme sans appétit qu'il faut nommer.* » Ici, la société partit d'un éclat de rire unanime. « Eh bien ! reprit le narrateur, voilà précisément l'effet qu'a d'abord produit ma proposition sur les électeurs de mon département ; mais écoutez, je vous prie, la suite. Le défaut d'appétit, ai-je continué, résulte ordinairement d'une santé délicate, qui fait supposer l'absence ou du moins le sommeil des passions ; et c'est déjà une jolie petite garantie dans un député qu'une constitution physique, qui ne laisse craindre, de sa part, aucun de ces emportemens oratoires dont le moindre inconvénient est d'être souvent en pure perte. Mais je n'ai pas tout dit. Le député sans appétit est étranger à toute cabale, à toute coterie. Ce n'est pas lui que l'on corrompra par la fumée d'un dîner, que suivrait de près une indigestion ; ce n'est pas lui qu'on verra broncher à la promesse d'une place, qui l'éloignerait indéfiniment de l'air natal, si nécessaire à sa frêle existence ; du doc-

teur qui compte chaque jour les pulsations de son artère ; du petit cercle auquel il doit tous les soirs les douces et paisibles sensations que lui procure *une misère sans écart*, ou bien *un quinola forcé*. Vous aurez donc, Messieurs, dans l'homme que je propose, un représentant sage, incorruptible ; vous ne pouvez mieux choisir ; *nommez un député sans appétit*. A peine avais-je cessé de parler, qu'un murmure approbateur s'est fait entendre dans l'assemblée ; les brigues ont disparu ; les partis se sont rapprochés ; chacun a fait son bulletin ; et le dépouillement achevé, notre président à proclamé le candidat Dauberville, dont l'estomac, depuis quinze ans, ne peut digérer que des œufs au lait. Mon compatriote, après quelque hésitation, a bien voulu consentir à représenter notre département, parce que son médecin lui a donné l'assurance que trois mois d'usage des eaux minérales artificielles de Tivoli, lui permettraient enfin de risquer l'aîle de volaille. »

» La narration du petit vieillard avait beaucoup amusé ; mais, comme on vit qu'il allait abuser du crédit qu'elle lui avait obtenu sur notre attention pour débiter force anecdotes au moins apocryphes, chacun le quitta tout doucement, et je ne fus pas le dernier à prendre ce parti.

» Je m'approchai d'un petit conciliabule féminin, où j'entendais parler avec feu. « Quoi, ma chère amie, disait une jeune dame à sa voisine, vous ne prenez plus vos chapeaux chez mademoiselle D*** ? — Je m'en garderais bien ; est-ce qu'on peut se servir d'une marchande de modes chez qui l'on trouve *la Minerve* ? — L'acharnement de madame contre cette brochure m'étonne, dit en passant un jeune homme ; car il y a long-tems que madame est réputée très-libérale........

L'anti-Minervienne rougit et se tut.... Il fallait que ce garçon-là fût bien sûr de son fait. Une réunion de jeunes demoiselles offrit ensuite un aliment à ma curiosité ; j'écoutai leur entretien, le voici : « Oui, mademoiselle, disait une jolie brune, qui pouvait avoir seize ans, maman a renvoyé le maître de dessin que nous avions demandé par *la Quotidienne*, c'était un bien honnête homme, mais il ne me faisait faire que des patriarches et des révérends pères ; il y avait de quoi mourir d'ennui. Mon nouveau professeur, que nous a procuré le *Journal du Commerce*, me donne à dessiner les fastes de la gloire française ; cela m'intéresse beaucoup je vous assure. — Chacun a son opinion et son goût, mademoiselle, reprit sèchement une petite blonde au maintien composé ; moi, je chassai dernièrement un maître de piano qui ne me faisait jouer que des batailles ; celui que j'ai maintenant m'a choisi les plus beaux *motets* du monde ; c'est édifiant cela. » Au moment où j'écris, j'apprends que la jeune personne *aux fastes* vient d'épouser un brave colonel de la garde royale, dont elle fait le bonheur ; et que la petite pincée *aux motets édifians*, a disparu hier matin avec son maître de musique qui, depuis quelques jours, lui faisait essayer des morceaux *de la création*.... Fiez-vous donc au langage.

« J'eus un moment le projet de lier conversation avec les jeunes gens qui se trouvaient chez le baron ; mais je les vis tous occupés à lire des brochures politiques : j'en parcourus moi-même quelques-unes. *Le Conservateur* est la première qui me tomba sous la main.......................................

....

« Enfin, je rabattis sur les joueurs d'échecs, espérant de leur voir faire quelque coup décisif : l'un

d'eux me devina : « Monsieur, me dit-il, apprenez qu'il faut trois mois à des hommes de notre force pour mouvoir un pion important. La partie que vous voyez a commencé deux jours avant la bataille de Rosbac, d'humiliante mémoire; monsieur m'avait pris *une tour*, en 1770 ; mais, grâce à Dieu, je suis parvenu à la lui reprendre en 1811 ; et j'espère maintenant laisser mon jeu en bon train à mon fils. » On m'assura, qu'entièrement livrés à leur partie, ces joueurs ont traversé la révolution sans se douter de ce qui se passait autour d'eux, et qu'on leur apprendrait peut-être une nouvelle en leur disant que, tandis qu'ils ont défendu une seule tour, nos armées ont enlevé quinze cents places fortes.

» Onze heures venant de sonner, je me suis esquivé du salon sur la pointe du pied. J'ai trouvé dans une pièce voisine, les petits enfans de la maison; ils jouaient aux indépendans. »

Les personnes qui connaissent la comédie de Poinsinet, et qui ne la connaît pas ? jugeront que M. Touchard n'est pas resté au-dessous de l'auteur *du Cercle*, et que, s'il n'est pas rival du peintre admirable de *Gil-Blas*, il est quelquefois l'émule de l'auteur du *Diable Boiteux*.

A. G.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc.

La mort nous a enlevé, dans le courant du mois, un de nos savans les plus distingués, l'intendant et conseiller consistorial, D. Titman, dont la réputation, dans le monde savant et théologique, était aussi honorable et étendue, que la reconnaissance qu'inspiraient

ses nobles et utiles travaux à toutes les classes de ses concitoyens, était vive et méritée. Il s'est endormi à son heure suprême, comme le juste, après avoir accompli l'œuvre du jour. Un cortége nombreux a suivi dans la plus profonde tristesse son convoi funèbre.

Les deux artistes Fogel et Esnest Mathei, sont arrivés de Rome dans cette ville; le premier est destiné à remplacer feu le célèbre Rugel; le second donnera dans notre Académie des beaux-arts, des leçons dans l'art de boiser et de modeler; il a reçu du Pape l'ordre de l'éperon d'or, pour le soin qu'il a mis à disposer et à vendre une collection d'histoire naturelle. On attend avec impatience le partage des gratifications, qui doit être fait aux élèves de cette école, pour leurs travaux dans la dernière exposition publique.

Notre théâtre a été rouvert le 10 décembre, et on a continué d'y jouer, jusqu'à la fête de Noël; on a représenté successivement, avec beaucoup de soins. *Hamlet, Carlo-Fiorus,* et surtout un nouveau drame en deux actes, par *Ernest d'Houwald,* et intitulé : la *Bénédiction et la Malédiction.* Cette nouvelle composition, d'un poète plein de génie et de sensibilité, sera imprimée dans l'*Ami des Orphelins,* qui paraît à Pirna, au profit des hospices des orphelins. Cet ouvrage pourra donc bientôt être soumis au jugement du public; il est honorable, pour le théâtre de Dresde, d'avoir eu les prémices de toutes les représentations des œuvres dramatiques d'Houwald, qui ont été progressivement accueillis par des suffrages toujours plus flatteurs; le succès de cette dernière pièce a été unanime.

— Parmi les nombreux voyageurs qui récemment ont parcouru l'Italie, se trouve l'anglaise Marie Gra-

ham, si avantageusement connue par ses écrits sur l'Inde Orientale. Le journal de son voyage en Italie vient de paraître sous le titre : *Trois mois passés dans les montagnes de l'orient de Rome, pendant l'année* 1819. On y lit surtout avec le plus grand intérêt des détails extrêmement circonstanciés, et en grande partie nouveaux, sur les *bandits italiens, sur leurs mœurs, leurs usages et leur discipline;* bandits régulièrement organisés, qui obéissent à des chefs qui se sont acquis un renom par leur rare intrépidité, et qui, aux mœurs les plus rudes, et aux habitudes les plus coupables, joignent les superstitions les plus grossières, qui ont, comme les oiseaux, pour asyles les cimes les plus élevées des rochers, et que le souverain pontife de Rome ne peut avoir l'espoir de réduire, qu'en leur accordant, comme ils le demandent directement, un pardon général et illimité.

— Il a paru à Francfort deux écrits publiés par des savans de cette ville, et dont les journaux flamands font beaucoup d'éloges; l'un, qui ne porte point de nom d'auteur et qui traite de sujets religieux, est intitulé : *Vues sur la vie humaine,* livre écrit par les jeunes gens. « Dieu, et tout ce qui appartient aux choses » impérissables, est (dit à ce sujet le journaliste qui » a rendu compte de cet ouvrage) l'objet de discussions » pleines de génie et de gravité. S'il n'est pas écrit » pour les jeunes gens précisément, il est du moins » pour des hommes qui ont la sensibilité de la jeunesse, » dont le cœur n'est point encore desséché par les pas- » sions de leur âge, et auxquels les faveurs de la for- » tune n'ont pas fait dédaigner les palmes que procure » la satisfaction intérieure de l'ame. » L'autre écrit est intitulé : *Recherches sur le magnétisme animal, et sur l'organe de la vue,* par le docteur Jean-Charles

Passavant. « C'est, dit à ce sujet le même journal, un » livre très-instructif, et on peut même dire un livre » indispensable pour tous ceux qui aiment à se li- » vrer à des recherches sur la nature de l'homme. » Il faut encore compter parmi les nouvelles apparitions littéraires de cette ville, les *Annales générales de la politique et de la littérature européenne* que publia M. Múrhard, écrivain connu par la description d'un voyage à Constantinople.

— L'Académie nationale des Sciences et des Arts à Barcelone, désirant accélérer les progrès de l'industrie et améliorer l'agriculture, ces deux bases de la richesse nationale, a établi, dans sa réunion du 22 octobre 1820, des prix pour la meilleure solution des problèmes suivans : 1°. Les circonstances actuelles exigeant impérieusement de perfectionner le plus que possible les tissus de coton, il s'agit d'inventer une machine, moyennant laquelle le coton puisse donner des résultats trois fois supérieurs à ceux des mécaniques connues. 2°. Le plan le mieux détaillé pour continuer et achever promptement le canal d'Urgel sans qu'il en coûte au trésor de l'état. Celui qui réussira à donner la meilleure solution de ces deux problèmes, aura une médaille d'or de la valeur de 40 fr., et le titre de membre ordinaire de l'Académie, s'il est Espagnol, et de membre correspondant, s'il est étranger.

— L'Université de Valence compte actuellement 1852 étudians, dont 102 en théologie, 466 en droit, 144 en médecine, 942 en philosophie et mathématique ; 21 s'appliquent aux langues orientales et 177 à la grammaire latine.

— Depuis quinze jours, (ceci a été écrit de Londres, à la fin de janvier dernier), la nouvelle tragédie *Mirandola* fait la fortune de Covent-Garden. L'auteur de

cette pièce s'appelle Waller Procter, connu précédemment sous le nom de Barry Cornwall, par quelques scènes dramatiques et la pièce *Marcian Colonna.* Son premier essai comme poète tragique, a excité un degré d'intérêt peu commun parmi les habitués des théâtres de Londres. Voici la marche de la pièce qui, dès la première représentation, a eu un succès complet : « Guido, fils du duc de la Mirandole, et Isidore s'aiment secrètement. Le jeune prince que l'honneur avait appelé à combattre les ennemis de son pays, est blessé grièvement : on annonce à son père et à sa maîtresse qu'il est mort de ses blessures. Le duc voit Isidore pour la première fois, et en devient amoureux ; persuadée que son amant n'existe plus, elle consent, quoiqu'avec répugnance, à accepter la main du duc. Guido écrit à son père et à Isidore, qu'il est rétabli ; mais les lettres sont interceptées par Isabelle, sœur du duc, qui s'était liguée avec le moine Gherardi, pour perdre Guido, afin que son fils devînt l'héritier du duc. C'est pourquoi rien ne transpire sur la guérison du jeune prince, et le malheureux mariage est célébré. Sur ces entrefaites, Guido arrive, il rencontre Isidore, et ensuite son père. L'entrevue qu'il a avec l'une et avec l'autre, le met au fait de ce qui vient de se passer. Ces deux scènes offrent un intérêt digne de la muse de Shakespeare. Le père et le fils sont dans une terrible situation ; ils parviennent enfin à imposer silence à leurs passions et à se concilier de bon cœur. Isabelle engage Isidore à donner une bague à Guido, comme un gage de pure amitié. Isidore s'y prête de bonne volonté. Le père se trouvant à table avec son fils, lui serre la main dans l'effusion de sa tendresse ; mais quelle est sa stupeur à la vue de la bague fatale ! Il est hors de lui-même en la reconnaissant : c'est l'anneau nuptial qu'il avait

donné à Isidore. Le duc conçoit de violens soupçons ; Guido voit le courroux de son père, mais il en ignore le motif ; cependant il se propose de s'éloigner pour toujours, et se réconcilie de nouveau avec son père. On l'engage à voir Isidore pour la denière fois. Il a de la peine à s'y résoudre ; à la fin le rendez-vous a lieu dans le jardin, et pendant la nuit. Le duc en est averti par la méchante Isabelle ; il surprend son fils et son épouse ; il se met en fureur, et prononce contre son fils un arrêt de mort qu'il ordonne d'exécuter sur-le-champ. En attendant, Cásti, l'ami du malheureux Guido, a trouvé les lettres qui avaient été interceptées, les montre au duc, et lui découvre la trahison d'Isabelle et du moine Gherardi. Le duc révoque l'arrêt de mort, mais il n'en est plus tems. On entend le coup fatal qui met fin aux jours du malheureux Guido. Le duc éperdu, agité par les remords les plus cuisans, succombe à la douleur et meurt. — Le caractère du duc est tracé d'une main de maître. La transition subite d'une passion à l'autre, est d'un très-grand effet ; les acteurs les plus exercés auraient de la peine à y garder la véritable mesure.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 4 *mars* 1821, *au samedi* 10 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 10° 6/10 (échelle de Réaumur), le 9. — *La moins élevée*, 1° 4/10 le 6. — *Température moyenne*, 8° 2/10.— Anniversaire de cette température, 0° 8/10. —*Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du barometre, 27 pouces 10 lignes, répondant à 2° de mauvais tems de la nouvelle graduation, et à *variable* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant donné celui d'ouest. — *Hauteur des eaux de la Seine*, à l'époque du samedi, 2 mètres 5 centim. (croissante, navigable).— Jours de pluie, 6.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, No. 46, au Marais.

no 20

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.





FRAGMENT
D'UNE TRADUCTION DE LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE (1).

Description de la sécheresse qui désole le camp des Chrétiens. (Chant XIII).

Au signe du Cancer, sur la terre brûlante,
L'œil du monde, versant sa flamme étincelante,
Interrompt tout-à-coup les projets du héros,
Triomphe, et rend l'armée inhabile aux travaux.
Des astres bienfaisans meurt la douce influence;
Les sinistres clartés dans l'étendue immense
Règnent seules; et l'air, en proie à leurs ardeurs,
S'appesantit, chargé de funèbres vapeurs,
Mortelle impression qui s'accroît et s'allume,
Et des voûtes des cieux tombe, embrâse et consume.

(1) Cette Traduction, annoncée dans la plupart des journaux, n'a pu paraître encore, quoiqu'achevée depuis le mois de juin 1819. (Voir le *Moniteur* du 13 octobre 1819). On fera connaître l'époque de la publication de cet ouvrage, retardée par des causes indépendantes de l'auteur.

Au triste jour succède une plus triste nuit,
Moins désastreuse encor que le jour qui la suit.
Ceint d'un voile sanglant, dans la plaine céleste,
Reparaît le soleil, dont le rayon funeste
Aux guerriers consternés, par sa sombre pâleur,
Révèle un jour cruel conforme à leur malheur.
Alors qu'il redescend dans sa demeure humide,
Se répand sur son disque une pourpre livide,
Présage du retour dont ils sont menacés,
Et leur deuil à venir s'accroît des maux passés.
Lorsqu'il darde ses traits sur la campagne aride,
Partout où des Chrétiens s'égare l'œil avide,
La fleur est desséchée et la feuille pâlit;
Dans le sable altéré l'herbe s'ensevelit;
Le sol brûle et se fend, et les sources tarissent.
En proie au ciel d'airain les arbustes périssent;
Tout meurt, et dans les airs les nuages errans,
Stériles, ne sont plus que des feux dévorans.

Mais l'espace embrâsé roule une vapeur sombre.
Les yeux cherchent en vain quelque repos dans l'ombre.
Dans ses grottes se tait le zéphir enfermé;
Immobile et sans voix l'air pèse inanimé.
Quelquefois s'exhalait de la rive africaine
Un souffle qui, glissant sur la brûlante arène,
Aggravait par degrés d'un feu contagieux
L'accablante langueur qui s'affaissait des cieux.
La ténébreuse nuit s'allume appesantie
Aux rayons du soleil, principe de la vie.
Son voile est parsemé de funestes flambeaux,
Tandis, qu'abandonnée aux plus cruels fléaux,
Le ciel refuse encore à la terre épuisée
La fraîcheur de la douce et riante rosée.
L'herbe décolorée et les mourantes fleurs,
Vainement de l'aurore espèrent quelques pleurs.
A l'heure du repos, inquiète et troublée,
L'homme ne ferme point sa paupière accablée;
Sa mortelle insomnie implore dans la nuit,
Le charme bienfaisant du sommeil qui le fuit;

Et, pour comble de maux, une soif enflammée
Consume avec lenteur et dévore l'armée.

Le tyran de Judée empoisonne les eaux.
Un suc impur se mêle aux limpides ruisseaux,
Qui, dans les prés souillés de leurs fanges immondes,
Des fleuves de l'enfer semblent rouler les ondes.
Le Siloé, jadis brillant d'un flot d'argent,
Mouille à peine ses bords, dans son cours indigent.
L'Éridan, fleuve-roi, franchissant son rivage,
Le Gange impétueux dans les champs qu'il ravage,
Sous un ciel enflammé, le Nil aux sept canaux,
Dans l'Égypte féconde au loin versant ses flots,
A peine calmeraient la soif qui les tourmente :
Du faible Siloé s'épuise l'eau dormante.
Sans cesse leur malheur retrace à leurs esprits
Le cristal des ruisseaux bordant les prés fleuris:
Ces rocs d'où jaillissaient mille sources errantes
Sur l'émail des gazons, fraîches et transparentes,
Et la molle lenteur de leurs flots indolens :
Riant tableau, funeste à leurs désirs brûlans,
Qui nourrit leurs regrets, augmente leur supplice,
Et d'un ciel inflexible accuse la justice.
Ces robustes soldats dont le courage altier
S'ouvrit dans les dangers un si hardi sentier,
Qui jamais n'ont ployé sous l'armure pesante,
Ni redouté le fer et la mort menaçante,
Sans combattre, aujourd'hui, désarmés et vaincus
Sous leur propre faiblesse expiraient abattus,
Livrés au feu caché qui brûle dans leurs veines,
En proie au lent trépas qu'en vain hâtent leurs peines.

Le coursier, qui dédaigne une herbe sans saveur,
Fier naguère, succombe à sa morne langueur;
Il se soutient à peine, et sa tête penchée
Tombe négligemment à la terre attachée.
Il ne demande plus ces palmes qu'autrefois
Prodiguait la victoire à ses brillans exploits,

Et ces dépouilles d'or, conquêtes glorieuses,
A ses regards éteints désormais odieuses,
Et le char triomphal, et la pourpre des rois;
Et du clairon sonore il oublîrait la voix.
Abandonnant l'asile où le soir le rappelle,
Loin d'un maître chéri souffre le chien fidèle;
Étendu sur la poudre, épuisé, palpitant,
Il cherche à ranimer son souffle haletant:
Rien ne tempère plus cette ardeur qui dévore;
Et, lorsque dans les cieux renaît la pâle aurore,
L'air pesant, dans les bois qu'il ne sait que flétrir,
Sur la feuille immobile expire sans zéphir.

TERRASSON.

LE DOCTEUR SANGRADO,

CONTE.

ENFIN je te revois, eh! bon jour Sangrado!
Quoi! toujours confiné dans ton maudit village?
— Il faut rester, mon cher, où l'on a de l'ouvrage.
— Tu dois en avoir peu; car, la saignée et l'eau,
Voilà toujours, chez toi, le remède à la mode.
— Je me trouve très-bien d'une telle méthode.
— Très-bien, pour ton profit, mais entre nous, je crois
Que tu dois en tuer au moins trente par mois.
— Va, va, mon cher Damis, je crains peu la critique;
Tout l'art de Galien est dans mon spécifique.
— Laisse-là Galien; comment va Saintefois?
— Il fut très-mal. — Eh! bien. — Je le saignai vingt fois
En quatre jours. — Ah! grands dieux! quelle rage!
Saigner vingt fois! mais bourreau, c'est trop fort!
— Cela t'étonne, eh! s'il ne fût pas mort,
Je l'eusse encor saigné bien davantage.

E. JULIA.



DU GÉNIE.

Quand la multitude vivait dans le mépris, elle dispensait la gloire. Les législateurs, ainsi que les dépositaires de la doctrine secrète, habituaient à l'ignorance, ou abandonnaient à la déraison tout le peuple, excepté quelques adeptes, seuls prémunis contre les prestiges; mais la gloire s'obtient par acclamation, et elle a quelque chose de populaire: c'était donc d'une foule ainsi prévenue qu'il fallait l'attendre, tout en la nommant le premier don des cieux, et ce fut presque toujours en abusant les peuples, que s'illustrèrent d'ambitieux chefs de parti, ou des fondateurs d'empires, ou même ceux qui voulurent passer pour des sages, depuis Onanès jusqu'à Numa, depuis Épiménide jusqu'à Pierre Aldobrandin. Ce prix des généreux sentimens et des actions héroïques, cette récompense des grandes choses devenait le partage d'un fourbe dont le prétendu génie se réduisait au talent d'accréditer les mensonges, qui, d'âge en âge, ont divisé la terre. Après cent générations, les routes de la gloire ne sont changées qu'en partie; sans doute la multitude qui chez les modernes paraît moins aveugle, bien qu'elle soit très-mal éclairée, ne pourra plus seule immortaliser les hommes extraordinaires; mais leur première célébrité dépendra souvent encore de ses mobiles opinions. S'il existe une classe raisonnable, elle

est moins nombreuse qu'on ne se le figure, et ses jugemens tardifs ont beaucoup d'incertitude. L'imposture ne serait pas aujourd'hui la voie la plus sûre pour arriver à la gloire ; mais il est très-difficile d'en obtenir sans des moyens artificieux ou des détours misérables ; et le vrai génie peut seul dédaigner tout charlatanisme, parce que le vrai génie seul est assez fort pour se passer de gloire.

Lorsqu'il manque quelque chose à la supériorité de notre esprit, lorsque nous ne sommes pas assez magnanimes pour oublier des passions altières, nous ne voyons d'autres fins que les succès présens, et la renommée nous paraît la sanction des grandes choses ; sanction trompeuse, et dont la fortune est l'arbitre ! Un boulet a frappé, dans son printems, celui qui aurait été le premier des héros. Après quinze années laborieuses, un éloquent écrivain, un penseur profond a succombé loin de ses amis ; on a brûlé ses papiers que l'on ne comprenait pas, et il ne reste aucun souvenir de celui dont le nom eût été aussi grand que les noms d'Orphée ou de Confucius.

Que de décisions erronées, lors même qu'on prétend vous juger par vos œuvres ! S'il arrive que la fortune vous soit très-favorable, et qu'avec de l'activité, votre esprit médiocre ne fasse de ces dons qu'un faible usage, vous serez vanté peut-être comme celui qui doit à sa propre force la grandeur de ses entreprises. Le talent du prince le plus puissant du seizième siècle, n'a-t-il pas été célébré de nos jours, en termes aussi magnifiques que le génie de l'homme prodigieux du neuvième? N'a-t-on pas été même jusqu'à préférer à notre grand Charles, ce Charles V d'Autriche qui, tout en remplissant l'Europe de son nom, en l'occupant de son inquiétude, rappelait le mot de Sénèque : *operose nil agunt*?

Combien nos jugemens sont plus douteux encore et plus vagues, lorsqu'ils ont pour objet les résultats de la pensée,

ou les beautés du style, une perspicacité plus ingénieuse ou plus sage, et des systèmes séduisans, les uns hardis, les autres vraisemblables; lorsqu'il s'agit de décider entre Montaigne et Pascal, entre Bacon ou Descartes, Mallebranche ou Gassendi, le Dante ou Shakespeare? Serons-nous entièrement séduits par l'originalité de La Bruyère, par la fougue de Diderot? Admettra-t-on au concours Fontenelle et même Marmontel? Ou refuserons-nous du génie à Bernardin de Saint-Pierre qui intéressait presque toujours, qui décrivait si bien, et qui souvent observait la nature à la manière des sages?

Selon les Encyclopédistes, un homme de génie doit réunir l'étendue de l'esprit, la force de l'imagination et l'activité de l'ame. Effectivement l'activité de l'ame et l'étendue de l'esprit sont toujours le partage des hommes supérieurs. Quant à la fécondité de l'imagination, dès que l'esprit est vaste, elle résulte de l'activité de l ame ainsi que cette force de volonté que le génie suppose également, et qu'il faut également modérer, afin de vouloir comme Lycurgue ou Trajan, et de ne pas vouloir comme Charles XII.

Sans être impétueux ou passionné, sans devenir opiniâtre, le génie est puissant, et dans l'occasion il se montre inébranlable. Le génie est plus que l'énergie de l'esprit; c'est le feu de la pensée, quand elle s'affermit et n'est plus inégale; quand elle ne connaît point de limites absolues, et qu'elle voit partout des bornes possibles; quand rien ne l'étonne et que rien ne l'égare. Le vrai génie approche de la perfection, et toutefois il en diffère encore; la perfection serait calme, elle serait invariable; mais le génie ne repose point; il aspire à ce qu'il ne possède pas, et c'est ainsi qu'on ne saurait le mettre au nombre des attributs divins: on pourrait le définir la perfection intellectuelle d'un être changeant et subordonné.

L'éloquence du génie, la haute éloquence est l'expression de la vérité sentie dans l'étendue de ses rapports avec la nature humaine. On a dit avec raison que l'homme de génie « s'intéressait à tout ce qui existe, et ne recevait pas » une idée qu'elle n'éveillât un sentiment ». Cette disposition de l'ame fait le grand écrivain; mais c'est assez que ce sentiment soit prompt et pour ainsi dire universel; il ne serait pas à désirer qu'il entraînât, qu'il subjuguât: le génie veut moins d'erreur et plus de liberté. Le génie n'est point « la raison au moment qu'elle produit l'enthousiasme ». Quelquefois la raison excuse, et quelquefois, si l'on veut, elle permet l'enthousiasme, mais ce n'est pas elle qui le produit; la supériorité d'esprit n'en a pas besoin, elle n'admet ni froideur, ni exaltation. Buffon a pensé que le génie dépendait de la patience; c'était le confondre avec le talent dont le génie s'écarte, comme la vertu s'élève au-dessus de la probité. Ce n'est pas que la patience et même la résignation ne doivent se concilier, dans plusieurs circonstances, avec la force du génie; mais ce sont des sacrifices et non des habitudes. Dans son étroite alliance avec la raison, le génie ne perd point cette vigueur, ce mouvement qui le caractérise, cet amour des beautés morales dont la raison n'est que le discernement.

Le génie est un besoin insatiable, et pourtant modéré, de concevoir et d'exprimer des idées fécondes; de deviner la nature, et de la faire comprendre; de reculer les limites visibles; de douter dès que la lumière manque, mais de s'élancer toujours vers l'inconnu sur les traces de l'analogie. Dans l'ordre naturel, et jusques dans les procédés des arts, comme dans l'organisation des sociétés humaines et les discussions de la tribune, les seules lois générales sont l'objet d'un homme de génie. S'il ne reste pas tout-à-fait étranger à ce qui dépend de l'usage dans l'art d'écrire, c'est pour rappeler avec plus de bon sens, dans certaines rencontres,

des vérités utiles, ou pour ranimer d'honorables sentimens. S'il étudie les langues, c'est pour les comparer, et pour retrouver quelques accens du langage peut-être unique, que les différens âges ont reproduit sous tant de formes. S'il s'occupe d'astronomie, ce n'est pas pour suivre scrupuleusement le cours de deux ou trois planètes; mais il veut savoir si les calculs des savans ont confirmé ce qu'il imagine de l'austère immensité du monde. Dans l'histoire, il remarque surtout quelques essais mémorables des institutions qui diminueraient et les inimitiés intestines, et les abus du pouvoir, et la misère des peuples. Il cherche dans les récits des voyageurs ces différences du sol, des climats ou des penchans qui offriraient plusieurs moyens nouveaux à de véritables législateurs, à ceux dont les intentions seraient morales, et les fins élevées. Il ne se soumet à aucune opinion; il apprécie les événemens comme s'ils se passaient à mille lieues de lui; et même lorsqu'il s'agit d'intérêts particuliers, des considérations plus fortes, d'autres espérances, et peut-être un continuel souvenir de l'univers, agrandissent encore sa pensée impartiale. Et l'univers, à ses yeux, n'est pas ce monde aride et muet, inutile espace où s'attristent des hommes qui croient comprendre la matière, et ne pas comprendre l'intelligence sans laquelle les phénomènes de la matière seraient impossibles. L'instruction a conduit ces infortunés jusqu'aux doutes; leur faiblesse n'a pu les surmonter, et ils sont restés dans le vide · mais le génie va plus loin; par delà les apparences de l'être, il aperçoit l'être nécessaire; le voile même lui révèle une clarté sublime, et il retrouve partout la Divinité qui seule est incontestable, et l'admiration qui seule est consolante.

Tandis que l'esprit s'exerce sur ce qui change chaque jour, le génie s'attache aux résultats sérieux, et aux principes impérissables. En examinant des questions de quelque importance, il embrasse, ou il pressent; il voudrait combiner les

rapports de l'objet actuel et borné, avec tous les êtres connus, et tous les incidens probables. C'est dans la retraite qu'on sent le prix de cette sorte d'universalité : le solitaire trouve trop peu de choses dans des volumes écrits avec art; pour ses longues méditations il a besoin d'une page dictée par le génie.

Des pensées brillantes peuvent manquer de justesse ou d'harmonie, et d'heureux aperçus peuvent rester isolés; on ne sera pas alors un homme supérieur, on aura seulement des lueurs de génie. C'est surtout par l'accord entre les idées, que le génie diffère de la pénétration et de la sagacité. Il y a dans le vrai génie une sorte de dignité et de permanence qui le distingue aussi de l'imagination. Jamais il ne sera romanesque, jamais il ne sera frivole : il ne sera point dur et sombre, mais il a quelque chose de grave, et il est ennemi de la joie désordonnée. Cependant cette disposition à une douce tristesse qui paraît inséparable de la profondeur, n'exclut ni l'aménité au-dehors, ni dans l'intérieur une paix, un contentement durables. Je ne vois point d'amertume dans la maxime sévère et bienfaisante *sustine et abstine*; mais pour rassembler presque toute la morale dans ces deux mots, et pour s'y arrêter, il a fallu la vigueur et la persévérance du génie.

Le défaut d'étendue qui, malgré les meilleures intentions, livrerait notre esprit soit à des préjugés, soit à de vains systèmes, l'occuperait aussi de notions incohérentes et de rapprochemens déplacés : le mauvais goût dans le style n'a pas d'autre principe. Quand on entrevoit trop confusément la plupart des rapports, et qu'on ne peut établir quelque ordre entre ceux même dont on est frappé, on est bien près d'admettre les analogies les plus froides, ou d'en supposer de tout-à-fait bizarres; et alors, de degrés en degrés, quelque talent qu'on ait d'ailleurs, on parviendra peut-être à faire du soleil un *gros pendule*, et de Dieu même un *grand cé-*

libataire. Si l'esprit est faux, avec beaucoup de moyens on dit des folies; soit à dessein, soit par habitude, on néglige un grand nombre d'objets de comparaison, et il semble qu'on se fasse une loi de n'observer qu'un côté des choses : on a de l'imagination ou de la verve, mais non du génie. Il faudrait une égale aptitude pour tout ce qui demande de la force; le génie est l'esprit avec toutes ses ressources, l'esprit d'ordre animé par la jeunesse du cœur, et par les promptes inspirations d'une ame qu'on ne saurait avilir.

Il est surtout deux classes d'esprits faux : les uns ne rapportent qu'à un seul principe les conséquences qui dérivent de plusieurs; et les autres ne savent déduire de celui qu'ils aperçoivent, qu'une faible partie de ce qu'il serait naturel d'en conclure. S'il était, dans un siècle déjà éclairé, des hommes qui se proposassent de ramener les tems où presque tous les esprits restant aveugles, la plupart se montraient dociles, ces hommes-là ne demanderaient guère qu'on s'égarât faute de voir les conséquences; ils ne l'obtiendraient pas, on est trop ingénieux aujourd'hui. Mais ils feraient tout ce qui dépendrait d'eux pour qu'on ne remontât pas aux principes, ou du moins pour qu'on se bornât à des principes de leur choix, pour qu'on négligeât tout ce qui les modifierait : cette manière de présenter les questions sociales, montrerait assez que ces hommes-là manqueraient du génie des affaires, et n'en auraient que l'industrie.

L'exagération est un signe de faiblesse; l'homme de génie l'évite, et n'en fait que plus d'impression. Il s'agite peu, néanmoins on lui résiste difficilement; son zèle n'est pas véhément, mais il n'est point passager. Les devoirs d'un homme de génie sont grands, ils demandent plus de constance que de précipitation. Quoiqu'en puissent dire des gens vertueux sans doute, mais inconsidérés, c'est être plus fi-

dèle à la vertu que de la suivre sans transports, sans ivresse. Il est si naturel d'obéir à cette nécessité morale. On fait son devoir comme on respire ; on est heureux de l'achever paisiblement, comme on est heureux de respirer sans contrainte. Plaignons l'homme fort, si par malheur, ou par imprudence, il s'est imposé des devoirs étroits qui le détournent long-tems de son premier devoir, celui de contribuer au bonheur et au perfectionnement des hommes. Quand nos facultés passent nos besoins personnels, nous en devons l'emploi à nos semblables, engagés comme nous dans la lutte de la vie. Les grands écrivains ont compris cette obligation, leur manière est à la fois imposante et morale ; ils fortifient l'esprit, et ils rendent à l'ame sa légitime indépendance. La sagesse et le génie se soutiennent mutuellement. Sans le génie, la sagesse est infructueuse; sans la sagesse, le génie est irrégulier. S'ils étaient parfaits tous deux, ils se confondraient ; mais les premiers même d'entre les hommes, ne possèdent dans leur maturité qu'une sagesse douteuse et qu'un génie naissant.

On écrit avec génie, lorsque l'utilité des vues générales s'unit à la hardiesse des recherches et à l'énergie de l'expression. Telle est une demi-page très-remarquée dans J.-J. Nul ne l'a citée peut-être ; mais quel passage méritait plus d'attention sous des rapports essentiels ? « Supposez un prin-
» tems perpétuel sur la terre, supposez partout de l'eau,
» du bétail, des pâturages.... Je n'imagine pas comment les
» hommes auraient jamais renoncé à leur liberté primi-
» tive..... Celui qui voulut que l'homme fût sociable, tou-
» cha du doigt l'axe du globe, et l'inclina sur l'axe de
» l'univers. A ce léger mouvement, je vois changer la face
» de la terre, et décider la vocation du genre humain :
» j'entends au loin les cris de joie d'une multitude in-
» sensée ; je vois édifier les palais et les villes ; je vois
» naître les arts, les lois, le commerce ; je vois les peuples

» se former, s'étendre, se dissoudre, sé succéder comme » les flots de la mer... (1) ». Comparez cette manière à celle de l'honorable Formey qui, par une fantaisie dont on a vu dernièrement un nouvel exemple, imaginait de corriger ou d'épurer le principal ouvrage de J.-J., mais après avoir eu le malheur d'écrire : « Le chrétien est fort à plain- » dre; il voudrait vivre en bourgeois des cieux, et il est au » milieu des citoyens présomptifs de l'enfer. » Le plus grand contraste chez les hommes, c'est celui de la niaiserie et du génie. Dans l'alternative, il serait douteux néanmoins que le génie fût préféré, s'il ne négligeait pas une partie de sa force. S'il se présentait sans mélange, on lui dirait comme à la sagesse : Que nous veux-tu? Que nous rapporteras-tu?

Pour être admiré de ses lecteurs, il faut être plus fort qu'eux, mais seulement d'un degré : si la distance est plus grande, ils n'entendent plus. Un écrivain supérieur s'adresse a peu de personnes. Peut-être un jour le vulgaire l'approuvera-t-il, mais sur parole, ce qui exigera du tems. Ceux qui naguère ont abrégé, à l'usage de toutes les classes, le voyage du jeune Anacharsis, ont fait sagement de supprimer le plus beau passage de Platon : c'est un morceau admirable sur le monde réel; nul doute qu'il ne fallût retrancher ces *longueurs*.

Les simples produits de l'art, et les ouvrages spirituels ou gracieux, doivent être reçus avec plus d'empressement que ceux du génie. On croirait que Rousseau a fait cette réflexion dès le début de l'Emile. « Tout est bien, » avait-il dit d'abord, tout est bien sortant des mains de » l'auteur des choses; tout dégénère entre les mains de » l'homme. Il force une terre à nourrir les productions » d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre : il

---

(1) *De l'Origine des Langues.*

» mêle et confond les climats, les élémens, les saisons; il » mutile son chien, son cheval, son esclave..... Il ne veut » rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme : il le » faut dresser pour lui, comme un cheval de manège; il le » faut contourner à sa mode, comme un arbre de son » jardin. Sans cela, tout irait plus mal encore; et dans » l'état où sont les choses, un homme abandonné à lui-» même, dès sa naissance, serait le plus défiguré de tous. » Ces douze lignes avaient trop de force; pour en dissiper l'ennui, J.-J. se hâta d'ajouter avec une sorte de grâce un peu maniérée : « C'est à toi que je m'adresse, tendre et pré-» voyante mère qui sus t'écarter de la grande route, et ga-» rantir l'arbrisseau naissant du choc des opinions hu-» maines! Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle « meure; ses fruits feront un jour tes délices. Forme de » bonne heure une enceinte autour de l'ame de ton enfant; » un autre en peut marquer le circuit, mais toi seule y dois » poser la barrière. » Voilà des phrases qui durent charmer les tendres mères des jeunes plantes; et néanmoins si l'on avait écrit de ce ton les cinq livres de l'Emile, déjà ils seraient dans l'oubli : ce qui assure un premier succès, n'est point ce qui donne l'immortalité.

Les hommes de génie traduisent peu, et n'imitent presque jamais. La traduction ne permettrait pas un assez grand mouvement de la pensée. Imiter avec quelque suite serait un travail plus fastidieux encore; il supposerait trop d'imperfection, ou dans l'original qu'alors il serait inutile de reproduire, ou dans l'esquisse nouvelle qui, en s'écartant de la première, manquerait de cette justesse si chère au génie, mais si rare quand on prétend réunir deux conceptions qu'une même tête n'a pas produites. Il faut au génie plus de liberté; il ne souffre point de désordre, mais il craint la dépendance, et l'école de Pythagore disait avec

raison : « Ne prétends pas assujettir l'homme de génie aux » entraves du vulgaire. »

En tout genre, réservez le joug pour l'insensé ; il en a besoin, parce qu'il n'a point de retenue qui lui soit propre. Mais le génie saura se contenir lui-même ; sa modération fait partie de sa force : sans trop condescendre aux caprices du goût, il reconnaît en cela des règles invariables, et même il distingue volontiers des genres que toutefois on séparait trop jadis. Il ne parle pas en prose de quelques « brins d'herbe qui murmurent des souvenirs de gloire ; » mais il emprunte aux poètes, diverses expressions qu'autrefois ils se seraient réservées, et il peut dire d'un homme célèbre que fatiguait la rigueur des climats polaires : « Il est » allé vivre sous des cieux plus doux. »

Jusques dans les phrases courtes, ou les sentences justement attribuées au génie, on reconnaîtra l'esprit d'ordre et d'ensemble. Un mot de génie est le résultat d'idées nombreuses parfaitement liées entr'elles. Que de choses renferment ou indiquent le : *Patiens, quia æternum*, de l'évêque d'Hippone ; ou, dans un sujet moins solennel, cette réponse qui, de la part du Mahomet de Voltaire, n'était qu'un artifice de plus, mais qui est si forte en elle-même.

.... Je n'en ai pas besoin ;
C'est le faible qui trompe.

Le cœur de l'homme ne change pas, on l'a dit avec raison ; mais nos impressions se multiplient comme nos idées : sous ce rapport même, la sphère du génie peut s'agrandir d'âge en âge. L'importance des voyages modernes, et nos rapides progrès dans les diverses parties de l'histoire naturelle, doivent répandre sur les descriptions un intérêt presque ignoré du génie des anciens. Trop souvent on oubliait le reste de la nature, on ne s'occupait que de l'homme. Pour le comprendre, il faut du moins l'observer à sa place ; il n'est pas à côté, mais au milieu des choses ; d'innombrables rapports avec les

êtres inanimés se rattachent nécessairement aux convenances intellectuelles, ou même aux lois morales de l'espèce qui règne sur le globe. Rien n'est isolé dans l'univers; celui qui l'ordonna sut en lier à jamais toutes les parties : *cœli enarrant*. Étudiez les lois du monde, et même les perfections suprêmes dans les propriétés des êtres visibles, dans ces figures seules offertes à nos regards; vous comprendrez ce que peut être une description, quand on paraît initié dans ces mystères de nos relations indéfinies. Je voudrais en donner quelque exemple; et, comme il s'agit uniquement d'expliquer ma pensée, je prends le parti de transcrire une ébauche dont je ne nommerai point l'auteur, parce qu'il n'a pas publié l'ouvrage où elle se trouve. « Les heures brûlantes sont » écoulées; déjà l'ombre des rochers se prolonge sur le » rivage, et l'on voit s'agiter les jeunes branches des saules, » ou les feuilles des érables. De légers nuages se réu» nissent vers le couchant : ces formes aëriennes se mêlent » et se séparent; sans cesse reproduites avec d'innombra» bles nuances, elles s'étendent aux dépens du globe de feu » qui les a rassemblées. Imposante image de la force invisi» ble, ce soleil dont le mouvement anime plusieurs mondes, » multiplie les traces de sa puissance dans les lieux même » où il semble prêt à s'éteindre. Ses rayons divers jaunis» sent les forêts, enflamment les vagues naissantes, et co» lorent jusques vers l'orient les mobiles contours des nues » éloignées. Un vent s'élève, il presse le mouvement des » ondes, et le soleil disparaît. On a entendu les derniers » chants au fond des bois, et dans les pâturages sur les » collines : le repos et la nuit sont déjà dans les vallées » profondes. Les lueurs du soir s'éloignent et s'affaiblissent, » une plus froide clarté semble les éteindre. La lune est » belle, mais elle ne peut rien féconder; elle répand une » lumière que nous ne sentons pas, et, si près de nous, » elle paraît soumise aux lois d'un monde inconnu. Ce globe

» d'une blancheur uniforme, ce point dans l'espace, une » feuille nous le cacherait ; et pourtant c'est le premier signe » qui nous révèle l'immensité, l'étendue de l'univers.....»

Senancour.

BIBLIOGRAPHIE.

PETITE REVUE LITTÉRAIRE.

Je pense comme notre fabuliste, *les longs ouvrages me font peur*. J'aime ces brochures légères qu'on parcourt d'un coup d'œil, qu'on lit en un quart d'heure, et qui, dans les intervalles des travaux sérieux, occupent la pensée sans la fatiguer. L'ouvrage est-il bon ; rien ne m'empêche de le relire autant de fois qu'il me plaît : est-il mauvais, sa lecture m'a coûté peu de tems et donné peu d'ennui : si je n'ai pas eu de plaisir, je n'ai pas du moins beaucoup à regretter ma peine. Telles étaient mes réflexions lorsque l'on m'apporta les *Essais poétiques* de M. Florimond L** (1). Je regarde le volume ; je vois un petit in-octavo de trente six pages : c'est justement mon fait : lisons les *Essais poétiques* de M. L**.

On me dit que ce petit ouvrage est le premier essai d'un jeune homme qui se destine à la littérature. Autre bonne fortune pour la critique ! Un auteur qui débute est si modeste ! Son amour propre est de si bonne composition ! Il est si docile à la censure ! il vous sait tant de gré des plus légers éloges ! c'est encore mon fait: parlons des *Essais poétiques* de M. L**.

Au milieu de ces idées, j'ouvre au hazard l'humble brochure, et je tombe sur un très-joli quatrain fait pour le

(1) *Essais poétiques*, par Florimond L***; in-8°. de 36 pages. — Paris, chez Delaunay, Palais-Royal.

portrait d'un de nos auteurs les plus élégans et de nos plus habiles professeurs (1):

Il nous fait admirer, dans nos grands écrivains,
Les traits que leur génie emprunte à la nature;
Et, quand il nous a lu leurs chefs-d'œuvres divins,
Il parle..... ; vous diriez qu'il poursuit sa lecture.

La rencontre est d'un favorable augure; elle m'encourage à continuer. Je tourne quelques feuillets et je lis: *Épître à une jolie femme*. Épitre à une jolie femme! Ce titre promet: la pièce d'ailleurs n'est pas longue; quarante vers tout au plus: voyons.

Estelle, ne crois pas que ta froideur m'irrite:
Mes soins n'ont pu te plaire, et je t'en félicite.
De tes piquans attraits devenu possesseur,
Tu n'aurais vu dans moi qu'un rigoureux censeur;
J'eusse trouvé partout mille sujets de blâme.

Sauvage usurpateur des droits de l'amitié,
J'aurais, de cent façons, tyrannisé ton ame,
Et ma franchise altière eût été sans pitié
Pour ces jolis défauts dont se pare une femme.

Pas mal jusqu'ici. Ces vers ne sont pas d'une facture bien savante; mais ils sont faciles et spirituels; continuons.

Mon amour ombrageux eût dépeuplé ta cour
De ces adorateurs qui profanent l'amour.

Ah! voilà un petit trait d'inexpérience. Un homme du métier n'eût pas manqué de se ménager une inversion élégante, en renversant l'ordre de ces deux vers.

Pour rendre mon Estelle une *femme* achevée,
Essayant de changer ses traits,
Ma bizarre humeur l'eût privée
De la moitié de ses attraits.

Ton aimable abandon aurait bientôt fait place

---

(1) M. Villemain.

Au timide maintien d'une gauche pudeur :
D'un air embarrassé j'aime assez *la fadeur*...

Oh ! non ; la fadeur n'est jamais aimable. L'expression de l'auteur ne rend pas sa pensée.

Juge combien le tien eût perdu de sa grâce !
Il t'eût fallu cacher les feux d'un œil brillant,
Sous l'humide rempart de ta longue paupière ;
Ta folâtre gaîté, ton esprit pétillant,
Eussent subi réforme entière;
J'eusse encor voulu retrancher
De tes discours mordans l'âpreté dédaigneuse ;
Enfin, ta destinée eût été bien affreuse,
Si ton cœur à mes vœux se fût laissé toucher.

Il est fâcheux que la fin de ce couplet, d'ailleurs fort agréable, soit gâtée par deux vers aussi faibles. Heureusement j'en crois voir qui valent mieux.

Mais que t'aurait donné, pour tant de sacrifices,
Un rêveur importun, qui t'égale en caprices ?
Tendresse, enthousiasme, hommages séduisans,
Soins toujours empressés, feux toujours renaissans;
T'entourant, t'énivrant de mes vives caresses,
Ma lyre eût célébré, sur mille tons divers,
Nos plaisirs, nos transports, nos brûlantes ivresses ;
Mon ame tout entière eût passé dans mes vers.

Très-bien : voilà de la chaleur, du sentiment : c'est terminer le morceau d'une manière heureuse. Terminer ? Hélas ! non. Je rencontre avec un peu de dépit, en finissant, ces quatre vers qui viennent tout décolorer.

Mais quoi ! brûlant pour toi d'un amour ordinaire,
Sans chanter d'hymne en ton honneur,
Sans vouloir te parer d'un charme imaginaire,
Un autre, en t'aimant moins, fera mieux ton bonheur.

En résumé pourtant, cette petite pièce est agréable. L'auteur n'est pas encore profondément initié dans les procédés de la versification : mais il a des idées à lui, du naturel, de la facilité. Voyons le reste du recueil.

Je recommence à feuilleter, et je trouve une élégie. Notre jeune auteur veut donc marcher sur les traces des Tibulle et des Parny. La tentative est hasardeuse. Mais lisons.

Comment donc! de l'élégance, de l'harmonie, de la sensibilité! mais vraiment cette pièce est très-jolie. Les maîtres du genre la retoucheraient peut-être un peu, mais ne la désavoueraient pas. Relisons-la....

Je désirerais un peu plus de netteté dans ce début, d'ailleurs bien versifié. Mais le passage suivant respire une mélancolie touchante.

O toi, qui méritais de n'être point obscure,
Simple fontaine, où, dès mes premiers ans,
Je venais admirer le cristal d'une eau pure;
Si la douleur n'attristait pas mes chants,
Mes vers s'embelliraient, pour célébrer ta gloire,
Des plus doux souvenirs que *m'offre ma mémoire :*
Mais il faudrait penser que sur tes bords chéris
Je ne reverrai plus le meilleur des amis,
Et mes pleurs troubleraient ton onde solitaire!....

Voyez comme cette chute sur une rime isolée, ordinairement vicieuse, parce qu'elle déroute l'oreille, est ici d'un heureux effet! Un souvenir douloureux s'est tout-à-coup emparé de la pensée du poète, et la période se brise ainsi que son cœur.

Hélas! s'il fût resté plus long-tems sur la terre,
S'il eût eu plus de jours, moi plus de jours heureux,
C'est lui dont la muse légère
Aurait peint notre cœur et retracé nos jeux.
. . . .
. . . .
Lorsque je contemplais tes eaux,
Qui, commençant à peine une rapide course,
Arrosent quelques fleurs, et, non loin de leur source,
Se perdent près de ces côteaux;
Songeant à notre court passage

Sur cette terre de douleur,
Je sentais de mes yeux s'échapper quelques pleurs,
Sans que rien *me fît voir* un plus triste présage :
Et cependant la fleur qui ne vit qu'un matin,
L'onde pure qui la fait naître,
Et qu'on voit bientôt disparaître,
Et mon ami, devaient avoir même destin !
Peu de mots feront son histoire :
A dix-huit ans il entrevit l'amour,
Sourit à l'amitié, s'élança vers la gloire,
Et, digne de tous trois, disparut sans retour.

Sur le point d'expirer, il me remit sa lyre ;
Elle eût, entre ses mains, éternisé tes bords.
Ne l'attends pas de moi ; les accens que j'en tire,
Forment de douloureux, non d'immortels accords.
Des coups d'un sort cruel je n'ai plus rien à craindre :
L'homme dont le génie est tout dans l'amitié,
Quand il perd son ami doit mourir oublié.
Contemple mon destin et cesse de te plaindre.
Je suis obscur ainsi que toi ;
Ma vie, à peine à son aurore,
S'éteint sans me causer d'effroi,
Et tes eaux couleront encore,
Qu'on ne parlera plus de mes vers ni de moi.

L'amitié, on le voit, a été pour M. L**, une muse favorable : à quelques négligences près, cette élégie est digne d'une plume exercée : elle justifie à mes yeux la vocation poétique de son auteur.

J'achève de parcourir le volume, et je trouve encore dans plusieurs pièces, quoiqu'inférieures à celle que je viens de citer, la promesse d'un vrai talent. On trouvera, dans le petit morceau intitulé *Edmon*, une intention poétique; dans l'ode à M. Guérin, de la facilité; de la noblesse, dans les stances à M. M***, *sur son exil de l'Institut. L'hommage à Voltaire* ne serait pas mal, s'il s'agissait d'un autre que Voltaire, et si Chénier n'avait pas fait sa belle épître. Dans une traduction de l'épisode d'Ugolin, on voit

que l'auteur cherche la force ; on doit ajouter qu'il la rencontre quelquefois ; témoin ces vers :

Mes regards douloureux se portent sur mes fils :
Heureux, si, pour répondre à leurs tendres alarmes,
Mon désespoir muet avait trouvé des larmes !
Tout le jour, je me vis entouré de leurs bras.
Ils pleuraient, me parlaient.... je ne répondais pas.
La nuit, même silence... un rayon de l'aurore
Pénétra dans la tour.... même silence encore...

Nous attendons qu'un ouvrage plus important nous mette à même de porter un jugement définitif sur le talent de M. L**. Mais nous pouvons dire, dès ce moment, que les opuscules, qu'il faut seulement considérer comme des essais, révèlent d'heureuses dispositions, et même quelques parties de talent déjà presque formées. C'est à l'étude à les cultiver. En se pénétrant des écrits des maîtres, en consultant des amis sévères, notre jeune poète apprendra peu à peu l'art de féconder une idée première, de lier, par d'heureuses transitions, les parties d'un sujet, de s'arrêter à propos, de bannir de sa composition les expressions trop faibles de couleur, d'employer l'inversion, dont l'usage ne lui est pas encore assez familier ; enfin, il acquerra ce que donnent le travail et l'expérience. Dès aujourd'hui, nous louerons en lui, ce qui ne s'acquiert point, le naturel, la facilité, le sentiment poétique, que l'art développe, mais qu'il ne peut suppléer. Qu'il prenne donc courage, et qu'il avance dans la carrière ! Il nous est doux d'encourager ses premiers efforts ; il nous sera plus doux encore d'applaudir aux succès qu'il est fait pour obtenir.

A côté d'une muse naissante, viennent se placer naturellement les délassemens d'un homme, qui, voué à des travaux utiles, permet aux muses de charmer quelquefois ses loisirs. M. Levavasseur, membre du conseil général du département de l'Oise, paraît se distraire quelquefois, dans le

sein de la littérature, de ses occupations administratives. Il vient de faire imprimer une *ode à l'Éternel* (1), où l'on trouve, en général, de la gravité, de la correction, de l'harmonie. On en jugera par la strophe suivante :

Tu dis au ver, caché sous l'herbe :
« Sois obscur, ramper est ta loi; »
Au lion farouche et superbe :
« Des déserts tu seras le roi; »
A l'aigle : « l'air est ton domaine;
Que de ton aile souveraine
L'audace étonne les humains! »
Tu dis à l'homme, ton image :
« La raison, voilà ton partage;
Sois le chef-d'œuvre de mes mains ».

J'ai commencé par la langue des dieux; *ab Jove principium*. Il faut pourtant que l'humble prose ait aussi son tour. Quel est ce livret si mignon, format in-18, couverture bleu de ciel? *Manuel philosophique et politique, extrait de Fénélon et de Massillon* (2). Ah! ceci est curieux. Voyons un peu comment deux prélats, deux sujets d'un monarque absolu, deux gouverneurs de princes destinés au trône, ont parlé de politique et de philosophie. Hom! cela sent diablement le fagot. Voilà toutes les maximes de la philosophie moderne. Est-ce que, par hasard, l'évêque de Clermont et l'archevêque de Cambray seraient des écrivains *libéraux?* Je ne sais; ce sont des écrivains sages, humains, tolérans, ennemis de l'erreur et de la violence : peut-être est-ce la même chose : c'est ce que je ne déciderai pas.

---

(1) *Ode à l'Éternel*, par M. B. M. G. Levavasseur, membre du conseil général du département de l'Oise. — Paris, Firmin-Didot, rue Jacob, n°. 24.

(2) *Petit Manuel philosophique et politique, propre à l'éducation d'un jeune prince*, extrait de Fénélon et de Massillon; in-18 de 81 pag. — Chez Baudouin frères, Delaunay et Béchet.

Quoiqu'il en soit, ce *manuel* offre une lecture extrêmement piquante. L'auteur a rassemblé, sous diverses chapitres, les pensées éparses dans le *Télémaque* et dans le *Petit-Carême*, sur *les flatteurs du pouvoir*, sur *les gens de cour*, sur *les grands, en général*, sur *le privilége de la naissance*, sur *le mérite personnel*, sur *la religion*, sur *le prince et son autorité*, sur *la guerre offensive*. Il en résulte un petit traité, fort curieux, de morale politique; ceux dont l'esprit caustique et railleur cherche partout des allusions au tems présent, trouveront à se satisfaire dans ce recueil; ils souriront plus d'une fois aux malices de nos deux illustres prélats, ou plutôt de leur ingénieux abréviateur : les hommes plus sérieux ne verront dans ce livre qu'un choix fait par un homme de sens et de goût, parmi les pensées de deux grands écrivains; ils applaudiront également à son travail, et l'ouvrage sera recherché par la raison des uns comme par la malignité des autres.

L'auteur de ce recueil est M. Michaux, déjà connu par de très-jolies poésies, et digne, par l'élégance de son style et la pureté de son goût, de prendre une place distinguée entre les écrivains qui font l'espoir de la littérature française. L'étude qu'il a dû faire des ouvrages de Fénélon et de Massillon, pour composer son *manuel*, indique assez les modèles qu'il a choisis, et donne à penser que, lorsqu'il publiera des ouvrages de son propre fonds, il prouvera que cette étude n'a pas été infructueuse.

Je voulais continuer cette *revue*; mais c'est assez pour ce moment : peut-être y reviendrons-nous une autre fois.

St. A. Berville.

La princesse d'Amalfi, par le comte Fédor Golowkin; un volume in-8°., de 210 pages, orné du portrait de l'auteur; chez A. Chassériau, libraire, au dépôt bibliographique, rue de Choiseul, n°. 3.

Il y a une conformité singulière entre la destinée des anciens Romains et la nôtre. Nous avons donné au monde une représentation abrégée de toutes les révolutions politiques dont la vieille Rome a été le théâtre. L'abolition de la royauté, l'établissement de la république, les discordes civiles, la lutte des partis, le triomphe successif des uns et des autres, les proscriptions et les vengeances, la fondation de l'empire, la conquête de l'occident et d'une portion de l'orient, l'invasion des peuples du nord, tout s'est reproduit dans le même ordre et presque avec les mêmes circonstances. La durée et le dénouement de ce drame politique sont les seules différences que l'histoire ait à remarquer, puisque nous avons esquivé le bas-empire, et que nous sommes restés au milieu des nations européennes avec les anciennes limites de notre patrie, avec une législation meilleure, une industrie mieux développée, un esprit plus national et une vigueur de patriotisme dont le gouvernement tirera, dans les occasions difficiles, tout le parti qu'il lui plaira d'en tirer. Mais une autre analogie dont nous avons encore à nous glorifier, c'est que notre langue est demeurée partout où nous avons porté nos armes victorieuses, qu'elle est devenue la langue de la diplomatie nouvelle, et que, dans ces réunions fréquentes de souverains et de ministres divers, on croirait assister à un conseil de Français. Ils ne communiquent, ils ne s'entendent qu'avec notre idiôme, et ne rédigent leurs décisions que dans le langage du peuple, dont ils avaient presque tous reconnu la puissance avant de se liguer pour la détruire.

Cette révolution littéraire a été commencée, il est vrai, par les écrivains qui ont fait la gloire de la France et du dix-huitième siècle. Les rois et les nations recueillaient avec avidité les ouvrages de ces auteurs, qui soutenaient les droits du genre humain contre la tyrannie des préjugés et des priviléges; tandis que, au sein de leur patrie, le Parlement et la Sorbonne ne payaient leurs travaux que par l'oppression et les anathêmes, l'étranger rendait un hommage éclatant à leur active philanthropie; et les souverains, et les peuples appropriaient à leur politique ce qu'inspiraient à nos philosophes l'amour de la justice et le zèle de l'humanité. Les hautes classes de la société européenne étaient déjà familiarisées avec notre langue et notre littérature, avant que la victoire nous eût conduits dans presque toutes les capitales de l'Europe; mais le séjour que nous y avons fait, les relations de toute espèce qui en ont été le résultat, ont nécessairement contribué à la propagation de cette langue qui a produit tant de chefs-d'œuvre.

Parmi les nations qui la parlent ou plutôt qui la prononcent avec le plus de facilité, les Russes doivent être placés en première ligne. Il est presque impossible qu'un Anglais, un Italien, ou un Allemand ne trahisse point son origine par l'accent qu'il conserve; il est facile avec un peu d'attention de reconnaître un Espagnol ou un Suédois qui s'exprime en Français; mais il est à Paris plus d'un Russe qui pourrait se dire de la famille, sans qu'aucun de ses auditeurs eût le tact assez délié pour découvrir cet officieux mensonge. Si M. le comte Golowkin s'était dispensé de signer le petit roman dont je vais rendre compte, je n'aurais certainement pas reconnu un étranger dans son auteur, et je ne sais pas d'écrivain français qui ne se fît honneur de l'avoir composé. Je demanderais seulement quel serait celui d'entre nous qui aurait su se préserver des tournures, des locutions nouvelles qui se sont introduites dans notre prose, et qui au-

rait le talent de l'écrire avec cette simplicité qui distinguait autrefois la prose des Fénélon et des Racine. On ne trouvera dans la princesse d'Amalfi, ni ces phrases ambitieuses, ni ces inversions poétiques, ni ce néologisme à prétention, ni ce style de fabrique avec lequel une bonne part de nos auteurs s'est fait une réputation plus brillante que solide. C'est toujours le mot propre, une élégance soutenue, une clarté d'expression dont le romantique achèvera bientôt de nous déshabituer ; et cette composition, dont le sujet est aussi simple que le style, est de la nature de celles qu'on relit plus d'une fois.

Ce roman est une espèce de gageure, et la suite d'une discussion de société. La princesse douairière de Kinski demanda ce qui, en fait de romans, présentait le plus de difficultés, ou d'un sujet connu et donné, ou d'une conception imaginaire. Après une conversation assez longue où les avis demeurèrent partagés, on résolut de faire les deux essais ; et l'on donna pour thème à M. le comte Golowkin le sujet qu'il a traité d'une manière si agréable. Il était pris, dit-il, dans un opéra alors en vogue, dont la musique était charmante, mais qui était d'ailleurs la plus plate de toutes les platitudes lyriques qui inondent actuellement l'Italie. C'est beaucoup dire en peu de mots ; car les paroles d'un opéra italien sont en général le *nec plus ultrà* de la sottise ; et je m'en rapporte là-dessus aux *dilettanti* français qui vont admirer la musique de *Don-Juan*, de l'*Agnès* et de tant d'autres niaiseries, que les Prorast, les Paër et les Rossini ont embellies de leurs notes savantes.

Cette princesse d'Amalfi est orpheline à dix-sept ans. Un tournoi doit bientôt décider de son sort. Tous les princes d'Italie se préparent à s'y rendre, et le vainqueur doit être l'époux de la princesse. Mais si la fortune doit disposer de sa main, l'amour a déjà disposé de son cœur ; et celui qu'elle aime ne paraît pas être d'une condition qui lui

permette d'aspirer à la souveraineté d'Amalfi. Adalbert de San-Sévéro, page du père de la princesse, a été cependant élevé avec elle; et c'est au milieu des jeux de leur enfance, qu'elle a conçu pour lui une passion mystérieuse. Adalbert l'ignore, et, quoique l'amour ait aussi pénétré dans son cœur, le respect qu'il a pour la fille de son maître, l'a contraint d'y renfermer son secret. Moins maîtresse du sien que le jeune page, Blanche voudrait lui faire deviner tout ce qu'elle sent pour lui, et les vingt-une lettres dont le roman se compose, offrent le développement de cette passion. L'auteur avait besoin de beaucoup d'esprit pour jeter de l'intérêt sur une situation aussi usée, et il a encore ajouté à la difficulté de sa tâche, en s'interdisant la ressource des réponses d'Adalbert. C'est la princesse seule qui écrit. On ne connaît les actions et les lettres d'Adalbert que par ce qu'elle en dit dans sa correspondance. Mais l'intérêt est si bien ménagé, le sentiment y est gradué avec tant d'art, qu'on suit avec une attention continue, avec une curiosité toujours éveillée, la marche de cette confidence amoureuse, la révélation progressive de ce secret qui pèse au cœur de Blanche, qu'elle ne voudrait ni retenir ni avouer, et qui s'échappe enfin tout entier, au moment où il peut faire le malheur de l'un et de l'autre.

Quelques casuistes sévères critiqueront peut-être le caractère d'une jeune princesse, qui, dans un âge aussi tendre, met autant d'adresse dans cette déclaration obligée. Mais l'esprit vient aux femmes de si bonne heure, et l'amour en donne tant à la moins fine, que les convenances ne me semblent pas plus violées que la vraisemblance; et la situation de Blanche excuse parfaitement à mes yeux les moyens qu'elle emploie pour arriver à son but. Dans quelques salons où, grâce au ciel, la politique ne fait pas tous les frais de la conversation, j'ai entendu critiquer en-

core certains passages de ce roman, où, craignant d'avoir fait à demi l'aveu de son amour, l'amante d'Adalbert reprend avec lui le ton de supériorité qui convient à sa naissance, et va même jusqu'à l'humilier, pour détourner l'effet de son indiscrétion; mais l'artifice de cet orgueil affecté me paraît si évident, il y a une telle transparence dans cette fierté momentanée, qu'il est impossible d'en être la dupe; et le lecteur n'a pas besoin d'appeler à son secours la poétique du roman, pour deviner que la princesse s'efforce en vain de se tromper elle-même.

Je pourrais justifier mes éloges par de nombreuses citations. Je trouverais à chaque lettre de longs passages, qui donneraient une haute idée du style de cette composition. Je me bornerai à ce fragment, où Blanche exprime avec un langage si passionné l'embarras que lui causent l'approche du tournoi et l'arrivée de l'abbé du Montcassin. « Depuis » l'arrivée du prélat, dit-elle, je crois lire la préface du » livre où mon sort est écrit. Dans huit jours, le feuillet » fatal où en seront tracées les conditions, passera sous les » yeux de tout le monde. Tout alors sera irrévocable; je ne » m'appartiendrai plus, et rien ne m'appartiendra. Un » autre régnera sur ma vie, voudra disposer de mes pen- » sées, voudra régler mes sentimens, et tout ce que cet » autre n'aura pas dicté se transformera en crime. Ah! que » j'abandonnerais volontiers à l'être assez hardi pour s'en » charger, et mon prétendu pouvoir, et mes inutiles tré- » sors, et tout ce qui relève en moi le fatal hasard de » ma naissance! Je ne conserverais en fait d'empire que » celui de mon cœur; et c'est à lui seul que j'abandonne- » rais avec confiance le soin de mes destinées. Que m'im- » portent les dons de la fortune, vaines chimères, hochets » dangereux et fatigans, dont on viendra briguer ici la pos- » session? Je les livre à l'envie, à l'ambition, à la cupidité, » aux divinités des mortels ordinaires; mais qu'on me laisse

» mon cœur, qu'on me laisse ma pensée; que, libre comme
» l'aigle qui plane aux sommets de l'Apennin, elle puisse
» se reposer près des seuls objets dignes de la captiver, et
» me créer un bonheur plus fait pour moi! Ah! sans
» doute je saurai passer du trône à l'esclavage; après
» avoir commandé, je saurai obéir; un couvent même
» n'aurait rien d'effrayant pour ma jeunesse; mais soumet-
» tre, mais briser mon cœur, mais jurer publiquement
» qu'à l'avenir je n'aurai de sentiment, d'opinion, que sur
» l'ordre d'un autre; non, ce sacrifice-là est impossible.
» J'aurais beau le vouloir, je ne pourrais l'accomplir, et
« rien dans l'univers ne pourra m'y résoudre..... Et vous,
» auriez-vous déjà formé quelque projet? Auriez-vous cal-
» culé l'abandon où va vous laisser mon mariage, et les
» moyens de remplacer une amie telle que moi? Car, sais-je
» ce que je vais devenir, à quel époux le sort me destine, et
» quel usage il voudra faire de son autorité.... Confiez-moi
» vos desseins. Imitez-moi, moi qui, n'osant faire de
» projets, vous ouvre mon ame tout entière, et cherche
» encore, dans une liaison de l'enfance à laquelle les événe-
» mens vont mettre un terme, quelque consolation aux
» liens qui vont y succéder. »

J'ai mis le lecteur à même de juger du mérite de ce roman. Il me reste à lui dire comment il se dénoue; mais, quoique le style de ces lettres suffise pour les faire lire d'un bout à l'autre, je dois laisser quelque chose à deviner, et je borne là mon analyse. Si l'on me demande quelques phrases de critique, je répondrai que j'ai été arrêté par une expression dont le sens m'a paru un peu forcé; que j'ai oublié de la noter, et que je n'ai pas le tems de relire tout le volume pour la désigner. J'ajouterai que j'ai trouvé à la page 110 : *C'est là* OU *je recevrai la bénédiction*. C'est une faute; mais, comme l'auteur ajoute : *C'est-là* QUE *nous nous reverrons*, je suis tenté de croire que l'imprimeur s'est

trompé d'adverbe, et que le premier est tombé de la plume de M. le comte Golowkin, sans qu'il s'en soit aperçu. Les puristes peuvent éplucher tout le reste ; j'aime à croire qu'ils seront forcés de ratifier mon jugement, et flattés de l'hommage que vient de rendre à notre langue l'auteur de *la princesse d'Amalfi*.

VIENNET.



NÉCROLOGIE.

Les sciences politiques viennent de perdre M. le comte de Maistre, ministre d'état de S. M. Sarde, et son ancien ministre plénipotentiaire auprès de S. M. l'empereur de Russie.

M. de Maistre était né à Chambéry, en 1755, d'une bonne famille de robe. Lors de la révolution qui réunit la Savoie à la France, il quitta ce pays pour Turin, où il fut employé dans l'ordre judiciaire. Lorsque le roi de Sardaigne se retira dans cette île, M. de Maistre l'y suivit et fut appelé à son conseil. Il fut ensuite envoyé ministre en Russie, où ses talens et son caractère servirent puissamment les intérêts de son maître auprès de cette cour.

Nous ne rappellerons pas les premières brochures de M. de Maistre pendant la révolution. La plus remarquable est celle où il prouve l'injustice de l'extension que l'on avait donnée à la loi sur les émigrés, en l'appliquant à la Savoie.

On y retrouve la savante dialectique que depuis il a déployée dans des ouvrages d'un intérêt plus général ; mais il est peut-être utile de remarquer que ce savant jurisconsulte, il n'était pas encore publiciste, en blâmant l'iniquité de l'application de la loi aux Savoisiens, faisait des concessions bien étendues sur le principe de la loi elle-même.

L'ouvrage qui a commencé la réputation de M. de Maistre, a été composé à Pétersbourg. Il est intitulé : *Considérations sur la révolution de France*. Il parut à peu près en même tems que *l'Antidote du congrès de Rastadt*, et tous les deux, malgré les prohibitions du Directoire, pénétrèrent en France et y obtinrent du succès.

Après un long intervalle, M. de Maistre publia encore à Pétersbourg son *Essai sur le principe générateur des sociétés politiques*. Cet ouvrage, plus profond que le premier, fut moins bien accueilli, parce qu'il était à la portée de moins de lecteurs, et que, quelque brillant que fût, dans son incorrection, le style animé de l'auteur, il ne suffisait pas pour éclaircir tous les mystères de ce qu'il appelait sa *Métapolitique*.

Il y a deux ans que parut l'ouvrage le plus considérable du diplomate Savoisien. Son titre est : *Du Pape*. Pour être le plus étendu, ce n'est pas le meilleur, et il était bien difficile en effet qu'un auteur très-distingué dans la politique, ne la mêlât pas à la théologie, d'une manière assez intime pour mécontenter les dévots, et qu'un homme très-passionné pour sa religion ne montrât trop de zèle théologique dans une question de science sociale, pour pouvoir satisfaire les gens du monde.

M. le comte de Maistre parlait dans tous ses ouvrages de la base incontestable des faits et de l'expérience. Il en suivait toutes les conséquences avec une dialectique très pressante, tant qu'elles s'accordaient avec les opinions qu'il avait embrassées, et lorsqu'il voulait en éviter les derniers résultats,

il employait avec habileté les ressources de son esprit pour les éluder, ou souvent pour distraire le lecteur et l'empêcher de les déduire lui-même.

C'est ainsi qu'après avoir prouvé que ce que l'on appelait le pouvoir despotique, la tyrannie des souverains Pontifes était un résultat nécessaire de l'état des choses dans le moyen-âge, et qu'alors ce résultat était utile, il évite d'appliquer plus long-tems sa manière de raisonner, et de conclure que la réformation et l'abaissement de l'autorité politique papale étaient des conséquences non moins nécessaires et non moins avantageuses de l'état de choses qui avait remplacé la barbarie des beaux tems du régime féodal.

M. de Maistre avait des mœurs douces ; il était très-brillant dans la conversation ou pour mieux dire dans la discussion solemnelle. Il n'aimait pas la causerie, il ne voulait pas donner la monnaie de son génie, et s'endormait lorsqu'il ne pouvait pas présenter ses idées avec l'étendue qu'il croyait nécessaire. On peut citer comme un phénomène qu'un homme qui avait incontestablement beaucoup d'esprit, soit tombé dans un profond sommeil, en causant avec une femme dont personne n'a égalé le talent pour la conversation, et qui d'ailleurs, par l'étendue, par la profondeur de ses vues, par la nature de ses études, était bien capable d'intéresser le philosophe le moins sensible aux charmes de son élocution.

Le zèle que M. de Maistre avait pour sa religion, et qui, toutefois, ne l'empêchait pas non plus de dormir à la messe, lui donnait une grande ardeur pour la propager. On a prétendu qu'il avait aidé en Russie à faire quelques conversions ; on allait même jusqu'à dire qu'il élevait jusqu'au plus haut degré, l'ardeur de son prosélytisme. Il ne paraît pas cependant que ce soient ces raisons qui l'aient, en 1817, ramené dans sa patrie. Il y a assez de motifs à soixante-quatre ans de ne pas aimer le climat de Pétersbourg ; il y

en a assez après vingt ans d'absence de désirer de revoir son pays, pour que l'on n'attribue pas à autre chose le rappel de l'ambassadeur de la cour de Turin.

Il est mort le 7 mars dernier.

Il était frère de M. le chevalier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma Chambre*, et du *Lépreux de la cité d'Aoste*.

THÉATRES.



THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Jeanne d'Arc, opéra en trois actes, de MM. *Théaulon* et *d'Artois*, musique de M. *Caraffa*.

Les services signalés que Jeanne d'Arc a rendus à la France, sa valeur, sa fin tragique, le merveilleux qui enveloppe ses actions, tout contribue à la faire apparaître dans l'histoire, comme une de ces conceptions gigantesques des poètes romantiques qui, au défaut de la vraisemblance, savent exciter le plus vif intérêt. Ici, ce n'est point une héroïne imaginaire; le charme de la vérité surpasse celui de toutes les fictions; et Jeanne sauvant à dix-huit ans sa patrie des mains de l'étranger, reconquérant, le glaive à la main, la couronne de son roi, annonçant les événemens,

commandant et obtenant des prodiges, devient un personnage d'un ordre si supérieur, que l'épopée même peut à peine prétendre à la célébrer dignement.

Dès l'âge de treize ans, *Jeanne* eut des visions extraordinaires. « Une *voix*, dit-elle dans les interrogatoires de » son procès, se fit entendre à moi dans le jardin de mon » père à Domremy. Elle était à la droite du côté de l'é- » glise, et accompagnée d'une grande clarté. J'en eus peur » dans les commencemens; mais je reconnus ensuite que » c'était la voix d'un ange qui m'a bien gardée depuis. » Cinq ans après, tandis qu'elle était dans les champs, la même voix lui dit « que Dieu avait grand pitié du peuple de » France, et qu'il fallait qu'elle allât pour le sauver. » Sur quoi s'étant mise à pleurer, la voix lui dit « d'aller à Vau- » couleurs, et qu'elle y trouverait un capitaine qui la con- » duirait au roi. » On connaît toutes les difficultés qu'elle eut à surmonter pour parvenir jusqu'à Charles VII. Enfin, toujours guidée par une *voix* intérieure, Jeanne annonce d'avance quels seront les événemens. Elle promet au roi de faire lever le siége d'Orléans, et le succès justifie sa promesse. Elle prédit que les Anglais seraient chassés de France au bout de sept ans, et ils le furent en effet. Elle dit que le roi serait sacré à Reims, et il fut sacré à Reims.

Dans les faits particuliers, sa prescience était aussi sûre. Je ne parlerai pas du secret qu'elle révéla au roi, et dont le roi seul avait connaissance. En voici qui ne sont pas moins étonnans, et qui sont rapportés dans *la notice des manuscrits de la Bibliothèque du roi*.

Lors du siége d'Orléans, il avait été résolu qu'on attaquerait le fort du pont d'Orléans, occupé par les Anglais. Jeanne assura qu'il serait pris, et qu'on rentrerait à la nuit dans Orléans, par le pont. Elle ordonna à tout le monde d'être prêt de bonne heure, et à son confesseur de ne pas la quitter le lendemain; « car j'aurai plus de choses à

» faire que jamais, et *sortira demain du sang de mon » corps vers mon sein.* » Le lendemain, le fort fut attaqué ; dans l'après-midi, Jeanne fut *blessée par une flèche qui entra dans son corps au-dessous du cou près de l'épaule, de la profondeur d'environ six pouces.*

Dunois, voyant vers le soir ses troupes harassées, et peu d'espoir d'obtenir la victoire, résolut de faire sonner la retraite. Jeanne ayant été pansée, survint, et le supplia d'attendre encore quelque tems. Aussitôt qu'elle l'eut obtenu, elle monta à cheval et alla gagner une vigne, où elle se mit seule en prière pendant environ un demi-quart d'heure. A son retour, elle vola au fossé du boulevard, elle saisit son étendard, et le brandit en criant : *Ah ! à mon étendard ! à mon étendard !* Les soldats français accourent, ils reprennent vigueur. Les Anglais perdent courage. Le boulevard est pris ; le fort n'est plus défendu ; les Français s'en saisissent. On rentre dans Orléans par le pont, dans la nuit, comme Jeanne l'avait prédit.

Au siége de Gergeau, Jeanne fut d'avis de donner l'assaut. Les hérauts avertirent les troupes. Jeanne dit au duc d'Alençon : « Avant, gentil duc, à l'assaut. » Le duc trouvant que c'était trop précipiter l'attaque, Jeanne lui dit : « Ne doutez pas, l'heure qui plaît à Dieu est prête. Il » faut agir quand Dieu veut agir, et Dieu agira. » Pendant qu'on attaquait, elle lui dit tout à coup : « Ah ! gentil duc, » vous *craignez*. Ne savez-vous pas que j'ai promis à votre » femme de vous ramener sain et sauf ? »

Elle eut alors une occasion presque incroyable de tenir sa promesse. Elle l'avertit de *quitter la place où il était.* A peine M. Dulude, qui arrivait, eut-il pris cette place, qu'*il fut tué roide.* Le duc d'Alençon déclara qu'à cette vue il fut frappé d'une grande surprise, mêlée d'un effroi involontaire, et qu'il admira de plus en plus ce que disait Jeanne.

Après la prise de Beaugency, les Français et les Anglais se trouvèrent en présence du côté de Janville et vers Patai. Plusieurs capitaines français n'étaient pas sans inquiétude du projet de risquer un combat avec une troupe très-inférieure en nombre à celle de l'ennemi. Le duc d'Alençon demande à Jeanne, en présence du Connétable, de Dunois et des autres, ce qu'il fallait faire. « Avez-vous de bons » éperons? répondit-elle tout haut. — Est-ce donc, lui » dirent-ils, que nous tournerons le dos? — Non, non, » s'écria Jeanne; mais les Anglais ne se défendront pas; » ils seront vaincus. Il faudra prendre des éperons pour » courir après eux. Le gentil roi aura aujourd'hui la plus » grande victoire qu'il a eue pieça, et *m'a dit mon con-* » *seil* qu'ils sont tous nôtres. »

Ils furent, en effet, vaincus sans peine, et ils prirent la fuite. Un grand nombre d'Anglais périrent ou furent faits prisonniers. Ils étaient au nombre de près de quatre mille. Talbot lui-même fut obligé de se rendre. Ce fut au mois de juin 1429.

Jeanne était une fille simple, élevée dans les champs, ignorante, sachant à peine ses prières élémentaires. *Je ne sais ni A ni B,* dit-elle aux commissaires envoyés par le roi à Poitiers, pour l'examiner. Elle signait avec une croix. Son caractère était vif, ardent, impatient. Toutes les actions de sa vie prouvent qu'elle était pleine d'humanité, de religion et de vertu. Elle avait fait vœu de virginité, et les enquêtes et visites de sa personne qui furent faites pendant le procès, confirment qu'elle avait fidèlement gardé son vœu. Il est ajouté dans les enquêtes, qu'elle n'avait jamais connu les révolutions périodiques de son sexe.

Et voilà celle que les Anglais ont fait brûler à la fleur de son âge, comme sorcière!..... Ce ne fut que vingt-cinq ans après l'exécution du plus inique des jugemens, que Charles

songea à venger sa mort, et à réhabiliter la mémoire d'une guerrière, dont la gloire n'avait certe pas besoin de cette tardive réparation. Les noms de *Bedford*, de *Warwick*, et surtout celui de l'infâme *Pierre Cauchon*, évêque de Beauvais, persécuteurs de Jeanne, ne parviendront à la postérité que couverts d'opprobre, quoique l'ingratitude de la France ait effacé l'infamie de l'Angleterre.

Quels que soient les hauts faits de Jeanne, son caractère prête peu au développement d'une action dramatique, et, s'il était téméraire de la montrer sur la scène tragique, le comble de l'absurdité était de vouloir la naturaliser au théâtre Feydeau. Après cette belle équipée, il ne reste plus qu'à lui faire faire des entrechats, pour la plus grande gloire des arts et de la reconnaissance nationale. Les auteurs du nouvel opéra n'ont sans doute voulu donner au signor *Caraffa* qu'un canevas à l'italienne, et il faut leur rendre la justice qu'ils méritent, ils ont surpassé tous les fabricans de *Libretti*. Je ne connais guères que le *Turc en Italie*, qui puisse lutter d'intérêt et de vraisemblance avec leur ouvrage. Voici de quelle manière ils ont fait agir l'héroïne de Vaucouleurs.

Jeanne est chez son oncle qui habite les environs d'Orléans; tourmentée par ses inspirations secrètes, elle ne rêve qu'à la gloire de sauver sa patrie. Ses discours, sa mélancolie ont fait croire que sa raison est altérée, et son oncle veut la renvoyer à son père. Jeanne a rencontré un guerrier dans la forêt ; elle l'a conjuré de s'arrêter pour l'écouter ; mais le guerrier appelé au combat n'a pu l'entendre, il lui a seulement promis de revenir le lendemain. Frappé des charmes de la bergère, le guerrier est fidèle à sa parole ; il revient auprès de Jeanne, et lui déclare que l'amour a guidé ses pas. Jeanne rejette un sentiment qu'elle ne veut point partager ; elle lui parle de la patrie, du roi et de ses secrètes inspirations. Le guerrier commence à croire qu'elle

n'est pas dans son bon sens, et il veut la quitter ; mais elle l'appelle par son nom. Dunois surpris, car ce guerrier n'est autre que le beau Dunois sous les traits de Ponchard, s'arrête ; il est bientôt subjugué par les paroles entraînantes de la bergère, et il lui promet de parler pour elle au roi, et d'obtenir de Charles qu'elle lui soit présentée.

Après le départ de Dunois, l'oncle de Jeanne, dans l'intention de la renvoyer à Domremy, lui dit que son père est malade et réclame ses secours. Jeanne entraînée tour-à-tour par l'amour filial et par l'intérêt de la patrie, ne sait quel parti prendre et s'endort pour sortir d'embarras. Un songe vient à son aide, lui trace son devoir, et lui apprend que son père n'a nullement besoin de son secours. Réveillée par les sons de la trompette, Jeanne se voit bientôt entourée de soldats. Ce sont ceux de Dunois qui, repoussé par les Anglais, n'a pu rejoindre le roi. Jeanne ranime le courage de ces guerriers, et inspire assez de confiance à Dunois pour qu'il lui remette son épée. Parvenue enfin au comble de ses vœux, la bergère sort à la tête de la troupe pour aller combattre l'ennemi ; ce qui termine le premier acte.

Le second acte se passe dans le château d'Agnès Sorel. Charles oublie au sein des voluptés son peuple et sa couronne ; au milieu d'une fête, Lahire vient lui annoncer les nouveaux dangers qui le menacent ; mais au moment où il lui apprend la défaite de Dunois, les cris de *vive Dunois* se font entendre, et ce guerrier paraît ; aidé de Jeanne, il s'est frayé un passage au milieu des Anglais. Le Roi et Lahire se refusent à croire ce qu'il leur raconte de la bergère ; cependant Charles ne peut résister à l'enthousiasme de Dunois, et il consent à recevoir la nouvelle guerrière.

Jeanne, introduite dans le château, rencontre Agnès ; elle lui inspire des sentimens généreux ; l'amante de Charles

cesse de parler d'amour; le mot de gloire sort de ses lèvres, et le roi ne l'entend pas sans éprouver son influence. Tout est prêt pour la présentation de Jeanne; Charles qui veut éprouver la vérité de ses prévisions, fait placer Lahire sur le trône, et se cache dans la foule des courtisans. Jeanne introduite, s'approche du trône; elle contemple Lahire, lui dit qu'il n'est pas le roi, et va trouver ce prince, qu'elle reconnaît sans l'avoir jamais vu. A l'étonnement de toute la cour succèdent l'admiration et la confiance, lorsque Jeanne révèle au roi le contenu d'un message qu'il reçoit à l'instant. Charles convaincu, s'abandonne aux promesses de la guerrière qui l'entraîne sous les murs d'Orléans.

Au troisième acte, le théâtre représente le camp des Français. Après un conseil tenu avec ses généraux, Charles déclare à Jeanne que la prudence exige d'abandonner le projet d'entrer dans Orléans. Jeanne lui répond qu'elle n'est point venue pour discuter avec de savans capitaines, mais pour obéir aux ordres du ciel, qui sont de marcher contre l'ennemi. Malgré l'opposition de Lahire, l'avis de Jeanne l'emporte, et, pendant qu'Agnès prie avec ses femmes pour le succès de la bataille, Charles et Jeanne entrent en vainqueurs dans Orléans; c'est, du moins, ce que Dunois vient raconter après la prière.

Les auteurs ont mêlé à l'action principale l'amour épisodique d'une petite Jeannette, cousine de Jeanne, pour son cousin Robert. Cet amour loin de faire naître des incidens intéressans, ne sert qu'à amener, d'une manière très-peu vraisemblable, la petite Jeannette au milieu du camp, pour chanter un grand air à roulades. Quant aux roulades, on en a mis partout; le grand Dunois fait des roulades, la Pucelle fait des roulades, Charles et Agnès font des roulades; enfin il n'y a pas jusqu'au sévère Lahire qui ne fasse des roulades. M. *Caraffa* s'est sûrement trompé d'adresse;

il a pris la rue Feydeau pour la rue de Louvois. Sa musique est loin, cependant, d'être dénuée de mérite. Je puis citer avec éloge le duo : *Venez, jeune bergère,* celui : *Agnès enfin je te revois;* l'air de Jeanne, et le final du second acte. Quant à l'air que chante Dunois, *Un peu d'amour, beaucoup de gloire,* il ressemble à tous les mauvais airs italiens. Outre l'abus des roulades, j'ai encore quelques reproches à faire à M. Caraffa; ses accompagnemens sont trop compliqués; son orchestre est en général trop tourmenté, et son ouverture ne se fait remarquer que par l'incohérence des idées. Je ne lui ferai point, toutefois, l'injure de comparer son ouvrage à celui des auteurs du poème; mais je l'engagerai, s'il veut travailler pour Feydeau, à prendre ses modèles dans les œuvres des Méhul et des Berton, et à ne point aller chercher des inspirations ultramontaines.

Le moyen infaillible de ne point placer l'Académie royale de musique au dernier rang des théâtres lyriques, est, sans contredit, de visiter souvent Feydeau; on y chante faux avec un tel ensemble, et les mauvaises méthodes y ont fait tant de progrès, que Messieurs et Mesdames du grand Opéra lui doivent presque d'être supportables. Pour être juste, néanmoins, je dois dire que madame *Rigault Palar* chante d'une manière ravissante le grand air de la petite Jeannette, et que madame *Lemonnier,* chant à part, joue avec beaucoup de chaleur et de noblesse, le rôle de la Pucelle.

TIMON.

MÉLANGES.

— Miss Wilson, jeune cantatrice, âgée à peine de dix-huit ans, réunit tous les suffrages des amateurs de la capitale de l'Angleterre. Les uns rendent hommage à son ta-

lent, les autres à sa beauté. L'histoire de la jeune virtuose ajoute encore un nouvel intérêt à tout ce qui la concerne. Son père est un bon bourgeois de Souslrwark, qui vend du beurre et du fromage en détail. Sir John Sebright, baronnet, ayant fait quelques emplettes chez le père Wilson, fut étonné d'entendre la jeune fille chanter à la croisée. Il engagea un des premiers professeurs de la capitale, le célèbre Welsh, à venir juger d'un talent qui lui avait paru extraordinaire. Le professeur en fut charmé, et se chargea de contribuer au développement de si belles dispositions, moyennant la rétribution de 2000 livres sterlings (50,000 fr.), qui était son prix fixe, pour un cours de musique qui dure quatre ans, et à condition de toucher pendant ce tems la moitié des appointemens que son élève percevrait d'un des théâtres de Londres. Il fut arrêté en même tems que le fameux Alvey montrerait la déclamation à la jeune demoiselle. Le père ne pouvant dépenser que 100 livres sterlings, le baronnet déboursa de suite les cent autres.

On compare miss Wilson à la célèbre Billington, qui fit, il y a trente ans, les délices de Londres, avant de passer en Italie où elle a surpassé les Banti, les Jodi et les Mara.

Miss Siddons, une des premières cantatrices de Londres, s'est rendue exprès à Drury-Lane, pour entendre cette jeune personne; et, après la représentation, elle est allée au greenroom (foyer) pour la féliciter et lui dire les choses les plus flatteuses.

Le Théâtre de Covent-Garden possède une virtuose également admirée, miss Stephens, qui rivalise avec miss Wilson, et qui a été élevée dans la même école. Il paraît en général que les théâtres de Londres sont plus fréquentés qu'ils ne l'étaient autrefois, surtout depuis les événemens de l'année dernière.

— On vient de former une nouvelle institution à Marien-Werder (Prusse), en faveur des soldats aveugles.

Avec la somme de 1756 écus de Prusse (environ 6250 fr.) on a acheté des biens-fonds qu'on a donnés en toute propriété à trente de ces malheureux. Il reste encore un fond de caisse de 262 écus (environ 950 fr.), avec lesquels on se propose d'en établir encore quatre autres.

— Un philosophe payen a dit qu'un homme vertueux luttant contre le malheur, était un spectacle digne des regards de la divinité; mais ce beau spectacle n'est rien en comparaison du triomphe de la tolérance. Les amis de l'humanité aiment à rendre justice à ceux de leurs semblables qui, unis par les liens d'une saine morale, regardent les divergences des cultes comme des nuances inséparables de la liberté naturelle. Ils ont l'intime conviction que cette liberté, dite de conscience, est fondée sur la raison, conforme à la justice et garantie par une prescription que rien ne peut interrompre. En voici un exemple récent:

Le 18 janvier 1821, mourut à Bromberg, royaume de Prusse, le révérend Wyszomirsky, prévôt de l'église catholique, conseiller du consistoire et des écoles, connu par ses talens et admiré par ses vertus. Ses restes mortels furent conduits à l'église paroissiale et accompagnés de toutes les autorités civiles et militaires. Le prévost catholique de Dombrowsko récita l'oraison funèbre en langue polonaise, et lorsque le cercueil fut arrivé au cimetière, le pasteur protestant M. Freymark, prononça un discours en langue allemande, ce qui causa une agréable surprise à tout l'auditoire.

— L'instruction publique qui s'améliore et s'étend journellement dans la Silésie prussienne, nous en fournit un autre exemple. Le gouvernement royal du district d'Oppeln a sommé toutes les communautés israélites de son ressort, de déclarer si elles voulaient fonder des écoles particulières ou envoyer leurs enfans à celles des Chrétiens, en accordant une juste rétribution aux instituteurs. La plupart ayant pré-

féré l'instruction avec les autres concitoyens, dans vingt-une villes, les jeunes Israélites fréquentent déjà les écoles élémentaires des Chrétiens, et dans dix autres on en a établi pour ceux qui professent la religion de Moïse. Cet exemple n'est cependant pas nouveau en Allemagne; c'est l'immortel Joseph II, qui a proclamé la tolérance dans les états d'Autriche, et son édit à jamais mémorable prescrit aux enfans israélites de fréquenter les écoles dites normales ou primaires, soit en commun avec les Chrétiens, soit dans des établissemens séparés et surveillés par l'autorité locale.

— Le Nouveau-Monde semble rivaliser avec l'ancien, même pour les exemples d'une longévité peu commune. La dame Barret est morte, en janvier 1820, à Charlestown, capitale de la Caroline du sud, après avoir atteint l'âge de cent vingt-trois ans révolus. Elle a cessé de vivre sans éprouver la moindre douleur, et sans aucun symptôme de maladie. Née dans les états de l'empereur de Maroc, elle était dans l'enfance lorsqu'elle fut amenée en Espagne sous le règne de Charles II, dernier roi de la branche autrichienne (mort en 1700). Elle passa ensuite à Londres où elle resta pendant quarante ans; enfin, elle était dans sa quatre-vingtième année, lorsqu'elle partit pour l'Amérique. Elle parlait avec facilité non-seulement l'anglais, le français, l'espagnol et l'italien, mais encore l'hébreu, l'arabe et le *maurisque*, jargon très-usité parmi les négocians des côtes occidentales de la Méditerranée. Elle se rappelait parfaitement les événemens qui dataient de cinquante et même de cent ans; mais elle perdait le souvenir de ce qui s'était passé d'un jour à l'autre. Elle avait un excellent tempérament, et un caractère doux et agréable.

—Le 5 janvier est mort à Dantzick, âgé de 66 à 67 ans, sir Richard Cowle, natif de Berwick, comté de Northumberland, en Angleterre, et qui, depuis nombre d'années vivait

dans la Prusse orientale. Il avait établi son commerce à Memmel et à Dantzick ; mais étant resté veuf et n'ayant pas d'enfans, il se retira des affaires, et alla s'établir à Elbing, où il est resté dix ans. Sa vie retirée et l'empressement qu'il mettait à faire rentrer ses fonds, lui avait acquis la réputation d'un homme qui ne songeait qu'à thésauriser ; mais ses amis intimes connaissaient mieux le fond de sa pensée, quelque soin qu'il mît à cacher ses actions généreuses. En effet, après avoir secouru de son vivant la classe intéressante, et le plus souvent délaissée, des pauvres honteux, il s'est réservé d'ouvrir après sa mort une source perpétuelle de bienfaisance dans sa nouvelle patrie.

Il a légué un capital de 200,000 écus de Prusse (720,000 francs), de manière à ce que les intérêts en soient distribués à plusieurs établissemens d'instruction et de bienfaisance publiques ; un autre capital de 10,000 écus (36,000 francs) à la société pacifique de Dantzick, pour être employés au profit des sciences et des arts; un capital de 12,000 écus (43,200 francs) aux établissemens de bienfaisance de la même ville ; un capital de 2,000 écus (7,200 francs), à l'institut des militaires aveugles de Marienwerder. Un capital de 2,000 livres sterling (50,000 fr.), à l'institut des pauvres de sa ville natale, *Berwick upon Tweed.* Enfin, plusieurs legs considérables en faveur de ses domestiques, parens et amis. Voici quelques mots de son testament : « L'accueil amical qu'on a fait à Elbing, à moi et a ma défunte épouse, m'a attaché à cette ville qui renferme tant de braves gens. Le plus ardent de mes désirs est de vivre sans cesse dans leur souvenir ; peut-être les dispositions suivantes contribueront-elles à l'accomplissement de ce vœu. Indépendamment du bien que j'en espère, je suis récompensé d'avance en espérant d'avoir acquis des droits à l'amour et à l'estime de mes concitoyens ».

— Savez-vous une chose, mes chers frères et amis, dit un

jour un prince nègre d'Afrique, à ses sujets : nous allons faire un arrangement qui sera aussi avantageux pour vous que pour moi. Je vais vous vendre comme esclaves, vous y allez consentir ; ensuite vous vous sauverez, et je vous ferai bon accueil. De cette manière il n'y aura que les marchands de chair humaine qui en seront dupes.

— Un accident extraordinaire est arrivé dernièrement à Berlin, à la représentation de la *Vestale* de Spontini. On était à peu près à la moitié de la pièce lorsque la *prima donna*, madame Milder, se trouva mal et tomba sans connaissance entre les bras des personnes qui se trouvaient à son côté. Elle fut remplacée sur-le-champ par madame Schulz qui, à son tour, éprouva des convulsions violentes. On prît le parti de donner un ballet au lieu de la seconde moitié de l'opéra.

— L'école de Saint-Thomas de Leipzick a célébré le 31 décembre 1820, sa sixième fête séculaire. Les plus grands savans de l'Allemagne ont été tour-à-tour professeurs et élèves de cette célèbre institution, fondée en même tems que l'ancien couvent de Saint-Thomas qui date de l'année 1221. Ce qui a ajouté un nouvel intérêt à cette fête, c'est que le professeur Rost, régent de l'institut, a célébré à la même époque la vingt-cinquième année révolue depuis le commencement de ses honorables fonctions.

— L'Université de Leipzick vient de défendre au docteur Hannemann qui a assisté le feu prince de Schwarzemberg dans sa dernière maladie, de pratiquer la médecine dans ladite ville.

Le Journal Général de Législation et de Jurisprudence (1), dont quelques circonstances particulières à plusieurs des rédacteurs principaux, avaient fait suspen-

(1) On s'abonne rue Guénégaud, n°. 23 ; chez Alex. Eymery,

dre la publication pendant un certain tems, vient de reparaître de nouveau. Nous nous empressons de recommander à ceux de nos abonnés que leurs goûts ou leurs travaux habituels mettent plus à portée de s'occuper de législation et de jurisprudence, la septième livraison publiée depuis plusieurs jours. Comme les précédentes, elle renferme des articles purement écrits et sagement pensés ; nous en avons remarqué deux surtout : l'un sur le *roulement des Cours et des Tribunaux*, exécuté d'après un nouveau mode adopté et mis en vigueur par l'ordonnance du Roi du 4 octobre 1820. Les inconvéniens résultant de cette ordonnance, y sont signalés avec autant de logique que de force de raisonnement ; et l'autre sur l'ouvrage de M. le chevalier Mézard, intitulé : *Du Principe conservateur*. L'auteur de l'article y combat avec avantage l'opinion de M. Mézard sur le jury. Cette belle institution a trouvé là un éloquent et énergique défenseur qui se propose de consacrer encore un article, dans la prochaine livraison, à la réfutation des attaques de ce savant magistrat.

La partie des mélanges renferme, outre quelques questions importantes et savamment débattues, une partie de l'analyse du procès des événemens du mois de juin : nous pensons que cette innovation de rendre compte des procès remarquables sous plus d'un rapport, apportée dans l'ancien plan du journal par les nouveaux administrateurs, ne pourra qu'être utile au succès de cette entreprise à laquelle s'intéressent vivement les amis des sciences, et surtout les jeunes avocats et les étudians en droit.

Des noms justement recommandables au barreau et dans

---

rue Mazarine, no. 30 ; Béchet aîné, quai des Augustins, no 57, et chez les principaux Libraires de Paris, de la France et de l'Étranger.

Prix, pour Paris, 32 fr. pour un an, et 17 fr. pour six mois ; et 36 fr. et 19 fr. pour les Départemens.

la magistrature, garantissent aux lecteurs l'intérêt et l'utilité dans le choix des articles qui composeront ce journal, que ses nombreuses relations font d'ailleurs sortir de la classe ordinaire des recueils de ce genre publiés jusqu'à ce jour.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 11 *mars* 1821, *au samedi* 17 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 11°. (échelle de Réaumur), le 11. — *La moins élevée*, 0° 8/10. (gelée blanche). — *Température moyenne*, 7° 1/10. — Anniversaire de cette température, 6° 9/10. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du barom., 28 pouces 2 lignes (763 millim)., répondant à 2° de beau tems de la nouvelle graduation, et à *variable* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé celui d'ouest. — *Hauteur des eaux de la Seine*, à l'époque du samedi, 2 mètres 85 cent. (croissante, navigable). — Jours de pluie, 2.

ANNONCES.

— *Dithyrambes*, par Henri Terrasson. Brochure in-8°. de 20 pages. A Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n°. 243.

— *Lettres de Florian à M. de Boissy-d'Anglas;* un volume in-18. A Paris, chez Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arts.

— *Ode à la Liberté*, à l'occasion de la naissance de S. A. R. le duc de Bordeaux. A Paris, chez les libraires du Palais-Royal.

— *Essai sur la Vie, les Écrits et les Opinions de M. de Malesherbes, adressé à mes enfans;* par M. le comte de Boissy d'Anglas. Un volume in-8°. Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n°. 67.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N°. 46, au Marais.

LA MINERVE LITTÉRAIRE.



UNE SCÈNE DE GUILLAUME TELL,

TRAGÉDIE DE SCHILLER.

Après avoir payé un tribut d'admiration au nom de Guillaume Tell, est-il beaucoup d'hommes, dignes de la liberté, qui ne reviennent avec de pénibles sentimens sur l'idée du meurtre de Gesler? Sans doute l'oppresseur, deux fois parjure à sa promesse, avait dispensé la victime de toute générosité; mais enfin le vengeur de la Suisse tendit à son ennemi une embûche; il l'attaqua à l'improviste et à la manière des assassins. Ce souvenir peut inquiéter un peu les ames pour qui frapper un tyran est encore un crime. Peut-être ce sentiment s'était présenté à Schiller; et peut-être est-ce pour répondre aux objections de son propre cœur qu'il imagina de faire ressortir, par un effet dramatique, toute la force et toute la clarté justificative de cette action.

Voici comme s'exprime madame de Staël sur cette scène, qui n'entre nullement dans l'ordre de nos idées sur le théatre : Jean le Parricide, qui assassina son oncle, l'em-

pereur Albert, parce qu'il lui refusait son héritage, vient, déguisé en moine, demander un asile à Tell ; il se persuade que leurs actions sont pareilles, et Tell le repousse avec horreur, en lui montrant combien leurs motifs sont différens. C'est une idée juste et ingénieuse, ajoute-t-elle, que de mettre en opposition ces deux hommes.

ACTE V, SCÈNE IV.

Le Théâtre représente la chaumière de Guillaume Tell. Le feu brille dans le foyer, et la porte entr'ouverte laisse, au loin, découvrir les Alpes.

HEDVIGE, *femme de Guillaume Tell;* WILHEM et WALTER, *ses deux fils.*

Puis JEAN LE PARRICIDE.

Puis GUILLAUME TELL.

HEDVIGE.

Mes enfans, il est libre ; il revient, jour prospère !
Soyez fiers et joyeux ; car il est votre père
Celui dont le courage a sauvé son pays.

WILHEM.

Et moi, ma mère ! embrasse et console ton fils.
J'ai vu cet appareil du supplice et des armes,
L'effroi dans tous les cœurs, dans tous les yeux des larmes.
Qu'on parle aussi de moi ! Quand le trait a volé,
Il effleura ma tête et je n'ai pas tremblé.

HEDVIGE.

Oui, deux fois j'ai senti, toi que Dieu me renvoie,
De t'avoir enfanté la douloureuse joie.

WILHEM.

Ma mère, un saint hermite approche de ces lieux,
Il demande sa route, ou quelques dons pieux.

HEDVIGE.

Par nos soins, mon enfant, ses forces rappelées,
Montrons-lui quel bonheur visita nos vallées.

WILHEM, *à Jean le Parricide.*

Que vous semblez souffrir! venez, noble étranger.

WALTER, *le plus jeune.*

Ma mère, par ses soins, viendra te soulager.

LE PARRICIDE.

Où suis-je .. et sous quel toit m'offrez-vous cet asile?

WILHEM.

Reconnaissez Birglen; c'est un hameau tranquille.
Là, du canton d'Uri commençent les détours :
D'Altorf, au pied du lac, voyez monter les tours.

LE PARRICIDE, *à Hedvige, qui revient.*

Lorsqu'à mes longs malheurs enfin quelqu'espoir brille...
Votre époux?...

HEDVIGE.

Dieu, ce soir, le rend à sa famille.
Mais par nos humbles dons que vos sens raffermis...

LE PARRICIDE.

Non; je n'accepte point, si vous n'avez promis...
Ne me trahissez pas!

HEDVIGE.

D'où vient que, suppliantes,
Vos mains portent mon voile à vos lèvres tremblantes?

LE PARRICIDE.

Femme, au nom des vertus, des douleurs de la Croix,
Par l'hospitalité (le plus sacré des droits!)
Par le front de vos fils, que je baigne de larmes...

HEDVIGE.

Jamais vos saints habits n'ont caché tant d'alarmes?
Je cherche en vain la paix sur ce front consterné.

LE PARRICIDE.

Oui; je suis, des bannis, le plus infortuné.

HEDVIGE.

Ah ! parlez ; l'infortune en nos cœurs trouve place :
Cependant votre aspect et me trouble et me glace.

WILHEM.

Ma mère ! entends sa voix et ses pas triomphans ;
Le voilà.

HEDVIGE.

Mon époux !

WALTER.

Mon père !

GUILLAUME TELL, *entrant.*

Mes enfans !
Chère Hedvige ! le ciel a payé ma constance,
Et de son saint appui m'a prêté l'assistance ;
Effacez vos regrets, point de pleurs superflus ;
Nul tyran, nul malheur ne nous sépare plus.

HEDVIGE.

Cher Tell !

GUILLAUME TELL.

Oublions tout. La voilà, ma chaumière ;
Chaque objet, en ces lieux, m'attache à la lumière !

WILHEM.

Mon père, qu'as-tu fait de ton arc redouté ?

GUILLAUME TELL.

Tu ne le verras plus, mon fils ; on l'a porté
Sous le dôme élevé de nos pieux portiques ;
Il ne doit plus servir à des exploits rustiques,
A l'autel consacré mes vœux l'ont suspendu.

HEDVIGE.

Après quels attentats mon époux m'est rendu !
Puis-je toucher sa main que le sang a flétrie ?

GUILLAUME TELL.

Cette main protectrice a sauvé la patrie ;
Et je l'élève pure au ciel qui vit nos pleurs.
Quel est cet inconnu ?

HEDVIGE.

J'ignore ses malheurs.
Sans doute un grand revers, un grand secret l'accable :
Parle-lui.

LE PARRICIDE, *à Guillaume Tell.*

Seriez-vous ce pasteur formidable,
Dont la flèche à Gesler a donné le trépas?

GUILLAUME TELL.

J'ai fait cet acte juste, et ne le cache pas.

LE PARRICIDE, *avec joie.*

Le ciel, de vos rochers m'a donc ouvert l'enceinte!

GUILLAUME TELL.

Cet habit vous déguise : expliquez-vous sans feinte.

LE PARRICIDE.

L'Helvétie a frappé son lâche gouverneur ;
Et moi, sur un tyran fatal à mon honneur,
Et qui de ma famille enchaînait l'héritage,
J'ai su de votre exemple imiter le courage.
Il fut votre ennemi, vous l'avez immolé ;
J'avais aussi le mien, tout son sang a coulé.

GUILLAUME TELL.

Juste Dieu ! Vous seriez... Sors de ces lieux, Hedvige,
Éloigne mes enfans !

HEDVIGE.

Quel est-il ?

GUILLAUME TELL.

Sors, te dis-je.
Nos enfans, sous ce toit, ne peuvent demeurer.

HEDVIGE.

Oh ! venez ! (*à part*). Quel malheur faut-il encor pleurer?
(*Elle sort*).

GUILLAUME TELL.

Jean d'Autriche, c'est toi ! c'est toi-même ; oui, ce traître
Dont le bras s'est plongé dans le sein de son maître.

LE PARRICIDE.

Des biens de mes ayeux avide usurpateur....

GUILLAUME TELL.

Un vieillard couronné! votre oncle! un empereur!
Et le ciel vous absout parmi tant de victimes?
La terre sous tes pieds n'ouvre point ses abîmes?

LE PARRICIDE.

Écoutez-moi!...

GUILLAUME TELL.

Barbare! Encor souillé de sang,
Tu viens frapper au seuil de ce chaume innocent?
Offrir à la vertu ta misère importune?
Réclamer quelque droit de la sainte infortune?

LE PARRICIDE.

J'espérais en vous seul un refuge, un appui:
Le même sort, enfin, nous enchaîne aujourd'hui.

GUILLAUME TELL.

Misérable! oses-tu confondre, en ta démence,
L'ambition impie et la juste défense?
Étais-tu père, époux? Menaçait-on tes fils?
Vengeais-tu d'un tyran les insolens défis?
T'armais-tu pour la paix des foyers domestiques,
Pour la sainte équité des droits patriotiques?
A toucher ce cœur pur en vain tu prétendis;
J'élève au ciel ces mains, lâche, et je te maudis.
J'ai vengé la nature, et ton forfait l'outrage.
Nous obtiendrons tous deux la justice en partage;
Et l'avenir, mon juge et ton accusateur,
Te dira Parricide et moi Libérateur.

LE PARRICIDE.

Ainsi vous m'accablez! votre horreur me renvoie
Sans foyers, sans secours, au désespoir en proie?

GUILLAUME TELL.

Je frémis à ta vue. Exécrable assassin,
De cacher ce front vil suis le juste dessein.
Un seul instant de plus, tremble que ma vengeance

N'ensanglante l'asile où s'endort l'indigence.

LE PARRICIDE.

Allons chercher la pierre où je pourrai mourir!

GUILLAUME TELL, *à part.*

Mon cœur à la pitié voudrait-il se rouvrir?
Grand Dieu! Si jeune encore et d'une illustre race,
L'héritier de Rodolphe à mes pieds qu'il embrasse!
C'est lui, chargé d'un meurtre, et transfuge des cours,
Qui vient d'un pauvre pâtre implorer les secours!

LE PARRICIDE.

Plaignez-moi; j'étais prince, et la paix de ma vie
A long-tems repoussé les conseils de l'envie.
Mais j'ai vu Léopold dicter partout sa loi,
Vingt peuples, à genoux, le révéraient... et moi!
D'une naissance égale, et devançant son âge,
Du poids de la tutelle on m'imposa l'outrage.

GUILLAUME TELL.

Oui, monstre; à tous les yeux ton crime a trop fait voir
Quel fléau dans tes mains eût été le pouvoir.
Où sont les compagnons de ta révolte infâme?

LE PARRICIDE.

Où les a dispersés l'Enfer qui les réclame;
Ils ont disparu tous.

GUILLAUME TELL.

Sais-tu, jeune insensé,
Qu'au ban du Saint Empire un édit t'a placé?
Qu'un ami doit te fuir ou te charger de chaînes?

LE PARRICIDE.

J'évite des humains les retraites prochaines;
Je vois mes pas suivis d'un spectre accusateur,
Et planer sur mon front l'Ange exterminateur!
Si les flots d'un torrent grondent sur mon passage,
Je recule effrayé devant ma propre image.
Oh! si l'humanité dompte votre courroux,
Si quelqu'ombre d'espoir, de pitié....

GUILLAUME TELL.

Levez-vous.

LE PARRICIDE.

Non ; tendez-moi la main dans l'horreur de l'abîme !

GUILLAUME TELL.

Eh ! comment vous sauver ? Qui peut sauver le crime ?
Cependant je suis homme ; et jamais nul mortel
N'implora vainement l'assistance de Tell.
Désarmé, suppliant, je vous connais encore.

LE PARRICIDE.

Ah ! repoussez de moi cet enfer qui dévore.

GUILLAUME TELL.

Levez-vous, prince, allez ; et sans perdre un seul jour
Fuyez de ces vallons le périlleux séjour ;
La mort est sur vos pas. — Dans ce désordre extrême,
Vers quel lieu marchez-vous ?

LE PARRICIDE.

Eh ! le sais-je moi-même !

GUILLAUME TELL.

Allez, si quelqu'espoir survit encor pour vous,
Du Pontife de Rome embrasser les genoux ;
Et, plein du repentir qui déjà vous enflamme,
Confesser vos remords et racheter votre ame.

LE PARRICIDE.

Au bras d'Élisabeth il me voudra livrer !

GUILLAUME TELL.

Son arrêt, quel qu'il soit, il le faut adorer.

LE PARRICIDE.

Et comment aborder cette Rome lointaine ?
Demander les détours de ma route incertaine,
Me joindre aux voyageurs sous ces traits inhumains ?

GUILLAUME TELL.

Écoutez ! je vous vais enseigner les chemins :
Remontez la Réuss, qui creuse un vaste abîme....

LE PARRICIDE.

La Réuss! elle tombe au lieu qui vit mon crime.

GUILLAUME TELL.

Suivez ses flots déserts. La croix du Rédempteur,
De ces monts tortueux divise la hauteur.
Partout où l'humble croix orne leurs cîmes blanches,
A passé le courroux des promptes avalanches;
Et surpris par l'orage, ou par un ciel vengeur,
Sous des rochers sanglans repose un voyageur.
Prosternez-vous au pied des autels solitaires,
Et versez du remords les larmes salutaires.
De ces âpres glaciers fermés à tous les pas,
Si les Alpes sur vous ne lancent le trépas;
Si vous touchez le seuil de la haute chapelle,
Et les bords du torrent, de qui l'onde rebelle
Se brise, et rejaillit en poudre sur les monts;
Là, si d'un pont, qu'on dit l'ouvrage des Démons,
La voûte, sous vos pieds, ne s'est point écroulée,
Traversez, en fuyant, la riante vallée.
De péril en péril, de rocher en rocher,
Au front du Saint-Gothard vos pas iront toucher.
Là se creusent deux lacs; votre vue attendrie
Verra blanchir au loin le ciel de la patrie;
Puis des flots du Tésin acceptant les secours,
Descendez avec eux; vos pas suivant son cours,
Atteindront l'Italie, à d'autres lois soumise,
Et là fleurit pour vous une terre promise.
On approche; fuyez.

HEDVIGE.

Tell, unis et joyeux,
Les pasteurs d'Undervald s'avancent vers ces lieux.

GUILLAUME TELL.

De cet infortuné ranime le courage,
Hedvige; des secours pour un lointain voyage;
Car nul toit protecteur n'attend cet étranger.

HEDVIGE.

Mais enfin, quel est-il?

GUILLAUME TELL.

Pourquoi m'interroger?
Ne vous suffit-il pas qu'il soupire et qu'il pleure?
Et quand il sortira de notre humble demeure,
Baissez les yeux, Hedvige; et ne regardez pas
Quels funestes sentiers s'ouvriront sous ses pas.

H. DE LATOUCHE.



Du véritable état de la Peinture chez les Grecs, à l'époque la plus brillante des Beaux-Arts, à Athènes.

LA sculpture, chez les Grecs, avait atteint la perfection, c'est incontestable; les chefs-d'œuvre que nous avons sous les yeux en ce genre, n'ont point encore été égalés, et l'on peut décider affirmativement qu'ils ne seront jamais surpassés. L'antiquaire, l'artiste, l'amateur, sont tous du même avis. Mais en est-il de même de la peinture de la même époque? ceux qui sont pour l'affirmative appuient leur sentiment sur la perfection où était parvenue la sculpture en Grèce du tems de Périclès; ils ne peuvent se persuader que deux arts fondés sur les mêmes bases, qui marchent au même but, l'imitation de la nature, n'aient pas fait les mêmes progrès à la même époque. Ils pensent que les merveilles racontées par Pline et Cicéron sur les peintres grecs, leurs

contemporains, ne doivent nous laisser aucun doute sur la supériorité de ces artistes. Enfin, ces amateurs prétendent que les autorités que nous avons citées, et les vestiges qui nous restent des peintures grecques, doivent suffire pour nous convaincre de leur supériorité sur les peintures modernes.

Plusieurs amateurs titrés, passionnés pour l'antiquité, avaient poussé, dans le siècle dernier, leur despotisme si loin à cet égard, qu'un artiste qui aurait osé n'être pas de leur avis, se serait fait des ennemis assez puissans pour nuire à sa réputation, et même à sa fortune. Un sculpteur moderne, Falconet, qui avait eu le courage d'appeler du jugement de Pline sur les peintures des anciens, fut maltraité par tous les journalistes de cette époque, et un amateur alors en réputation lui dit : Apprenez, Monsieur, que ce Pline que vous osez réfuter, était un grand seigneur, et que s'il n'était pas peintre, peut-être avait-il des peintres à ses gages. Aujourd'hui que de pareils argumens ne seraient que ridicules, nous pouvons hasarder notre opinion sur cette matière.

Examinons séparément, et avec une scrupuleuse attention, les trois principaux points de cette question, et voyons jusqu'où peut nous paraître fondée l'opinion qui accorde la supériorité aux peintres grecs sur les peintres modernes. Les statuaires de cette contrée avaient atteint la sublimité dans leur art ; sans doute, ce fait est incontestable ; mais s'ensuit-il de là que les peintres aient obtenu la même supériorité ? je ne le pense pas. D'ailleurs, la peinture était encore dans l'enfance en Grèce, lorsque l'art du statuaire avait atteint depuis long-tems la sublimité : ce devait être ainsi ; tous les peuples ont modelé avant de tracer. Malgré les rapports intimes qui existent entre ces deux arts, plusieurs des parties qui les constituent ne leur sont point communes. Si le caractère, la correction du dessin, l'expression, leur sont également indispensables, il n'en est pas de même du coloris, de l'harmonie, du clair-obscur et de la perspective,

ainsi que de la magie des effets. Ces parties de la peinture, si difficiles à rendre, sont à-peu-près nulles pour l'art du statuaire. Ce n'est pas cependant que nous prétendions décider de la suprématie de l'un de ces arts sur l'autre; l'objet qui nous occupe est étranger à cette question. D'ailleurs la sculpture a aussi ses difficultés particulières; chez elle rien ne peut suppléer à la pureté des formes, tandis que la peinture a beaucoup de ressources inconnues à l'autre. Rubens, ce peintre sublime, si étonnant dans ses productions, par son génie vaste, son coloris magique, et par la poésie répandue dans ses ouvrages, n'aurait peut-être été qu'un sculpteur médiocre.

La Flandre, si féconde en grands peintres, compte à peine un bon sculpteur dans son école; car tout le monde sait que c'est en France et en Italie, que Duquénoy a acquis et perfectionné son talent. La nature a refusé à cette contrée tout ce qui peut contribuer à la pureté de la sculpture. Aussi, dans le tems où les Rubens, les Vandick, les Crayer, et tant d'autres peintres célèbres florissaient dans les Pays-Bas, il n'y existait pas de sculpteurs qui pussent être mis en parallèle avec eux. Pourquoi donc du tems des Phidias et des Praxitèle, n'y aurait-il pas eu aussi une grande distance en sens contraire, puisqu'il paraît certain, qu'une grande partie des procédés chimiques que les peintres modernes ont employés avec tant de succès pour la composition et les différens amalgames de leurs couleurs, furent totalement inconnus des anciens, ainsi que la perspective?

La chimie, comme on sait, ainsi que toutes les sciences physiques, avaient fait très-peu de progrès dans la Grèce, à l'époque même la plus brillante de la peinture. Il en est de même de la perspective, on en peut juger par les peintures d'Herculanum, et celles des bains de Titus, même par les bas-reliefs antiques. On peut remarquer que les peintres grecs ont fait très-peu de paysages, et dans le petit nombre de frag-

mens de ce genre parvenus jusqu'à nous, leur ignorance de la perspective linéaire et aérienne, se fait voir tout entière.

Pline et Cicéron ont beaucoup écrit sur cette matière; examinons maintenant de quel poids peut être leur opinion, et jusqu'où pouvaient s'étendre les connaissances de ces hommes célèbres, relativement aux beaux-arts.

Winkelman avoue lui-même, que sans les avis de son ami Raphaël Mengs et ses conseils, il n'aurait pas su apprécier les beautés de l'antique. « Cicéron nous apprend, dit-il, qu'Aratus avait fait un beau poème sur l'Astronomie, sans savoir les élémens de cette science; mais je doute fort, ajoute Winkelman, qu'un Grec fût en état d'écrire dignement sur l'art, sans en avoir une connaissance raisonnée. Dans quel ouvrage, continue-t-il, trouvera-t-on indiqué en quoi consiste la beauté d'une statue? Quel savant judicieux l'a examinée avec les yeux d'un artiste éclairé? La plupart de nos descriptions de ce genre, ne valent guère mieux que celles du sophiste Callistrate. D'ailleurs, Pline, Cicéron, et les artiste grecs eux-mêmes, ne connaissaient en peinture que ce qui existait alors, et qui était d'une grande supériorité sur ce qu'avaient fait les Égyptiens, qui les précédèrent dans la carrière des arts. N'ayant aucun objet de comparaison, ils ne pouvaient juger la peinture que sur l'expression et la correction du dessin; ils devaient donc trouver sublime tout ce qui émanait de leur école; et, comme a dit l'abbé Dubos, les premiers tableaux, quoique grossiers, ont dû paraître des ouvrages divins (1). Si Pline et Cicéron se fussent contentés de nous assurer que les peintres, leurs contemporains, étaient sublimes, nous les eussions peut-être crus sur parole; mais malheureusement ils

(1) *Réflexions critiques sur la Poésie et la Peinture.*

ont voulu nous le prouver, et ce sont ces preuves qui nous font naître des doutes à cet égard.

Commençons par nos observations sur Pline; Polygnote, dit-il, contribua aux progrès de l'art; il fut le premier, avec Micon, Athénien, qui fit usage de l'ocre jaune, et qui employa quatre couleurs; avant eux, on ne se servait que d'une seule. Il établit l'usage d'ouvrir la bouche aux figures, de faire voir les dents, et de changer la roideur des attitudes (1); comment concilier cette phrase avec le pompeux éloge que fait le même auteur, des ouvrages de Burlarque et de quelques autres peintres bien antérieurs à Polygnote et à Micon? Plus loin, Pline parlant d'Apollodore, dit, qu'il fut le premier qui sut exprimer la beauté dans la figure; et parlant ensuite de Parrhasius, plus moderne que les deux précités, il commença, dit-il, à observer la proportion dans les figures, à mettre de la finesse dans les airs de tête, de l'élégance dans les cheveux, et de la grâce dans la bouche. Quelle était donc la perfection qu'on avait atteinte avant eux, et quelle était la beauté qu'Apollodore avait su si bien rendre, s'il ne connaissait ni les proportions, ni la grâce? Dans un autre endroit, Pline, parlant d'Apelles, dit, que cet artiste faisant le portrait d'Antigone, qui était borgne, imagina pour cacher cette difformité, de la peindre de profil, afin que ce qui manquait au visage parût manquer à la peinture. Il faut convenir qu'une pareille découverte n'avait rien de merveilleux: Pline iguorait donc que ce fût de cette manière, que se firent à la naissance des arts, les essais de tous les peuples, et que ce fut de profil, que la fille de Dibutade inspirée par l'amour, traça sur le mur le portrait de son amant. D'ailleurs, les médailles, les camées, faits antérieurement à cette époque, prouvent que cette préten-

(1) Ces observations, et les suivantes, sont tirées du 35e livre de Pline.

due découverte n'avait rien de neuf ni d'ingénieux. Je ne pense pas qu'un connaisseur eût fait une remarque aussi futile.

Le même Pline, parlant d'une Vénus Anadyomène, peinte par Apelles, s'exprime ainsi : Ce tableau fut célébré par des vers grecs, tels qu'en surpassant l'ouvrage, ils l'ont illustré. Tandis que le même auteur dit dans un autre endroit, que cet artiste fit un tableau représentant une Diane, d'une telle beauté, qu'il surpassait les vers d'Homère. La comparaison et la contradiction semblent annoncer un homme qui a plus de chaleur dans l'imagination que de justesse dans les idées. Plus loin encore : Aristide de Thèbes, contemporain d'Apelles, fut le premier, dit-il, qui sut peindre l'ame, le sentiment et le trouble de l'esprit. Que peignaient donc ces prédécesseurs ? Quelles passions avait donc exprimées Parrhasius, douze olympiades auparavant, dans son tableau du peuple d'Athènes; Timanthe, dans celui d'Iphigénie, et tant d'autres qui les avaient précédés dans la carrière, et dont Pline fait encore le plus pompeux éloge ? Aristide, dit-il ailleurs, peignait dans ses tableaux des chars à quatre chevaux qui couraient; un suppliant dont on entendait presque la voix, et des chasseurs avec leurs gibecières : quelles observations !

Pline, en parlant du peintre Arellius, célèbre à Rome avant Auguste, l'accuse de déshonorer son art par un crime honteux, celui de peindre les déesses d'après sa maîtresse. Il me semble qu'il n'y avait rien de criminel à cela, surtout si cette maîtresse était belle. Enfin, que penser de ces lignes tracées par Apelles et Protogène, refondues ensuite par le premier ? Ces lignes, conservées plusieurs siècles pour l'admiration de la postérité, que Pline a vues, et qui furent consumées dans l'incendie du palais des Césars au mont Palatin, étaient d'une telle ténuité, qu'elles échappaient à la vue. M. Quatremère de Quincy, dans un

excellent mémoire lu à l'Institut, nous a donné le mot de cette énigme. Nous ne rapporterons pas ici le trait de Timanthe qui voila la tête d'Agamemnon, trait sublime dans la poésie, mais inconvenant en peinture.

Nous terminerons nos observations sur Pline, par une dernière citation qui nous paraît suffisante pour apprécier le degré de confiance, que peuvent inspirer sur cette matière les opinions de cet auteur, si estimable à tant d'autres égards. Le peintre Nicias, dit-il, élève d'Antidote, qui lui-même l'était d'Euphranor, observa dans ses ouvrages les lumières et les ombres. Ou ses prédécesseurs, parmi lesquels on compte Zeuxis, Parrhasius et Timanthe, tant vantés par ce savant, n'avaient fait que de détestables tableaux, puisqu'il n'y avait ni lumières ni ombres, ou bien Pline ne connaissait pas lui-même la valeur de ces expressions, si communes dans les arts.

« Il nous reste à examiner maintenant si l'autorité de Cicéron, ce colosse de savoir et de goût, sera d'un plus grand poids. Écoutons cet orateur célèbre dans sa quatrième Verrine, et observons ses connaissances en peinture, et son amour pour les beaux-arts ».

« Il y avait, dit-il, dans la maison de Heiers, une chapelle entretenue avec beaucoup de dignité, et qui lui avait été transmise par ses ancêtres. Dans cette chapelle étaient quatre statues d'un travail exquis, et si parfaites, qu'elles pouvaient plaire, non-seulement au propriétaire, homme de goût et connaisseur, mais encore à tout autre personne de notre espece, que Verrès appelle des ignorans ».

Si quelqu'un prenait ce passage de Cicéron pour une preuve de sa modestie, ou pour une plaisanterie de sa part, le passage suivant, tiré du même ouvrage, le convaincra de la bonne foi de cet homme célèbre, et de son peu d'amour pour les arts.

« On dira peut-être, continue-t-il : estimez-vous donc beaucoup ces sortes de choses ? Pour moi, quant à mon

goût ou à mon usage, je ne les estime pas. Il y a là, dit-il une statue de bronze représentant un Hercule, dont je puis dire que je n'ai jamais rien vu de plus beau, quoique ma connaissance dans ces sortes de choses ne soit pas proportionnée à la quantité que j'en ai vue ».

Cicéron s'exprime encore ainsi dans une de ses lettres à Fabius Gallus, qu'il avait chargé de lui acheter des statues.

« Je n'ai aucun goût pour ces sortes d'emplettes ; ignorant mes vues, vous avez payé ces quatre ou cinq statues plus que je n'estime généralement toutes les statues du monde ».

Voici encore un autre passage qui prouve jusqu'à l'évidence, au moins son indifférence pour les productions des beaux-arts.

« Je ne demande pas, dit-il, d'où vient ce tableau, cette statue, ni comment vous les avez eus ; il me suffit de voir comment vous les regardez : votre admiration, vos exclamations, vous font passer chez moi comme un esclave de toutes ces inepties. Mais ne sont-ce pas là de belles choses ? Sans doute ; car moi j'ai aussi les yeux fins et connaisseurs : mais il ne faut pas que ces beautés dominent les hommes ; il faut qu'ils les regardent comme des jouets d'enfans ».

A la vérité, ici Cicéron, s'il ne veut pas se faire passer pour amateur, s'annonce au moins comme connaisseur. Voyons maintenant si ses prétentions sont mieux fondées. Dans un autre endroit, faisant la description d'un monument, il dit : « Il y avait une statue plus grande et fort haute, vêtue d'une robe longue ; mais, malgré cette grandeur de proportion, on voyait l'âge, le maintien et l'air d'une vierge.

Il nous semble qu'un connaisseur n'aurait pas fait un semblable rapprochement de la proportion d'une figure avec son caractère ; poursuivons. Dans un autre ouvrage (1), il dit encore :

(1) Cic. *De Divinit.*, liv. II, n. 21.

« Vous traitez de fiction ce que dit Carnéade, d'une tête de petit Faune trouvée dans une carrière de marbre, comme si cela n'eût pu arriver par hasard, et comme si tous les marbres ne contenaient pas nécessairement des têtes, même aussi belles que celles de Praxitèle; car les têtes se font en ôtant le superflu, et un Praxitèle lui-même, pour les faire, ne met rien du sien : mais quand on a ôté beaucoup du bloc, et qu'on est parvenu aux linéamens du visage, tout ce qui se trouve perfectionné était auparavant dans le marbre ». Si c'est une plaisanterie échappée de sa bouche, car Cicéron était plaisant, elle n'aurait pas dû échapper de sa plume.

Je terminerai mes observations relatives à Cicéron, par un paragraphe tiré de ses œuvres.

« La folie de ceux qui se plaisent avec excès aux tableaux, aux statues, aux ouvrages d'airain de Corinthe, et aux superbes édifices, les rend semblables à de vils esclaves. »

Nous n'en dirons pas davantage sur les connaissances de Cicéron dans les arts; en voilà sans doute assez pour prouver aux personnes les plus prévenues, que cet homme célèbre n'en avait pas même le goût. Philosophe profond, savant distingué, littérateur élégant, orateur sublime, il aurait été trop au-dessus des autres hommes, si, à tant de savoir, il avait joint encore des connaissances profondes dans les arts. Plusieurs écrivains modernes ont prétendu que les ouvrages de Pline et ceux de Cicéron ne nous sont pas parvenus dans toute leur pureté, et qu'il se peut qu'ils aient été altérés ou défigurés par les copistes, seule ressource existante alors pour multiplier et transmettre les ouvrages de littérature. Ne pourrait-t-on pas leur répondre aussi que si les copistes ont prêté à ces hommes célèbres des idées qui mettent en doute leurs connaissances sur les beaux-arts, il serait possible aussi que toutes les merveilles qu'ils

ont débitées sur les peintres grecs, fussent aussi l'ouvrage de leurs copistes.

D'autres personnes ont pensé qu'il ne fallait pas prendre à la lettre tout ce que Cicéron a dit sur les arts; que ce célèbre orateur ne voulait pas paraître se distraire, par l'amour qu'il leur portait, des importantes fonctions qu'il avait à remplir; que d'ailleurs, la rigidité des républicains, dont il était jaloux de conserver l'appui, ne lui aurait pas pardonné de se livrer à des distractions que ceux-ci regardaient comme futiles. Ils citent même pour exemple ce passage du *Traité de l'Orateur*, chef-d'œuvre dans son genre, passage qui, dans ce siècle, a fait bien des prosélytes, dans lequel Cicéron dit (1) qu'une des principales parties qui constituent l'orateur, c'est de savoir plaider également le pour et le contre sur toutes les matières possibles, et d'avoir toujours tout prêts, dans toutes les causes, deux plaidoyers contraires. Nous répondrons à cela, que si ce grand orateur a dit dans quelques-uns de ses ouvrages qu'il n'aimait pas les beaux-arts, et le contraire dans d'autres, il n'a prouvé dans aucun qu'il y eût quelques connaissances. Nous ajouterons encore que, dans les divers endroits de ses ouvrages où il parle des arts passablement, il ne s'enfonce jamais bien avant dans la matière, ne dit que des choses très-ordinaires, et ce que savait le dernier des Romains. D'ailleurs, si dans quelques-unes de ses lettres a Atticus (2), il paraît quelquefois avoir du goût pour les tableaux et les statues, c'est toujours comme objet de luxe, et, comme il le dit lui-même, pour donner à sa galerie et à sa bibliothèque l'air d'un gymnase. Si, dans ses plaidoyers contre Verrès, il paraît quelquefois parler des

(1) *Traité de l'Orateur*, n. 21.

(2) Cic. ep. *ad Attic.* L. 1, ep. 4.

arts avec une sorte d'enthousiasme, il est aisé de sentir que cet enthousiasme était nécessaire au succès de sa cause.

Il nous reste une troisième objection à détruire, celle de la prétendue supériorité des vestiges de la peinture des anciens, qui sont parvenus jusqu'à nous. Quoi ! disent les partisans exagérés de l'antiquité, vous ne connaissez de la peinture des anciens que quelques fragmens trouvés dans les ruines des édifices publics, et cependant ces fragmens excitent votre admiration ; que serait-ce donc si vous possédiez quelques-uns des sujets qui ornaient les galeries des amateurs d'Athènes ? Convenez que si vous vouliez juger les artistes modernes d'après les décorations de vos salles de spectacles et de vos Wauxhalls, vous seriez injustes à leur égard ? — Cette observation pourrait être bonne si les mœurs des Grecs avaient quelqu'analogie avec les nôtres, si ce peuple avait eu l'égoïsme, l'indifférence pour la gloire nationale qu'on rencontre encore quelquefois parmi nous ; mais chez lui, il y avait un esprit public, il ne connaissait d'autre luxe qu'un luxe national ; le talent des artistes célèbres, dans tous les genres, était consacré aux édifices et aux monumens publics. Là, seulement, la nation déployait toute sa magnificence ; aucun sacrifice ne coûtait aux citoyens. Quand la patrie était riche, le peuple se croyait dans l'abondance, et il n'y avait guère à Athènes d'autres galeries de tableaux que les colysées et les temples.

De toutes les descriptions des tableaux de l'antiquité qui nous sont parvenues, aucune ne nous retrace ces beaux effets de lumière que nous admirons dans les productions de nos peintres modernes. Voyez les descriptions que fait Pausanias de différens ouvrages des peintres grecs, entr'autres celle d'un tableau de Polignote (1), représentant, d'un côté la prise de Troie, et de l'autre les Grecs qui se rem-

(1) Pausanias, *Voyage de la Phocide*, lib. X, cap. 25.

barquent ; tableau qui se voyait à Delphes, au Tesché. Il résulte de cette description que non-seulement il n'y avait pas unité de lieu, mais que les lignes du tableau étaient prises à vol d'oiseau ; les épisodes ou les groupes qui y sont décrits, étant les uns au-dessus des autres, ce qui n'est pas d'une belle ordonnance, ni surtout très-pittoresque. Vous observerez encore que dans ce tableau (ainsi que dans ceux des contemporains), chacun des personnages, au nombre de quatre-vingts dans celui-ci, avait son nom inscrit à côté ; précaution qui ne devait pas contribuer à l'accord non plus qu'à l'harmonie. En général il faut se défier de l'engouement, et surtout de celui des hommes qui n'ont aucune connaissance de l'art sur lequel ils écrivent ; sans aller chercher plus loin, nous en avons l'exemple sous les yeux. Supposons que tout ce qui existe des ouvrages des peintres modernes soit anéanti ; qui ne croirait, après avoir lu les descriptions et les apologies des gens de lettres les plus célèbres du dix-huitième siècle, tous contemporains de Boucher, que cet artiste n'ait été le plus habile de tous les peintres, depuis la renaissance de l'art ?

D'après toutes ces considérations, d'après le goût délicat des Grecs pour tous les objets d'art, goût qui les eût empêchés d'admettre quelques productions faibles dans aucun lieu public, usage qui s'était propagé même chez les Romains, nous pouvons regarder les fragmens qui nous restent de la peinture des anciens comme les plus parfaits de leurs ouvrages. Si les ruines d'Herculanum et celles des bains de Titus nous offrent des peintures postérieures au siècle de Périclès, comme les contemporains qui ont pu comparer ces ouvrages ne les ont pas trouvés inférieurs à ceux des peintres qui les avaient précédés, nous pouvons donc en les analysant, établir la comparaison avec les productions modernes. D'ailleurs, la ville d'Herculanum était très-ancienne, puisqu'elle fut bâtie avant la guerre de Troie.

A l'époque où les arts étaient en Grèce dans l'état le plus brillant, il y avait en Italie, postérieurement même à Cicéron et à Pline, des tableaux des peintres les plus célèbres de la Grèce. Voyez Stace dans sa description en vers, de la maison de Pollius Félix à Sorento, (1) où il dit qu'elle était ornée des ouvrages d'Apelles et de Phidias : il les avait vus; c'était dans son pays, il était comtemporain. Voyez encore ce que disent les auteurs du tems, sur la fameuse bibliothèque de Constantinople, brûlée par Léon l'Isaurien en 726; elle contenait, disaient-ils, ce que l'antiquité avait produit de plus beau en tableaux, statues et médailles. La noce Aldobrandine étant le morceau capital de ce qui nous reste des précieux vestiges de l'antiquité, nous le prendrons pour l'objet de nos comparaisons. Quoique ce tableau ait été fait à Rome, il paraît qu'il est l'ouvrage d'un artiste grec; on y trouve les mêmes beautés et les mêmes défauts, enfin la même manière que dans toutes les productions des peintres de cette contrée. En général les figures sont supérieurement dessinées, bien drapées; elles ont du caractère, mais elles sont toutes sur le même plan : il n'y a point de liaison entre les groupes qui semblent former chacun un sujet à part; les femmes qui chantent l'épithalame, paraissent ne pas s'occuper des deux époux. Le fond n'annonce aucune connaissance de la perspective aérienne et même linéaire; il est d'un style pauvre; en un mot il paraît que les Grecs ne se sont jamais douté de cette belle ordonnance qui a distingué les peintres italiens à la renaissance des arts. Tous les autres sujets des mêmes bains, et ceux que l'on a trouvés dans les ruines d'Herculanum ont les mêmes défauts; ils prouvent que les anciens dessinaient correctement, avec sentiment, finesse et vérité; qu'ils drapaient avec grâce, mais que leur coloris était très-faible, qu'ils ne se doutaient ni de la

(1) *Statii 2. Villa Surrentino Pollii Felicis*, v. 89.

belle ordonnance, ni de la perspective, non plus que des effets et de l'harmonie.

Les artistes sentiront facilement que, comme le genre maniéré, le style précieux et grimacé sont les signes caractéristiques de la décadence de l'art, de même les défauts que nous venons de citer, sont aussi ceux qu'on remarque dans toutes les écoles, à l'époque de leur naissance, et que les peintres du siècle d'Auguste n'auraient point eu ces mêmes défauts, si les ouvrages des peintres grecs qu'ils avaient sous les yeux, et dont ils ont été les imitateurs, en eussent été exempts. Une autre observation vient encore à l'appui de notre opinion. En examinant les plus beaux bas-reliefs antiques, ceux que nous avons sous les yeux, ou ceux de la colonne Trajane, et autres, on y remarque, que toutes les figures sont sur le même plan, toujours sur une même ligne, et que chaque sujet présente une espèce de procession : il en est de même des scènes du théâtre grec, elles tiennent toutes du même caractère ; il y manque, ainsi que dans les bas-reliefs et les tableaux, cette ordonnance pittoresque qu'on admire dans les productions des artistes et des poètes, à la renaissance des arts et des lettres. Écoutons encore ce que dit à ce sujet Quintilien (1) : « La peinture ne ressort pas, si elle est entourée ; c'est aussi pourquoi, lorsque les peintres réunissent plusieurs objets dans un même tableau, ils les distinguent par des espaces, afin que les ombres ne portent pas sur les corps ». Ce passage indique suffisamment, sans doute, qu'en général les peintres de l'antiquité isolaient leurs figures et ignoraient l'art de les grouper.

Plusieurs auteurs ont prétendu qu'il n'était pas possible que les grecs ignorassent la perspective, qui est une des branches des mathématiques, puisque les élémens d'Euclide sont

---

(1) *Inst. Orat.* lib. 8, c. 5.

encore aujourd'hui une des bases de nos études, et qu'Euclide était contemporain des meilleurs peintres grecs. Quoique ce raisonnement soit spécieux, il n'est pas péremptoire ; car il y a encore loin de la découverte d'une science à l'application de cette science à une autre. L'usage du canon existe depuis quatre siècles : à cette époque on connaissait les élémens d'Euclide, et il n'y en a pas deux, que les Cohorn et les Vauban ont fait une application heureuse des mathématiques aux fortifications et à l'artillerie. Il y avait plus de quatorze siècles que l'on gravait des caractères, et que l'art du fondeur était connu, avant qu'on songeât à rendre ces caractères mobiles pour l'impression.

Pline et Cicéron étaient de grands hommes, sans doute ; mais n'ont-ils pas pu se tromper dans ce qu'ils ont dit sur la peinture, surtout n'ayant aucune connaissance, ni théorique, ni pratique, sur cet art ? Les vestiges qui nous restent des peintures grecques, malgré leur grand caractère, la correction de leur dessin, et le bon goût de leurs draperies, ne manquent-ils pas entièrement de plusieurs parties essentielles de la peinture, dans lesquelles beaucoup de peintres modernes, même d'un talent fort ordinaire, ont obtenu des succès ? Ainsi, nous pensons que les peintres grecs ont fait de belles figures et de très-médiocres tableaux, comme on peut dire, que plusieurs poètes de nos jours font de très-beaux vers et de médiocres tragédies. Enfin, une nation ne peut-elle pas avoir excellé dans une partie des beaux-arts, et avoir été faible dans une autre ?

Toutes ces considérations nous déterminent à penser, que le siècle de Périclès fut véritablement le plus beau siècle de l'architecture et de l'art du statuaire ; mais que celui de Léon X, a été le plus beau de la peinture, et que Raphaël, le Corrège et le Titien étaient en général, surtout le premier, beaucoup plus habiles qu'Apelles, Protogène, et tous les autres peintres tant vantés par quelques historiens an-

ciens et modernes. Les artistes que nous venons de citer, possédaient, à la renaissance du goût, une infinité de parties de leur art qui ont été constamment ignorées des anciens, auxquels beaucoup de moyens d'exécution ont manqué, et dont les tableaux furent toujours dépourvus, comme nous l'avons déjà dit, de cette belle ordonnance, de cette magie d'effet, de cette harmonie de couleur, et de cette dégradation aérienne, qui caractérisent les productions des grands maîtres de l'école d'Italie, et de l'école française, tels surtout que Claude le Lorrain. Nous sommes convaincus, en outre, que Le Poussin et quelques autres, dans le siècle dernier, et beaucoup dans celui-ci, montrent par leurs ouvrages, qu'ils dessinent avec autant de pureté que les anciens. Il suit donc de notre opinion, qui est aussi celle de J. Vernet, Falconet, Cochin (1), Mariette (2), et beaucoup d'autres artistes célèbres, que, malgré les grandes beautés qui ont pu se rencontrer dans les tableaux des peintres de l'antiquité, ils étaient inférieurs à ceux de Raphaël, et des habiles peintres nos contemporains.

PONCE.

BIBLIOGRAPHIE.

Des Ouvrages en Portefeuille.

Il est dans la littérature, comme dans la politique, de ces époques où il faut porter ses regards dans l'avenir, et chercher dans l'espérance, qui, même en nous trompant, nous donne des plaisirs, la compensation d'un présent affligeant. Heureux qui peut s'étourdir sur la réalité, s'enfoncer dans

(1) *Observat. sur les antiq. d'Herculanum*, éd. de 1755.

(2) *Traité des Pierres gravées*, t. 1, p. 40.

le sein des chimères, courbé sous les fers chanter la liberté, et célébrer les triomphes à venir des muses gémissantes! Le tems vient toujours trop tôt mettre un terme à ces douces illusions : les dupes sont quelquefois dignes d'envie. Tâchons de nous persuader que les lois et les ordonnances qui doivent faire le bonheur de la France, sont en portefeuille, ainsi que les chefs-d'œuvre qui doivent faire sa gloire, et, comme il ne nous est pas permis de dire les beautés que nous désirons dans les unes, révélons celles que nous avons cru remarquer dans les autres.

Il y a presqu'autant de personnes qui prétendent que les Français n'ont pas la tête épique, qu'il y en a qui voudraient nous faire croire qu'ils ne l'ont pas politique. Il est vrai qu'en fait de poèmes héroïques comme en fait de gouvernemens représentatifs, nous n'avons eu que trop d'essais capables d'accréditer cette opinion, de têtes, qui ne sont, je crois, ni épiques, ni politiques, ni françaises.

Ne jugeons pas de telle chambre, de notre capacité pour la liberté, ne jugeons pas de tel poème, de notre capacité pour l'épopée.

Un homme qui n'est étranger ni à l'illustration de la politique, ni à celle de la poésie, semblait rappelé à démentir du moins l'une de ces assertions. Il y a près de quinze ans que M. Fontanes a récité aux séances publiques de l'Institut, des fragmens d'un poème épique, qu'on ne craignait pas de placer alors, entre les cinq ou six chefs-d'œuvre de ce genre, qui depuis trois mille ans ont seuls mérité l'admiration publique. Il est vrai que jamais plus beau sujet ne s'est offert au talent d'un poète : la lutte des républiques grecques contre les armées et les flottes de Xerxès, le triomphe de la liberté sur le despotisme. Tous les vers de M. Fontanes étaient empreints de ce saint amour de la liberté, qui produit les miracles du patriotisme comme ceux du génie. Es-

pérons que le public recueillera bientôt cette plus noble partie de son héritage littéraire.

M. Viennet qui s'est déjà distingué par sa tragédie de *Clovis*, et dont nous sommes impatiens de voir l'*Achille* et l'*Alexandre* conquérir la scène française, travaille à un poëme de *Francus*. Cet écrivain plein de force et de feu, dont le style nerveux et rapide a tant de franchise et de mouvemens, choisit habilement des sujets appropriés à son genre. Il excelle à retracer les vertus guerrières, l'exaltation et l'indépendance des camps, la mâle fierté de nos ancêtres. C'est en conservant comme lui aux héros et aux époques leur physionomie, que la poésie leur donne un véritable lustre.

Une versification élégante et soignée, une grâce infinie, la mollesse et la sensibilité sont les qualités de M. Soumet. Il chante Jeanne d'Arc avec la foi inaltérable d'un poëte, qui, en patriote et en Chrétien, ne repousse aucun des avantages de son sujet où le merveilleux s'allie à l'histoire. Si nous en croyons des personnes qui ont entendu ses vers, il vengera notre Parnasse de ses détracteurs, et son héroïne des charmans et sacriléges sarcasmes du prince des moqueurs.

Un autre vengeur d'autres iniquités, qui a flétri les *délateurs* en vers si éloquens, a ressaisi le fouet de Juvénal pour fustiger tous ces faux royalistes, ces faux dévots, ces faux braves, fléaux de notre tems, atroces et ridicules à la fois. Tour-à-tour plaisant ou sublime, touchant ou ironique, M. Dupaty a su parer la satyre des plus brillantes couleurs de la poésie, sans lui rien faire perdre de sa mordante énergie.

Nous mettons ici pour mémoire le *Philippe Auguste* de M. Parseval Grandmaison, qui figure depuis si long-tems sur la liste de notre bilan littéraire, et nous passons de ces *tragédies en récit*, comme les appelle Aristote, aux tragédies en action. Ici, au lieu d'être faibles et stériles, notre

avenir et notre passé sont riches et féconds. Peut-être que, si les Français eussent porté à l'épopée l'intérêt qu'ils prennent aux pièces de théâtre, nous n'aurions rien à envier à la Grèce, à l'Angleterre, ou à l'Italie. Corneille eût pu être notre Homère ou notre Milton, Racine notre Virgile, et Voltaire, dans la maturité de son talent, eût laissé loin derrière lui l'Arioste et le Tasse. Les moins capables ont seuls jusqu'ici entrepris la tâche, et ils ont échoué.

Parmi les ouvrages dramatiques que nous trouvons en foule dans les cartons des deux théâtres français, sans nous astreindre à l'ordre de leur réception ou de leur mérite, nous en parlerons dans celui où ils se présenteront à notre mémoire.

Les Guelfes et les Gibelins joignent le droit d'ancienneté aux droits nombreux et variés de M. Arnault. Il y a plus de dix ans que l'auteur de *Marius* a fait recevoir au théâtre cet admirable tableau des discordes civiles, à qui sa propre situation a dû faire ajouter depuis tant de traits énergiques et vrais. Les caractères fortement tracés des deux héros principaux unis par le sang, divisés par l'esprit de parti, un style noble et nourri de pensées, un intérêt vif et progressif, assignent peut-être à cette production la première place parmi celles de M. Arnault, et je sens toute l'étendue de cet éloge.

M. Arnault a dans son exil composé ou achevé trois autres tragédies, *Lycurgue*, *Pertinax* et *Guillaume*, faisant ainsi tourner son malheur même, au développement de son génie. L'esprit le plus distingué, l'imagination la plus ardente ne suppléent pas chez un écrivain à cette amère expérience de l'infortune qui révèle tous les secrets de la douleur. *Quand on veut retracer la nature humaine dans tous ses orages et ses abymes, il faut une ame que la tempête ait agitée*, a dit quelque part madame de Staël. La chaleur des impressions passe alors dans les compositions ; on sent que

l'auteur a eu une part active dans les scènes de passion, et, à l'émotion qu'elles causent, on reconnaît celle qu'il a éprouvée.

Choisir pour héros l'homme illustre et sanguinaire qui a étonné les Romains mêmes par la hauteur de son génie, caractériser l'époque où la moitié d'un empire égorgeait et dépouillait l'autre, était une entreprise digne de l'auteur de *Tipposaeb* et de *Bélisaire*. Un jésuite n'avait pas craint de la tenter à la naissance de notre théâtre; tant d'audace paraissait permise à Corneille seul; aussi lui a-t-on attribué l'ouvrage, tant qu'on n'en a connu que le titre.

Pour peindre un homme de proportions aussi gigantesques que Sylla, Tacite et Montesquieu ont épuisé leurs couleurs: c'est en les fondant dans son tableau que M. Jouy est parvenu à cette force et à cette majesté qu'exigeait son sujet. S'appuyant sur l'histoire, il a donné à son farouche dictateur un but élevé, la répression de l'anarchie, la liberté de Rome. Ce but auquel Sylla marchait sur les cadavres de ses concitoyens qu'il croyait indignes d'y arriver, en ennoblissant ses crimes, rend son caractère plus propre à la scène tragique.

L'exposition est neuve: Sylla donne audience à sa Cour; c'est un espèce de *lever* où il distribue ses faveurs et ses disgrâces, reçoit ou expédie des ambassadeurs, donne ou retire des royaumes; le dénouement était fourni par l'histoire et méritait seul une tragédie: le proscripteur est dans la place publique; tous les Romains tremblent devant lui; indépendamment d'arrêts de mort annoncés, on croit que, nouveau Brutus, il va faire égorger son fils, républicain opiniâtre: une femme s'élance sur lui pour l'assassiner; il la fait éloigner tranquillement, renvoie ses licteurs, abdique, et va se mêler, simple citoyen, parmi ses concitoyens étonnés.

Voilà bien ce qu'exige Boileau ; un événement qui

Change tout, donne à tout une face imprévue.

A toutes ces conditions de succès, M. Jouy joint une innovation qui ne peut manquer d'être appréciée. Au lieu de ces confidences surannées, inutiles à l'action, il a eu l'heureuse idée de placer un personnage intéressant par lui-même, qui jouissait d'une considération méritée et n'était point étranger à l'intimité de Sylla. Roscius qui se trouve ainsi, avec tout le talent de sa profession, donner, tout naturellement, ce rapport, vif et animé des horreurs qui se passaient sous ses yeux, au lieu des froids récits qu'aurait faits un confident bannal.

Les beautés de détail, la fidèle représentation des mœurs de Rome à cette époque, la force des sentimens, une foule de traits sublimes présagent à cet ouvrage la plus belle destinée, et révèlent dans M. Jouy une hauteur de talent peu commune.

On croirait qu'une telle tâche a dû absorber tous les momens d'un écrivain, et cependant dans la même année M. Jouy a achevé une comédie en cinq actes et en vers. Ici l'hermite de la Chaussée-d'Antin se retrouvait dans la carrière qu'il a parcourue avec tant d'éclat, et son *héritière* a dû recueillir l'héritage des principales études de sa vie. On peut donc compter avec raison sur la critique la plus piquante des travers de notre tems, sur la vérité des caractères, la grace et la vivacité du dialogue ; sur cette fraicheur enfin, et cette jeunesse d'esprit qui brillent dans les productions de l'auteur, depuis le grand opéra jusqu'au petit vaudeville.

Le magnifique sujet épique de *Léonidas*, qu'on pourrait appeler *palpitant de l'intérêt du moment*, traité il y a cinquante ans en Angleterre par Glover, et, comme nous l'avons dit, entrepris par M. Fontanes, a paru à M. Pichat pouvoir se réduire aux dimensions d'une tragédie.

M. Pichat est dans cet heureux âge où le talent se colore de tout le prestige de la conviction et de l'enthousiasme. Pur de tous les excès de la révolution et du despotisme, il a écrit son ouvrage selon sa conscience; c'est un acte de sa foi. On reconnaît de la persuasion dans son éloquence, des principes dans ses raisonnemens, et du courage dans ses élans de génie. Ses sentimens, comme son style, étincellent de poésie. Il a puisé dans son cœur plus encore que dans Plutarque ces nobles pensées qui retentissent dans tous les cœurs généreux. En venant de l'entendre on se sent plus d'élévation et de force; on est plus éloigné de plier devant un homme accrédité ou un pouvoir injuste; on est en quelque sorte disposé à mourir avec ses héros. Si des Thermopyles nous étaient réservés, il faudrait lire à nos soldats sa tragédie en face du tableau de David.

La même verve, la même chaleur d'imagination, la même vigueur se font remarquer dans le *Turnus* du même auteur. Il y a transporté avec art les scènes les plus imposantes de notre histoire contemporaine. Des vers tels que ceux-ci donneront une juste idée de son talent. Turnus apprend que les grands du royaume réunis en conseil ont résolu la paix, que sa conduite a été vivement attaquée par les uns, que d'autres ont pris son parti. Il est indigné d'être tombé assez bas pour que ses créatures ne craignent pas de discuter son pouvoir.

Ils osent m'accuser! ils osent me défendre!

s'écria-t-il; et en se plaignant de leur ingratitude, moi, dit-il, qui,

A leurs obscurs destins prostituais des trônes!

Turnus a, en un mot, cette grandeur tragique dont l'Enéide a laissé l'empreinte dans nos esprits; le style est plein d'harmonie et abonde en expressions pittoresques qui empêchent les vers de tomber en langueur. M. Pichat a su se revêtir enfin des dépouilles de Virgile. C'est avec de tels sentimens

et de telles études qu'on parvient à ce que Juvénal appelle l'œuvre d'un esprit sublime, *magnæ mentis opus*, une bonne tragédie. J. J. Coulmann.

Histoire chronologique des Peuples du Monde, depuis le déluge universel, jusqu'à ce jour; par Baillot-St-Martin; 4 vol. in-8°. Chez M. Guillot, éditeur, rue de Grenelle St.-Honoré; et chez Lenormant, rue de Seine, n°. 8.

Un récit chronologique n'offre pas les avantages d'un simple tableau ; on n'y voit pas d'un même coup-d'œil la suite des entreprises, les progrès de la civilisation, l'enchaînement vraisemblable des diverses croyances, et l'aspect universel de la terre à chaque époque. Les tems modernes fournissent, il est vrai, des détails multipliés ; ils exigent peut-être qu'on substitue au tableau chronologique une sorte de narration mais coupée, rapide et précise : ces notes, très-éloignées du ton oratoire qui même en général convient peu dans les ouvrages des historiens, devraient être consacrées, d'une manière égale pour les diverses régions, aux principaux événemens dont elles furent le théâtre. Tel n'est pas le livre de M. Saint-Martin ; l'ordre du tems y est saisi sans doute ; mais, à d'autres égards, c'est l'ébauche d'une histoire universelle, avec ses récits, ses détails, ou même ses dissertations et ses pièces justificatives.

Et cependant après tant d'histoires du monde, celle-ci peut être curieuse encore ; on y a répété, de peur d'oubli, des contes que personne n'ignorait, ou que renfermaient du moins la plupart des compilations; et, dans la crainte de trop hasarder, parce que *l'erreur égare*, on a eu soin d'omettre ce qui eût exigé des recherches, ce qui eût supposé de la pénétration, de la profondeur, ou une érudition peu commune. Au reste, on peut se passer de tout cela, quand l'expression est décidément originale; et d'ailleurs ce serait

exagérer que de soutenir qu'on n'apprend rien dans le livre de M. Saint-Martin. On y découvre d'abord que les Egyptiens furent les courtiers des Juifs, et que le fort d'Ilium se trouva sur un bon pied. Ailleurs le Pape témoigne beaucoup de *respect* à la veuve de Scarron, qu'elle soit, ou non, la femme de Louis XIV. Dès la première page, M. Saint-Martin avait observé que celui qui a créé les choses, en est l'auteur : c'est une vérité bien vraie, mais peut-être était-elle déjà connue. Voyons une certitude d'un autre genre ; c'est l'existence bien positive, bien détaillée, d'environ cent cinquante peuples avec des rois, et, si l'on veut, des tours de deux lieues de haut, un peu après le déluge, *malgré que dans ces entrefaites* Noé fût encore bien portant. Déjà le prince Nia gouvernait les Chinois : désirez-vous savoir au juste où est cette Chine dans laquelle entra Saint-François Xavier, qui n'y entra jamais, dit aussi l'auteur ? Prenez une carte d'Asie, dit-il encore, et vers l'Est vous pourrez trouver ce pays là, qui, selon lui, paraît avoir eu des monarques avant d'exister, et qui se mit de bonne heure à confier ses fastes *sur* des tablettes.

Du moins les Babyloniens existaient quand Sémiramis régna : elle fit faire, pour sa capitale, un mur de trente lieues, et assez large pour six chariots de front ; elle voulut probablement qu'il fût à l'épreuve du boulet. En supposant ces murs aussi hauts que ceux de Ninive, il contenait, sans compter les tours, deux milliards cinq cent vingt millions de pieds cubes en briques cimentées avec du bitume ; c'était bien autre chose que les mesquines pyramides de Gizéh, ou le temple de Salomon. De plus, il est *bien certain* que Salomon avait seulement cent cinquante mille manœuvres, tandis que vingt millions d'ouvriers, pour le moins, auront mis au four les briques de Sémiramis. Jamais Catherine II ne fut si puissante. Heureusement pour les peuples voisins, ce n'est pas un monarque de Babylone qui de-

vint *furieux d'être irrité.* C'est, je crois, Sylla : bien différent de Moreau, il ne gagnait pas de batailles aux dépens des *inondations de sang* ; mais il avait pour habitude de tuer cent mille hommes, en sacrifiant quinze soldats. *Content, satisfait* du plan de campagne qu'il avait *suivi, adopté*, pendant que ses amis, à Rome, étaient *proscrits, tremblaient*, il prit presque Mithridate; de cette manière il effaça la gloire de Fabius, qui se voyant attaqué par deux cent mille Gaulois armés comme des moutons, les avait repoussés comme une bête féroce. Vingt *actions* de ce genre *arrivèrent* chez les Romains; que n'eussent-ils pas fait, sans les guerres civiles qui, en se prolongeant, parvinrent à les diviser, ainsi que ces pauvres Athéniens qui n'ont été *gouvernés* qu'un moment *par les Sept-Sages ?*

Cependant comme la justesse et les agrémens du style ne sont pas le seul mérite d'une histoire du monde, peut-être désirerait-on que l'auteur préférât les plus grands événemens aux plus petits, et que, par exemple, il dît un mot de l'expulsion des Maures sous Philippe III, au lieu de rapporter tout au long les rêves des bonnes gens. Vous cherchiez Pythagore et son institut, et Métaponte et Crotone, vous rencontrez madame Dubarry, et des amours peints à fresque, et des centimes additionnels, et un cardinal *gêné pour payer un bijou.* On pourrait féliciter du moins M. St.-Martin de n'avoir pas toujours montré la crédulité de certains compilateurs, d'avoir su douter de l'historiette de Guillaume Tell, et surtout de n'avoir pas même fait mention de l'exploit de Mahomet II, coupant majestueusement la tête d'une belle femme, ou de l'enthousiasme des Egyptiens conjurant Louis IX de régner sur eux. Mais en rouvrant le volume même qui fournit ces remarques, on a beaucoup de peine à rester dans des dispositions favorables : après y avoir vu malheureusement, que, sans un ministre inepte, Louis XIV aurait asservi le monde entier, et que

toutefois il ne voulut jamais ce qui ne lui appartenait pas, on y lit, non moins malheureusement, que le Mexique s'étend jusqu'au soixante-douzième dégré vers le pôle, qu'il jouit du climat de la France, qu'on y récolte une prodigieuse quantité de vin, et, pour comble d'infortune, qu'il est principalement arrosé par la rivière des Amazones, dont le cours est de mille lieues de l'Ouest à l'Est, dans un pays étroit.

En quittant ce beau fleuve des Mexicains, l'auteur voit l'horison de la France *s'embrillanter*, et enfin il arrive à notre siècle. Hélas! comme il le remarque fort bien, c'est celui des passions houleuses; aussi se fâche-t-il contre la lâcheté des honnêtes gens qui souffrent tout en France, *contrefaisant les contens et satisfaits.* « Je voudrais bien, dit-il, que quelques-unes des administrations voulussent se permettre de répondre à mes assertions; j'aurais bien de la facilité de démontrer leurs vexations. Que mes concitoyens ne soient pas étonnés de l'énergie que j'apporte... Lecteurs, en lisant, soyez persuadés que pour éviter l'animadversion des méchans, je n'ai pas tout dit. » En évitant ainsi le danger, l'auteur prend un moyen sûr pour qu'on ne soit pas étonné de son énergie. Il faut espérer que le public ne blâmera ni la circonspection, ni la vigueur de M. Saint-Martin; ce serait la chose du monde la plus inutile; mais ce qui fait peine, c'est de le voir appeler vertueux des personnages soumis, dit-il, aux caprices de Bonaparte. Sans ce passage embarrassant, j'aurais trouvé dans l'honnête simplicité de ses intentions, de quoi faire pardonner la bonhommie de son style, et dans l'utilité d'une série de faits dont les dates sont imprimées très-proprement, de quoi faire supporter ces quatre volumes au bas d'une bibliothèque. Le malheur d'un homme de bien qui se met à compiler, c'est quelquefois de mêler les ténèbres de son imagination au docte travail de ses mains. *Neque plus sapias,* disait un

sage, *neque plus sapias quam necesse est, ne obstupescas, vel desipias.*

SENANCOUR.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

(SECONDE LETTRE).

Après la poésie historique, je devrais vous parler peut-être de la poésie lyrique; mais la liaison intime qui existe entre nos romans et nos pièces de théâtre, me force à vous entretenir auparavant de l'art dramatique.

Prenez une de nos romances, mettez en récit les discours directs, écrivez le tout en prose, mêlez-y vos réflexions, et vous aurez un roman, si vous donnez la narration pour fausse; une histoire, si vous la donnez pour vraie.

Au contraire, supprimez de nos romances les récits, et remplacez les par des discours directs, vous aurez une comédie. C'est le même mètre, et cette origine est d'ailleurs constatée par un grand nombre de nos pièces de théâtre.

En France, vos *mystères* et vos *folies* sont venus de la même source; quand votre roman de la Rose ne serait pas presque tout en dialogue, quand vous n'auriez pas ces récits de la Passion, qui forment un volume in 4°., dialogués, l'identité du rhythme des vers de huit syllabes à rimes suivies suffirait pour le démontrer.

Je vais donc passer à l'exposition des règles de nos drames.

Je vous entends vous récrier : des règles! vous n'en avez pas. Lope de Véga l'a avoué lui-même; Lugando l'a confirmé dans ses longs discours sur la tragédie espagnole; don Léandro Moratin l'a dit dans sa jolie comédie du Café.

Tout cela est vrai, et il ne l'est pas moins que notre poésie dramatique, la poésie dramatique espagnole, a des règles, parce qu'il est aussi essentiel aux ouvrages des hommes d'en avoir, qu'il est essentiel à une plante d'avoir des caractères qui la distinguent des autres.

Pour les déterminer, afin de vous les faire connaître, je les chercherai où elles sont, dans les ouvrages dramatiques eux-mêmes : nonobstant l'avis de votre spirituel collaborateur Timon, je crois, comme a voulu le dire M. Azaïs, que les lois ne sont autre chose que l'exposition des faits ; que c'est par l'observation qu'Aristote a conclu celles du drame grec, et Kepler celles des planètes ; que, malgré l'autorité de Volney, *lex* ne vient pas de *legere*, *lire,* parce qu'il est absurde de supposer l'idée d'écriture antérieure à celle de loi, mais *legere*, *recueillir, choisir;* les lois sont les faits, les jugemens *recueillis* pour servir de modèles. Sans cela, *loi* et *commandement,* seraient synonymes ; ce qui n'est pas.

Vous me direz peut-être encore que ces lois ont été écrites une fois pour toutes, il y a vingt et quelques siècles, et que tout ce qui ne se conforme pas à la législation grecque, est rebelle.

Avant d'examiner si nous la suivons, ou non, permettez-moi de réclamer contre cette décision.

Lorsque je vins en France, j'avais pour compagnons de voyage, trois ou quatre cents sous-officiers de différentes armes, et, en causant avec eux, je dus apprendre leur langue. Au nombre des expressions qui me frappèrent par leur nouveauté, était celle-ci : « c'est comme si tu chantais *Femme sensible* sur l'air de *Malbrouk* ». En y réfléchissant, j'ai vu que cette phrase n'était pas aussi dépourvue de sens qu'elle paraît l'être, et qu'il n'y a, dans ce bas monde, que trop de gens qui font de cette musique-là.

Lorsqu'un homme de cinquante ans veut réussir auprès des femmes, en employant les mêmes moyens qui, vingt-

cinq ans auparavant lui valurent des succès ; lorsque des publicistes jugent de ce qui convient aux Espagnols du dix-neuvième siècle, par ce qui, au quinzième siècle, leur paraissait admirable ; quand une mère de famille veut plaire par les enfantillages qui lui seyaient à merveille au sortir du couvent, c'est comme s'ils chantent *Femme sensible* sur l'air de *Malbrouk*.

Quand de ce que les Allemands portaient des habits courts, Pierre-le-Grand conclut qu'il fallait défendre les habits fourrés aux Russes ; quand on prohibe l'usage de la viande de cochon, en boucherie, parce qu'elle est malsaine en Arabie ; quand on adopte à Paris un costume, parce qu'il ressemble à celui qu'on porte à Pékin, on chante *Femme sensible* sur l'air de *Malbrouk*.

Quand Rousseau, ayant imaginé qu'il y avait eu pour les hommes un état de nature différent de leur état actuel, voulait y ramener la génération contemporaine ; quand un tailleur, au lieu de vous prendre mesure de culottes, veut les faire sur le modèle idéal des culottes primitives ; quand on veut que la législation de nos jours soit faite d'après *la législation primitive*, on chante *Femme sensible* sur l'air de *Malbrouk*.

Peut-être me direz-vous que lorsqu'au lieu de parler de drame, on va s'occuper de quolibets de soldats, on chante... Laissez-moi finir : je voulais vous dire que lorsque l'on veut juger des habits, des alimens d'une nation, par les habits et les alimens d'une autre, de ses mœurs, de ses arts, par des mœurs et des arts étrangers, enfin que, lorsqu'on veut juger du théâtre des Espagnols par celui des Grecs, on chante *Femme sensible* sur l'air de *Malbrouk*.

S'il s'agissait d'une même chose, il pourrait cependant y avoir quelque analogie ; mais lorsqu'il est question de choses différentes, c'est un étrange abus du raisonnement. Nos pièces ne sont nullement celles des Grecs ; elles ne

sont point accompagnées par la musique, ce qui fait une énorme différence; il n'y a pas de chœur faisant les fonctions d'un personnage; elles ne sont pas faites pour être représentées gratuitement devant le peuple dans des fêtes données par l'État; enfin les pièces grecques sont écrites dans un rhythme particulier à cette poésie, et tout-à-fait différent de celui de la poésie historique à laquelle était consacré le vers hexamètre, et elles ne dérivent pas immédiatement de cette dernière. Il y a bien d'autres disparités.

Tous les jours vous permettez à l'Opéra, un mélodrame, un mimodrame, que sais-je? des violations des règles péripatétiques bien autrement graves que les nôtres; vous en souffrez même aux Variétés, aux Bouffes, contre le sens commun; et d'où vient alors que vous vous étonnez de ce que vous appelez nos irrégularités?

Que si vous me dites que chez vous des noms différens expriment des choses différentes, mais que nos pièces s'appellent *comedias*, et que, par conséquent, elles doivent être sujettes aux règles adoptées par les peuples qui ont eu des comédies avant elles, je répondrai que l'identité de nom ne prouve rien.

Le général français L....... commandait une de vos divisions à T.....; il était logé chez l'archevêque, qui était absent, mais qui avait chargé un prélat, *in partibus*, de le remplacer dans l'administration spirituelle et temporelle de son diocèse. Une des parties de cette dernière tâche était de faire les honneurs de l'archevêché au général. Un jour celui-ci se rappelant que le lendemain était une grande fête, envoya son aide-de-camp trouver l'évêque, qui disait son bréviaire dans le jardin, et le prier de vouloir bien faire dire le lendemain une grand'messe. L'aide-de-camp descend, et dit, dans son baragoin italiano-franco-gascon, *monsignore ilustrissimo lo général vol* pour demain *una grande messa.* Je traduis le reste de la conversation. —

Pour demain ; c'est fort bien. A quelle heure? — A onze heures. — Je donnerai mes ordres en conséquence. Combien de personnes y aura-t-il? — Tout le corps d'officiers. — Que voulez-vous dire? — Tous les officiers de la division. — De tous les régimens? — Sans doute. — Vous n'y pensez pas. Combien y en a-t-il? — Environ deux cent cinquante. — Le nombre est excessif; mais d'ailleurs, où trouver l'emplacement? — Bien difficile en effet ; dans la cathédrale. — Il est impossible que le général vous ait donné cet ordre. — Comment cela? — Un homme aussi pieux! — C'est pour cela même. — C'est par piété qu'il veut une profanation abominable! — Qui vous parle de profanation? Vous avez perdu le sens. — Vous êtes un étourdi... La conversation s'animait; le général qui voyait tout du balcon, sans entendre, me pria de les aider à s'expliquer. J'y allai. L'aide-de-camp, au lieu de demander une messe, *misa*, avait demandé une table, *messa*, et le bon évêque croyait fermement que l'on voulait qu'il fît servir une table de deux cent cinquante couverts dans la nef de l'église métropolitaine. Tout s'arrangea. Nous eûmes une grand'messe, où il officia pontificalement, et une grande table, mais qui ne dépassa pas les limites de la salle à manger.

N'arguez donc plus de la ressemblance des mots. Nos *romances* ne sont pas vos romans ; nos *comedias* ne sont pas vos comédies ; nos *mesas* ne sont pas des messes, mais des tables ; nos *tablas* sont des planches, et nos *planchas* sont des fers à repasser.

L'art dramatique, chez nous comme ailleurs, est, ainsi que tous les autres arts, une imitation. L'imitation ne peut point être parfaite ; elle serait une répétition de la réalité ; elle ne doit point l'être ; on n'aurait plus le plaisir moral qui l'accompagne. Il y a donc des choses mal imitées ou omises, des faussetés, en un mot, que l'on est convenu de tolérer ; c'est ce qui constitue en grande partie les règles

de tous les arts ; les autres consistent à faire le mieux possible dans les limites tracées. Examinons donc quelles sont les concessions que le public ferait aux auteurs dramatiques.

Premièrement, sur le théâtre espagnol, comme sur tous les autres, on admet que la scène représente le lieu que le poète désigne. Il est du devoir du décorateur de rendre cette supposition la moins pénible possible. On accorde aussi que les acteurs, que l'on connaît très-bien sous d'autres noms, soient supposés être des rois, des princes, etc. : leur art consiste aussi à sauver l'absurdité de quelques-unes de ces hypothèses.

Secondement : quoiqu'il soit bien certain que les hommes célèbres de chaque pays parlaient chacun leur langue maternelle, on les fait tous parler espagnol ; et, s'il doit y avoir une différence de style ou des nuances de dialecte entre les personnages, on les remplace par les figures analogues de la langue castillane.

Troisièmement : encore qu'il n'y ait personne qui parle habituellement en vers, les héros de nos pièces ne s'expriment presque jamais autrement. La prose n'est permise que dans les intermèdes appelés *saynetes*, dont je vous entretiendrai dans une des lettres suivantes. On l'a essayée aussi, mais depuis assez peu d'années, dans quelques comédies ou drames. D. Lucien Comella n'a presque pas écrit en vers.

Le mètre principalement employé était celui de romance, mêlé de *redondillas*, *quintillas*, *decimas* et grands vers : ceux-ci ont été presque seuls employés par les poètes de la nouvelle école, pour les pièces sérieuses. J'entrerai, dans ma prochaine lettre, dans plus de détails à ce sujet.

Quatrièmement : les actions des hommes, dans la société, se touchent et se pénètrent de toutes parts. Il est impossible d'être le témoin de la vie d'un homme, sans l'être en même tems de celle de ses voisins, de ses amis. Aucune action n'est sans mélange d'autres actions; et, quand un événement

arrive, il est lié à une foule d'autres. On permet à l'auteur dramatique d'élaguer ses accessoires, de faire que tout se coordonne à un seul fait ou un seul individu : on exige même cette coordination, cette abstraction. C'est ce que l'on nomme l'unité d'action.

Sur le théâtre espagnol, cette unité d'action n'empêche pas de représenter successivement plusieurs événemens, s'ils sont relatifs au même individu. S'il y en a plus de trois, on en fait deux pièces sous le titre de première et seconde parties.

Elle n'empèche pas que les personnages accessoires au principal, ne puissent avoir entr'eux des rapports, que ces différentes intrigues ne puissent coexister ; seulement l'auteur doit les dénoncer à la fois : autre invraisemblance exigée de lui.

Il y a quelques pièces, en petit nombre, où l'intérêt ne se porte pas sur un individu, où, par conséquent, l'unité d'action ne repose pas sur l'unité de personnage.

Cinquièmement : quoiqu'en général les hommes soient inégaux, inconséquens, ils doivent au théâtre conserver constamment le caractère qui leur a été donné. De cette unité de mœurs dérive l'unité de style.

Le public espagnol n'exigeait pas que cette unité comprît tous les divers personnages ; au contraire, il voulait qu'il y eût des contrastes entre les rôles, et à côté d'un héros ou d'une princesse, que l'on plaçât un valet mauvais plaisant, et une soubrette bouffonne. C'est, je crois, le plus grand reproche que l'on puisse faire à notre théâtre, et l'on doit remarquer qu'il y a une infinité d'endroits, où le prince, l'amant font taire le *gracioso*, en lui disant que ses bouffonneries sont mal placées ; ce qui est très-exactement vrai.

Sixièmement : quoique le tems ne coure pas plus vite sur la scène que dans les loges, on accorde un peu de licence sur ce point, sans qu'il arrive jamais cependant, comme

dans un vaudeville français (*Colombine Mannequin*), que le théâtre restant constamment occupé, la scène s'ouvre au point du jour, et soit censée durer jusqu'à dix heures du soir.

De l'unité d'action et de tems, dérive l'unité de lieu. Elle consiste, en Espagne, à ce que le lieu ne soit jamais supposé changer tant que les acteurs sont sur la scène. Dans *la Paix*, comédie d'Aristophane, Trygée passe du port du Pyrée jusqu'à l'Olympe, sans cesser un instant d'être sous les yeux des spectateurs.

On ne doit pas non plus représenter successivement des lieux si éloignés l'un de l'autre, que le tems que l'on accorde au-delà du tems réel, ne permît pas de s'y transporter.

Les deux dernières règles ne doivent être appliquées qu'isolément, à chacune des trois journées qui composent nos comédies. Comme entre les journées, le théâtre est absolument vide, que l'action est tout-à-fait suspendue, que même on joue un intermède pour rompre la suite des idées du spectateur, on peut supposer qu'il s'est écoulé dans l'entre-journée autant de tems que l'on voudra, et que, par conséquent, les personnages se seront déplacés de tout l'espace que l'on aura eu besoin de leur faire parcourir.

Dans plusieurs pièces de Lope de Véga, il y a des durées d'entr'actes qui ne résultent pas de l'action, qui ne sont exprimées que pour rendre les faits plus vraisemblables. Il y a aussi des changemens de décoration qui n'ont pas d'autre but. En un mot, nous avons préféré les absurdités physiques aux absurdités intellectuelles. Nous aimerions mieux changer trois fois de suite de décoration dans un acte, que d'entendre Cinna conspirer avec Émilie dans le cabinet d'Auguste. Nous aimons mieux supposer que dix ans se passent d'un acte à l'autre, que d'imaginer qu'un héros a attendu dix ans pour raconter, à jour fixe, à un person-

nage protatique, ce qu'il doit savoir aussi bien que lui, et ce dont ils ont dû parler dix fois. Cela ne veut pas dire que quelques-uns de nos auteurs n'aient fait des fautes contre ces règles, et surtout contre la première de toutes, celle de faire de bonnes pièces : mais il n'y aurait point de grands écrivains, si on les jugeait d'après leurs plus mauvais ouvrages. Ce sont les bons qui fixent le rang.

Boileau a dit :

Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène en un jour entasse des années.
Là, souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Ce n'est point en un jour, puisque c'est en trois journées séparées par des intervalles. Secondement, il ne s'agit pas ordinairement d'*actes* dans les pièces espagnoles, pas plus que dans les pièces grecques. Ce mot a été inventé par les Latins, et passablement mal appliqué par les modernes, qui souvent vous parlent d'une pièce en cinq actes, tandis que dans quatre de ces *actes* prétendus, il n'y a aucune sorte d'action.

MÉLANGES.

L'expédition d'Égypte fera époque dans les annales européennes. On y a vu pour la première fois l'art destructeur de la guerre accompagné du cortège magnifique des arts, de la paix et de la civilisation, destinés à réparer les maux inséparables de toute conquête. Une armée pacifique et composée de savans et de philosophes allait attaquer les coutumes barbares, tandis que les véritables guerriers combattaient l'usurpation des Mamelucks. Une émulation généreuse animait tour-à-tour les soldats et les savans ; les uns et les autres travaillaient sans cesse pour acquérir de la gloire, et si les soldats opposaient aux armes ennemies leur bravoure

et leur courage, les savans montraient le plus grand sang-froid en se livrant à leurs travaux, et en poursuivant leurs recherches à la vue même des hordes ennemies. Ces illustres travaux sont bien plus utiles, et leur souvenir durera plus long-tems que l'éclat éblouissant, mais passager, des conquêtes et des batailles, dont la fortune et le hasard réclament leur part. *La description de l'Égypte, ou collection des observations faites en Égypte, pendant l'expédition de l'armée française,* est un monument glorieux pour le gouvernement actuel; c'est un monument national, s'il en fût jamais, c'est un témoignage éternel du génie et de la gloire de la nation française.

Mais si le résultat des combinaisons politiques a replongé l'Egypte dans l'abîme de l'ancienne barbarie, le germe de la civilisation y est toujours resté par l'impulsion que lui a donnée la célèbre expédition des Français. La barbarie moderne en a reçu un coup mortel; car, dans cette terre classique, tout annonce une prompte et heureuse révolution morale. Les savans européens y continuent leurs intéressantes recherches, et, loin de redouter la férocité des habitans, ceux-ci sont leurs guides fidèles au milieu des déserts. L'ancienne Egypte est enfin rendue au domaine des sciences. Un prince digne de ce nom, après avoir fondé sa puissance sur l'appui que donne la victoire, animé par le désir de faire le bien, protège les arts, anime le commerce, et fait fleurir l'agriculture. Ce génie extraordinaire paraît né pour vaincre tous les obstacles, et même les préjugés d'une superstition invétérée. Si les amis de l'humanité s'affligent des maux qui sont inhérens à notre condition, ils trouvent une source de consolations, dans la belle perspective d'un meilleur avenir.

— Malgré tout ce qui a été publié sur l'Indostan, l'on est toujours d'avis que les connaissances que nous avons de ces contrées célèbres, ne sont que très-superficielles. On pré-

tend qu'il faut en chercher la cause dans l'ignorance presque générale des différentes langues du pays. Depuis vingt-cinq ans, et à mesure que la puissance anglaise s'étend dans l'Inde, l'étude des langues hindous se cultive avec plus d'empressement. Le marquis de Hastings, gouverneur général des Indes, veut que tous ceux qui aspirent à un emploi dont l'exercice exige la connaissance de la langue du pays, subissent un examen au collége civil du fort de William. Le docteur Borthwik Gilchrist, qui est actuellement à Londres, y était autrefois professeur des langues orientales. Ce philosophe distingué a écrit plusieurs ouvrages élémentaires très-utiles aux officiers, chirurgiens, cadets et autres, qui pendant le voyage apprennent les premiers rudimens des langues indiennes, pour être à même de suivre le cours régulier à Fort-William. Outre le poste d'interprète militaire, il y a plusieurs emplois aux Indes où la connaissance des langues indiennes est indispensable ; mais indépendamment des charges publiques, tous les voyageurs sont obligés d'apprendre *l'hindou* de peur d'être trompés par les Indiens que l'on emploie comme domestiques de place. Ceux-ci comptent d'avance sur l'ignorance des nouveaux venus auxquels ils donnent le sobriquet de *griffins*, et tâchent d'en faire leur profit. C'est surtout à Calcuta où l'on est exposé à toute sorte de tromperies et d'autres dangers, si l'on y arrive sans savoir s'exprimer dans l'idiôme du pays.

— On a établi un bateau à vapeur sur le Wolga. On y fait le voyage d'Astracan à Sacatof en deux jours. On l'a vu remorquer jusqu'à trois barques portant le poids de 20,000 quintaux.

— Dans la dernière session des assises de Surrey, en Angleterre, un jeune homme prévenu de vol, a excité un intérêt général. Il avait pris un gâteau dans la boutique d'un pâtissier qui, l'ayant suivi, lui ôta son larcin et voulut le laisser aller son chemin. Le jeune homme l'obli-

gea à le faire arrêter en le menaçant de répéter ce qu'il venait de faire. C'est ainsi que le pâtissier se détermina à le livrer à un constable. Ayant été traduit devant le tribunal, il dit qu'il avait été soldat, que son régiment avait été dissous, et que n'ayant appris aucun métier, il n'avait aucun moyen pour gagner de quoi vivre, puisque toutes ses démarches pour trouver de l'occupation avaient été inutiles. Le *jury* l'a déclaré coupable ; mais l'ayant recommandé à la bonté des juges, il a été condamné à dix jours de prison, et envoyé de suite à l'hospice de la société philanthropique, pour y apprendre un métier.

— La *Gazette officielle* de Berlin, du 15 février 1821, contient l'anecdote suivante :

Un homme habitant un endroit des environs de Coblentz, âgé de 45 ans, et d'une complexion très-robuste, a été attaqué par un rhumatisme causé par le froid. Ce pauvre homme se trouvait dans un état qui approchait de la paralysie, et tous les secours de l'art n'avaient pu le tirer de sa mauvaise position. L'infortuné n'avait pas d'enfans : sa femme qui était naturellement méchante, se voyant réduite à l'indigence par une maladie de six semaines, et par l'impossibilité où était son mari de travailler comme à l'ordinaire, devint furieuse, et donna des coups très-violens à ce pauvre malheureux, avec une aune de noyer, jusqu'à ce que le sang lui sortît de la tête, des bras et des jambes.

Le mari avait beau crier pitié, miséricorde, la méchante femme, abusant de l'état où il se trouvait, continuait tous les jours à le battre et à le maltraiter. Tout d'un coup ce malheureux, poussé à la dernière extrémité, rappelle ses forces qui lui reviennent : il sort de son lit, arrache l'aune fatale des mains de sa femme, et lui rend tous les coups qu'il en avait reçus, de manière qu'elle fut forcée de

se mettre au lit; tandis que lui se trouva parfaitement rétabli, et en état de se livrer à ses occupations comme avant sa maladie.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 18 *mars* 1821, *au samedi* 24 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 7°. 5/10 (échelle de Réaumur), le 23. — *La plus basse*, 0° 5/10 au-dessous de zéro (glace) le 23. — *Température moyenne*, 4° 6/10. — Anniversaire de cette température, 5° 2/10. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du barom., 27 pouces 8 lignes (748 millim)., répondant à 4° de mauvais tems de la nouvelle graduation, et à *pluie ou vent* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui d'ouest. — *Hauteur des eaux de la Seine*, à l'époque du samedi, 2 mètres 37 cent. (décroissante, navigable). — Jours de pluie, 4, dont 1 avec grêle et grésil.

ANNONCES.

ERRATA.

Page 296, dernière ligne, *au lieu de* : avec plus de bon sens, *lisez :* avec plus de bonheur. — Page 300, lig. 22, *au lieu de :* très-remarquée, *lisez :* très-peu remarquée. — Pag. 304, lig. 20, *au lieu de :* aux dépens du globe, *lisez :* au-dessous du globe. — Page 315, lig. 27, *au lieu de :* que les Prorast, les Paer..., *lisez :* les Mozart, les Paer....

Paris. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, No. 46, au Marais.

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.





VERS

ADRESSÉS A UNE JEUNE DAME TRÈS-AIMABLE ET TRÈS-SINCÈRE, MAIS FORT SUJETTE A L'EXAGÉRATION.

Quand vous exagérez, même la vérité,
Mon aimable Zoé, vous vous éloignez d'elle;
Vous altérez, hélas! la grâce naturelle,
Et l'heureuse simplicité
Qui vous rendent bien plus que belle.
L'ombre seule du faux vous inspire l'horreur,
Et, sans l'aveu de votre cœur,
Dans le faux ce penchant vous plonge.
Ah! rougissez, Zoé, de placer le mensonge
Sur les lèvres de la candeur.

Mme. Victoire Babois.

LA BOUTIQUE DU FAÏENCIER.

FABLE.

Certain marchand étalait
Vases de toute figure :
Pots à fleurs et pots au lait,

Dont j'épargne à la censure
L'aride nomenclature.
Quelques-uns mal façonnés,
Mal cuits, et même écornés,
Mais du bon côté tournés
Par inadvertance pure
De notre habile marchand,
N'offraient aux yeux du chaland
Brèche, défaut ni fêlure,
Et savamment étalés,
Parmi la troupe dorée
Brillante et bien dépoudrée,
Se trouvaient entre-mêlés.
« O ciel, s'écrie une aiguière,
De sa nature un peu fière,
» Moi qui, toujours sans échec,
» Ai, dans plus d'une rencontre,
» Préservé de malencontre
» Mon anse et surtout mon bec,
» Puis-je souffrir telle injure ?
» Toujours fraîche, toujours pure,
» J'ai conservé mon éclat,
» Et voilà que l'on me place
» Côte à côte d'une tasse
» D'une jatte ou d'un vieux plat,
» Qui n'ont conservé qu'à peine
» Figure de porcelaine! »
Le marchand dit aussi tôt :
« Ayez le verbe moins haut ;
» Un rien peut, mademoiselle,
» Dégrader votre vernis,
» Et vous mettre au pair de celle
» Qui se rit de vos mépris ».
Enfans d'Adam, filles d'Eve,
A vous le dé! Croyez-moi,
L'orgueil n'est qu'un triste rêve;
Que d'exemples en font foi!
Voyez ce fier insulaire,
Ce dominateur des mers,
Dont l'un et l'autre hémisphère

Porte ou redoute les fers,
Qui du trident de Neptune,
Fit, enflé de sa fortune,
Le sceptre de l'univers....
Sujet à la loi commune
Songe bien, peuple géant,
Que tout excès a son terme,
Que l'orgueil porte le germe
De l'opprobre et du néant!....
Telle se croit ferme et sage,
Tel est fier de son courage,
Dont au moindre coup du sort,
La vertu ferait naufrage.
L'indulgence et le support
Sont le plus bel apanage,
Dont le ciel dans sa bonté
Ait doué l'humanité.
Race hautaine et fragile,
Rangés sous les mêmes lois,
Hélas! songeons quelquefois
Que nous sommes tous d'argile!

C. R.

CASSANDRE,

ODE TRADUITE DE SCHILLER.

Ilion touchait à sa ruine, et la joie régnait dans ses murs. Partout retentissaient, sur les lyres d'or, des hymnes d'allégresse. Les guerriers, fatigués des combats qui avaient fait couler tant de larmes, se livraient au repos, et le divin Achille allait s'unir à la fille du roi Priam.

Parée de rameaux de lauriers, une foule immense se rendait en pompe dans les temples des Dieux; autour de l'autel d'Apollon, tout un peuple, agité par des transports d'ivresse, se répandait en tumulte au milieu des places publiques. Cassandre seule, pleine de trouble et d'inquiétude, restait délaissée dans sa morne tristesse.

Étrangère à la joie au milieu de la joie de tous, elle errait pensive et silencieuse, dans le bois sacré d'Apollon, ombragé de lauriers. La prophétesse pénétra dans l'enceinte la plus reculée; et là, foulant à ses pieds le bandeau qui ornait son front, elle s'écria :

Partout éclate la joie, partout les cœurs s'ouvrent au bonheur. Mes vieux parens eux-mêmes se livrent à l'espérance, et ma sœur est parée pour l'hymen. Moi seule, je suis condamnée à nourrir une douleur solitaire. Hélas! je ne puis m'abandonner à leurs douces illusions; je vois la ruine de ces murs qui s'approche!

Ce n'est point le flambeau de l'hymen, mais la lueur des torches qui brille à mes regards. Ce n'est point l'encens des sacrifices, mais la flamme en fureur qui s'élève jusqu'aux nues. Je contemple avec orgueil les remparts de Troie; et, pleine d'un pressentiment prophétique, j'entends déjà les pas du dieu qui va la réduire en cendres.

C'est-la qu'on insulte à mes plaintes, et qu'on brave ma douleur; c'est-là que les mortels heureux se détournent de moi, et m'accablent de leurs outrages. Délaissée de tous, il faut que j'apporte dans ces lieux déserts, un cœur navré de cruelles angoisses. Dieu de Delphes, Dieu cruel et perfide, combien est funeste le don que tu m'as fait!

Pourquoi révéler l'avenir à mes yeux, et me contraindre d'aller annoncer tes oracles au milieu d'un peuple qui refuse de les entendre? Pourquoi me faire prévoir ce que je ne pouvais détourner? Les destins ne doivent-ils pas s'accomplir, et les malheurs dont je frémis ne sont-ils pas inévitables?

Fallait-il soulever le voile qui enveloppait le sort menaçant d'Ilion. Ignorer, n'est-ce pas la vie? Connaître, n'est-ce pas la mort? O! écarte loin de moi ces clartés funèbres et ces lueurs sanglantes qui m'épouvantent! Il est

trop redoutable de renfermer la science d'un Dieu dans le sein d'une faible mortelle.

Rends-moi les ténèbres de mon ignorance ! Rends-moi le calme heureux que j'avais en partage ! Hélas ! depuis que tes oracles s'expriment par ma bouche, je n'ai plus fait entendre les accens du bonheur. Tu m'as donné l'avenir ; mais tu m'as ravi le présent, et les heures fortunées qui embellissaient ma vie ! Reprends, oh ! reprends, je t'en conjure, le don fatal que j'ai reçu de toi !

Jamais, depuis qu'à ton autel funeste je me suis enchaînée à ton culte, on ne m'a vue, dans la pompe d'une jeune fiancée, couvrir d'une couronne les tresses de ma chevelure. Ma jeunesse est tout entière consacrée aux larmes. Je ne connais que la tristesse ; et chacun des malheurs qui tombent sur ma famille, est un nouveau coup qui retentit dans mon ame.

Je vois mes compagnes, et je les vois heureuses. Autour de moi, tout rit, tout aime, avec les transports de la jeunesse. Moi seule, je sens l'amertume au fond de mon cœur. C'est en vain qu'à mes yeux le printems brille et pare la terre de guirlandes ; qui peut jeter un regard dans les profondeurs de l'existence, et lui sourire encore ?

Combien le sort de Polyxène est digne d'envie ! son cœur est plongé dans une douce ivresse. Elle espère enlacer dans ses bras le plus vaillant des Grecs ; son ame en a conçu un juste orgueil. A peine peut-elle comprendre son bonheur ! Dieux puissans de l'Olympe ! elle n'est point jalouse de vous dans ses rêves de félicité.

Et moi aussi je l'ai connu, celui que mon cœur brûlant s'était choisi pour époux. Son noble regard, animé des feux de l'amour, avait su m'attendrir. O ! combien j'aurais voulu près de lui goûter le bonheur dans une retraite igno-

rée! Mais, hélas! maintenant les ombres menaçantes du Styx s'élèvent entre nous.

Proserpine évoque autour de moi tous les pâles fantômes. Partout où je suis, partout où j'égare mes pas, les esprits infernaux sont là, devant moi. Au milieu des jeux innocens de la jeunesse, leur cortège horrible m'environne sans cesse. Jamais, non jamais, je ne posséderai le bonheur!

Déja je vois briller le fer de la mort; déjà les regards de mes bourreaux étincèlent. Partout cette effrayante vision me poursuit. Mes yeux ne peuvent s'en distraire; je le sens, je le vois, mon sort est inexorable. Hélas! je succomberai dans une terre étrangère, sans avoir serré les nœuds de l'hymen!

Ses accens retentissaient encore. Tout-à-coup un bruit confus, parti de l'enceinte du temple, se fait entendre dans l'éloignement. Le fils puissant de Thétis tombe frappé d'un trait mortel; Eris agite ses serpens, les Dieux prennent la fuite, et les sombres nuages qui portaient la foudre s'abaissèrent sur Ilion. Camille Turles.



BEAUX-ARTS.

DE LA MUSIQUE EN FRANCE.

La Musique est celui des beaux-arts sur lequel on a le plus disserté sans s'entendre, et celui sur lequel on a le plus

donné de théories différentes et de systèmes contradictoires. L'incertitude que ces opinions dissemblables ont jetée dans les esprits, est l'une des causes principales du retard apporté jusqu'à présent à son entier perfectionnement.

La musique a plus besoin d'être sentie que raisonnée ; elle est la langue universelle ; son vocabulaire est dans le cœur de tous les êtres bien organisés. L'homme n'est pas la seule créature qui éprouve les effets de sa puissance magique, et la fable d'Orphée est souvent devenue une réalité aux yeux de l'observateur éclairé.

Pour nous émouvoir, la musique s'empare toujours de nos sens, avant de parler à notre esprit ; elle est par son essence purement idéale ; le vague qu'elle semble porter en elle est une volupté pour son auditeur, et les sentimens de *piété*, d'*amour*, de *fierté*, de *joie*, de *colère* ou de *gloire* qu'elle sait si bien exprimer, ont déjà pénétré notre ame, bien avant que notre raison n'en viennent sanctionner les effets.

Il a donc été plus difficile de fixer les règles de l'art musical que celles des autres arts ; cependant, il est des parties qui ont pu être analysées ; la succession des accords ou la science de l'harmonie, et la puissance du rhythme, ont été soumises à des calculs positifs, et à des règles immuables.

La mélodie, qui est à la musique ce que la pensée est à la poésie, n'a pu recevoir de règles que du génie et du goût ; le génie ne peut s'acquérir, le goût peut se former par l'expérience et par la comparaison.

Mais comment espérer de former le goût et le jugement d'un peuple, sur un art dont nos sens sont les premiers à éprouver l'influence, si dès la plus tendre jeunesse on accoutume les organes à ne recevoir que des impressions anti-musicales. Où l'enfance ressent-elle les premières impressions de la puissance de l'harmonie et de la mélodie ? Dans les temples consacrés au culte de l'Eternel. En France, quels accords la frappent dans ces augustes

lieux? Le chant Grégorien, que les prêtres des Hottentots eux-mêmes repousseraient comme barbare. Chez tous les autres peuples de l'Europe, depuis Rome jusqu'à Saint-Pétersbourg, les chants religieux présentent le caractère qui leur est propre ; leur composition n'est confiée qu'aux plus habiles ; les voûtes du temple sacré ne retentissent jamais que d'une harmonie vraiment céleste, et les chants des fidèles, d'accord avec leurs sentimens de piété, montent purs et touchans jusqu'au trône de l'Eternel : alors ce bel art, enfant de la reconnaissance des hommes, est rendu aux attributions, qu'à sa naissance, le Créateur lui a départies. Il fallait une langue universelle pour exprimer un sentiment universel, Dieu créa la musique.

Si l'on ne se hâte de rendre à la musique religieuse le caractère qui lui est propre, et de n'en confier l'exécution et la composition qu'à des personnes habiles, avant cinquante ans nous n'aurons plus de musique en France.

L'art pourrait peut-être trouver un refuge sur nos théâtres lyriques ; mais hélas ! combien en avons-nous ? Deux. L'Académie royale de musique, et le théâtre Feydeau. Chacun étant seul dans son genre, Feydeau ne peut nous faire jouir de tous les chefs-d'œuvre dont son répertoire est encombré. Un grand nombre d'opéras de *Monsigny*, *Philidor*, *Grétry*, *Dalayrac*, *Martini*, *Nicolo*, *Della-Maria*, *Méhul*, *Chérubini*, *Lesueur*, *Catel*, *Boyeldieu*, etc., etc., etc., sont à jamais perdus pour nous ; nos jeunes compositeurs ne pourront plus étudier leurs maîtres que dans le cabinet. Sans doute la leçon leur sera toujours utile, mais bien moins que celle qu'ils recevraient par l'audition ; car on ne peut nier que la musique ne soit plus propre à être jugée par les oreilles que par les yeux.

Quant à l'Académie royale de musique, elle est aux musiciens ce qu'est la galerie du Muséum aux peintres ; les morts y occuperont toujours la première place ; parvenir à

y faire représenter un opéra, y obtenir un vrai succès, est pour son auteur avoir gravi le doublement.

Mais si sur douze temples consacrés dans la capitale au culte des Muses, il n'en est que deux où il nous soit permis de brûler quelques grains d'encens sur l'autel de Polymnie, nous en avons huit autres qui, sous les noms de mélodrames et de vaudevilles, ont envahi les attributs et les droits des deux théâtres lyriques. Là, le peuple est quotidiennement habitué à n'entendre que des fragmens de mélodie empruntés aux ouvrages des premiers théâtres, et les plus beaux chefs-d'œuvre lyriques y sont tronqués par les prétendus auteurs de ces rapsodies musicales, et plus que dénaturés par les exécutans.

Si l'on tolère plus long-tems encore cette anarchie lyrique, comment espérer de former et de fixer le goût du public sur le vrai beau, dans l'art des Gluck, des Grétry? etc.

La commission des cinq membres de l'Institut, dont j'ai eu l'honneur de faire partie, fut créée par M. Lainé, alors ministre de l'intérieur, pour lui faire un rapport sur l'état de l'art dramatique en France. Dans ce rapport, nous demandâmes la création de théâtres secondaires pour *la tragédie, la comédie* et pour le théâtre lyrique, appelé vulgairement *Opéra-Comique*, des bornes plus restreintes aux usurpations des petits théâtres, et une plus grande extension de la propriété des auteurs.

Le Second Théâtre Français fut accordé; le reste fut promis; depuis ce tems, un nouveau théâtre, *le Gymnase Dramatique*, s'est ouvert: mais qu'attendre pour le bien de l'art, d'un établissement où les compositeurs ne peuvent faire représenter que des ouvrages en un acte? Le Vaudeville s'y est déjà emparé de la première place, et ne tardera pas sans doute à l'occuper exclusivement. Ce genre offre tant d'avantage aux directeurs. Ils n'ont que l'auteur des pa-

roles à payer, puisqu'il y a environ quinze ans que l'autorité, trompée sur les vrais intérêts de l'art, ne craignit pas de nous dépouiller de notre propriété en leur faveur, en rendant un arrêté qui leur permet d'user de notre bien pendant cinq années révolues, après la première mise en scène. Les partisans de ce genre ne cessent de nous répéter que le Vaudeville est éminemment français : ils pouvaient avoir raison lorsque la France n'avait pas de musique ; mais maintenant que nos théâtres lyriques possèdent un grand nombre de chefs-d'œuvre, des chanteurs et des acteurs du plus grand mérite, que nos orchestres sont composés de virtuoses du premier ordre et dirigés par des chefs habiles, il est impossible à tout homme organisé pour sentir les beaux-arts, de supporter ce vandalisme musical ; et tous ceux qui ont le sentiment des convenances dramatiques, ou seulement l'esprit juste, ne doivent éprouver que du dégoût, lorsque tour-à-tour ils entendent *Gilles* ou le *Grand Turenne* exprimer sur le même *flon flon* des sentimens aussi opposés entr'eux, que les caractères de ces deux personnages.

Mais ce qui est peut-être pis encore, c'est que de nos jours on a fait de ce genre de spectacle un genre amphibie. Ce n'est plus le naïf, le joyeux Vaudeville, c'est une mauvaise contrefaçon de l'Opéra-Comique ; car profitant de la *licence* accordée par le ministre, les entrepreneurs de ce genre ont fait à leur profit un riche butin de *romances, rondeaux*, *polonaises, duos, trios, chœurs*, etc., sur les domaines du grand Opéra et du théâtre Feydeau.

Cependant, espérons du zèle des vrais artistes, du courage des écrivains qui auront assez de savoir et de talent pour attaquer avec succès les vieilles erreurs, et faire triompher les saines doctrines ; espérons que nous obtiendrons la concurrence, mais la concurrence entre des choses utiles.

S'il est bien démontré que le Vaudeville, ainsi dénaturé, est nuisible à la prospérité de nos grands théâtres lyriques, que ne doit-on pas redouter des effets du mélodrame sur le goût de la nation ? Cette monstrueuse conception, enfantée par l'ignorance ou la médiocrité, est nuisible à tous les arts du théâtre ; la *poésie*, la *musique*, la *déclamation*, la *chorégraphie*, ont déjà ressenti les effets de sa funeste influence. Les plus beaux sujets dramatiques y sont déflorés ou travestis ; les locutions les plus naturelles de notre langue y sont employées d'une manière si inconvenante, et déclamées avec une emphase si grotesque, qu'elles y sont des objets de dérision pour le public moutonnier, lorsqu'on les emploie sur notre scène tragique. La langue s'y appauvrit chaque jour davantage ; l'abus des coups de théâtre, la succession accumulée d'événemens extraordinaires et incohérens, émoussent, énervent les sensations d'un peuple pour qui jadis furent écrites *Phèdre* et *Athalie*. Le luxe des décorations, des costumes, des danses que l'on y prodigue sans raison, a malheureusement porté quelques-uns des théâtres du premier ordre, pour attirer la foule, à employer ces moyens destructeurs de l'art. La musique des théâtres royaux, ainsi qu'au Vaudeville et sous la protection du même arrêté, y est aussi travestie, mais sans aucune compensation ; car au moins, si au Vaudeville nos oreilles sont souvent blessées par une musique mal appliquée et mal exécutée, notre esprit est souvent charmé par les brillantes productions des Désaugiers, des Scribe, et autres poètes chansonniers, dignes d'être admis dans le Parnasse français.

Une trop grande latitude donnée à ces deux genres d'industrie dramatique, est donc nuisible aux progrès de l'art, et surtout à celui de la musique ; et l'on tolère huit de ces théâtres dans la capitale ! et nous n'en avons qu'un pour l'O-

péra-Comique! Cette mesure blesse autant les règles du goût que celles de la justice.

Que dirait-on d'un auteur de musique qui, par représaille des ouvrages que l'on lui prend tous les jours, prendrait à son tour une tirade et même une scène de *Renouard, Picard, Etienne, Lormian, Andrieux, Lavigne*, etc., et qui, à l'aide d'une nouvelle musique, présenterait cette monstrueuse production au public?

Notre littérature et notre poésie furent fixées et portées à leur apogée par les immortels écrits des Corneille, Molière, Bossuet, Racine, Voltaire, etc.; les pinceaux des Le Brun, Poussin, le Sueur, opérèrent les mêmes prodiges dans l'art de la peinture; et de nos jours la lyre d'Apollon sembla résonner pour nous sous les doigts habiles des *Gluck, Haydn, Sacchini, Mozart, Grétry*. Qui a dit : ces hommes ont atteint le but; ils sont et seront à jamais la gloire des âges modernes et des siècles à venir? Qui l'a dit? Le tems, ce juge impartial de toutes les réputations; à lui seul appartient ce droit, qu'un pouvoir céleste semble lui avoir départi comme un palladium conservateur des principes du goût et du génie, pour les garantir de l'ambition de la médiocrité, des attaques de l'ignorance, et des jugemens des demi-savans.

Ce sont surtout ces derniers qui nous semblent être les plus dangereux; car ils ont ordinairement en confiance de leur force ce qui leur manque en connaissances réelles; et le peu de savoir qu'ils possèdent, leur suffit quelquefois pour tromper et éblouir la multitude, par l'étalage d'une fausse érudition.

En effet, n'avons-nous pas vu le *Cid* attaqué par un Scudéri, et le chef-d'œuvre de l'esprit humain, *Athalie*, n'être apprécié à sa juste valeur que long-tems après la mort de son immortel auteur; le goût du public affadi

par le *marivaudage* et le *doratisme*, accuser les chefs-d'œuvre du grand Molière de mauvais ton et de trivialité comique ; les formes maniérées et le faux coloris de Boucher, de Wanloo, être préférés aux compositions énergiques de Le Brun, du Poussin ? et de nos jours n'avons-nous pas entendu dire, et n'a-t-on pas osé écrire que les opéras de Grétry n'étaient que des Pont-neufs, et ceux de Gluck, des hurlemens de portefaix ?

Le tems a fait justice, en partie, de ces jugemens dictés par l'ignorance ou la partialité. *Racine, Molière, le Poussin*, *Le Brun*, sont à leurs places ; leurs noms sont immortels, et ceux de leurs zoïles n'iront à la postérité qu'à la faveur du ridicule dont leurs écrits les ont couverts.

La poésie, la peinture ont été vengées ; la musique le sera sans doute un jour, mais moins promptement que ses sœurs.

Cette cause prend sa source dans l'enchaînement des événemens qui ont suivi la renaissance des lettres et des arts en Europe ! Personne n'ignore que dans les siècles modernes, la culture des autres arts n'ait devancé de beaucoup celle de la musique. L'Italie admirait les chefs-d'œuvre du *Dante*, du *Tasse*, de *Michel-Ange*, long-tems avant la venue des *Marcello*, *Durante*, *Pio*, et autres fondateurs de l'école musicale. En France, nous applaudissions au Misantrope, à l'Andromaque, un siècle avant de nous douter que la musique pût rendre les passions, peindre les mœurs, les caractères; ce qui pouvait seul lui donner un rang parmi les beaux arts.

Duni, Monsigny, et surtout Grétry, commencèrent, à l'Opéra-Comique, en charmant nos oreilles à émouvoir notre cœur, et à intéresser notre esprit par leurs mélodies agréables, naturelles, et surtout d'un caractère approprié aux paroles qu'ils devaient suivre, et aux idées qu'ils avaient à exprimer.

Cette nouveauté, chez un peuple tel que les Français, ne pouvait manquer de faire des prosélytes ; aussi le plus grand nombre se prononça-t-il en faveur de ce nouveau genre ; cependant quelques amateurs des vieilles routines crièrent au scandale, et parvinrent à empêcher, pendant quelque tems, le grand opéra de jouir des avantages de la nouvelle école, prétendant qu'elle était incompatible avec la dignité du genre. *Le Jugement de Midas*, qui fut composé à cette époque, prouve le mauvais goût de ces amateurs ; les chants gothiques, et la lourde psalmodie de *Marsyas* et de *Pan*, dans leur ridicule, n'ont point d'exagération ; c'est ainsi que l'on chantait, et que l'on faisait de la musique au grand Opéra. Je n'ai que cinquante ans, et je me ressouviens bien d'avoir entendu pareille musique et pareille exécution. L'opéra de Grétry avait converti quelques-uns de ces coryphées de l'ancienne méthode, mais la masse restait inébranlable, il fallait un colosse pour l'abattre : Gluck parut ! ! ! la vieille idole fut renversée, et les deux *Iphigénie*, *Orphée*, *Alceste*, *Armide*, nous sont restés pour attester aux siècles à venir la justice du triomphe de ce législateur de la tragédie lyrique. *Piccini*, *Sacchini*, *Salieri*, sont venus, par leurs chefs-d'œuvre, assurer encore cette heureuse révolution ; mais, comme dans les beaux-arts les poétiques ne peuvent être composées qu'après la création des chefs-d'œuvre, et qu'elles ne sont, ainsi que le dit madame de Staël, qu'un itinéraire des routes que le génie a suivies, l'époque à laquelle fut fixé l'art musical étant encore récente, les poétiques sur cet art n'ont pas encore pu prendre naissance.

Nous n'avons donc pas, et nous ne pouvons pas encore avoir de bonne poétique musicale ; on a beaucoup écrit sur cet art, mais rien de satisfaisant. Grétry a fait trois volumes sur la musique ; c'est plutôt un journal de sa vie et de la mise en scène de ses opéras, qu'un ouvrage didactique sur

la musique ; il n'a fourni que des matériaux pour la partie philosophique et métaphysique de l'art.

Rousseau nous a donné un livre sur la musique, qu'il lui a plu de nommer *Dictionnaire ;* ce n'est autre chose qu'une nomenclature des opinions de l'auteur sur certains points en musique, classées par ordre alphabétique : cet ouvrage, comme dictionnaire, est tout-à-fait incomplet ; il y a omis au moins cent articles importans ; parmi ceux qui le composent, il en est qui sont trop négligés dans l'intérêt de l'art et l'instruction du lecteur ; d'autres qui sont plutôt des dissertations que des articles de dictionnaire, et surtout ceux qui le touchaient de plus près, ou qui servent d'aliment à sa critique passionnée ; tels sont ceux de *copiste,* et de *bâton de mesure.* Le premier est l'un des plus longs de l'ouvrage : Jean-Jacques copiait de la musique. Le second est une critique amère des chefs des musiciens, et de l'exécution de l'orchestre : Jean-Jacques croyait avoir à se plaindre d'eux. Quant aux doctrines scientifiques de ce dictionnaire, il serait difficile d'y ajouter foi ; car encore que l'auteur ne cesse de déclamer contre l'École francaise, lorsqu'il trace les règles à suivre en composition, il nous donne en entier celles de Rameau ; et lorsqu'il compose un opéra, il l'écrit en grande partie dans la manière qu'il a tant blâmée. Le mérite de l'ouvrage est tout entier dans la partie littéraire ; l'on y reconnaît à chaque page la plume de cet admirable écrivain ; mais c'est justement ce rare mérite de style qui nous a engagé à signaler les vues d'un ouvrage, qui n'a pu avoir de célébrité qu'à l'appui du nom de l'auteur d'*Émile.*

Le livre de Rameau a rendu de grand services à l'art, sous le rapport de sa partie mathématique ; c'est lui qui le premier nous a donné une filiation raisonnée de la grande famille des accords : son système de base fondamentale était ingénieux, mais vicieux dans son principe, et lui-même l'a détruit à sa naissance par sa loi d'exception sur l'accord de

sixte ajouté. Ce musicien célèbre n'en sera pas moins toujours cité avec honneur dans les fastes de notre musique.

Beaucoup d'autres écrivains ont disserté sur la musique : dans tous ces ouvrages on rencontre tour-à-tour des pages intéressantes ; mais malheureusement tous n'ont cherché qu'à réduire en système leur manière particulière de voir et de sentir la musique.

Nous le répétons, ce n'est pas avec des opinions personnelles qu'un législateur peut dicter de bonnes lois ; elles ne peuvent l'être que par l'expérience et la comparaison. Ce que nous demandons est une véritable poétique musicale ; il faudra pour atteindre à ce but, que son auteur soit aussi bon praticien que théoricien, qu'une grande érudition musicale ait fortifié, par la comparaison, ses opinions, et surtout qu'une sévère impartialité soit le guide de ses jugemens. Alors ce bel art, grâce à son nouvel Horace, ne sera plus assujetti aux caprices de la mode ; ce qui est bon ne pourra cesser d'être reconnu tel ; cet art reprendra parmi nous le rang qui lui appartient, que les Anciens lui avaient départi, et que Platon, lui-même, lui avait assigné dans ses immortels écrits.

Nous rendrons compte dans un autre article, de deux livres nouveaux, par M. Castil-Blaze, ayant pour titre : *de l'Opéra en France* (1), et *Dictionnaire de Musique moderne* (2).

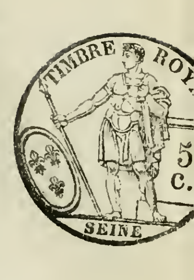
Le talent que leur auteur a développé dans l'exécution de ces deux ouvrages, nous a fait concevoir l'espérance de voir réaliser un jour les vœux que nous venons de former.

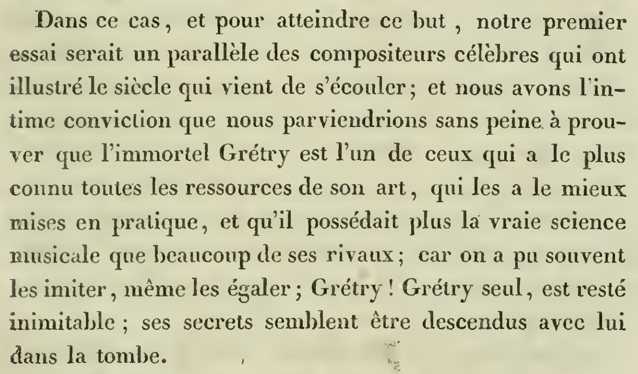
Le style de M. Blaze est clair et précis ; il dit bien ce qu'il veut dire ; M. Blaze est non-seulement un bon théoricien, mais il est aussi un excellent praticien, et, quoique

(1) Un vol in-8°., au Magasin de Musique, rue Vivienne, n°. 6.

(2) Deux volumes in-8°., chez le même.

nous ne partagions pas quelques-unes de ses opinions, nous ne pouvons nous refuser à affirmer ici que nous pensons que ces deux grands ouvrages sont propres à rendre de grands services à l'art; que leur mérite réel mettra bientôt leurs éditeurs dans la nécessité d'en faire de nouvelles éditions. Nous sommes convaincus d'avance, qu'alors M. Blaze, rendu à toute son impartialité, fera disparaître de ses ouvrages le très-petit nombre d'imperfections qu'on y rencontre : en attendant, nous le remercions ici au nom de tous les vrais amis de l'art, et nous l'invitons à poursuivre sa noble entreprise; nous tâcherons de le seconder, non en lui donnant des éloges, le vrai mérite n'en a pas besoin; mais en le suivant pas-à-pas dans la carrière, et le prévenant si, par hasard, le flambeau de la vérité venait à pâlir dans ses mains.





Dans ce cas, et pour atteindre ce but, notre premier essai serait un parallèle des compositeurs célèbres qui ont illustré le siècle qui vient de s'écouler; et nous avons l'intime conviction que nous parviendrions sans peine à prouver que l'immortel Grétry est l'un de ceux qui a le plus connu toutes les ressources de son art, qui les a le mieux mises en pratique, et qu'il possédait plus la vraie science musicale que beaucoup de ses rivaux; car on a pu souvent les imiter, même les égaler; Grétry! Grétry seul, est resté inimitable; ses secrets semblent être descendus avec lui dans la tombe.

Cependant, qui voudrait en découvrir la source, pourrait trouver un guide, et quelques lumières, dans cette réponse que nous fit un jour, à Méhul et à moi, le Molière de la musique.

Nous venions de lui vanter la nouveauté des effets d'orchestre produits par l'emploi du *trombon-basse* et du *tuba corva;* il nous répondit avec un sourire : « je connais un

instrument qui fait un bien plus grand effet ; c'est *la vérité* ».

H. Berton,
membre de l'Institut.

BIOGRAPHIE

DE MONSIEUR DE LA PORTE(1);

Par Charles-Joseph, Prince de Ligne.

Monsieur de la Porte était né à Mont-Flanquin dans l'Agénois, d'une famille qui était fort estimée, vers l'an 1715 ou 17, et était d'une figure aussi agréable que ses manières.

Après son éducation de collège, il en reçut une du monde dans la maison de Rohan où il voyait la meilleur compagnie de Paris. Il fut gouverneur du duc de Chabot, mort il y a un ou deux ans, qui sans lui faire honneur du côté de l'instruction, lui en fit beaucoup en grâce, amabilité et surtout d'esprit d'à-propos.

L'aménité des connaissances de M. de la Porte en donna aux mœurs, aux manières de M. de Chabot, dont il fit un grand seigneur de la cour de Louis XIV; mais rien de plus. Son père ami du mien, lui conseilla de le prier de vouloir se charger de moi.

J'avais 13 ans, et avais déjà été déiste par le chevalier Desessarts, indifférent par M. Dupont-Dutertre, athée par

(1) M. A., de Valleraugue, département du Gard, ayant demandé à M. le Prince de Ligne des renseignemens sur le colonel d'Arnal, qui avait servi sous ses ordres, le Prince les lui transmit, et lui adressa en même tems cette note sur la biographie de M. de la Porte, un de ses précepteurs. Nous donnons cette pièce, moins intéressante par l'individu dont elle parle, que par l'expression des sentimens de celui qui l'a écrite, avec toutes les incorrections de son style.

le chevalier de S. Maurice, et janséniste par M. Renault, élève de Port-Royal. M. de la Porte commença par me faire oublier tout ce que ses quatre prédécesseurs m'avaient appris. Le premier n'aimait que les chevaux ; le second l'histoire des révolutions, conspirations et conjurations de l'Europe, à laquelle il travaillait ; le troisième les filles ; et le quatrième les disputes théologiques, et les pères de l'église qu'il habillait ainsi que l'évangile, ou déshabillait à sa manière.

Il jeta du ridicule sur l'ignorance et les lourdes plaisanteries de M. Desessarts, jadis officier de cavalerie dans le régiment de Sabran ; sur la nonchalance et le petit esprit d'auteur de M. Dutertre ; sur les principes sans principes, les grivoiseries et les chansons de M. de St. Maurice ; et l'instruction de M. Regnault qui me nourrissait d'Arnaud, Nicole, l'abbé Mézangui, etc.

M. de la Porte pleurait des persécutions de l'intolérance pour les hérétiques, mais riait de ce que croyant le plus ils voulaient ne pas croire le moins ; mais ôter le culte nécessaire et religieusement mystérieux, les richesses au clergé et le repos à la conscience du peuple ; dessécher la religion, disait-il, sous prétexte de l'épurer, est même anti-moral et anti-politique. Il me faisait goûter le style simple, oriental, et allégorique de l'évangile ; et quand on parlait de Dieu, il citait la moitié d'un quatrain que je ne me rappelle qu'à moitié : *Gardons en l'adorant un silence profond.... Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.*

M. de la Porte m'apprit la religion historiquement, chrétiennement, et moralement, en attendant la pratique qui devait dépendre du plus ou moins d'onction que je pouvais ou devais avoir dans le cœur ; il m'en donna la théorie ; il me démontra aisément que tout était possible à Dieu ; il m'apprit à croire, et me fit voir que St. Augustin, Ambroise, Paul, Chrysostôme, Bossuet et Fléchier, n'en étaient pas moins des gens d'esprit, pour avoir cru et enseigné à croire,

et ce raisonnement que je n'en serais pas plus bête non plus, aida beaucoup ma foi.

M. de la Porte me fit remarquer les plaisanteries qu'il y avait à faire sur ceux qui en faisant sur la religion *troublaient* les consciences, et dérangeaient même les vertus sociales. Il me faisait apprécier les beaux vers de M. de Voltaire en faveur de la religion, et plus de débauche d'esprit que de cœur dans les sarcasmes que la superstition, le fanatisme et l'intolérance lui inspiraient. Tant pis pour lui s'il doute, disait-il, mais au moins il ne nie rien. Je voyais aisément que Diderot, d'Alembert, Boulainvilliers, d'Argens, un Delille et les mauvais ennemis de Jésus-Christ étaient des ennuyeux, et ne pouvaient rien prouver. M. de la Porte me fit croyant, à l'âge où les autres, par air et demi-fausses lumières, commencent à ne plus l'être; de petit impie je devins grand négligent; mais c'était déjà beaucoup de gagné. Il m'apprit à faire le bien pour Dieu, pour l'humanité et pour moi, et surtout à n'humilier personne. M. de la Porte, sans être parent de l'abbé de la Porte avec qui il avait été jésuite au collége de Louis-le-Grand, était son ami, ainsi que de Fréron qui y avait été en même tems; et comme il les menait chez moi dans ma première jeunesse, peut-être que leur excellente conversation, leur jugement sûr, le goût le plus délicat, et la critique la plus sévère de cette excellente école contribuèrent beaucoup à mon éducation.

Je n'entendais parler que des pères La Rue, Bougeant, Rapin, Berruyer, Ducerceau, qu'ils avaient connus, des Maimbourg et autres anciens qui les avaient précédés; et ils m'apprirent à aimer un ordre qui excellait dans les humanités, qui ne voulait pas faire des savans, mais seulement labourer une terre propre à recevoir la semence du grain, que le rang, l'état, et les dispositions naturelles mettaient dans le cas de recueillir. Les pères Tournemine, d'Orléans, Baudori, l'abbé de Vertot qui avaient été aussi des leurs,

avaient leur tour dans nos leçons ainsi que les traductions de Jouvency et de Sanadon. Je me souviens encore du plaisir que me fit le second de tous ceux que je viens de nommer, par son plaidoyer entre plusieurs jeunes militaires qui employaient l'imagination, l'esprit, l'éloquence et la logique, pour faire accorder la supériorité et le prix à l'arme qu'ils avaient choisie.

Je crois que c'est très peu connu, et ce genre qui était celui de la dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille que je savais presque par cœur, convenait à ma passion pour tout ce qui concernait la guerre, que M. de la Porte avait reconnue en moi. Il me donnait pour récompense de mes autres travaux la permission de m'y livrer : César, Quinte-Curce, Plutarque, Polybe et Follard, qui m'apprenaient à écrire et à juger Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Vendôme, Montécuculli et Eugène, étaient mes délassemens.

Il se laissait voler, par moi, les livres intéressans ou amusans qu'il lisait : les mémoires de Sully, de Mademoiselle de Montpensier, les Lettres de Madame de Sévigné, une grande partie de Voltaire, Montaigne, Fénélon et La Fontaine, où il me faisait remarquer un code de morale et de politique. Tout cela et son excellente conversation n'entraient pas dans le cours de mes études, mais y contribuaient beaucoup. J'estimais Rollin pour son traité là-dessus ; j'admirais Bossuet ; j'étais touché de Fléchier ; je m'échauffais avec Corneille ; je voulais plaire avec Racine ; je riais avec Molière, et je dévorais Le Cid du premier, et Mithridate du second pour tout ce que j'y trouvais de militaire.

Ainsi il m'apprenait à m'occuper sans m'en apercevoir, à commenter, traduire souvent du texte latin et à me former le style par les remarques, les extraits et les projets qu'il me permettait de faire. Ainsi il me donna le goût du travail qui jusqu'à la fin de ma carrière, m'a fait passer toute la matinée chez moi, et m'a fait devenir une espèce

d'auteur. Je lui dois d'éviter par là, l'ennui de l'oisiveté et des oisifs, des importuns, des importans, des paroles oiseuses et de tant de gens impatientans, que je ne rencontre, moyennant cela, que le soir. M. de la Porte me faisait tirer parti du père Porée pour la rhétorique, comme de Boileau et Jean-Baptiste Rousseau pour la poésie: l'un me faisait admirer les beaux morceaux d'éloquence, et l'autre les beaux vers, dont je savais par cœur les meilleurs, qui, outre la grâce et la mélodie, étaient des leçons de philosophie, ou d'élégance, ou de morale.

J'en recevais les trois infusions par Horace. Son Ode seule d'*æquum memento*, etc., m'apprenait l'égalité, la fermeté de l'ame et à profiter en tout genre, à profiter du tems qui fuit.

Nous étions confondus devant le génie d'Homère et presque de Virgile, plus à notre aise devant l'esprit d'Ovide, de Tibulle, Catulle, Perse et Juvénal; mais nous en revenions toujours au régime de bonheur du voluptueux Horace, de même qu'à la raison de Cicéron, les deux vrais consolateurs dans cette malheureuse vie. Il me fit ainsi détourner ou braver les orages des passions et des grandes aventures du monde, des cours et des armées, en trouvant beaucoup de jouissance à tout et des regrets à rien.

M. de la Porte m'apprenait tout, et ne m'enseignait rien. Nous n'avions ni heures d'étude, ni de récréation, et la conversation sur mes lectures et sur les grands exemples d'élévation, de sensibilité, les bonnes et grandes actions faisaient plus qu'une application réglée dont on voit toujours arriver le moment avec effroi. Un arbre, un troupeau de moutons, nous rappelaient les églogues de Tityre, Damette et Mélibée; et un renard, un loup à la chasse, un âne, un chat et un singe, les leçons du grave fablier; un soldat, un invalide à la promenade, tous les grands capitaines anciens et modernes, et dans nos promenades à cheval dans les

terres de mon père, où il y a tant de champs de bataille, comme Fontenoi, etc., la carte à la main, nous y en admirions les illustres vainqueurs, et étudions les fautes des vaincus.

Sans être militaire, M. de la Porte me faisait remarquer que Xénophon avait raison de dire que la chasse formait le coup-d'œil. Je voyais qu'à la distance où je tuais un sanglier, à cent pas par exemple, je pourrais placer trois cents hommes formés sur trois rangs.

Que de méditations, chemin faisant, sur la reconnaissance de quelques petits bienfaits répandus dans un petit ménage sous une mauvaise chaumière; sur la joie pure des moissonneurs, la santé et la bonne conscience des glaneuses, que l'amour, la coquetterie, la jalousie, ne troublent point; sur le bien, la consolation, l'union, qu'on peut prêcher et semer partout!

M. de la Porte me menait de la compassion à la bienfaisance, et de la bienfaisance à la générosité, pas aussi pure, mais nécessaire et honorable. Il me faisait tirer parti des défauts des autres : de la médisance, par exemple, pour apprendre à éviter d'y prêter et faire des portraits; mais surtout à rentrer en soi-même pour bien s'examiner à la rigueur. Pourvu que je fusse indulgent et point embarrassant, il me permettait quelquefois de rire de quelques ridicules, car il n'était point austère, et ne m'ennuya jamais; mais il voulait que les autres fussent contens d'eux, pour l'être de moi-même, et m'ouvrait ainsi le livre du grand monde, à mesure que j'y entrais. Tout cela prouve que si j'avais valu quelque chose, ce serait à lui que je le devrais, et qu'un autre qui aurait profité de ses soins, aurait été tout ce qu'il y a de mieux dans la société et dans les affaires.

Ce dont j'ai le plus profité, c'est la manière d'être aussi heureux qu'on peut l'être, en ne mettant du prix qu'aux choses essentielles, en respectant l'opinion sans la regarder

comme un oracle, en me cuirassant contre le mal, en trouvant que celui qui n'arrive pas et qui peut arriver, est un bien, et en regardant autour de moi, pour me juger mieux traité par le sort que bien d'autres.

Nous étions solitaires au milieu de la cohue d'étrangers, de plaisirs, et des fêtes que donnait souvent mon père à la campagne, qui me donnait du goût pour les jardins et la magnificence : il me la fit quitter pour la cour de Marie-Thérèse, où M. de la Porte m'accompagna. Voici le commencement d'une épître qu'il lui adressa, parce que mon père voulut absolument qu'il fît des vers pour elle :

Grande reine, dans l'espérance
Que Votre auguste Majesté
Voudra bien prendre la défense
D'un innocent persécuté,
Jusqu'à vous, avec confiance,
J'ose élever ma faible voix,
Pour vous peindre la violence
Qu'un prince, de qui les emplois
Sont encor de moindre importance
Que le mérite et la naissance,
Me fait souffrir depuis deux mois
Sous prétexte de certains droits,
Qu'il a sur mon obéissance.

Ce qui nous fit rire, même mon père qui ne riait jamais, c'est que le censeur ne voulut pas d'abord les faire imprimer, parce qu'il crut que c'était une vraie plainte qu'il formait, et que c'était des vers malins contre son protecteur, disait-il.

L'impératrice ne vit pas cela de même ; car elle donna à M. de la Porte une charmante tabatière où il y avait je ne sais combien de rouleaux de ducats. Il avait fait en vers notre voyage à Vienne. Je me souviens qu'au sujet du Rhin à Kehl, barrière des deux empires, il disait :

Un fossé large de deux pas,

Avec un peu de conscience,
Pour bornes ne suffit-il pas?

Et à propos de ces châteaux, sur les rocs escarpés à pic sur le Danube, que l'on voyait de la fenêtre de notre bateau :

Sans doute pour son domicile
Quelque saint homme l'a choisi;
Mais hélas! dans ce monde-ci,
Sur les rochers comme à la ville,
Les soins amers, le noir souci
Ne respectent aucun asile.

M. de la Porte faisait des vers charmans ; il avait beaucoup de la manière de Gresset, son ami et ancien camarade jésuite. J'ai perdu dans la révolution, avec bien d'autres morceaux de littérature bien intéressans, son *Poème, la Mort du Rédempteur, et l'Épître à la Fortune,* l'un chef-d'œuvre de poésie, et l'autre de goût, de grâce et de philosophie.

Je me souviens à propos de notre séjour à Vienne, qu'en approuvant l'exaltation, il proscrivait l'exagération. Il était très-satisfait de mon patriotisme; mais il se moqua de l'excès que je portai un jour au point de vouloir me servir de ma petite épée contre M. d'Hautefort, fils de l'ambassadeur de France, pour lui soutenir, en nous promenant sur les remparts, que les Ecuries de l'Empereur étaient un plus beau bâtiment que le Louvre. Je n'en aime pas le toit, lui disais-je, où il n'y a pas de mouvement depuis le Pont-Neuf jusqu'au pont Royal. Cela a l'air d'une caserne. Battons-nous.

Quand M. de la Porte me ramena à la campagne, il me fit dérouler les feuillets du grand livre, dont j'ai parlé plus haut, de la cour et de la société. Nous nous rendions compte de ce que nous avions vu et entendu, par exemple de Métastase, qui, aimant beaucoup M. de la Porte, vou-

lait m'apprendre l'italien. Par contre-coup mes quinze ans lui plaisaient, et il me fit traduire son Régulus en prose, avec des ariettes en vers dont il chargea mon gouverneur.

Les originaux que nous nous rappelions, nous faisaient encore rire. Les airs ou les bassesses, les fausses connaissances, et la vanité de ceux qui ne savent pas que tout est vanité, nous faisaient faire des réflexions sur les ministres, les généraux, etc.

Nous n'avions pas mis notre orgueil à nos succès à la cour, où leurs majestés avaient bien traité M. de la Porte, et moi, encore comme un enfant qui leur plaisait.

Nous le fûmes encore bien mieux, quand nous y revînmes trois ans après, pour entrer au service, me marier, et partir tout de suite après pour la guerre. M. de la Porte ne m'a quitté qu'alors, et il fallait trois choses aussi divertissantes pour me consoler de sa perte.

Ma désolation fut inexprimable : mais heureusement, on se flatte toujours de se revoir. C'est une grâce d'état. J'allais vite faire les premières dettes de ma vie. On me prêta 1500 ducats que je fis croire à M. de la Porte que mon père lui envoyait par moi. J'ai su qu'il les employa tout de suite à s'acheter une petite ferme, ou ce qu'on appelle plus loin dans une autre province, Bastide, où il est mort, je ne sais quelle année, près de ce Mont-Flanquin, lieu de sa naissance.

Heureusement que j'en ignorai l'époque, car la guerre m'empêchait d'avoir des nouvelles. Une seule lettre de lui, chef-d'œuvre de style et de raison, me parvint. Comme il avait vu lever la toile du grand théâtre où j'allais jouer, il s'expliqua sur des articles qu'on présente souvent sous l'aspect le plus agréable, tout en voulant le faire éviter et dont, par là, il est dangereux de parler trop tôt.

Aucun de mes défauts ne lui avait échappé. Par exemple, le goût pour le bruit, la dissipation, (qui ne cédait qu'à mon habitude et mon goût pour le travail, et qui me laissait bien le tems de faire des sottises depuis trois heures jusqu'au soir), ma légèreté, la moquerie qui pouvait m'attirer beaucoup d'affaires. Il était un vrai bréviaire vivant de religion, sans sévérité, de morale, sans bégueulerie, de conduite, sans ennui; et me faisait quelquefois ressouvenir de l'adresse avec laquelle il me remit un jour ou plutôt une nuit, la tête montée et tournée par un masque à une redoute, en nous arrachant tous les deux au premier délire de la jeunesse; et il prévoyait tous les égaremens où plus qu'un autre, j'étais porté à me jeter.

Il fallait bien lui faire avoir raison et justifier ses pressentimens; mais rien n'a pu me faire oublier son exemple ses principes et ma reconnaissance.

Je me suis ressenti long-tems après encore, de l'influence de cette éducation, par l'amitié réciproque de cet ordre si militaire, qu'institué par un capitaine espagnol, il est appelé du nom d'un autre capitaine plus puissant. Le père La Neuville et le père Griffet, retirés chez mon père lorsqu'ils furent chassés de Paris, m'apprenaient encore bien des choses que je ne savais pas. Celui-ci surtout rempli d'anecdotes de la cour et de tous les règnes intéressans qui sont morts avec lui et revivent quelquefois avec moi. M. de la Porte était comme eux pour le gouvernement monarchique et le respect pour les rois. C'est à eux à s'arranger avec les lois. Le père Griffet avait l'air de prévoir les révolutions. Il me disait : *soyez toujours pour les gens qui signent leur nom de baptême tout seul.* Le père de La Tour et ce père Griffet, l'un des hommes les plus distingués et les plus piquans de la société, avaient connu, et toujours extrêmement aimé M. de la Porte.

BIBLIOGRAPHIE.

Essai sur la Vie, les Ecrits et les Opinions de M. de Malesherbes, adressé à mes enfans; par M. le comte de Boissy-d'Anglas, pair de France, etc. — Troisième partie, supplément contenant une réponse à la *Biographie universelle.* Brochure de 115 pages in-8°., chez Treuttel et Würtz, rue de Bourbon, n°. 17.

Je ne croyais pas, je l'avoue, que la mémoire de Malesherbes eût besoin d'être défendue. Sa vie et sa mort me semblaient devoir le préserver des atteintes de la médisance, et quelques témoignages que l'esprit de parti m'eût donnés de son injustice et de sa mauvaise foi, je ne supposais pas qu'après vingt-sept ans de réflexion, il pût s'attaquer à un aussi beau caractère. Il faut briser le burin de l'histoire, et condamner l'humanité à n'avoir pour archives que des romans et des libelles, si ce burin peut servir à incriminer d'aussi glorieuses existences. Je n'entendais jamais prononcer le nom de Malesherbes, sans manifester un sentiment de vénération et d'amour. Il était pour moi le modèle de toutes les vertus civiles et politiques. Je me rappelais involontairement les noms de Caton, d'Aristide, de Marc-Aurèle, de Fénélon et de Washington. Je le plaçais dans ma pensée à côté de ce petit nombre d'élus que le genre humain canoniserait, s'il n'existait qu'une religion sur la terre; et je ne connaissais pas de saint dans le calendrier, qui ne fût honoré de céder son jour et sa place, à celui que tant de sagesse et de vertu recommandait à l'admiration de tous les siècles. J'applaudissais à l'idée qu'avait eue M. Boissy-d'Anglas de le présenter pour exemple à ses enfans; et comme je n'ai ni le tems, ni le désir de lire tout ce

qui s'imprime de nos jours, j'ignorais que les éditeurs de la Biographie universelle eussent adopté un article injurieux à la mémoire d'un si grand homme.

Qu'on juge de mon étonnement, quand l'existence de cet article m'a été révélée par la brochure que j'analyse ! Il est donc vrai qu'il existe en France une secte politique, avec laquelle la nation ne s'entendra jamais ! Fanatique du passé, impatiente du présent, la marche de l'esprit humain l'importune, les progrès de la civilisation l'indignent, les changemens que le tems opère dans les mœurs, les modifications législatives qui en deviennent la suite inévitable, ne provoquent en elle que du dépit et de la rage. Elle ne juge la révolution tout entière que par la plus horrible de ses époques. Un quart de siècle s'empreint à ses yeux des sanglantes couleurs d'une année. Tous les écrivains, tous les hommes d'état, qui, pendant la dernière moitié du dix-huitième siècle ont secondé le mouvement imprimé à l'opinion, sont pour elle des objets de mépris et d'horreur. Tous ceux qui depuis la restauration ne tendent pas au refoulement des esprits, des mœurs et des lois, vers un ordre de choses qui ne peut revenir, sont accablés de ses dédains, de son aversion et de ses injures. Retranchée dans ses abstractions, elle se nourrit de ses chimères, elle rêve l'impossible, et veut imposer à la raison l'extravagance de ses théories. La plus légère transaction lui paraît un crime ; la plus faible concession lui semble une lâcheté. Repoussée par le pouvoir qu'elle assiége de ses conseils liberticides, réduite par son impuissance à revêtir quelquefois les apparences de la modération, elle a l'air de composer avec les choses ; mais quand elle en vient à juger les hommes, elle rompt cette pénible contrainte, et se montre à découvert dans ses jugemens impitoyables. C'est le tigre captif qui, dégagé de ses liens, se jette avec plus d'ardeur sur la proie qui vient s'offrir à

sa férocité. Eh ! qui pourrait se flatter d'échapper à ses insultes, quand le vertueux Malesherbes n'a pu s'en garantir ?

Malesherbes fut revêtu d'une magistrature importante dans une circonstance difficile. La philosophie avait brisé les entraves que la cour, le parlement et la Sorbonne avaient voulu mettre à la propagation de ses maximes politiques. Soutenue par l'opinion publique, qu'elle n'aurait pas séduite, quoiqu'on en dise, si elle n'avait défendu que des mensonges et des paradoxes, elle commandait à l'autorité des réformes salutaires, des changemens indispensables. Le pouvoir ne pouvait plus soutenir contre elle l'échafaudage de ses vieilles institutions, l'incohérence de sa politique routinière. Il était tems de compo er avec le vainqueur, et Malesherbes, convaincu de cette nécessité, voulut concilier le passé avec le présent. Il pensait que le seul moyen d'arrêter le torrent des innovations, était de céder tout ce qui était juste et raisonnable. Mais qui pourrait excuser ce crime aux yeux des rigoristes de la secte ? Ceux qui se moquent avec juste raison du publiciste qui s'écriait à la tribune, *périssent les colonies plutôt qu'un principe*, proclament tous les jours la même absurdité à l'égard du trône et de l'autel, et tel est l'aveuglement dont l'esprit de parti frappe les hommes les plus éclairés, qu'ils ne conviendront jamais que leur rigorisme ait tout perdu. La ruine de cent empires ne les convertirait pas, et ce serait toujours à la sagesse et à la modération qu'ils en feraient un crime.

L'auteur de l'article biographique, dont M. Boissy-d'Anglas a entrepris la réfutation, appartient nécessairement à cette secte, puisqu'il rassemble dans son article tous les reproches qu'elle a faits à l'administration, aux conseils et aux opinions de Malesherbes. Il qualifie d'erreurs les actes les plus honorables de cette belle vie ; il

le présente comme une dupe des philosophes; « il le peint, » dit son éloquent défenseur, il le peint devenant *leur » complice* dans le projet qu'il leur suppose de détruire » l'autorité royale. S'il le fait voir repoussant, par ses » remontrances, l'établissement de nouveaux impôts, il » ne manque pas de dire que *ses efforts seraient dignes » d'éloges, si la chaleur de son zèle ne l'avait emporté » au-delà des bornes,* et si, par une telle conduite, *il » n'eût pas secondé les attaques d'un parti qui dès-lors » cherchait à ébranler le trône,* et qui plus tard est par- » venu *à le renverser;* et après avoir cité quelques phrases » de ces éloquentes remontrances, l'un des plus beaux ti- » tres de gloire et du corps de magistrature dont elles » remplirent le devoir, et de l'illustre orateur dont elles » furent l'immortel ouvrage, il ajoute dans le même es- » prit, *qu'il est difficile de ne pas s'affliger des écarts où » un homme de bien peut être conduit.* »

L'auteur de l'article ne s'en tient point là. Il lui reproche d'avoir troublé la paix et la félicité de la France, et parce que des misérables, des démagogues, des révolutionnaires se sont étayés plus tard des abus et des erreurs de la monarchie pour la détruire, il fait un crime à M. de Malesherbes d'avoir combattu ces mêmes erreurs, d'avoir signalé ces mêmes abus, dans un tems où l'adoption de ses conseils aurait tout sauvé. Il est cependant aussi ridicule, en matière politique, de condamner les principes raisonnables dont les factieux ne manquent jamais de se couvrir, qu'il serait absurde, en matière criminelle, d'abjurer les principes d'honneur et de probité, dont les scélérats n'oublient jamais de se targuer aux yeux de leurs juges, avant d'être convaincus de leur crime. Mais l'esprit de parti a une logique toute particulière, et je ne connais pas de sophistes plus pernicieux au monde, que les argumentateurs dont il a faussé le jugement.

Il est fâcheux toutefois de trouver cette partialité honteuse dans un homme qui se fait historien ; car la Biographie est un démembrement de l'histoire. Il est impossible que cet homme ne dénature point les faits pour les coordonner avec ses préventions, et l'auteur de l'article ne s'est point gêné là-dessus. Mais M. Boissy-d'Anglas n'avait besoin pour le confondre que de citer les propres expressions de Malesherbes ; et la manière franche avec laquelle il amène ces citations, les réflexions accablantes dont il les accompagne, ne laisseraient d'autre ressource à l'accusateur que l'aveu de ses torts, si les hommes de parti savaient les avouer. Il reproche au président de la Cour des aides d'avoir par ses refus empêché le roi de combler le *déficit*, et ce nom terrible n'a été prononcé que douze ans après les remontrances. Il l'accuse de n'avoir présenté d'autre remède à la plaie de l'état que la convocation d'une assemblée nationale ; et quand cela serait, vingt-neuf millions de Français sont prêts à élever la voix non pour absoudre, mais pour bénir l'auteur d'un conseil aussi salutaire, et pour défendre sa mémoire contre les déclamations d'un parti qui fait plus de bruit qu'il n'est gros. Mais pour être juste, il fallait ajouter que Malesherbes avait proposé l'alternative des états provinciaux, qui présentaient beaucoup moins de dangers au gouvernement.

En parlant de Malesherbes, ministre, on lance sur sa tête une accusation dont la singularité m'a fait sourire. *Il n'était occupé,* dit-on, *que de tempérer les rigueurs du pouvoir, et même trop souvent d'en affaiblir les ressorts nécessaires.* A moins qu'on n'ait un goût décidé pour les tyrans, je ne vois dans le premier de ces griefs qu'un motif de plus pour admirer celui qui s'en est rendu coupable. Mais le second serait un crime véritable dans un ministre, et M. Boissy-d'Anglas, qui l'a senti comme moi, s'est hâté de chercher dans l'article même les preuves de cette accusa-

tion capitale ; et les seules qu'il ait trouvées sont que Malesherbes avait renoncé à l'usage des lettres de cachet et conseillé des réformes dangereuses ou des suppressions impossibles. On n'attend pas sans doute que je le justifie de l'abolition d'un système exécrable, dont l'opinion publique a fait justice. Mais il était nécessaire de chercher dans les écrits de Malesherbes, quelle était la nature de ces suppressions et de ces réformes, dont on signalait le péril et l'impossibilité, et le défenseur de ce grand homme n'a point manqué de s'appuyer de ses paroles.

Ce ministre pensait que les impôts n'étaient justes que jusqu'à la somme absolument nécessaire après la suppression des dépenses qui ne l'étaient pas, et qu'il n'était point tolérable de prendre sur la subsistance du peuple pour subvenir à des dépenses inutiles. « Bien différent en cela » de la Sorbonne, s'écrie M. Boissy d'Anglas, qui, con» sultée par Louis XIV pour savoir jusqu'à quel point il » pouvait imposer la nation, répondit qu'il ne devait con» naître d'autres bornes que sa volonté, puisqu'il était le » propriétaire de tous les biens de ses sujets. » Malesherbes conseillait encore de réformer les dépenses de la maison du roi et de ses bâtimens. Il disait au roi qu'il n'en serait que plus grand, si, avec une cour moins splendide, il avait quelques vaisseaux et quelques régimens de plus ; et il est difficile de voir dans un semblable conseil le langage d'un ministre qui veut affaiblir l'autorité royale.

Je n'ai pas le dessein de suivre page à page la brochure de M. Boissy d'Anglas. Il me suffit d'avoir montré le bon esprit qui y règne, et la force de logique avec laquelle il réfute les allégations calomnieuses de son adversaire. Il suit Malesherbes à l'Académie française, à la direction de la librairie, et dans la prison fatale, où ce défenseur du peuple, sous la tyrannie des rois, alla solliciter l'honneur de défendre son roi contre la tyrannie du peuple. M. Boissy

d'Anglas retrouve partout son antagoniste, et partout il le combat avec les armes de la raison, de la justice et de la vérité. Partout, enfin, il se montre digne de la noble tâche qu'il s'est imposée. Le rédacteur de la *Biographie universelle* n'est pas le seul dont il attaque les jugemens. Un autre ennemi de Malesherbes se rencontre sur ses pas; c'est l'abbé Barruel, le pamphlétaire le plus effréné qu'aient produit nos dissensions politiques. Mais, pour cette fois, M. Boissy d'Anglas aurait pu se dispenser de répondre. Il est des calomnies qui se réfutent d'elles-mêmes; et le premier tôme du libelle, que cet écrivain a intitulé: *Histoire du jacobinisme*, n'a besoin que d'être lu pour être couvert du mépris public.

Qu'importe à la mémoire de Malesherbes que cet abbé Barruel, dont j'avais oublié le livre en écrivant les premières lignes de mon article, le désigne comme le protecteur de la conjuration contre le Christ, le destructeur du trône et de l'autel, le promoteur de l'impiété et le bourreau de son roi! Quel autre, que l'auteur de cette infernale production de l'esprit de vengeance, adoptera cette sentence ridiculement injurieuse? Qui croira, sur la foi de ces oracles imposteurs, qu'une ame aussi pure que celle de Malesherbes se soit repentie des premières actions de sa vie, qu'elle en ait conçu l'idée, qu'elle en ait senti le besoin? Quel Français digne de ce nom ne s'écrira plutôt avec le défenseur de Malesherbes? « Laissez-lui toute sa gloire et prosternez-
» vous devant elle dans le silence et le respect. Il n'y a
» rien de commun entr'elle et vous, elle est grande, elle
» est irréprochable; elle ne vous appartient pas; elle n'ap-
» partient exclusivement à personne. Elle est le patri-
» moine sacré de la France qu'elle honore, des gens de
» bien à qui elle doit servir d'encouragement, de l'espèce
» humaine tout entière qu'elle console, et c'est un sacri-
» lége que d'oser y porter la main. »

VIENNET.

P. S. On me remet une nouvelle brochure publiée par le même auteur. Elle renferme dans un petit volume de 67 pages in-18, une notice sur Florian et les lettres qu'il a écrites à M. Boissy d'Anglas, depuis 1787 jusqu'à sa mort. L'amitié de Malesherbes pour Florian est un témoignage bien honorable en faveur de celui qui en a été l'objet, et nous aimons toujours à nous rencontrer dans le monde avec les familiers des hommes dont nous chérissons la mémoire. On lira ces lettres avec plaisir. On y retrouvera cette douce sensibilité, ce charme attendrissant qui caractérisent le chantre d'Estelle. Ceux qui possèdent ses œuvres pourront y joindre facilement ce petit volume. Ceux qui n'en ont point encore enrichi leur bibliothèque, se procureront chez le libraire Renouard, la nouvelle édition qu'il en publie, et dont ces mêmes lettres formeront le complément.



THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Première représentation de *Stratonice*, opéra de Méhul, arrangé par M. Daussoigne.

Le Grand Opéra serait-il donc réduit à vivre d'emprunt? je savais bien qu'il était dans un état très-misérable, mais

je ne le croyais point encore arrivé à cette extrémité; je connais, de par le monde, une *Corinne* qui soupire après l'instant où elle pourra faire son apparition, et, *pécuniairement* parlant, je crois que l'administration aurait beaucoup mieux trouvé son compte à faire représenter un ouvrage nouveau, qu'à nous montrer l'amante d'*Antiochus* sous un nouveau travestissement. Au reste, l'emprunt est fait avec beaucoup de goût, et si l'Opéra voulait donner, en échange, à Messieurs les sociétaires de Feydeau, le *Rossignol* et les *Prétendus*, il ne pourrait qu'y gagner doublement.

La musique de *Stratonice* est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler ici aux amateurs; mais ce que je dois faire remarquer, c'est le talent qui a présidé à l'arrangement de la partition : partout le récitatif empreint de la couleur locale qu'on a tant admirée dans cet ouvrage, encadre les morceaux de chant de la manière la plus heureuse, et il est permis de croire que Méhul n'aurait pas mieux fait s'il avait, dès l'origine, écrit *Stratonice* pour l'Opéra. M. Daussoigne, auquel ce travail ne peut que faire beaucoup d'honneur, plein de respect pour la mémoire de son oncle, a conservé sans altération et avec un soin religieux, tous les morceaux de la partition originale; il a même rappelé avec adresse plusieurs motifs de chant dans le dialogue dont la simplicité et la noblesse sont remarquables, et il a su ramener dans l'ensemble du nouveau Grand Opéra cette unité de conception qu'on ne pouvait guère exiger dans un ouvrage arrangé. Si donc *Stratonice* a été accueillie avec tant de faveur au Grand Opéra, il est juste d'avouer que le travail de M. Daussoigne n'a point été étranger au succès.

Gardiens fidèles du feu sacré, l'orchestre et les chœurs ont exécuté la belle musique de Méhul, avec cette perfection qui depuis long-tems est devenue exclusivement leur

partage ; quant aux acteurs, ils ont été loin de suivre cet exemple : *Laïs*, chargé du rôle d'*Erasistrate*, a été si complétement ridicule dans sa grande scène, que les spectateurs n'ont pu se défendre d'un transport d'hilarité ; mademoiselle *Grassari* a fait de *Stratonice* une assez maussade princesse ; *Nourrit* était intimidé ; et *Lafeuillade* paraissait accablé sous le poids d'un rôle écrit trop bas pour ses moyens. Je dois cependant quelques encouragemens à ce jeune acteur : il a su faire excuser en partie par son intelligence et par sa chaleur, ce qu'on pouvait lui reprocher du côté du chant.

Avant de quitter *Méhul*, je crois devoir conseiller à l'*Académie royale de musique* un emprunt qui lui serait beaucoup plus productif que celui de *Stratonice ;* parmi les ouvrages abandonnés par les ingrats sociétaires de Feydeau, il en est un qui s'adapterait sans peine à la scène du Grand Opéra, et dans lequel on pourrait aisément développer toute la pompe du genre, c'est *Euphrosine :* cet ouvrage arrangé, comme peut le faire M. *Daussoigne*, deviendrait encore une mine très-productive, outre qu'une administration éclairée peut regarder comme un devoir, de sauver de l'oubli une des plus belles partitions de l'école française.

BULLETIN DES THÉATRES.

Le succès d'abord si brillant de la *Mort du Tasse*, ne s'est point prolongé au-delà des premières représentations ; aujourd'hui, cet ouvrage n'attire pas plus de spectateurs que *Panurge* ou la *Caravane*. Pour l'achever, mademoiselle *Caroline* s'est emparée du rôle d'*Eléonore*, et elle a trouvé le moyen d'y faire regretter madame *Favelli*, ce qui paraissait impossible.

—Pour varier un peu les plaisirs du public, qui demande

du nouveau à grands cris, on vient de remettre en scène à l'Opéra, le plus ennuyeux des ballets de M. Gardel : *Vénus et Adonis*. Comme, en France, on n'aime jamais tant la musique que lorsqu'elle sert à accompagner des *gambades*, cette reprise a ramené quelques dansomanes, et les accords de M. *Lefebvre* ont protégé ceux de M. *Garcia*. S'il était permis de parler de musique à propos d'un ballet, je me plaindrais d'un trait de vandalisme, à peine tolérable aux boulevards : on a transformé en air de danse l'ouverture du *Turc en Italie*, dont le caractère et la mélodie se trouvent entièrement dénaturés par l'accélération obligée du mouvement. Quoi qu'il en soit, *Paul*, qui est toujours le *Dieu de la danse*, profite du martyre de *Rossini* pour faire frissonner de plaisir les amateurs ; ses pirouettes sans fin et ses entrechats *horisontaux* ne manquent jamais d'exciter le plus vif enthousiasme.

— M. Lemercier compte enfin un succès ; le public n'a pu résister à la touchante missive que lui a adressée cet infatigable écrivain, et, malgré tous les défauts de sa nouvelle tragédie, *Frédégonde et Brunehaut*, elle a été écoutée d'un bout à l'autre, avec une patience et une attention jusqu'ici sans exemple. A travers le fatras, souvent inintelligible, de l'auteur de la *Pan-Hypocrisiade*, on a pu remarquer des scènes et des tirades dignes de l'auteur d'*Agamemnon ;* au milieu d'une foule de maximes tudesques, on a su démêler de belles et de poétiques pensées ; le parterre *attentif* a bien voulu juger cette fois avec connaissance de cause, et, grâce à cette extrême complaisance, le triomphe de M. Lemercier n'a pas été un moment contesté. Nous reviendrons sur son ouvrage.

— Depuis la retraite forcée de madame *Mainvielle*, l'Opéra italien sent le besoin d'appeler de nouveau à son secours le compositeur qui a su fixer si long-tems la foule ;

il nous prépare en conséquence la *Pietra del paragone* (la pierre de touche) de Rossini, qui doit, à ce qu'on espère, le tirer d'un état de langueur qui pourrait devenir mortel.

— La première représentation du *Maître de chapelle* avait attiré une grande affluence de spectateurs. Leur attente a été plus que remplie, et la comédie de M. Duval, ou plutôt la musique de M. *Paer,* a obtenu le plus grand succès. Le *Maître de Chapelle* n'est autre chose que le *Chanoine de Milan ,* comédie jouée jadis au théâtre de Louvois. Pour la première fois peut-être, la musique, loin de nuire au développement et à la marche de l'action, ce qui ne manque jamais d'arriver dans les comédies transformées en opéras, a paru faire partie essentielle de l'ouvrage et lui a donné tous les charmes de la nouveauté; à la vérité, cette musique est de l'auteur de *l'Agnese* et de la *Griselda.* Martin a joué et chanté le rôle principal de manière à se faire regretter bien vivement; mesdames Rigault et Boulanger ont rivalisé de zèle; et Paul, qui ne peut guère rivaliser que d'embonpoint avec les acteurs à talens, a servi d'ombre au tableau.

— Rivarol a dit: il y a des gens qui ne quittent pas un mot spirituel sans en avoir fait une bêtise; ce trait peut s'appliquer à certains auteurs qui s'imaginent qu'un bon conte, un mot plaisant, ou une situation bizarre, suffisent pour faire une bonne pièce. Le *Gastronome*, vaudeville joué au *Gymnase*, nous paraît tout-à-fait dans ce cas; c'est la caricature mise en action : mais à force de retourner cette plaisanterie, MM. Scribe et compagnie ont fini par la rendre pénible, et leur *Gascon*, loin d'inspirer la gaîté, ne peut faire naître que la pitié ou le mépris; parce qu'un homme qui meurt de faim n'a rien de plaisant, et que les moyens qu'il emploie pour se procurer un dîner, sont loin

d'être délicats. Cette mauvaise pièce n'a dû son succès qu'à Perlet, dont tout Paris veut applaudir le jeu plein d'esprit et la tournure grotesque.

— *Les voleurs supposés* viennent de réussir aux Variétés. Ce vaudeville est le troisième ouvrage que donne à ce théâtre M. Lafontaine, jeune littérateur, petit-fils de notre célèbre fabuliste. On y a remarqué beaucoup de détails agréables et de très-jolis couplets.

— *Le théâtre de la Porte Saint-Martin* va rentrer sous la domination du mélodrame; Potier et les ris retournent définitivement aux *Variétés*. Les habitués font en même tems une perte peut-être plus difficile à réparer; Mademoiselle Jenny Vertpré accompagne Potier; cette charmante actrice a rompu l'engagement qu'elle avait contracté trop précipitamment avec Feydeau, et les *Variétés* ont su profiter des fautes de l'administration de la *Porte Saint-Martin*.

— Le *Cirque* de MM. Franconi est en ce moment le rendez-vous de la bonne société; toutes les petites maîtresses, tous les élégans veulent être témoins de *l'attaque*, et assister sans danger à une bataille. C'est une *guerromanie* générale.

— La *Famille Irlandaise, jouée à l'Ambigu-Comique*, est un nouveau mélodrame qui rappelle l'enfance de l'art... *Mélodramatique*. Un proscrit qui se sauve et joue à cache-cache avec ceux qui le poursuivent, ne peut plus espérer aujourd'hui d'exciter l'intérêt. Depuis vingt ans le *genre* a fait des progrès si prodigieux, qu'à moins de voir tomber des têtes sur un échafaud, les spectateurs ne doivent s'étonner de rien.

Timon.

MÉLANGES.

— *Travels in various countries of the East*, etc. London, Walpol, 1821. « Voyages dans différentes contrées orientales, etc. » Dans cet ouvrage qui vient d'être publié à Londres, on lit les détails suivans sur la police de Constantinople :

« Quoique le vol soit défendu sévèrement par les lois de Mahomet, le gouvernement n'en est pas moins intéressé à protéger en quelque sorte les voleurs. C'est ainsi qu'une branche importante de sûreté publique est confiée à un employé, qui au fond n'est autre chose que le chef des filous. On le choisit dans le corps des *mungi*, ou domestiques de l'aga des Janissaires. Il porte le titre de *Zyndan-Hakekisc*, et il est obligé d'acheter sa place 2500 piastres de Turquie. Chaque voleur qui vient d'être pris en flagrant délit ou arrêté d'une manière quelconque, se met sous la protection de cet officier, qui emploie tout son crédit pour le faire conduire dans la maison des esclaves, d'où il a soin de le faire bientôt sortir. Alors le nom du nouveau voleur, son signalement, et le genre de larcin auquel il se destine, sont portés sur les registres de la société, dont il est censé faire partie. »

C'est ainsi qu'un grand nombre de ces coquins paraissent sous différentes formes, et exercent leur métier sans courir aucun risque ; mais aussi ils ont moins de profit que leurs confrères des autres grandes villes. Si l'on se plaint de quelque vol considérable, on n'a qu'à s'adresser au Zyndan-Hakekisc, en lui indiquant les circonstances du vol commis, et alors le Zyndan fait appeler le voleur qu'il connaît par les détails donnés, et qui est obligé de rendre tout ce

qu'il a pris. Cependant, le Zyndan exige très-souvent une forte récompense qu'il garde pour lui, et s'il n'est pas content de ce qu'on lui offre, il garde l'objet, et en partage le prix avec le voleur.

Il y avait sans doute quelque chose de semblable du tems de l'ancienne république de Venise; car toutes les fois qu'un étranger marquant était volé, on s'adressait au *Messer-Grande*, qui ne manquait jamais de découvrir le voleur, et de lui faire rendre l'objet volé. Il est bon de remarquer que, d'après Diodore de Sicile (I, 80), dans l'ancienne Egypte, les voleurs formaient un corps ainsi organisé, et qui avait des priviléges particuliers.

— Lorsque le général anglais sir Charles Colville fit sa tournée pour inspecter la presqu'île de Décan, il fut accompagné d'un officier qui a publié les détails suivans sur la fameuse grotte d'Ellore :

« Il y a, dit-il, des cavernes creusées dans une montagne qui forme un demi-cercle d'environ 2000 yards. La plus grande de ces grottes s'appelle *Khilas* ou *Paradis*. Il est évident qu'on n'y a employé d'autre instrument que le ciseau. On y admire un temple manifique en pierre, et orné en dedans comme au dehors, de plusieurs figures, dont les unes en bas-reliefs et les autres détachées. Toutes ces figures représentent des divinités indiennes, et la conquête qu'elles firent de l'île de Ceylan. Entre les rochers taillés en biais et le temple, il y a un intervalle vide. Près du temple est un abat-vent qui s'avance avec des galeries, et au-dessous duquel il y a cinquante figures colossales avec des emblêmes historiques; ce sont les divinités de la mythologie indienne. L'abat-vent est haut de 90 pieds, et la cavité à 240 pieds de longueur sur 140 de largeur. Au premier coup-d'œil, le temple paraît être en mouvement, ayant au-dessous du pavé des éléphans, des tigres, et d'au-

tres animaux qui paraissent le soutenir, et qui, à une certaine distance, ne laissent voir que leurs têtes et une partie de leur corps. Les autres cavités ne sont pas moins admirables. On y voit de très-belles sculptures qui retracent les scènes des contes hindous; on y remarque entr'autres, la figure d'un avare, haute d'environ dix pieds; la mère, et les enfans, se pressent et se serrent contre les jambes de l'homme, tandis qu'un voleur se sauve avec tous les trésors qu'il vient de lui voler. On prétend que ces grottes ont été creusées il y a environ 1000 ans, à l'époque où la religion des Bramins ou de Bouda était très-florissante. C'est ici qu'habitaient les prêtres, et que les cérémonies religieuses étaient célébrées et enseignées. Les sculptures sont faites avec beaucoup d'art; les figures y sont d'un goût, d'une légèreté et d'une perfection au-dessus de tout éloge. Tous les ordres d'architecture se trouvent dans les piliers qui sont sculptés comme s'ils étaient faits pour soutenir l'intérieur de l'édifice. »

— Le sieur Abraham Levi Dispek, Rabbin à Rodelsheim, vient de publier un écrit plein de raisonnemens par lesquels il prétend prouver la fausseté du système de Copernic. Si l'essai est bien reçu du public, l'auteur promet de faire paraître un traité général d'astronomie pour toutes les personnes qui ont de l'instruction, d'abord d'après le système de Copernic, et ensuite d'après son propre système qui s'accorde avec celui de Ticho-Brahé, le plus grand antagoniste de Copernic. Le système de Copernic a trouvé peu de partisans lorsqu'il fut publié; un demi-siècle plus tard parut Ticho-Brahé qui fut mieux accueilli; il serait possible que le Rabbin réussit avec son astronomie biblique. Alors Tycho-Brahé se trouverait avoir eu le sort d'Aristote qui, après avoir été renversé par Descartes, a été rétabli par Locke.

— Parmi les curiosités de Londres, il faut compter une espèce d'école tenue par une vieille femme, et où les enfans sont instruits dans l'art de demander l'aumône aux passans. Le nombre des mendians qui parcourent les rues de Londres, s'élevant au-delà de 15,000, un comité de la chambre des communes a été chargé d'en faire un rapport. On assure que ces gens gagnent de quatre à douze schellings par jour, et qu'ils ont leurs clubs où ils se réunissent le soir pour y jouir du plaisir d'une excellente table. On ne saurait se faire une idée des artifices qu'ils employent pour exciter la compassion du public. Rien n'est plus commun que de louer de petits enfans à tant par jour. On a remarqué qu'une femme avait pendant nombre d'années des jumeaux à son côté, mais que cependant ces pauvres petits ne grandissaient jamais. Lorsqu'un mendiant est arrêté, on le conduit à la maison de correction, où il ne reste qu'un seul mois, et lorsqu'il sort, il recommence à exercer son industrie tantôt dans la rue, tantôt dans les maisons. Une femme a été renfermée à Bridervell trente-neuf fois; mais elle n'y restait qu'une semaine, quinze jours ou un mois. On attribue le nombre extraordinaire de mendians de Londres à la mauvaise organisation des hôpitaux, et surtout à la courte durée de l'emprisonnement.

— Le célèbre savant Raffles a lu dernièrement dans la société Lynnenne de Londres, un traité sur les animaux les plus curieux de l'île de Sumatra. Il a parlé entr'autres d'une espèce d'ours connu sous le nom d'*Ursus malaganus*. Un de ces animaux ayant été pris fort jeune, on est parvenu à l'apprivoiser, sans que l'état de domesticité nuisît à son accroissement, ni à sa force. Raffles a donné aussi la description d'un animal semblable à l'écureuil, et connu sous le nom de *Moschus javanicus*. Cet animal est si rusé, que son astuce est passée en proverbe. Lorsqu'il est pris dans quelque

piége, il feint d'être mort, et si on lui laisse le tems, il se sauve avec la plus grande vitesse.

— Au mois de novembre 1820, on a donné au *teatro nuovo*, de Naples, un nouvel opéra semi-sérieux, *l'Eugenia* de Pavesi. On a rendu justice au style simple et pur de ce professeur, digne élève de Piccini. Dans le premier acte, la *sortita*, un sextuor et le finale ont été répétés à la première représentation. Dans le second acte, on a fait également répéter le duo de la prima donna (signora Cantavelli), avec le messo-soprano (signora Cecceni); un air du buffo Genais fils, un trio, et le duo des deux buffi (Genais père et fils) ont été fort applaudis. Pavesi a été engagé à se rendre à Venise pour y écrire le second opéra du carnaval. La signora Cantavelli chante médiocrement: mais elle est bonne actrice et convient beaucoup à l'Opera Buffa. Madame Cecceni qui ne fait que débuter, a obtenu un succès complet. Elle a une excellente voix et sort d'une bonne école. Les buffi sont pleins de mérite, et c'est à leur talent que le modeste Pavesi attribue tout le succès de la pièce. La basse-taille, Tamburini est médiocre; l'orchestre et les chœurs sont assez bons.

— Le 3 décembre dernier, on a donné au grand théâtre de San Carlo un grand opéra de Rossini, en trois actes, Mahomet II, dont le succès a été digne de l'auteur. Le premier acte a été accueilli avec la plus grande faveur; le second avait été reçu avec un peu de froideur, mais quelques heureuses coupures lui ont procuré les suffrages unanimes des connaisseurs. Nozzari a une voix excellente et d'une étendue extraordinaire. Madame Colbran fait fureur dans un terzetto qu'elle interrompt par un air charmant. L'air *la Preghiera*, chanté par M. Cornelli, a produit un grand enthousiasme.

— Le vaisseau américain le *Jacques-Monroë*, vient de faire la traversée de New-York à Liverpool en Angleterre, en seize jours : le Morning-Post du 5 février assure que c'est la plus rapide qui ait été faite, à la connaissance des marins.

— *Le National Intelligencer*, journal américain, donne quelques détails sur de nouvelles découvertes géographiques qu'on vient de faire au nord-ouest des États-Unis. Au mois de décembre dernier, le capitaine Bell est arrivé du cap Girardeau (dans l'état de Missouri) d'où il était parti le 13 octobre. Il commandait en second l'expédition sous les ordres du major Long. Leur projet était de parcourir l'immense espace du pays inconnu qui s'étend de Conneil Bluffs près du Missouri, jusqu'au pied des *Rocky Mountains;* l'expédition était composée d'une vingtaine de soldats avec quelques officiers, deux médecins et deux dessinateurs. Les montagnes s'élèvent à quatre mille pieds au-dessus de leur base. Là où la carte indique Piker-Blockhouse, l'expédition s'est séparée en deux parties, dont l'une, commandée par le major Long, devait chercher la source de la rivière Rouge; mais les rivières étant indiquées sur la carte incorrectement ou à caprice, on a manqué son but, et l'on s'est trouvé dans le Canada, où la rivière Arkansas se partage en trois branches. L'autre partie, sous les ordres du capitaines Bell, descendit la rivière jusqu'à Belle-Pointe, où elle arriva le 9 septembre, après avoir passé trois mois sans voir un pouce de terre labourée. Au-dessous de la première branche de l'Arkansas, ils rencontrèrent plusieurs Indiens qui allaient à la chasse. Ces Indiens, compatriotes des tribus nommées Arraphaves, Kaskayas, Kiawas et Chayennes, font souvent la guerre aux Pawnis, Osages, et à d'au-

tres hordes moins connues. Ceux que les hommes de l'expédition ont trouvés sur leur chemin, n'ont jamais été sur le territoire des États-Unis ; ils ignorent jusqu'à l'existence de ces colonies. Les topographes, les médecins et les peintres faisant partie de l'expédition, ont rassemblé des matériaux précieux pour la géographie, la botanique et la géologie. Les dessins de ces pays sauvages ne sont pas sans intérêt.

— L'acteur anglais Kean fait *furore* à New-York ; on est si content de lui, qu'on le gratifie même du *bravo*, mot qui n'avait jamais passé l'Atlantique, et la salle est si pleine, qu'on y fait des recettes de 1000 dollars dans une seule soirée. Autrefois, il fallait une semaine entière pour avoir une pareille somme. De New-York il va à Philadelphie, après avoir donné la tragédie *du roi Léar* à son bénéfice.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 25 *mars* 1821, *au samedi* 31 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 9°. 3/10 (échelle de Réaumur), le 30. — *La moins élevée*, 0° 5/10 le 26. — *Température moyenne*, 6°. — Anniversaire de cette température, 8°. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 27 pouces 7 lignes (746 millim)., répondant à 5° de mauvais tems de la nouvelle graduation, et à *grande pluie* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui du sud. *Hauteur des eaux de la Seine*, à l'époque du samedi, 1 mètre 71 cent. au-dessus des plus basses eaux de 1709 (décroissante, navigable). — Jours de pluie, 4, dont 1 avec grésil.

ANNONCES.

Précis de grammaire générale, servant de base à l'analyse de chaque langue particulière, et d'introduction à ma Grammaire Allemande ; par M. Simon, professeur d'allemand de S. A. S. Mgr. le Duc de Chartres, à l'école d'application du Corps Royal d'Etat-Major, etc. 1 vol. in-8°. — Chez Eberhart, imprimeur-libraire, rue du Foin-Saint-Jacques, n°. 12.

Thalysie, ou *Systeme physique et intellectuel de la Nature* : par J. A. Gleizès. (Ouvrage proposé par Souscription). Brochure in-8°. Prix 2 fr. — A Paris, à la Libraire Nationale et Étrangère, rue Notre-Dame des Victoires, N°. 34. Prix : 2 francs.

Manuel de l'Amateur d'Estampes, faisant suite au *Manuel du Libraire* : et dans lequel on trouvera, depuis l'origine de la gravure. 1°. les remarques qui déterminent le mérite et la priorité des épreuves. 2°. Les caracteres auxquels on distingue les originaux d'avec les copies. 3°. Les prix que les pièces capitales peuvent conserver dans le commerce, en raison de leur rareté et de l'opinion des amateurs. 4° Des tableaux séculaires offrant les artistes contemporains sur des lignes annuelles, et à toutes les époques désirables. Le tout précédé d'un Essai sur le Génie, considéré comme principe des beaux-arts ; — de recherches sur la découverte et l'époque de l'impression des Estampes ; — d'un coup-d'œil général sur l'état de la Gravure en Europe ; de considérations sur l'impression lithographique, dans ses rapports avec la Gravure en taille-douce ; par F. E. Joubert père, graveur, ancien membre de l'Athénée des Arts. — Cet Ouvrage formera 3 volumes in-8°. ; les deux premiers sont déjà en vente, le troisième paraîtra dans le courant de mai. Le prix des trois volumes est de 25 fr. pour les Souscripteurs, et de 30 fr. pour ceux qui n'auront pas souscrit.

On souscrit à Paris, chez l'auteur, rue du Harlay, n°. 6, au Marais ; chez Dondey-Dupré, imprimeur de l'ouvrage, et libraire, rue Saint-Louis, n°. 46, au Marais ; et chez les principaux libraires, de Paris, de la France et de l'Étranger.

(Sous-presse, pour paraître dans quelques jours). *Recherches sur l'inflammation de l'Arachnoïde cérébrale et spinale*, ou Histoire théorique et pratique de l'Arachnitis ; par MM. Parent-Duchâtelet et L. Martinet, docteurs en Médecine. Un vol. in-8°. de 650 pages.

Paris, chez Crévot, libraire, rue de l'École de Médecine, nos. 11 et 13 ; et chez Dondey-Dupré, impr.-lib., rue Saint-Louis, n°. 46, au Marais.

MUSIQUE.

Les Pages, fantaisie pour Piano et Harpe, composée et dédiée à mesdemoiselles Gy et Duverger ; par MM. Panseron, auteur de *la Grille du Parc*, et Rifaut. Prix 7 fr. 50 cent. — A Paris, chez Panseron, rue Chabannais, N°. 15 ; et chez Janet et Cotelle, rue Neuve-des-Petits-Champs, N°. 125.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, au Marais, N°. 46.

LA MINERVE

LITTÉRAIRE.



DIEU.

ODE.

Dieu est comme ce Monarque qui a plusieurs nations dans son empire ; elles viennent toutes lui porter un tribut, et chacune lui parle sa langue, religion diverse.

MONTESQUIEU, Pensées.

Les blasphêmes, les adorations des hommes attestent également un Dieu.

RIVAROL ; Vie politique de la F***.

Toi qui comprends le monde, et peux seul te comprendre ;
Qui nous donnes le jour que tu dois nous reprendre,
Grand Être illimité !
Tu créas la nature à tes lois asservie,
Et ton ordre éternel de lumière et de vie
Remplit l'immensité.

Tu mis un terme au tems, des bornes à l'espace,
Ta main les mesura, ton regard les embrasse
Dans les splendeurs du jour.

Toi-même sur ton front suspendis ta couronne ;
Le ciel est ton empire, et le soleil ton trône,
Et les astres ta cour.

Dieu des siècles, pardonne à l'humaine folie,
A ces rois que l'orgueil enivre et déifie,
Terrestres immortels ;
Aux superstitions, filles de l'ignorance,
Aux cultes de l'erreur, qui dresse à ta puissance
De profanes autels.

Pardonne, hélas! à l'homme errant et solitaire,
Tel qu'un obscur reptile exilé sur la terre,
Et mourant ignoré,
S'il ose demander à sa propre sagesse,
Un secret que ta main dérobe à sa faiblesse,
Sous un voile adoré.

Pardonne au malheureux s'il peut te méconnaître :
A-t-il sollicité l'infortune de naître,
D'échapper au néant ?
Quel sera son recours contre le fer du crime,
Qui, de la sombre nuit, monte vers sa victime
Comme un affreux géant ?

Toi seul, ton bras puissant terrasse l'injustice.
Saint amour des vertus, secrète horreur du vice,
Vous proclamez un Dieu,
Un Dieu qui, dans leur lit, soumit au frein les ondes,
Enflamma le soleil, et fit rouler les mondes
Sur leurs orbes de feu.

Et l'homme souffre ! il voit partout sa perte écrite,
Le crime triomphant, et la vertu proscrite,
Fils de l'adversité.
Demande-lui, grand Dieu, s'il attend de la vie,
De peines, de regrets, d'amertumes suivie,
Quelque félicité ?

L'homme souffre : ira-t-il, dans sa douleur craintive,
Déployer aux regards de la foule plaintive,
Un deuil infructeux ?

Ira-t-il, étalant des maux irréparables,
Fatiguer d'un long cri les cieux inexorables,
Qui rejettent ses vœux?

Des roses du bonheur la tête couronnée,
Un époux va rejoindre à l'autel d'hyménée,
La vierge qui l'attend :
Il entre ; l'éclair luit, la foudre gronde et roule,
Et du temple ébranlé la voûte qui s'écroule,
L'écrase en éclatant.

Unique objet des vœux de la plus tendre mère,
Un fils reconnaissant consolait sa misère,
Et charmait son amour.
La pâle maladie atteint à son aurore
Le jeune infortuné qu'un souffle impur dévore,
Et que pleure le jour.

Ah! la nature entière est en proie aux désastres.
Là, des monts embrâsés lancent jusques aux astres
Leurs brûlantes fureurs;
La terre, découvrant ses ténébreux abîmes,
Étouffe dans son sein, d'innombrables victimes
Les cris et les douleurs.

Mais d'un autre fléau l'avidité cruelle
Consume la vieillesse et l'enfance avec elle,
Noir complice du sort.
Les générations dans la tombe descendent,
Et sur nos champs de deuil en silence s'étendent
Les ombres de la mort.

Voici des nations les grandes funérailles :
Le bronze au loin tonnant renverse nos murailles;
Le sang coule à nos yeux.
L'homme, du nom de gloire honorant le carnage,
Présente aux saints autels son sacrilége hommage,
Et rend grâces aux cieux.

Dieu juste, c'est donc toi!.... Malheureux! quel blasphême!
Qu'as-tu dit? C'est un Dieu qui te créa, qui t'aime,
Qui te tient dans ses mains;

Qui peut, quand il lui plaît, d'un jeu de sa puissance
Rendre au néant muet ta fragile existence,
Et tes obscurs destins.

Le soleil qui dessèche et brûle les montagnes,
D'un propice rayon féconde les campagnes,
Riches en blonds épis;
Et le fougueux torrent qui dans son cours entraîne
Les débris des rochers, baigne la molle arène
De ses flots assoupis.

A l'aspect de ces vents qui roulent sur nos têtes,
Les éclairs allumés dans le char des tempêtes,
La foudre aux triples dards
Fuit de l'air épuré la vapeur ennemie;
Et l'apparent désordre est l'heureuse harmonie
Qui plaît à nos regards.

Adorant de son sort l'autorité fatale,
L'homme peut à son gré de la pourpre royale
Revêtir ses bourreaux;
Des rois ses bienfaiteurs avilir la mémoire,
Justifier le crime, et léguer à l'histoire
Ses sinistres héros.

Son Dieu le voit, l'entend, le juge comme un père.
Son Dieu s'arme à regret des traits de sa colère,
Contre un fils criminel;
A ses lâches penchans il l'abandonne en proie,
Et punit les erreurs de sa coupable joie
D'un remords éternel.

Et qu'est-il devant Dieu? Père de la nature,
Qu'adore en gémissant ta faible créature,
Sous tant de noms divers!
Tu permets que la voix de tout ce qui respire,
Élève jusqu'au sein de ton céleste empire
L'hymne de l'univers.

De la terre et des cieux modérateur suprême,
Tu fais tout, hors le mal: tu n'es que par toi-même,
Et tout n'est que par toi.



Tu dis : l'ordre renaît, la nature t'écoute,
Et le méchant lui seul s'écarte de la route
Que nous ouvre ta loi.

Malheureux, c'est en vain qu'au bonheur il aspire.
Contre les voluptés dont il chérit l'empire,
Il n'a point combattu.
Dans ses chemins trompeurs l'ambition l'engage.
Dieu! fais qu'avec le juste il t'adresse l'hommage
Que te rend la vertu.

C'est à toi d'éclairer l'aveuglement stupide
De celui qui long-tems te refusa pour guide,
O toi qui fis le jour!
N'est-ce point par toi seul qu'en nous se manifeste
Et le divin génie, et la raison céleste,
Et le sublime amour?

Alors que la vertu succombe sous le crime,
Une foule insensée accusant la victime,
Applaudit aux destins.
Elle tombe; on insulte à sa longue souffrance,
Et moi je vois briller l'immortelle espérance
Dans ses regards éteints.

Dieu, qui s'est dévoilé, dans son sein la rappelle.
Elle dit sans regret à la race mortelle
Un éternel adieu.
Le repentir console, et le remords expie.
Voix auguste des tems, répondez à l'impie :
Silence! il est un Dieu!

TERRASSON.



DE LA TRAGÉDIE GRECQUE ET DE LA TRAGÉDIE MODERNE.

La différence essentielle qu'il importe de remarquer entre la tragédie ancienne et la tragédie moderne, c'est que cette dernière fait résider tout l'intérêt dans la pièce elle-même, dans une action choisie, développée et conduite avec art pour inspirer la terreur et la pitié, sans que le poète ait recours à d'autres mobiles que l'intérêt et la vérité des caractères du drame; tandis que le théâtre grec, riche d'un appareil plus imposant, et plus vaste dans son institution, faisait concourir la réunion de plusieurs moyens à l'effet général de la tragédie. Tel était alors l'état des sociétés, que la musique, la poésie et la danse faisaient partie de l'éducation, et avaient un but moral (1); que l'homme élevé dans des croyances plus simples, étranger aux raisonnemens métaphysiques, offrait au poète tragique des organes, une imagination, un cœur plus facile à émouvoir. Les représentations théâtrales étaient des fêtes solennelles, attendues avec impatience par le peuple, maintenues dans un but politique, célébrées aux frais de l'état avec une pompe extraordinaire. Elles offraient aux Grecs disposés à recevoir en-

(1) Lycurgue avait admis la musique dans son système d'éducation lui qui bannissait tous les arts frivoles.

semble toutes sortes d'impressions, un spectacle consacré par la religion, environné du puissant prestige des croyances, orné d'un appareil magique de décorations, de chœurs, de musique, de danse, et enivrant par l'harmonie des voix, l'intérêt national et la majestueuse simplicité du sujet, la grandeur des pensées religieuses, et le pathétique des situations tragiques.

Si l'on considère seulement dans la tragédie, l'art de *composer une pièce*, le théâtre grec est inférieur au nôtre; car les modernes savent incontestablement mieux analyser les mouvemens du cœur et mieux disposer la contexture d'un drame : si l'on considère l'ensemble de la représentation, nous n'hésitons pas à croire qu'un Athénien recevait des émotions plus vives et plus multipliées que le spectateur moderne, et que, circonvenu par tout ce qui intéresse le plus profondément le cœur des mortels, je veux dire la religion, l'amour de la patrie, le sentiment des arts, il possédait un système théatral bien supérieur au nôtre, qui n'est qu'un amusement de l'esprit, un jeu de la littérature, mais qui ne s'empare pas de l'homme tout entier.

Nous venons de dire que les modernes présentent des pièces dont l'ensemble est mieux ordonné. Si les anciens nous paraissent inférieurs en ce point, il ne faut pas en accuser la faiblesse d'un génie tel que celui de Sophocle, mais considérer que, placée dans le cadre des institutions républicaines, et réunie à l'appareil d'une cérémonie nationale, la tragédie grecque a dû prendre une forme qui permît à la pompe du spectacle de se déployer; elle a dû choisir un sujet simple, et confier une partie de son développement à l'ensemble de la célébration : elle s'est restreinte à-peu-près comme la tragédie lyrique, qui sur notre théâtre, attend du langage musical, le complément des impressions qu'elle veut produire, bien différente de la tragédie proprement dite, qui bornée à elle seule, se développe davantage, ménage

autrement ses effets, et tire plus de ressources d'elle-même.

Nous ferons remarquer que si la tragédie grecque n'avait pas eu la plus haute importance dans son but et par ses moyens, le gouvernement n'aurait pas présidé à sa célébration. Il y a une grande différence entre des amusemens publics, et des cérémonies nationales. La plupart des fêtes tirent leur origine de la religion, ou la doivent à de grands événemens dont on veut perpétuer le souvenir; mais toutes ont quelque chose de saint et de respectable dans leur origine. Une sorte de pudeur nationale défend aux états d'amuser solennellement les particuliers d'une manière stérile; et si les institutions en viennent là, c'est un signe d'altération dans la morale publique, un écart des anciennes coutumes, et l'oubli des sentimens dont les premiers inventeurs ont été noblement animés. Les spectacles ont été, en Grèce et à Rome, des cérémonies d'institution religieuse. A la vérité, le plaisir qu'elles ont causé, eût bientôt fait oublier l'esprit dans lequel on les avait établis, pour ne laisser que le désir d'en tirer de nouveaux et de plus grands amusemens : il vient un tems où le peuple est plus avide de plaisirs que de loix justes, où il demande *panem et circenses;* mais enfin, malgré la prompte tendance à l'altération, l'origine de ces spectacles reste certaine : et quoi de plus grand, de plus imposant, que de réunir dans une pompe solennelle, les plaisirs et les pensées religieuses d'une nation ?

Une des sources d'intérêt, inhérente à la forme du gouvernement républicain, était l'intérêt politique. Les tragédies et les comédies célèbrent toujours un héros grec, et des victoires dont s'énorgueillit la patrie, ou font allusion aux affaires publiques. Le théâtre d'Aristophanes est relatif au gouvernement et aux intrigues d'Athènes; au lieu que notre théâtre prit naissance, et se développa sous le gouvernement

monarchique : il peignit des passions, des travers indépendans du gouvernement. Privés presqu'entièrement d'un drame national, nous transportons encore sur notre scène les traditions et les sujets empruntés aux Grecs. Leur mine dramatique était donc bien riche, et nous sommes donc bien loin de savoir donner un caractère tragique aux faits de notre histoire, puisque des intérêts qui leur étaient propres, et qui ne sont pour nous qu'imaginaires, paraissent plus dignes de nous attacher que nos intérêts modernes. Les débris de la tragédie grecque composent la nôtre, et ces débris n'ont pas, à nos yeux dessillés, le même caractère sacré. La poétique antiquité était donc favorisée de l'influence protectrice des muses. Notre âge a d'autres destinées, et ne soupçonnant pas combien la civilisation s'éloigne de la poésie, il vit des restes tragiques de la Grèce ; il rallume au flambeau de Sophocle, un feu qui ne brûle pas de lui-même, et notre tragédie n'est que la tragédie grecque déplacée de son berceau, pour figurer faiblement au milieu de nos institutions (1).

On a dit souvent que les anciens, avec leurs vertus républicaines, rapportaient tout à l'amour de la patrie : leurs dieux étaient la propriété de l'état ; quand on avait soumis ses ennemis, on prétendait avoir en même tems vaincu et conquis leurs divinités, et l'on demandait la victoire, non au Dieu des armées, mais aux dieux de la patrie. Le mauvais citoyen était parjure non pas à Jupiter, mais aux dieux

(1) Aujourd'hui la tragédie commence à s'exercer sur nos monumens historiques : c'est la tragédie politique ; et la politique peut s'appeler la muse du XIXe. siècle. S'il est vraisemblable que nos chefs-d'œuvre ont déjà paru, du moins notre théâtre prend enfin une direction qui lui est propre. Quant à la comédie moderne, elle n'a rien à envier à la comédie ancienne, quoique celle-ci ait encore sur la nôtre une partie des avantages de la tragédie.

de l'état (1), aux dieux conservateurs de la république (2). Aujourd'hui prédomine un sentiment de bienveillance entre les peuples et entre les hommes, que nous qualifions d'humanité. La satire pourrait se récrier, et prétendre qu'à la vérité l'amour de la patrie s'est bien affaibli ; mais que les sentimens d'humanité n'en remplissent pas le vide ; nous ne partageons point cette opinion décourageante, et nous croyons qu'à part les passions et les intérêts, la religion et la morale suffisent pour rapprocher les nations ; que les poètes pour intéresser, de même que les philosophes pour instruire, peuvent prendre pour principe cette pensée de Térence : « Homo sum, humani nihil à me alienum puto ». *Je suis homme, rien d'humain ne m'est étranger.*

Ainsi les rapports des peuples sont plus étendus aujourd'hui ; mais, à la vérité, les individus n'embrassent pas, dans leur amour, les intérêts généraux avec autant d'affection que les intérêts circonscrits d'une patrie, et ses institutions exclusives. Aussi le théâtre ancien qui s'adressait au citoyen, le touchait plus vivement que le théâtre moderne qui parle à l'homme.

Cependant notre théâtre, pour être uniquement du domaine des arts, n'est nullement une preuve de la décadence des institutions ; nous n'aurons pas la ridicule prévention de le dire, ni de le penser. A la vérité, le spectacle a commencé chez nous par la représentation grossière des sujets tirés de l'écriture sainte, et l'on conserve encore à Perpignan ces ridicules scènes. Mais notre religion plus intellectuelle, et ne frappant pas les yeux par un appareil physique, devait se renfermer bientôt dans l'enceinte des temples : si nos mystères, joués sur des tréteaux, ont donné

(1) Sophocl. *Antiq.* v. 205.

(2) Ibid. *OEdip. Colon.* v. 143.

la première idée de composer des pièces, le théâtre prit de bonne heure une autre direction, et l'on s'exerça sur d'autres sujets indépendans de la religion et de la politique. Chez nous la tragédie ayant cessé d'être un accessoire du culte, devait ou ne pas exister, ou devenir simplement une branche de littérature : ainsi elle a dû changer de nature, parce que les élémens dont se composait la tragédie ancienne, ont disparu. Le théâtre n'est plus pour nous que le souvenir de ces imposantes cérémonies ; mais quoiqu'il ne soit plus qu'un divertissement, il n'a pas pour cela dégénéré ; il est parmi les arts d'imitation noblement consacrés parmi nous, celui où nos grands génies ont élevé la pensée au plus sublime élan.

Puisque la tragédie grecque empruntait une grande partie de son intérêt, de la disposition des esprits, et du caractère religieux de son institution, on sent combien elle devait chercher à réveiller dans l'âme des spectateurs, des sentimens de piété et de crainte envers les dieux, et à entretenir ces sentimens par de fréquentes invocations à toutes les divinités.

Qu'on n'accuse donc pas le théâtre ancien d'incohérence et de grossièreté ! Ces chœurs, ces hymnes aux dieux, à Apollon surtout, et à Bacchus, pour lequel la tragédie fut inventée (1), ces morceaux de poésie religieuse, auxquels on reproche d'interrompre l'action, ne l'interrompent pas dans le sens défavorable où on le dit. Leurs maximes, leurs observations étaient le principal but de la pièce ; le dialogue était là pour les amener ; ils étaient la moralité de la fable. Ils entraient donc sans effort dans le cadre de la tra-

(1) Le mot tragédie signifie *chant du bouc*, parce que la tragédie était dans l'origine une hymne en l'honneur de Bacchus, et que le vainqueur de ce concours avait un bouc pour récompense. Bientôt ces hymnes se transformèrent en récits d'action, ensuite en tableaux d'action, où étaient entremêlées les louanges de Bacchus et des autres dieux.

gédie ancienne, et n'étaient pas des longueurs pour les Athéniens, parce que l'événement représenté inspirait les prières et les pensées chantées dans l'hymne, et que la nature de l'institution, en harmonie avec la nature du peuple, avait habitué les spectateurs à entendre les chants d'une poésie sublime, mêlés à l'intérêt d'un drame pathétique.

Tantôt, le chœur chante le sol de la patrie, et les souvenirs consacrés par la religion (1); tantôt, il célèbre la délivrance de la ville long-tems assiégée, et rend grâces aux divinités de la guerre (2); tantôt, il redit les bienfaits dont l'homme a été comblé, et les conquêtes de son industrie, qui l'ont rendu maître de la nature (3); il raconte les travaux d'Hercule (4), et toujours spectateur réservé des événemens, il cherche à y lire la volonté des dieux (5); il modère les passions, inspire la résignation, et, souhaitant le bonheur de tous, il plaint les maux et les vices dont gémit l'humanité. Tel est le ministère du chœur; et la tragédie reçoit de sa présence un nouvel intérêt, en même tems qu'elle lui doit une nouvelle pompe.

C'est une cérémonie religieuse qu'une tragédie grecque, dit madame de Staël (6). *Le spectacle se donnait en l'honneur des dieux, et des hymnes interrompus par des dialogues et des récits, peignaient tantôt les dieux clémens, tantôt les dieux terribles, mais toujours le destin planant sur la vie de l'homme.* Nous citons avec plaisir cette femme célèbre, dont le génie pénétrant saisissait habilement la physionomie et le caractère des choses, et qui, insinuant sa

(1) Sophocl. *Œdip. Colon.* v. 700. sq.
(2) Ibid. *Antigon.* v. 100. sq.
(3) Ibid. v 338.
(4) Ibid. *Trachin.* v. 114.
(5) Ibid. *Antig.* v. 285-286.
(6) *De l'Allem.*, t. II, p. 6.

pensée active dans chaque objet, ne le quittait qu'après l'avoir défini par un trait de sentiment. Cette croyance à la fatalité se retrouve dans toute l'antiquité ; Hérodote appuie avec complaisance sur certains faits de son histoire qui la consacrent, et sa seule prévention paraît être de disposer et de présenter ses récits de manière à faire ressortir cette idée capitale. C'est cette croyance à la fatalité qui, dans *Œdipe à Colonne*, inspire au chœur cette réponse inhumaine : *Tu est vieux, aveugle, malheureux, hélas ! mais éloigne-toi de ces lieux : n'attire pas du moins sur notre tête les maux qui t'accablent* (1). *Nous te plaignons, mais la crainte des dieux ne nous permet pas un autre langage* (2).

Sans doute on voit des défauts dans les tragiques grecs, même après qu'on a admis les formes qui résultaient de leur système ; mais on ne peut faire le procès à la tragédie en elle-même, qu'en critiquant les croyances, les mœurs et le caractère des Athéniens. Les blâmera-t-on d'avoir occupé une certaine place dans la chaîne de la civilisation ? Non : il ne faut pas blâmer davantage les changemens dus à nos institutions ; mais il faut reconnaître que leur époque offrait à l'art dramatique des ressources qu'il n'aura peut-être jamais, et que le tems de la tragédie dans tout son effet, est passé comme celui de la poésie Homérique.

Après la lecture d'une tragédie grecque, si l'on cherche à se rendre compte de ce qu'on a éprouvé, on reconnaît qu'une sorte de terreur religieuse a plané sur toute l'action. C'est l'impression que laisse particulièrement l'*Œdipe roi*, de *Sophocle*, pièce la plus éminemment tragique, et qui consacre le dogme de la fatalité. Tout le monde la connaît par les belles imitations qui en ont été faites : plusieurs sa-

(1) *Œdip. Colon.* v. 147 sq.

(2) *Ibid.* v. 260.

vans, et Brumoy entr'autres, ont voulu lui trouver un but moral; ils ont dit que Sophocle avait combattu l'esprit d'orgueil, de curiosité et de violence. La curiosité dans la position d'OEdipe est concevable; mais si la curiosité mérite une punition, elle ne mérite pas que pour prix de ses recherches, on se reconnaisse l'auteur de tant de forfaits involontaires. La théologie du fatalisme pervertit toutes les idées de morale, mais elle est tragique. C'était elle qui inspirait Sophocle, et lui amenait des spectateurs disposés à éprouver toutes sortes de terreurs.

Ce qui émeut le plus violemment l'homme, c'est la crainte de ce qu'il ignore. Les idées qui sont familières à sa raison et qu'il a bien conçues, les choses dont la marche est toute naturelle et se laisse prévoir, ne produisent pas en lui de secousses. Ce qui en produit, c'est de voir sous ses yeux l'effervescence d'une passion qu'il conçoit bien, mais dont l'effet est imprévu, et dont les suites le tiennent en anxiété. C'est ainsi que sur la scène, les tragiques modernes placent un homme dans une position où il doit développer certains mouvemens de l'ame qui amèneront une catastrophe, objet de notre attente et de notre curiosité. Que de transports ce spectacle doit inspirer! Mais l'amour, l'orgueil, l'ambition et quelques passions qui sont renfermées dans l'homme, et ne transportent pas le spectateur dans une sphère inconnue, frapperont-ils son imagination des plus grands effets que l'on puisse obtenir? L'homme est faible; et si l'on peut le tenir toujours en anxiété, réveiller à son gré la stupeur de la crainte; si, en le prenant par ce qu'il a de plus faible encore que ses faiblesses, je veux dire son imagination, on lui fait croire à l'existence de ce qui n'est pas, et redouter des fantômes, quelles émotions on peut exciter! Il est alors comme l'enfant dans les ténèbres. Tel est l'effet que produisait et que devait

produire le dogme de la fatalité. Le destin est une force aveugle qu'on ne connaît pas, qui contriste l'ame, fait perdre à l'homme la prétention d'être l'auteur de ses actions, et lui fait attendre l'influence d'une force étrangère. Cette croyance le suit partout et dans tous les momens; le poète s'en sert comme d'une passion violente, dont l'action est continue, et dont le ressort est prodigieux. Si ce dogme funeste sacrifie l'homme moral et le retient dans une espèce de consternation favorable à l'effet de la tragédie, il faut en conclure que la perfection tragique n'est pas à desirer à ce prix; mais il faut avouer que la tragédie a dû briller alors dans toute sa pompe. Aujourd'hui, nous chercherons des beautés tragiques d'un autre ordre, en imitant les Grecs dans l'expression de certains sentimens; expression qu'on ne surpassera jamais : quant au reste, les tems ont ouvert une nouvelle carrière; le génie doit enfanter des productions toutes nouvelles, puisqu'il parle à des races nouvelles; mais on ne conçoit bien le système de la tragédie grecque, qu'en se transportant par la pensée aux époques qui l'ont vu fleurir : aujourd'hui, l'imitation servile des Anciens prouverait qu'on ne les comprend pas.

Gail fils.

BIBLIOGRAPHIE.

Mémoires *sur les Opérations militaires des Français, en Galice, en Portugal et dans la Vallée du Tage, en* 1809, *sous le commandement du maréchal duc de Dalmatie;* avec un atlas militaire (1).

On m'a dit que, dans un journal que je n'ai pas lu, en par-

(1) Un volume in-8°. de 360 pag., avec atlas in-folio; se trouve chez Anselin et Pochard. Prix : 12 fr. 50 c.

lant de mon article sur l'estimable ouvrage de M. le colonel Marbot, le rédacteur s'était exprimé à peu près ainsi : « nous savions que M. L. B. étant..... qu'il faisait..... (Je passe les éloges par modestie) ; mais nous ignorions qu'il s'occupât de la théorie de la guerre. » Le fait en lui-même est si peu intéressant que je n'ai pas beaucoup à me vanter d'avoir diminué d'autant l'ignorance de l'auteur de cette réflexion ; mais j'avoue que je me suis occupé de la guerre, d'abord, parce que c'est mon métier, ensuite, parce que c'est en la considérant généralement que l'on peut apprécier tous ses bienfaits.

Les bienfaits de la guerre !.... On va se récrier et me rappeler le vieux proverbe, que si la peste donnait des places, la peste aurait des flatteurs. Je crois pourtant pouvoir affirmer en conscience et toute reconnaissance à part, que le cas que je fais de cette circonstance nécessaire de l'état social, vient uniquement de mes réflexions, et ne tient à ma position qu'en ce qu'elle a déterminé mes pensées à s'y arrêter de préférence.

La guerre est le premier lien de la société ; je dis le premier lien, et non pas la première cause, car je ne crois pas comme Hobbes que les hommes ne se soient rassemblés que par la crainte. Mais une fois réunis par la sociabilité qui est inhérente à leur constitution physique et morale, c'est la guerre avec les sociétés voisines qui a serré plus fortement, et rendu indissolubles les nœuds qui les unissaient.

C'est encore l'état militaire qui a donné le modèle de la première forme de gouvernement, c'est lui qui a donné les premières habitudes d'autorité et de soumission. Je sais bien que ceux qui, comme M. de Ch., pensent que le plus grand mal qui puisse arriver aux hommes, est d'avoir un gouvernement et des lois (*Essai sur les révolutions*), que ceux dont M. C. N. a révélé les pensées dans *Jean Sbogar*, qui croient que toute subordination est une injustice, n'apprécieront pas les

avantages qu'a procurés la guerre sous ce rapport-là ; mais je me conforme à l'avis de la majorité qui croit la société une chose bonne relativement, et nécessaire en soi. Dès les premiers tems, citoyen et soldat étaient synonymes ; voyez Aristote, Platon, etc. Aussi chez les peuples qui sont toujours en guerre, l'égalité existe, comme elle existe encore lorsque l'art militaire est assez perfectionné pour exiger le concours de toutes les classes de la société. La féodalité ne peut exister que chez un peuple qui ne fait pas assez la guerre ou qui la fait mal ; parmi ces guerriers italiens chez qui, après un combat acharné de douze heures, il n'y avait de mort qu'un homme accablé par la chaleur et le poids de son armure. (Machiavel.)

La guerre est à peu près, j'en appelle à l'histoire, le seul moyen de communiquer les lumières. C'est en soumettant ou étant soumis que les peuples se sont éclairés peu-à-peu. L'invasion de Josué dans la Palestine fut la cause de la civilisation des Grecs, par l'émigration des Phéniciens, et depuis ce tems, jusqu'à la conquête que les Sauvages de l'Amérique ont faite de quelques chevaux, qui les ont conduits à passer de la vie de chasseurs à celle de pasteurs, nous voyons constamment le même phénomène.

Parlerai-je de l'avantage dont la guerre est pour l'industrie? Supposez un peuple privé d'armes à feu et obligé de s'en procurer, et voyez combien d'arts mécaniques et chimiques vont être créés par ce seul besoin. Si nous portons nos vues plus loin, calculez quelles dépenses entraînent les troupes réglées, l'artillerie, et les fortifications ; songez aux formes sociales sans lesquelles il n'y a dans le monde ni contributions, ni crédit, et voyez dans le développement progressif de la science militaire, l'une des causes les plus puissantes du développement progressif aussi de l'ordre social.

Je ne nierai pas qu'il n'arrive à la guerre des événemens

désastreux ; qu'elle ne fasse trop souvent couler les justes larmes d'une épouse, d'une mère ; qu'il ne soit très-fâcheux d'être blessé, et de bivouaquer à la pluie ; que même les rhumatismes ne rappellent quelquefois les campagnes passées d'une manière désagréable : mais la colique des plombiers n'empêche pas la peinture d'être un art sublime, et la navigation est une bonne chose, nonobstant le naufrage de la *Méduse*, et l'incendie de l'*Abéona*.

On n'a qu'à comparer les provinces, les états à l'abri de ce fléau, avec ceux qui reçoivent ses salutaires influences ; les Moëres des Pays-bas et les Marais Pontins, la Savoie et la Sardaigne.

L'Espagne n'avait eu depuis cent ans que des guerres trop peu considérables pour l'importance de sa population ; aussi ce peuple noble, grand, généreux, était-il non pas dans un état de décadence absolue, mais dans une position stationnaire qui le tenait en arrière du reste de l'Europe : une guerre y a ébranlé la société jusque dans ses fondemens, et les Espagnols en sont sortis, comme ils sont sortis des huit cents ans de lutte qu'ils soutinrent contre les Mores, pleins de force et de vigueur.

L'histoire de cette guerre sera assurément l'une des plus curieuses des chroniques modernes. Les matériaux ne manqueront pas sans doute, et M. le Noble nous en donne aujourd'hui qui sont précieux autant par le talent et la véracité de l'auteur, que par l'importance de l'époque qu'il décrit.

Les mouvemens du deuxième corps d'armée commandé par M. le maréchal duc de Dalmatie, depuis le commencement de janvier 1809, où il commença à poursuivre sir John Moore, en Galice, jusques au 8 août, où il finit de poursuivre lord Wellington à Pirente de Larzobispo, sont le sujet de cet ouvrage.

Dans ce court espace de tems, il y eut trois campagnes,

telles qu'autrefois chacune eût fort bien rempli son année ; mais nous avons trouvé le moyen d'alonger notre vie, si non dans la durée physique des jours et des années, du moins dans la quantité réelle des sensations, des idées et des événemens. Voilà encore une compensation.

M. le directeur commence par une courte introduction dans laquelle il rend compte sommairement des premières opérations des Français en Espagne, de leurs premiers revers, des tâtonnemens de l'armée anglaise auxiliaire et des Espagnols, et enfin de sa retraite précipitée.

Le 14 janvier, sir John Moore, après une marche très-précipitée et extrêmement pénible, quoiqu'il eût pris la meilleure route en laissant l'autre aux troupes espagnoles, arriva à La Corogne avec peu de cavalerie, et ayant perdu même une partie de son artillerie, malgré la précaution qu'il eut d'abandonner plusieurs pièces du parc espagnol pour renforcer les attelages du sien. Il voulut faire front dans cette position. Il était presque sur son élément, et il espérait que l'air de la mer lui vaudrait la victoire.

Le 16 du même mois, il se battit vaillamment ainsi que ses troupes. Le général anglais et son armée rachetèrent par des prodiges de valeur la maladresse de leur conduite précédente. Ils n'en furent pas moins écrasés. Sir John Moore fut tué; son successeur put tenir des positions en arrière de la première, jusques à la nuit; douze mille hommes, reste de vingt à vingt-deux mille qui avaient pris part au combat, s'embarquèrent à la Corogne.

Cette place ainsi que le Ferrol se rendirent immédiatement après.

La seconde campagne, qui fait le sujet des huit chapitres suivans, est celle de Porto. Napoléon avait ordonné d'occuper le Portugal, comme il aurait ordonné une marche dans les départemens de la France. Il avait même eu l'attention de fixer le tems de la route. On devait arriver le 5 février à

Porto, et avant le 16 à Lisbonne. Napoléon faisait, dans ces calculs, abstraction des chemins, des rivières et des hommes.

Mais les Portugais croyaient à leur propre existence, et cette nation qui a toujours lutté sans désavantage contre l'Espagne qui l'enveloppe et dont la population est quadruple, avait quelque sentiment de sa force. J'aurais été bien aise de voir dans l'ouvrage dont je rends compte, des détails plus étendus sur les institutions militaires de ce pays; les évacuations du territoire ordonnées d'avances, et les quartiers d'asile près de Lisbonne, tracés et déterminés en tems de paix; l'organisation des milices; les lois qui rendent la désertion presque impossible, en condamnant à la peine de mort tous ceux qui acceptent des fonctions de l'ennemi, etc. J'ai eu occasion d'examiner une suite de projets pour conquérir le Portugal, présentés au gouvernement Espagnol, depuis le règne de Philippe V, jusques à nos jours. Le premier faiseur de plans demandait trente mille hommes, le vingt-troisième, car ils étaient tout autant, voulait deux armées de soixante-dix mille hommes, et une flotte maîtresse de la mer. C'est ce pays que le maréchal Soult devait occuper avec moins de vingt-cinq mille hommes. Il y pénétra en effet; mais, suivant son expression que M. le N. aurait dû conserver, la trace de son armée était comme celle d'un vaisseau dans la mer.

Toutes les difficultés qui se présentèrent dans cette route, et la manière dont elles furent surmontées par la force de caractère et l'habileté du chef, par la valeur et la patience des soldats français, sont parfaitement décrites dans les chapitres 4, 5 et 6. On y voit la tentative du premier passage du Minho, que l'on avait essayé en portant des barques par terre à une lieue de distance, et qui ne put s'accomplir; le combat contre l'armée du marquis de la Romana, en Galice; la sanglante bataille de Lanhoso. Le 17 mars,

on n'était arrivé qu'à Braga, et il avait fallu livrer sept combats et prendre trois villes.

Ce n'était encore que des préliminaires. Soixante-dix mille hommes gardaient Porto, couvert par des redoutes hérissées de deux cents pièces de canons. Les redoutes et les canons furent pris ; huit mille Portugais furent tués, la ville fut occupée. Cette victoire est une de celles qui font le plus d'honneur à l'armée française. Elle est fort bien décrite dans le chapitre 6.

Mais si la bataille du 29 mars avait placé les Français à Porto, il n'y avait pour eux d'autre résultat, si non d'occuper cette ville, au lieu d'être réunis à Braga ou à toute autre. Il fallut envoyer des détachemens pour prendre Valença, débloquer Tay, et faire venir le dépôt qui l'occupait ; le général Silveyra reprenait Chaves et menaçait Braga. Le pays s'était refermé derrière l'armée, plus vite qu'il ne s'était ouvert devant elle.

La position des Portugais à Amarante était fâcheuse pour les Français, dont elle gênait les communications ; la manière dont le capitaine du génie, Bouchard, fit sauter la barricade du pont que l'on avait vainement attaquée de vive force, est décrite avec beaucoup d'exactitude dans le septième chapitre.

Malgré cette belle opération, la position des Français était devenue plus difficile ; une armée anglaise avait débarqué en Portugal.

La nôtre était affaiblie par ses victoires. Un avantage de plus sur les Anglais, ne changeait rien à la situation du pays : fût-on parvenu à Coïmbre, à Lisbonne, même à Sétubal ou à Lagos, toute la différence n'était que dans la position géographique des deux ou trois lieues carrées que l'armée occupait physiquement, et qui formaient toute la partie du royaume soumise à son influence morale. Le maréchal se décida à la retraite.

Mais ce pont d'Amarante si brillamment conquis, n'était plus en notre pouvoir. Le général Silveyra, qui avait été forcé de se sauver à demi-nu, avait retrouvé une armée, et le général Loyson avait cru devoir évacuer ce poste. La mémoire de ce général n'est pas traitée favorablement dans ces mémoires. Mais lorsque je vois dans son ouvrage que quelques jours après cette évacuation, le maréchal lui confia le commandement de l'avant-garde, cette considération affaiblit l'impression fâcheuse que m'a laissée les observations de l'auteur.

On sait que la retraite se fit par des chemins impraticables, et qui obligèrent à sacrifier toute l'artillerie et les voitures; cette partie de la campagne, qui n'était pas la moins difficile, fait l'objet du chapitre 8. Le suivant est consacré aux détails des manœuvres qui se firent en Galice et sur les frontières de la Castille, après la rentrée du deuxième corps.

Cette campagne ne fut en résultat qu'une brillante échauffourrée. On y perdit un matériel considérable, un tems précieux, et de braves militaires. On n'y gagna que de la gloire, et ce n'était pas là ce qui nous manquait. Toute la faute appartenait à la conception primitive de la campagne; aussi, pour la première fois peut-être, l'auteur de cette conception n'en imputa point la non-réussite à celui qu'il avait chargé de son exécution, et le maréchal Soult fut chargé, à son retour en Galice, du commandement supérieur des corps d'armée sous les ordres des maréchaux Ney et Mortier.

Le dernier chapitre contient le récit de la brillante manœuvre par laquelle le duc de Dalmatie se portant avec ses trois corps sur le flanc et les derrières des forces Anglo-Espagnoles, commandées par lord Wellington, alors sir A. Wellesley, et le général Cuesta, arriva trop tard, à la vérité, pour éviter l'échec de Talavéra, mais par les résul-

tats en fit une victoire, et prépara les voies à la conquête de l'Andalousie, qui se fit bientôt après.

Mais quelle n'eût pas été la différence des conséquences, si les instructions de Joseph, pour réunir les trois corps d'armée dans la vallée du Tiétar, étaient arrivées à tems, et que l'on n'eût pas été obligé d'attendre, pour commencer ce mouvement, le retour du général Foy, qui ne revint à Toro que six jours après! Sir Arthur aurait reçu une leçon de stratégie un peu sévère, mais bonne, et dont il eut conservé long-tems l'utile souvenir.

M. le N., dans ses récits, a rendu également justice aux divers officiers de toutes les armes, aux employés de tous les services qui s'étaient distingués. Tout le monde y lira avec plaisir l'épisode attendrissant du brave et malheureux général Francheschi, qui, emprisonné dans l'Alhambra de Grenade, privé de crayons par ses geoliers, retraçait avec du charbon sur les murs de son cachot, et les scènes militaires auxquelles il avait dû sa gloire, et les traits de l'épouse adorée à qui il devait le bonheur. On regrette même que l'auteur, qui a été à même de savoir beaucoup d'anecdotes, n'en ait pas mis davantage. Elles sont à leur place dans les mémoires. Il paie un juste tribut d'éloges à la mémoire du général Jardon, qui manquait parfois à la grammaire, mais qui ne manquait jamais d'enlever le poste qu'il attaquait. Il aurait pu citer quelques-uns de ses bons mots. On lui disait un jour: « Vous vous êtes bien fatigué, général, en courant à la tête des voltigeurs? — Ah! si vous les aviez vus il y a quinze ans, il me fallait bien suer davantage pour les suivre »! Une autre fois, il devait déloger les Portugais d'une chapelle, et on lui expliquait les mouvemens du terrain, les contreforts, les défilemens. « Tenez, je n'entends pas la géographie; mais il faut que j'emporte la chapelle, et je l'emporterai ».

Les descriptions des marches et des combats sont rédigées d'un style clair et parfaitement approprié au sujet ; on voit en les lisant que l'auteur a appris la langue de la science dont il devait parler, et qu'il la manie avec habileté. Les six planches, d'une très-belle exécution, qui accompagnent le texte, en augmentent encore le prix.

Quelquefois et trop rarement, il peint le pays qu'il a parcouru, et la description de la vallée de Misarella, de son pont antique appuyé sur deux masses de rochers, couvert de plantes saxatiles dont les sarmens tombent en festons, et embellissent, sans la dérober, la vue de deux superbes cascades, fait regretter de ne pas trouver plus souvent de ces tableaux qui, plus multipliés, rompraient davantage l'uniformité du son narratif.

Ce n'est pas que ce style soit partout sans défauts. Il est quelquefois trop simple : « Du haut de la montagne, partent les eaux qui ont creusé la vallée. » Quelquefois, il n'est pas clair. « La plupart des troupes étaient placées au bas du point le plus élevé de la colline ». Je ne doute point que dans une autre édition M. le N. ne fasse disparaître ces légères taches, et quelques autres de la même nature.

Un reproche plus grave que je prendrai la liberté de lui adresser, c'est celui d'avoir, par des réticences, laissé peser des soupçons mal fondés sur une partie de l'armée. Il est très-vrai, comme il le dit, qu'il y avait une sorte de mésintelligence et de rivalité entre les anciens généraux de l'armée du duc d'Abrantès qui avaient été aggrégés au deuxième corps, et qui, pour la plupart, n'avaient pas de troupes à commander, et les anciens chefs de ce corps d'armée qui se flattaient d'être plus heureux que les premiers.

Il est encore très-vrai qu'un adjudant-major de dragons, Dargenton, amant d'une Portugaise, ayant été la voir dans

une maison hors du territoire occupé par l'armée, fut probablement livré par elle, et fait prisonnier par les Portugais. Pour concilier les intérêts de sa liberté, de sa place et de son amour, il révéla au général ennemi une prétendue conspiration contre le maréchal, et se fit charger de correspondre pour elle. Ce n'est pas la première fois que les Anglais ont été dupes d'une mystification pareille. Mais Dargenton agissait d'après lui-même. A la fin, il se persuada qu'il y avait quelque réalité dans ses idées, ou plutôt tenta de leur en donner. Il fut pris, et dans ses aveux ne put indiquer aucun des prétendus complices. Il était, au reste, bien aisé de voir que précisément parce que l'armée était divisée, précisément parce que le parti des mécontens, si on peut appeler cela un parti, était celui qui avait le moins d'influence sur les troupes, il ne pouvait avoir existé aucun plan de cette nature. D'ailleurs, alors on ne trouva point de coupables ; et ce qui prouve qu'il n'y en avait pas, c'est que depuis personne ne s'est vanté de l'avoir été.

Il est fâcheux que M. le N. ajoute l'autorité de son nom aux rêveries, aux mensonges d'un homme que sa position devait mettre dans le délire du désespoir ; à la vérité l'auteur des mémoires n'incrimine personne positivement ; mais c'est bien assez, c'est beaucoup trop de désigner. Des officiers français peuvent quelquefois manquer à l'obéissance, mais ce n'est pas pour abandonner le poste qui leur est confié.

L'auteur dit, dans une note, que le plan de Dargenton avait un tel rapport avec celui des Philadelphes, qu'il était probable que c'était une ramification de cette société qui le faisait agir. Tout cela ne donnerait pas beaucoup plus de corps à ses conjectures. J'ai lu avec un très-grand plaisir l'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée*. J'y ai reconnu le rare talent de l'auteur ; les portraits en sont dessinés avec une grande supériorité ; les narrations sont vives et attrayantes ; il y a une adresse infinie dans l'art avec le-

quel différens faits, donnés par l'histoire contemporaine, ont été amenés à se lier a un ordre d'événemens donné par la brillante imagination de l'auteur; mais en résultat, cet ouvrage, où il y a beaucoup d'autres mérites, n'a pas plus celui de l'histoire, que *Jean Sbogar, Thérèse Aubert*, ou le *Dernier chapitre de mon roman*.

Outre ces imputations, les Anglais en firent courir d'aussi absurdes et d'une nature opposée. M. le N. a bien fait de se borner à les indiquer sans se donner la peine de les réfuter ; mais il aurait pu, par la même raison, se dispenser quelquefois de défendre des opérations que le nom du premier général de l'armée française doit mettre à l'abri du besoin d'être disculpées.

Malgré les observations que je me suis permises, l'ouvrage de M. le N. est agréable à lire, intéressant, instructif pour les détails de la campagne; il fournit de beaux modèles de courage et de ténacité aux militaires, de bonnes leçons de stratégie, de tactique; on y voit quelles peuvent être les ressources de l'administration dans des circonstances difficiles; mais ce que l'on y voit surtout, c'est que les peuples qui veulent se défendre, se défendent avec avantage.

Il est à desirer que M. le Noble continue ses travaux. L'histoire du séjour de l'armée française dans le royaume de Grenade, et de ses opérations dans ce pays, moins importante peut-être que celle que cet administrateur publie aujourd'hui, peut, sous d'autres rapports, être intéressante.

M. le duc de Dalmatie a désavoué cet ouvrage dans les journaux. Supposer qu'on pouvait le lui attribuer, c'était le plus bel éloge qu'il put en faire. L'accueil qu'il recevra sans doute, celui qu'a eu la relation de M. P. pour la campagne des Pyrénées, doivent apprendre à M. le maréchal que la publication de ses commentaires serait aussi agréa-

ble pour le public qu'utile à l'art militaire, et honorable pour leur auteur.

LA BEAUMELLE.

PHILOSOPHIE ANATOMIQUE et *de l'identité des pièces osseuses des organes respiratoires dans les animaux vertébrés ;* par M. Geoffroy Saint-Hilaire, de l'Institut, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.

Toutes les sciences ont entr'elles une affinité plus ou moins marquée : la médecine, l'histoire naturelle et la littérature, loin de se repousser, se prêtent souvent un mutuel secours : c'est ainsi que de nos jours on voit les *Alibert*, les *Richerand*, les *Cuvier*, allier l'une à l'autre au grand avantage de l'art qu'ils pratiquent.

L'anatomie s'offre sous deux points de vue dans les études médicales. Ses organes se présentent à l'examen du médecin, comme agent des phénomènes dont il cherche à pénétrer le secret, ou il les étudie comme parties sur lesquelles il doit appliquer ses moyens chirurgicaux. Si l'art opératoire n'était essentiellement lié, dans son application et dans ses résultats, à la connaissance du mécanisme des fonctions du corps vivant, si ses progrès n'étaient point dépendans de ceux de la science de l'organisation, et si cet art n'était destiné à voir ses procédés se perfectionner avec le reste de la science, le chirurgien pourrait peut-être se borner à l'étude de l'anatomie humaine : mais si l'on fait attention que l'exécution de cette branche de la chirurgie en est la moindre partie, que l'art de l'appliquer en devient la portion la plus importante et la plus difficile, on concevra que tout ce qui peut accroître le domaine de l'anatomie humaine, doit vivement intéresser la chirurgie. Que sera-ce, si l'on est convaincu que le reste de l'art du médecin ne s'appuie, dans ses moyens de reconnaître et de traiter les

maladies, que sur la connaissance plus ou moins parfaite de la science de la vie?

Pour remédier aux dérangemens de la santé, il faut connaître avant tout, ce qui constitue cet état et en quoi les fonctions s'en éloignent dans nos maladies ; il faut savoir parfaitement le rôle que remplit chacun d'eux, leur dépendance mutuelle et les lois qui les régissent. Il n'est pas besoin de dire, que pour arriver à ce but, la connaissance de la machine dont on veut pénétrer le mécanisme, devient indispensable. Mais de ce que la science du médecin se compose spécialement de l'étude des phénomènes du corps humain, son erreur serait grande s'il croyait que l'anatomie de l'homme lui suffit : d'une part, certains organes s'y présentent avec un appareil trop compliqué pour qu'on puisse facilement déterminer le rôle qu'ils remplissent, si on ne les examine dans un état plus simple : d'un autre côté certaines parties ne s'y montrent qu'à l'état rudimentaire, et l'on s'épuiserait en vaines conjectures sur leurs usages, si d'autres animaux, en nous les montrant plus développés, ne nous faisaient ainsi connaître leurs fonctions. Chez l'homme et chez les animaux élevés, chaque organe, chaque appareil est composé de parties fondamentales et de parties accessoires ou de perfectionnement; pour arriver à la connaissance du véritable mécanisme de la fonction, il devient important de distinguer ces deux ordres de matériaux : l'anatomie comparée nous y conduit par voie d'exclusion, et nous découvre ainsi le tissu fondamental de l'organe.

Ce peu de mots nous montre une partie des avantages qu'offre l'application de l'anatomie comparée à l'étude de la physiologie de l'homme, et par conséquent à celle de la médecine. Dans l'enseignement ordinaire on se borne généralement à la démonstration de l'anatomie : mais si ce que nous avons dit est vrai, on ne peut se dissimuler que les études deviennent incomplètes ; ou l'on enseigne trop, ou l'on n'en-

seigne pas assez. Veut-on faire la médecine empirique? l'on n'a besoin d'aucune connaissance anatomique, il suffit de savoir que telle substance détermine tel effet, il n'est même pas nécessaire de connaître sur quelle partie on applique le remède, sur quel organe il agit, il suffit que le résultat en soit connu. Mais si l'on veut faire la médecine rationnelle, la seule que l'on a toujours voulu et toujours cru faire, il est évident qu'on ne saurait trop rapprocher l'anatomie des animaux de celle de l'homme, pour en éclairer la physiologie.

Mais les jours de l'homme sont comptés, dira-t-on, et lui est-il possible d'embrasser et de faire marcher de front toutes les sciences qui se rattachent à la médecine? Ce n'est qu'aux plus grands génies, aux *Hippocrate*, aux *Boërhaave*, qu'il a été donné d'embrasser ainsi toutes les branches de l'entendement humain; et ces mêmes hommes qui nous ont étonnés par l'universalité de leurs connaissances, nous les voyons exceller surtout dans une science, y rattacher et y faire servir toutes les autres. La médecine et la chirurgie sont une marque bien frappante du peu d'étendue de l'esprit humain; filles d'une même mère, impossibles à séparer dans l'étude, se confondant à chaque instant dans la pratique, l'exercice de chacune d'elles est cependant confié à des mains différentes. Le préjugé n'en est point l'unique cause; car l'expérience prouve journellement que rarement un même homme est à la fois savant médecin et grand chirurgien. Toutes ces difficultés, nous ne nous les dissimulons point, et ce qui, jusqu'à nos jours, a peut-être éloigné beaucoup de médecins de l'étude de l'anatomie comparée, c'est que cette science n'existait encore que comme une collection de faits, précieux sans doute, mais isolés et non co-ordonnés. Le célèbre *Cuvier*, en réunissant tous les matériaux ramassés par ses prédécesseurs, en cherchant à les compléter par d'immenses tra-

vaux, avait formé une nouvelle époque et presqu'une nouvelle science. Ses travaux n'en étaient point encore la philosophie, mais ils la faisaient pressentir.

Dès long-tems, on semblait pénétré de la vérité de ce principe, dont l'idée première appartient à Aristote, que *l'organisation des animaux vertébrés pouvait être ramenée à un type uniforme*. C'était beaucoup; mais les applications n'en furent pas toujours heureuses. La nomenclature anatomique, en consacrant des noms différens à des parties dont les usages étaient les mêmes et qui avaient les mêmes connexions, violait le principe établi, et semblait indiquer que ces organes différaient comme leur noms.

Il était surtout une classe de vertébrés dont l'organisation paraissait si différente de celle des mammifères, que l'on n'avait pas cru pouvoir établir de rapport entr'eux. On avait toujours regardé les poissons comme ayant une organisation particulière, adaptée au milieu qu'ils devaient habiter; et si parfois on avait cherché à rapprocher leur structure de celle des vertébrés vivans dans l'air atmosphérique, ce n'avait été qu'avec une grande réserve.

Ce travail, où tous les anatomistes avaient échoué, M. Geoffroy l'a repris, guidé par le sentiment que l'unité de composition existe dans tous les vertébrés. Il fut long-tems avant de pouvoir sortir du dédale de l'organisation ichtyologique; mais les difficultés ont enfin été surmontées : la loi avait été pressentie : M. Geoffroy l'a établie, et lui a rattaché l'organisation des poissons. Il a vu chez ces êtres les mêmes organes, et dans les mêmes rapports que dans les autres vertébrés, avec un développement différent, nécessité par le milieu différent aussi, dans lequel ils sont appelés à vivre. Une nouvelle époque a commencé pour l'anatomie, avec la publication de l'ou-

vrage de M. Geoffroy. Désormais, cette science cessera d'être une collection de faits épars et isolés ; la base en est connue, la philosophie en est faite : désormais aussi, son application à la physiologie de l'homme deviendra facile, et le médecin n'aura plus à objecter la difficulté de retenir tous les faits; il n'aura à connaître que quelques lois, dont l'application lui sera facile.

Pour établir cette loi de l'*unité de composition* chez tous les animaux vertébrés, il fallait prouver que chaque partie trouve son analogue chez les êtres qui forment les différentes divisions de cette classe d'animaux : mais cette analogie ne pouvait être fondée ni sur la forme, ni sur le développement qui varient à l'infini, mais sur un autre caractère que fournit la loi même de l'*unité de composition* : sur ce principe, que puisque les mêmes pièces existent chez tous les vertébrés, elles doivent avoir les mêmes rapports; et ainsi, le *principe des connexions*, en même tems qu'il découle de la *théorie des analogues*, en devient le plus ferme appui et le plus puissant moyen de recherches : principe invariable que les monstres eux-mêmes observent et confirment; car un organe est plutôt anéanti que transposé.

Ainsi, lorsque chez deux animaux différens, deux parties auront les mêmes *connexions*, elles seront *analogues*.

De la loi de l'*unité de composition*, découle un autre principe non moins invariable que le principe des *connexions*, c'est celui du *balancement des organes*. De la présence simultanée du même nombre de parties premières, il résulte que le développement de l'une d'elles en plus ou en moins, se fera toujours sentir en rapport inverse aux parties voisines, et que, lorsqu'un organe arrivera à son *maximum* de développement, une ou plusieurs autres parties se trouveront au *minimum*.

Un nombre égal de parties primordiales étant donné pour tous les vertébrés, elles se réuniront 2 à 2, 4 à 4, pour former un organe qui à son tour sera employé à tel ou tel usage selon les circonstances dans lesquelles l'animal est appelé à vivre : tèl est le quatrième principe qu'admet M. Geoffroy dans l'organisation des vertébrés et qu'il nomme *principe d'aggrégation.*

Ainsi le nombre et la disposition constante des matériaux deviennent les deux grands caractères de tous les vertébrés, le developpement inégal et l'emploi différent de ces matériaux étant la source des différences entre chaque classe et chaque individu de cette classe.

L'ouvrage dont nous allons donner l'analyse, ne comprend que les pièces osseuses des organes respiratoires. M. Geoffroy s'y est spécialement attaché à démontrer que l'anatomie osseuse des organes respiratoires des poissons, se compose d'élémens semblables à ceux que l'on rencontre chez les autres vertébrés. C'était un des points les plus importans de la science, sous le double point de vue que l'organisation générale de ces animaux était réputée différente et la structure de leurs organes respiratoires entièrement dissemblable; erreur qui provient, comme nous le montre M. Geoffroy, de l'habitude où nous sommes de regarder l'anatomie humaine comme notre point de départ, et de croire différemment organisés les êtres dont les formes s'en éloignent beaucoup.

L'habitude de voir chez les oiseaux et les anammifères, la tête séparée du tronc par un rétrécissement ou cou plus ou moins long, avait fait croire qu'il était de l'essence de ces parties d'être séparées; et les poissons présentant une forme toute différente, les organes de la circulation et de la respiration s'étant glissés jusques sous le crâne, il n'est pas étonnant que leur organisation n'ait pas été rapprochée de celle des autres vertébrés; mais si l'on fait attention que

la position du tronc varie singulièrement; que chez les mammifères il est placé au milieu de la colonne vertébrale tandis que chez les oiseaux il se trouve porté à l'extrémité de la même colonne, ne sera-t-on pas amené à conclure que la position est inverse chez les poissons, qu'au lieu d'être rejetés en arrière comme chez les oiseaux, les organes de la circulation et de la respiration sont ramenés jusques sous les premiers vertèbres, où ils ont dû employer à l'exécution de leurs fonctions, les pièces osseuses du lieu où ils se trouvaient. Ceci nous conduira plus tard à reconnaître ce qui constitue les opercules.

On avait bien été forcé de regarder les branchies comme des organes respiratoires, la fonction était trop évidente; mais tout en reconnaissant l'analogie de fonction, on avait méconnu l'analogie de structure; la dissemblance paraissait trop frappante : par une lumineuse analyse et une comparaison sévère des pièces que l'on nomme *larynx, trachée-artère et bronches*, chez les animaux vivant dans l'air atmosphérique avec ce qui, chez les poissons, a reçu les noms d'*arcs branchiaux*, de *dents branchiales* et de lames *cartilagineuses des branchies;* M. Geoffroy prouve une analogie complette entre ces parties, et fait rentrer leur structure dans la loi première de *l'unité de composition* chez tous les vertébrés. Nous réservons, à un second article, l'examen du reste de l'ouvrage de M. Geoffroy, et notamment la nouvelle théorie qu'il propose sur la voix.

Presle-Duplessis, D. M. P.



SUR J. J. ROUSSEAU.

Il y a seulement un demi-siècle, qu'après beaucoup de déplacemens et d'incertitudes, Rousseau vint se réfugier en quelque sorte à Paris, avant de chercher un autre repos dans l'élysée d'Ermenonville. Il n'était pas encore sexagénaire, et ceux qui maintenant sont dans la force de l'âge, ont pu voir ses dernières années. Beaucoup de choses ont changé depuis cette époque; jamais un tems si court ne fut aussi remarquable dans le mouvement des âges: ce sont en Occident des habitudes ou des vues nouvelles, une autre France, une autre Europe. Cependant, si même il était vrai que des documens sur le caractère et la vie privée de la plupart des historiens du siècle de Louis XV, n'intéressassent aujourd'hui que peu de personnes, Rousseau du moins serait excepté. Bien qu'il ne différât pas autant du reste des humains qu'il l'a dit dans le premier livre des *Confessions*, il fut réellement, et sous plusieurs rapports, un homme peu ordinaire. C'est en étudiant les singularités d'une organisation, imparfaite sans doute, mais belle et rare, qu'on se forme une idée plus juste de l'étendue, de l'énergie et des infirmités du cœur humain. Il existe à cet égard un assez grand nombre de renseignemens laissés ou interprétés, soit par Rousseau lui-même, soit par divers auteurs contemporains, ou autres; mais cela contribue seu-

lement à rendre plus curieux encore cette sorte de problême moral : on peut donc consacrer quelques pages à de nouvelles observations sur l'un des deux seuls écrivains des derniers tems dont les ouvrages soient réimprimés chaque jour, sur le seul dont les habitudes et les principes aient donné lieu, de son vivant même, à plusieurs questions encore dificiles à résoudre.

Pourquoi parler de J.-J. avec enthousiasme? Il n'en a pas besoin, il ne demandait que de l'équité. Il eût été convenable peut-être d'éviter l'exagération, en jugeant un homme célèbre qui dut à des écarts de ce genre, et de longs chagrins, et des fautes dont ses ennemis tirèrent un grand avantage. Malheureux au milieu de ses contemporains, par sa propre faute, et plus encore par la leur, il n'attendait rien de cette génération; mais il comptait sur une justice tardive. Ses livres étant universellement connus, ne pouvaient manquer de l'obtenir; mais il est plus difficile de l'apprécier lui-même, de bien comprendre de certains motifs de sa conduite, de certains effets de son humeur.

Nos jugemens précipités ne sont pas toujours l'effet d'une égoïste indifférence pour les intérêts des autres hommes. Chez J.-J., ils provenaient surtout de la promptitude de l'imagination, et de cette indolence d'esprit qui fait desirer de n'avoir plus à réfléchir. Si J.-J. y eût joint de la mauvaise foi, il eût su déguiser ses torts, puisqu'il les eût connus; au contraire, c'est lui-même qui à cet égard raconte ses propres faiblesses (1). Généralement, il s'arrêtait aux premières conséquences qu'il tirait de ses remarques, non qu'il

(1) C'est ce qu'il fit à l'occasion de ses démêlés avec Hume. Dans cette triste circonstance, si les suppositions furent hasardées d'un côté, de l'autre elles parurent trop calculées.

se crût infaillible, mais parce qu'il se sentait fort enclin à l'irrésolution.

La précipitation des jugemens de J.-J. avait quelquefois une cause différente, mais non contraire, qui tenait moins à la fatigue de l'esprit, et davantage encore au pouvoir de l'imagination. Tandis qu'il est à l'Ermitage, Diderot place quelque part cette ligne : « Il n'y a que le méchant qui soit seul ». J.-J. n'était point seul ; comme tant d'autres, il vivait à la campagne. Persuadé néanmoins qu'on l'avait en vue, il s'en plaignit. A la vérité, la réponse de Diderot ne fut pas propre à détruire entièrement le soupçon ; mais elle ne fut pas précisément de nature à la confirmer ; et peut-être Diderot, en l'écrivant, se rappelait-il qu'il est des choses dont il ne convient pas de se justifier sérieusement. Une réponse équivoque permettait de rester dans le doute ; cette phrase, qui de toute manière manque de justesse, eût d'ailleurs été trop absurde, si Diderot eût voulu l'appliquer à quiconque vit à la campagne. « Pourquoi donc supposer à la fois dans un ami, des intentions odieuses, et des opinions déraisonnables »? S'il eût été possible que ce mot contre les solitaires fît quelque tort à J.-J. retiré dans la vallée peu solitaire de Montmorenci, n'avait-il pas aussi la voie publique pour en détruire l'impression? Lui eût-il été difficile de faire observer que si l'habitude de la ville, le besoin de la société, n'est pas dans les individus une marque de dépravation, nous ne saurions du moins trouver quelque indice de méchanceté dans les penchans d'une ame plus calme, et d'un cœur plus simple? On peut avoir des vertus sans doute au milieu des capitales ; mais que ferait le vice dans la solitude? Il y manquerait d'objet et d'aliment. Les desirs indomptés, les prétentions avides, les haines, les rivalités, les complots appartiennent au bruyant séjour des prestiges. Avant que les passions aient troublé le cœur, tous les vœux sont pour

le tranquille bien-être et la naturelle activité des campagnes. L'inconstance des divertissemens, une ambition souvent puérile, de vagues espérances en détournent la plupart des hommes; mais ceux qui ont le goût des vrais plaisirs, ceux chez qui la raison, plus puissante, se forme des jouissances de l'ame une idée moins vaine, c'est-à-dire les meilleurs ou les plus sages d'entre les mortels, n'attendent jamais pour écouter des penchans si louables, les tardives leçons de l'expérience, et le malheur d'un âge où les sentimens les plus droits deviendront stériles.

Les soupçons de Rousseau tenaient aussi fort souvent à ses opinions générales, et la loi de la nature qui multiplie les exceptions était rarement présente à son esprit. Tout entier lui-même aux impressions du moment, il s'était persuadé que sans la religion, l'intérêt, secrètement écouté, conduirait toujours à tous les crimes; et en effet, il se peut que des gens d'un caractère faible, subjugués par leurs sensations, aient absolument besoin de s'occuper d'un autre monde, afin de se livrer moins aveuglément aux choses passagères. Selon Rousseau, tous ceux qui, n'étant pas arrêtés par un frein religieux, paraissent néanmoins probes et justes, ne peuvent être que des hypocrites, ou des esprits inconséquens. De telles idées entretenaient sa méfiance: il était réellement une sorte de dévôt, d'autant plus exigeant d'ailleurs, que, sans jouir d'une foi soumise, il cherchait à croire, et qu'il ménageait ce plaisir à son imagination, sans pouvoir réprimer la hardiesse de sa pensée. Cette croyance mêlée d'anxiété, qui ne portait qu'au bien son cœur aimant, ne pouvait avoir à tous égards des effets si paisibles. Malgré sa logique un peu rebelle, J.-J. voulait être un zélé calviniste. Il n'eut rien de l'intolérance dure ou fanatique de Calvin, mais il eut naturellement celle d'une ame agitée; cette prévention lui rendit suspecte toute mo-

rale qui ne se trouvait pas appuyée sur des fondemens religieux, et il ne put croire long-tems à la droiture, ou à la sincère bienveillance de certains *philosophes* dont les principes différaient beaucoup des siens.

D'après la manière dont ses plaintes fréquentes sont condamnées dans les mémoires de Marmontel, on serait porté à croire qu'elles n'eurent que des rêves pour fondement, et que les suppositions calomnieuses, les sourdes menées, et même la haine de ceux qu'il nommait ses ennemis, ne furent qu'imaginaires. Mais la fameuse note de Diderot, qui parut plus tard; mais le *Sentiment des citoyens*, satire hideuse, à laquelle J.-J. fit une réponse dont la simplicité a quelque chose de sublime; mais son expulsion même du territoire de Berne, lorsqu'il ne demandait qu'un asyle, et qu'il promettait le silence; mais les termes injurieux prodigués par les d'H...., les V....., ne sont-ce pas des témoignages, certains pour la plupart, de cette déplorable inimitié philosophique? Marmontel rapporte lui-même que le protecteur Hume ne tarda pas à écrire au baron d'Holbach : « Vous aviez raison, monsieur, Rousseau est un monstre ». Le baron s'écria : « Enfin, » il le connaît ». Et auparavant il avait dit : « Patience, cela » viendra ». Si J.-J. eût été instruit de ces détails, il les eût regardés comme une confirmation de l'existence du complot. On était sûr, aurait-il dit, d'amener Hume à ce point, en me forçant à me montrer mécontent; peut-être la chose étaitelle concertée avec Hume lui-même. Certainement, ces conjectures de Rousseau n'eussent pas été déraisonnables : en admettant même sa *noire* ingratitude envers Hume, qu'avait-il fait précédemment? De quelles monstruosités enfin s'était-il rendu coupable, pour que cette épithète si peu mesurée, fût en quelque sorte attendue, et que l'on s'écriât avec empressement : Enfin, il le connaît (1)!

(1) J'ai long-tems regardé, dit M. Jay, dans le sixième cahier de la

Rousseau montra en effet de l'ingratitude dans quelques démarches très-inconsidérées de sa jeunesse ; mais, plus tard, il sut garder un fidèle souvenir, non pas toujours des services qu'on voulait lui rendre, mais de ceux qu'il jugeait à propos de recevoir. Les difficultés des événemens et des craintes mal fondées quelquefois, ont pu l'éloigner de quelques personnes qui l'aimaient sincèrement, ou qui même avaient des droits à sa reconnaissance; on vit aussi beaucoup d'indiscrétion, beaucoup de négligence dans sa manière de vivre ; enfin, il se peut qu'il ait agi dans quelques occasions comme l'eussent fait des hommes ingrats ; mais cela ne suffisait point pour justifier l'imputation générale d'ingratitude. On prétend que ses oublis, que ses mécontentemens ne furent que des prétextes, et qu'ils n'étaient qu'apparens ; mais c'est ce dont les faits allégués contre lui n'ont fourni aucune preuve. Il n'eût pu descendre à des calculs semblables ; son cœur indocile eût toujours méconnu l'adresse et les subterfuges qui altèrent la mémoire du passé, pour conserver aux intérêts futurs une aride indépendance. Il a rompu avec beaucoup d'amis ; mais il en a conservé jusqu'à son dernier jour ; et son attachement pour lord Keith fut presque celui d'un fils pour un père vénérable. Son malheur fut d'abord de réunir trop d'amis. Peut-être en un sens croyait-il trop à l'amitié, pour être lui-même un ami parfait. Il se liait presque sans choix, et se livrait sans mesure. Cette surabondance de cœur, qui n'était qu'imprudente avant l'époque de sa célébrité, devint ensuite plus dangereuse ; et il eut pour dernier malheur, celui de n'en trouver le remède que dans une méfiance trop générale.

Minerve Française ; j'ai long-tems regardé comme une chimère l'espèce de conjuration dont J.-J. se plaignait ; .... la lecture des Confessions de madame d'Epinay m'a prouvé que, s'il y avait de l'exagération dans ses idées, il y avait un fond de vérité incontestable.

Marmontel entr'autres lui reproche, avec plus de raison, d'avoir divulgué dans les mémoires de sa vie des secrets qui n'étaient pas les siens, et d'y avoir compromis plusieurs personnes qui avaient eu avec lui des relations étroites. J.-J. a songé d'avance à se justifier à cet égard ; mais il ne l'a fait, et il ne pouvait le faire que d'une manière fort peu satisfaisante. Elle le lui paraît pourtant à lui-même ; ne doutant point d'un complot formel et de l'assentiment de toute la génération présente, il conclut de cette circonstance inouie chez les hommes, la nécessité de se montrer tel qu'il est, sans réticences et *sans ménagemens*. Son *nom doit vivre*, et il n'aperçoit aucun autre moyen de le soustraire à l'opprobre. Dans cette persuasion malheureuse, dont il ne faut point partager l'erreur, mais qui ne le rendait pas moins méprisable, il pense que, vu l'*état où on l'a mis*, *le droit le plus exact*, *la plus sévère justice*, et même un *devoir indispensable* lui permettent, lui prescrivent de dire *avec franchise*, ce qui dans la conduite des autres se rappporte à lui-même. S'il ne se fût pas figuré que le sort le plaçait dans une situation toute particulière, il eût senti que les ménagemens envers nous-mêmes peuvent être limités à notre gré, mais que, si l'on n'a pas à repousser une attaque directe, on ne peut cesser de devoir aux autres tous ceux dont l'amitié, la délicatesse, l'usage même et le train général des choses les autorisaient à nous faire une loi. Tout cela formait leur garantie, lorsqu'ils s'ouvrirent à nous ; l'obligation subsiste donc : serait-il plus loyale de révéler les secrets des autres après leur mort, que dans le tems où ils auraient pu s'expliquer, se justifier peut-être ? Qu'on n'allégue poin les devoirs sévères de l'historien ; si l'histoire est inexorable, celui-là seul doit l'écrire qui n'a pas eu de liaisons avec les personnages dont elle dévoilera les torts.

On est plus éloigné d'en croire Marmontel, lorsqu'il entreprend d'attribuer la supériorité des écrits de J. J., comparés aux siens, à la prudence qu'avait eue le citoyen de Genève de ne point écrire avant la maturité de l'âge. Si même le talent de l'auteur des *Incas* ne différait pas essentiellement du génie de l'auteur d'*Émile,* on se rappellerait, du moins, que plusieurs écrivains d'un grand mérite ont publié des ouvrages à l'âge où Marmontel se fit connaître; il eût dû songer en particulier à Voltaire, qui, si jeune encore, fit, très-imprudemment, *OEdipe* et *la Henriade.* Les facultés intellectuelles peuvent n'avoir toute leur étendue qu'au milieu de la vie; mais quand elles se sont montrées d'abord, cela empêche-t-il que le tems les perfectionne? Ce motif de J. J. est d'ailleurs une supposition tout-à-fait gratuite. Si réellement il n'avait rien publié dans sa jeunesse, ce serait par des raisons qui paraissent fort étrangères à ce projet suivi, de préparer et de réunir ses moyens. Il est vrai qu'il dit, dans le livre III des *Confessions :* « Le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher, etc. »; mais ce sont des incidens imprévus qui le déterminèrent à prendre ce parti, et, sans la question proposée à Dijon, la musique l'eût plus occupé sans doute que la littérature.

Marmontel décide que la Nouvelle Héloïse est immorale; mais ce juge en morale est un homme qui s'en occupa faiblement, un homme qui attendit que son propre intérêt l'éclairât, pour sentir la force, l'inviolabilité des promesses solennelles du mariage (1). Il fit cependant des Contes moraux, des contes, il est vrai.

Voltaire méconnut en partie et feignit plus encore de ne pas entendre le génie de Rousseau. On voit, dans Marmontel et ailleurs, que Voltaire qualifiait de fausse éloquence la

---

(1) Mémoires de Marmontel, livre 10.

manière de l'auteur de *deux comédies sifflées;* mais on devinera difficilement en quoi consiste l'éloquence, s'il n'y en a point dans Émile, dans la lettre à l'Archevêque de Paris, dans Julie, (lettres 26me. de la Ire. partie, 11me. de la IIme. partie, 18me. de la IIIme., et autres), et jusques dans les morceaux moins importans de l'origine des langues, etc. Ce n'est point que Rousseau n'ait aussi quelquefois de l'éloquence vulgaire, de celle qui doit contribuer le plus aux grands succès. Non-seulement il fit des *phrases* dans son premier discours; mais dans ses principaux ouvrages même on trouverait des couleurs trop fortes, des conclusions trop étendues, et des *ornemens*. Rousseau n'est pas le plus juste, le plus exact des grands écrivains; mais nul ne sut mieux persuader une multitude un peu choisie. Eh! par qui se feraiton lire avec des pensées grandes, mais toujours sages, ou des expressions d'une beauté toujours sévère? Comme cette éloquence simple et forte n'appartient qu'à ceux qui possèdent le vrai génie, sans un peu de ce génie, l'on ne saurait apprécier dans les autres une semblable éloquence. Si jamais quelqu'un parvient à écrire parfaitement, on verra s'écouler un siècle peut-être avant que la multitude des connaisseurs s'aperçoive qu'il a bien écrit; son livre grave et un peu triste, souvent profond et par conséquent *obscur*, ne rencontrera que de loin à loin, deux ou trois lecteurs qui diront : voilà le vrai sublime convenable à des hommes, l'éloquence soutenue qui, sans trop agiter le cœur et sans chercher à le soustraire au pouvoir de la raison, satisfait le goût en négligeant les jeux de l'esprit, et laisse dans la pensée des traces durables! Je pourrais faire remarquer dans J. J., des traits de cette haute éloquence; mais je ne parle point de ses ouvrages, je me borne aux observations qui regardent plus directement son caractère et sa personne.

Ce que l'on ne voit pas assez dans les livres de J. J., c'est le résultat d'une manière universelle de concevoir les choses.

Des notions vagues sur les mœurs, et quelques principes qui s'excluent mutuellement, feraient penser qu'il ne réunissait pas en un même aperçu ses opinions et ses vues diverses. Il s'animait péniblement, la méditation le fatiguait, il se troublait peut-être, et négligeant plusieurs conséquences éloignées, il s'attachait trop exclusivement aux analogies immédiates; enfin il s'étendait rarement, il creusait presque toujours, et portant la lumière sur un seul point, il sacrifiait le reste, ou il l'oubliait dans les ténèbres. Cela le fit raisonner quelquefois avec peu de justesse et même avec peu d'équité, quoiqu'il aimât sincèrement la justice, et qu'il trouvât du plaisir, lorsqu'elle lui était contraire, à la suivre avec un désintéressement digne d'elle.

Rousseau n'était point un homme spirituel, il n'était pas non plus un savant; il avait peu de présence d'esprit, et de facilité, peut-être même peu de méthode. Avec ces défauts, il laissa fort loin derrière lui des auteurs bien ingénieux, bien érudits, bien méthodiques. Qu'avait-il donc qui lui fût particulier ? Une très-grande aptitude à être ému à loisir, et comme par réminiscence. Mais cette faculté d'introduire à son gré, pour ainsi dire, et de prolonger jusques dans le plus intime de la pensée la trace des anciennes impressions, n'agissait pas également en lui sur les diverses parties de la sphère des choses humaines; il lui manqua, pour être le plus grand des hommes, de joindre à cette force l'étendue, qui, marquant à chaque chose sa vraie place, prévient ou réprime les bizarreries de l'humeur et les exagérations du génie.

Rousseau n'était pas facile à juger: il y avait dans sa franchise, et dans sa simplicité même assez de caprice pour les faire méconnaître, pour les rendre suspectes. C'est un malheur chez un homme célèbre : si l'on cesse de vivre obscur, il faut être exactement connu; le repos, la sécurité

se trouvent dans ces extrêmes. Une sensibilité irritable, et une humeur indépendante le faisaient paraître chaque jour différent de lui-même. Incapable de prévoyance, et d'ailleurs timide et impatient tout à la fois, il se découvrait avec maladresse; alors on interprétait sa conduite plus curieusement que si on l'eût vu circonspect et même dissimulé. Comme il montrait les sentimens qu'il est d'usage de cacher, ou de laisser à peine entrevoir, ceux qui portent volontiers des jugemens défavorables, durent lui supposer ou de secrets motifs, ou des passions extrêmes. C'est à-peu-près ainsi que les précautions ordinaires des femmes ayant habitué le public à trouver dans une indiscrétion visible, l'indice de cent fautes plus adroitement cachées, l'on soupçonnera des derniers écarts celle qui, moins prudente que réellement honnête, sera peu réservée dans ses démarches extérieures.

A cette cause première d'incertitude à l'égard de J.-J.; se joignaient, et l'enthousiasme que ses écrits produisirent naturellement, et les insinuations contraires de ses *amis* qu'un tel bruit pouvait importuner, et qui sans doute en avaient appris à Ferney tout l'inconvénient, tout le ridicule. Dans le public, les uns aimaient sa droiture et ses maximes; mais les autres lui préféraient, par divers motifs, des auteurs moins singuliers, plus aimables, unis entr'eux, et très répandus dans le monde où J.-J. ne resta pas long-tems. Ces opinions contradictoires irritant son imagination, lui montrèrent enfin, comme le dit Voltaire, toute l'Europe divisée en deux partis, dont l'un s'occupait de lui ériger une statue et l'autre travaillait à la renverser. Il avait quelque droit de prétendre à des égards particuliers; cependant on lui refusait souvent, et de certaines gens lui refusent encore, cette justice rigoureuse que l'on devrait au dernier des hommes. Ceux même que nulle passion ne paraît avoir prévenus, lui supposent quelquefois des intentions sur lesquelles on ne devrait rien affirmer, et des vues qui ne s'accor-

dent pas toujours avec son caractère, ou avec les principes, dont il n'est pas vraisemblable qu'il se soit écarté.

(*La fin incessamment*).

DE SÉNANCOUR.



REVUE THÉATRALE.

Le faux Bonhomme, de M. Alex. Duval, a été joué et a réussi au Théâtre Français. Nous rendrons compte en détail de cet ouvrage important; l'analyse d'une comédie de caractère en cinq actes, mérite des développemens plus étendus que ceux que nous pourrions donner en ce moment.

— L'Opéra-Comique a joué *le jeune Oncle*, comédie en un acte. Un colon, revenu en France, a appelé sa nièce auprès de lui : pour qu'elle crût pouvoir y rester décemment, il s'est donné pour plus âgé qu'il ne l'est effectivement. Il est assez singulier qu'une jeune personne ne sache pas, à vingt ans près, l'âge du frère de son père. Cette invraisemblance admise, on trouvera naturel que les soins de l'oncle plaisent à la nièce, qu'elle éconduise un jeune fat pour rester auprès de son protecteur, que celui-ci révèle son âge, et que le tout finisse par un mariage, au bruit des *bravos* du parterre.

— Une jeune femme est devenue héritière d'un vieux usurier qui l'a épousée au lit de la mort : parmi les effets de la succession, se trouve une créance sur un jeune homme. On conseille au débiteur d'éteindre la dette par

confusion, en épousant sa *créancière*. Il y répugne à cause de son âge, et parce qu'il est amoureux d'une jeune personne charmante. On devine que sa belle amie est la même que celle qui le poursuit ; et au moment où il va être mis en prison, elle se fait reconnaître ; et sans renoncer à s'emparer de la liberté du débiteur amoureux, elle lui donne des chaînes plus agréables et plus dans les usages du *Vaudeville*.

— Un Anglais a des préjugés contre les Françaises. Son neveu a épousé une femme de ce pays. Comment dissiper les préventions de l'oncle ? en lui faisant connaître sa nièce. C'est sur ce plan, qui ressemble un peu à l'intrigue du *Vieux Célibataire* et de quelques autres pièces, qu'est bâtie *la Française*, que l'on a jouée avec un succès douteux au Gymnase, quoique M. Champein l'eût enrichie d'une musique digne de l'auteur de *la Mélomanie*.

MÉLANGES.

Un adversaire redoutable vient d'attaquer lord Byron sur un point très-délicat : c'est sir A. A. Watts qui a publié un ouvrage pour prouver à ses compatriotes que la réputation acquise par sa seigneurie en sa qualité de poète, n'est qu'usurpée, puisque les plus beaux morceaux des poésies du noble lord ne sont que des plagiats de Mrs. Radcliffe, de Schiller, de Wiéland et d'autres. La Gazette littéraire de Londres a déjà donné quelques extraits de l'ouvrage de M. Watts, et a cité les preuves incontestables alléguées pour rabaisser la réputation de celui qui n'a gardé aucun ménagement envers les autres poètes de son siècle. La *Literary Gazette* menace le poète britannique de continuer ses extraits, jusqu'à ce que le plagiat soit bien établi et reconnu suffisant pour désabuser le public.

— Un article d'un journal qui paraît à Free-Town,

dans l'établissement anglais de Sierra-Leona, doute que le Niger se jette dans le Nil. Ces doutes sont fondés non-seulement sur l'opinion du vulgaire, mais aussi sur ce qu'en dit le prêtre supérieur de la colonie *Dallah Mahammadu*, située sur le bord du Bulam, et en face de Free-Town. Ce prêtre, qui paraît un homme fort instruit, a voyagé le long de la côte de la mer Rouge, près de la frontière d'Égypte, en traversant Houssa. Il n'a rencontré aucun grand fleuve sur son chemin jusqu'à Houssa, où il s'est trouvé sur les bords du Niger, en revenant vers Free-Town. Il est d'opinion que ce fleuve s'écoule dans la mer Rouge. Les notices données par ce voyageur contiennent des choses très-remarquables, et l'on espère que le gouvernement anglais les fera publier avec d'autres détails géographiques qui ont été recueillis par le secrétaire de la colonie de Sierra-Leona.

— Le baron de Wiesen, président de l'académie des sciences de Stockholm, s'est rendu les premiers jours de mars dernier, à la tête d'une députation, auprès du roi, et lui a exprimé, dans un fort beau discours, la gratitude de l'académie pour les statuts donnés par Sa Majesté. Le roi a improvisé la réponse suivante : « Dans tous les états » éclairés, et particulièrement dans les états libres, le » monarque doit être le premier défenseur des sciences et » des lettres. C'est alors que le prince et la nation peu» vent espérer de voir consolider les droits que la nature » a gravés dans le cœur des hommes. Continuez, mes» sieurs, à propager les progrès généreux de l'esprit hu» main. Le flambeau des lumières contribuera à réparer » les désastres qui ont pesé si long-tems sur notre patrie, » et qui ont désolé tour-à-tour les plus beaux climats et » les contrées les plus stériles de l'Europe. La paix gé» nérale, le repos et la sûreté des états, sont le but vers » lequel tendent les vœux de toutes les nations, et les

» bienfaits qu'elles réclament. Réunissons nos efforts, afin » de procurer à notre pays tous les avantages auxquels » il a le droit de prétendre par sa position et par le génie » de ses habitans : c'est ainsi que nous aurons bien mérité » de la patrie ».

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 1er. *avril* 1821, *au samedi* 7 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 12° (échelle de Réaumur), le 2. — *La moins élevée*, 1° 3/10 le 6. — *Température moyenne*, 6° 8/10. — Anniversaire de cette température, 9° 6/10. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 27 pouces 9 lignes (752 millim.), répondant à 30 de mauvais tems de la nouvelle graduation, et à *pluie ou vent* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui d'ouest. *Hauteur des eaux de la Seine*, à l'époque du samedi, 2 mètres 39 cent. au-dessus des plus basses eaux de 1719, (croissante, navigable). — Jours de pluie, 4.

ANNONCES.

Discours sur la naissance de Mgr. le Duc de Bordeaux, prononcé par M. de la Bouïsse. Une feuille in-8°. chez Labadie, à Castelnaudary.

Cet ouvrage est écrit avec élégance. Parmi les notes qui le terminent, il y en a une relative à l'importation des grains étrangers, sujet important, et dont les deux chambres s'occupent en ce moment. La nature de ce journal nous défend de copier ici les raisons de M. de la Bouïsse ; nous renvoyons nos lecteurs à son ouvrage.

Lettre en prose et en vers, à M. de Laistre, sur le projet d'établissement à Versailles d'une école des arts et métiers ; par le même. Même adresse.

Description historique et pittoresque du château de Chambord, par MM. Merle et Périé. Un petit volume in-fol. avec 10 planches, texte imprimé par Firmin Didot, proposé par souscription. On s'inscrit au bureau des Annales, place des Petits-Pères, n°. 9. — Prix, 18 fr., et 21 fr. franc de port, par la poste.

ERRATA DE CE NUMÉRO.

Pag. 452, lig. 13, *désertion*, lisez *possession tranquille.*
Pag. 453, lig. 13, *Tay*, lisez *Tuy.*
Pag. 456, lig. 14, *son*, lisez *ton.*

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, au Marais, N°. 46.

LA MINERVE LITTÉRAIRE.



FRAGMENT

DU CINQUIÈME CHANT DE LA PHILIPPIDE.

Commencement de la croisade contre les Albigeois. Arrivée de Savari de Mauléon chez le comte de Foix.

Le chevalier a tiré vers Bayonne,
Des Béarnais il tourne les rochers ;
A Saint-Gaudens traverse la Garonne,
Et de Pamiers reconnaît les clochers.
Là, pour fêter sa belle châtelaine,
Et ses deux sœurs, Esclarmonde et Melaine,
Roger de Foix tenait depuis trois jours
Les chevaliers, dames et troubadours
Dont s'honoraient le pays d'Aquitaine,
Et le Bigorre, et tous ses alentours.
Jeux et plaisirs avaient orné la fête ;
Mais les plaisirs étaient près de chommer,
Quand Mauléon chez le comte s'arrête,
Et son aspect semble tout ranimer.

Il était né pour l'amour et la gloire ;
Gai troubadour, et vaillant chevalier,
Près d'une belle, ou sous le bouclier,
Il savait vaincre et chanter sa victoire.
On l'environne, on boit à sa santé ;
Il rit, il danse, et plus d'une beauté
Brigue l'honneur de lui verser à boire ;
Quand dans les airs ont retenti soudain
Les sons criards d'un cornet à bouquin,
Et les clameurs d'un peuple qui s'amasse,
On sort de table, et, le verre à la main,
Sur les balcons on se mêle, on s'entasse.
Voici venir, monté sur un roussin,
Un large moine à rubiconde face,
Qui s'arrêtant au milieu de la place,
Sonne du cor et crie à pleine voix :
« On fait savoir de par Innocent Trois,
» Chef souverain du Monde catholique,
» Que dans Pamiers, chez le comte de Foix,
» Vont arriver dom Diegue et Dominique,
» Dignes légats du Siége apostolique,
» Pour convertir les méchans Albigeois ».
Le peuple y court, il aime les spectacles,
Et du château les convives joyeux
Sont enchantés de recevoir chez eux
Des gens connus pour faire des miracles ;
En peu d'instans leurs vœux sont accomplis ;
Mais qu'à bon droit ils demeurent surpris,
Lorsqu'à pas lents, dans un morne silence,
Vers le château le cortège s'avance !
On voit d'abord six bourreaux au teint noir,
Au regard sombre, aux épaisses moustaches,
Tenant des fouets, des épieux et des haches,
Marchant de front, une corde en sautoir.
Puis quatre archers portant quatre potences ;
Puis une roue, un cric et deux étaux,
Des grils, des pals, des torches, des marteaux,
Une chaudière, une scie et trois lances,
Et du bois vert dans quatre tombereaux.

Paraît ensuite un évêque d'Espagne,
Diegue est son nom, et l'abbé de Cîteaux,
Avec sa troupe Amalric l'accompagne.
Un moine pie arrive le dernier.
A son poil roux, à son air fanatique,
A son rosaire, à cet anneau d'acier
Qui sur les reins lui serre la tunique,
On reconnaît dom Gusman Dominique;
Et, devant lui râclant du violon,
Deux troubadours, Isnard et Perdigon,
D'une voix fausse, et sur un air bachique,
Chantent l'auteur de l'Inquisition.
Roger de Foix voyant cette cohorte,
Fait prudemment hausser le pont-levis,
De son château barricade la porte,
Et du balcon leur dit : « Mes chers amis,
» Je vous crois gens d'un esprit débonnaire;
» Mais si chez moi vous voulez être admis,
» Vous me direz ce que vous venez faire ».
Gusman s'approche, et dit : « Seigneur Roger,
» Les Albigeois sont une secte impie,
» Qu'un bon chrétien ne saurait protéger;
» Qu'à tout jamais le Pape excommunie;
» Qu'il faut brûler, fustiger, égorger,
» Et que l'enfer attend dans l'autre vie.
» Dans vos États règne cette hérésie,
» Et nous venons exprès pour les purger.
» De ces erreurs instruit comme nous-mêmes,
» Des Albigeois vous savez les blasphêmes.
» A les ouïr, le divin Créateur
» Du genre humain ne serait point l'auteur;
» C'est la nature et non Dieu qui féconde.
» Deux Dieux rivaux se partagent le monde.
» Notre Sauveur ne s'est point incarné,
» Et d'une vierge il ne serait point né;
» Et de sa mort l'instrument adorable
» Serait pour nous un objet exécrable.
» A les ouïr, notre enfer n'est qu'un jeu.
» Tous les humains sont égaux devant Dieu.

» L'homme, ici bas, peut vivre sans baptême,
» Braver le Pape, et Rome et l'anathême,
» Faire l'amour autant qu'il le voudra;
» Doit abhorrer le culte des images,
» L'or et les œufs, la viande, les fromages,
» Et la liqueur dont Noé s'enivra.
» A les ouïr, la messe est inutile;
» La loi des Juifs vaut mieux que l'Évangile.
» Tous les devoirs imposés aux dévots
» Sont des tributs qu'on lève sur les sots.
» Comme un laïque un évêque est fragile;
» Pour tous les morts la prière est stérile;
» Et dans le ciel aucun d'eux n'entrera
» Qu'au jour terrible où Dieu nous jugera.
» Voilà comment ces Albigeois, ces traîtres,
» Ces Ariens et ces Manichéens,
» En se baisant sur la bouche et les mains,
» Parlent de Dieu, de l'église et des prêtres;
» Innocent Trois les a tous condamnés.
» Enfans, vieillards seront exterminés;
» Le peuple entier périra dans les flammes,
» S'il ne renonce à ses dogmes infâmes.
» Déjà Raymond, comte des Toulousains,
» Qui protégeait leur secte abominable,
» A dans l'église abjuré ces vilains.
» L'abbé Folquet l'a fouetté de ses mains,
» Et de son corps j'ai fait sortir le diable.
» Retirez-vous de ce peuple maudit;
» Unissez-vous à ma sainte entreprise;
» Brûlez, tuez au nom de Jésus-Christ,
» Ou, de la part de Rome et de l'Église,
» Sur vos États je lance l'interdit ».
Dans le château se fait un grand silence.
Roger de Foix et tous ses conviés
A ce discours restent pétrifiés.
Nul ne conçoit une telle arrogance,
Et la surprise enchaîne leur vengeance.
Le fier Roger retrouve enfin la voix;
Et dit ces mots: « Messager de colère,

» Sans mon respect pour votre ministère,
» Et pour le Dieu dont vous portez la croix,
» De mon courroux vous sentiriez le poids,
» Et votre audace eût trouvé son salaire.
» Sur mes vassaux je règne à ma manière;
» Je tiens de Dieu ma couronne et mes droits,
» Et nul mortel, pas même le Saint-Père,
» Dans mes États ne dictera des lois;
» Tous ces forfaits, ces dogmes, ces souillures
» Qu'à mes sujets prêtent vos cœurs jaloux,
» Tous ces griefs sont autant d'impostures;
» Ils sont Chrétiens, et plus Chrétiens que vous.
» Je crois en Dieu; mais le Dieu que j'adore
» N'est pas un Dieu de haine et de courroux.
» Il plaint l'erreur; il est clément et doux;
» L'intolérant est un fou qu'il abhorre.
» Persuadez, ramenez les pécheurs
» Par vos discours, votre exemple et vos mœurs,
» Dieu vous l'ordonne; et c'est-là votre gloire;
» Mais le prêcher les armes à la main,
» Persécuter et damner son prochain,
» C'est par le crime arracher la victoire.
» Votre Folquet n'est qu'un lâche, un ingrat
» Dont les Génois ont purgé leur État;
» Que dans l'exil, la misère et la honte,
» Des Marseillais recueillit le vicomte,
» Et pour payer cet accueil libéral,
» Il a volé le seigneur de Béral
» Il a voulu séduire son épouse;
» Il s'est fait moine, écuyer, bateleur,
» Il est enfin évêque de Toulouse;
» Et de vos lois ce digne exécuteur
» Osa porter la main sur son seigneur!
» Et de Raymond la sotte patience
» A sans rougir subi sa pénitence!
» Quand on le souffre on l'a bien mérité;
» Mais si chez moi ce dessein vous amène,
» Vous avez pris une inutile peine,
» Car je n'ai pas même docilité,
» Et dans l'instant il faut lever le siége;

» Sortez d'ici, vous et votre cortége,
» Et l'attirail de l'Inquisition;
» Sortez, vous dis-je; ou votre mission
» Pourrait finir dans les flots de l'Ariége ».
A ce discours, les moines de Cîteaux,
Le vieux prélat, les archers, les bourreaux
Sentent fléchir leur zèle apostolique.
Mais leur effroi révolte Dominique,
Et le martyre a pour lui des appas.
Ils allaient fuir; il arrête leurs pas.
Son corps grandit, sa voix s'est renforcée;
Et, l'œil ardent, la barbe hérissée,
Contre Roger il dirige son bras,
Il le proclame infecté d'hérésie;
Au nom de Dieu confisque ses châteaux,
Ses revenus, ses champs, sa seigneurie;
De leurs sermens dégage ses vassaux:
Il le proscrit, foudroie, excommunie,
Lui, ses parens, valets et commensaux,
Et les dévoue aux esprits infernaux.
Il eût damné les chiens et les chevaux,
Si Mauléon, dont l'orgueil et la rage
A chaque mot s'irritaient davantage,
Le casque en tête, et la lance à la main,
Hors du château n'eût apparu soudain:
« Fuyez, bourreaux, ou je vous mets en poudre »,
A-t-il crié d'une voix de Stentor.
Ce cri terrible est pareil à la foudre:
Le seul Gusman veut déclamer encor;
Mais ses amis et leur tremblante suite
Hors de Pamiers l'entraînent dans leur fuite,
Abandonnant aux mains de Mauléon
Ces instrumens de mort et de torture,
Qu'au fanatisme inspira le démon
Et dont l'emploi révolte la nature,
Et la morale et la religion.
Sur les fuyards pleuvent comme la grêle
Les horions, la fange et les cailloux;
Jeunes et vieux, tout le peuple s'en mêle.

Fourche, balai, pied de table, escabelle,
Tout leur est bon, tout sert à leur courroux.
Roger de Foix, étonné de leur zèle,
Se voit contraint d'en modérer les coups.
Il ne veut point ensanglanter la scène.
Si les discours de ces inquisiteurs
Ont justement excité ses rigueurs,
La piété, succédant à la haine,
Loin d'imiter ces cœurs pétris de fiel,
Respecte en eux les ministres du ciel.
Il lui suffit que la peur les emporte;
Et les Prussiens dans les champs Iénois,
Les daims, les cerfs, poursuivis dans les bois,
N'en ont jamais éprouvé de plus forte.
De Mauléon la redoutable voix
Résonne encore à leur tremblante oreille.
Sans regarder qui les pousse et les suit,
Toujours courant et le jour et la nuit,
D'une semaine aucun d'eux ne sommeille,
Et leur effroi redouble au moindre bruit.
   Leur bataillon dans vingt lieux se partage;
L'un vers les monts a couru se cacher,
L'autre du Rhône a gagné le rivage.
Diegue est enfin dégoûté de prêcher,
Et, de Cîteaux abandonnant les moines,
Veut dans Osma retrouver ses chanoines;
Il est trop tard, et son jour est venu.
Les champs d'Osma l'ont à peine revu;
Son front pâlit; ses genoux s'affaiblissent,
Son sang se fige, et ses yeux s'obscurcissent;
Un froid subit pénètre dans son cœur,
Son corps s'étend, ses membres se roidissent,
Et le prélat tressaille et meurt de peur.
   Sur d'autres bords, non loin de la Durance,
Entre Avignon et les champs de Provence,
Le fier Gusman, ralliant ses amis,
Rassure enfin leurs débiles esprits,
Réchauffe en eux l'orgueil et la vengeance,
Leur fait jurer la mort des Albigeois,

De Mauléon et du comte de Foix,
Au Vatican dépêche une ambassade,
Et de Cîteaux dispersant la brigade,
Chez les Français et chez les Bourguignons,
Les Provençaux, les Germains, les Bretons,
De l'Elbe au Var fait prêcher la croisade.
Les voilà donc trottant sur les chemins,
Courant les bourgs, les cités, les villages,
Distribuant les croix à pleines mains,
Armant les ducs, barons et châtelains,
Leurs écuyers, leurs vassaux et leurs pages.
Les deux prélats de Bourges, d'Orléans,
Ceux de Clermont, et d'Autun et de Sens,
Au pallium joignent le cimeterre;
Et les seigneurs de Nevers et de Blois,
De Dreux, de Bar, de Montfort et d'Auxerre,
Sur la cuirasse ont apposé la croix.
C'est vainement qu'une cause plus juste
Les appelait près de Philippe-Auguste.
Tous à l'église ont immolé l'État;
Et chacun d'eux, sur la foi d'un légat,
De ses péchés croit faire pénitence,
Et du ciel même obtenir la faveur,
En égorgeant des chrétiens sans défense,
Qu'a d'un prélat condamnés la fureur,
Au nom du Dieu qui voit leur innocence,
Qui hait le meurtre et pardonne à l'erreur.

VIENNET.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE *philosophique et politique de l'Établissement et du Commerce des Européens dans les Deux-Indes;* par G. T. Raynal (1).

Malgré les glorieux triomphes de la philosophie du dernier siècle, il restait de grands préjugés à combattre. Les plus saintes lois de la nature étaient encore violées sans pudeur parmi les hommes : un commerce immoral et sanguinaire avilissait, dégradait l'espèce humaine. La vente, l'esclavage d'une partie du genre humain, aussi contraires à la morale qu'à la politique, devaient être condamnés par un prêtre philosophe; il fit entendre sa voix, et les puissans de la terre commencèrent à craindre les gémissemens de l'infortune, les malédictions d'une vaste partie du monde. Enfin, après quarante années d'une honteuse délibération, ils ont bien voulu se décider, de nos jours, à abolir la traite des noirs.

Plus près de nous, parmi nous la paresse et l'orgueil plaçaient la profession de commerçant au nombre des occupations serviles, et ce ridicule préjugé résistait encore aux leçons de l'expérience et aux progrès de la raison. Un homme de génie entreprit d'en démontrer l'absurdité, et, en détruisant cette superstition féodale, il fit honorer l'industrie comme la principale source de la prospérité des nations.

Depuis que l'homme, armé de la boussole, s'était ouvert toutes les mers, le commerce avait embrassé dans ses spéculations toutes les parties connues du globe, et les bril-

(1) Nouvelle édition, précédée d'une notice biographique de M. Jay. Onze vol. in-8o. avec un atlas in-4o. ; prix 80 fr. — Paris, Amable-Coste et Compagnie, libraires éditeurs.

lantes destinées de plusieurs peuples avaient déjà averti les gouvernemens de l'utilité des relations commerciales. Il était extrêmement difficile de réunir l'immensité de faits et de rapports que le commerce avait produits dans l'intérêt de la société ; de fonder ces faits et ces rapports, aussi variés dans leur nature que dans leurs résultats, sur des principes constans et uniformes. Le commerce modifiait tous les jours le sort des nations, et aucune n'en connaissait l'histoire! L'abbé Raynal la publia. La première édition de l'*Histoire philosophique et politique* des établissemens et du commerce des Européens dans les Deux-Indes, parut, et le monde fut étonné d'avoir méconnu des moyens infaillibles de prospérité, et les habitans des contrées les plus lointaines se félicitèrent de se trouver rapprochés par une existence commune.

Le genre humain à qui l'on présentait pour la première fois, sa véritable situation, le bilan de ses affaires, le recensement de sa population, le tableau de ses idées morales, politiques et religieuses, sembla recevoir un mouvement électrique d'indignation contre les imposteurs et les oppresseurs de tous les genres. Les autels des différens cultes, tous les trônes de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, parurent ébranlés. Vingt éditions ou contrefaçons de l'Histoire Philosophique se succédèrent presque sans intervalles ; elle fut traduite dans toutes les langues. Aucun livre n'a été peut-être plus lu, aucun n'est entré aussi avant dans l'ame de ses lecteurs, et n'a produit d'aussi rapides et d'aussi heureux effets.

Le succès de cette production du génie ne fut pas, un seul instant, douteux ; elle portait l'empreinte d'un siècle éclairé, et la philosophie s'en applaudit. Cet ouvrage est du petit nombre de ceux qui appartiennent à tous les peuples civilisés, et qui ne doivent point périr. C'est le premier, le plus hardi, le plus profond examen que la philosophie ait fait des rap-

ports qui unissent les deux mondes, des mœurs, des coutumes des nations, de l'état général du commerce et de son influence politique. Le seul désir d'être utile à l'humanité dut porter l'auteur à entreprendre un travail si long et si pénible. L'abbé Raynal était animé d'un ardent amour pour le bien général; il voulait étendre et favoriser le commerce qui rapproche et lie tous les peuples; il voulait surtout que sa patrie, si féconde en grands hommes, si riche des produits de son territoire et de l'industrie de ses habitans, fût un jour libre et florissante. Il publia un livre où les opinions philosophiques sont associées aux recherches historiques, aux connaissances commerciales, où les droits des peuples sont réclamés dans l'intérêt même de leurs gouvernemens; il montra le despotisme créant des déserts autour de lui, se condamnant lui-même à la misère, en condamnant les nations à l'esclavage; il réclama enfin le triomphe de la raison sur les préjugés, et de la vérité sur l'erreur.

Les conseils de la philosophie, joints à ceux de l'intérêt, contribuèrent au triomphe d'une vérité utile. On commença dès-lors à éprouver moins de honte d'une profession qui procurait de grands et nobles moyens de fortune pour soi, et de prospérité pour sa patrie. Il se trouva même, dans *une certaine classe*, des hommes d'un esprit assez fort pour croire qu'il leur était enfin permis de *réparer par l'industrie lès brèches faites à leur fortune*, et tout le monde se pénétra d'une vérité qui vient d'être si éloquemment proclamée à la tribune nationale : *Que la manufacture la plus simple attire dans un canton plus d'aisance, y apporte plus de richesses, y fait plus d'heureux, que cent châteaux de barons n'aient jamais fait dans une province* (1).

(1) Discours de M. Labbey de Pompières, prononcé à la Chambre des Députés, le 9 mars 1821.

Le talent de l'auteur, l'éloquence passionnée de son style, les bienfaits de son ouvrage attirèrent sur lui le courroux de ceux qui défendent aux hommes de lettres d'ouvrir de nouvelles routes à la pensée ; de ceux qui craignent la puissance des peuples éclairés ; des prédicateurs de fausses doctrines ; des partisans de préjugés barbares. Des critiques d'une impartialité suspecte traitèrent Raynal avec la plus grande sévérité ; ils lui reprochèrent, comme des vices essentiels, quelques erreurs peu importantes, quelques détails superflus ; ils l'appelèrent déclamateur : mais ces critiques n'écoutèrent que leurs passions personnelles, et leurs yeux se fermèrent au mérite de l'ouvrage. L'envie et l'amour-propre de la médiocrité, irrités de son mérite, essayèrent de lui en contester l'honneur. Mais le tems qui seul fonde les renommées littéraires, les réduisit bientôt au silence : le tems et les persécutions auxquelles l'auteur fut en butte, et que personne n'osa revendiquer. Tout le monde connaît l'arrêt du parlement de Paris qui condamna l'*Histoire Philosophique* au feu, et l'auteur au bannissement. Étrange et bizarre contradiction des hommes puissans ! Raynal était décrété de prise de corps dans sa patrie qu'il venait d'enrichir d'un des ouvrages qui honorent le plus l'esprit humain, et Beccaria y était accueilli, honoré, après s'être dérobé avec peine aux poursuites du tribunal de l'Inquisition !

Ce fut dans le nord, où le despotisme était le plus fortement constitué, dans des régions moins éclairées que celle d'où le philosophe était banni, dans un pays où la juste liberté des peuples éprouve encore aujourd'hui le plus de résistance, à la cour même des rois, que Raynal, censeur véhément du pouvoir absolu, ennemi déclaré des préjugés les plus puissans, trouva un asile contre la persécutions de ses compatriotes, des hommages, et des triomphes ! Il est donc vrai que la philosophie exerce un empire irrésistible,

même sur ses ennemis naturels, et que la société humaine avance, par un mouvement nécessaire, vers son perfectionnement !

Raynal reçut partout dans son exil le tribut d'estime et d'admiration que méritaient son caractère et ses talens ; partout il vit son livre répandu, et ses idées sur le commerce accueillies, et mises en pratique. Ce ne fut qu'après cinq années de bannissement qu'il lui fut permis de rentrer en France. Pour y trouver une vie paisible, il chercha la retraite ; son cœur l'appelait dans les lieux qui l'avaient vu naître ; il alla visiter les montagnes de l'Aveyron ; mais il les quitta bientôt, ne pouvant résister au désir de retoucher l'*Histoire philosophique*, et de l'enrichir des documens précieux qu'il avait recueillis dans son exil. Quelques matériaux lui manquaient à Saint-Geniez, il vint les chercher à Paris ; dès-lors toutes ses actions, toutes ses pensées n'eurent pour but que le perfectionnement de son grand ouvrage. Infatigable interrogateur, il poursuivait sans relâche les savans de tous les pays, les négocians, tous ceux enfin qui pouvaient lui donner des renseignemens nouveaux, ou l'aider à rectifier des erreurs. Il associa à cet important travail les lumières de son neveu, M. Raynal, aujourd'hui proviseur du Collége royal de Nismes (1). La mort le surprit au milieu de ses plus chères occupations, et nous déroba ainsi l'édition qu'il préparait avec tant de soin.

Un des héritiers de l'auteur étant devenu le possesseur des manuscrits corrigés, en fit hommage au conseil municipal de la commune de Saint-Geniez. Celui-ci a cru secon-

(1) Il serait à désirer que ce digne héritier du nom et des nobles sentimens de l'auteur de l'*Histoire philosophique*, donnât un jour lui-même une édition des Œuvres complètes de Raynal, et qu'il publiât l'*Histoire de la Révocation de l'Édit de Nantes*, que l'auteur regardait comme une de ses meilleures productions.

der honorablement les intentions de Raynal, en les donnant au public. M. Amable Costes a traité avec le conseil municipal pour l'acquisition de ces manuscrits; et, d'après une délibération de la commune, le produit de la vente doit être consacré à l'établissement d'une école gratuite d'enseignement mutuel pour les pauvres de Saint-Geniez. Il était ainsi réservé au vertueux abbé Raynal d'être bienfaisant encore après sa mort! Si les bonnes actions étaient immortelles comme les bons ouvrages, la postérité accorderait deux couronnes à notre philosophe; elle lui donnerait surtout le titre glorieux d'ami des hommes et de bienfaiteur de l'humanité.

Nous ne saurions assez applaudir au zèle et aux bonnes intentions des éditeurs, qui n'ont rien négligé pour mettre l'ouvrage en rapport avec les circonstances présentes. Déjà, depuis la mort de l'auteur, il est survenu bien des changemens dans les gouvernemens, les mœurs, la population, les relations commerciales de plusieurs nations, et particulièrement des colonies. Un volume supplémentaire, destiné à les faire connaître, fera suite à l'Histoire philosophique, et sera, pour ainsi dire, son complément. Un savant déjà honorablement connu, M. Peuchet, s'est chargé de ce travail; il ne peut que donner un nouveau degré de mérite à l'édition nouvelle, en alliant les connaissances qu'il a acquises lui-même, aux connaissances déjà répandues dans l'ouvrage. Ce qui recommande surtout cette édition, c'est le nom de M. Jay, auteur du Précis historique sur la vie et les ouvrages de l'abbé Raynal.

Cet écrivain distingué parcourt, dans une critique aussi impartiale que raisonnée, les beautés de l'ouvrage, et les imperfections qui lui ont été reprochées. Il discute avec un talent remarquable le mérite littéraire et philosophique de cette production d'un prêtre philosophe, et attire particulièrement l'attention du lecteur sur l'époque et les circons-

tances qui l'ont vu naître. Dans le sentiment d'une noble indignation, il censure avec force le réquisitoire fameux qui condamna l'*Histoire Philosophique* aux flammes, et son auteur à être *appréhendé au corps.*

Rien de plus remarquable que le point de vue sous lequel M. Jay nous présente l'abbé Raynal, sortant d'un cloître, entraîné par l'amour de l'indépendance et l'attrait des affections sociales, fixant son séjour à Paris dans un tems où l'influence de la littérature philosophique commençait à s'étendre et à épurer les opinions, en attendant l'amélioration des mœurs. En nous faisant remarquer le contraste entre les mœurs et les opinions de cette époque, il montre la société sous l'empire de deux génies opposés ; et il explique ainsi les opinions, la conduite, les travaux de l'abbé Raynal : « Quel est le spectacle, dit M. Jay, qui frappa » ses regards, à son entrée dans le monde? D'un côté il » voyait un monarque enseveli dans de honteux plaisirs, le » pouvoir avili entre les mains d'une courtisanne adultère, » un fanatisme sans frein se mêlant à des voluptés sans dé- » cence, les folies atroces de la bulle *Unigenitus*, le refus » de sacremens, le mépris, l'oubli des droits de l'huma- » nité ; les affections de familles devenues un sujet de ri- » dicule ; la licence alliée à la servitude ; les vices privi- » légiés bravant la censure publique : de l'autre, apparais- » saient quelques hommes armés de la toute-puissance de » la raison, soulevant les sentimens généreux en faveur de » la vertu méconnue, de la morale outragée......... Qu'on » se figure un homme doué d'une brillante imagination, » d'un esprit attentif, d'une ame généreuse : jeté au mi- » lieu de ces directions opposées, il faut qu'il choisisse » entre les drapeaux du fanatisme et ceux de la philosophie, » entre l'erreur et la vérité. Raynal fit un choix digne de » lui, le prêtre devint philosophe. » Après avoir peint avec les couleurs les plus élégantes, la société de cette épo-

que, M. Jay nous présente l'Histoire Philosophique sortant des mains de son auteur ; il signale les diverses passions qui se déchaînèrent contre lui ; il prouve que, dans tous les tems, la méchanceté a fourni à l'ignorance des moyens de lutter contre la puissance du talent, et d'étouffer la vérité en poursuivant les productions des hommes de génie. Mais en admirant l'étendue, la hardiesse du plan de l'ouvrage, ces grandes difficultés d'exécution, l'immensité des travaux et des recherches préparatoires, M. Jay pense comme critique impartial, que l'auteur est quelquefois prodigue de mouvemens et d'oppositions, qu'il employe un peu trop fréquemment les formes oratoires. Cependant en examinant le but que s'est proposé Raynal, il croit apercevoir, et nous reconnaissons avec lui les causes d'une éloquence quelquefois passionnée : « Forcé, dit M. Jay, » de parcourir les différentes contrées de la terre, de fixer » un regard attentif sur les divers gouvernemens, sur l'état » des nations, il devait éprouver des émotions de plus d'un » genre, et ces émotions se reproduisaient naturellement » dans ses récits. Pouvait-il rester insensible au spectacle » des malheurs que l'ignorance, la barbarie, l'avarice, » le fanatisme attirent sur les peuples ? Lorsqu'il pose, en » frémissant, le pied sur la terre brûlante de la servitude, » sur cette Afrique où l'homme trafique de l'homme, où la » cupidité européenne sourit aux gémissemens, aux lar- » mes, aux tortures du désespoir, pouvait-on exiger que » l'écrivain philosophe contemplât froidement ces scènes » terribles, qu'aucun cri d'indignation ne s'échappât du » fond de son cœur ? Ah ! si, loin d'invoquer la pitié des » hommes, il eût épuisé l'art du sophisme pour justifier » le commerce du sang humain, on ne l'eût pas accusé de » sortir de son sujet, de se répandre en discours oiseux ; » on rendrait hommage à son talent, on reconnaîtrait son » génie ! » On voit par les énergiques couleurs de ce ta-

bleau, combien la vivacité des sentimens qu'éprouve M. Jay, élève la dignité de son ame, échauffe son talent! Partout, dans cette notice biographique, cet écrivain distingué s'est montré digne de sa haute réputation. Nous le félicitons d'avoir contribué à répandre un ouvrage aussi important que l'*Histoire Philosophique*, en permettant que la nouvelle édition parût sous ses auspices.

DAURE.



SUR J. J. ROUSSEAU.

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE).

Il est dit, dans *l'Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, que « Rousseau voulut vivre dans la retraite, afin de mieux occuper la capitale dont il fuyait le bruit ». Tout porte à croire au contraire que ce ne fut point l'intention de Rousseau : il ne pouvait suivre ses goûts, sans vivre à la campagne. Il serait à désirer que dans des occasions semblables, on s'abstînt de prononcer sur les motifs, et surtout qu'on n'en supposât jamais qui eussent été désavoués indubitablement par les hommes à qui on les attribue. J. J. n'a pas choisi, dans le dessein qu'on lui a prêté, le costume oriental qu'il porta durant quelque tems. Une ancienne incommodité lui rendait cette accoutrement plus

commode, et on aurait dû se borner à dire qu'il n'en prévit pas assez les inconvéniens : il n'a eu ni le désir de se faire remarquer, ni la prudence de l'éviter. Ce n'est pas non plus pour se singulariser qu'il se fit copiste de musique. Devenu auteur célèbre, il s'avisa tout-à-coup de faire ce métier ; il le déclara publiquement, on voulut l'en détourner, il persista : mais il faut remarquer que cette occupation n'était pas nouvelle pour lui, qu'elle lui convenait sous quelques rapports, et que dans sa manière de juger des choses viles ou honorables, il était assez simple qu'il la reprit, en renonçant aux travaux littéraires pour lesquels il l'avait suspendue.

J'ai peine à croire avec M. d'Escherny (1), que J. J. se soit proposé de jouer le rôle de grand homme. L'auteur de la lettre à l'archevêque, revenant au métier de copiste, me paraît seulement n'avoir pas eu des idées fort justes de la noble simplicité d'une vie sage. Il serait bien petit, bien misérable le charlatanisme d'un homme que sa renommée troublerait au point de lui faire chercher, dans de puérils artifices, les moyens de l'étendre. L'affectation est inutile chez celui qui se sent au-dessus du commun des hommes : peut-être prendra-t-il le soin de cacher quelques défauts ;

---

(1) Je n'aurais pas cité un auteur si peu digne de foi ; mais on vient d'accréditer, autant que possible, ses observations contradictoires, en les plaçant, en partie, à la tête d'une nouvelle édition de Rousseau. Entr'autres *avantages remarquables*, dit le libraire, elle est ornée de l'éloge de J. J., par le comte d'Escherny. Cet éloge n'est pas méprisable à tous égards ; mais l'auteur y a suivi, dit-il dans une note, des opinions qui ne sont pas les siennes : la lecture de ses Mélanges le confirme. Ce morceau à prétentions est *orné* d'ailleurs de quelques passages assez curieux ; on y lit dès le préambule, que J. J. est un large *fleuve sans source, sans origine*, et que des larmes brûlantes *impriment son éloge sur les mouchoirs*. Singuliers traits d'éloquence, à joindre avec avantage aux écrits de J. J.!

mais s'il voulait faire connaître son mérite, il se montrerait tel qu'il est, et non tel qu'il n'est point. Des disparates dans la vie de Rousseau, ont fait répéter qu'il ne suivait pas l'impulsion naturelle. A qui le sort permet-il toujours de la suivre? Quelle sagesse pourrait se flatter d'obéir exactement à tant de devoirs, à tant d'intérêts, et de concilier toujours des vues circonspectes avec des désirs légitimes? Rousseau trouva de grands obstacles dans un cours d'événemens contraires à ses inclinations : quelquefois de certains principes qu'il eût aimés, et qu'il ne suivit jamais avec persévérance, s'offrant à son imagination, l'entraînaient aussitôt; mais ces résolutions brusques étaient désapprouvées de tout le monde, ou paraissaient inexpliquables, parce qu'elles ne s'accordaient point avec des maximes reçues, auxquelles on le voyait se conformer lui-même en d'autres instans.

On condamne la manière dont Rousseau parle de lui-même en commençant ses Confessions, et dans quelques autres endroits. Mais on attribuerait moins à l'orgueil ces expressions : « La nature a brisé le moule dans lequel elle m'a jeté.... Qu'un seul dise, s'il l'ose : je fus meilleur que cet homme-là, etc.; » l'on cesserait peut-être d'y voir des prétentions extrêmes, si on remarquait les passages où J.-J. se dit le moins vertueux, et habituellement le plus nul des hommes. Tout paraît assez expliqué par ce mot, tiré de *Rousseau, juge de J.-J.* : « Il n'est rare que parce qu'il est simple. »

Il ne pensait point que l'homme eût été fait méchant par la bonté suprême; il le croyait essentiellement changé par des institutions erronées (1). Se trouvant ainsi dans le cas de ceux

(1) Ce système de Rousseau, que l'homme est né bon, et que dans l'ordre primitif, ses penchans étaient pleins de rectitude, mais que l'ordre social l'a dépravé, ce système suppose une *chûte punie*. Avec des penchans qui n'auraient rien de vicieux, comment ferait-on les

qui presque partout ne voient qu'une perversité réelle sous de spécieux dehors, il parvint à regarder comme extraordinaires la bonté de son cœur et la droiture de son ame. Moins éloigné de la nature que la plupart des hommes, il crut avoir seul conservé, en grande partie, la candeur primitive. Lorsqu'on veut le juger, il ne faut point perdre de vue sa disposition à généraliser, surtout dans ce qui regardait sa personne, et à faire d'un incident fortuit, un résultat constant de la marche des choses. Ce fut la principale source de ses préventions ; la haine ne les ayant pas produites, elles ne lui étaient point suspectes ; il se croyait impartial, puisqu'il avait l'intention d'être juste. Mécontent d'un petit nombre d'Anglais, il se prévient contre l'Angleterre ; et, plus tard, il croit en choisissant un Anglais pour dépositaire de ses papiers, *réparer d'une manière bien authentique, le mal qu'il a dit de la nation*. L'impétuosité de ses sentimens et sa paresse d'esprit choisissent les voies les plus courtes ; mais ces passages même doivent faire sentir que le vice de tant de conclusions hasardées lui est inconnu : il les donne naïvement pour excellentes, et il est sincère, lors même qu'il agit avec cette précipitation.

Sa faible mémoire livrant ses souvenirs même aux écarts de son esprit, le faisait, à son insu, reporter sur l'ensemble de sa vie des dispositions d'un moment, et des sentimens qu'il éprouvait depuis peu. « Il y a trente ans, » dit-il dans une dédicace à la république de Genève, que » je travaille à mériter de vous offrir un hommage public. » Ainsi, cette pensée l'occupait, lorsque s'ignorant lui-même, il errait au hasard, et paraissait ne songer à rien

---

premiers pas vers la dépravation ? Quelle serait la source du mal dans un ordre exempt de tout mal? On a trop dit que Rousseau avait combattu la religion ; sa philosophie même était généralement d'accord avec les dogmes de l'église réformée.

moins qu'à faire des livres ! Ainsi, lorsqu'il eut le malheur de servir chez madame de Vercellis, il voulait *honorer son pays*, et il travaillait à devenir un *citoyen vertueux !* Voilà les mensonges de J.-J. Il altérait la vérité, soit par l'effet d'une préoccupation qui lui était ordinaire, soit par une fausse route, comme il le remarque lui-même, soit enfin par de frivoles motifs; mais non pour tromper expressément et pour parvenir à des fins coupables.

Disposé à l'enthousiasme le plus généreux, souvent il n'avait pas le courage de distinguer ce qui doit nous suffire sur la terre, de ce qui serait désirable, absolument parlant. Quand il eut fréquenté quelques hommes, qu'il avait pris de loin pour des sages, il tomba dans l'excès contraire; il s'éloigna d'eux. Toujours prompt à tirer d'un fait isolé des conséquences très-étendues, ou il confondit l'abus avec la chose même, ou il n'en fit pas assez bien sentir la différence: dans ses écrits philosophiques, il s'éleva fortement contre la philosophie.

J.-J. sut comprendre ou deviner le cœur humain; cependant il parut, dans sa conduite, ne point connaître les hommes. La théorie générale de l'homme ne donne pas d'abord la connaissance plus vulgaire des individus. Il n'a pas également réussi dans ces deux études : n'apercevant les choses, ou plutôt ne s'en occupant que par réminiscence, ou il mêlait à ses souvenirs des incidens chimériques d'où naissaient de fausses conjectures, ou du moins il se déterminait trop tard, et il laissait échapper le moment convenable dans ses propres desseins.

Toujours inquiet au milieu de gens peu connus, déconcerté devant un visage mécontent, il trouvait plus de repos, plus de douceur dans la solitude. Il n'avait presque rien de ce que la société demande : il se livrait trop franchement à ses affections pour être aimable au milieu d'un cercle; il était d'ailleurs véritablement sensible, et même

trop voluptueux sans doute, pour s'occuper des démonstrations un peu niaises, de cette galanterie dont l'assiduité plaît toujours aux femmes ordinaires. Il affaiblissait lui-même la considération qui lui était due; il fournissait des prétextes au mépris par quelque chose de trivial, de tout-à-fait bourgeois dans ses habitudes; par une conduite, non pas crapuleuse, et propre à justifier l'expression de Marmontel qui lui a toujours vu, dit-il, de *vilaines* mœurs, mais peu délicate en effet et plus que simple dans la vie domestique. Avec de telles dispositions d'esprit, il fut, durant quelques années, fort répandu dans le monde, et il devait infailliblement en éprouver tous les dégoûts. Il est vrai que ses liaisons avec les auteurs les plus célèbres, avec des gens opulens, et même avec des princes, firent remarquer le mérite de ses ouvrages, et que dans une vie retirée, le citoyen de Genève, sans intrigue, sans souplesse, et incapable du manège littéraire qui prépare les succès, eût obtenu moins promptement une célébrité moins grande.

Le tems seul pouvait l'éclairer entièrement sur ses besoins, et sur les jouissances auxquelles il eût dû se borner. Ses affections étaient trop vives, pour qu'il ne cédât pas quelquefois à la séduction générale. Cependant, de libres occupations à la campagne, et les joies constantes de l'amitié convenaient particulièrement à ce caractère resté naturel, à ce cœur toujours faible et toujours bon, qui ne pouvait cesser d'être jeune à quelques égards. Il eût passé des jours heureux, en limitant ses desirs dans le riant horizon de sa ville de Genève; mais indépendamment des suites de l'étourderie qui l'en éloigna d'abord, les brillantes chimères dont il s'occupait, l'eussent difficilement laissé vivre et vieillir dans un métier obscur, dans un séjour tranquille.

Des romans lus avant l'âge où l'on peut avoir de véritables notions de la vie, en dirigeant ses regards vers cette face des choses qui reste étrangère à nos intérêts positifs,

ont contribué sans doute, mais moins qu'il ne le pensait, à maintenir dans son cœur une imprudente liberté. Les idées romanesques égarent sans retour les esprits faibles; mais elles ne peuvent étouffer le génie, qui bientôt même y trouve un aliment. A des fantaisies puériles, succéda pour jamais dans cette ame peu commune, le goût de la contemplation, et l'amour des choses impérissables. Cependant il avait lu Plutarque et les historiens; il avait imaginé des héros vertueux, des assemblées libres, un peuple sage; il crut désormais à une Rome fantastique, et il vanta quelquefois ce dont il eût frémi, s'il eût vécu dans Rome.

Trop livré d'abord à lui-même, et ensuite contrarié par le sort, il passa fréquemment d'une manière d'exister à une autre manière très-différente. Comme presque tout chez lui dépendait des sensations, il était difficile que son caractère prît assez-tôt une forme déterminée : le vague du premier âge se perpétua. Une femme aimable l'avait accueilli dans sa détresse. Elle eût pu le tirer de l'espèce d'avilissement où il se trouvait; des émotions nouvelles, et une réalité presque aussi douce que de beaux songes, auraient pu lui donner l'utile pressentiment de ce qu'il serait un jour. Mais cette possession partagée dut perdre, pour d'autres raisons encore, une grande partie de son charme, et le bonheur qui s'était offert à tous deux, s'éloigna sans retour : ils ignoraient l'art trop négligé de le conserver, et surtout de le sentir. Après avoir joui du moins de la paix des Charmettes, il fallut recommencer une vie errante. Elle devenait pénible; elle n'était plus soutenue par la confiance qu'inspire une santé habituellement parfaite, précieuse sécurité qui est la force ou la joie de nos années, et sans laquelle on ne peut même subir avec fruit l'épreuve du malheur.

Lorsque J.-J. vit enfin le monde, lorsqu'il cessa d'en juger par les romans, il ne se détrompa qu'avec lenteur; il aimait encore les chimères sur lesquelles il commençait à

former des doutes. Comment chérir les hommes et être satisfait de la vie qu'ils mènent? Souvent occupé d'une autre terre, d'une terre plus paisible et mieux ordonnée, objet de ses délices, il négligeait le monde réel, et ce n'est que par intervalles qu'il y faisait un bon usage de ses moyens. L'insatiable activité de son cœur avait besoin de l'inconnu : les êtres visibles sont bornés et défectueux; *rien n'est beau que ce qui n'est pas*. Les hommes qui joignent à une imagination féconde l'habitude de la réflexion, et à l'ardeur d'où naissent les passions, l'amour de la vérité qui les réprime, ces hommes là ne veulent point, ne cherchent point ce qui ne saurait être; mais, ce qui est partout, ce qu'on voit chaque jour, les contente rarement. Ce n'est pas dans la retraite qu'ils seront le moins fortement émus; c'est quelquefois en l'absence des objets, qu'ils les aiment le plus et qu'ils se sentent le plus disposés à en jouir. Cette disposition, qui doit préserver de beaucoup d'assujétissemens cette manière de voir si favorable, soit au génie, soit à la sagesse, n'est pas sans inconvéniens; mais c'était, en partie du moins, celle de Rousseau. Des hommes tels que nous les supposons doivent perdre leurs avantages, s'ils vivent dans la société. Ceux mêmes qu'ils chériront le plus, les trouveront presque indifférens, et les autres les croiront sans aptitude. Ordinairement froids au milieu des arts et de toutes les choses trop imparfaites, animés lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes, lorsque le beau idéal est présent à leur pensée; pleins d'énergie quand ils n'agissent pas au dehors, et se reposant dans le monde, tandis que la plupart des hommes y préparent leurs succès, difficilement ils en obtiendront de tems à autre, s'ils sont privés du bonheur inappréciable de n'en avoir pas absolument besoin.

Rousseau qui avait en réserve des forces habituellement suspendues, pouvait s'élever et s'affermir dans des occasions rares, dans une lutte sérieuse; mais des obstacles trop ré-

pétés fatiguaient son humeur indolente. Il ne devait être admirable qu'au milieu de ses songes, dans le monde permanent dont il pressentait l'harmonie, dans ces régions heureuses où, loin des entraves, on reste tel qu'on voudrait toujours être. Revenu dans nos contrées sublunaires, mais libre, et suivant, le crayon à la main, des sentiers champêtres, il conservait dans son style de l'énergie, de la grandeur, et quelque chose du souvenir encore récent d'une perfection surnaturelle. Cependant, ses forces ainsi employées lui manquaient ensuite dans les circonstances pour lesquelles l'homme ordinaire est le mieux préparé. Sommeillant alors, pour ainsi dire, contraint, embarrassé, il se laissait entraîner sur les traces de sa jeunesse, empreinte ineffaçable chez les hommes de ce caractère. Sa manière d'être formait ainsi, avec l'élévation de ses écrits et la hauteur de ses vues, un contraste que l'on ne saurait approuver, mais qui eût paru moins choquant si l'on eût pris la peine d'en rechercher les causes, si on eût senti du moins qu'il avait lieu dans des momens de lassitude.

J.-J. paraît n'avoir point eu l'art de vivre; je veux dire cette prudence qui même en agissant pour le bien de tous, ne compromet pas en vain nos intérêts, et qui, sans imiter la dissimulation des autres hommes, nous conseille de n'en pas faire des ennemis. Quant à l'art de réussir, J.-J. ne l'avait, ni ne pouvait l'avoir, et l'on sait quelle conscience il faut se faire avant d'en mettre à profit les maximes. Mais pourquoi dire à Voltaire? « Monsieur, je vous hais... vous avez perdu Genève pour prix de l'asile que vous y avez reçu ». Le fait même sur lequel ce reproche se fondait n'était pas réel, et cette lettre, noblement terminée sans doute, n'en est pas moins étrange. J.-J. avait dans sa manière de s'exprimer une naïveté brusque, une sorte d'intempérance qui provenait à la fois et du désordre de ses premières idées, et de sa timidité même; comme s'il eût trouvé trop difficile de

se débarrasser plus doucement de ses craintes, et de mieux concilier tant de ménagemens qui obsédaient son esprit paresseux.

Bernardin-de-Saint-Pierre dit un jour à J.-J. : Si Fénélon vivait, vous seriez catholique. Il répondit, *hors de lui, et les larmes aux yeux :* Si Fénélon vivait, je chercherais à être son laquais, pour mériter d'être son valet de chambre. Il y a bien dans cette surprenante réponse, une intention estimable; mais un homme qui serait ce que J.-J. eût pu être, ne supposerait pas même qu'il lui fût possible de devenir *laquais*, ou valet de chambre d'un Marc-Aurèle. La nature avait-elle donc mis une distance prodigieuse entre Rousseau et Fénélon ? C'est surtout par la bonté, je pense, que ce dernier fut respectable : comment celui qui ne pouvait aspirer que par degrés à l'avantage d'être son valet de chambre, se jugeait-il lui-même *le meilleur des hommes ?* Dans ce moment d'humilité, ou plutôt d'abaissement, que devenait chez Rousseau l'orgueil qui lui attira tant de reproches?

Quelquefois ce n'est pas parler juste que d'employer le vrai mot; l'usage peut donner à ce terme une acception plus forte qu'il ne l'avait dans l'origine. Ayant fait les fonctions de secrétaire d'ambassade à Venise, J.-J. écrit, en parlant de l'ambassadeur : J'ai mangé son pain, etc. On sait quel parti Voltaire a voulu tirer d'une telle expression. Dans sa *Lettre sur les spectacles*, J.-J. dit en parlant de lui même : « Nous autres petits auteurs ; » et dans *Rousseau juge de J.-J.*, il dit que l'Europe l'a vu s'élever à une hauteur inconnue de son siècle. Sans être précisément contradictoires, puisqu'ils n'appartiennent pas à la même époque, ces deux mots peuvent être cités comme un exemple d'une espèce d'énergie de style surabondante et vicieuse par cela même. Les dévots, (je ne parle pas des hommes religieux) les dévots dont l'humilité a peu de retenue, et dont l'orgueil

passe pour assez irritable, réunissent, mais tour-à-tour et sans parvenir à les concilier, ces sentimens contraires, parce qu'ils suivent de certaines règles qui sont peu d'accord avec les premiers penchans ; la situation de J.-J. ne contrastait pas moins avec ses principales inclinations, et il serait facile de trouver dans ses divers écrits d'autres passages aussi disparates. Ceux qui ne savaient pas, et ceux qui ne voulaient pas être justes, le jugeaient d'après ses écarts ; mais puisque la mobilité de ses sentimens surpassait en ce genre ce qu'on voit chez le commun des hommes, il eût fallu de préférence l'observer sur la ligne moyenne où ce cœur agité revenait le plus souvent.

Nous avons déjà vu que les plaintes de J.-J. n'eurent pas toutes un fondement chimérique. Trente ans après sa mort, j'ai entendu répéter sérieusement que le *Devin du village* avait été fait par un jeune homme que J.-J. empoisonna pour s'attribuer son ouvrage. Il est bon d'appeler quelquefois l'attention sur ces symptômes de démence ; les hommes qui ne sont pas encore assez prémunis contre les sentimens qu'excitent les rivalités, pourront y voir de quelles révoltantes sottises leur haine deviendrait enfin capable. La tête de J.-J. s'affaiblit, il crut que la plupart de ses contemporains partageaient cette folie ; ses peines furent amères et il écrivit les *Confessions ;* enfin il se mit à discourir dans *Rousseau juge de J.-J.*, sur le vaste complot formé contre lui par toute la génération vivante, en France, en Angleterre, en Suisse, et en Italie. Rien de plus simple, pour des hommes d'esprit, que de trouver ces dialogues ridicules ; mais on ferait mieux peut-être d'y chercher les secrets de notre faiblesse, développés par l'auteur de six volumes immortels ; on ferait mieux d'y observer avec attention cette erreur humaine, si digne d'indulgence, qui porte une ame fortement atteinte par la douleur, à s'en

nourrir avidement, et à se passionner pour ce qu'il y a d'extrême dans son infortune.

Il faut remonter assez haut dans la vie de J.-J. pour trouver le principe de l'affaiblissement de sa tête. La cause de presque tous ses malheurs paraît avoir été la passion à laquelle il se livra pour la comtesse d'H....... Dans cette circonstance, sa santé s'altéra sensiblement ; il est à croire que le mal fut irréparable, et que dès-lors ce grand écrivain ne put supporter le travail qu'en s'épuisant chaque jour. A cette époque même, commençant à voir partout des desseins cachés, ou des intentions perfides, il rompit avec ses connaissances, avec ses trop nombreux amis, et il chercha de toutes parts, et jusques dans lui-même, si le mal possible n'existait pas en effet ; cette inquiétude multiplia ses afflictions, et les lui montrant comme particulières à sa destinée, le poussa de degrés en degrés dans un de ces abîmes d'où l'on ne sort point, et où ses jours même devaient finir avant le tems.

Justifié, mais trop discrètement peut-être, par les hommes intègres, estimé de tous les bons esprits, admiré en Europe, J.-J. se trouvait enfin dans une retraite assez douce, au milieu de cette France qu'il avait toujours aimée, dans des jardins agréables, dans un site commode en quelque sorte, et convenable pour l'âge du repos ; mais il fut saisi de cet irrémédiable ennui des choses connues, qui réduit au silence un génie trop vaste, et qui nous rend étrangers à tout le mouvement des hommes. C'est l'imagination même qui dissipa chez lui les songes de la vie présente. Au vague désir d'une grande renommée, succéda promptement l'espérance de l'heure suprême, le besoin de l'oubli. Cette ame expansive n'aima plus rien sur la terre humaine, et le vœu le plus durable du plus ardent des hommes, fut une pierre silencieuse dans la paix d'Ermenonville. Là, le renouvellement de l'eau qui s'éloigne, et

le vain bruit des peupliers solitaires semblent redire à ses derniers contemporains, que le sentiment n'est pas le vrai soutien de l'homme ; qu'une seule peine immodérée peut rendre inutile un demi-siècle de méditations ; que le sujet même des douleurs accumulées, ou des plaintes éloquentes, n'a d'importance que dans nos rêves ; et qu'enfin, quels que soient, durant peu de jours, les besoins d'un mortel, tout va changer pour cet être aujourd'hui si animé, si généreux, qui, afin de consoler, ou de perfectionner les hommes, voudrait pénétrer dans les profondeurs de l'œuvre incompréhensible.

Sénancour.



MUSIQUE.

Exercice public des Élèves de l'École royale de Musique et de Déclamation, du 8 *avril* 1821.

Plusieurs journaux ont déjà rendu compte de cette séance ; mais quelques uns d'entr'eux l'ont fait à leur manière accoutumée, lorsqu'ils veulent parler de musique ; c'est-à-dire, comme gens qui se croyent le droit de juger de tout, et même des choses auxquelles ils n'entendent rien.

Voltaire s'exprime ainsi dans ses *Conseils à un jour-*

naliste : « Ne dites jamais, la pièce est excellente, ou » elle est pitoyable. Prouvez solidement ce que vous en » pensez, et laissez au public le soin de prononcer. Soyez » sûr que l'arrêt sera contre vous toutes les fois que vous » déciderez sans preuve, quand même vous auriez raison ; » car ce n'est pas votre jugement que l'on demande, mais » le rapport d'un procès que le public seul doit juger ». Plus loin dans le même article, il dit encore : « Il faut » qu'un bon journaliste sache au moins l'anglais et l'italien ; » car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues, » et le génie n'est presque jamais traduit. Il est triste que » le grec soit négligé en France, mais il n'est pas permis à » un journaliste de l'ignorer ».

Si Voltaire exigeait autant d'instruction dans les personnes qui jugeaient alors les poètes et les littérateurs, que devons-nous exiger de celles qui, de nos jours, croyent avoir le droit de prononcer en dernier ressort sur les œuvres de nos compositeurs de musique ? Moins sans doute que le philosophe de Ferney : il avait des droits de dictature, et nous sommes aussi loin de les mériter, que d'oser nous en arroger la prérogative.

Cependant nous pensons que MM. les rédacteurs des articles de musique dans nos journaux, avant de donner de la publicité à leurs éloges ou à leurs critiques, devraient consulter des personnes instruites et d'un goût sûr, ainsi que le faisait jadis *l'abbé Aubert*, toutes les fois qu'il avait à parler d'une œuvre musicale. Alors ces Messieurs pourraient avoir quelques droits à notre reconnaissance ; Car......

Redressant le génie en ses fougueux écarts,
La critique éclairée est le flambeau des arts ;
La médiocrité s'en rit, ou la redoute,
Le mérite toujours la recherche et l'écoute.

Mais il en est maintenant autrement, l'on a fait de tout

un métier. Il faut que le journaliste satisfasse l'avide curiosité des oisifs, remplisse chaque jour les colonnes du journal, et fasse quotidiennement de l'esprit, en dépit d'Apollon et des Muses :

A-t-on à parler musique ? Grâce aux dictionnaires de Rousseau ou de Castil-Blaze, on broche un article, et voilà, en un quart-d'heure, un arrêt définitif porté sur un œuvre qui a peut-être coûté plusieurs années de méditation et de travail à son auteur. Cela est facile ; on a trouvé dans le Dictionnaire les mots, *Harmonie*, *Mélodie*, *Rhythme*, *Style*, *Chant*, *Facture*, *Phrase*, *Période*, *Contrepoint*, *École*, *etc.*, *etc.*, *etc.* Ajoutez à tous ces substantifs, les épithètes de : *charmant*, *détestable*, *enchanteur*, *pitoyable*, *suave*, *bruyant*, *délicieux*, *ennuyeux*, *etc.*, *etc.*, *etc.* Mêlez tous ces mots, encadrés dans quelques phrases ambitieuses, et vous aurez fait un article sur la musique, tel qu'on en lit trop souvent dans quelques uns de nos journaux, et où l'on voit à chaque instant, les termes de l'art employés à contre-sens ; les vains ornemens et les frédons dont on surcharge certaine musique, pris pour de la mélodie ; les richesses d'une savante harmonie qualifiées de style tudesque ; le clinquant et le papillotage des accompagnemens cités comme des modèles de goût et d'élégance ; les effets mâles et énergiques désignés comme du bruit, du tapage, et le miaulement de certains chanteurs ou chanteuses comme le type de l'expression la plus touchante.

Malheureusement pour l'art, indépendamment des articles dictés par la partialité, il en est beaucoup qui sont entachés des petites méprises que nous venons de signaler, et c'est ce qui vient d'avoir lieu il y a peu de jours.

En voulant rendre compte de l'intéressant exercice des élèves de l'Ecole royale de Musique et de Déclamation, du 8 de ce mois, on en a parlé d'une manière si tranchante et si peu favorable, que nous n'avons pu résister au désir d'en

parler à notre tour : nous opposerons à la critique amère qu'on en a faite, la narration fidèle de ce qui s'est passé à cette séance. Nous rendrons compte seulement de l'effet que *l'Esther* de Racine, avec les chœurs de M. Perne, a produit sur le public, et de l'opinion qu'il a manifestée ; nous ne dirons rien de celle qui nous est personnelle, quoique nous pensions avoir autant de droits à émettre la nôtre sur ce sujet, que maint Aristarque moderne.

L'assemblée était brillante et nombreuse ; la séance a duré près de trois heures, et, chose assez rare dans ces sortes de réunions! personne n'a pensé à quitter la salle avant la fin de l'ouvrage ; l'attention du public s'est soutenue avec un intérêt remarquable, pendant tout le cours de l'exécution, quoique cet ouvrage n'ait pas par sa nature, un mouvement de scène très-vif et très-varié, surtout pour le tems où nous vivons, et quoiqu'il fût alors privé de toutes les ressources et de tout le prestige des représentations théâtrales.

Qu'est-ce donc qui a commandé l'attention de ce public nombreux, d'amateurs éclairés? Qu'est-ce qui l'a porté à donner aussi souvent des marques non équivoques de sa satisfaction ? Il est vrai qu'elles n'étaient pas tout-à-fait aussi bruyantes que celles que l'on nous force de supporter depuis quelques années à nos grands spectacles ; mais il faut faire observer que ces exercices se font en plein jour, et que par conséquent il n'y a point de lustre dans la salle.

Sans aucun doute, les vers de l'inimitable Racine sont la cause première du plaisir que l'on a éprouvé à cette représentation ; mais il serait de la dernière injustice de prétendre que le musicien n'y ait pas aussi contribué.

L'entreprise de M. Perne était hardie, et présentait beaucoup de difficultés ; écrire treize morceaux de musique, qui doivent se succéder, et n'avoir que des voix de femmes à employer, offre bien peu de ressources au compositeur,

et bien peu de moyens de variété pour lutter avec avantage contre la monotonie inséparable d'un emploi aussi prolongé de voix blanches : M. Perne a triomphé en grande partie de ces difficultés ; il a trouvé ses oppositions dans la vérité de l'expression et de la déclamation, dans des chants heureux et d'un caractère convenable aux sentimens qu'il avait à peindre, en coupant adroitement l'uniformité des chœurs, par des airs, des cavatines, et des récits ; son orchestre est généralement d'un bon effet, et accompagne bien, c'est-à-dire, qu'il ne couvre pas trop les voix, dont il doit toujours être, (soit-dit en passant), le très-humble serviteur. Je n'aurai qu'un petit reproche à faire à M. Perne ; mais comme c'est mon opinion personnelle, et non celle du public, il en fera le cas qu'il voudra. J'ai vu avec peine qu'il avait employé, dans un morceau, des traits de clarinettes qui nous rappellent plus les mœurs de la Chaussée d'Antin, que celles de la cour d'Assuérus ; je lui demande pardon de mon observation, mais je tiens au principe qui me l'a dicté ; d'ailleurs M. Perne a assez de talent, il écrit trop purement et il a trop d'imagination pour éprouver jamais le besoin de faire aucun sacrifice à la mode et surtout au mauvais goût.

Quant à l'exécution, elle m'a étonné ; car elle a été presque toujours parfaite ; et moi qui ai souvent fait exécuter de la musique, je dirai ici avec vérité, que rarement j'ai pu obtenir une aussi grande précision, et qu'il est plus qu'extraordinaire que vingt-quatre femmes de l'âge de dix à vingt ans, aient chanté d'ensemble et avec autant de justesse, pendant un aussi long tems.

Nous espérons que cet exercice ne sera pas le dernier, et qu'alors nos sévères Aristarques, revenant de leurs préventions, en bons Français, cesseront de calomnier un établissement éminemment français, et qu'ils voudront bien reconnaître que sans ce même établissement, nous n'aurions

pas joui des talens de Mesdames Branchu, Albert, Duret, Palar, Boulanger, Leroux, Bertau, Prevost, Chaumel (1) etc., et de ceux de MM. Nourrit, Le Comte, Begret (2), Ponchard, Baptiste, Roland (3), Levasseur, Despéramond, Éloi, Dabadie, Duvernoi, etc., etc., etc., et de nos orchestres, dont le mérite est si justement vanté dans toute l'Europe musicale. Quels sont les artistes dont ils se composent? Des professeurs ou des élèves de ce pauvre Conservatoire qu'on a tant de plaisir à décrier, et que l'on s'acharne encore à poursuivre aujourd'hui dans les produits de l'École royale de Musique.

H. Berton,
membre de l'Institut.

BEAUX-ARTS.

Nous avons déjà parlé, dans *la Minerve*, de l'acquisition faite par MM. Périé et Paulin-Guérin, qui ont eu le bonheur de conserver à la France, ou du moins de tenir plus long-tems à la portée du gouvernement et des amateurs français, la superbe statue antique de l'Amour bandant son arc, qui a fait si long-tems un des ornemens du Muséum des Antiques, où il brillait lors même qu'on y admirait l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis.

M. le comte de la Borde, dans un excellent article qui fait partie de la quarante-septième livraison du *Mémorial de l'Industrie*, a prouvé combien était faible la somme destinée annuellement aux encouragemens des arts, des

---

(1) Mlle. Chaumel fait en ce moment les délices des théâtres d'Italie.

(2) M. Begret a obtenu de grands succès à Londres.

(3) MM. Lecomte et Levasseur ont aussi obtenu les plus grands succès dans l'étranger.

sciences et de la littérature. Il a comparé la faible quotité de cette trois-centième partie du revenu public, à l'utilité immense dont elle est, et il aurait encore pu faire valoir la considération importante de l'avantage qu'il y aurait à ce que les chefs des dépôts des richesses de la science et des arts eussent à leur disposition des sommes assez fortes, pour empêcher que des monumens précieux ne sortissent de la capitale du monde.

Revenons à la statue de l'Amour, dont nous nous sommes écartés moins qu'il ne le paraît. Il est représenté bandant son arc, au moment où il le plie pour pouvoir faire atteindre la corde à l'une des extrémités. Ses yeux sont fixés sur sa main droite qui, avec la jambe du même côté, retient en dehors les bouts de l'arc, tandis que la main gauche le tire par le milieu. Les mouvemens, quoique bien prononcés, sont très-doux. On voit l'effort, mais l'effort divin que la résistance ne fatigue pas.

Le bras gauche est antique. C'est peut-être une des statues dans laquelle cette partie est le mieux conservée. Le bras droit et les jambes sont modernes ; mais la pose était impérieusement donnée par les emmanchemens des articulations, la position du torse et beaucoup de pierres gravées.

Visconti a pensé que c'était une copie du Cupidon en bronze que Lysippe exécuta pour les Thespiens. Il y en a eu plusieurs autres ; mais celle que l'on peut voir tous les dimanches à l'atelier de M. P. Guérin, était préférée à toutes les autres par l'antiquaire célèbre que je viens de nommer.

Robilliard, dans le Musée Français, Filhol, dans la 57e. livraison de la Galerie du Muséum, Bouillon, dans la 28e. du Musée des Antiques, Landon, 15e. volume du Musée, ont retracé cette pièce importante. Nous croyons faire plaisir à nos Souscripteurs, en leur en offrant le trait.

Les artistes estimables qui ont acquis cette statue, ont

voulu profiter du tems où ils en ont encore la disposition, pour la faire mouler, et en conserver du moins des copies à la France, s'ils ne peuvent y garder le modèle. L'opération du moulage a parfaitement réussi, et les amateurs s'empresseront sans doute de se procurer les plâtres ; ils sont surtout utiles aux établissemens d'instruction, parce que les figures antiques qui représentent des individus de cet âge, sont peu nombreuses.

(On souscrit pour les plâtres chez M. Périé, rue Neuve-Saint-Augustin, n°. 17. Le prix est de 60 fr.)



NÉCROLOGIE.

Louis de Fontanes, gentilhomme poitevin, appartenait par son père à une famille protestante, et par sa mère à une famille catholique. Il fut élevé dans le culte de sa mère, fit ses premières études sous d'anciens jésuites, et montra, dès sa plus tendre jeunesse, un penchant décidé pour les lettres. Il s'adonna d'abord avec enthousiasme à la lecture de la Bible. St. Jérôme, St. Augustin, St. Chrysostôme, Pascal, Bossuet, Fénélon, Horace, Virgile, Racine, Voltaire étaient et sont toujours demeurés ses auteurs favoris.

A peine M. de Fontanes avait fini ses humanités, qu'il devint le chef de sa famille par la mort de son père et par

celle de son frère aîné, descendu au tombeau dans sa dix-huitième année, et dont les essais promettaient à la France un grand poète de plus.

Après avoir rendu les devoirs funèbres à son père, et réglé la dot de ses sœurs (un seul code ne régissait point alors la France), Louis de Fontanes quitta Niort son pays natal, et vint à Paris pour y réclamer une pension à laquelle il se croyait des droits, à raison des services que son père avait rendus au Roi. Accueilli dans les plus hautes et dans les meilleures maisons de la capitale, Louis de Fontanes se vit bientôt intimement lié avec les hommes de lettres et avec les artistes les plus distingués; mais il ne put obtenir de M. Necker la faveur qu'il sollicitait, et résolut d'aller visiter l'Angleterre pour en étudier les mœurs et la langue : il y commença sa traduction de Pope en vers français; bientôt après il voyagea en Suisse et dans plusieurs contrées de la France. L'amour, l'amitié et les Muses le fixèrent deux ans en Normandie.

De retour à Paris, il publia sa traduction de Pope et son poème du *Verger* : les écrivains distributeurs de la renommée, La Harpe, Marmontel etc., n'hésitèrent point à proclamer M. de Fontanes l'émule heureux de l'abbé Delille; ils ajoutèrent que le discours préliminaire de sa traduction de Pope le plaçait à côté des classiques en prose du siècle de Louis XIV.

Le caractère de M. de Fontanes offrait des contrastes piquans. Religieux au fond de l'ame, il vivait comme l'homme le plus mondain. Le matin, il touchait la lyre sacrée; il ne voyait, il ne désirait que le ciel; le soir, il se consacrait à la volupté, et la regardait comme l'unique source de tous les biens. Aimé par des femmes aimables, spirituelles et d'un rang distingué, il leur préféra souvent de simples et d'ignorantes grisettes : un joli minois l'attirait plus qu'une belle figure; l'élégance des manières lui imposait; il prisait peu l'éducation dans un sexe qu'il préten-

dait devoir être asservi : plus passionné que tendre, il ne concevait pas qu'on pût exiger d'un homme la fidélité en amour, et il donnait Sara offrant sa servante Agar aux désirs d'Abraham, comme un modèle dont les femmes ne devaient pas s'écarter. Ainsi que madame de Staël, M. de Fontanes rendait une sorte de culte aux noms historiques ; il eût volontiers échangé les palmes du génie contre cet avantage du hasard ; toutefois, loin de la rechercher, il fuyait la société des grands, et négligea toutes les occasions qui se présentèrent de se procurer leur appui.

Lorsque M. de Fontanes voulait se donner la peine de plaire, il était impossible qu'il n'y réussît pas ; sa conversation, tour-à-tour grave, légère, savante, spirituelle, avait quelque chose d'inspiré qui animait la personne la plus froide ; mais il était rare qu'il prît le soin de briller dans un salon ; il était rare même qu'il s'y présentât ; et quand les circonstances l'y amenaient malgré lui, pas un mot ne sortait de sa bouche ; il se vengeait par un air sombre et par l'oubli apparent de ceux qui l'entouraient, ou par un sourire satirique, de la contrainte qu'on lui avait imposée.

La nature avait doué M. de Fontanes d'une mémoire prodigieuse ; il savait par cœur, presque dans leur entier, tous les chefs-d'œuvre latins, français, anglais ; il n'oubliait plus le livre qu'il avait lu ; plus d'une fois on l'a entendu réciter cent et même deux cents vers d'une tragédie ou d'une comédie, à la sortie d'une première représentation. Aucune bibliothèque ne suffisait aux besoins de son esprit ; fatigué de tout connaître, et de ne pouvoir plus jouir du bonheur de l'étude : « du nouveau, s'écriait-il avec amertume dans ses momens d'ennui ; donnez-moi du nouveau ; fût-ce un mauvais roman, ce sera une bonne fortune ». Cette bonne fortune, qu'il avait recherchée avec tant d'ardeur, lui causait ensuite une humeur épouvantable contre l'au-

teur, contre le libraire et contre celui qui la lui avait procurée. Sa facilité pour composer, en vers ainsi qu'en prose, était, en quelque sorte, miraculeuse ; à peine, dans ses jours de verve, le copiste le plus habile pouvait-il suivre sa dictée ; il traduisit en vers admirables, dans l'espace de trois soirées, le sixième livre du poëme de Lucrèce *De naturá rerum*, et composa en huit ou dix jours son *Essai sur l'Astronomie*.

Tel était M. de Fontanes à l'âge de trente ans, au commencement de 1789 ; il avait rassemblé deux volumes de poésies ; mais, en corrigeant les épreuves de la première feuille, il se fâcha contre lui-même, dit qu'il n'était qu'un *faquin*, comparé aux grands poètes, et il retira ses manuscrits de chez l'imprimeur. C'est à tort qu'on lui a reproché de la paresse, il travaillait beaucoup et bien ; mais il avait une si haute opinion de l'art, qu'excepté les beaux essais de sa jeunesse, il livra seulement au public celles de ses compositions que les circonstances le forcèrent d'improviser, et de faire paraître dans un terme prescrit.

A mesure que la réputation de M. de Fontanes s'accroissait, son héritage diminuait, et la révolution s'avançait ; le jeune poète, contraint à utiliser ses talens, consentit à travailler au *Modérateur*, journal royaliste constitutionnel ; il y défendit ses opinions avec éloquence et noblesse : les injures que vomirent contre lui les écrivains du parti opposé, le révoltèrent ; l'amour lui offrait la main d'une jeune et riche héritière née à Lyon : il accepta les faveurs de la destinée, et quitta le Journal et Paris.

La fortune semblait lui avoir assuré un port contre l'orage ; mais bientôt le siége de Lyon ne laissa à sa nouvelle famille que des maisons incendiées, des recouvremens pour la plupart incertains, et mit en péril les jours de sa jeune épouse enceinte de plus de huit mois. Les bombes, les obus écrasaient la ville. M. de Fontanes prend

sa femme entre ses bras, et chargé de ce pieux fardeau, traverse de nuit le camp formidable de Kellermann, gagne un petit hameau, dépose dans une indigente auberge sa femme qui donne, le même jour, la naissance à une fille. M. de Fontanes retourne à Lyon pour tâcher d'y réunir quelques débris de ses biens, et rédige une pétition en faveur des vaincus. Menacé de la proscription, il vient en secret dans la capitale, et se réfugie à la campagne chez une personne dévouée, qui le garda lui et sa famille jusqu'à la fin de thermidor, où il revint habiter Paris. Il s'y lia avec M. J...., député influent, obtint un emploi public au 18 fructidor, et plus tard les honneurs de la proscription, comme rédacteur d'une feuille périodique publiée sous le titre du *Mémorial*. Il se vit relégué pendant environ deux ans sous des cieux étrangers. Après le 18 brumaire, rappelé à l'Institut d'où il avait été exilé comme de sa patrie (1), on lui confia une division du ministère de l'intérieur. Lucien le chargea de faire l'éloge de *Washington*. Ce morceau, d'une mâle éloquence, attira sur lui les yeux du gouvernement : nommé membre du corps législatif, il se vit élevé en 1801 à la présidence, et maintint avec sagesse la dignité de ce corps : grand-maître de l'université en 1808, M. de Fontanes s'attacha à réveiller le goût de l'étude des grands modèles, et rétablit dans les lycées les institutions religieuses. Une place au sénat devint en 1810 la récompense de ses services. Créé pair par le Roi le 4 juin 1814, et remplacé à l'université par M. de Beausset, il fut décoré en 1815 de la grande croix de la légion d'honneur. A dater de ce moment, il passait à peu

(1) M. l'abbé Sicard avait été éliminé de l'Institut, en même tems que M. de Fontanes. Lorsqu'ils purent y être rappelés, ce dernier pria tous les membres de la classe de réunir leurs voix sur l'instituteur des sourds-muets, ne voulant rentrer qu'après lui.

près huit mois de l'année à sa maison de campagne de Courbevoye, où il vivait dans une solitude presque absolue. Levé dès cinq heures du matin, il se livrait à ces longues promenades, à ces poétiques rêveries, charme de sa jeunesse, revenait pour déjeûner, corrigeait ses anciens ouvrages, ou ajoutait de nouveaux vers à son poëme de la *Délivrance de la Grèce*, et à un autre poëme en quatre chants, du genre gracieux : quelquefois, dans une matinée d'inspiration, il composait, tout en émondant le feuillage de ses arbustes fleuris, plusieurs belles strophes d'une ode. Lorsque les Muses, plus rebelles, lui refusaient leur secours, il méditait sur les ouvrages des poëtes ou des traducteurs distingués des 16e., 17e., 18e. et 19e. siècles, et plaçait des notes, des remarques et des vers, sur les pages blanches qu'il avait fait intercaller entre chaque page de leurs ouvrages. On trouvera des critiques judicieuses, des éloges raisonnés sur beaucoup de volumes de sa bibliothèque de Courbevoye. Il avait l'an dernier, en portefeuille, soixante odes ; son poëme de *la Délivrance de la Grèce*, presque achevé, et trois chants de son autre poëme ; la seconde édition corrigée de sa traduction de Pope, et deux ouvrages importans et d'un grand intérêt, en prose, qui, d'après son intention, ne devaient être publiés que plusieurs années après sa mort, et après celles de quelques autres personnages.

Les lettres l'ont perdu le 17 mars dernier, par un accident aussi subit qu'imprévu, dans sa soixante-unième année, et dans la force de son talent. Sa seconde édition de *l'Essai sur l'Homme*, première palme de sa jeunesse, ne paraissait que depuis deux jours, et semble refleurir plus brillante pour orner son tombeau.



THÉATRES.

PANORAMA DRAMATIQUE.

J'ai souvent ouï blâmer la recherche dans les décorations des spectacles , et je crois que l'on a raison contre les auteurs qui s'appuient sur ces ressources , et qui veulent des succès en plaisant aux yeux, parce qu'ils n'ont pas assez de talens pour plaire à l'esprit ; mais on a tort contre les décorateurs eux-mêmes, qui ne peuvent trop faire pour augmenter l'illusion. Trouver mauvais que dans une bonne pièce où on doit voir le lever du soleil , le théâtre s'éclaire par degrés , ce serait se plaindre de ce que nos acteurs ont adopté dans leurs costumes la sévérité qu'ils y mettent aujourd'hui ». A quoi bon avoir des toges , dira-t-on ? Baron jouait Cinna en habit de velours galonné , et n'en faisait pas moins frissonner son auditoire ». C'est vrai ; mais d'une conclusion à l'autre , il s'ensuivrait qu'il ne faut pas même de théâtre pour les gens qui savent lire. Corneille se fera bien assez admirer tout seul.

On avait fait beaucoup pour perfectionner les objets qui servent à l'illusion théâtrale, depuis que J.-J. Rousseau et Panard , l'un en prose , l'autre en vers , ont célébré les merveilles de l'Opéra. Il restait encore beaucoup à

faire ; mais M. Allaux , excellent décorateur et mécanicien habile , a comblé une partie du vuide. C'est à développer les moyens d'illusion , dont il a inventé plusieurs et perfectionné quelques autres , qu'est consacré le nouveau théâtre appelé *Panorama Dramatique*.

La façade de la salle présente une grande porte cintrée, ornée de deux colonnes corinthiennes ; deux statues occupent des niches latérales ; au-dessus de la porte sont des figures en bas-relief , et dans le tympan du fronton , les armes de France.

Cette composition est d'un style très-pur ; mais elle a le grand défaut de n'avoir pas de caractère , de ne pas annoncer un théâtre plus qu'autre chose : en changeant les traits des figures , cette entrée conviendrait autant à un tribunal qu'au *Panorama Dramatique*. D'ailleurs , cette porte unique n'est d'aucun usage ; elle ne débouche point sur un perron , mais sur un auvent ; toute la construction repose sur un énorme stylobate sans ornemens, dans lequel sont percées les baies des portes véritables.

Le plan de la salle est circulaire. Il y a une galerie au-dessus du parquet , deux ordres d'architecture , dans lesquels sont pratiqués deux rangs de loges , en arrière de la galerie, et au-dessus de l'entablement une seconde galerie , et des troisièmes loges. Ce qui distingue le plus cette salle des autres , ce sont de vastes amphithéâtres pratiqués en arrière des galeries , dans les deux derniers étages.

Les loges qui font face à la scène , sont séparées les unes des autres par des cloisons entières ; celles de côté ne sont divisées que jusqu'à hauteur d'appui ; ce qui est évidemment un avantage pour les personnes qui veulent voir le spectacle , mais ce qui n'est peut-être pas aussi commode pour celles qui y viennent causer. Le décor intérieur de la salle est d'un excellent goût.

Les amphithéâtres empêchant la continuité des couloirs

de droite et de gauche, on a multiplié les escaliers ; ce qui est extrêmement utile pour le prompt dégagement de la salle.

Il n'y a point d'avant-scène. La décoration fixe du théatre représente un vaste cadre que l'on voudrait un peu plus riche. C'est une manière très-ingénieuse de dire au spectateur : ce que vous allez voir sont des tableaux ; mais je ne sais si cette idée est aussi exacte que spirituellement exprimée. Les tableaux doivent représenter la nature animée : mais se servir de la nature animée pour représenter des tableaux, me semble être une sorte de rétrogradation de l'art. D'ailleurs, le titre de *Panorama Dramatique* est en contradiction avec cette innovation ; car ce qui constitue la peinture *panoramique*, c'est précisément de n'être point encadrée.

La rampe est placée derrière le cadre. Entre tant d'améliorations, il faut espérer que quelque jour on renoncera à cette manière anti-pittoresque d'éclairer les acteurs de bas en haut ; ce qui change absolument toutes les teintes de la figure ; ce qui surtout prive le regard d'une partie de son effet, en faisant disparaître l'ombre sous l'arcade sourcillière. La figure des acteurs doit être éclairée comme elle l'est au jour, par une lumière venant d'en haut sous divers angles, sauf à garder la rampe à fleur de terre, pour illuminer les jambes des danseuses de l'Opéra.

Le plancher du théâtre de M. Allaux est divisé en compartimens transversaux, qui peuvent s'élever et s'abaisser à volonté ; ce qui est bien préférable pour l'illusion aux rampes postiches que l'on ajuste sur les autres théâtres.

Pour les décorations et les effets de lumière, ils sont admirables ; mais c'est précisément pour cela que l'on ne peut les décrire : il faut absolument aller les voir.

Une autre nouveauté, c'est le rideau, ou, pour mieux dire, le chassis d'avant-scène, qui est formé d'un parquet

de vingt-cinq glaces. L'effet en est très-piquant. On n'y a vu d'abord que le luxe et l'originalité ; mais il tient encore à une autre combinaison ; M. Allaux peut rapetisser son cadre, et réduire la scène à l'étendue des neuf glaces du milieu. Ce petit théâtre qu'il construirait à volonté sur l'emplacement du grand, lui fournirait des moyens de varier les plaisirs des spectateurs.

L'autorité a borné le répertoire de M. Allaux aux pièces où il n'y aurait que deux interlocuteurs dans une même scène. Piron se tira parfaitement d'un problême plus difficile, lorsqu'il fit, à cause d'une restriction semblable qui tomba bientôt en désuétude, sa jolie pièce d'*Arlequin Deucalion*. MM. Dumarais, ou les auteurs qui ont pris ce nom, ont agréablement éludé la difficulté dans *M. Boulevard* ou *le Diable boîteux*, (M. Allaux a eu le malheur de se casser la jambe pendant la construction de la salle). Le diable est magicien ; il promet et réalise des prodiges. Les acteurs passent en revue, comme on le devine. On a ri de la scène d un jeune homme bien doucereux, bien poli, qui vient offrir ses services pour jouer les rôles de tyran, et qui, pour donner au directeur un échantillon de ses talens, le force, le poignard sur la gorge, à signer son engagement.

Ismayl et Mariam est une *pantomime dialoguée*. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une *pantomime dialoguée*. Je ne le savais pas non plus avant d'avoir vu *Ismayl et Mariam*, et à présent je ne le sais guère davantage. Quoi qu'il en soit, voici à-peu-près comment cela se fait.

Prenez un pacha le plus féroce et non pas le moins bête du quartier ; un Arabe beau de jeunesse, de courage, etc., une vierge chrétienne, modèle de beauté, de piété et autres accessoires ; soldats, etc. *ad libitum ;* faites persécuter l'Arabe par le pacha qui le traite de *turc à more;* qu'après un combat, le jeune amoureux s'enfuie avec la Chrétienne ;

qu'ils soient surpris dans le désert, ou plutôt dans une oasis, par le *samoum* ou le *samiel ;* que le jeune homme qui n'a pas voulu se faire chrétien pour épouser sa belle, embrasse sa religion pour mourir avec elle ; ensevelissez-les sous le sable ; et lorsqu'on croira la pièce finie, montrez, non pas leur apothéose, comme ont dit quelques journaux, car ce mot du paganisme ne convient point aux Chrétiens, mais leur béatification ; et vous aurez fait une pantomime dialoguée ; et si M. Allaux veut vous prêter les ressources de son talent, vous pourrez avoir des succès.

Les auteurs du *Dialogue-pantomime* auraient bien dû employer un peu moins de travail à faire des prières, des actes de foi et d'espérance, des bénédictions, et beaucoup d'autres morceaux de littérature pieuse, qui étaient d'autant moins à leur place, que l'on va au Panorama Dramatique pour *voir*, et qu'ils nous ont forcé *à entendre* jusqu'à minuit. Des ballets ont heureusement coupé l'uniformité de la psalmodie. (Depuis on a fait des retranchemens dans la pièce.)

La tentative malheureuse essayée par deux hommes de beaucoup d'esprit, pour composer une pièce intéressante avec la restriction des *deux-à-deux*, ne doit pas en décourager d'autres ; mais elle doit engager l'autorité à être peu sévère. Je sais bien que les merveilles de M. Allaux ont assez de mérite pour être vues pour elles-mêmes ; mais il n'y a pas de mal que les plaisirs de l'esprit se mêlent à ceux des yeux, et ce n'est pas que pour les sourds et muets que l'on permet d'élever des théâtres.

La décoration du *Samoûm* est d'une vérité effrayante ; elle m'a rappelé la prose de M. de Forbin, le tableau de M. H. Vernet, les superbes vers de Ducis et même la déclamation de mademoiselle Simon, dont rien autre ne ferait souvenir.

Ma sœur, dit-il, c'est toi !
Viens-tu t'ensevelir sous le sable avec moi ?

Hélas ! la même ardeur dans notre sein s'allume ;
Cet air, ce vent de feu tous les deux nous consume.
Entends-tu, Saléma, l'aquilon mugissant ?
Par le sable obscurci, le soleil pâlissant
Semble expirer au loin dans ce rayon funeste.
C'est son dernier pour nous ; . . . c'est le seul qui nous reste...
Nos pas, alors, nos pas cherchent à s'affermir
Sur le sable brûlant prêt à nous engloutir.
Nous pâlissons tous deux : nos cheveux se hérissent :
Nous nous tendons les bras : nos corps glacés fléchissent ;
Et ces sables muets, cette mer sans courroux
S'entrouvre, nous dévore, et se ferme sur nous.

Le tableau de la fin est au-dessus de tout ce qu'on a vu dans ce genre sur d'autres théâtres.

Après la seconde pièce, *le Diable boîteux* est venu recevoir dans les applaudissemens du public, la plus flatteuse récompense des merveilles qu'il lui avait prodiguées.

LA BEAUMELLE.

— Un *Rout*, en Angleterre, est une soirée extrêmement nombreuse. On a voulu les contrefaire à Paris, et l'on a beaucoup parlé d'une cohue de cette espèce, qu'un banquier de la Chaussée-d'Antin convoqua le mois dernier dans ses salons. On assure qu'il y eut une foule immense et un peu d'ennui. A la foule près, la pièce du Vaudeville, sous ce titre, en a donné une idée assez exacte.

MÉLANGES.

— La Société royale académique des Sciences, Lettres et Arts, de Nancy, propose pour sujet *le Siége de Nancy par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et sa délivrance par René* Ier*., duc de Lorraine.* Cet événement si fameux, déjà célébré en latin par Pierre de Blaru, a été choisi comme propre à tenter l'émulation des littérateurs français.

L'ambition effrénée de Charles, qui se croit assuré de la

conquête de la Lorraine et forme, pour la ruine de la France, les plus audacieux projets, anéantie par la sagesse d'un jeune prince qui n'a de ressource que dans le dévouement héroïque de ses fidèles Lorrains, offre au talent poétique un sujet qui fournit les tableaux les plus variés et les plus riches, et le développement des sentimens les plus nobles.

Pour ne pas effrayer les concurrens, l'Académie en a resserré les limites au *Siége de Nancy*, et à sa *Délivrance;* mais elle attend sur ce grand événement, un poème où les exploits de René, et les souvenirs glorieux à la Lorraine, soient retracés avec les couleurs convenables.

Le prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 300 fr. Les membres résidens sont seuls exclus du concours. On devra adresser les pièces, sous l'anonyme, à M. de Haldat, secrétaire de la société.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 8 *avril* 1821, *au samedi* 14 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 13° 5/10 (échelle de Réaumur), le 10. — *La moins élevée*, 1° 8/10 le 14. — *Température moyenne*, 9° 4/10. — Anniversaire de cette température, 10° 8/10. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 27 pouces 10 lignes (753 millim.), répondant à 2° de mauvais tems de la nouvelle graduation, et à *variable* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui d'ouest. *Hauteur des eaux de la Seine*, à l'époque du samedi, 2 mètres au-dessus des plus basses eaux de 1719, (décroissante, navigable). — Jours de pluie 3, dont 2 avec grésil.

ERRATA DU DERNIER NUMÉRO.

Pag. 472, lig. 15, ne le rendait pas moins méprisable, *lisez* : ne le rendait pas méprisable. — Page 474, lig. 33, ce que l'on ne voit, *lisez :* ce qu'on ne voit pas. — Page 479, lig. 11, il est d'opinion que, *lisez :* son opinion est fort singulière, il pense que.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, au Marais, No: 46.

L'ABEILLE.



HYMNE A LA VIERGE,

ou

PRIÈRE D'UNE AMANTE.

Tendre et sainte médiatrice
Entre le roi des cieux et les faibles mortels,
Écoute mes soupirs, et vois d'un œil propice
La prière et l'amour embrasser tes autels.

Du trône sublime où tu brilles,
Que les anges en chœur adorent à genoux,
Tu protèges la mère, et les vierges ses filles,
Et l'enfant au berceau, délices des époux.

Surpris des vents et des orages,
La mort de tous côtés presse les matelots,
Ils invoquent Marie, et, chassant les nuages,
Le souris d'une vierge a désarmé les flots.

Divinité de l'innocence,
Appui de l'opprimé, refuge du malheur,
Tu daignes recevoir leur triste confidence;
Te prier, c'est déjà consoler son malheur.

Inépuisable en tes tendresses,
A nos moindres ennuis ton cœur sait compâtir;
Rien ne peut te cacher nos secrètes faiblesses,
Mais ton pardon toujours attend le repentir.

Oiseau battu par la tempête,
L'aquilon m'épouvante, et même le zéphir;
J'ai besoin d'un abri pour reposer ma tête :
Dans ton sein maternel veux-tu me recueillir ?

Daigne exaucer ma voix timide :
Et fais que la prière, en soulageant mon cœur,
S'épanche devant toi comme l'onde limpide
Que le désert révèle au pauvre voyageur!

P. F. Tissot.

LA JEUNE ÉPOUSE,

OU PRIÈRE A VÉNUS.

Imitation d'Euripide.

Heureuse, ô Vénus, l'ame pure
Qui met un frein à ses ardeurs,
Et sait puiser avec mesure
Dans la source de tes faveurs!
Heureuse la beauté modeste
Jusques dans les bras des Amours!
La douce innocence lui reste :
La paix sourit à ses beaux jours.

Mais malheur à ceux que menace
Des traits brûlans de son courroux,
L'enfant terrible et plein de grâce,
Au bras toujours sûr de ses coups!
De la flèche qui les déchire
Le poison passe dans leurs cœurs;
Pour eux l'amour est un délire :
Ses voluptés sont des fureurs.



Détourne, ô Vénus, l'arc funeste;
Et nous sauvant de ses dangers,
Pour nous, dans le carquois céleste,
Choisis les traits les plus légers.
Porte ailleurs la beauté suprême;
La grâce a d'innocens succès;
Et, timide en mon bonheur même,
De tes faveurs je crains l'excès.

P. F. Tissot.

IMITATION DE MARTIAL.

Sur les jardins de Marcella. (xii, 31).

Ces fontaines, ce bois, cette épaisse verdure,
Ce ruisseau qui promène une eau limpide et pure,
Ces rosiers qui deux fois se couronnent de fleurs
Dont celles de Pœstum enviraient les couleurs,
Ces légumes exquis qu'épargne la froidure,
L'anguille qui serpente en ces bassins rians,
Et cette blanche tour que, non moins blanche qu'elle,
Habite de pigeons une troupe fidelle,
Je les revois enfin après trente printems!
D'une femme chérie agréables présens,
Aux plus riches trésors Martial vous préfère;
Vous êtes son empire, et si Nausicaa
Offrait de lui céder les jardins de son père,
J'aime mieux, dirait-il, celui de Marcella.

C. B. D. L.

LE PLONGEUR,

BALLADE.

(Traduit de Schiller).

« Qui de vous, chevaliers ou pages, osera plonger dans ce gouffre ? J'y jette une coupe d'or, déjà le noir abîme l'a engloutie. Celui qui pourra me rapporter cette coupe peut la garder, elle est à lui. »

Ainsi parle le roi ; et du sommet du rocher qui, escarpé et menaçant, s'élance au-dessus de l'immense océan, il a jeté la coupe dans la gueule avide de Charybde: « Qui de vous, je le demande encore, a assez de courage pour plonger dans ce gouffre ? »

Et les chevaliers et les pages, rangés autour de lui, l'entendent et se taisent. Ils jettent leurs regards vers cette mer sauvage, et aucun ne veut gagner la coupe; et le roi pour la troisième fois demande : « aucun de vous n'osera-t-il l'entreprendre ? »

Cependant tous se taisent encore, et, tranquille et hardi, s'élance hors du cercle de ces hommes tremblans, un noble page ; il défait sa ceinture, il jette son manteau, et tous les hommes et les femmes rangés autour de lui, regardent étonnés ce beau jeune homme.

Et lorsque s'avançant au bord du rocher, son regard plonge dans l'abîme, Charybde rejette en mugissant les eaux qu'elle avait englouties, et avec un bruit pareil au bruit d'un tonnerre éloigné, elles se précipitent écumantes hors du gouffre sombre.

Et bouillonnant et ondoyant, mugissant et sifflant, comme lorsque l'eau se mêle avec le feu, jusqu'au ciel s'élancent les vagues agitées et couvertes de vapeurs ; les flots se pressent continuellement sur les flots; ils se renouvellent à chaque

instant sans jamais s'épuiser, comme si la mer voulait enfanter une autre mer.

Cependant ce désordre terrible à la fin s'apaise, et du milieu de l'écume blanche, la mer s'entr'ouvre et laisse apercevoir une ouverture noire et béante, sans fond, comme si elle s'étendait jusqu'aux cavernes de l'enfer. Aussitôt l'on voit, attirées avec force, les vagues bouillonnantes se précipiter en tournoyant dans le gouffre.

Alors promptement avant que le brisant revienne, le jeune homme se recommande à Dieu ; un cri d'effroi s'est fait entendre, et déjà le tourbillon l'a entraîné : le gouffre mystérieux se referme sur le courageux nageur ; il ne paraît plus.

Le silence commence à régner sur l'abîme, on n'entend plus qu'un mugissement sourd et profond, et en tremblant de bouche en bouche : Dieu te conduise, téméraire jeune homme ! Toujours de plus en plus profond, le mugissement se fait entendre, et plein d'effroi et d'inquiétude, le tems s'écoule.

Quand tu y jetterais ta couronne même, et que tu dirais : celui qui me rapportera la couronne, peut la garder, il sera roi. Cette récompense précieuse ne me tenterait pas. Ce que le gouffre mugissant recèle dans son sein, aucune créature vivante ne peut le raconter.

Plus d'un vaisseau saisi par le tourbillon, est entraîné au fond de ces abîmes ; cependant fracassés, la quille et les mâts seuls s'échappent en luttant, de ce tombeau qui engloutit tout. Un bruit pareil au murmure de la tempête, devient à chaque instant plus fort, et l'on entend de plus en plus s'approcher le mugissement.

Et bouillonnant et ondoyant, mugissant et sifflant, comme lorsque l'eau se mêle avec le feu, jusqu'au ciel s'élancent les vagues agitées et couvertes de vapeurs ; les flots se pressent continuellement sur les flots, et avec un bruit

pareil à celui d'un tonnerre éloigné, les vagues se précipitent mugissantes hors du sombre gouffre.

Et voilà que du sein de l'onde noire, s'élève quelque chose de blanc comme un cigne ; un bras et un cou brillant se découvrent, et cela nage avec force et avec une activité habile; c'est lui, et dans sa main gauche, il agite en l'air la coupe avec des signes de joie.

Et après avoir respiré longtems, respiré profondément, il salue la lumière céleste avec des transports de joie ; chacun s'écrie : il vit, le voilà ! il nous est rendu ! le courageux jeune homme a échappé au tombeau, à ces abimes de tourbillons.

Il marche, et la troupe joyeuse l'environne; il tombe aux pieds du Roi, et agenouillé il lui présente la coupe ; le Roi fait signe à son aimable fille, qui la remplit jusqu'au bord d'un vin étincelant, et le jeune homme se relevant vers le Roi :

« Vive longtems le Roi ! combien se réjouit celui qui en revoyant la lumière des cieux, peut respirer librement ! Là-dessous tout est épouvantable : que l'homme ne tente pas les dieux et ne desire jamais de voir ce que leur bonté a enveloppé d'horreur et d'obscurité !

» J'étais entraîné au fond avec la rapidité de l'éclair, lorsqu'un courant furieux poussé avec force en sens contraire, me jeta hors de ce gouffre plein de rochers ; la force puissante du double courant s'empare alors de moi, et me lance en tournoyant : je ne pouvais pas résister.

» Alors Dieu que j'invoquai dans un danger si affreux, me montre un rocher s'élevant au-dessus de l'abime; je le saisis promptement, et j'échappe à la mort ; là aussi était suspendue à des pointes de corail, la coupe, qui sans cela aurait été entraînée dans l'abime sans fond.

» Au-dessous de moi, s'étendait dans une obscurité rougeâtre, une profondeur immense; mais si l'oreille était

condamnée là à un silence éternel, la vue avec effroi apercevait au-dessous, une multitude de lézards, de salamandres et de dragons, qui animés d'une rage infernale, s'agitaient d'une manière effroyable.

»Là aussi, s'agitaient dans un mélange affreux, rassemblés en un monceau énorme, la raie couverte d'épines, le cabillaud, le marteau à la forme hideuse et menaçante, l'hyène des mers; le redoutable requin me montrait ses dents terribles.

» Suspendu au rocher, seule créature pensante au milieu de cette terrible solitude, je me voyais avec effroi éloigné de tout secours humain. Placé à une profondeur immense, près des monstres habitans de ce triste séjour, le son de la voix des hommes ne pouvait plus arriver jusqu'à moi.

» Et en frissonnant je réfléchissais, lorsque, s'avançant en rampant et en remuant à-la-fois ses cent anneaux, un monstre parut prêt à s'élancer sur moi; saisi d'effroi, j'abandonne la branche de corail à laquelle je m'étais attaché. Aussitôt, le tourbillon s'empare de moi avec une impétuosité terrible; mais ce fut pour mon salut; il m'entraîna en haut. »

Le roi l'a écouté avec étonnement, et dit : Cette coupe t'appartient; je te destine aussi cet anneau enrichi des diamans les plus précieux, si encore une fois tu tentes l'aventure, et me rapportes ce que tu auras vu dans l'abîme le plus profond de la mer.

La fille du roi a entendu son père avec une tendre émotion, et sa bouche suppliante l'implore. O mon père! cessez ce jeu cruel; il a fait pour vous ce que personne n'avait osé entreprendre, et ce que personne n'avait pu voir, il l'a vu, et vous l'a raconté. Si votre curiosité n'est pas encore satisfaite, que les chevaliers cherchent à surpasser le page.

Aussitôt, le roi saisit la coupe, et la jette dans le tour-

billon. « Si tu me rapportes encore une fois cette coupe, je te proclame le plus parfait des chevaliers, et aujourd'hui tu embrasseras comme ton épouse, celle qui avec une tendre compassion m'implore pour toi dans ce moment. »

Alors une force divine s'empare de son ame; l'audace brille dans ses yeux, et il voit rougir la belle créature; il la voit pâlir et chanceler; cela l'anime à gagner la récompense précieuse, et il se précipite à la vie et à la mort.

On entend le brisant, il revient, le son éclatant l'annonce; alors elle se baisse avec un regard amoureux; les flots arrivent, ils arrivent tous, ils murmurent et murmurent encore; mais aucun ne rapporte le jeune homme.

T. R. *de Lyon.*

BIBLIOGRAPHIE.

Mémoires de l'abbé *Georgel*, jésuite, ancien secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires de France à Vienne, grand vicaire de Strasbourg, et vicaire général de la grande aumônerie de France, sous le prince Louis de Rohan, cardinal évêque de Strasbourg.

Deuxième édition, revue et corrigée, six volumes in-8°., chez Alexis Eymery libraire, rue Mazarine, n° 30. Prix : 36 fr.

(Premier extrait.)

J'arrive un peu tard pour rendre compte de ces volumineux mémoires. La vogue en est passée, et ils ne sont maintenant qu'un ouvrage de fonds, où l'esprit de parti puise beaucoup plus de matériaux que l'histoire : une vingtaine de pages nécessaires, une centaine d'utiles, un millier qui se trouvent dans le Moniteur et dans une foule d'autres recueils,

et douze ou quinze cents feuillets chargés de déclamations, de diatribes et d'anathêmes, voilà en trois lignes mon jugement sur cette production du désœuvrement et de l'esprit de vengeance. L'abbé Georgel s'est cru jésuite jusqu'à sa mort, et le coup d'œil qu'il a jeté sur la destruction de cet ordre scandaleusement célèbre, ne pouvait être que la justification de ses confrères et la réprobation des pontifes, des rois, ou des hommes d'état qui avaient contribué à l'anéantissement de la confrérie. L'abbé Georgel était dévoué au cardinal de Rohan, et en parlant de l'affaire du Collier, il lui était impossible de ne pas se déchaîner contre les instigateurs de cette procédure trop fameuse. Il était enfin prêtre réfractaire et banni; et les quatre ou cinq volumes, destinés à l'examen de la révolution, de ses causes et de ses résultats, ont dû se ressentir du caractère de l'auteur, comme de sa situation morale et politique. Je ne serai donc d'accord avec lui que sur deux points: l'innocence du cardinal de Rohan dans l'intrigue qui lui a fait perdre ses places, et qui a failli lui coûter l'honneur et la vie, et la haine qu'inspirent à l'abbé Georgel, les misérables qui, en 1793, ont couvert la France de sang et de ruines. Commençons par le commencement; et parlons encore une fois des enfans de Loyola, que je fais profession de haïr et de mépriser, et pour lesquels j'avoue, à mes risques et périls, mes sentimens inébranlables.

« La suppression d'un ordre religieux, dit l'abbé Georgel, n'est en général, qu'un de ces faits historiques assez » indifférents pour ne devoir pas fixer les spéculations de » l'homme observateur; mais quand cette ordre tient, par » son régime, ses travaux et sa célébrité, *à l'essence même* » *du gouvernement politique* et religieux, quand son existence influait dans les deux mondes sur l'empire de la » religion et des mœurs, sa chûte est nécessairement un » de ces grands événemens qui frappent et attirent l'attention

» de quiconque ne veut pas être étranger à l'histoire de son » siècle ».

Ces réflexions sont justes; mais ce qui ne l'était pas, c'était qu'un ordre religieux tînt à l'essence du gouvernement politique, et ce seul abus de la puissance monacale, cette institution anti-sociale, anti-religieuse, héritage bizarre et funeste d'un siècle d'ignorance et de fanatisme, suffisait pour commander, hâter et justifier la destruction de la société qui s'était arrogé cette influence et ce privilège. Ce n'était pas pour gouverner les rois et les peuples que les fondateurs de l'ordre monastique s'étaient réfugiés dans les déserts, dans les privations et dans la misère. Ils priaient, ils contemplaient, ils se mortifiaient, ils prêchaient, et ne se doutaient pas qu'à force d'usurpations, de larcins et d'intrigues, leurs fortunés successeurs vivraient dans les palais et dans les cours; qu'ils étaleraient, au milieu des nations ridiculement prosternées, le faste d'une opulence mal acquise, et le scandale de l'immoralité la plus effrénée. Ils ne prévoyaient pas, ces modestes anachorètes des premiers tems de l'église, que sur cette multitude de corporations diverses, de congrégations si bizarrement coloriées, s'élèverait un ordre ambitieux et puissant, qui oserait méditer l'asservissement des peuples, l'abaissement des rois, et se flatter d'imposer un jour à l'univers le joug humiliant de sa domination. Le fait seul de son existence était un crime de lèze-majesté divine et humaine. De toutes les chaînes qu'ont supportées les nations depuis l'invasion des barbares, je n'en connais pas de plus honteuses, de plus révoltantes, de plus absurdes, de plus injurieuses pour la dignité de l'homme, que celles dont cette association d'intrigans privilégiés voulait charger les habitans des deux mondes. Elle eût renouvelé, dans la civilisation moderne, la théocratie des Druides; et la saine raison a dès longtems fait justice de cette anomalie politique. Le Législateur des

Chrétiens avait ordonné à ses disciples de rendre à César ce qui était à César et à Dieu ce qui était à Dieu ; il avait distingué par là les deux puissances, et il n'appartenait pas aux disciples de ses disciples de les confondre et surtout de se les approprier. Toute entreprise sur la part faite aux rois par le fils de Dieu, doit être un crime à ses yeux comme aux yeux des hommes ; et la société qui se parait de son nom, se rendait indigne de le porter, par cela seul qu'elle oubliait la plus importante de ses maximes politiques. Le prêtre renfermé dans les devoirs de son ministère est un juste objet de vénération pour les peuples ; celui qui abandonne l'autel pour s'immiscer dans le gouvernement des états, n'est qu'un factieux que la sévérité des lois doit réprimer et renvoyer dans le sanctuaire.

L'abbé Georgel demande un écrivain franc et loyal, qui, puisant ses faits dans des sources pures, trace l'histoire des jésuites sans permettre à sa plume ni le fiel de la satire, ni les épanchemens de la haine. L'abbé Georgel demande l'impossible ; car les jésuites ont encouru la haine des hommes, et leurs doctrines et leurs actions sont du domaine de la satire. Un écrivain, dont la piété n'a pas été révoquée en doute, s'est chargé de cette tâche honorable, et le livre de Pascal n'est pas seulement un chef-d'œuvre de littérature. Il sort de la sphère où l'auteur de ces Mémoires semble vouloir le circonscrire, et les bons esprits l'avaient déjà proclamé comme un chef-d'œuvre de dialectique et de vérité, avant que les usurpations toujours croissantes de ses antagonistes, n'eussent contraint les rois à se débarrasser des ambitieux qu'avait si bien démasqués l'immortel auteur des *Provinciales*.

L'abbé Georgel veut encore que l'historien soit assez hardi pour ne pas craindre de dire la vérité avec énergie, lorsqu'elle sera nécessaire pour la défense de *l'innocence injustement persécutée*, et cependant assez réservé *pour ne*

pas dépasser les bornes que semblent prescrire la prudence et la charité. Quel autre qu'un jésuite incorrigible, ou quelqu'un de leurs imbécilles prosélytes aurait écrit cette phrase dont le dernier membre est d'une combinaison si artificieuse ! Quelle hypocrisie, quel jésuitisme dans cette réserve ! Comme il semble convaincu de cette innocence dont il se pare, et de la mauvaise foi des puissans persécuteurs dont il infirme le jugement ! L'éditeur n'avait pas besoin de me prévenir dans une note qu'il fallait me défier de ce langage. Il ne trompera personne, pas même ceux qui seraient tentés de croire à l'utilité des jésuites, et qui, en les rétablissant, se croiraient assez habiles pour en modérer l'influence et pour en régler l'ambition toujours vivante. L'historien que demande l'abbé Georgel s'est rencontré, ou plutôt l'histoire a recueilli les faits ; elle a tout pesé dans son impartiale justice ; et son arrêt a confirmé la sentence de tous les tribunaux du monde catholique.

Cependant leur nouvel avocat en appelle à la postérité ; il ne craint point, il se glorifie même de revenir sur cette sentence ; il parcourt successivement tous les états qui se sont purgés de cette lèpre politique ; il peint, avec les couleurs de la haine et de la vengeance, les hommes qui l'ont attaquée ; il insulte à leurs mœurs, à leur caractère ; il incrimine leurs intentions, il leur prête les desseins les plus sacriléges, les vues les plus désastreuses, les prétextes les plus odieux. Le marquis de Pombal, qui se rencontre le premier devant la lance empoisonnée de ce Don Quichotte de l'ordre, n'est, dit-il, qu'un intrigant sans principes ; son ambition est excessive, son génie est moins vaste qu'audacieux ; tous les moyens lui sont légitimes pour arriver à ses fins ; il accumule les crimes pour se défaire des maisons d'Aveiro et de Tavora dont la rivalité l'offusque. Joseph Ier, roi de Portugal, n'est qu'un voluptueux, un fainéant, que son ministre perfide environne de tout ce qui peut alimenter et

prolonger sa passion pour les femmes et l'oisiveté. Le cardinal de Saldagna, patriarche de Lisbonne, est une ame vénale, indigne du haut rang qu'il occupe. Pombal se fait des alliés de tous les ordres religieux du royaume; il fatigue, il trompe le pape Benoît XIV; il lui arrache un bref de réformation, qui interdit aux jésuites le confessionnal, la chaire et le commerce. L'abbé Georgel ne voit pas que cet amalgame de devoirs religieux et d'occupations profanes est déjà un grief contre ses dignes cliens. Ils ont à ses yeux le pouvoir de tout sanctifier.

L'impartialité, qu'il demande dans l'historien qu'il attend, est bien loin d'avoir dirigé sa plume. Il adopte sans examen tout ce qui lui semble favorable à son ordre, et repousse toutes les imputations qui en ont légitimé la ruine, tandis que les plus absurdes calomnies sont pour lui des vérités de fait quand elles portent sur ses adversaires. On se doute bien que l'assassinat du roi de Portugal est mis sur le compte du ministre, et que le révérend père Malagrida est, aux yeux de l'abbé Georgel, l'innocente victime de la jalousie ministérielle. Eh! quels sont les motifs de cette jalousie? C'est que le père Malagrida opère des conversions éclatantes qui déplaisent au marquis de Pombal. Quant à la décision de ce grand casuiste sur le meurtre des rois, qui ne lui semblait pas même un péché véniel, M. l'abbé se garde bien d'en dire un seul mot; et je ne puis décider moi-même s'il reconnaît l'inutilité ou l'impossibilité de cette justification.

Dans le chapitre qui concerne la France, il débute par étaler les services que les jésuites ont rendus à ce royaume, l'instruction qu'ils y ont répandue, et les faveurs dont nos rois les ont comblés. Mais quand la réalité de leurs services serait incontestable, s'ensuit-il que les vertus passées justifient les crimes présens et à venir, et qu'il faille tenir compte à un criminel de la bonne conduite qu'il a tenue

avant de commettre les attentats qui l'ont amené en présence de la justice? « Qui le croira, s'écrie l'abbé Georgel? » La destruction des jésuites en France est en grande partie » l'ouvrage de la haine implacable d'une courtisane, qui, » tirée de l'obscurité par le fermier-général d'Étioles, brava » le lien conjugal qui l'unissait à son bienfaiteur, pour devenir publiquement la maîtresse et le premier ministre de » Louis XV. C'est de cette hauteur, où le crime la plaça, » que la marquise de Pompadour jura la perte des jésuites, » et qu'elle creusa, à l'insu du roi, l'abîme où l'ordre a été » précipité. » Le père de Sacy ne voulut se charger de diriger une telle conscience, qu'au préalable la Pompadour n'eût quitté le palais de son amant; les colliers de l'ordre en décidèrent comme le père de Sacy; ces confesseurs, dont Pascal a si bien démontré la complaisance, devinrent en un moment les plus rigides des casuistes, et cette faute politique fut la cause de leur ruine. Les parlemens, les jansénistes et le ministère se mirent comme des limiers à la discrétion de la courtisane, et à la poursuite des enfans de Loyola. Trois parlementaires, plus ardens que les autres, se transformèrent en chefs de meute; et il faut voir comment les traite l'auteur de ces mémoires. L'abbé de Chauvelin, noyé de dettes, s'était livré au parti janséniste pour se procurer une sorte d'existence. Il n'est pas jusqu'à sa mine chétive et son corps contrefait qui ne soient des motifs de haine contre cet *ordre respectable*. L'abbé Terray, dont je lui abandonne l'administration financière, n'est qu'un cynique effronté, un véritable disciple de Machiavel. Laverdy était peut-être un honnête homme; mais il n'a songé depuis qu'à s'enrichir dans le contrôle-général des finances, que lui a fait perdre son impéritie. Il fallait un prétexte, on le trouva dans la banqueroute du père Lavalette. L'abbé Georgel blâme à la vérité ce scandaleux commerce; mais après avoir supposé à ce banquier, d'une

espèce nouvelle, l'intention d'enrichir son ordre, après avoir confessé la connivence coupable de ses supérieurs, comment peut-il trouver injuste que l'ordre entier ait été déclaré solidaire du père Lavalette, et condamné à payer ses dettes? Viennent ensuite les trois procureurs-généraux de Paris, d'Aix et de Bretagne. Leurs plaidoyers sont éloquens, l'abbé Georgel en convient; mais ils ne sont l'ouvrage ni de Joly de Fleury, ni de Monclar, ni de La Chalotais. Ils ont été fabriqués dans un atelier de jansénistes, établi dans la maison des Blancs-Manteaux; et l'auteur de ces Mémoires, ayant lutté corps à corps avec La Chalotais, à la table du cardinal de Rohan, en présence de Buffon, de d'Alembert, de Duclos et de Marmontel, a confondu le procureur-général du parlement de Rennes, et lui a prouvé, dit-il, qu'il n'était pas l'auteur de son *compte rendu*. Les parlemens n'en triomphèrent pas moins de la sainte coalition du pape, de la cour et des évêques; la jeunesse française fut enlevée à ses professeurs, *et la nation la plus polie, la plus éclairée de l'Univers, est devenue un peuple d'athées, de scélérats et de tigres altérés de sang*, pour avoir souffert la destruction d'un institut qui avait donné au monde tant de grands hommes et de martyrs.

Il est vrai que la Pompadour n'était plus, quand la sentence fut prononcée; mais le duc de Choiseul, sa créature, avait hérité de sa haine et de sa prépondérance politique, et l'œuvre du démon n'en fut pas moins accomplie. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle profusion les calomnies les plus abominables sont entassées dans les vingt pages consacrées au duc de Choiseul. Les suppositions, les conjectures, les caquetages se transforment en vérités sous la plume de cet exécrable libelliste; mais les expressions de ce factum jésuitique sont heureusement de nature à ne laisser, dans l'esprit d'un lecteur judicieux, que la conviction de la mauvaise foi de son auteur.

L'abbé Georgel passe à l'Espagne ; mais il n'abandonne point le ministre de France. Il le montre s'insinuant dans la confiance de Charles III par une concession honteuse pour Louis XV et sa couronne, falsifiant l'écriture du général des jésuites pour lui prêter des lettres infâmes, fomentant des troubles dans Madrid pour en faire tomber l'odieux sur ses ennemis. Le ministère espagnol passé en revue par l'abbé Georgel, n'est qu'un composé d'hommes sans mœurs, sans religion, sans principes et sans capacité. Le roi Charles III n'est pas mieux traité que Louis XV ; et Ferdinand de Naples, dont le tour est venu, n'est pas plus épargné que Charles III. Le comte Tanucci le domine, l'aveugle et le trompe ; et ce ministre n'obéit lui-même qu'aux ordres du monarque espagnol. La même influence se fait sentir dans les états de Parme. Le marquis de Félino, ministre de l'infant don Philippe, est gouverné par Charles III, et gouverne, à son tour, son souverain qui sacrifie les jésuites à la crainte de perdre les cinq cent mille francs de pension que lui paie le trésor de Madrid.

Il manquait l'assentiment du souverain Pontife pour que cette peste disparût à la fois de tous les états de la catholicité. Clément XIII fut vainement pressé par les sollicitations de tant de rois ; mais la mort frappe à la porte du Vatican comme à la chaumière du pauvre ; et l'abbé Georgel, qui veut absolument qu'elle épargne tous les amis des jésuites, n'oublie pas d'insinuer que le poison avait terminé les jours d'un pape qui leur était favorable. L'auteur des mémoires suit la conspiration dans l'intérieur du conclave ; il déroule les intrigues du cardinal de Bernis pour l'élection de Ganganelli qu'il dépeint, avec sa véracité ordinaire, comme un homme insignifiant et fourbe, comme un ambitieux facile à corrompre et à séduire, comme un ingrat qui, revêtu de la pourpre romaine par le conseil des jésuites, n'arrive à la tiare que pour les foudroyer. L'élection de ce

pape est frappée, selon lui, d'un vice radical, parce qu'il s'était engagé d'avance à détruire la société. Il lui prête cependant des scrupules et des remords, et ne manque pas d'affirmer, sur la foi d'une histoire de l'ordre imprimée en Allemagne, qu'on a trouvé dans ses papiers, *après sa mort,* une rétractation formelle du bref qu'il avoue lui avoir été arraché par la violence.

Que résulte-t-il de cette première partie des mémoires de l'abbé Georgel? que, dans le dix-huitième siècle, les grandes et petites monarchies de l'Europe catholique étaient gouvernées par des rois fainéans ou perfides, incapables ou impies; que tous les ministres de la même époque étaient des intrigans sans foi, des ambitieux sans pudeur, des débauchés, des empoisonneurs, des faussaires, des fauteurs de l'irréligion, des partisans d'une philosophie régicide et sacrilège.

L'abbé Georgel ne trouve de vertus et de grandeur que chez deux princes hérétiques. Frédéric et Catherine sont seuls dignes de sa vénération, parce que l'un n'a pas voulu chasser les jésuites de la Silésie, et que l'autre a recueilli dans ses états un débris de leur société. Mais qu'importait à Catherine II qu'une nouvelle secte de chrétiens vînt s'établir dans son empire où toutes les religions vivaient à l'aise? Qu'importait à Frédéric le Grand, que, dans une de ses provinces catholiques, il y eût une classe de prêtres autrement habillés que les autres? Ces deux monarques n'avaient rien à redouter de leur influence; ils n'en avaient besoin ni pour aumôniers ni pour confesseurs; leurs jésuites étaient forcés, par leur position, d'être obéissans et dociles; et dans le cas où ces hôtes fussent devenus dangereux, le roi de Prusse et la Czarine, n'ayant rien de commun avec le Saint-Siège, pouvaient les renvoyer sans avoir rien à craindre des foudres du Vatican, comme l'empereur Alexandre vient tout récemment de le faire. L'auteur des Mémoires cite quelques

phrases d'une lettre de Frédéric à d'Alembert, où ce prince déclare qu'il lui est fort indifférent qu'on détruise ailleurs les jésuites, mais qu'il doit les protéger en Silésie parce qu'il l'a promis en acquérant cette province. Mais l'abbé Georgel aurait dû ajouter que, lorsque le général des Ignaciens, je me sers des expressions de Frédéric, voulut l'engager à s'en déclarer ouvertement le protecteur, il répondit au père Ricci, que » lorsque Louis XV avait jugé à propos de sup-» primer le régiment de Fitz-James, il n'avait pas cru devoir » intercéder pour ce corps, et que le pape était bien le maî-» tre de faire chez lui telle réforme qu'il jugeait à propos, » sans que les hérétiques s'en mêlassent. »

Cette indifférence ne serait pas aujourd'hui du goût de M. l'abbé de La Mennais; mais un jésuite était plus indulgent, surtout quand on rendait quelque service à son ordre. On pouvait se passer de toute autre vertu, assassiner son mari, changer d'amant toutes les semaines, violer la foi des traités, troubler le repos de ses voisins, dépouiller un peuple entier de son indépendance et lui voler son territoire; il suffisait qu'on eût protégé les jésuites pour être digne de l'admiration de l'univers; mais, comme dit Rabelais dans l'île de Papimanie : *A ces sacrés oiseaux ne touche.* Tout ce qui leur était contraire devenait, par cela seul, la lie de l'espèce humaine.

Je ne conseille pas aux louangeurs du tems passé d'aller chercher dans le livre de l'abbé Georgel des preuves de leur système. Moi qui fais profession de ne pas aimer ce tems-là, et qui ai pris la liberté grande de me moquer de ses panégyristes, je suis forcé de reconnaître l'exagération de son nouveau détracteur; mais quand tous les crimes et les vices qu'il signale seraient incontestables, qu'est-ce que cela prouverait en faveur des enfans de Loyola? A quel homme de bonne foi persuadera-t-on que tant de rois et de ministres se soient entendus et coalisés pour supposer à un ordre reli-

gieux tant d'attentats politiques, tant de doctrines perverses, tant de projets funestes, si la conduite de ses membres n'avait partout justifié les enquêtes et les imputations dont ils ont été les victimes? Il suffisait pour légitimer leur anéantissement, que ces moines audacieux se fussent impatronisés dans toutes les Cours; qu'ils fussent devenus les dépositaires des secrets de tous les rois; qu'ils eussent étendu leur influence dans tous les conseils, et disposé presque partout de l'autorité royale; qu'un accord mystérieux se fût établi entre toutes les parties de cet institut; qu'une correspondance active eût mis dans une communication perpétuelle toutes les maisons de cet ordre; que, dispersés sur toute la surface du globe, ils eussent un centre commun, une direction unique; que leur général fût en possession de tous les mystères de Cour, de tous les secrets d'État, que ses agens subalternes parvenaient à découvrir. Cet espionage universel, cette influence éclatante, cette puissance si rapidement élevée, si scandaleusement accrue, étaient un attentat contre la dignité des rois et la sûreté des monarchies. Les rois et les ministres devaient se liguer pour les réprimer; et comme la nature de cette institution impolitique en rendait la répression impossible, les rois devaient à leurs peuples, ils se devaient à eux-mêmes l'anéantissement de cette milice dont le chef redoutable s'était mis à l'abri de leurs sceptres. La puissance ecclésiastique, je le répète de peur qu'on ne l'oublie, n'est qu'en troisième ordre dans la hiérarchie fixée par le Législateur des Chrétiens. La puissance politique est la seconde, et n'a au-dessus d'elle que la puissance divine, dont ses ministres ne peuvent s'arroger l'exercice. Ce n'est point saper les fondemens de l'autel, que de rappeler le prêtre à ses devoirs, et je crois donner aux trônes des conseils salutaires, en les prémunissant contre les embûches de ceux qui ne se disent leurs amis que pour les humilier et les asservir.

Je reviendrai sur ces Mémoires. L'affaire du Collier et la Révolution y occupent une grande place, et je leur réserve de nouveaux articles.

VIENNET.

PHILOCLÈS, imitation de *l'Agathon* de *Wiéland*, troisième édition, augmentée d'une Notice sur Wiéland, avec figures et portraits. Trois vol. in-8°.; chez Fantin, rue de Seine; Delaunay, au Palais-Royal; et Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon.

Mon admiration pour l'un des plus beaux génies dont s'honore une littérature encore trop peu connue en France, et dont j'ai tâché de développer les beautés à l'Athénée devant un public éclairé et bienveillant, les liens de l'amitié qui m'unissent à l'auteur de cette imitation, le succès qu'elle a obtenu, tout me fait un devoir de consacrer quelques pages à cet ouvrage remarquable, et l'on ne doit pas craindre que l'affection puisse nuire à la justice; l'une et l'autre seront ici d'accord.

Wiéland appartient à l'âge d'or de la littérature allemande, à l'époque où fleurissaient Kerder, Klopstock, Schiller que les belles imitations de Marie Stuart et de Jeanne d'Arc ont presque naturalisé parmi nous. L'illustre auteur de Werther est aujourd'hui l'unique et imposant débris de cette réunion d'hommes de génie. Dans une de mes leçons à l'Athénée, j'ai essayé de présenter le tableau rapide des nombreux ouvrages de Wiéland, nouveau et admirable mélange de grâce, d'érudition et de philosophie. On a surnommé cet auteur le Voltaire de l'Allemagne, et, du moins par la variété des sujets qu'il a traités avec un égal succès,

il a mérité ce titre. Comme je me propose de publier bientôt ces leçons, j'y renvoie pour tout ce que j'aurai à dire encore de la littérature allemande et de Wiéland lui-même, et ne m'occuperai que d'un de ses meilleurs ouvrages, d'Agathon.

Le sujet en est généralement connu, soit par ceux qui ont pu le lire dans l'original, soit par les nombreux lecteurs de l'imitation que la presse reproduit pour la troisième fois. On sait que ce fut dans le siècle dernier le premier ouvrage où les recherches de l'érudition la plus vaste et la plus profonde fussent unies aux conceptions d'un goût sûr et d'une imagination brillante, pour présenter, dans le cadre d'une fiction ingénieuse autant qu'intéressante, les mœurs, les doctrines, les monumens, les hommes les plus illustres, chez un des peuples les plus éclairés et à une des époques les plus célèbres dans l'histoire de l'esprit humain. Agathon parut avant le voyage du jeune Anacharsis, devenu depuis le modèle, trop souvent mal imité, de cette sorte de composition.

A la publication d'Agathon, on reconnut dans cet ouvrage toutes les qualités particulières à Wiéland, et les qualités générales qui appartiennent à la bonne littérature allemande. Mais on y trouva aussi des défauts, plus sensibles pour les lecteurs français, exagérés par la malveillance, mais dont l'impartialité ne pouvait méconnaître l'existence. L'auteur de Philoclès, à peine sorti de l'adolescence, débuta par cette imitation dans la carrière des lettres, dont d'autres devoirs l'ont détourné depuis, mais à laquelle il est ramené par le repos et qu'il va parcourir avec une nouvelle ardeur.

Il conserva scrupuleusement le fond de l'ouvrage, rendit avec autant d'énergie que de fidélité tout ce qui portait l'empreinte du caractère de l'auteur et de sa nation, en élaguant tout ce que réprouvait le goût plus sévère de notre

littérature, en supprimant des longueurs, de fréquens monologues que la fiction sur l'origine grecque de l'ouvrage ne justifiait pas assez.

L'exposé de la doctrine des sophistes était en particulier, un morceau dont la traduction était très-difficile; l'auteur de *Philoclès* s'en est acquitté avec autant d'élégance que de fidélité. L'opposition entre la fausse sagesse de ces mêmes sophistes et la doctrine sublime de Socrate, entre la coquetterie et la pudeur, entre les agitations d'une république et les intrigues d'une cour, l'ingratitude de toutes les deux, sont des passages aussi intéressans dans la copie que dans l'original.

Philoclès contient aussi quelques additions qui rendent plus vraisemblable la fable d'Agathon. Ainsi la découverte que Philoclès fait du portrait de Psyché, entre les mains d'un capitaine syracusain, est mieux motivée que dans l'ouvrage original; s'il obtient la faveur de Denys, c'est parce qu'il chante devant lui le dévouement de Damon et de Pythias et la clémence du prince envers eux. On peut regarder aussi, comme une amélioration, au moins dans nos mœurs, si ce n'est quant à la vérité historique, l'ennoblissement du caractère de Danaé qui n'est plus une courtisane comme dans *Wiéland*, mais seulement une des nombreuses victimes de l'amabilité du séduisant Alcibiade. Les caractères de Platon, d'Aristippe, etc., ont été renforcés par des détails et des expressions puisés dans l'histoire, et qui ajoutent à la fois à la ressemblance et à l'énergie des portraits; enfin des chants et des romances, en bons vers, complètent ces divers changemens, qui nationalisèrent cet ouvrage étranger, et dès la première édition lui donnèrent le double mérite de faire connaître un ouvrage moderne, et d'augmenter les lumières que nous avons sur les tems anciens.

Ces changemens eurent l'approbation de Wiéland lui-

même qui vivait encore, et qui disait que c'était ainsi qu'il aurait voulu le faire s'il avait écrit pour des Français. La seconde édition fut perfectionnée, et la troisième n'a guère pu être améliorée que par l'addition d'une excellente notice sur l'auteur que l'Allemagne et l'Europe, les lettres et l'amitié ont perdu il y a trois ans. Puisée dans les documens les plus authentiques, enrichie de réflexions judicieuses et piquantes, cette notice est à la fois honorable pour celui qui l'a écrite, et pour celui à qui elle est consacrée. Elle rappelle les belles pages consacrées à ce grand écrivain par une femme à jamais immortelle elle-même par son génie, sa bonté et son patriotisme. L'auteur de *Philoclès* nous montre Wiéland depuis ses premiers pas dans la carrière des lettres jusques à sa pompe funéraire, entourée du faste de la puissance et des regrets de l'amitié, dans cette aimable cour de Veymar dont il avait été si longtems l'ornement.

On y lira avec plaisir un entretien qu'il eut à Erfurth avec Napoléon, lorsque cette ville réunit dans son enceinte presque tous les hommes puissants de l'Europe continentale; cette conférence rappelle celle que le même conquérant avait eue quelques années auparavant avec J. Muller, l'illustre historien de la Confédération germanique.

La retraite studieuse à laquelle les circonstances ont amené plusieurs hommes de mérite, que d'autres fonctions éloignaient des travaux du cabinet, nous a déjà valu plusieurs bons ouvrages. Nous mettrons de ce nombre cette édition de Philoclès. C'est le même auteur qui a publié d'excellentes observations sur la topographie, les antiquités, les mœurs du département des Hautes-Alpes, où son administration a laissé d'honorables souvenirs. *La Minerve littéraire* en a déjà rendu compte dans son troisième numéro. Nous espérons que M. La Doucette (qu'il nous permette de lever le voile de l'anonyme, sous lequel il ne peut se ca-

cher), nous espérons qu'il continuera à enrichir de ses travaux littéraires la patrie qu'il a honorée par son caractère et ses talens.

Grammaire allemande où l'auteur s'efforce de développer le mécanisme de cette langue dans son ensemble; précédé d'un Précis de Grammaire générale. Ouvrage composé pour monseigneur le duc de Chartres, par M. Simon, professeur de langue allemande auprès de S. A. S., à l'Ecole du corps royal d'état-major, aux colléges de Louis-le-Grand et d'Henri IV, etc.

Chez Eberhart, rue du Foin St.-Jacques.

D'un des meilleurs ouvrages de la littérature allemande à un ouvrage sur la grammaire de cette langue, la transition est d'autant plus naturelle que les préjugés que l'on a contre la première, viennent en grande partie de l'idée exagérée que l'on se fait des difficultés que présente l'étude de l'allemand.

Personne mieux que M. Simon n'était à même de développer les règles de cette langue, et de les comparer à celles du français. Né dans une province, allemande encore par le langage, quoiqu'elle soit depuis long-tems française par les sentimens, il a encore passé de longues années à Berlin, au milieu des plus célèbres écrivains du tems de Frédéric II, et dans leur société; revenu dans sa patrie, il s'est perfectionné parmi nous dans la connaissance théorique de notre langue, et dans l'habitude de l'écrire. Aussi son précis de Grammaire générale a-t-il été lu avec plaisir par les philosophes qui aiment à réfléchir sur les règles et les analogies générales du langage, et sa grammaire allemande sera d'une grande utilité à ceux qui veulent connaître à fond les principes de cette langue.

Une idée principale, et extrêmement remarquable, fait la base de cet ouvrage. D'après son auteur, les difficultés qu'a présentées jusqu'ici l'étude de l'allemand n'étaient point

dans la langue même, mais dans une manière vicieuse d'expliquer son mécanisme. Les grammairiens, pour cet idiôme, comme pour tous ceux que l'on parle aujourd'hui en Europe, avaient voulu suivre le modele uniforme des grammaires latines, et l'avaient torturé de mille manières, pour la faire entrer dans ce moule étranger qu'ils avaient trouvé tout fait. M. Simon a cru devoir s'écarter de cette voie; il pense que l'allemand est le persan transféré en Europe, il appuie cette opinion par des considérations historiques; il rappelle que Leibnitz, par une de ces conceptions dignes de son génie, et qui nous font retrouver l'histoire des peuples dans leurs langues et leurs usages autant que dans les monumens, a démontré que les Allemands pouvaient comprendre des lignes entières de persan, écrites en caractères européens. M. Simon en a conclu que ce n'était pas d'après les formes latines qu'il fallait étudier le génie de l'allemand, mais d'après celles des langues asiatiques, où l'idée principale exprimée par chaque mot, est contenue dans les consonnes, tandis que les voyelles ne servent qu'à indiquer les modifications.

C'est dans l'ouvrage même qu'il faut suivre les conséquences nombreuses et ingénieuses de ce principe fécond, et voir avec quelle facilité l'auteur s'en sert pour lever d'une manière satisfaisante les difficultés dont les autres grammairiens avaient hérissé l'étude des déclinaisons et des conjugaisons. Ces idées choqueront sans doute les partisans des anciennes routines, qui s'affligeront peut-être aussi que l'on rende plus facile l'étude d'une langue; mais elles n'en ont pas moins reçu une approbation d'autant plus honorable, qu'elle part d'une autorité compétente. Sur le vu de cette grammaire que M. Simon avait adressée à l'académie de Berlin, cette Société, l'une des premières de l'Europe, s'est empressée de l'admettre au nombre de ses correspondans.

L'ouvrage est dédié à Mgr. le duc de Chartres, à qui M. Simon est chargé, par son auguste père, d'apprendre la langue allemande. C'est une nouvelle garantie de ses talens, que le choix fait par un prince qui a appris non-seulement à connaître l'importance de l'instruction dans toutes les classes de la société, mais encore à apprécier la difficulté de l'enseignement.

M. Berr, *de Turique.*

SÉANCE ACADÉMIQUE.

—La séance annuelle des quatre académies a eu lieu le 22 avril dernier. M. Walckenaër la présidait. Le fondement de son discours était que l'idée primitive de réunir toutes les sociétés savantes, sous le nom d'Académie universelle ou de grande Académie, datait du siècle de Louis XIV. Cela prouve que de tout tems l'homme s'est toujours occupé de même à réunir ce qui était divisé, et à séparer ce qui était ensemble :

Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

M. le président a proclamé ensuite le titre de l'ouvrage le plus utile aux mœurs, qui ait été publié dans l'année. M. de Gérando a obtenu le prix pour *le Visiteur des Pauvres ;* cet académicien unit l'exemple de la bienfaisance aux préceptes qu'il en donne ; il consacre la moitié de son tems à l'instruction des pauvres, et les trois-quarts de son revenu à leur soulagement. M. Hugues-Millot a eu un encouragement de 300 fr., pour son ouvrage intitulé *Damis* ou *l'Education du cœur,* dont nous avons déjà rendu compte. C'est une idée heureuse d'avoir chargé de la distribution de ce prix les hommes les plus éclairés de la France ; c'est sentir l'étroite liaison qu'il y a entre les bonnes mœurs et les belles-lettres. Aussi les ouvrages couronnés sont distingués par leur mérite littéraire tout autant que par leur utilité morale.

L'académie a proposé la question de savoir quelle était la question à proposer pour le concours au prix fondé par M. de Volney.

Un vieillard respectable, dont la noble figure offrait, sous des cheveux blancs, la vigueur du talent et la force du caractère, a lu de beaux vers sur les antiquités françaises, et surtout sur les vénérables tombeaux de nos rois. Ce n'était point Ducis, mais c'était M. le comte Boissy-d'Anglas.

M. Guérin a lu à voix basse un discours sur le génie en peinture.

M. Lemercier a terminé la séance par un fragment de son poëme de Moïse, où il a passé en revue les diverses législations. On a surtout admiré les vers relatifs à l'établissement du christianisme.

THÉATRES.



SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

Frédégonde et Brunéhaut, tragédie de M. Lemercier.

Un des grands vices de notre éducation vient de la prédilection que l'on nous a donnée pour les choses anciennes. On fait très-bien de mettre sous nos yeux, dans l'histoire, sur le théâtre, les traits de courage, de patriotisme, de désintéressement qui brillent au milieu même des ténèbres de la barbarie; mais, en ne nous occupant que des bonnes ac-

tions, nous oublions les mauvaises. Nous ne nous souvenons plus qu'il n'y a ni vraie liberté, ni véritable vertu, qu'avec une civilisation avancée.

Qui nous offre-t-on pour modèles? Ces Spartiates qui allaient à la chasse de leurs ilotes, et auprès de qui les planteurs de la Jamaïque et de Surinam auraient été des anges de douceur et d'humanité : ces Romains de qui les jeux les plus chers étaient de voir couler le sang humain, qui désolaient l'Univers par leur rapacité, et de qui les mœurs, après leur avoir permis sous les rois de déifier une courtisanne, ne cessèrent de se corrompre pendant sept siècles consécutifs!

D'autres, qui

> Veulent nous délivrer des Grecs et des Romains,

nous vantent ces hommes du Nord, Francs, Sicambres, Huns et Vandales, dont ce serait pour nous un malheur et une honte de descendre, s'il y avait quelque chose de raisonnable dans les préjugés de la naissance; ces sauvages toujours prêts à exposer leur vie ou à l'arracher aux autres, et qui mettaient à prix d'or leur honneur, celui de leurs femmes et de leurs filles, et jusques à l'obligation de venger la mort de leurs parens assassinés. On veut nous faire regretter ces paladins qui détroussaient les voyageurs sur les routes, séduisaient les femmes de leurs amis, sauf à ceux-ci, lorsqu'ils étaient les plus forts, à faire manger à l'épouse infidèle le cœur sanglant de son amant (1). On déplore le bon tems des croisades. Quels héros! Quelles actions! Après avoir ravagé l'Europe sur leur passage, ils arrivent dans les saints lieux. Jérusalem est prise.

> Sur la beauté tremblante à leurs genoux,
> De leurs désirs ils satisfont la rage,

---

(1) Il y en a au moins trois exemples.

Puis dans son sein enfoncent le couteau,
Offrent à Dieu cette victime impure,
Et, tout souillés de sang et de luxure
Ils vont pleurer sur le divin tombeau.

Il est bon que des auteurs courageux osent nous montrer la vérité; imiter Corneille qui sut, dans Nicomède, faire voir les Romains comme des traîtres et des fourbes; et, pour citer à mon tour les Spartiates qui présentaient à leurs enfans des Ilotes dans l'état d'ivresse, je suis bien aise que les poètes tragiques nous effrayent du tableau de l'état de barbarie, afin d'augmenter le sentiment de bonheur et de gloire que nous devons éprouver en pensant que nous appartenons à l'âge actuel de la société. Qu'avons-nous besoin de l'antiquité? Soyons Français du dix-neuvième siècle; pussions-nous choisir une autre position, nous n'en trouverions ni de plus honorable ni de plus heureuse.

C'est ce qu'a fait avec succès M. Lemercier dans sa dernière tragédie. Il nous avait prévenu dans la préface de Clovis qu il n'aimait pas les Mérovingiens, et il nous présente aujourd'hui Frédégonde et Brunéhaut, deux monstres dont la cruauté, la dissolution ont laissé bien loin derrière elles toutes les femmes dont les crimes avaient jusqu'alors souillé l'honneur du diadême.

Le sujet de la pièce est l'assassinat de Mérovée, fils et présomptif héritier de Chilpéric. Le jeune prince avait épousé Brunéhaut, veuve de son oncle Sigebert. Frédégonde la sépara de lui, et le fit assassiner. Quelque tems après elle fit aussi périr Clovis, le dernier fils d'Audovère, première femme de Chilpéric; et, alors, elle fit mourir à Chelles, le roi, son époux et son complice, et s'assit sous le nom de son fils sur le trône de Soissons, qu'elle occupa *glorieusement* pendant de longues années.

L'auteur s'est rigoureusement conformé aux données de l'Histoire, comme on le verra par l'analyse de sa pièce.

La scène se passe à Rouen dans le monastère de Saint-Martin, attenant à la cathédrale. Mérovée, poursuivi par les troupes de son père, abandonné des chevaliers qui s'étaient déclarés pour lui, vient y chercher un asyle avec Brunéhaut son épouse. Celle-ci s'indigne de ces précautions, mais elle est contrainte de céder à la nécessité. Gombaud, seigneur austrasien, qui est venu l'assurer de la fidélité de ses nouveaux sujets, l'engage lui-même à éviter le combat. Dans la scène suivante, où il se trouve seul avec la reine, il apprend d'elle que c'est la raison d'état et non l'amour qui l'a unie à Mérovée, mais qu'elle a profité habilement de la passion de ce jeune prince pour s'en faire un appui.

Prétextat, évêque de Rouen, vient bientôt après offrir la protection des autels aux deux époux, dont lui-même a béni le mariage. Resté seul avec Gombaud, il justifie sa conduite dans cette circonstance.

Tout cet acte se passe presque en entier en action, et cependant l'exposition est complète; on connaît déjà la tendre passion du sensible Mérovée, la froide ambition de Brunéhaut, la vertueuse fermeté de Prétextat. On sait quels sont les projets de Frédégonde, son empire sur son époux, et le mot d'un confident de Mérovée qui annonce l'arrivée du roi, suffit seul pour nouer l'intrigue et porter l'intérêt au plus haut degré.

Au second acte, Chilpéric vient pour faire périr sous ses yeux son fils, Brunéhaut et Prétextat. Le prélat lui impose par sa fermeté; Mérovée cherche à le toucher par l'exposition de sa passion, dont il se justifie en rappelant à son père celle qu'il ressent lui-même pour Frédégonde; Brunéhaut fait valoir pour sa défense les conseils de la politique : il résiste à ces doubles considérations. Il ordonne de frapper, lorsque Prétextat s'écrie :

O roi! qu'allez-vous faire?

Révoquez, révoquez, un ordre sanguinaire :
J'ose vous rappeler, non les droits de ce lieu
Qui proscrit la vengeance horrible devant Dieu,
Non vos propres sermens, dont la majesté sainte
Vous défend l'homicide en cette *même* enceinte,
Mais, que de vos enfans déjà le noble aîné
Sous le fer des combats a péri moissonné ;
Mais que ce second fils, resté pour votre gloire,
Victime de vos coups, ternirait votre histoire ;
Mais qu'un cœur paternel, même dans sa fureur,
En lui donnant la mort tressaillerait d'horreur.
De votre père aussi, dont l'ame vous contemple,
De Clotaire effrayé retracez-vous l'exemple ;
Du triste Chramme à peine il devint le bourreau,
Qu'un noir spectre *a hâté* ses pas vers le tombeau.
Chramme sanglant, le jour se levait sur ses traces ;
Chramme sanglant, la nuit redoublait ses menaces ;
Tremblez, fils de Clotaire ; ouvrez l'oreille aux cris
Qu'il jette encor vers vous pour le fils de son fils !
Il vous peint les horreurs de sa longue souffrance :
Lui-même, sous ces murs vous prescrit la clémence ;
Il parle, il apparaît....

CHILPÉRIC.

Oui, je l'entends, le vois.
Clotaire ! Je pardonne et je cède à ta voix.

Frédégonde paraît après le départ des deux époux. Elle reproche au roi d'avoir manqué de résolution ; elle lui annonce les dangers qu'il court ; elle veut qu'il fasse mourir ces trois coupables. Chilpéric lui répond :

Ah ! déjà ma famille assez ensanglantée
Frappe de noirs soucis mon ame épouvantée.
Assez, assez de morts errent autour de moi.
Je ne sais, dans mon cœur se glisse un sombre effroi ;
Un deuil secret me plonge en une horreur profonde.
Je transis, je m'abats... Que veux-tu, Frédégonde ?
Tant de crimes punis par des crimes plus grands,
Tant de coups par nos mains portés sur nos parens,

Une épouse en son lit par mon ordre étouffée,
Et ma fureur sans cesse au carnage échauffée,
M'agitant jour et nuit, s'unissent à mes yeux
Au tableau des forfaits commis par mes ayeux.
Je ne vois que poignards, que breuvages perfides;
Mon sommeil inquiet ne rêve qu'homicides.
Est-ce que d'un péril Dieu veut nous avertir,
En troublant les saisons qu'il semble intervertir?.....

Il fait une description des phénomènes qui, au rapport des historiens, épouvantèrent la France à-peu-près à cette époque; insensible à cette peur qui prend l'aspect du remords, Frédégonde insiste. Le roi, dans un de ces accès de fermeté que se permettent quelquefois les hommes faibles, lui impose silence :

Arrêtez, ils vivront; seul ici je suis roi.

Il quitte la reine, qui se rit de ses vaines prétentions, et dans un beau monologue rappelle ses droits à la couronne.

Par mes coups de poignards je l'ai bien achetée.

Elle se décide à faire tuer Brunéhaut. Les assassins qu'elle envoie sont saisis par les chevaliers que Gombaud a amenés à cette princesse; elle ordonne qu'on leur coupe les mains et les renvoie dans cet état à sa rivale, par des soldats chargés à leur tour de venger la reine d'Austrasie. Frédégonde fait mourir et les émissaires de sa rivale et les siens propres pour étouffer toute trace du crime. C'est après cette double tentative que commence le troisième acte.

Les deux reines viennent l'une après l'autre demander vengeance à Chilpéric; embarrassé de leurs accusations et de leurs dénégations opposées, effrayé même de tant de crimes, il sort, en leur disant :

Je vous laisse en présence
Pour vous faire frémir de votre ressemblance,

après les avoir averties qu'il tuera la première qui attentera à la vie de l'autre.

La scène de Frédégonde et de Brunéhaut était difficile à traiter. M. Lemercier y a fait preuve d'un grand talent. Des tirades pleines de tableaux montrent en beaux vers les crimes des deux reines, la ressemblance de leurs sentimens, les différences de leur condition et de leur situation, l'orgueil d'une origine illustre chez la fille d'Athanagilde, celui de la puissance chez la paysanne de Montdidier; après les reproches, les outrages les plus horribles, au moment où le spectateur s'attendait à une rupture encore plus sanglante, la reine offre la paix à sa rivale à condition qu'elle abandonnera son jeune époux. Et l'horrible franchise de la proposition, et la bassesse de l'acceptation, et les arrière-pensées de haine survivant à ce traité, et l'intérêt personnel appelé pour le garantir, sont parfaitement retracés. Nous regrettons de ne pouvoir rapporter cette scène toute entière.

Chilpéric, cependant, ignore le but secret des trames de sa femme. Il permet à Mérovée de suivre Brunéhaut, mais à condition qu'il s'engagera à lui remettre le fils de Sigebert, dans le but de réunir un jour sur sa tête toutes les couronnes de la Gaule. Le jeune et noble prince repousse cette trahison, et son père lui déclare alors qu'il demeurera son prisonnier. Mérovée espère de l'amour de sa femme qu'elle ne l'abandonnera pas. Il est bientôt désabusé : il avait dit au troisiéme acte, en parlant de Frédégonde :

Je ne sais quoi d'affreux perce à travers ses charmes;
Leur séduisante amorce inspire des alarmes;
Son regard est cruel même en nous caressant;
Le souris de sa bouche est triste et menaçant:
De son front dédaigneux la hauteur sourcilleuse
Obscurcit les appas dont elle est orgueilleuse;
Ses traits durs et pensifs ont un calme odieux,
Et surtout, quand la joie étincelle en ses yeux,

De leur férocité l'expression rapide
Trahit toute l'horreur de sa beauté perfide.

Lorsqu'il se voit délaissé par Brunéhaut, il s'écrie :

Écoute, Brunéhaut. Ici, de ta rivale
Tantôt je te traçais la peinture fatale :
Je te disais combien à mes yeux sans erreur,
Sur ses charmes le crime a gravé son horreur;
Eh bien ! voilà pourquoi, retrouvant son image,
Je pâlis maintenant, lorsque je t'envisage.
Frédégonde! va-t-en!

Elle le laisse en effet, en affectant l'indignation. On a reproché à l'auteur d'avoir fait disparaître, avant le dénouement, une des héroïnes de son titre. Il ne pouvait la conserver sur la scène avec le caractère que, d'après l'histoire, il lui avait assigné. Son départ est le trait le plus fort de ce caractère.

Mérovée privé des conseils et du génie de sa femme, de l'appui des chevaliers austrasiens, de l'influence diplomatique de Gombaud, leur chef, séparé de Prétextat, arrêté, n'a plus d'espoir, et cependant l'auteur a trouvé encore le moyen de porter au plus haut degré l'intérêt et la terreur dans le cinquième acte de sa pièce.

Il s'ouvre par une scène entre Frédégonde et son agent Ansoalde, qu'elle a chargé d'empoisonner le prince. Cet homme féroce vient rendre compte de sa mission ; il a offert à Mérovée, de la part de son père, le choix entre les ciseaux qui devaient le consacrer à la vie monastique, et le poison. Le jeune prince choisit le dernier, et bientôt tombe dans l'assoupissement d'où il ne doit plus sortir. La reine demande à Ansoalde quelle récompense il désire. Il répond :

J'ose donc souhaiter que dans l'épiscopat,
L'humble Mélanthius remplace Prétextat.
Ce n'est pas sans terreur que, pour vous satisfaire,
J'obeis à votre ordre ; au sein du sanctuaire
Mes remords ont besoin qu'un prêtre *indulgemment*

Lave en moi le mensonge et l'empoisonnement,
Pour que de ces forfaits la souillure effacée,
Cesse de présenter l'enfer à ma pensée.
Le rigide prélat dans cette chaire admis,
Ne pardonnerait pas de les avoir commis.

Il est fâcheux que, pour rendre la scène plus vive, l'auteur ait supprimé, à la représentation, ces vers qui sont une peinture aussi fidèle qu'énergique, des idées prétendues religieuses de ce temps-là.

Chilpéric a changé d'avis. Il vient annoncer à Frédégonde qu'Audovère, sa première femme, du fond du cloître où il l'a reléguée lui a adressé des sollicitations pour son fils; il est décidé à lui pardonner, et c'est dans cette situation où la reine doit lui annoncer qu'il est mort. Elle cherche à attirer sur ses enfans une partie de l'intérêt qu'il montre pour le princes :

Audovère a tremblé pour les siens
On m'écrit que la mort plane aussi sur les miens;
Prévoyant leurs dangers, mes ordres par avance
Au lit de saint Médard font porter leur enfance,
Afin que la prière autour de son tombeau,
Rappelle encor des cieux la vie en leur berceau.

Elle lui annonce ensuite qu'il a d'autres malheurs à déplorer.

CHILPÉRIC.

Quelque soit ce désastre, éclairez mes esprits.

FRÉDÉGONDE.

Ah! vous me punirez de vous l'avoir appris.
N'importe. Il vous souvient de quelle frénésie
Cette fière beauté, rendue à l'Austrasie,
Agita Mérovée; égaré sans retour,
Il a fui vos faveurs, vos drapeaux, votre cour;
Songez qu'il fut rebelle, ingrat, parjure et traître
Ne le pleurez donc pas quand il veut cesser d'être,
Et qu'immolant ses jours à de trompeurs appas,
Sa rage à vos bontés préfère le trépas.

CHILPÉRIC.

Quoi! mon fils?

FRÉDÉGONDE.

Il n'est plus.

CHILPÉRIC.

Ah! qu'osez-vous m'apprendre!

FRÉDÉGONDE.

Lui-même dans la tombe il a voulu descendre.

CHILPÉRIC.

Frédégonde!

FRÉDÉGONDE.

Seigneur, à cet événement,
J'avais bien pressenti votre *frémissement.*

CHILPÉRIC.

Frédégonde!

FRÉDÉGONDE.

Ce fils, objet de votre peine,
Bien plus que votre amour, méritait votre haine.

CHILPÉRIC.

Frédégonde!

FRÉDÉGONDE.

D'où vient, ô mon terrible époux,
Qu'à votre désespoir se mêle un tel courroux?

Chilpéric n'ose pas approfondir ses soupçons. Il se contente de déplorer le sort du prince. Il rend justice à ses qualités; il le plaint :

L'art de ta Brunéhaut t'enlaça dans le piége.
Vous en étonnez-vous? moi, le condamnerai-je?
N'avons-nous pas de même, aveuglés par nos feux,
Tout franchi, tout bravé pour nous unir tous deux,

Et jaloux de serrer nos nœuds illégitimes,
L'un par l'autre poussés, commis les plus grands crimes?
Des désordres du cœur victimes tour-à-tour,
Est-ce à nous d'accuser les fureurs de l'amour?

Il regrette de n'avoir pas pardonné à son fils ayant de mourir. Frédégonde approuve ses regrets :

Pleurez-donc sur mon sein et confondons nos larmes,

Bientôt après Mérovée lui-même entre, soutenu ou plutôt traîné par un de ses serviteurs qu'il a prié de le conduire aux genoux de son père ; sa vue change toutes les situations.

PRÉTEXTAT.

Dans les bras d'un ami, grand Dieu, fais-le renaître!

CHILPÉRIC.

Mon fils respire encor!

FRÉDÉGONDE, *à part.*

Il parlera peut-être.

Le prince encore sous l'influence assoupissante du poison, ne prononce que des mots entrecoupés ; il rappelle le supplice de Chramme ; enfin il revient à lui, et dit à son père qu'il lui pardonne sa mort.

CHILPÉRIC.

Je n'ai point, je le jure, ordonné ton trépas ;
Je l'ai cru volontaire, et mes sanglots...

MÉROVÉE.

Hélas!...
Une coupe à la main.... votre propre émissaire...
En votre nom... Ah! ciel!....

CHILPÉRIC.

Parle, achève et m'éclaire.

FRÉDÉGONDE.

Son délire....

MÉROVÉE.

On m'a dit.... Ah! je me sens périr...

CHILPÉRIC.

Qu'il tarde à s'expliquer!

FRÉDÉGONDE, *à part.*

Qu'il est lent à mourir!

Rendu à lui-même par cet affaiblissement des douleurs qui précède la mort, Mérovée accuse hautement Frédégonde, et lui reproche tous ses forfaits :

Ton époux vit par toi son frère assassiné ;
De ses premiers enfans tu fis périr l'aîné ;
Tu te défais de moi par un mortel breuvage ;
Déjà mon dernier frère est proscrit par ta rage ;
Et l'exil de ma mère et de mes tendres sœurs,
Ne les sauvera pas du cours de tes noirceurs,
Si le roi, de tes coups se préservant lui-même,
Du ciel en nous vengeant ne prévient l'anathême.
Mon empoisonnement, l'oseras-tu nier ?

FRÉDÉGONDE.

Non. Ta fureur suffit pour m'en justifier.
J'ai fait au nom du roi ce qu'il aurait dû faire,
J'ai, dans un fils ingrat, puni son adversaire ;
J'ai vengé mon époux d'un prince révolté,
Qu'au péril de son trône épargnait sa bonté ;
J'ai coupé pour jamais la trame criminelle
Des mutins réclamant à leur tête un rebelle ;
Et je ne démens point par un timide effroi,
Les coups que j'ai portés pour le salut du roi.

Mérovée expire bientôt après en disant :

Brunéhaut! tes adieux m'ont tué.

Prétextat donne carrière à sa vertueuse indignation, lorsque le roi lui impose silence :

Arrêtez! respectez votre maître.... et la reine.

Frédégonde restée seule termine la pièce par ces vers :

Il me craint. Ma puissance est désormais certaine :
Encore un coup heureux sur son jeune Clovis,
Et le roi n'aura plus d'héritiers que mes fils.

Il y a peu de pièces où la terreur soit portée plus loin. L'agonie de Mérovée est déchirante, et cependant l'auteur s'est contenu dans les bornes de la vérité, en ne donnant à son rôle, dans la dernière scène, qu'environ quarante vers. M. Lemercier prévient, dans sa préface, l'objection qu'on pourrait lui faire que, dans son ouvrage, le crime triomphe; nous croyons qu'il a très-bien fait de n'avoir pas sacrifié sa pièce à la fantaisie de faire un dénouement de mélodrame, et qu'il aurait pu même se dispenser de parler de ce prétendu défaut.

Nous ne dirons rien du style : nos citations sont assez étendues pour que le lecteur puisse en juger.

Cette tragédie a été bien jouée. Il est déplorable qu'une mauvaise et plate intrigue ait poursuivi dans le rôle de Frédégonde mademoiselle Humbert; elle y a fait preuve d'intelligence, de talent et surout d'un très-grand zèle. Sans doute, on peut penser qu'il est d'autres actrices qui s'approcheraient davantage de la hauteur de ce rôle; mais il y a de l'injustice à ne pas tenir compte des difficultés qu'il y avait à le créer, et des efforts faits pour s'en acquitter. Il n'était pas moins inconvenant de choisir le jour d'une première représentation de l'ouvrage d'un de nos premiers poëtes tragiques, d'un de nos hommes de lettres les plus estimés, pour déconcerter, intimider l'actrice chargée du rôle principal. Au reste, que cette cabale fût dirigée contre mademoiselle Humbert, contre M. Lemercier, ou contre Frédégonde, la pièce, l'auteur et l'actrice l'ont confondue par leurs succès.

Observation. Nous avons omis de parler au cinquième acte, d'une scène, où avant l'arrivée de Mérovée, Prétex-

tat vient après avoir calmé une révolte excitée en son nom. Il fallait qu'il parût avant la dernière scène : on ne pouvait le ramener d'une manière plus ingénieuse ; cependant cette scène ralentit l'action, et affaiblit l'effet du coup de théâtre que produit l'arrivée du jeune prince.

A. R.

LONGCHAMPS.

Non certainement, je ne veux pas aller chez Tortoni, je suis abîmée de fatigue ; cette maudite voiture de remise m'a brisée, disait madame F.... à M. C...., au retour de Longchamps. Quoi, répliqua M. C...., déjà vous renfermer, à peine il est huit heures ; et la soirée est superbe ? — J'ai fait une provision d'ennui, qui me procurera un prompt sommeil ; tenez, mon cher, ne me parlez plus de ces sortes de parties ; c'était bon autrefois, j'avais une voiture magnifique, de beaux chevaux, le cocher le plus adroit, il se plaçait toujours au milieu des deux files ; se présenter-là en mince bourgeoise, ah ! c'est pour en périr ! on ne m'y verra plus je vous en réponds. D'ailleurs cette mode de Longchamps dure depuis un siècle et demi ; elle doit finir, il faut la reléguer avec les vieux priviléges. — Pourquoi la proscrire ? Cette mode, comme toutes les autres, a varié suivant les circonstances : la dévote Maintenon allait à Longchamps pour entendre les ténèbres ; les courtisans de Louis XIV se pressaient sur les pas de la divinité du jour ; d'ailleurs les religieuses de l'abbaye avaient une voix enchanteresse, et pendant la clôture des spectacles, c'en était un pour les gens de cour, autant qu'un moyen de plaire à la favorite. Sous la régence on n'alla plus entendre de jolies voix, on alla voir de jolies figures. Les modernes Aspasies, rivales de charmes et de luxe, fixèrent les curieux dans les allées de Longchamps, et l'abbaye fut désertée.

— Bon dieu, je sais tout cela comme vous, et j'ai une sorte d'antipathie pour les vieilles chroniques ! Approchons-nous bientôt de chez moi ? — Vous voulez absolument aller dormir : et moi que ferai-je du reste de ce jour ? — Vous voilà bien embarrassé ; votre antique marquise de *** n'a-t-elle pas toujours la table de boston préparée pour les amateurs, et la jeune Solange la table d'écarté ? — Il est vrai, je ratrapperai peut-être les cent écus que je perdis avant-hier.

Tout en discourant ainsi, madame F.... arrive à la porte de sa maison, descend précipitamment de la voiture, et reçoit les adieux de M. C...., que l'expectative de l'écarté avait remis en bonne humeur. Il n'en était pas de même de madame F.... ; poursuivie par les regrets du passé, elle éprouvait un mal de nerfs affreux ; de l'éther, vite de l'éther ! cria-t-elle à sa femme de chambre ; au même instant un superbe équipage entre dans la cour, et la femme de chambre annonce le duc de ****. — Le duc ! est-il possible ; il y a sept ans qu'il n'est venu me voir. Ne te trompes-tu pas ? — C'est bien lui je vous assure. — Serait-il en disgrâce complète ? — A ces mots le duc entra. Madame F.... s'avança en disant : Voilà une aimable surprise : à quoi la dois-je ? — A mon cœur : je ne me suis jamais trouvé parfaitement bien qu'auprès de vous, j'y reviens et pour toujours ; un sourire malicieux mais caressant servit de réponse à madame F.... ; elle s'assied sur un divan, le duc se place à ses côtés et s'empare de sa main. — Savez-vous, dit-il, que vous avez encore les plus beaux yeux et le plus joli pied du monde ? — Vous riez assurément. — Oh ! c'est la vérité, et ce soir vous me semblez telle que je vous vis à l'âge de seize ans ; c'était en 1788, à Longchamps, le jeudi saint. Vous m'apparûtes dans un élégante wiski lilas et argent. Des guirlandes de perles et de diamans ornaient vos cheveux, votre cou et vos bras ;

mais l'éclat de vos charmes effaçait l'éclat de votre parure. Je vous pris pour une nymphe. Alors petit commis, je me promenais parmi la foule des piétons; je mêlai mes applaudissemens aux acclamations du public, et j'aimai pour la première, peut-être pour l'unique fois de ma vie. A la sortie de Longchamps je suivis votre voiture, elle s'arrêta à la porte du bois de Boulogne; le prince de** vous y rejoignit: tandis que vous soupiez avec lui, on ne doute de rien à dix-neuf ans, j'accostai un de vos gens, je le forçai d'accepter ma bourse, garnie de mes épargnes de six mois, et ce garçon fidèle m'apprit, et fort en détail, tout ce que je souhaitais de savoir. Je passai la nuit sous vos fenêtres; le lendemain, à votre réveil, je vous fis parvenir des vers, pleins du plus ardent amour. Le prince fut appelé à Versailles; je m'introduisis chez vous en dépit de tous les obstacles, et le plus charmant soupé suivit notre entretien. Je brûle d'en faire un semblable aujourd'hui. — A notre âge, les soupés n'ont plus de charmes, la conversation y languit, et tombe bientôt. — Les souvenirs la raniment; les miens sont encore de l'amour; allons, consentez à ce que nous soupions en tête-à-tête. — Cela nous donnerait un ridicule. — Qu'importe, pourvu qu'on soit heureux! Ne m'aimez-vous plus? — De tout mon cœur je vous assure, mais vous avez si long-tems délaissé votre amie. — Brisons sur ce sujet, oublions des torts réciproques, et formons de nouveaux liens; on aime mieux dans l'automne que dans le printems de ses jours. — Le croyez-vous? — Et l'on assure qu'à cette question madame F.... rougit. Le duc sortit un instant, et revint achever la conversation; mais la personne qui m'en a raconté le commencement ne m'en a point dit la fin.

L'heure du soupé arriva, le duc conduisit madame F.... dans son boudoir, où depuis quinze ans, madame n'avait pas soupé. Elle vit ce boudoir embelli des fleurs qu'elle aimait le plus. Quelques larmes d'attendrissement mouil-

lèrent ses joues. Eh! bien dit le duc, les souvenirs ne peuvent ils nous rendre la jeunesse? Madame F.... soupira: une glace perfide démentait les discours du duc. Toutefois de nouvelles protestations la rassurèrent; à la triste vérité succédèrent d'agréables illusions. Le duc proposa à son ancienne amie de la conduire l'année prochaine à Longchamps en carosse *à quatre chevaux;* elle accepta. Une heure du matin avertit le duc du moment de la séparation. Un doux sommeil ferma les paupières de madame F.... son réveil ne fut pas moins doux; le duc lui avait envoyé un tendre billet accompagné d'un riche écrin, et quand M. C. vint s'informer si elle était remise de sa fatigue de Longchamps, elle lui répondit qu'un excellent cordial avait tout-à-coup réparé ses forces, et lui fit avec grâce des excuses sur sa maussaderie de la veille. M. C. ravi d'avoir gagné cinq cents francs à l'écarté, l'assura qu'il se félicitait de son caprice, et *que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.*

MODES.

On a remarqué à Longchamps beaucoup de robes de mérinos à lisérés de satin. Les corsages toujours travaillés, des froncés, des baguettes disposées soit en rond, soit en gerbes; sur quelques-uns les baguettes étaient en mérinos, et les froncés en satin assorti. Beaucoup de grands chapeaux, la plupart roses, étaient ornés de fleurs étrangères; quelques-uns, en satin noir, étaient ornés de marabous blancs; beaucoup de paille d'Italie portaient ces mêmes plumes jointes à des fleurs de saison. Les toilettes étaient d'ailleurs très-négligées, et les voiles très-nombreux.

Les robes fond blanc, à raies vertes, sont plus nombreuses que celles bleu clair. Les robes blanches sont en très-grande majorité et presque toujours jointes à des spen-

cers. Ceux-ci sont de lévantine avec boutons de soie ou de velours, avec pattes ou faux revers en satin.

Une calèche à quatre chevaux a offert le spectacle bizarre d'un *attelage mosaïque*. Les quatre coursiers parfaitement semblables pour la force et la tenue étaient de couleurs différentes.

MÉLANGES.

— M. le maréchal comte de Beurnonville vient de mourir. Nous parlerons avec quelques détails de cet illustre guerrier dans un des prochains numéros.

— Nous avons omis, dans notre article *Beaux-Arts*, de donner la taille de la statue antique de l'Amour bandant son arc. Redressée elle aurait un peu plus de quatre pieds six pouces, c'est-à-dire qu'elle est à-peu-près grande comme nature, l'Amour étant représenté à l'âge de douze à treize ans.

— Au nombre des recueils périodiques qui paraissent tous les mois, on doit placer au premier rang la *Revue Encyclopédique*. Cet estimable ouvrage fait suite au *Magasin Encyclopédique* que l'habile antiquaire A. L. Millin fonda pendant la révolution, et qui avec la décade philosophique, politique et littéraire, contribua puissamment à soutenir le goût des lettres au milieu des orages politiques. Mr. A. Jullien, rédacteur actuel de la *Revue*, a étendu le premier plan du *Magasin*, et il remplit parfaitement le vaste titre qu'il a adopté. Chaque cahier de douze feuilles est divisé en quatre parties. Les mémoires, notices et mélanges, morceaux scientifiques ou littéraires de quelque étendue ; des analyses d'ouvrages ; un bulletin bibliographique qui contient, outre les annonces des livres, une indication de leur sujet, et enfin des nouvelles scientifiques et littéraires.

Les noms les plus illustres de la France dans les lettres et les sciences, brillent sur la liste des quatre-vingt-dix auteurs dont les travaux concourent à la *Revue*, et M. Jullien dispose les précieux matériaux qu'ils lui fournissent, de manière à satisfaire, par une variété instructive, aux goûts de tous ses lecteurs (1).

— Le P. Jean-Baptiste Aucher, religieux arménien de Saint-Lazare, à Venise, ayant promis dans la préface de la chronique d'Eusèbe de Césarée, de traduire en latin d'autres ouvrages intéressans, vient d'accomplir cette promesse, et annonce un ouvrage qui ne tardera pas à paraître. Il s'agit de trois dialogues, dont deux sur la providence et l'autre sur l'ame des bêtes; de questions sur la Genèse et l'Exode; de deux sermons sur Samson et sur Jonas, et d'un dialogue sur les trois anges qui apparurent à Abraham; toutes ces productions sortirent de la plume de Philon le Juif. L'original grec est perdu depuis long-temps, mais la traduction en langue arménienne, datant du cinquième siècle, a été conservée. Le manuscrit du treizième siècle, qui la contient, a appartenu au roi d'Arménie, Haiton II. Il est actuellement dans la bibliothèque de la congrégation de Saint-Lazare.

— M. Villemain a été nommé, le 26, l'un des quarante de l'Académie française. Il a réuni, au second scrutin, 18 voix; M. Davrigny, 12; et M. de Wailly, 1.

— Nous avons donné quelques lettres de Joseph II, de ce prince qui voulut toujours le bien, mais qui se trompa si souvent sur les moyens de l'opérer. Il proclama la tolérance religieuse dans ses états. Il abolit la servitude personnelle en Bohême. Il réforma les moines. Il améliora le Code pénal et le Code civil. Simple, aimable, acces-

---

(1) A Paris, rue d'Enfer Saint-Michel, n°. 18. Prix de l'abonnement, 42 fr. pour Paris; 48 fr. pour les départemens.

sible au dernier de ses sujets, regardant ses soldats comme des enfans chéris, il gouvernait l'état comme un père. La postérité le jugera mieux que n'ont fait ses contemporains, qui ne le comprenaient pas ou qui ne voulaient pas le comprendre. Nous allons encore rappeler quelques faits qui honoreront le tombeau du fils aîné de Marie-Thérèse.

Frédéric II, roi de Prusse, écrivit à Voltaire : « Joseph est un empereur comme l'Allemagne n'en a pas eu depuis long-tems. Élevé dans la magnificence, il a adopté des mœurs simples ; ayant grandi au milieu de la flatterie, il n'en est pas moins modeste ; quoiqu'ardent pour la gloire, il sacrifie son ambition au devoir ».

La ville de Vienne a été embellie par les soins de Joseph II. Plusieurs grands bâtimens ont été élevés sur des jardins enlevés à des couvens existans, ou à la place de ceux que l'on a supprimés, et dont le fond a été vendu à des particuliers. Parmi les édifices publics qu'il fit élever lui-même, les plus remarquables sont le grand hôpital civil, et la tour ou maison de fous. Les premiers fonds pour la construction de cette dernière, ont été fournis d'une manière assez bizarre. Le prince de P..., fils d'un riche banquier, se présenta le jour de l'an à la cour, et étant décoré de la Grand'Croix d'un ordre étranger, il se crut autorisé à pouvoir entrer dans la salle des chambellans. Ayant été refusé par l'huissier, il se retira plein de dépit ; et le lendemain il se rendit à l'audience de l'empereur pour lui demander la clé de chambellan. L'empereur lui dit en badinant qu'il ne pouvait l'avoir qu'en payant la somme de 100,000 florins, (environ 258,000 francs) : « Votre Majesté les aura », répondit le prince, et le même jour il envoya son placet au cabinet impérial avec le récépissé du trésorier-général constatant le versement des 100,000 florins. L'empereur lui accorda la clé de chambellan, et en même tems destina la

somme qui venait d'être payée, aux premiers frais de la construction de la maison des fous.

— Avant le règne de Joseph II, l'entrée de l'*Augarten*, Jardin impérial situé dans un des plus beaux faubourgs de Vienne, était réservée aux personnes de rang. L'Empereur voulut que toutes les classes de la société y fussent admises sans distinction, et à cet effet il y fit graver ces paroles mémorables · *Allen menschen gewidmeter Erlustigungsort von ihrem schatzer.* (Lieu de récréation dédié à tous les hommes par celui qui les estime). Une dame de qualité fâchée de cette innovation, fit observer à l'Empereur que désormais S. M. n'avait plus aucun endroit où il pourrait se trouver parmi ses pareils. « Quand je veux me trouver avec eux, dit l'Empereur, je descends dans le caveau des Capucins ». Ce couvent est pour les Princes de la maison d'Autriche ce qu'est Saint-Denis pour les Rois de France.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 15 *avril* 1821, *au samedi* 21 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 18° 6/10 (échelle de Réaumur), le 20. — *La moins élevée*, 1° 2/10 le 16. — *Température moyenne*, 9° 6/10. — Anniversaire de cette température, 10° 7/10. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 27 pouces 7 lignes (746 millim.), répondant à 5° de mauvais tems de la nouvelle graduation, et à *pluie ou vent* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui du sud. *Hauteur des eaux de la Seine*, à l'époque du samedi, 2 mètres 2 centim. au-dessus des plus basses eaux de 1719, — Jours de pluie 3, desquels 1 avec grêle par intervalle.

ANNONCES.

Œuvres dramatiques de F. Schiller, traduites de l'allemand, précédées d'une notice biographique et littéraire sur Schiller ; par M. de Barante, ornées d'un beau portrait. Cinq volumes in-8°.

La première livraison, composée des trois Wallenstein, a paru, et sera suivie de mois en mois d'une livraison nouvelle.

Cette traduction, fruit des loisirs d'un homme d'état, est entièrement terminée ; l'éditeur peut donc promettre au public qu'aucun retard n'en arrêtera la publication.

Le prix de chaque volume sera de *six francs*, papier ordinaire, et *dix-huit francs*, grand papier vélin satiné ; mais les personnes qui souscriront avant la mise en vente de la seconde livraison, ne payeront que cinq francs le papier ordinaire, et quinze francs le grand papier vélin satiné : cette clause est de rigueur, et sera irrévocable.

Histoire politique et morale des Révolutions de la France, ou Chronologie raisonnée des événemens mémorables, depuis 1787 jusqu'à la fin de 1820 ; par M. Bail, ancien inspecteur aux revues. Chez Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30 ; prix : 12 fr., et par la poste, 14 fr. 50 cent.

AVIS.

Des considérations puissantes nous ont engagé à changer notre titre. L'esprit du journal sera le même. MM. Jay et Tissot, que nous nous sommes adjoints pour Collaborateurs, sont une preuve que nous redoublerons d'efforts et de soins pour mériter de plus en plus la bienveillance du public. La *Minerve Littéraire* paraîtra désormais sous le titre de l'*Abeille*.

Il n'est rien changé dans les Conditions de la Souscription ; le Bureau est toujours *rue Bourg-tibourg*, N°. 16, au Marais.

Paris. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, au Marais, N°. 46.

L'ABEILLE.



STANCES.

Adieu, riants côteaux témoins de mes amours,
Adieu, verte prairie,
Où, près de mon amie,
J'ai passé mes beaux jours.
A mon cœur désolé vous n'offrez plus de charmes;
Seul, assis tristement sur vos gazons touffus,
Je les mouille de larmes,
Mon Emma n'y vient plus.

Il a fui loin de moi le tems de mon bonheur,
Plus vite qu'un nuage
Qu'entraîne dans l'orage
L'aquilon en fureur.
Plaisirs délicieux de ma brillante aurore,
Je vous cherchais.... hélas!... vous m'êtes apparus;
Mais je vous cherche encore
Et ne vous trouve plus.

Le voilà ce berceau, lieu cher de souvenirs;
Asile du mystère,
Cet abri tutélaire
Protégeait nos plaisirs.

D'un bonheur qui n'est plus, image trop fidèle!...
Je crois entendre encor ces accens si connus ..
Je la vois.... je l'appelle....
Non ; je ne la vois plus.

Sous cet arbre souvent nous nous rendions tous deux,
Quand Phébus dans la plaine,
De sa brûlante haleine
Faisait sentir les feux.
Sur l'écorce arrondie, Emma venait écrire.
Les voici nos sermens que tant de fois j'ai lus.
J'ai cessé de les lire ..
Emma n'en écrit plus.

Ici, c'est le rosier dont elle se plaisait
A soigner la culture.
Chaque soir, d'une eau pure,
Mon Emma l'arrosait.
Triste rosier, sais-tu pourquoi mon cœur soupire?
Tu ne me réponds pas ; mais tes bois presque nus
Penchent et semblent dire :
« Elle n'arrose plus ».

Plus loin je t'aperçois, ruisseau clair et charmant.
D'où vient que sur la rive
L'eau muette et captive
N'a plus de mouvement?....
Je cherche à deviner..... Ah ! dans l'eau transparente
Autrefois ce ruisseau baignait à son reflux
Les pieds de mon amante.....
Il ne les baigne plus.

Et toi, tu fuis déjà, chantre aîlé des forêts,
O toi dont l'harmonie
Ravissait mon amie
Sous ces jolis bosquets!
J'écoute au loin l'accent de ta voix douce et tendre.
Tu fuis..... Tu sais qu'ici tes chants seraient perdus...
Pourquoi t'y faire entendre ?
Emma n'entendrait plus.

C'est ainsi que tout semble abandonner les lieux
Où celle que je pleure,
Dans sa triste demeure,
M'adressa ses adieux.
Hélas! tout dans ces lieux se plaisait à paraître.
Mille oiseaux d'alentour ensemble étaient venus...
Tout fuit..... rien ne peut être
Où mon Emma n'est plus.

Adieu, rians côteaux témoins de mes amours,
Adieu, verte prairie,
Où, près de mon amie,
J'ai passé mes beaux jours.
Adieu, doux souvenirs, reste de jouissance....
Adieu, plaisirs, regrets, désespoir superflus,
Trop pénible existence....
Je meurs.... Emma n'est plus!...

G. Richomme.

Extrait *du Discours prononcé par M. Tissot, le* 6 *décembre* 1813, *à l'époque de sa rentrée au Collége de France comme successeur de Delille.*

Messieurs,

« Au moment où le cours de nos travaux me ramène dans cette enceinte avec le titre de successeur de notre illustre maître, mon cœur se livre d'abord au sentiment d'une vive allégresse. J'aime, je chéris les devoirs qui me sont imposés; ils se rattachent aux études favorites de ma première jeunesse; ils secondent une vocation que je sentis toujours en moi; ils me rendent au culte des Muses qu'aucune extrémité n'a pu me faire abandonner entièrement. Je dirai plus: la place que j'ai obtenue surpasse les plus hautes espérances de mon ambition. Succéder à Delille dans le noble

ministère de l'enseignement public, me paraît le premier des titres d'honneur. Mais ce qui me touche surtout, c'est la tendresse prévoyante du grand poète qui a pris soin de m'assigner d'avance une si belle part dans son héritage littéraire. Vivant, son amitié me confia la chaire qu'il avait illustrée; mort, le souvenir de ses bontés devint mon refuge. Dès la première question sur le choix de son successeur, un homme distingué par le rang qu'il occupe et plus encore par l'amour des lettres, répondit : « Ne déchirons point le » testament de Delille ». Ce mot religieux fit fortune. Ainsi, grâces à leur respect pour les dernières volontés du maître, mes collègues d'aujourd'hui donnèrent, une seconde fois, leurs suffrages à son disciple (1); ainsi, malgré une concurrence redoutable, plusieurs membres de l'Institut votèrent en ma faveur. Vous étiez, Messieurs, animés des mêmes sentimens, lorsque, pendant le tems des épreuves, vous vantiez partout mon zèle, mes efforts, quelques succès, élevés beaucoup trop haut, sans doute, par la chaleur de vos éloges. Voilà par quel concours de sentimens une opinion s'est formée, qui a soutenu la bienveillance constante du ministre et décidé la sanction du gouvernement. Vous le voyez, Delille a tout fait, et je ne puis songer à lui sans m'écrier : *O et præsidium et dulce decus meum !* Cette exclamation sortie du cœur d'Horace, exprime toute l'étendue de mes obligations envers Delille; elle reviendra souvent au milieu de mes leçons ; je l'écrirai au bas de son portrait, en tête du récit de sa vie, et sur la tombe où vos mains l'ont déposé naguères pour toujours. Ce mot terrible, Messieurs, réveille toutes vos douleurs; il va rouvrir une plaie qui saigne encore. Elle est si récente la perte cruelle que nous avons faite ! Je vois encore votre ami étendu sur

(1) M. Tissot, après avoir remplacé M. Delille pendant deux années, avait été nommé son suppléant par le Collége de France.

ce lit funeste dont il n'a pu sortir que pour entrer au cercueil.. Quel moment! j'entre dans sa chambre, et mes yeux épouvantés reconnaissent aussitôt l'ineffaçable empreinte de la mort sur tous ses traits. Il respire cependant, mais nul moyen d'obtenir un geste, un regard, une parole. Que n'eussions-nous pas donné pour entendre sortir de ses lèvres glacées un adieu seulement! Vain désir! inutiles prières! un cri douloureux est tout ce qui reste de cette voix éloquente. Ah! si sa pensée vivait encore, si son génie habitait encore avec lui, sans doute ses dernières inspirations eussent été une hymne à la divinité, mais elle seule a pu l'entendre. La mort nous a ravi la prière sublime du poète et ses chants sur la vieillesse. Le sujet choisi par Cicéron dans l'un de ses traités philosophiques, avait ému le cœur du chantre des Jardins qui penchait vers la tombe; malgré les avis de la prudence et de l'amitié, il consacrait à ce travail de prédilection ses jours et même ses nuits. C'est ainsi que l'amour des Muses a consumé le flambeau qui pouvait jeter encore longtems une vive lumière. Je ne mettrai pas sous vos yeux des scènes douloureuses; je vous épargne l'anxiété de notre silence, les déchiremens de nos cœurs, les éclairs d'espérance qui nous faisaient tressaillir à la moindre agitation du corps, au plus léger mouvement des lèvres de notre ami. Il fallait un miracle pour le sauver, et, malgré l'arrêt fatal prononcé par l'expérience, ce miracle nous semblait possible. Nos ardentes prières ne l'ont point obtenu, mais du moins, et j'éprouve quelque plaisir à le répéter, la fin de notre grand poète a été douce. Écoutez même une espèce de prodige qui nous frappa tous au moment où, penchés vers lui, notre oreille attentive cherchait à recueillir quelques signes de son existence. Avant de déformer en lui la noble image de la divinité, avant de l'obscurcir de ses ombres, la mort fit briller un caractère divin sur la figure de l'interprète des Muses. Oui, longtems après son dernier soupir,

Delille, comme éclairé d'un rayon d'immortalité, ressemblait à ce vénérable Homère dont tous les grands poètes du monde forment la famille et la postérité (1). Ah ! si Le Poussin avait pu voir l'expression de cette tête aggrandie et sublime, nous aurions sur les derniers momens de Delille un tableau, que l'on prendrait pour le commencement de son apothéose. Mais quels vœux ai-je à former ? Des honneurs immortels ne lui ont-ils pas été rendus ? Exposé, pendant trois jours, aux regards du peuple, entouré de regrets universels, conduit au séjour passager de la tombe par tant d'hommes illustres, organes du deuil de la France, Delille a quitté la terre pour le ciel au milieu d'un triomphe, et vous lui avez tous appliqué ces vers du poète qu'il a tant aimé :

Candidus insuetum miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis. »

« Pleins du souvenir de sa tendre affection et de ses douces vertus, ne voulez-vous pas aussi, Messieurs, lui adresser la naïve prière des bergers de Virgile au brillant Immortel qui avait été, pendant sa vie, l'ornement de leurs campagnes ? Ne direz-vous pas, comme eux, avec une aimable confiance ?

Sis bonus felixque tuis. »

« Sans doute, quelqu'un de vous, Messieurs, a entendu Delille, plein de jeunesse et d'énergie, expliquer les poèmes d'Horace et de Virgile. Que cet heureux auditeur d'un si grand maître prenne la parole, et vous le montre dans cette

---

(1) Il n'y a nulle exagération dans ce récit. Sa figure toute entière parut agrandie ; sa bouche ouverte avait perdu ses formes Voltairiennes pour prendre une forme et une expression pleines de noblesse ; une couleur qui n'était plus celle de la vie, et pas encore celle de la mort, produisait sur sa tête éclairée par le flambeau funèbre, un effet que le pinceau le plus magique aurait eu peine à imiter. Cette espèce de transfiguration dura pendant six heures.

chaire, où ces grands écrivains eussent été ravis de se voir si dignement appréciés, où saisi quelquefois d'un enthousiasme divin, il semblait improviser ces beaux vers, fruits de ses savantes veilles ! A son air, à son regard, à son accent, à sa voix on eût dit de la Pythonisse assise sur le trépied et agitée par le souffle d'Apollon. Mais, je le répète, qu'un autre vous offre ces images ! elles ont trop de danger pour moi. Que suis-je pour mériter que vous veniez m'entendre après lui ? Quand il vivait, la confiance que vous m'accordiez, je la rapportais à lui tout entière. Vous me regardiez comme son disciple, comme le dépositaire de ses pensées, comme un écho fidèle de ses paroles, et vous m'écoutiez avec quelque plaisir. Outre ce motif d'indulgence, mon cours offrait encore à vos cœurs un attrait qui va lui manquer. Le maître, accablé d'infirmités, ne venait pas souvent nous visiter ; mais votre vif attachement pour lui vous faisait espérer sa présence. Je vous la promettais, et, quoique souvent déçus malgré moi, vous cédiez toujours aux illusions de l'amour et de l'espérance. Maintenant que ces douces illusions n'ont plus même une ombre de fondement, fréquenterez-vous encore cette enceinte où vous n'attendrez plus Delille ? M'accorderez-vous la même confiance ? M'écouterez-vous avec le même intérêt ? »

Ici l'orateur, en rendant hommage aux anciennes renommées du collége de France, au célèbre et infortuné Ramus qui couchait sur la paille pour distribuer ses revenus entre des élèves indigens, à l'élégant Passerat dont les leçons sur Properce attiraient la ville et la cour, à Rollin qu'il appelle le Fénélon de l'histoire, se sert des exemples de ces hommes célèbres et de l'autorité du siècle des Corneille, des Racine et des Boileau, pour recommander l'étude des anciens. Il va plus loin et montre, par une supposition ingénieuse, ce que l'action de la Henriade aurait pu obtenir de grandeur, de mouvement et d'intérêt, si son immortel au-

teur, élevé par les solitaires de Port-Royal, eût entretenu, dès la plus tendre jeunesse, un commerce assidu avec le poète qui donnait de si hautes inspirations à Phidias. Cette critique indirecte, appliquée à d'autres grands écrivains au génie desquels il n'a manqué peut-être que le goût sévère et les grâces toujours simples de l'antique, amène l'éloge de l'école grecque. Le professeur place cette école au premier rang comme la plus voisine de la nature, modèle éternel de toutes les créations de l'homme. L'éloge des Grecs avait un mérite d'à-propos, dans un moment où des écrits séducteurs obtenaient de brillans succès par un mélange adultère des beautés de l'antique avec les ornemens ambitieux, l'afféterie, la recherche et la fausse sensibilité. Il était d'autant plus nécessaire de ramener la jeunesse à Homère et à Sophocle que des critiques qui, jusqu'alors, avaient paru défendre les saines doctrines, soit par esprit de parti, soit par entraînement, semblaient les avoir abjurées pour louer sans aucune restriction, des ouvrages dont les défauts contagieux devaient être attaqués avec sévérité. On se rappellera long-tems le scandale littéraire dont Paris fut témoin, lorsqu'une amitié aveugle osa bien mettre un certain poème au-dessus de la Jérusalem délivrée. Et cependant l'auteur de ce scandale, doué d'un talent plein d'élégance et de goût, était l'admirateur de Racine et de Boileau. Poète et prosateur distingué, adorateur de Voltaire, il vantait sans mesure des ouvrages où la prose usurpait à tout moment la place de la poésie en la défigurant par une folle exagération. Le premier caractère de la poésie est d'être simple; mettez en vers grecs, latins ou français, tout ce que hasarde une prose ambitieuse, à l'aide de l'espèce de liberté qui accompagne sa marche, les licences du mauvais goût seront couvertes d'un ridicule ineffaçable, et l'ennui fera tomber l'ouvrage de vos mains. C'est convaincu de cette vérité que le professeur appuyé des paroles mêmes du philosophe de Ferney, engage

ses élèves à maintenir les droits de la poésie et à séparer entièrement son domaine de celui de la prose, comme les anciens le faisaient avec tant de soin. De l'école qui est le type du beau simple, le professeur passe à la poésie sacrée et s'exprime en ces termes :

« Cette simplicité que je vous demande, je la veux compagne de la force, de l'audace et de la grandeur. Homère, Moïse et David nous montreront comment on peut unir toutes ces qualités. Sans doute elle est sublime, la muse du père de l'épopée ; mais la poésie de Moïse ne vous semble-t-elle pas une langue créée pour servir d'interprète entre le ciel et la terre? Ne trouvez-vous pas quelquefois dans cette langue plus qu'humaine, la hauteur, la majesté et la profondeur de la parole divine? Avec Racine, Fleury, Bossuet, Lowth, Rollin et Laharpe nous apprendrons à connaître et à goûter cette belle poésie ; mais, ces mêmes hommes, quoique presque tous emportés par une admiration sans bornes pour les livres saints, nous montreront par leur retenue à les imiter, que les bons écrivains, en lui apportant des richesses étrangères, respectent le caractère de leur langue maternelle, et l'esprit de leur nation. Le génie oriental diffère tellement du nôtre, que d'imprudentes imitations, même de ses beautés, pourraient corrompre le goût national. Peut-être même ne pourrions-nous pas tenter sans péril ce qu'a osé Milton. Ce grand poète a développé dans des vers de la plus grande magnificence, la brièveté sublime de Moïse ; il a prêté des ornemens aux paroles des prophètes ; il a développé, dans un vaste tableau, les merveilles de la création racontées d'une manière si simple par le poète législateur des Hébreux, et cette audace lui a réussi. Un pareil succès atteste un beau génie, et nous lirons Milton avec Moïse, mais non pas sans remarquer les fautes qui attestent combien il est difficile d'être raisonnable et vrai, et de ne point tomber du su-

blime dans l'enflure, quand on veut orner ce qui est grand de soi-même et sans aucun effort. »

« A côté d'Homère, et surtout à côté de Moïse, de David et des prophètes, Virgile est l'auteur le plus nécessaire à méditer sans cesse. Moins grand, moins impétueux, moins sublime, moins naïf que les Grecs et les Hébreux, il se rapproche de nous par sa raison, par son goût, par la perfection continue de son style, par l'intérêt dramatique de ses épisodes, par la peinture d'une passion qui s'est emparée de notre théâtre. Virgile est à beaucoup d'égards un poète français; il écrit et pense en latin, comme Racine a écrit et pensé dans notre langue. Aussi nous ne pouvons nous défendre d'une espèce de prédilection pour Virgile; Voltaire le préférait évidemment à Homère. Cependant le chantre d'Énée ne donnerait pas seul ce que j'oserai appeler des leçons de génie; il ne transporte pas comme Homère; Homère a créé des hommes égaux aux Dieux, Virgile les a faits quelquefois plus petits que nature. Le beau idéal ne préside pas à toute sa composition, comme il préside à l'épopée grecque. Virgile a moins de profondeur de sens et de vérité d'imitation qu'Homère; il ne peint pas si bien la vie humaine, depuis l'héroïsme d'Achille et la duplicité d'Ulysse, jusques à l'élégance de la cour d'Hélène, et aux mœurs pastorales du bon Eumée. Mais aussi quelle sagesse! Quel art exquis et caché! Quelle connaissance de tous les secrets de l'art d'écrire! Qu'Hector couvert des blessures qu'il a reçues en combattant pour sa patrie, nous inspire de terreur et de pitié, quand il vient ordonner à Énée de partir avec ses Dieux, et d'aller fonder une autre Ilion! Que la mort de Priam est déchirante! Comme la pitié nous saisit à l'aspect des malheurs de Didon! Combien sont plus douces encore les larmes que la vertu donne à Andromaque déchue de l'hymen d'un héros, et offrant un sacrifice à son premier époux, au moment où les Troyens arrivent à la cour d'Helenus, dont

elle est devenue malgré elle la femme et l'esclave! Qu'il y a de choses sublimes parmi ces grands souvenirs de Rome, imprimés dans le sixième livre, l'un des plus beaux monumens qu'un poète ait jamais élevés à sa patrie! Ah! Messieurs, relisons sans cesse, adorons notre Virgile, et rappelons-nous, en méditant ses ouvrages, que le commerce de ce grand poète peut nous préserver des défauts qui accompagnent le génie de ses maîtres et de l'école des Hébreux.»

Après ces conseils dictés par un profond désir d'être utile, le professeur promet à ses auditeurs de les mettre en rapport avec les travaux des étrangers, trop dédaignés par la France, et qu'il est tems de consulter avec soin pour enrichir notre domaine poétique. C'est sur la comparaison perpétuelle du génie des langues anciennes avec celui des langues modernes, et des ouvrages du Parnasse français avec ceux des poètes anglais, allemands et italiens, qu'il se propose de fonder l'étude de la critique littéraire, étude profonde, sérieuse et vaste, sans laquelle on se livre à une admiration aveugle et stérile, ou à un dédain injuste et funeste. Des considérations développées avec art sur ce sujet, conduisent le professeur à des leçons qui s'adressent à l'esprit et au cœur de ses élèves, et qu'il termine par ce qu'on va lire :

« On ne s'élève au talent, à la gloire, à la vertu, qu'en traçant autour de soi une enceinte sacrée, inaccessible au tumulte des passions humaines ; sans doute le jeune homme sortira plus d'une fois de cet asyle inviolable, entraîné par la séduction de l'exemple, par la voix des syrènes, par toutes les illusions de son âge ; mais s'il contracte l'habitude de rentrer chaque jour dans la retraite qu'il s'est faite, sa raison dissipera les prestiges des passions. Jeunes enfants des Muses, adorez l'écho, et que votre vie ait déjà quelque chose de cette vie simple, paisible et retirée, que Fénélon prête, dans les Champs-Elysées, à Linus et à Orphée. Je vous

dirai encore: imitez la retenue de Périclès, qui n'assistait aux grands festins que jusqu'aux libations ».

BIBLIOGRAPHIE.

Thalysie, ou *Système physique et intellectuel de la Nature*, par J. A. Gleizès. A la Librairie Nationale et Étrangère, rue Notre-Dame-des-Victoires, N°. 34 (1).

L'auteur de cet ouvrage nous annonce un système général de la nature. Ce qu'il publie aujourd'hui n'est qu'un fragment du travail qu'il a préparé, et qui formera un vol. in-4°. de 500 pages (2). Il a voulu donner aux souscripteurs une idée de son ouvrage, et de la manière dont il l'a traité.

Autant que l'on peut juger d'un livre par un chapitre, qui n'en formera guère que la quinzième partie, il paraît que l'idée fondamentale de M. Gleizès, est la nécessité pour l'homme d'adopter exclusivement le régime végétal, seul moyen qu'il ait encore, suivant notre auteur, de parvenir à la perfection physique et morale qu'il lui est possible d'atteindre. Les Thalysies étaient des fêtes consacrées à Cérès; ainsi le titre du livre répond parfaitement à son but.

Nous pouvons, au reste, assurer nos lecteurs que M. Gleizès suit le régime qu'il prêche, avec la plus grande sévérité, ce qui, sous le rapport physique, n'a point nui à sa santé :

(1) Un vol. in-8°. d'environ cent pages. Prix 2 fr. et 2 fr. 30 cent. franc de port.

(2) Le prix de l'Ouvrage complet sera de 10 fr. On souscrit chez l'Éditeur et chez les principaux Libraires.

ceux qui liront le fragment qu'il publie aujourd'hui, ne penseront pas non plus que la diète végétale lui ait nui sous le rapport intellectuel.

C'est à réfuter *Buffon* qu'est consacré le chapitre dont nous avons à rendre compte. M. Gleizès a pensé que s'il avait raison contre un si redoutable adversaire, il ne pouvait manquer d'avoir pour lui une prévention favorable. Ce célèbre naturaliste a prononcé que l'homme doit vivre de viande, au moins dans nos climats, parce que la nourriture végétale lui ferait perdre ses forces et abrégerait sa vie; parce que n'ayant qu'un seul estomac et des intestins courts, il est rangé par cela même dans la classe des carnivores; enfin, parce que la nature produisant avec exubérance des êtres animés, il est bon que l'homme puisse consommer les harengs, par exemple, qui n'en mourraient pas moins, quand même ils ne seraient pas pris par les pêcheurs pour fournir des alimens à la race humaine.

M. Gl. répond à la première raison par l'exemple même cité par Buffon, par celui des solitaires de l'Asie, des moines de l'Europe dont la diète quasi-végétale ne pouvait accourcir la vie, puisqu'elle était plus longue dans les cloîtres que dans le monde, et que ce n'était pas assurément aux veilles, à l'ennui, aux jeûnes, au confinement que l'on pouvait attribuer leur longévité.

L'objection physiologique est traitée avec plus de détails. Les singes et bien d'autres animaux, reconnus pour frugivores, ont les intestins faits comme ceux de l'homme; on trouve chez ce dernier, l'appendice vermiculaire du cæcum, dont tous les carnivores sont privés. Sa langue est douce et non hérissée de pointes; les dents canines lui sont communes avec des espèces notoirement herbivores, et par conséquent elles ne peuvent rien prouver contre l'opinion des Pythagoriciens et de M. Gleizès.

Nous laisserons l'auteur répondre lui-même à la troisième raison alléguée par Buffon. « Si l'homme, dit cet auteur, » ne mangeait point de harengs, le nombre de ces ani- » maux ne serait guère augmenté, tandis que le nombre » de ceux qui s'en nourrissent serait considérablement di- » minué. Mais pour ne répondre qu'à ce dernier argu- » ment qu'aurait-il dit si on lui eût prouvé que le nom- » bre des hommes diminue précisément par le fait même » qu'il croit propre à l'augmenter ? Dangers de la mer pour » les pêcheurs dans une saison orageuse ; entassement de » ces poissons sur le rivage d'où résultent annuellement » des maladies contagieuses et meurtrières ; mort lente et » certaine, quoiqu'inaperçue des individus qui se nourris- » sent, près ou loin de la mer, de ces animaux, dont la » salure ne fait que déguiser la putréfaction ; guerres san- » glantes qui adviennent au sujet de ces pêches ; etc. etc. » Enfin il serait aisé de faire voir que de la prise injuste » d'un seul poisson peut résulter l'ébranlement du globe ». Plus loin, examinant la question sous un point de vue plus aisé à défendre, la trop grande abondance des animaux domestiqués, il prouve que la chair que l'homme mange n'est point une vraie acquisition pour lui parce qu'il faut qu'il *la fasse*, c'est-à-dire, qu'il emploie à l'engrais de ces animaux, les produits de terres qu'il aurait pu cultiver en produits destinés directement à sa propre consommation.

M. Gl. en publiant d'abord la partie où il traite cette question sous le rapport scientifique, a montré de la loyauté ; car s'il l'avait considérée sous le point de vue moral, sous celui de la pitié, de cette force d'imitation que nous avons en nous, qui nous oblige à nous condouloir des maux d'autrui et à jouir de leur bonheur ; qui agit même des corps inanimés à nous, comme le prouve le grincement de dents qu'occasionne le grincement d'un chandelier sur une table de marbre ; qui est d'autant plus puissante que les êtres

qui sont en rapport avec nous se rapprochent davantage de notre organisation, il aurait allégué des argumens auxquels il eût été plus difficile de répondre. Au reste, sur le terrein moins avantageux où il s'est placé, il défend bien sa position ; il cite à propos de nombreuses autorités, il rappelle que la diète végétale est le remède de plusieurs maladies chroniques, entr'autres de la goutte et de la pierre : il annonce aux dames que ce régime conservera leur fraîcheur ; mais l'une de ses idées les plus ingénieuses c'est que J. C., en substituant la communion du pain et du vin, à celle de l'agneau Pascal, avait indiqué que la diète animale devait être remplacée par la consommation des végétaux. Il aurait encore pu observer, que dans les tems anciens, les animaux domestiques ne servaient à la nourriture qu'après avoir été immolés à la divinité. Il fallait que l'intervention céleste justifiât le meurtre des compagnons de l'homme.

Un autre fait dont M. Gl. aurait pu tirer parti, c'est que, s'il est vrai que les peuples chasseurs de l'Amérique sont sains et robustes, malgré leur régime, il faut cependant qu'il les débilite à quelques égards, et la preuve en est que les liqueurs spiritueuses qui n'abrégent pas sensiblement la durée de la vie des Européens, qui sont plus qu'à moitié frugivores, tuent avec la plus grande rapidité les indigènes du Continent septentrional de l'Amérique.

Cependant il reste encore bien des objections que l'auteur n'a pas prévues. La nourriture animale ou végétale n'agit sur nos corps que chimiquement. Fût-il vrai que *l'Osmazône* qui constitue la saveur de la chair musculaire des quadrupèdes et des oiseaux ne fût pas propre à nourrir les hommes, on ne pourrait en rien conclure contre d'autres produits du règne animal, qui se rapprochent singulièrement des substances végétales; le sain-doux, par exemple, est chimiquement parlant, moins animalisé que le

gluten de la farine de froment et que certains champignons. D'un autre côté, M. Gl. mange sans scrupule du blanc d'œuf et du fromage; ces corps sous le rapport de leur composition sont aussi *azotés* que la gélatine. Si donc notre estomac est capable de digérer le pain de blé, le cresson, les morilles, le laitage, il n'éprouvera point de difficulté à se nourrir des parties gélatineuses des quadrupèdes, de la chair de presque tous les poissons et surtout de ceux à coquilles.

Quant à la dernière objection de Buffon, la réponse du moderne Pythagoricien ne nous paraît nullement satisfaisante. Qu'il ait ou non raison pour les animaux terrestres, il n'importe; mais il est bien évident que les eaux fournissent des moyens de subsistance que l'homme ne peut employer pour lui qu'en tuant les animaux qui les habitent; il ne l'est pas moins que les pays voisins de la mer, malgré les naufrages des pêcheurs et l'entassement du poisson (qui serait plus grand si on ne le mangeait pas), sont beaucoup plus peuplés que les contrées méditerranées : enfin au-delà du cercle polaire, il n'y a plus ou presque plus de végétaux; par conséquent ces pays ne seraient point peuplés, les hommes qui les habitent mourraient tous, s'ils n'avaient des phoques et des baleines qui leur fournissent leur chair pour nourriture, leur huile pour boisson et pour combustible, leurs peaux pour vêtemens et leurs ossemens pour bois de charpente.

Nous relèverons, en finissant, une autre inexactitude. M. Gl. dit que les minéraux contiennent les premiers élémens de tous les êtres, que les végétaux puisent à cette source et que les animaux se nourrissent à leur tour de végétaux. Cette symétrie n'existe nullement. Excepté quelques lichens, les végétaux ne vivent que de détritus d'animaux et d'autres végétaux. Sauf un petit nombre, les poissons ne se nourrissent que de poissons plus petits, d'insectes ou

d'animalcules marins. Tout cela n'importe point au système de l'auteur ; car la conséquence qu'il en tire n'est pas extrêmement concluante. Mais comme sa *Thalysie* n'est pas encore publiée en entier, nous croyons qu'il ne nous saura pas mauvais gré de l'empêcher d'y mettre une erreur.

Nous avons déjà cité quelques lignes de M. Gl., nous croyons devoir encore, pour faire mieux connaître son style, transcrire un morceau dans lequel il apprécie Buffon, avec sévérité peut-être, mais avec justice. « Cette doctrine » cruelle a porté malheur à ce célèbre écrivain. En voilant » à ses yeux le but de la nature, elle a ôté à son ouvrage » son principal charme. On a déjà reconnu la fausseté de » la plupart de ses observations d'histoire naturelle, de ses » descriptions d'animaux, de ses systèmes ; on a relevé les » erreurs de sa physiologie et de sa métaphysique, et il » n'est pas bien sûr que quelques traits brillans, quelques » morceaux réclamés par l'éloquence académique, soient » suffisans pour recommander son ouvrage à la postérité. » Buffon avait incontestablement un talent très-supérieur, » mais il manquait à ce talent sa partie la plus essentielle, » l'imagination sans laquelle, malgré l'abus des termes, » il n'y a point de vérité. On voit qu'il n'a guère étudié » que la nature morte ou captive ; sa fraîcheur, sa virtua- » lité lui échappent ; quelque perfection qu'il ait voulu » donner à ses tableaux, ils pâlissent devant les peintures » incorrectes, mais originales, des voyageurs. Envain » l'a-t-on nommé l'interprète de la nature ; il est certain » qu'elle ne lui a rien dit, et qu'il a interprété, comme il » lui a plu, son silence. »

Nous ne croyons pas cependant que M. G. fasse beaucoup de prosélytes. Notre systême alimentaire est une vieille habitude, et quoique nous ne l'ayons pas sucée avec le lait, elle est trop invétérée pour que des raisonnemens puissent

la détruire. D'ailleurs l'auteur ne ménage pas assez des classes influentes ; il attaque non-seulement les pêcheurs, les chasseurs, les bouchers et les charcutiers, mais les médecins et les prêtres. Nous l'engagerons à se contenter d'un succès qu'on ne pourra lui contester, celui d'avoir discuté avec une grande force de logique, dans un style élégant, pur, quelquefois même éloquent, une question difficile à traiter, et surtout d'avoir montré partout un homme de bonne foi dans un bon écrivain.

H. Fontorbe.

Histoire politique et morale des révolutions de la France, ou Chronologie raisonnée des événemens mémorables depuis 1787 *jusqu'à la fin de* 1820. *Par M.* Bail, *ancien inspecteur aux revues;* 2 *vol. in*-8°. *Paris,* 1821. Prix 12 fr. et par la poste 14 fr. 50 c. (1).

On ne doit pas être surpris du grand nombre d'ouvrages dont la révolution française a été l'objet; cela vient de ce que les matériaux sont abondans et taillés dans un grand style, comme l'observait dernièrement M. des R..., auteur d'une histoire *lisible,* où, malgré les *ignominies,* il voulait, disait-il, sans présomption et avec un vernis d'impartialité, armer la génération présente contre l'époque présente, laquelle livre l'Europe au philosophisme, laquelle redonnera naissance à la chimère, laquelle dévouera notre pays aux divinités infernales.

M. Bail est moins amusant; son histoire est lisible d'une autre manière, et cependant ce n'est pas encore celle-ci peut-être que le tems consacrera. Outre ce qui pourrait lui manquer dans un autre sens, elle est aussi privée de ce que j'appellerais un grand défaut, d'un défaut sans lequel il n'y a guère de succès probable. Ne sait-on pas que l'histoire doit être majestueuse, ou, en d'autres termes, systématique, pour

---

(1) Chez Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

ne pas dire romanesque ? Il faut que tout paraisse s'y rapporter à une pensée particulière, et que les événemens soient présentés comme amenés, permis ou ordonnés pour une fin spéciale, de l'invention de l'auteur. Etablissez, par exemple, que les déchiremens et les excès, l'agitation et la gloire d'un quart de siècle en France, ont été préparés de toute éternité afin qu'un hetman poussât son cheval jusqu'aux rives de l'Atlantique ; aussi-tôt on admirera l'élévation de vos idées, vous serez l'aigle de votre temps, et votre roman deviendra l'histoire par excellence.

Si, au contraire, on se borne à l'examen critique des événemens, on ne frappe point l'imagination ; et l'impartialité même, quelque précieuse qu'elle soit à de certains yeux, ne sera peut-être qu'un moyen de plus de se faire oublier. « L'histoire qui offre des leçons, sans prétendre à les donner, celle où on puise une instruction morale, parce qu'elle ose dire tout ce qui est vrai ; » voilà, selon M. Bail, l'histoire la plus utile ; mais il n'ajoute pas, la plus séduisante et la plus vantée. Blâmer sans ménagement ce qui est méprisable et injuste, louer ce qui est digne d'être loué, sans acception de tems et de personnes, écrire ensuite les noms comme ils se présentent sous la plume, et rétablir généralement ce qui a été dénaturé par l'esprit de parti ; telle est l'idée qu'il s'est faite des privilèges de l'historien. C'est connaître ses droits, mais, en même temps, c'est beaucoup promettre ; il n'est pas certain que ces intentions de M. Bail excluent de secrètes prédilections : toutefois on ne lui reprochera pas d'arrière-pensées démagogiques. Il est à craindre seulement que ses réflexions, souvent justes, et souvent dignes, en effet, de l'histoire par leur indépendance, ne semblent pas toujours d'accord entr'elles, et n'annoncent pas des vues étendues, ou une grande force de pensée. On aurait besoin cependant de beaucoup de force pour se soutenir sans flatter les passions. Il n'est qu'un pas du sublime au ridicule, disait un personnage puissant qui voyait dans le su-

blime un moyen, et qui ne le regardait pas comme le but ; si l'impartialité n'est qu'un moyen chez M. Bail, il se dira, mais trop tard : Il n'est qu'un pas de l'impartialité à la nullité.

Sans remonter jusqu'au tems de Louis XIV pour expliquer les causes du bouleversement politique de la France, M. Bail rappelle les difficultés que Louis XVI aurait eues à surmonter, si tout-à-coup le génie de l'homme d'état s'était joint en lui aux bonnes intentions dont il avait donné, dès le commencement de son règne, des preuves mémorables. La monarchie des Francs, déjà changée à tant d'égards, chancelait sur sa base. La *bigarrure* des coutumes, le désordre des finances, l'inégalité de l'impôt, l'action mal définie des parlemens sur l'administration publique, l'égoïsme des grands, le défaut de responsabilité légale chez les fonctionnaires, et l'oppression qui pesait sur les protestans étaient comme autant d'élémens révolutionnaires prêts à s'enflammer au moindre choc. Les pairs ne citaient plus les rois à leur tribunal; ils n'étaient plus que de dociles courtisans. La splendeur du trône (M. Bail a voulu dire de la France) n'existait donc plus ; les illusions étaient détruites, les ressorts usés, les hommes petits; et si la frêle machine du gouvernement se mouvait encore, c'était par la puissance des souvenirs. Louis XVI, toujours malheureux dans le choix de ses ministres, ne devina point Malesherbes ; il ne le connut qu'au dernier moment. Pour chercher, selon la déclaration du roi, des moyens de répartir plus également les impositions, et de soulager la partie la plus pauvre du peuple, on eut recours aux notables ; c'est-à-dire qu'avec une singulière naïveté, selon M. Bail, on prenait pour juges de ces questions les plus grands propriétaires de l'état. « Un » déficit auquel il était facile de remédier alluma l'incendie » qui a embrâsé l'univers ». Ainsi arrivé aux premiers jours de la révolution, l'auteur suit constamment l'ordre chro-

nologique, que semble demander l'histoire moderne, et qui paraît être le seul moyen d'éviter la confusion, sans négliger des détails aujourd'hui si nombreux. M. Bail les expose avec une rapidité qui n'a rien d'aride, et souvent avec des expressions heureuses. Voici, en partie, ce qu'il dit de Dumouriez : « C'est un de ces personnages d'un esprit inquiet et remuant, qui cherchent à faire du bruit à tout prix ; il eut des éclairs de génie, mais point de fixité dans les idées. Vers le tems où le grand procès de la révolution fut jugé aux champs de Valmy, la fortune lui donna trois mois de la vie d'un grand homme. » Plus loin, M. Bail récapitulera ainsi les événemens de la grande expédition de 1812. « Science » et génie militaire au début, et jusqu'à Smolensk ; mépris » de tous les principes de l'art depuis Smolensk jusqu'à Moscow ; imprudence en séjournant dans cette capitale ; ignorance des relations politiques de la Russie pendant les négociations ; oubli de toutes les précautions commandées » par la saison, en cas de retraite ; prodiges de talent et » d'audace pendant la retraite, et gloire dans le désastre » même de cette retraite : en effet l'ennemi ne triomphe » qu'avec le secours des élémens ; pas un de ses généraux » ne sait vaincre des bataillons affaiblis par la rigueur des » frimas, et leur inhabile poursuite démontre que la Russie » ne peut être défendue de l'invasion que par son climat. »

Mais un volume entier sépare ces deux passages de M. Bail : voyons les tems intermédiaires. Après dix années de vicissitudes et d'espérances déchues, on apprend que le vainqueur de l'Égypte a débarqué à Saint-Rapheau en Provence. Ici, selon l'auteur, la tâche de l'historien se trouve plus difficile ; le moment n'est pas venu pour la plupart des hommes, d'examiner sans passion les évènemens du consulat et de l'empire. A cette époque la France était divisée sous un gouvernement faible, ruiné, avili ; de grandes préventions subsistoient contre l'ancienne dynastie ; enfin beau-

coup d'idiots, selon l'expression de M. Bail, croyaient à la république. Il fallait plus que de l'audace pour prendre alors les rênes de l'état; mais on ne put se défendre de sacrifier à la marotte du siècle (c'est encore M. Bail qui parle), d'établir une sorte de gouvernement représentatif, et de reconnaître cinq cent mille électeurs.

Alors s'éleva, en peu d'années, cet empire que l'esprit des modernes ne crut possible, ni avant, ni après l'événement, et qui déplut assez à l'étranger pour être renversé par la France. Après le désastre inoui de la Bérésina, et l'inutile prodige de Lutzen, « le plus grand comédien de la politique, le plus hardi soldat de la conquête, celui qui s'est fait un cortège de rois, a une *cabine* pour réduit : le merveilleux n'a plus rien que d'ordinaire ». En effet les revers de Bonaparte sont subits et gigantesques comme l'ont été la gloire de ses armes et l'audacieux calcul de ses desseins.

Ceux-là ont bien de la persévérance qui, aujourd'hui même dans leurs ouvrages, imaginent à l'envi des situations fortes et des caractères surprenans. Que sont leurs hommes étranges? L'homme du destin les surpasse ; c'est l'idéal d'une hardiesse anti-classique dans l'occident; c'est le *romantisme* en personne, et ressaisissant, après mille années, la couronne de fer.

Quand il tomba, quand l'Europe fut attentive, un ou deux particuliers d'un esprit original, choisirent cet instant pour la faire rire de Paris à Moscow. Un seul homme l'a renversé, disait chacun d'eux, et cet homme, c'est moi. Ils s'autorisaient d'un mot attribué à Napoléon; mais si le vainqueur de Borodino l'a dit en effet, ce dut être en voyant l'incendie de Moscow justifié jusqu'à un certain point par le froid beaucoup plus redoutable du commencement de novembre. M. Bail, condamne en termes un peu durs, ce commandant qui n'a vu d'autres ressources que de livrer

aux flammes l'ancienne capitale des Tzars. Quand on croit servir son pays, les moyens peuvent être blâmables, sans que l'on soit un homme *horrible*. Le zèle a ses écarts dans des circonstances impérieuses dont l'historien ne doit pas méconnaître les difficultés. M. Bail a dit lui-même, dans une autre occasion, qu'il est des événemens au-dessus de l'organisation des faibles mortels. Ne vouons au mépris des siècles que les hommes infâmes, c'est-à-dire les traîtres : l'indignation ne manquera pas d'holocaustes.

L'auteur ne s'arrête pas immédiatement après la seconde restauration et le rétablissement de la paix générale ; il ne termine son récit qu'au mois de janvier 1821. Il y a joint quelques pièces justificatives, et des tables utiles où l'on verra ce que sont, ou bien ce que furent les *avilisseurs*, les *basculistes*, les *implacables*, etc.

On rencontre dans cet ouvrage des fautes qu'il eût été facile d'éviter, mais celles-là sont en petit nombre. Il y est dit par exemple que « le grand Saint Bernard est la plus haute sommité de la longue chaîne des Apennins qui séparent l'Italie de la Suisse ». La longue chaîne à laquelle appartient le grand Saint Bernard est très-éloignée des Apennins ; le Saint Bernard n'est pas à beaucoup près la plus haute sommité de cette longue chaîne ; la Suisse n'est séparée ni de l'Italie ni d'aucune autre contrée par les Apennins ; et de plus, en franchissant le Saint Bernard, on ne passe point sur des *glaces éternelles*, sur *des neiges aussi anciennes que le monde :* on voit ces neiges, mais de loin ; celles qui augmentèrent les obstacles que l'armée surmonta, eussent été fondues six semaines plus tard.

Sénancour.

Observation *sur un article du* 2me *volume de la nouvelle Biographie des contemporains*, par M. Berr de Turique ; 1 fr. in-8°. chez Blanchard, passage Montesquieu.

M. Berr a été l'objet d'un article de la nouvelle Biographie. En rendant justice aux talens et aux travaux de ce savant, l'auteur a ajouté que « les Israélites n'avaient pas rendu jusqu'à présent bien utile à la France le bienfait de leur affranchissement. » En faisant de cet ouvrage un éloge mérité, M. Berr a cru cependant devoir répondre à cette inculpation par des raisonnemens solides et des exemples frappans qui font autant d'honneur à son esprit qu'à ses sentimens d'affection pour ses co-religionnaires, sentimens dont sans doute ils lui sauront gré. Au reste le mot bienfait est assez déplacé de la part de l'auteur de l'article. L'affranchissement d'un homme est toujours un acte de justice, et celui de la malheureuse tribu Israélite était un devoir encore plus sacré à cause des sottes et détestables persécutions dont ils ont été si longtems victimes. Et d'ailleurs que demande-t-on ? Il y a à peine trois ans que les derniers liens des Juifs sont tombés. Si vous n'avez pas eu hâte de les émanciper, si 29 ans encore après la révolution ils gémissaient sous des loix d'exception, c'est être par trop exigeant de vouloir sitôt recueillir les fruits de la liberté qu'ils connaissent à peine.

On se plaint encore des usures des Juifs alsaciens. Laissez les donc devenir propriétaires. Qu'ils payent les domaines, les droits d'enregistrement, les bestiaux, semences et fourrages, les réparations de maisons, les entretiens de charrettes et outils, la contribution foncière, les gages des ouvriers, les frais de récolte, les garnisaires, les chemins vicinaux, les portes et fenêtres; qu'ensuite ils fassent les réserves pour les cas de grêle et d'inondation, d'incendie et de brouillard, d'épizootie et de sécheresse, et je vous suis garant qu'ils n'auront plus d'argent pour prêter à usure, fort

heureux seront-ils, s'il leur en reste assez pour s'abonner à quelque journal d'agriculture !

M. Berr me permettra d'être d'un avis différent du sien sur un autre point de ses observations. Il paraît désirer que l'éducation des Israélites soit identique avec celle des autres Français. A la bonne heure pour plusieurs ; mais nous devons songer que nons avons grand besoin d'orientalistes, et que ceux qui savent l'hébreu savent plus qu'à moitié l'arabe. Il me semble donc que l'on devrait profiter de l'avantage de posséder des Français qui ont une langue orientale dans leur instruction primaire, pour diriger dans le même sens leurs études successives. On recrute les pontonniers parmi les chaudronniers, parce que de cette manière leur apprentissage est abrégé.



NÉCROLOGIE.

L'auteur des *Séductions* est enlevée, pour quelque tems, à la carrière des lettres, où elle a débuté d'une manière si brillante, par le deuil dans lequel l'a plongée la mort de sa mère, madame Périer, modèle heureux sous lequel se sont développés ses talens. Madame P. a composé une très jolie comédie (l'Emprunteur), jouée avec un grand succès au théâtre de la Porte-St.-Martin. On a encore d'elle des chan-

sons délicieuses publiées dans différens recueils; mais ce qui doit recommander son souvenir aux gens de bien, ce sont les services nombreux qu'elle a rendus dans des circonstances diverses et avec un zèle toujours égal, à des proscrits, victimes de nos troubles civils.

Pierre Riel, marquis de Beurnonville, était né à Champignoles (Aube), d'une de ces familles honorables et considérées, dont les enfans cependant ne pouvaient ordinairement servir comme officiers que dans certains corps, comme la gendarmerie de Lunéville, les troupes des colonies, les légions, etc. C'est dans la gendarmerie que le jeune Beurnonville commença l'état militaire; bientôt entraîné par le désir d'un service plus actif, il passa dans le régiment colonial de l'Ile de France. Il fit les campagnes de l'Inde, sous Suffren, et lors de la révolution, il avait la croix de Saint-Louis, et le grade de colonel à 35 ans.

Actif, brave, populaire, très-bel homme de guerre, il eut de grands succès dans les premières campagnes de la révolution. Dumouriez l'avait appelé son Ajax. Il fut appelé en 1793, au ministère de la guerre, qu'il remplit avec intégrité; envoyé à cette époque par la Convention auprès de Dumouriez, il fut livré par lui aux Autrichiens, avec les commissaires de cette assemblée.

Le général qui vendait son ami au prince de Cobourg, stipula bien une exception pour lui; mais Beurnonville refusa d'en profiter, et partagea la prison de ses collègues. Dans les premiers jours de leur captivité un officier autrichien (c'était un prince), parla un peu légèrement devant lui de l'armée française; le Général était prisonnier, il ne pouvait ni s'éloigner, ni lui dire : *sortons ensemble ;* il avait pris le parti le plus prompt, celui de jeter Son Excellence ou Son Altesse par la fenêtre, mais on l'empêcha à tems d'accomplir ce dessein.

Revenu en France après une captivité de près de deux ans, il commanda encore sur le Rhin et la Meuse, et y eut des succès. Il fut aussi nommé une seconde fois au ministère de la guerre.

Sous le Consulat et l'Empire il fut peu favorisé ; quoiqu'il eût commandé en chef des armées, et qu'il les eût commandées avec gloire, il ne fut point nommé maréchal, non plus que Rochambeau, La Fayette ni Schawembourg ; il semblait que Napoléon pensât que la gloire militaire de la France ne datât que de lui.

Le comte Beurnonville fut successivement ambassadeur à Berlin et à Madrid ; dans l'une et l'autre cour, il soutint la dignité française.

Nommé sénateur, il fit partie de l'opposition, et fut un des cinq membres du Gouvernement provisoire. Depuis il a été fait ministre d'État, pair de France, et enfin maréchal.

Il est mort d'une goutte remontée, le 24 avril. Tous les journaux ont remarqué que, contre l'usage ordinaire, aucun discours n'avait été prononcé sur sa tombe.

Son neveu, M. Étienne Riel, baron de Beurnonville, colonel au 6e. régiment de la garde, vient, depuis la mort du maréchal, d'être revêtu de la pairie. L. B.

— La chambre des Pairs vient de faire une perte aussi réelle qu'inattendue dans la personne de M. le comte Germain, mort jeudi dernier d'une inflammation cérébrale survenue à la suite de la rougeole. Les douleurs domestiques et celles de l'amitié évitent de se montrer au public ; elles savent trop qu'il ne leur accorde qu'une attention froide et passagère, et l'indifférence les blesse alors même qu'elles n'ont nul droit de s'en étonner ni de s'en plaindre ; je ne dirai donc rien des désolations de la nombreuse famille de M. le comte Germain, et des profonds regrets de ses amis. Mais le public commençait à savoir que la jus-

tice, la vérité, les libertés constitutionnelles, les intérêts nationaux avaient, dans le noble pair, un défenseur plein de lumières et d'énergie. Dans la chambre où, depuis 1819, il avait l'honneur de siéger, comme dans les fonctions administratives qu'il a long-tems remplies, il a fait constamment preuve de cette indépendance de caractère qui donne tant de crédit et d'autorité à des opinions modérées. Comme préfet, il s'était fait remarquer, dans les tems difficiles, par son impartialité, sa connaissance des vrais intérêts du pays, et son ferme attachement aux principes d'une administration constitutionnelle. En 1815, dans le département de Seine et Marne, il protégea, avec autant d'habileté que de persistance, ses administrés, fonctionnaires et autres, contre les violences de l'esprit de parti. En 1820, lorsqu'il ne crut plus pouvoir servir utilement et librement son pays dans l'administration, il s'en démit et ne s'occupa plus qu'à soutenir, dans la chambre des Pairs, les opinions et les intérêts qu'il regardait comme légitimes. Doué d'un esprit prompt et clair, d'une élocution facile, d'un talent peu commun pour l'observation des choses et des hommes, il étudiait avec zèle le système du gouvernement constitutionnel, et faisait chaque jour des progrès visibles dans l'intelligence des questions les plus élevées, aussi bien que dans la pratique des affaires. Il a été enlevé à 34 ans, à l'entrée d'une carrière politique qu'il avait déjà rendue très-honorable et qu'il eût rendue brillante, au milieu de la situation la plus heureuse, par un de ces coups mystérieux de la Providence, qui semble vouloir déjouer les meilleures espérances humaines, en retirant subitement le bonheur à ceux à qui elle ne l'avait pas refusé. Du reste les consolations religieuses, les seules qui aient du pouvoir en de telles épreuves, n'ont point manqué à M. le comte Germain ; sa piété était profonde et sincère ; il la portait avec autant de franchise que de simplicité dans la vie du monde, et il avait l'ame assez

ferme pour conserver, au jour de l'appel, les sentimens et les idées qui en adoucissent la cruelle amertume. Ses obsèques ont été célébrées le samedi 28 avril ; un cortége nombreux de parens, d'amis et de pairs, l'a accompagné au cimetière du Père Lachaise où il a été enseveli. Qu'il y repose en paix ! Que la terre lui soit légère ! Que tous ceux qui l'ont connu gardent de lui un long souvenir ! Le public peut le regretter aussi ; car sa mort est une perte véritable pour tous les amis de la justice, de l'ordre légal et de la liberté.

F. G.

BULLETIN DES THÉATRES.

Tous les théâtres ont donné lundi à deux heures après midi des représentations gratuites, et des à-propos de circonstance. Nous parlerons bientôt de ces pièces dans une revue pour laquelle nous avouons à nos souscripteurs que nous sommes un peu arriérés. On ne doit pas juger sévèrement des conceptions qui ne peuvent être très-variées. C'est presque partout la peinture de quelque fait isolé qui joint l'allégresse d'une famille à la joie générale. Dans ce cadre nécessairement un peu mesquin et qui n'offre sur la scène que le croquis affaibli du tableau qu'on voit dans les rues, on a fait tout ce qu'il est possible de faire lorsque l'on a mis de l'esprit et du sentiment.

Deux auteurs ou sociétés d'auteurs aux Variétés et au Gymnase, ont eu une idée plus heureuse ; celle de mettre la scène à Chambord. D'autres enfin se sont rejetés sur les allusions aux tems antérieurs.

Les grands théâtres étaient, comme cela arrive toujours, les plus remplis, et l'on a observé que les vraies beautés y ont été, comme cela arrive toujours aussi, tout aussi bien senties que s'il y eût eu des chevaliers du lustre qui

eussent appris par des répétitions pénibles ce qu'il fallait applaudir.

— On avait reproché à M. Poirson-Delestre de ne faire jouer au Gymnase que des pièces de MM. Scribe et Mélesville. Il vient en conséquence de donner au public, avec un succès douteux, *le Parrain,* dont les auteurs sont MM. Poirson-Delestre, Mélesville et Scribe.

— *Le Ménage de Garçon* où M. Scribe est encore pour moitié, du moins suivant le bruit des coulisses, a été un peu plus heureux que *le Parrain*. Il est vrai que l'idée de *l'Appartement à deux maîtres*, joué depuis longtems au Vauville, est très-comique ; elle ferait rire même à la Gaîté, et le succès de cette pièce garantissait d'avance celui de la copie que l'on vient d'en faire au Gymnase.

MÉLANGES.

Il vient de paraître un prospectus qui s'appelle *l'Éclair*; il annonce *la Foudre*. Ce journal sera littéraire, à ce qu'il dit. Il engage les étudians à suivre les spectacles plutôt que les cours de législation pour se perfectionner dans l'étude du droit, etc. etc. Cette foudre doit *gronder* sur la politique, sur l'Opéra, sur tous les autres théâtres, jusqu'au Gymnase inclusivement ; elle *grondera* sur bien d'autres choses; mais comme ce ne serait qu'un vain bruit, nous espérons qu'elle *tombera* bientôt, si pourtant elle ne part pas de si bas que la chûte soit impossible.

— Dans le compte rendu de la séance des quatre Académies on a omis le paragraphe relatif à M. Charles Dupin. Cet académicien a lu un discours sur les avantages de l'industrie en général et des mécaniques en particulier. Il a montré comment la prospérité industrielle d'un pays se

coordonnait nécessairement avec la liberté. Il n'a pas attaqué la question de l'influence des machines sur les idées, les connaissances, les mœurs de ceux qui y sont employés. Qu'importe que l'industrie rende les hommes libres, si *l'excès* de la division du travail et *l'abus* des machines les privant d'exercer leurs facultés intellectuelles, les rendent incapables de profiter de cet avantage ?



EFFETS TROUVÉS.

En parcourant les rues de Paris pour voir les illuminations, nous bronchâmes hier sur un paquet volumineux. La foule était assez épaisse pour que nous ne tombassions pas. Nous ramassâmes cette pierre d'achoppement, et nous reconnûmes à la lueur des pots-à-feu, que c'étaient des pièces de théâtre de diverses sortes, et à divers degrés de maturité. L'auteur qui les a perdues n'a qu'à les réclamer à notre bureau; mais comme il pourrait y en avoir plusieurs dans ce cas, nous donnons ici pour qu'il puisse se reconnaître, un canevas écrit sur une seule feuille de papier in-folio qui enveloppait le tout.

LES AUTEURS EN SOCIÉTÉ, OU 33 POUR 0/0 DE SUCCÈS.

(Commencer par ma scène avec le directeur, ou la rejeter en récit.) Il me demande si je n'ai rien publié à Paris.

— Non. — Je ne puis vous accorder de lecture ; revenez cependant dans deux jours. J'y reviens. — Votre pièce ne peut pas être lue; il faut avoir l'habitude du théâtre de Paris. — Mais M. N., de l'Académie.... — Ils n'y entendent rien. Tenez, vous devriez voir M. Z., si vous avez envie de travailler pour le théâtre, il vous emploiera. — Mais n'est-ce pas un auteur de mélodrames? — Oui. Est-ce que votre pièce n'est pas un mélodrame? — C'est un vaudeville. — Vous avez raison. J'ai tant d'affaires! En ce cas voyez M. Y.

Il me donne son adresse, et me rend mon cahier qu'il n'avait pas ouvert.

Je suis fort embarrassé pour me présenter chez Y.; un de mes camarades m'engage à y aller sans autre lettre de recommandation que l'adresse de la main du directeur. Je suis fort bien reçu.

Y. Vous voulez composer pour le théâtre, c'est à merveille. Il faut prendre de la peine, mais on s'en tire. Si vous le désirez nous travaillerons ensemble.

Moi. Je serais très-flatté qu'un littérateur aussi distingué voulût bien m'associer à ses travaux.

Y. J'ai bien quelques ouvrages en train, mais j'ai pris des arrangemens pour tout cela. Avez vous quelque plan ?

Moi. J'ai un vaudeville.

Y. J'entends. Un canevas un peu avancé... quelques scènes....

Moi .Non, il est terminé...

Y. Eh bien ! il y aura beaucoup à refaire. C'est un genre de travail particulier. On fait cela comme un cordonnier fait des souliers ; mais encore faut-il une certaine habitude. Si vous voulez me confier votre manuscrit, j'y jetterai un coup-d'œil ; (je le lui donne) : mille pardons ! mais je suis accablé d'affaires, veuillez revenir mercredi ; vous voyez

que j'en use avec vous sans façon, comme avec un ami, un collaborateur.

J'y retourne; (supprimer l'intervalle à cause de l'unité de tems).

Y. Je vous l'avais dit, il y a beaucoup, beaucoup à changer; mais c'est égal, nous arrangerons cela et notre pièce prendra. Cependant nous devons faire un sacrifice. Votre scène de Clémence et Valcour est trop longue; il faut couper tout ce que j'ai marqué au crayon.

Moi. Mais il me semble que c'est le dialogue le plus vif, le plus naturel; il est d'ailleurs en situation.

Y. Vous avez raison, mais cela fait longueur.

Moi. J'aimerais mieux alors couper le commencement de la scène.

Y. Non, et je dois vous dire que dans une pièce à laquelle je travaille à présent, et que je vais vous montrer (il feuillette dans ses papiers), tenez la voilà; (il ne me la montre pas); je suis tombé dans les mêmes développemens. Ensuite il faudra ne faire qu'un acte. C'est fort aisé puisque la décoration ne change pas et que Clémence, qui est à la fin du premier, ouvre le second.

Moi. Mais la vraisemblance......

Y. Qu'importe la vraisemblance? C'est au spectateur à s'arranger. Il ne veut qu'un acte; qu'il en subisse les conséquences.

Moi. La pièce commence avec le jour et finit aux lumières.

Y. Qu'importe le jour? vous en verrez autant dans *Colombine mannequin;* je ne vous cite pas précisément cela comme un modèle. Aujourd'hui nous ne faisons plus de vaudevilles comme ça.

Moi. (à part). Tant pis.

Y. Je vous ai indiqués d'autres changemens. Veuillez

recopier la pièce, elle doit être lue et reçue après demain, (mettre à ce soir à cause de l'unité de tems).

Moi. Je ne vois pas d'autres corrections. (Duo).

Y. Tenez donc : à toutes les pages. Voilà deux timbres d'air que j'ai changés : là *attraits*, au lieu de *charmes;* ici vous aviez mis : *O Ciel!* c'est *hélas!* qu'il faut.

Moi. Hélas !

Y. Oui *hélas!* mon cher ami; j'ai bien remarqué d'autres changemens, mais nous les ferons aux répétitions. A propos je ne pourrai pas les suivre toutes. Vous, vous n'êtes pas habitué à la mise en scène; c'est d'une difficulté dont vous ne vous faites pas une idée. Il nous faudra prendre avec nous X; c'est un bon enfant; il est au fait des coulisses. Je conçois que c'est désagréable pour vous et pour moi de nous réduire au tiers au lieu de moitié; mais il faut cela pour qu'une pièce marche.

Moi. Je ne connais pas M. X.

Y. C'est égal, je l'inviterai de votre part à venir déjeûner après demain au Rocher de Cancale. Vous porterez votre manuscrit, nous le lirons ensemble et nous mettrons notre homme au fait.

Au déjeuner (il doit rester derrière le rideau parce que notre conversation n'est pas susceptible d'être récitée en public), on ne parle pas de ma pièce, qui est devenue notre pièce, et à peine avons-nous pris les glaces, qu'ils partent pour aller la lire. Le soir je les trouve au foyer; reçu avec enthousiasme, on me communique la distribution; je suis présenté aux acteurs.

Voilà une affaire arrangée, me dit alors *Y*. Il nous faut continuer. Nous allons à présent travailler pour le théâtre de... *Moi*. Je ne puis pas aller si vite. — *Y*. N'avez-vous aucun plan? — *Moi*. Les sujets ne sont pas si aisés à trouver. — *Y*. Il n'y a qu'à observer. Tenez; dans votre société, parmi vos amis, il n'est pas que vous ne connais-

siez une famille où il y a quelque original. Liez-vous davantage avec elle ; étudiez le ridicule de chacun, il n'y a personne qui n'en ait un. Et puis mettez-moi sur le théâtre le mari, la femme, les grands parens et les petits enfans. — *Moi.* Vous n'y pensez pas. La satire personnelle... — *Y.* C'est la bonne ; les caricatures sont plus aisées à reconnaître que les portraits. — *Moi.* Les devoirs de l'hospitalité... — *Y.* Bagatelle. Voulez-vous que j'aille me moquer des gens que je ne connais pas? Je ne puis en rien dire. — *Moi.* Mais trouveriez-vous bon?.. — *Y.* Que vous me missiez en pièce? J'en serai enchanté et je vous y aiderai. Vous savez même que j'ai un tic ; je m'engage à faire répéter avec moi l'acteur pour qu'il le copie bien. — *Moi.* Je verrai. Mais, pourquoi voulez-vous que nous travaillions pour un autre théâtre ? — *Y.* Il faut avoir plus d'une corde à son arc. Mais incessamment j'espère que je parviendrai à faire bâtir une salle pour moi tout seul, et alors nous irons bien.

Première répétition. Mon metteur en scène n'y entend rien. Nous avons une discussion sur une entrée de Clémence; elle me donne raison. Je cause avec elle après la répétition. — Je gage que la pièce est de vous. — J'y ai travaillé. — *X* et *Y* n'y ont rien fait ; il n'y a ni roses ni calembourgs, ni airs de walse. Venez chez moi, j'étudierai mon rôle avec vous, mais n'en dites rien à *X*.

Je crois aller en bonne fortune ; je trouve une jeune personne charmante dans une famille très-honnête. Elle aime son art, s'en occupe, entre bien dans son rôle et me demande justement les explications qui tiennent à la conception de l'ouvrage; elle se charge de diriger la mise en scène. — Ayez l'air de laisser tout faire à *X* : c'est sa manie. Moi-même je suis forcée de le ménager. Non contens d'accaparer les spectacles, ils ont fait une société de fabricans d'articles de journaux, et notre réputation dans la province et l'étranger est en leurs mains.

La veille de la première représentation, il faut avoir des Romains. Il nous faut prendre des billets.

Y. Laissez-moi, pour votre part, un bon de 70 billets; je connais tous ces gaillards-là. C'est de la canaille, mais il faut s'en servir.

Moi. J'aurais bien voulu ne pas avoir recours à ces moyens.

Y. Sottises que tout cela. J'oubliais.. il m'arrive la chose du monde la plus désagréable. Le comte de.... me fait demander une loge. J'en avais pris une que je voulais donner à mademoiselle *V*. Je ne sais où je la placerai. Je ne veux pas en demander deux pour mon compte; obligez-moi d'écrire un mot au régisseur; nous en compterons.

Moi. Mais le comte de.... ne peut-il pas envoyer prendre une loge au bureau?

Y. Comme la pièce est de moi....

Moi. J'entends.

Nouveaux billets le lendemain et le sur-lendemain. Au bout de huit jours je vois le compte du caissier. Sur 625 fr. 60 cent., les déductions (qui, je ne sais par quel hasard, sont toutes à ma charge) s'élèvent à 319 fr. 60 c.; ce qui fait que je redois 102 fr. 7 cent. que l'on ne me demandera pas, parce que *Y*. a eu la bonté de le faire porter sur son compte, et que ce sera à valoir sur les prochaines représentations.

Je vais par hasard à une répétition d'une pièce de *Y*. et *X*. J'y entends ma scène coupée tout entière, si ce n'est que ma Clémence est devenue Hortense, et mon Valcour, qui ne se trouvait pas en rime, Dermont. Tout mon joli couplet de la gaze qu'*Y* avait trouvé trop leste, a reparu. Au reste, je ne saurais lui en vouloir, car il s'est accusé de plagiat avec une grâce charmante. — C'était si joli que je n'ai pu résister à la tentation : j'ai fait, au reste, un excellent marché. J'ai vendu le manuscrit pour l'impression. On

nous en donne 400 fr. et 200 exemplaires. Comme vous serez bien aise d'en envoyer dans votre département, j'ai dit que l'on portât tous les vaudevilles chez vous : ce sera votre part, en le comptant au prix du libraire.

Je ne puis pas m'empêcher de complimenter ma Clémence devenue Hortense, sur la manière dont elle a saisi ma ci-devant scène; elle devine une certaine affection paternelle dans une ou deux observations que je fais. — C'est encore de vous, je gage. — Hélas! — La bonne plaisanterie! Ils auraient dû au moins vous y mettre, cette fois, pour un quart. — Mademoiselle, à vous parler franchement, je voudrais bien me séparer de toutes ces sociétés. — C'est impossible. Vous y êtes engagé. A présent il vous faut encore faire quatre ou cinq pièces en tiers avec *Y*; ensuite vous pourrez en faire autant à moitié avec *X*; alors vous pourrez voler de vos propres ailes.

Moi. C'est bien long.

Elle. Aussi après ce noviciat, vous serez de la compagnie privilégiée des fournisseurs. Vous passerez votre tems à déjeûner; vous vous ferez 15 à 18,000 livres de rente aux dépens de l'esprit des autres, et vous regarderez en pitié ces pauvres auteurs tragiques, ces misérables académiciens qui, avec leurs comédies en cinq actes, avec leurs tragédies qui étendent leur réputation dans toute l'Europe, ne savent pas avoir 5,000 fr. de part d'auteur.

(Il me faudra coudre à tout cela une intrigue d'amour avec Clémence, dans laquelle je supplanterai M. *X*. Je supposerai que ma belle est fille du directeur, et que, par le mariage, je dois me trouver associé, de sorte que M. *Y*. viendra, à son tour, me demander ma protection, et m'offrir de l'esprit tout fait, tout coupé, tout cousu, en me priant de me chausser de vaudevilles à sa boutique.)

LES PROMENADES.

Je l'ai trouvée très-belle ; je m'y suis livré avec une sorte de fureur, j'étais fort jeune alors ; je l'ai étudiée avec soin ; j'ai cru faire de grands progrès ; il m'a semblé ensuite qu'elle me trompait, et je vois que je finirai par l'abandonner et ne plus y croire du tout. Je parle de la science de l'économie politique. Elle oublie toujours quelque chose dans ses calculs, et le plaisir est ce dont se souviennent le moins ces auteurs qui prétendent s'occuper du bonheur des hommes. Rumford supputait exactement ce qu'il fallait pour la nourriture d'un individu ; mais, au moins, Rumford n'oubliait pas le plaisir de *mâcher* (1). Pourquoi, dit-on, les jours de repos sont-ils les mêmes pour tous les hommes, tandis qu'ils devraient varier pour les diverses professions ? Pourquoi ces réunions où la consommation est plus forte par la réunion elle-même, et qui donnent des habitudes de paresse ? Pourquoi, Messieurs ? Pour avoir du plaisir. La foule est grande dans tel endroit ; c'est là que j'irai. Je serai coudoyé, pressé ; on marchera sur mes cors. Eh bien, je sentirai la coexistence de mes semblables. je jouirai de la sociabilité. Volney fait un reproche aux Français établis dans les États-Unis, et qui, d'après les Américains eux-mêmes sont la race la plus honnête du pays, il leur fait, dis-je, un reproche d'aimer à se réunir, et de faire des voyages de deux cents lieues pour *causer*. Il dit cela, lui qui avait fait quinze cents lieues à l'est pour observer des Arabes, et quatre mille à l'ouest pour observer des Américains. Il blâmait dans les autres le principe qui, modifié par l'influence des grands talens qu'il avait, le dirigeait lui-même dans ses courses. La sociabilité est la vertu es-

---

(1) Essais Philosophiques et Économiques.

sentielle de l'espèce humaine. L'homme le plus sociable est assurément le meilleur, et voilà, sans compter d'autres raisons tont aussi bonnes, voilà pourquoi je suis fier d'être Français.

—*Dieu les fit en corps et en ame pour être mères.* Qu'il est juste et vrai, ce mot de Wiéland! La jeune fille est un être charmant; elle intéresse par ses graces, sa faiblesse, son isolement même; mais vous sentez qu'elle n'est pas encore à sa place. Qu'elle devienne une jeune mère; vous lui verrez les mêmes appas entourés d'une auréole de vertu qui les défend mieux en les cachant moins; vous la trouverez embellie du bonheur pur, du bonheur dans l'innocence. Les chefs-d'œuvres de Raphaël représentent la jeune mère. L'homme n'est jamais que l'individu, la jeune mère nous rappelle la famille humaine tout entière; elle lie ensemble le présent et l'avenir; elle est plus que la vie, elle est encore l'espérance. Cet amour maternel le plus vif, le plus noble, le plus touchant des sentimens humains, a quelque chose de l'affection divine du Créateur qui protége sa créature. Les femmes ont toutes les vertus, et le courage qui ne leur sied pas hors de la maternité, comme il est sublime animé par ce sentiment! Alors même, lorsque la femme est plus qu'homme, elle est encore femme; la Florentine qui demande son enfant au lion de la ménagerie, elle supplie. Marie-Thérèse montrant son fils aux Hongrois, ne dit pas, comme eût dit Villeroy à Louis XV : Prince, tous ces guerriers sont à vous! Elle dit : Guerriers, cet enfant vous appartient.

— Pourquoi, lorsque les théâtres sont ouverts *gratis*, celui des Variétés, malgré le genre soi-disant populaire des pièces qu'il représente, est-il celui qui attire le moins la foule? Est-ce que par hasard le vrai peuple s'aviserait d'avoir un goût plus sûr, plus épuré que le public payant?

C'est un affront fait à la qualité.

— La terre étincelle de feux ; j'en suis ébloui ; et si je tourne mes regards vers le ciel, vers la source ordinaire de la lumière, il ne me renvoie qu'une lueur rougeâtre ; encore faut-il que le tems soit sombre pour l'observer. Pourquoi les tours de Notre-Dame, de Saint-Sulpice, la Colonne, les dômes de l'Institut, des Invalides, ne brillent-ils pas du même éclat que le pavé de nos rues? Je suis bien aise que les étages inférieurs soient éclairés ; mais la lumière est plus éclatante dans le haut. On a, il est vrai, illuminé le Panthéon ; mais l'aspect de ces feux aériens, celui de l'Étoile de la Légion-d'honneur se projettant sur le fond sombre de l'athmosphère, ne faisaient que rendre plus regrettable que l'on n'eût pas profité de toutes les positions pareilles.

— Un monsieur en habit olive foncé, liseré en soie, boutons, ganse au chapeau et épée d'acier, bas et cheveux blancs et boucles en vermeil, passait sous le guichet du Carrousel, au bras d'un homme robuste qui faisait tous ses efforts pour maintenir dans une même direction sa démarche tant soit peu irrégulière ; ce vieillard avait d'ailleurs une figure bonne et franche, et on pensait en le voyant que son cœur était meilleur que son estomac. Derrière lui marchait un jeune ouvrier, le pas ferme, mais plus cadencé qu'à l'ordinaire, les joues rouges, l'œil vif, le front élevé, le verbe haut, enfin qui semblait n'avoir pas été mal partagé dans les distributions des Champs-Élisées. « Ah bien, disait-il en voyant le particulier en habit habillé, si j'étais seulement la moitié comme cet ancien, ma femme dirait tout de même que je suis un chien d'ivrogne. »

— Une jeune fille porte un enfant sur ses bras, un enfant qui n'est pas à elle, car elle est au milieu de la foule ; elle voudrait bien voir par-dessus la tête de ceux qui sont devant elle. Deux soldats *aux gardes* la font monter sur

un banc ; mais elle craint de tomber, ils y montent à ses côtés pour la soutenir; l'un passe le bras droit autour de son cou et fait revenir la main par-dessus son épaule ; le second entoure du bras gauche sa taille encore élégante ; pour elle, elle appuye sa tête sur l'épaule de l'un, la tête de l'enfant sur la poitrine de l'autre. J'allai chercher un dessinateur de mes amis pour croquer ce tableau anacréontique; mais quand nous arrivâmes... ils ne posaient plus.

— Z. est parvenu au haut du mât de cocagne ! Il a seul le prix, la tocante d'or; mais pourquoi y est-il arrivé? Parce que A, B, C, D, E, F, G, etc., ont à force de peines, de sable, de paille, en usant inutilement leurs efforts et leurs pantalons, enlevé le savon qui couvrait le mât. Illustres de ce monde, grands savans, faiseurs de découvertes, vous êtes montés au mât de cocagne ; vous nous avez éclairés ; vous avez fait faire un pas à la science, et comme Z. vous emportez le prix, et nous autres, imbéciles, nous applaudissons, sans nous rappeler des hommes aussi forts, aussi adroits, moins heureux que vous, qui, en désavonnant le mât, vous ont préparé la voie.

— Qu'est ce qui plaît dans un feu d'artifice ? les fusées, les bombes, les pièces simples et à grand effet. Qu'est ce qui plaît dans la musique ? le rhythme et la succession de sons mélodieux. Que mangez-vous avec plus de plaisir dans un repas ? la pièce de bœuf. Or voilà que les *dilettanti*, les gastronomes, les artificiers nous prouveront que nous n'y entendons rien ; qu'une harmonie qui étouffe l'air sous le poids des notes que des mets étrangers assaisonnés savamment ; que de belles pièces fixes ou tournantes qui ne peignent rien, sont des choses bien préférables ; et, afin de ne pas passer pour ignorans, nous dédaignerons ce qui nous plaît, et que nous pouvons avoir facilement, pour rechercher à haut prix ce qui ne nous amuse pas.

— Cent mille personnes sont réunies dans des espaces immenses, mais trop étroits pour une telle foule. Tous les rangs, toutes les classes sont confondues, c'est comme aux Champs-Elisées de l'autre monde : du vin a été donné, du vin est vendu à soixante tables différentes ; et il n'y a pas une querelle, pas une insulte. Le riche passe auprès du pauvre sans être injurié, le pauvre auprès du riche sans être méprisé. La femme au bras de son époux, la jeune vierge auprès de sa mère, sont croisées par les malheureuses victimes de la dépravation des hommes, sans rien voir, sans rien entendre qui puisse les faire rougir. Toute cette cohue, au milieu de la nuit, dans d'immenses quinconces où personne ne peut être atteint, se réunit pour voir les divertissemens, s'écoule paisiblement lorsque l'heure est venue. Ce peuple si ami de l'ordre, si paisible, ce peuple chez qui la politesse est telle que cinq générations passées chez les sauvages ne l'affaiblissent pas (1), c'est le peuple le plus fier, le plus vif, le plus sensible, le plus vaillant, et, à nombre égal ou inférieur d'un tiers, le plus terrible de la terre. Ne vous en étonnez pas ; il est tranquille parce qu'il est éclairé ; il est décent parce qu'il est sensible ; il est soumis aux lois parce qu'il aime la liberté.

---

(1) Voyages de Lewis et Clarcke aux sources du Missouri.

ANNONCE.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 22 *avril* 1821, *au samedi* 28 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 20° (échelle de Réaumur), le 26. — *La moins élevée*, 7° 6/10 le 22. — *Température moyenne*, 14° 8/10. — Anniversaire de cette température, 10° 7/10. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 27 pouces 9 lignes (751 millim.), répondant à 3° de mauvais tems de la nouvelle graduation, et à *variable* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui du sud. *Hauteur des eaux de la Seine*, à l'époque du samedi, 1 mètre 51 centim. au-dessus des plus basses eaux de 1719, (décroissante navigable). — Jours de pluie 1.

FIN DU TOME SECOND.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, au Marais, No. 46.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME II

DE LA MINERVE LITTÉRAIRE,

ACTUELLEMENT L'ABEILLE.

POÉSIE.

Pages

Les Fêtes des Femmes et des Fleurs, stances par M. A. Jullien de Paris. 3

Le Calife et son Grand-Visir, apologue oriental par M. Terrasson. 49

La jeune Fille à l'Amant qu'elle ne connaît pas encore, élégie par M. Ch. Raison fils. 97

A un ruisseau, élégie par M. Terrasson. 145

L'Excuse, par Mad. V. Babois. 193

L'Ancre et le Bateau, par M. Gaudy. 194

Le Combat d'un Musicien et d'un Rossignol, imité de Strada, par M. A. Lecointre. 195

L'Aigle et le Serpent, fable. 197

Fragmens d'un Poème sur le genre romantique, par M. J. P. B. 241

Fragmens d'une traduction de la Jérusalem délivrée, par M. Terrasson. 289

Le docteur Sangrado, conte par M. E. Julia. 292

Une Scène de Guillaume Tell de Schiller, traduite par M. Latouche. 337

Vers adressés à une jeune Dame, par Mad. V. Babois. 385

La Boutique du Faïencier, fable par M. C. R. *id.*

Dieu, ode par M. Terrasson. 434

Fragment du cinquième chant de la Philippide, par M. Viennet. 481
Hymne à la Vierge, ou Prière d'une amante, par M. Tissot. 529
La jeune Epouse, prière à Vénus, imitation d'Euripide, par M. Tissot. 530
Imitation de Martial, par M. C. B. D. L. 531
Stances. 577

LITTÉRATURE, HISTOIRE, etc.

Dissertations sur la formation du culte de Bacchus, par M. Fr. Gail fils. 6
Notice sur Marie Stuart, par M. le comte de Ségur. 150
Retour des vaisseaux envoyés au pôle nord, Sandrean. 179
Biographie de M. de la Porte, par le prince de Ligne. 402
Lettre sur Piron, par Amaton. 181
Inconséquences et Inconvenances, synonymes. 28
De la Vertu, par A. Gaulier. 29
Du Génie, par M. de Sénancour. 293
Sur J.-J. Rousseau, par *le même*. 466 et 497
Des ouvrages en porte-feuille, par M. Coulmann. 361
Long-Champs, anecdote. 568
Discours de rentrée de M. Tissot. 579
Les Auteurs en société. 607
Les Promenades. 614

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Le Bonheur de tous, ode de Klopstock, traduite par M. Camille Jordan. 51
Salem, ode du même, traduite par *le même*. 177
Ma Patrie, ode du même, traduite par *le même*. 243
L'Idéal, ode de Schiller, traduite par M. Camille Turles. 847

Cassandre, ode du même, traduite par *le même*. 387
Le Plongeur, par le même; traduit par M. T. R. 532
Seconde Lettre sur la littérature espagnole, par M. Rincovedro. 372
De la Tragédie grecque et de la Tragédie moderne, par M. Gail fils. 458

SCIENCES.

De l'influence de la température sur la santé, par M. Justin de Saint-Juste. 24

BEAUX-ARTS.

De la musique en France, par M. Berton. 390
Exercices publics de l'École royale de musique. 509
Du véritable état de la peinture chez les Grecs, par M. Ponce. 346
Statue antique de l'Amour bandant son arc. 504

BIBLIOGRAPHIE.

ROMANS.

Palmyre et Flaminie, par madame de Genlis. — Senancour. 81
La Princesse d'Amalfi, par M. le comte Fedor Golowkin. — Viennet. 513
Les Encouragemens de la jeunesse, par M. Bouilly. — Dupaty. 69

VOYAGES.

Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, par MM. Ch. Nodier, J. Taylor et A. de Cailleux. — Latouche. 15
Choix de Voyages dans les quatre parties du monde, par M. J. Mac-Carthy, 2e. extrait. — Viennet. 55

HISTOIRE.

Histoire chronologique des peuples du monde, par M. Baillot St.-Martin. — SENANCOUR. 568
Histoire philosophique et politique de l'établissement et du commerce des Européens dans les deux Indes, par Raynal; nouvelle édition. — DAURE. 489
Mémoires secrets de l'impératrice Joséphine, par Mlle. Lenormand. — A. DE SILLOU. 125
Précis historique sur la vie de Raynal, par M. Jay. —S.... 179
Lettre sur Piron, par Amaton. 181
Mémoires de Billaud-Varennes. — SENANCOUR. 259
Les cent jours, mémoire pour servir à l'histoire de Napoléon, en 1815, par M. J. de Ch. — LABEAUMELLE. 265
Essai sur la vie et les ouvrages de Malesherbes, par M. le comte Boissy-d'Anglas. — VIENNET. 412
Mémoires sur les opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage, en 1809. — M. LABEAUMELLE. 447
Mémoires de l'abbé Georgel, 2e. édition, 1er. extrait. — VIENNET. 536
Histoire politique et morale de la révolution, par M. Bail. — SENANCOUR.
Observations sur un article de la biographie des hommes vivans, par M. Berr. — ST.-MARTIN. 600

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Essai lyrique de M. P. Didot. — MONTFERRIER. 151
Lettres inédites de Voltaire. — VIENNET. 165
Chambord ou les arts Sauvés, par M. Chambelland — S........ 176

La Chevalerie française, par Madame Tastu. — S...... 177
Discours sur le duel, par M. Crivelli. — *Le même.* 178
L'art de connaître les femmes par M. Plante amour. — DE LA TOUCHE. 225
Almanach des muses pour 1821. — DUPATY. 245
Le Lutin couleur de feu, par M. Touchard. — A. G. 277
Essais poëtiques de Florimon L**. — BERVILLE. 305
Ode à l'Éternel, par M. Levavasseur. — *Le même.* 310

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Philoclès imité de l'Agathon de Wiéland, nouvelle édition. — Michel BERR. 548
Grammaire allemande par M. Simon. — *Le même.* 552
OEuvres poétiques de Robert Southey. — AVENET. 114
Rodéric, dernier roi des Goths, de Robert Southey. SAINT-MARTIN. 122
La Langue latine rapeplée à ses élémens, par M. Pastelot. — SAINT-MARTIN. 231

SCIENCES.

Défense des nouveaux élémens de métaphysique, par M. Genty — MONTFERRIER. 220
Du Principe Conservateur ou de la Liberté considérée sous le rapport de la justice et du Jury, par M. Mezard. — LABEAUMELLE. 104
Des Conspirations et de la Justice politique, par M. Guyzot. — *Le même.* 104
Ce que tout le monde pense, ce que personne ne dit, par Fiévée. — *Le même.* 165
Considérations politiques sur l'état actuel de l'Allemagne, par M. Fischer. — *Le même.* 165

Thalysie, ou système physique et intellectuel de la Nature; par M. Gleizès. — Fontorbe. 588
Philosophie anatomique, et de l'identité des pièces osseuses, des organes respiratoires dans les animaux vertébrés, par M. Geoffroy Saint-Hilaire. — Presle Duplessis. 459
Manuel philosophique et politique extrait de Fénélon et de Massillon. —Berville. 311

NÉCROLOGIE.

M. de Maistre. 319
M. de Fontanes. 516
Mme. Perrier. 601
M. Beurnonville. 602
M. Germain; par F. G. 603

THEATRES.

Académie royale de Musique.

Début de Mlle. Leroux. 31
Première représentation de la mort du Tasse. 87
Matinées musicales. 93
Première représentation de Stratonice. 419
Vénus et Adonis, ballet. 422

Théâtre Français.

Monsieur de Crac. 36
Première représentation du Mari et l'Amant. 137
Zénobie, tragédie. 232
Le Faux Bonhomme. 477

Second Théâtre Français.

Baudouin, tragédie. 234

Le Voyage à Dieppe. 235
Frédégonde et Brunéhaut. 422
Frédégonde et Brunéhaut. 535

Opéra Comique.

Les Caquets. 133
Jeanne d'Arc. 322
Le Maître de chapelle. 423
— Le jeune Oncle. 477

Opéra Buffa.

Débuts de Mlle. Cinti. 93

Gymnase Dramatique.

Le Colonel. 33
— Le Gastronome.
— La Française. 478
— Le Parrain et le Ménage de garçon. 606

Vaudeville.

Frontin mari, garçon. 38
Mon oncle César. 39
— La Créancière. 477
— Le Rout. 527

Variétés.

Le Procureur et l'Avoué. 38
Les Voleurs supposés. 424

Ambigu-Comique.

La Famille irlandaise. 424

Panorama-Dramatique.

Ouverture de la salle. — M. Boulevard ou le Diable boiteux.—Ismayl et Maryam. 522

Cirque-Olympique.

L'Attaque du Convoi. 424

MÉLANGES.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

Sur Jonathan Lambert 40

Sur la Pucelle d'Orléans, de Schiller. 42
Le poète Goëthe. *ibid*
Portrait de Cristophe, empereur d'Haïti. 43
Michel-Ange, poète. 46
Tableau comparé de la force physique de l'homme civilisé, à celle de l'homme non civilisé. 95
Extrait d'une lettre sur une colonie de Suisses. 140
Sur une description de l'Indostan, par M. Hamilton. 184
Nouvelle Secte religieuse aux Indes. 185
Construction d'un pont remarquable aux Indes. 187
Progrès des Sciences dans l'empire Ottoman. 188
Progrès des Arts et de la Littérature en Russie. *ibid*
Sur le Museum de Genève. 237
La Flore de Venise. 239
Nouvelles de Dresde. 283
Voyage de Marie Graham en Italie. 284
Prix de l'Académie de Barcelone. 286
Statistique de l'Université de Valence. *ibid*
Sur une Tragédie anglaise. *ibid*
Histoire de Miss Wilson. 329
Nouvelle Institution en Prusse pour les soldats aveugles. 330
Sur le Journal de législation. 334
Sur l'État de l'Égypte. 380
Progrès des Lettres dans l'Indostan. 381
Bateau à vapeur sur le Wolga. 382
Détails sur la Police de Constantinople. 428
Sur la grotte d'Ellore. 426
École où l'on enseigne à mendier. 428

Du compositeur Pavesi et de Mme. Colbran. 429
Découvertes géographiques au nord de l'Amérique. *ibid*
L'Acteur anglais Kéan. 431
Discours du roi de Suède à l'Académie des Sciences. 479
Prix proposé par l'Académie de Nancy. 537
Séance publique de l'Institut de France. 554-606
La Revue encyclopédique, ouvrage périodique. 572
Du traducteur du père Aucher, religieux arménien. 573
Anecdotes sur l'empereur Joseph II. *ibid*
CLIMATOLOGIE. 95—192—239—288—336—384—431—480—528—575.

LIBRAIRIE.

Annonces d'ouvrages nouveaux. 47—96—190—240—336—384—432—480—576.

FIN DE LA TABLE.

